

SAINT VINCENT DE PAUL

SOUS L'EMPRISE CHRÉTIENNE

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE
ET SES CONFÉRENCES.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

LOUIS DÉPLANQUE

THÈSE PRINCIPALE

ABBEVILLE
IMPRIMERIE F. PAILLART

1936



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552214_0016

SAINT VINCENT DE PAUL

SOUS L'EMPRISE CHRÉTIENNE

SAINT VINCENT DE PAUL

SOUS L'EMPRISE CHRÉTIENNE

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE
ET SES CONFÉRENCES.

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'ÉTAT
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
PAR
LOUIS DÉPLANQUE

THÈSE PRINCIPALE

ABBEVILLE
IMPRIMERIE F. PAILLART
1936



AVANT-PROPOS

Ce livre n'est ni une biographie ni une histoire. Ceux qui désirent connaître tous les détails de la vie de saint Vincent, et se familiariser longuement avec le milieu religieux où s'est déroulée son existence, utiliseront le récit très suggestif de Pierre Coste, prêtre de la Mission, et l'histoire monumentale de l'abbé Bremond.

Jadis, quand Pierre Coste a publié la correspondance et les conférences de Vincent de Paul, l'auteur du présent travail les a lues avec le plus vif intérêt. A mesure que les pages passaient sous son regard, il saisissait, avec une évidence croissante, que toute l'activité du fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité était dans l'étroite dépendance de sa sainteté. L'œuvre de saint Vincent est essentiellement religieuse. Elle tend à établir fermement les hommes dans la foi catholique et à les faire bénéficier de la charité évangélique. La foi de Vincent de Paul fournit à son activité ses stimulants et ses disciplines. Ce grand homme d'action lui doit l'extraordinaire fécondité de toute sa vie.

C'est de ces observations que sont nées l'idée et le plan de notre étude. Elle relève de la psychologie religieuse, plus que de l'histoire érudite et complète. La correspondance et les entretiens de saint Vincent ne suffiraient pas à mettre en lumière tous les éléments caractéristiques de sa vie, ni à préciser tous ses points d'attache avec son milieu historique. Mais en revanche, nul témoignage n'est plus précieux pour pénétrer le secret de son action. C'est ce témoignage capital que nous avons voulu recueillir, direct et sans alliage.

Avant de nous mettre à l'œuvre, nous avons soumis notre

projet à Henri Bremond et à Pierre Coste. Henri Bremond était à Pau lors de notre première visite. Nous redoutions un peu son accueil, le sachant très occupé. Il fut fraternellement encourageant pour l'inconnu qui frappait à sa porte. Les entretiens se prolongèrent. A son départ, le visiteur ne doutait plus autant de lui-même. Dès les jours suivants, les fiches commencèrent à s'amasser dans nos tiroirs.

Nous avons revu plus tard Henri Bremond à Paris, rue Chanoinesse, sous le regard de Maurice Barrès, dont la photographie occupait au mur la place d'honneur. Nous gardons de sa bonté et de ses conseils un souvenir profondément reconnaissant.

Pierre Coste, en nous ramenant un soir jusqu'à la plus proche station du métro, avait accepté volontiers de lire attentivement nos chapitres, avant qu'ils ne fussent livrés à l'impression. Il nous aurait dit si notre effort avait respecté la physionomie de l'homme exceptionnel auquel il consacrait son patient labeur.

Nous dédions notre essai à la mémoire de Henri Bremond et de Pierre Coste.

Toutes nos citations sont empruntées aux quatorze volumes de Pierre Coste, qui portent comme titre et sous-titre : *Saint Vincent de Paul. — Correspondance, Entretiens, Documents* (Chez Gabalda, 1925.)

Les huit premiers volumes reproduisent les lettres écrites ou dictées par saint Vincent, et celles de ses correspondants. Les neuvième et dixième volumes donnent ce que des auditrices ont sauvé des entretiens aux Sœurs. Les onzième et douzième volumes gardent ce qui a survécu, par une méthode analogue, des entretiens aux missionnaires. Le treizième volume, intitulé *Documents*, reproduit encore, à côté de pièces ayant trait aux fondations de Vincent de Paul, des entretiens et des lettres. Le quatorzième volume présente la table générale.

Ces indications une fois données, il nous a paru suffisant de marquer, dans nos références, le numéro de chaque volume.

Après l'édition achevée en 1925, de nouveaux éléments de la correspondance de saint Vincent parvinrent encore à la connaissance de Pierre Coste. Il voulut bien nous en aviser, mais il

ajoutait que ces apports récents ne modifiaient pas la physionomie du fondateur de la Mission. D'autres découvertes restent possibles, puisque nous ne possédons qu'une partie des lettres de Vincent de Paul.

La littérature vincentiste est riche. De probes écrivains ont employé leur indiscutable talent à en accroître l'étendue et la valeur. Notre tentative paraîtra peut-être superflue. Mais nous avons éprouvé un très grand plaisir à entrer en contact immédiat avec monsieur Vincent, sans l'aide d'aucun intermédiaire, même très qualifié.

Nous avons pensé que nos lecteurs seraient heureux de goûter le même plaisir : pour le leur offrir, nos chapitres laissent, aussi souvent que possible, la parole à saint Vincent lui-même.

INTRODUCTION

Vincent de Paul est né le 24 avril 1581 non loin de Dax, au village de Pouy, dans les Landes. Son père et sa mère possédaient quelques arpents de terre qu'ils cultivaient eux-mêmes. Vincent était le troisième des six enfants élevés par eux.

En semaine, les parents et les enfants travaillaient aux champs. Le dimanche, toute la famille se rendait aux offices religieux, car sa foi chrétienne était profonde et vivace.

A la piété que Vincent puisait parmi les siens, il unissait une grande charité. « Son jeune cœur s'apitoyait déjà sur les misères des autres : il prenait sur sa nourriture pour apaiser leur faim, puisait pour eux dans le sac de farine qu'il rapportait du moulin, tirait de sa bourse, pour les mettre dans leur main, les quelques liards qu'il avait peu à peu amassés... A l'âge de douze ou treize ans, ses économies s'élevèrent un jour à trente sous... Un mendiant se présente ; Vincent n'hésite pas ; les trente sous passent de sa bourse dans la main du malheureux. » ⁽¹⁾

Toute sa vie, Vincent de Paul restera sous l'influence de la foi docile et de la charité active reçues de son milieu familial.

Comme l'enfant était fort intelligent, son père se décida à lui faire apprendre le latin, dans l'espoir qu'après son entrée dans les ordres il serait la providence de sa famille. Vincent, placé chez les Cordeliers de Dax, fit des progrès si rapides que monsieur de Comet, avocat à Dax et juge de Pouy, le prit chez lui pour lui confier l'éducation de ses enfants. Le jeune précepteur continuait en même temps ses études personnelles, mais il n'était plus à charge à son père. En outre, ses manières paysannes s'affinaient, et il se préparait, à son insu, à ses relations futures avec les milieux fortunés qui devaient soutenir, plus tard, sa propagande religieuse et ses entreprises charitables.

Le 20 décembre 1596, Vincent reçut la tonsure et les ordres mineurs. Dès lors, il songea à quitter Dax pour suivre, à l'Université de Toulouse, les cours de la faculté de théologie. A son départ pour la grande ville, il avait en poche le produit d'une paire de bœufs, que sa famille avait vendus à son intention. Malheureusement son père ne tarda

pas à mourir. Privé de ressources, le jeune homme fut obligé de se mettre à la tête d'un petit pensionnat, pour vivre et continuer ses études.

Durant les laborieuses années de son éducation cléricale, à Dax et à Toulouse, le futur réformateur du clergé était mis en mesure d'apprécier exactement la difficulté de l'étude pour les clercs pauvres. Il se rendait compte aussi des insuffisances de la formation morale et religieuse, reçue par les clercs de toute provenance qui se mêlaient à la jeunesse bruyante et remuante des Universités.

Vincent de Paul fut ordonné prêtre le 23 septembre 1600. Il n'avait pas vingt ans. Après son ordination, il continua ses études et il resta à la tête de son pensionnat. En 1605, une vieille Toulousaine lui laissa quelque bien par testament. Il devenait ainsi le créancier d'un individu qui devait plusieurs centaines d'écus à sa bienfaitrice. L'homme avait fui à Marseille. Vincent décida de l'y rejoindre. Il réussit à le rattraper et à lui faire payer une bonne partie de sa dette.

Au lieu de regagner Toulouse par voie de terre, il prit le parti d'aller en bateau jusqu'à Narbonne. En cours de route, des pirates barbaresques assaillirent le navire qui le portait. Blessé et fait prisonnier, Vincent fut vendu comme esclave à Tunis. Il tomba finalement aux mains d'un prêtre renégat, qu'il réussit à ramener au catholicisme. Ils s'enfuirent ensemble, et traversèrent la Méditerranée sur une embarcation, qui aborda à Aiguesmortes le 28 juin 1607. Vincent de Paul était resté un peu moins de deux ans sur la terre d'Afrique. Le souvenir de cette captivité était bien capable de stimuler l'activité qu'il déploya ultérieurement pour le rachat des esclaves chrétiens de Tunis et d'Alger.

Les deux fugitifs ne s'arrêtèrent pas à Aiguesmortes. Dès le lendemain de son retour en France, Vincent présenta, en Avignon, son compagnon au vice-légat du pape, afin qu'il reçût l'absolution de son apostasie. Vincent de Paul plut au prélat, qui l'emmena à Rome dans le dessein de le pourvoir d'un bon bénéfice. A Rome le jeune prêtre reprit ses études, grâce au soutien du vice-légat, en attendant que lui fût assuré en France le bénéfice attendu.

Vincent quitta Rome en 1608, sans l'avoir obtenu, pour venir se fixer à Paris. Il y fit la connaissance de Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et il le choisit comme directeur de conscience. Nous aurons à marquer le profit qu'il retira de cette fréquentation.

Aux premiers temps de son séjour à Paris, Vincent de Paul ne connut guère une situation brillante. Il vivait pauvrement. Mais en 1610, Marguerite de Valois, épouse répudiée de Henri IV, l'invita à prendre rang parmi ses aumôniers. Peu de temps après, l'archevêque d'Aix lui céda l'abbaye de Saint-Léonard de Chaumes, au diocèse de Saintes, moyennant une pension annuelle de douze cents livres.

Désormais, il perdit toute idée de s'éloigner de la capitale. Son emploi auprès de la reine Marguerite l'y retenait. D'autre part, son bénéfice, malgré toutes les charges qui le grevaient, le mettait à l'abri du besoin.

Chargé de distribuer les aumônes de Marguerite de Valois, en sa qualité d'aumônier, il prit de plus en plus l'habitude de s'intéresser aux pauvres. Il aimait à visiter les malades de l'hôpital de la Charité, situé dans son voisinage. Tout était à créer dans cet établissement, fondé récemment par les frères de saint Jean de Dieu. Vincent, qui en connaissait les besoins, était entraîné à l'aider de tout son pouvoir. En octobre 1611, un bienfaiteur généreux lui avait fait don, en toute propriété, d'une somme de quinze mille livres. L'argent ne fit que passer entre ses mains. Il s'empressa de le porter, sans en rien retenir, à son cher hôpital. Ainsi se poursuivait son initiation à l'activité charitable, qui devait commencer pour lui aux abords de sa quarantième année.

Le 11 novembre 1611, monsieur de Bérulle groupa autour de lui ses premiers disciples. Parmi eux se trouvait François Bourgoing, curé de Clichy. Avant de quitter sa cure, il l'avait résignée en faveur de Vincent de Paul.

La paroisse comptait six cents habitants, qui s'employaient aux travaux des champs. Ils étaient demeurés religieux, et ils s'attachèrent vite à leur nouveau curé, qui était heureux d'apprendre l'art de conquérir les villageois. Quand la Mission sera fondée, les missionnaires bénéficieront de cette expérience soigneusement acquise. Saint Vincent « catéchisait les enfants, secourait les pauvres, soulageait les malades, consolait les affligés, réconciliait les ennemis, bref se faisait tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. »⁽²⁾

Une école cléricale fut fondée. Elle parvint à grouper une douzaine d'élèves, entre lesquels se distinguait Antoine Portail, qui devait être le collaborateur intime du Supérieur de la Mission.

Toute sa vie, monsieur Vincent se souvint avec bonheur du temps où il était curé de campagne. Son séjour à Clichy ne fut pas étranger à la prédilection qu'il témoigna toujours aux « pauvres gens des champs. »

Cependant, dès 1613 il n'administrait plus sa paroisse que par l'intermédiaire d'un vicaire. Cette année-là, en effet, le Père de Bérulle le fit entrer comme précepteur dans la famille de Philippe-Emmanuel de Gondi, général des galères.

Vincent de Paul dirigeait l'éducation du fils aîné de la famille, âgé de onze ans. Mais dans cette maison princière, il gardait un contact étroit avec les pauvres gens, car il était chargé de l'instruction religieuse des domestiques. D'ailleurs, quand les Gondi résidaient sur leurs terres, Vincent se hâtait de s'occuper de leurs paysans. Il

demandait à ces villageois de lui faire leurs confessions générales, pour assurer le repos de leurs consciences. C'était déjà s'acquitter, bien avant l'heure, de la tâche essentielle d'un missionnaire.

Cet essai des méthodes de la Mission se précisait de jour en jour. La congrégation ne fut officiellement fondée qu'en 1625. Toutefois, dès 1617, Vincent de Paul en appliqua nettement les principes.

Le 25 janvier, à la demande expresse de madame de Gondi, il donna dans l'église de Folleville, en Picardie, un sermon sur l'urgente nécessité de se mettre en règle avec Dieu par une confession générale. Le succès de cet appel fut tel, que madame de Gondi pria monsieur Vincent de renouveler sa tentative dans les autres villages de ses domaines. Partout la réussite fut complète. Ce que voyant, madame de Gondi conçut le projet de léguer par testament un fonds de seize mille livres à saint Vincent, pour donner des missions sur toutes ses terres, en Picardie et en Champagne, de cinq en cinq ans.

L'active propagande, qui commençait ainsi, subit un temps d'arrêt à partir du mois de juillet de la même année. A cette date, Vincent accepta d'être nommé curé de Châtillon-les-Dombes, sur le conseil de monsieur de Bérulle. Son absence dura cinq mois. Le 23 décembre il avait repris sa place à Paris, à la prière instante de madame de Gondi, qui ne pouvait se passer de sa direction spirituelle.

Toutefois, son séjour à Châtillon avait eu une importance aussi décisive, à un autre point de vue, que le sermon donné à Folleville le 25 janvier. En effet, ému par la détresse d'une famille d'indigents, Saint Vincent avait fondé dans la petite ville sa première confrérie de la Charité, pour l'assistance des malades pauvres.

L'année 1617 marque donc le double point de départ de la restauration religieuse et de l'activité charitable, qui vont désormais absorber Vincent de Paul.

Il était venu à Paris, quelques années auparavant, en quête d'un fructueux bénéfice. Au moment où une situation honorable lui était faite chez Marguerite de Valois, le cours de sa vie s'infléchissait déjà dans un sens différent de celui qu'il avait prévu. Dès cette époque, le contact qu'il prenait avec les pauvres, en raison même de son rôle de distributeur d'aumônes, stimulait le goût de la charité qui s'était jadis éveillé en lui, au sein de sa famille chrétienne. Successivement, son passage à Clichy, sur les terres des Gondi, à Châtillon-les-Dombes, l'amenait à s'occuper de plus en plus des pauvres gens, qu'il prenait en pitié. En même temps, la détresse morale et le désarroi religieux des villageois qu'il fréquentait en Picardie, en Champagne, dans les Dombes, alarmaient la foi profonde qu'il tenait de ses parents. Toutes ces préoccupations nouvelles, nées des circonstances où il se mouvait, le détachaient rapidement de ses idées anciennes de réussite personnelle.

Parmi ces circonstances, qui agissent sur la marche de saint Vincent à l'origine de sa vie publique, les influences de monsieur de Bérulle et de madame de Gondi se signalent avec un saisissant relief. Monsieur de Bérulle conduit Vincent, de place en place, sur les divers terrains d'action où il reçoit ses orientations. Quant à madame de Gondi, elle joue un rôle décisif à la naissance de la Mission.

Une fois que son regard se fut fixé sur les besoins religieux et sur les misères qu'il constatait autour de lui, Vincent de Paul en discerna toute la gravité. Il s'appliqua, plus que quiconque, à chercher les remèdes indispensables.

Au début du XVII^e siècle, après les guerres de religion, l'ignorance religieuse était grande, surtout dans les campagnes. Elle tenait, pour une bonne part, à la médiocrité du clergé que l'anarchie récente avait rendu singulièrement alarmante. « L'état ecclésiastique était un métier, et le plus facile des métiers ; y entraient qui voulait, sans vocation et sans préparation... »⁽³⁾ Le premier venu pouvait se faire ordonner prêtre, sans que ses capacités ou ses mœurs fussent soumises à un examen sérieux.

Dès lors, il était impossible aux prêtres de donner aux fidèles un enseignement religieux, dont ils ignoraient souvent eux-mêmes les principes essentiels. Ils ne pouvaient pas davantage offrir en exemple une discipline morale, à laquelle une formation appropriée ne les avait pas pliés.

Le concile de Trente, au siècle précédent, soucieux de réformation catholique, avait ordonné l'institution de séminaires pour la préparation d'un clergé instruit et vertueux. Malgré plusieurs tentatives, passagères et infructueuses, ses décrets étaient restés pratiquement lettre morte, en France, au moment où Vincent de Paul allait entreprendre sa réforme religieuse.

Cependant, le fondateur des Prêtres de la Mission n'est pas un isolé. Le péril, que l'ignorance du peuple et le laisser-aller du clergé faisaient courir à la religion catholique, déterminait en maints endroits, parmi ses contemporains, une émulation réformatrice. D'autres propagandistes entreprenaient, comme monsieur Vincent, de travailler à l'instruction des fidèles, dans les campagnes françaises, et à l'amélioration du clergé. La crise généralisée qu'il déplorait provoquait, en choc en retour, des interventions multipliées, entre lesquelles la sienne se signalait par une efficacité plus profonde et plus étendue. Ses anxiétés et ses aspirations étaient partagées. Un courant puissant le favorisait et le portait.

Les oratoriens et les disciples de saint Jean Eudes prêchent des missions et fondent des séminaires. Il en est de même des prêtres du Saint-Sacrement, institués par Christophe d'Authier. Leur activité s'exerce notamment dans les régions de Marseille et de Valence.

Jean de Fonteneil, Vicaire Général de Bordeaux, poursuit des desseins analogues à ceux des prêtres de la Mission. Jusqu'à sa mort, il s'efforce d'affermir la congrégation des missionnaires du clergé, qui devait disparaître après lui. L'évêque de Cahors, Alain de Solminihac, confie la direction de son séminaire aux compagnons de saint Vincent, mais il fait évangéliser son diocèse par les chanoines réformés de Chancelade. A Lyon, une compagnie prend le nom de prêtres de la Mission. Monsieur Vincent se réjouit d'une activité qui s'apparente à la sienne ; mais il regrette une homonymie qu'il juge préjudiciable à sa congrégation.

Parmi les réformateurs du clergé, Vincent de Paul reconnaît volontiers qu'il doit un hommage particulier à monsieur Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, et à Bourdoise, dont le séminaire s'organisait, dès 1618, sur la paroisse Saint-Nicolas du Chardonnet.

Vincent savait que le premier ne dédaignait pas d'exercer la réflexion de ses disciples et d'armer leur esprit. Le second se souciait plus de vertus solides que de science : le Supérieur de la Mission ne cachait pas la sympathie qu'il éprouvait pour ses méthodes.

Les Jésuites ne collaboraient pas à l'œuvre des séminaires. Cependant ils ne se désintéressaient pas de la réforme du clergé. Dans les collèges ouverts par eux et par les oratoriens à la jeunesse laïque, les futurs prêtres étaient bienveillamment accueillis. C'est ainsi que le fils de Louise de Marillac pouvait passer du séminaire d'Adrien Bourdoise au collège de Clermont, dirigé par la Compagnie de Jésus, sans avoir à quitter la soutane.

Dans le vaste mouvement d'ensemble qui tendait à élever, par des méthodes variées, le niveau moral et religieux des fidèles et des prêtres, la congrégation de la Mission sut se faire sa large place.

Le 1^{er} mars 1624, monsieur Vincent fut mis en possession du collège des Bons-Enfants. Les locaux séculaires étaient dans un pitoyable état de délabrement. Vincent les occupa en 1625, après la mort de madame de Gondî. Deux compagnons, dont Antoine Portail, s'y installèrent avec lui. Les trois prêtres allaient prêcher des missions de village en village. A leur départ, ils donnaient à quelque voisin la clef de leur logis. Tels furent les modestes débuts de la congrégation de la Mission.

En 1626, Jean-François de Gondî, archevêque de Paris et frère du général des galères, approuva son activité naissante. Au mois de mai 1627, la Mission reçut du roi, par lettres patentes, son existence légale. Rome mit plus de temps pour se prononcer. Finalement, le 12 janvier 1633, Urbain VIII donna gain de cause à Vincent de Paul.

Un an auparavant, les prêtres de la Mission avaient transféré leur siège du collège des Bons-Enfants au prieuré de Saint-Lazare. Le prieuré avait un long passé. Fondé au Moyen-Age pour abriter les

lépreux, il n'en recevait plus guère au XVII^e siècle. Au moment de sa cession à la Mission, il était occupé par des chanoines réguliers de Saint-Victor, dont la congrégation était soumise à la règle de Saint-Augustin. Le prieur, Adrien Le Bon, obtenait pour lui-même et pour ses religieux, en retour de son désistement, les avantages viagers qu'il avait souhaités.

Cependant, des intérêts puissants s'estimaient lésés par la riche acquisition de saint-Vincent. Les chanoines réguliers de la congrégation de France, auxquels se rattachait la congrégation de Saint-Victor, condamnaient l'acte d'Adrien Le Bon. Bien plus, l'abbé de Saint-Victor se dressa contre le transfert de Saint-Lazare à la Mission. Les curés du diocèse de Paris, mécontents de l'ingérence des missionnaires dans leurs paroisses, appuyèrent ses revendications. Un difficile procès s'engagea. Il se termina à l'avantage de monsieur Vincent.

Désormais la Mission était en mesure d'envisager sans appréhension ses développements ultérieurs. Le prieuré était très vaste. En outre, des dépendances nombreuses lui assuraient d'abondantes ressources. D'ailleurs, malgré cette acquisition nouvelle, la congrégation ne renonçait pas aux locaux des Bons-Enfants. Comme ceux de Saint-Lazare, ils devaient trouver à l'avenir une utilisation de plus en plus large.

Le nombre des missionnaires s'accrut rapidement. A la maison-mère s'adjoignaient progressivement des maisons en province. Des missions étaient prêchées aux « pauvres gens des champs » sur tous les points du territoire français. La congrégation étendait même son action au delà des frontières. Lorsque saint Vincent mourut, en 1660, elle était établie à Rome, à Gênes, à Turin ; l'Irlande, l'Ecosse, les Hébrides et les Orcades avaient été touchées par sa propagande ; la reine de Pologne, Louise-Marie de Gonzague, avait installé les missionnaires dans son royaume. Nous aurons à parler en outre de l'activité des prêtres de la Mission à Madagascar et dans l'Afrique du Nord.

Partout, les missionnaires tenaient au peuple des campagnes un langage très simple. Ils cherchaient à s'adapter, le mieux possible, à leurs auditeurs pour leur enseigner les croyances indispensables au salut éternel. Or, cette simplicité opérait dans la prédication une véritable révolution.

Jusqu'à cette époque, l'éloquence de la chaire laissait fort à désirer. « Le mauvais goût régnait en maître : réminiscences mythologiques incessantes ; étalage de science profane ; emploi fréquent des sèches formules de l'école ; langage fleuri et emphatique, trivial et grotesque ; laborieuse recherche, dans la Sainte-Ecriture, des sens figurés les plus inattendus ; rapprochements burlesques de mots

et de pensées ; audace satirique ; invectives violentes et méprisantes à l'adresse des adversaires politiques et des partisans de la religion réformée. » ⁽⁴⁾

L'engouement pour l'antiquité païenne, qui s'était propagé à l'époque de la Renaissance, avait gagné les orateurs chrétiens. Ils aimaient de même, à la mode du temps, à faire montre de leur érudition en tous domaines. D'autre part, le souci de découvrir, sous chaque mot de l'Écriture, un sens mystérieux et caché, aboutissait aux plus bizarres subtilités. Cet abus s'aggravait encore du fait que les prédicateurs recouraient trop volontiers aux distinctions et sous-distinctions. « Sous le souffle desséchant de la scolastique, de ses entités et de ses quiddités, l'éloquence perdait tout son charme... C'était encore l'enseignement, mais non l'enseignement qui sait toucher le cœur pour pénétrer plus facilement dans l'esprit. » ⁽⁵⁾

En revanche, quand l'orateur voulait reposer son auditoire, du « langage sec et froid de la scolastique », ses images pompeuses et maniérées alignaient, sans grâce, « des mots sonores ou des phrases boursofflées. » Il faisait des jeux de mots déplacés. Son mauvais goût ne s'effarouchait ni des expressions vulgaires, ni des comparaisons grotesques. A l'occasion, il interpellait ses auditeurs avec insolence. Ou bien encore, il lui arrivait d'attaquer brutalement les pouvoirs publics, d'invectiver en termes méprisants les protestants.

Vincent de Paul souffrait de ces défauts de la prédication. En tout état de cause, il se sentait porté à mettre en garde contre eux les prêtres de la Mission. Mais ses conseils de simplicité étaient d'autant plus pressants, que ses propagandistes étaient envoyés par lui au peuple des campagnes.

Au surplus, quel que fût l'auditoire, il entendait que le prédicateur fût moins préoccupé de faire parade de ses dons, réels ou imaginaires, que de persuader chacun de ceux qui l'écoutaient. A cette manière de prêcher, aussi naturelle et vivante qu'une conversation convaincue et entraînante, il donnait un nom : c'était « la petite méthode ».

La « petite méthode » était désintéressée et sans prétention, mais elle ne fut certes pas sans influence. Outre les résultats directs qu'elle obtenait sur tous les points du pays, elle contribuait puissamment à ruiner le prestige de la prédication régnante. Dès 1638, la cour de Saint-Germain-en-Laye lui faisait bon accueil, durant une mission prêchée en cette ville. Bossuet, qui fréquentait saint Vincent, goûtait la séduction de cette parole. « Ses pensées familières rappellent souvent celles de son saint maître. La ressemblance va parfois jusqu'à la forme. » ⁽⁶⁾

Le fondateur de la Mission se rendait compte que la trace de ses prêtres, dans les paroisses qu'ils évangélisaient, serait vite effacée,

si le clergé local n'était pas capable de maintenir parmi les fidèles les résultats obtenus. Il discerna donc l'urgente nécessité de travailler à la réforme des prêtres de paroisse.

En 1628, il tomba d'accord avec l'évêque de Beauvais, Augustin Pottier, pour soumettre à une retraite préparatoire les ordinands du diocèse. Trois ans plus tard, saint Vincent réussit à faire admettre à Paris cette pratique nouvelle des exercices des ordinands.

Leur durée était fixée à une dizaine de jours. Pendant ce temps, les ecclésiastiques admis aux ordres devaient apprendre quelques éléments de morale et de liturgie. On les exhortait à la pratique de la vertu. Une confession générale leur était recommandée.

De Paris, les exercices des ordinands se propagèrent à travers la France et même à l'étranger, partout où la Mission avait des maisons.

Evidemment, la brièveté de ces exercices en limitait la portée. A Paris, des ecclésiastiques, qui les avaient suivis, s'en rendirent compte. Ils se montrèrent prêts à se réunir chaque semaine au siège de la Mission, pour s'entretenir des vertus nécessaires au prêtre. Ainsi naquirent les célèbres conférences du mardi, que fréquentèrent, parmi bien d'autres, Bossuet et monsieur Olier.

Comme les exercices des ordinands, les conférences du mardi gagnèrent, de proche en proche, des adeptes dans les provinces les plus reculées.

Les maisons de la Mission se firent plus accueillantes encore. Elles s'ouvrirent à tous les prêtres, et même aux laïques, qui étaient désireux d'intensifier leur vie intérieure dans des retraites spirituelles. Les retraitants pouvaient prolonger leur séjour à Saint-Lazare, pendant sept ou huit jours, sans bourse délier.

L'œuvre des séminaires couronna l'entreprise de réforme tentée par les exercices des ordinands, les conférences du mardi, les retraites spirituelles.

Saint Vincent témoignait plus de sympathie aux séminaires de prêtres et d'ecclésiastiques prêts aux ordres, qu'aux séminaires d'enfants et d'adolescents. Il doutait de la persévérance de clercs acceptés dans un âge trop jeune. Il fonda cependant un séminaire d'enfants, qu'il installa finalement dans des immeubles de Saint-Lazare, auxquels il donna le nom de séminaire Saint-Charles. Toutefois, sa prédilection se réservait pour le séminaire d'ecclésiastiques qu'il avait institué aux Bons-Enfants, en 1642, grâce aux largesses de Richelieu.

Quelques semaines auparavant, en janvier, monsieur Olier recevait ses premiers séminaristes dans les locaux qu'il avait préparés à Vaugirard à la fin de l'année précédente. Le séminaire de monsieur Olier devait passer de Vaugirard sur la paroisse Saint-Sulpice, dans le courant de 1642.

Les séminaires de la Mission, bientôt multipliés, gardaient leurs élèves six mois environ. Les maîtres enseignaient ce qui était nécessaire pour catéchiser convenablement les fidèles et diriger leurs consciences. Ils s'occupaient de l'administration des sacrements, du chant et des cérémonies liturgiques. Surtout, ils tâchaient d'inculquer à leurs disciples le goût des vertus sacerdotales. Au fond, le programme était le même que celui des exercices des ordinands, avec un développement plus ample et des répétitions plus fréquentes. De part et d'autre, le but qui était poursuivi était d'ordre pratique. Il s'agissait tout bonnement de préparer, aussi bien que possible, les curés à leur ministère.

Saint Vincent mit à profit sa présence au Conseil de conscience, de 1643 à 1652, pour travailler encore à la réforme du clergé, en favorisant l'accession à l'épiscopat des candidats les plus dignes. Le Conseil de conscience avait été établi par Anne d'Autriche, à la mort de Louis XIII, pour s'occuper des affaires ecclésiastiques du royaume. Monsieur Vincent y était entré sans empressement, parce qu'il appartenait tout entier aux tâches spéciales qu'il s'était fixées. Il en sortit sans regret, lorsque Mazarin l'en écarta. Mais tant qu'il y fut, il essaya, dans la mesure de ses moyens, de donner à la France des évêques irréprochables. D'ailleurs, le roi Louis XIII, jadis, avait déjà ratifié ses choix à plusieurs reprises.

Au Conseil de conscience, Vincent de Paul soutenait aussi la réforme monastique, entreprise notamment chez les dominicains, les bénédictins, les chanoines réguliers. Il entretint des rapports suivis avec le Supérieur général des Frères-Prêcheurs, pour rétablir la bonne harmonie entre les dominicains du Nord et ceux du Midi.

Vincent était l'ami de Dom Tarrisse, Supérieur général de la congrégation de Saint-Maur. Dom Tarrisse cherchait à raviver partout la ferveur assoupie des disciples de saint Benoît. Il trouvait auprès de son ami, et par lui auprès d'Anne d'Autriche, un appui très sûr. Malheureusement les lettres échangées entre les deux hommes ont disparu.

En revanche, nous disposons de la correspondance du fondateur de la Mission et d'Alain de Solminihac, évêque de Cahors et réformateur des chanoines réguliers de Chancelade. Saint Vincent seconda les efforts du réformateur pour aboutir à l'érection d'une congrégation autonome. Ce faisant, il éprouvait quelque regret à prendre parti contre la congrégation augustinienne de France, dont les chanoines de Chancelade formaient une branche. Il aurait voulu, en effet, faire oublier aux chanoines réguliers de Saint Augustin la peine que leur avait causée la cession à la Mission du prieuré de Saint-Lazare, sur lequel ils pensaient avoir des droits.

Les couvents des Religieuses n'échappaient pas aux graves abus

qui s'étaient glissés souvent dans les monastères d'hommes. Vincent de Paul fut chargé de faire une enquête dans l'abbaye royale de Longchamp, aux portes de Paris. Son rapport décrivit loyalement l'inquiétant relâchement des moniales. Elles se dérobaient aux « obligations de leurs vœux et de leurs règles : plus d'obéissance aux ordres de l'abbesse, recherche de la parure, familiarités avec les confesseurs, longues et nombreuses séances de parloir avec des jeunes gens, infractions aux lois de la clôture, antipathies et divisions entr'elles. » Le rapporteur « conclut à la nécessité de soustraire l'abbaye à la juridiction de l'Ordre de Saint-François, pour la placer sous l'autorité de l'Ordinaire. » ⁽⁷⁾

Saint Vincent ne fut pas qu'un redresseur de torts pour les Religieuses de son temps. Il tint de la confiance de François de Sales et de Jeanne de Chantal le rôle plus réconfortant de Supérieur des visitandines de Paris.

En 1618, François de Sales vint à Paris avec le cardinal de Savoie, qui était chargé de négocier le mariage du prince de Piémont avec la sœur de Louis XIII. Vincent fut admis dans l'intimité de l'évêque de Genève.

L'année suivante, le 6 avril 1619, Jeanne de Chantal arriva à son tour dans la capitale, mandée par saint François pour établir un monastère de la Visitation. En septembre, le fondateur regagna ses montagnes, mais sainte Chantal restait. Quand fut réglé l'aménagement de son monastère, elle se mit d'accord avec l'évêque de Genève pour que Vincent fût nommé Supérieur du nouvel établissement.

Saint François de Sales mourut le 28 décembre 1622. Cependant Vincent de Paul resta toujours sous son influence. Il éprouvait en effet un vif attrait pour la lecture de ses ouvrages.

Avec Jeanne de Chantal, qui le considéra comme son directeur spirituel à partir de 1622, Vincent échangea toujours une active correspondance épistolaire. « La plupart de ces lettres sont malheureusement perdues ; ce qui nous reste se compose, en majeure partie, soit de copies incomplètes, soit d'autographes, que de nombreuses ratures, motivées par de regrettables scrupules, empêchent de lire en entier. » ⁽⁸⁾

Sainte Chantal avait en saint Vincent une absolue confiance. Elle gardait cependant ses idées personnelles dans le gouvernement de la Visitation. Les monastères de l'Ordre, placés sous l'autorité de l'évêque diocésain, n'avaient aucun lien entre eux. Vincent considérait que cette indépendance mettait en péril l'uniformité des règles et des usages. Il suggéra l'institution de Visiteurs, qui passeraient de monastère en monastère. Jeanne de Chantal ne se laissa pas persuader. Elle préféra rester fidèle aux intentions du fondateur.

Vincent de Paul craignit d'avoir mécontenté sa correspondante. Il lui renouvela donc l'assurance de son affectueux respect : « Notre

digne Mère, écrivait-il, qui est tellement notre digne Mère, qu'elle est la mienne unique, que j'honore et chéris plus tendrement que jamais enfant n'a aimé et honoré sa mère, après Notre-Seigneur ; et me semble que cela va à un tel point, que j'ai assez d'estime et d'amour pour en donner à tout un monde, et cela, certes, sans exagération. » ⁽⁹⁾

Après la mort de sainte Chantal, survenue le 13 décembre 1641, saint Vincent resta, comme auparavant, Supérieur de la Visitation de Paris. Au premier monastère trois autres s'ajoutèrent successivement. Le Supérieur présidait le chapitre tous les mois. Chaque année, il faisait la visite canonique. Entre temps, « la rénovation annuelle des vœux, ... les prises d'habit, les professions, les grandes solennités, de l'Ordre, ... les élections attiraient encore monsieur Vincent à la Visitation. » ⁽¹⁰⁾ L'acceptation et le refus des offres de fondation dépendaient de lui. Saint Vincent étendait même son autorité sur les petites filles élevées dans les couvents de la Visitation.

Vincent de Paul avait accepté ces fonctions à contre cœur. A son sens, il devait « tout son temps aux pauvres gens des champs, aux malades, aux prisonniers, aux âmes de ceux qui étaient dans l'abandon, la peine ou la souffrance. » ⁽¹¹⁾ Il essaya plusieurs fois de faire agréer sa démission. Ni cette charge, ni son action au Conseil de conscience ne lui semblaient dans la ligne exacte qu'il s'était tracée.

Cependant, la fécondité de son œuvre a largement bénéficié des relations étroites qu'il a nouées en marge de sa voie propre. La spiritualité selon laquelle il a formé ses missionnaires, porte l'empreinte profonde du cardinal de Bérulle et de saint François de Sales.

« Saint Vincent feuilletait souvent l'*Imitation de Jésus-Christ* et les ouvrages du P. de Grenade ; ... la *Perfection chrétienne* de Rodriguez ; ... l'*Année chrétienne* du P. Suffren ; ... les méditations du P. Saint-Jure ; ... celles du P. Busée. ... Mais c'est avec Bérulle et François de Sales que, pour le fond, il offre les plus grandes ressemblances. » ⁽¹²⁾

Pierre Coste insiste sur l'influence exercée par l'évêque de Genève sur le fondateur de la Mission. Vincent de Paul se pénétrait de la doctrine spirituelle de son illustre ami. « Le *Traité de l'Amour de Dieu* et l'*Introduction à la vie devote* furent, jusqu'à sa mort, ses livres préférés... Ce n'était pas seulement pour satisfaire son goût personnel qu'il lisait et relisait » ces « écrits ; c'était aussi pour donner une nourriture spirituelle appropriée aux religieuses de la Visitation... ». Les entretiens aux missionnaires et aux Filles de la Charité « sont parsemés » de « nombreuses paroles de l'éminent prélat. » ⁽¹³⁾

D'ailleurs, Vincent reconnaissait lui-même la filiation qui le rattachait à François de Sales. Il l'appelait, devant ses propres disciples,

notre Bienheureux Père. La méthode d'oraison qu'il leur recommandait était celle de saint François.

Pas plus que Pierre Coste, Henri Bremond n'oppose les influences de l'évêque de Genève et du fondateur de l'Oratoire. Malgré l'indépendance des deux Maîtres, saint Vincent pouvait les accepter l'une et l'autre sans être tiré en sens contraires. Cependant, selon l'abbé Bremond, de tous les « modèles spirituels » que Vincent de Paul a fréquentés, « c'est... M. de Bérulle qui a fait sur lui l'impression la plus profonde. »

L'éminent historien note que Vincent aime à s'armer de l'autorité et de l'exemple du premier Supérieur de l'Oratoire. En théologie, il veut, selon la méthode bérullienne, « que l'amour corresponde à la connaissance. » Il tire, comme Bérulle, des vérités qu'il acquiert des raisons nouvelles de s'attacher à Dieu et de le servir.

Saint Vincent aime encore à rappeler aux missionnaires que Bérulle, dans ses méditations, cherchait la lumière divine par élévation à Dieu, plutôt que par raisonnement. Du reste, « qu'il le cite ou non, il est plein de lui. Cela se voit à chaque page des lettres ou des conférences. »

Henri Bremond établit quelques-uns de ces rapprochements, où il découvre la docilité du disciple par rapport au maître qui l'a marqué à son effigie. C'est ainsi qu'il souligne l'influence du cardinal dans ces exhortations de monsieur Vincent : « ... L'esprit de Notre-Seigneur, duquel nous devons être revêtus, ... consiste, pour le dire en un mot, à avoir toujours une grande estime et un grand amour pour Dieu.... Cette estime doit nous faire anéantir en sa présence, et nous faire parler de sa suprême majesté avec de grands sentiments d'humilité, de respect et de soumission ; et à mesure que nous l'estimerons, nous l'aimerons. »

C'est encore dans le sens de cet anéantissement devant Dieu qu'est interprétée cette recommandation : « Il y a beaucoup de communautés qui ne regardent que l'intérêt de la communauté, car cela est si grand qu'il enserme avec soi celui de Dieu ; mais pour moi, ... j'estime que l'intérêt de Dieu mérite bien d'être regardé avant tout autre ; et il me semble que de là, on aura une connaissance plus claire du reste. »

Fort de ces remarques, Bremond parle volontiers du « théocentrisme » de Vincent de Paul, héritier de celui de Bérulle. Il explique encore par l'action bérullienne le culte fondamental de saint Vincent pour le Verbe incarné.

« Naturellement porté au mépris de soi », explique-t-il, Vincent « n'a pas eu la moindre peine à s'assimiler le pessimisme augustinien, non pas, comme on l'a dit, des jansénistes, mais bien de Bérulle. Avec la même conviction que son maître, ... il ne trouve dans l'homme « que péché, ordure et vilénie ».

En conséquence, pour atteindre au salut, il recherche « une adhérence constante aux états, à la vie même du Verbe incarné. » Ces « dispositions » et même le « lexique » vincentiste qui les exprime proviennent du cardinal de Bérulle. ⁽¹⁴⁾

L'abbé Brémond n'hésite pas à désigner d'un terme très caractéristique la docilité qu'il analyse en monsieur Vincent : c'est du mimétisme. « Ce qu'il admet, écrit-il, ce qu'il sent devoir lui être bon, il le reproduit en lui-même, avec cette souplesse et cette exactitude d'assimilation... qu'on retrouve aujourd'hui encore chez le paysan des Landes. Si l'on ne prend pas garde à cette curieuse puissance de mimétisme, on s'expliquera difficilement le développement religieux de Vincent de Paul. » ⁽¹⁵⁾

C'est entendu, saint Vincent doit beaucoup au directeur de conscience qu'il a choisi à son arrivée à Paris. Cependant, il n'a reçu de lui ni la foi profonde et docile, ni le goût ardent de la charité qu'il avait en propre depuis son enfance. Or, nous verrons précisément, bien à loisir, que le vincentisme résulte de l'action de cette foi chrétienne sur une nature exceptionnelle, dans les circonstances historiques où vécut Vincent de Paul. L'influence de monsieur de Bérulle est certainement un élément capital de ces circonstances favorables. Toutefois, l'élan qui soulevait saint Vincent se distingue d'elle.

Les ordres de grandeur du fondateur de la Mission et du cardinal de Bérulle ne se confrontent pas sans quelque difficulté, car ils ne s'établissent pas sur le même plan. Brémond proclame que monsieur Vincent fut « le plus grand de nos hommes d'œuvre. » ⁽¹⁶⁾ Il ajoute : « C'est le mysticisme qui nous l'a donné. » Ces observations nous préparent à bien comprendre les judicieuses remarques de Pierre Coste.

Coste précise que saint Vincent fut un homme d'action, jusque dans sa spiritualité. C'est même par là qu'il lui garde une indiscutable autonomie. « Sa doctrine spirituelle descend en droite ligne » de celle de Bérulle et de François de Sales, mais elle ne leur est pas identique. « Son esprit l'a transformée... Il l'a faite sienne en lui imprimant la marque caractéristique de sa pensée, toujours orientée vers l'action.... D'autres ont écrit de fort belles pages sur les états du Verbe incarné ; ... il les admirait, mais ne se sentait pas porté à les imiter. Les considérations d'ordre théorique ne le retiennent pas. ... Il aime à parler des vertus chrétiennes, de l'observance des règles... S'il porte son choix sur un mystère, ... c'est pour signaler les enseignements pratiques qui en découlent.... » ⁽¹⁷⁾

Ajoutons cependant à ces observations, sans les corriger, que, sans être un théologien, Vincent ne se contente pas des seules considérations pratiques. Il se fait évidemment une représentation du mystère de Dieu, de Jésus-Christ. Bérulle et François de Sales l'aident,

de façon convergente, à en fixer le dessin. Toutefois, il se libère de leur leçon, dès le moment où la conception doctrinale qu'il tient d'eux fait surgir en lui des puissances de vie. Ainsi, il parle le langage de Bérulle sur la nécessité de s'anéantir devant Dieu, comme le veut Bremond, mais l'humilité qu'il pratique n'appartient qu'à lui. Elle trouve, pour s'exprimer et pour se transmettre, des termes qui ont un saisissant accent personnel. Par contre-coup, le langage tenu sur Dieu, qui a le droit d'exiger cet anéantissement, et sur l'homme, qui a le devoir de l'offrir, participe à cette singulière et très originale vigueur.

Une influence, très différente de celle de Bérulle et de François de Sales, aurait pu modifier essentiellement la vie de saint Vincent, si sa foi et sa fidélité catholiques n'avaient pas été aussi profondes et tenaces. Vincent de Paul et Jean du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, furent en effet liés d'une étroite amitié, avant les éclats de la querelle janséniste. Après qu'ils se furent rencontrés chez le cardinal de Bérulle, leur intimité devint telle qu'ils mettaient leur bourse en commun. Les discours de Saint-Cyran ravissaient monsieur Vincent.

Cependant, dès 1634 ou 1635 leurs rapports commencèrent à s'espacer. Leurs vues sur l'organisation de la Mission différaient. D'autre part, saint Vincent racontera plus tard qu'il s'effrayait déjà des opinions professées par son ami, notamment au sujet de l'Eglise. En 1637, il l'avertit du fâcheux effet produit par ses propos sur l'opposition de l'Eglise contemporaine à l'Eglise primitive.

Le 15 mai de l'année suivante, Saint-Cyran était arrêté et enfermé au château de Vincennes, par ordre de Richelieu. En 1639, monsieur Vincent fut invité à déposer dans le procès qui était intenté au prisonnier. Il évita d'accabler son ancien ami. « Lui-même déclarait... avoir eu, dans sa déposition écrite, le double souci de ne rien dire qui pût blesser la vérité et nuire à l'accusé. »⁽¹⁸⁾

Lorsque Saint-Cyran eut été libéré par Louis XIII, après la mort de Richelieu, Vincent se hâta de le féliciter. Il le visita plusieurs fois à Port-Royal. Le chef janséniste y mourut le 11 octobre 1643.

A cette date, Jansénius avait déjà cessé d'exister depuis plus de cinq ans. Après la disparition des deux hommes, leurs disciples continuèrent à propager leurs idées sur le péché originel, la liberté, la grâce, la prédestination. Les solutions rigides données à ces problèmes par les jansénistes avaient déterminé de bonne heure l'opposition des Jésuites. Le rapport entre les doctrines mises en circulation et le calvinisme était dénoncé, malgré le patronage de saint Augustin, dont elles prétendaient se couvrir. Les papes Urbain VIII et Innocent X se dressèrent successivement contre elles.

De la doctrine, la rigidité janséniste passa dans la pratique. En

1643, Antoine Arnauld écrivit son livre *De la fréquente communion*. L'ouvrage requérait de sévères conditions de dignité de ceux qui voulaient communier. Arnauld regrettait que les coupables fussent admis à l'absolution et à la communion, sans qu'ils eussent fait plusieurs mois de pénitence.

Ces attaques contre la communion fréquente révoltaient Anne d'Autriche, qui exprimait librement son sentiment au Conseil de conscience. Membre de ce Conseil, saint Vincent était entraîné à combattre activement le jansénisme. Au surplus, il s'effrayait de la sensible diminution des communions dans les paroisses de Paris.

En 1648, un groupe de théologiens tint à Saint-Lazare une série de réunions, au terme desquelles cinq propositions, jugées dignes de censure, furent extraites de la doctrine janséniste. En mai 1650, une supplique au Saint-Père fut rédigée pour obtenir la condamnation formelle des cinq propositions. La supplique devait au préalable être signée des évêques français. Saint Vincent seconda activement les démarches du Père Jésuite Dinet, confesseur du roi, pour recruter leurs adhésions. Étienne Caulet, évêque de Pamiers, et Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, bien qu'ils fussent les amis de monsieur Vincent, restèrent parmi les abstentionnistes. Ils souhaitaient des concessions réciproques. Vincent leur rétorquait que la vérité ne peut pas fusionner avec l'erreur.

Il se tenait soigneusement au courant des progrès que faisait à Rome l'examen de la question janséniste, à la suite de la supplique des évêques.

La bulle de condamnation fut enfin fulminée par Innocent X, en juin 1653. Vincent de Paul en éprouva une profonde satisfaction. Pierre Coste observe néanmoins qu'il fit de nombreuses démarches auprès des adversaires des jansénistes, pour les inviter à garder dans leur succès le sens de la mesure. Il se préoccupait de ne pas acculer les vaincus à la révolte. Il essaya même de décider à la soumission les principaux d'entre eux.

Cette soumission ne fut que momentanée. Bientôt Arnauld déclarait que les propositions condamnées ne figuraient pas dans les ouvrages jansénistes. La polémique se prolongea bien au delà de la mort du fondateur de la Mission.

Après que monsieur Vincent eut quitté le Conseil de conscience, en 1652, il cessa d'intervenir avec la même vigueur dans la querelle janséniste. Il se contentait d'ordinaire de préserver ses amis et ses disciples de la contagion des idées qu'il avait combattues. Porté à se tenir en garde contre la fièvre de la discussion, il défendait à ses missionnaires de s'entretenir des questions controversées, pour ne pas mettre en péril la paix de leurs communautés. Vincent fut dénoncé

à Rome comme trop tiède. Cependant, bien que prudente et tranquille, sa vigilance n'était pas assoupie. Les quelques missionnaires, qui s'opiniâtrèrent dans des conceptions jansénistes, furent écartés de la congrégation.

Les démêlés de Vincent de Paul avec le jansénisme ne lui faisaient pas perdre de vue ses tâches essentielles. Rien ne l'en détournait, même momentanément. Elles étaient, certes, assez absorbantes pour requérir sa constante attention. En effet, en même temps que se poursuivait, sous son impulsion, l'évangélisation des campagnes et la réforme du clergé paroissial, ses entreprises charitables luttèrent activement contre la misère. De part et d'autre, c'est d'abord le sort des pauvres gens qui l'intéresse.

La confrérie de la Charité, fondée à Châtillon-les-Dombes, en 1617, en faveur des malades pauvres, fut le point de départ d'un puissant mouvement d'assistance chrétienne. « A la mort de Vincent de Paul, les Charités étaient répandues dans toute la France. Il y en avait dans quinze paroisses de Paris... ». De France, les confréries avaient pénétré en Italie. ⁽¹⁹⁾

La plus importante fut celle de l'Hôtel-Dieu de Paris, dont les dames ajoutèrent successivement à leur tâche première, le soutien de presque toutes les entreprises de saint Vincent. L'instigatrice et la première Supérieure de cette confrérie fut madame Goussault, veuve d'un président à la cour des Comptes. Tous les degrés de l'aristocratie y étaient représentés, mais personne, parmi ses membres, ne montra plus de générosité que la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu.

Les dames des confréries paroissiales éprouaient quelque difficulté à rendre aux malades pauvres, tous les services que réclamait leur état. Les Filles de la Charité leur furent adjointes pour les seconder et les suppléer au besoin. Les premières d'entre elles étaient de bonnes filles des villages avoisinant Paris. Leur formation fut confiée à une jeune veuve, Louise de Marillac, qui avait été mariée à Antoine Le Gras, secrétaire de Marie de Médicis. Louise de Marillac s'était placée sous la direction spirituelle de Vincent de Paul en 1624 ou 1625. Elle fut choisie par lui pour être la Supérieure des Filles de la Charité, lorsque leur compagnie fut fondée, après une période préliminaire, le 29 novembre 1633. Les deux fondateurs moururent la même année. Jusqu'à leur mort, une amicale collaboration unit constamment leurs efforts.

En 1645, saint Vincent demanda à l'archevêque de Paris d'ériger en confrérie la nouvelle compagnie, qui se proposait de venir en aide « corporellement et spirituellement » aux malades pauvres.

Le premier établissement des Sœurs, hors de Paris, fut celui de Saint-Germain-en-Laye, institué en 1638. A partir de cette date,

elles essaimèrent de plus en plus en province. En 1652, elles allèrent même en Pologne, à la demande de la reine.

Depuis leur institution, les Sœurs avaient constamment élargi leur champ d'action. Elles ne s'étaient pas longtemps cantonnées dans leurs fonctions initiales des confréries paroissiales. Dès 1634, les Dames de l'Hôtel-Dieu réclamaient leur concours pour les aider auprès de leurs malades.

En 1638, elles commencèrent à s'occuper des enfants trouvés, dont on ne se souciait que médiocrement jusqu'alors. Limitée d'abord à un timide essai, cette œuvre capitale ne tarda pas à prendre à sa charge tous les enfants abandonnés de Paris.

Deux ans après la création de l'œuvre des Enfants trouvés, les Sœurs furent invitées à venir en aide aux forçats, qui attendaient, à Paris, leur départ pour les galères. En 1619, monsieur Vincent avait été nommé aumônier général des galères. Il s'était constamment occupé, depuis lors, du sort spirituel et matériel des galériens. Toutefois, c'est à partir de 1640 que son action en leur faveur s'intensifia, tant à Paris qu'à Marseille.

Plusieurs hôpitaux de Paris et de province étaient déjà desservis par les Filles de la Charité, du vivant de saint Vincent. A Paris, l'hospice du Nom de Jésus, qu'il leur confia, avait été fondé par lui. Des hôpitaux militaires virent aussi les Sœurs apparaître parmi les soldats. Des orphelinats bénéficièrent de leur dévouement.

Dès les premières années de sa fondation, la compagnie fut appelée à diriger des écoles de filles. Monsieur Vincent songeait à assurer ainsi plus efficacement l'éducation religieuse de l'enfance pauvre. Il espérait aussi que l'influence des Sœurs remonterait des enfants aux Parents.

D'ailleurs, chacune de ses entreprises charitables escomptait toujours, parmi ses résultats, un bénéfice spirituel. Les Filles de la Charité n'avaient pas le droit de se désintéresser du salut éternel de leurs protégés. Elles se consacraient à eux, pour obéir à Dieu. Leur but ultime était de les amener eux-mêmes à servir Dieu et à l'aimer.

A partir de 1639, l'infatigable charité de Vincent de Paul trouva un terrain d'action à sa mesure dans les régions ravagées par la guerre. La Lorraine fut la première à recevoir ses aumônes.

Elle souffrait de l'invasion depuis 1632. Tour à tour, les Français, les Hongrois, les Suédois la parcoururent et y séjournèrent. « Partout où passaient les troupes, on n'entendait parler que de pillages, d'incendies, de massacres. Les chefs réquisitionnaient le blé, écrasaient les localités de lourdes impositions, prenaient ce qu'ils estimaient nécessaire à leurs troupes, se comportaient en tout comme s'il n'y avait pas de population civile. Les Suédois, tous luthériens, s'exaséraient à la vue des monuments qui leur rappelaient la reli-

gion catholique : sur leur route, églises et monastères disparaissaient, démolis ou incendiés. » ⁽²⁰⁾

Une affreuse famine et la peste furent les conséquences de la guerre. Ému de tant de maux, saint Vincent essaya en vain d'obtenir de Richelieu la cessation des hostilités. Il entreprit du moins d'en atténuer les douloureuses conséquences, en venant largement en aide aux Lorrains.

Désormais son attention ne devait plus jamais se détourner des frontières. Après la Lorraine, la Champagne et la Picardie la fixèrent à leur tour. Lorsque les traités de Westphalie eurent été signés, en 1648, la France n'eut plus à s'inquiéter pour sa frontière de l'est. En revanche, elle continua d'être menacée au nord par les Espagnols, jusqu'au traité des Pyrénées, conclu en 1659. « Les troupes de Mazarin inspiraient autant de terreur à la population civile que celles » des envahisseurs ; « quelques-unes même davantage : c'étaient les corps allemands, suédois et polonais recrutés par le cardinal ministre après le traité de Westphalie. Les lois de la morale et de l'honnêteté leur étaient inconnues ; voler, détruire, tuer, même sans motif, était, chez eux, une habitude ; ils jouissaient des souffrances d'autrui et se livraient, pour leur plaisir, à des raffinements de cruauté qui dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir.... » ⁽²¹⁾

Les conséquences de la Fronde se firent également sentir aux habitants des frontières. En 1652, lorsque Paris se fut enfin soumis au roi, Condé et Charles de Lorraine se retirèrent vers le nord et l'est, poursuivis par Turenne. Les scènes de désordre se multiplièrent partout sur le passage des soldats.

De Ham et Saint-Quentin, jusqu'à Rethel et Sedan, Vincent de Paul intensifia, au secours des Picards et des Champenois, l'effort qu'il avait antérieurement fourni en Lorraine. Les missionnaires parcoururent en tous sens, au péril de leur vie, les pays ravagés, pour distribuer les dons en nature et en argent qui leur venaient de Paris. Les Sœurs elles-mêmes furent mobilisées pour soigner les malades.

De 1648 à 1652, la guerre civile fit souffrir aux habitants de la région parisienne les maux qu'éprouvaient dans le même temps la Champagne et la Picardie. Laïques et clercs se dépensèrent sans compter pour soulager ces détresses. Les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité, soutenus, comme aux frontières, par les dames de l'Hôtel-Dieu, se firent encore une large place parmi les dévouements qui se multipliaient. Les Religieux de la capitale se partagèrent avec les missionnaires l'assistance aux villageois de l'Ile-de-France. Dans Paris, les membres de la célèbre Compagnie du Saint Sacrement rivalisaient de zèle, en faveur des pauvres, avec les fils et les filles de saint Vincent.

Cette association puissante remontait à l'année 1627. Henri de Lévis, duc de Ventadour, en avait conçu l'idée. Il avait voulu constituer une société « ouverte aux laïques et aux ecclésiastiques. ... Il se proposait de secourir les malheureux, de soutenir les droits des opprimés, de combattre le vice, de défendre l'Église catholique contre l'erreur et l'impiété, et de favoriser toutes les institutions créées dans un but de charité ou de propagande religieuse. » ⁽²²⁾

La Compagnie imposait à ses membres un secret rigoureux. Sous le couvert de cette discipline, elle a considérablement étendu son action au temps de Vincent de Paul. Sa trace se retrouve alors dans toutes les manifestations de l'activité catholique. Elle enrôla saint Vincent, le P. de Condren, de l'Oratoire, monsieur Olier. Bossuet lui donna son adhésion. Des maréchaux de France et des évêques prirent place dans ses rangs.

Le roi Louis XIII et le Saint-Siège favorisaient son action. Cependant Mazarin la combattit avec ténacité, parce que sa puissance et son mystère le gênaient. Elle disparut en 1666, quelques années seulement après son redoutable adversaire.

Pierre Coste regrette « son intransigeance par trop farouche à l'égard des huguenots » ; mais il estime « qu'elle a été un merveilleux instrument dans les mains de la Providence, pour aider au relèvement de la France, en un temps où tous les fléaux s'abattaient à la fois sur elle. » ⁽²³⁾ Il reconnaît que le fondateur des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité a trouvé « en elle, grâce au nombre, à la diffusion, à la situation et à la fortune de ses membres, un appui pécuniaire et moral des plus utiles. » ⁽²⁴⁾

Malgré le poids de ses occupations, Vincent de Paul fut encore amené à exercer hors d'Europe, sur la terre d'Afrique, sa propagande évangélique et son activité charitable. Rome lui confia, en 1648, l'évangélisation de Madagascar. Vincent s'empessa d'accepter la tâche qui lui était offerte. Il lui resta toujours fidèle, malgré la mortalité alarmante qui s'acharnait sur ses missionnaires.

Assurément, cette entreprise nouvelle élargissait l'horizon des prêtres de la Mission, primitivement destinés aux campagnes françaises. Cependant, ils restaient fidèles à leur orientation originelle, puisqu'ils avaient été créés pour enseigner aux pauvres gens sans culture les croyances nécessaires au salut éternel.

D'ailleurs, frappé de l'apparition et de la progression du protestantisme, au siècle précédent, Vincent de Paul estimait qu'il fallait conquérir à l'Église catholique des terres nouvelles, où serait sauvegardée son existence, désormais menacée en Europe.

Vincent participait ainsi aux dispositions générales qui conduisaient ses contemporains à propager partout le christianisme. C'est de son temps, et avec ses encouragements, que naquit la Société des

Missions-Étrangères, appelée à un fécond avenir. François Pallu, dont les démarches persévérantes, entre 1643 et 1658, aboutirent à cette fondation, trouva toujours à Saint-Lazare et à la Maison de Rome un accueil réconfortant. « Les dames de la Charité, en particulier la duchesse d'Aiguillon, Madame de Miramion et Madame Fouquet, ajoutèrent à leurs libéralités », pour assurer son succès. ⁽²⁵⁾

À Madagascar même, les prêtres de la Mission avaient eu des précurseurs. En 1585, un dominicain mourait sur la côte nord-ouest, après une tentative d'évangélisation. Les jésuites portugais s'installèrent dans l'île en 1616. L'année suivante, ils furent obligés de s'en éloigner ; mais à plusieurs reprises, jusqu'en 1630, ils essayèrent d'y reprendre pied.

C'est en 1642 que la Société des Indes Orientales avait obtenu de Richelieu le monopole du commerce à Madagascar et dans les îles avoisinantes. La même année Fort-Dauphin fut construit sur la côte sud-est. Les colons étaient tenus d'avoir avec eux un ou plusieurs prêtres, pour les besoins des Français et pour faire pénétrer le christianisme dans l'île. Un ecclésiastique qui s'installa à Fort-Dauphin parut manquer de zèle. C'est ainsi que les prêtres de la Mission se virent confier une tâche à laquelle il ne suffisait pas.

À l'autre extrémité de la terre africaine, à Tunis et à Alger, leur activité revêtit des formes très différentes. Ils ne s'y mettaient pas au service des indigènes, comme dans la grande île du sud. C'est aux esclaves chrétiens, détenus dans les pays « barbaresques », qu'ils consacraient leur dévouement.

Les Turcs, maîtres de toute l'Afrique du Nord, « sillonnaient les mers, faisaient la chasse aux embarcations qu'ils rencontraient, les pillaient, massacraient ceux qui tentaient de se défendre et conduisaient les autres en esclavage. » ⁽²⁶⁾

« Louis XIII demanda à saint Vincent de Paul d'envoyer de ses prêtres en Barbarie pour l'assistance corporelle et spirituelle des captifs, et donna dans ce but 9 à 10.000 livres.

« La duchesse d'Aiguillon voulut prendre part à cette bonne œuvre. Le 25 juillet 1643 était signé le contrat par lequel elle établissait une maison de missionnaires à Marseille. Il y était dit que le fondateur de la Mission enverrait en Barbarie, quand il le jugerait à propos, des prêtres de sa congrégation. » ⁽²⁷⁾

Les missionnaires, en Afrique du Nord comme partout, furent fidèles à la double pensée qui commandait toujours l'action vinctiste : d'une part ils veillèrent jalousement sur la foi chrétienne des captifs ; d'autre part leur charité, soutenue par le Supérieur général, s'ingénia inlassablement à adoucir leur sort.

Lorsque Vincent de Paul mourut, le 27 septembre 1660, les deux compagnies des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité

étaient fortement constituées. Patiemment, Vincent avait élaboré leurs règles. En réaliste, il avait voulu qu'elles fussent vécues avant d'être codifiées. Il avait profité aussi de l'expérience de ses devanciers : la règle de la Mission avait fait de nombreux emprunts à celle des Jésuites.

Non content de fixer la lettre des règlements, saint Vincent s'était efforcé de communiquer aux missionnaires et aux sœurs, par un lent travail de formation, l'esprit qui l'animait lui-même.

Soutenus par cet esprit et appuyés sur leurs règles, les uns et les autres étaient en mesure de continuer, après la mort du fondateur, sa propagande religieuse et sa charitable bienfaisance.

La double activité, exercée par saint Vincent de 1617 à 1660, avait surgi parmi des tentatives similaires, car elle répondait à des besoins profonds, dont prenaient forcément conscience d'autres observateurs attentifs et courageux. Entre Vincent de Paul et ses contemporains s'est établi un inévitable échange d'influences, qui n'a jamais cessé.

La foi chrétienne que Vincent apportait à Paris, de sa province natale, a bénéficié des leçons de Pierre de Bérulle et de François de Sales. Madame de Gondi a joué un rôle décisif à l'origine de la Mission. Le séminaire de monsieur Olier, appelé à un rayonnement mondial, s'est fondé au moment où les Bons Enfants allaient ouvrir leurs portes aux séminaristes-prêtres. Le Conseil de conscience a aidé monsieur Vincent à fixer son attitude en face du jansénisme.

D'autre part, les confréries de la Charité ont trouvé, dès leur établissement à Paris, d'inlassables concours qui ont toujours soutenu les Filles de la Charité, aux Enfants trouvés, aux galériens, dans les hôpitaux comme au chevet des malades isolés. Les Dames de l'Hôtel-Dieu étaient les infatigables alliées de saint Vincent parmi les sinistres de la guerre, à Madagascar, dans le nord de l'Afrique. La charité de Vincent de Paul mettait à profit des bienveillances et des ardeurs, connues et inconnues, qui étaient alors largement répandues. Nul homme ne crée de rien quoi que ce soit. Mais Vincent a tiré un parti puissant et original des matériaux vivants qui s'offraient à son action.

Le fondateur des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité a donné à ses contemporains beaucoup plus qu'il n'a reçu d'eux. Si efficaces qu'elles aient été, leurs influences ne peuvent donc pas l'expliquer tout entier. C'est à pénétrer davantage le secret de son action très personnelle, que se sont attachées les pages qui vont suivre.

Henri Bremond a écrit excellemment, au sujet de Vincent de Paul : « Ce n'est pas l'amour des hommes qui l'a conduit à la sainteté ; c'est plutôt la sainteté qui l'a rendu vraiment et efficacement charitable ; ce ne sont pas les pauvres qui l'ont donné à Dieu, mais Dieu au contraire qui l'a donné aux pauvres. Qui le voit plus phi-

lanthrope que mystique, se représente un Vincent de Paul qui ne fut jamais. » ⁽²⁸⁾

Certes, il est indéniable que les dons personnels de saint Vincent ont puissamment aidé l'exercice de sa charité et toute son activité. Sa sensibilité, vive et profonde, était prompte à s'émouvoir du désarroi religieux et de la misère. Il avait l'intelligence très réaliste et le ferme jugement d'un grand chef. Son sang-froid lui permettait d'attendre sans fièvre les occasions favorables ; mais son sûr coup d'œil, favorisé par un remarquable équilibre, saisissait au vol ces occasions, dès qu'elles se présentaient. Une indomptable volonté, qui ne déviait pas de la voie judicieusement choisie, le faisait marcher au but, avec une force tranquille. Il savait contourner prudemment l'obstacle, au besoin, mais il s'interdisait, autant que possible, de le heurter de front. Cependant, il aimait beaucoup la franchise et la simplicité d'allure. Les intrigues ne l'attiraient pas, bien qu'il fût très loin de manquer de finesse. Dans les milieux divers qu'il avait traversés, son regard exercé avait acquis une connaissance pénétrante de la nature humaine. A coup sûr, Vincent de Paul était merveilleusement armé pour agir sur les hommes.

Il est très vrai encore que sa compassion aurait été moins agissante, si la grande détresse des âmes et des corps, autour de lui, ne l'avaient pas stimulée aussi énergiquement. Vincent n'était pas un reclus, séparé du monde extérieur, dans la solitude de sa cellule. Il avait pitié des appels qu'il percevait, à proportion de leur désolation.

Cependant Henri Bremond a raison : c'est la foi chrétienne, dont il était animé, qui a déterminé Vincent de Paul à faire aux appels qui l'émouvaient sa saisissante réponse. C'est elle qui a provoqué et soutenu l'extraordinaire activité à laquelle il a consacré ses exceptionnelles ressources.

En suivant l'action cohérente de cette foi chrétienne sur saint Vincent, nous allons tracer le plan de notre ouvrage.

Vincent avait une foi profonde et très docile. Elle l'a mis sous la totale emprise de Dieu, de l'Évangile, du catholicisme. Dès lors, les conditions de la sainteté lui sont apparues avec un relief saisissant : il s'est rendu compte, de façon frappante, que pour appartenir à Dieu, comme sa foi le voulait, il fallait se renoncer, se mortifier, se pénétrer de l'esprit d'oraison. Il a de même employé la rare diversité de ses ressources personnelles, stimulées par sa foi, pour soumettre les missionnaires et les Sœurs au dépouillement qu'il réalisait en lui-même. Ses efforts ont été couronnés de succès. Par suite, dégagés, le plus possible, de soucis étroitement personnels, les disciples et le maître se mettaient de tout cœur au service des pauvres gens, par esprit de foi, pour les reconforter et les donner à Dieu.

L'activité vincentiste est un résultat chrétien. L'originalité de

saint Vincent, au XVII^e siècle, a été de se livrer à la vertu du christianisme, avec une fidélité et une plénitude qui lui appartiennent en propre. ⁽²⁹⁾

RÉFÉRENCES

- 1 : Pierre COSTE, *Monsieur Vincent*, t. I, p. 28 (Desclée de Brouwer et C^{ie}, Paris, 1934). — 2 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 74. — 3 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 284. — 4 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 387. — 5 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 395. — 6 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 415. — 7 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 449-50. — 8 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 164. — 9 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 167. — 10 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 212. — 11 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 169. — 12 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 408-9. — 13 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 408. — 14 : Henri BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 250 sq. (Bloud et Gay, Paris, 1925). — 15 : H. BREMOND, *op. cit.*, t. III, p. 249-50. — 16 : H. BREMOND, *op. cit.*, t. III, p. 257. — 17 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 409. — 18 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 159-60. — 19 : P. COSTE, *op. cit.*, t. I, p. 312. — 20 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 581. — 21 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 620. — 22 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 311. — 23 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 325. — 24 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 320. — 25 : P. COSTE, *op. cit.*, t. III, p. 331. — 26 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 547. — 27 : P. COSTE, *op. cit.*, t. II, p. 551-52. — 28 : H. BREMOND, *op. cit.*, t. III, p. 246. — 29 : L'histoire d'Henri Bremond et surtout la biographie de Pierre Coste nous ont été d'un grand secours pour rédiger notre Introduction.

LIVRE PREMIER

CROYANCES ET SAINTETÉ

CHAPITRE PREMIER

LA FOI DE VINCENT DE PAUL

SES FONDEMENTS. — AUTORITÉ INDISCUTÉE DE L'ÉCRITURE. — EN CAS DE DIFFICULTÉ. — L'ÉCRITURE PAROLE DE DIEU. — D'ESPRIT ET DE CŒUR AVEC L'ÉCRITURE. — L'ÉGLISE GARDIENNE DU DOGME. — CONTRE LES QUESTIONNEURS. — LES FAUTES DE L'ENTENDEMENT. — CERTITUDE ABSOLUE. — SOUMISSION A TOUTE ÉPREUVE. — LES MIRACLES ET LA FOI. — LA FOI PARMI LES SAVANTS ET PARMI LES SIMPLES. — CONTRE LE DOUTE. — LA FOI, DON DE DIEU. — FOI COLLECTIVE. — FOI PERSONNELLE. — FOI INÉBRANLABLE.

Les convictions religieuses de Vincent de Paul ne sont pas une conquête personnelle. Elles ne résultent pas de recherches conduites avec les exigences d'un esprit questionneur et difficile à satisfaire. Saint Vincent reçoit ses croyances de l'Écriture et de l'Église. Elles parlent et il fait silence. L'écho de leur parole se répercute dans son âme, sans qu'il lui oppose le moindre obstacle. Il le prolonge avec une fidélité absolue, il se fond en ces résonnances.

A ses yeux, l'Écriture Sainte dispose d'une autorité qui ne souffre pas de discussion. Il suffit qu'un enseignement soit donné par elle, pour que la controverse doive faire silence autour de son expression.

Vincent recommandait un jour aux Filles de la Charité de se bien attacher au service des Enfants trouvés, et, pour appuyer son conseil, il faisait appel à la Bible qui assure que Dieu reçoit de la part des petits enfants « une louange parfaite. » Au terme de son commentaire, sa prompte docilité s'affirme sans ambages : « ... O mes filles, cela est donc vrai, puisque la Sainte Écriture l'affirme.... » ⁽¹⁾

Les exemples de cette soumission très déterminée sont nombreux. Une parole de l'Écriture dirime ou, beaucoup mieux, prévient tout débat.

Les activités que monsieur Vincent avait groupées autour de lui ne demandaient qu'à se dépenser. Certes il se réjouissait de cet esprit d'entreprise. Mais quelles en étaient au juste les puissances ? Que peut exactement l'homme laissé à ses propres moyens ? La réponse

à ces questions vient à point. Comme elle est donnée par saint Paul, elle ne comporte pas de discussion :

« ... Nous avons beau nous proposer de faire le bien ; si Dieu ne nous fait cette grâce, nous ne le saurions, puisque, comme dit saint Paul, nous ne pourrions pas dire : Abba, Pater » (Rom., VIII, 15) « si ce n'est dans l'Esprit Saint... » ⁽²⁾

Ce « puisque » est bien révélateur des dispositions de Vincent en face de l'Écriture. Il en recueille les indications avec une assurance égale à celle du savant qui enregistre le résultat de ses observations.

Et il ne fait pas un choix entre les pages, les lignes de la Bible, pour retenir seulement celles qui lui paraîtraient croyables et écarter les autres. Il accorde un respect empressé à tous les récits qu'elle renferme. Il ne soupèse pas leur vraisemblance. Simples ou mystérieux, ils sont admis d'emblée dès lors qu'ils sont présentés par les Livres Saints.

Il s'écrie avec une ferveur qui ne vacille pas un instant : « ... O Sauveur de mon âme, qui savez le grand mal qu'a fait un morceau de pomme mangé par nos premiers parents, contre votre commandement, faites-nous la grâce de ne jamais contrevenir à l'ordre que vous avez donné... » ⁽³⁾

Il n'interroge pas ; il ne cherche pas pourquoi Dieu a privé l'humanité de ses faveurs pour ce délit commis aux origines, et dont la gravité plénière ne se révèle que par degrés. Pourquoi questionnerait-il ? L'Écriture n'a-t-elle pas parlé ?

Une autre page de l'Ancien Testament, de moindre importance, le frappe cependant au passage. Esaü est privé par l'Éternel de l'honneur de fonder la nation sainte, au bénéfice du rusé Jacob qui conquiert ce privilège avec un plat de lentilles. « ... O Seigneur, supplie Vincent, qui savez comme ce fut un grand malheur à Esaü de vendre son droit d'aînesse pour avoir la satisfaction de manger une écuellée de lentilles, ne permettez pas que nous perdions pour une petite satisfaction le bonheur que vous donnerez aux âmes qui auront suivi vos volontés... » ⁽⁴⁾

Saint Vincent s'ouvre aux enseignements de l'Écriture avec une telle fidélité qu'il est marqué de leur vivante empreinte. Les commentaires qu'il en présente sont tout pénétrés de saveur biblique.

Il contemple, dans le lointain des âges, Noé très occupé à construire l'arche qui le sauvera du déluge. Le patriarche a beau faire diligence, les travaux durent cent années entières. C'est que le Créateur aime les humains malgré leurs prévarications. Qui sait ? Peut-être que la vue de la colossale embarcation les fera réfléchir, sur les menaces de la catastrophe qu'elle annonce. S'ils s'amendaient, ils pourraient encore échapper au châtement qu'ils ont cependant mérité.

C'est à ce repentir salutaire que voudrait les amener Noé, pris de

pitié pour eux. Vincent de Paul nous le montre laissant, à l'occasion, la varlope et le rabot, et, penché à « ...la fenêtre de son arche, criant à pleine tête, selon quelques auteurs : « Faites pénitence, demandez pardon à Dieu... » ⁽⁵⁾

Il peut arriver cependant qu'une question se pose en l'esprit de Vincent, quand il s'arrête sur le texte sacré. Un passage mystérieux risque de l'étonner. Une recommandation inattendue fait mine de le surprendre un instant. Mais il a tôt fait de rassembler ses forces contre l'obstacle qui se présente. Il s'avance plus résolument, et, d'un élan plus déterminé, à cause de la difficulté même qu'il est décidé à réduire par obéissance à l'Écriture, il s'attache plus fermement à la page qui paraissait devoir le tenir en suspens.

Il commente devant les Prêtres de la Mission l'ordre que le Christ donne aux Apôtres de prier pour que les ouvriers de l'Évangile soient en nombre suffisant. Et voici qu'un étonnement sous-jacent remonte à la surface : Dieu ne sait-il pas lui-même ce qu'il doit faire pour susciter les ouvriers dont a besoin sa propre cause, pourquoi donc l'en entretenir ? « ... Dieu ... n'accorde presque rien sans oraison : *Rogate Dominum messis* ; non rien ; pas même l'extension de son Évangile et ce qui intéresse le plus sa gloire. *Rogate Dominum messis*. Mais Seigneur, cela vous regarde et vous appartient. N'importe ! *Rogate Dominum messis*. Demandons donc tout humblement à Dieu qu'il nous fasse entrer dans cette pratique. » ⁽⁶⁾ Pas de raisonnements justificatifs. Encore moins un mouvement de retraite. Par delà l'hésitation qui tressaillait au bord de son esprit, Vincent s'est délibérément lié au texte, et la soumission qu'il s'est imposée a renforcé sa disposition initiale, antérieure au léger temps d'arrêt : « ... N'importe ! *rogate...* »

L'Écriture prête-t-elle à Dieu des traits inattendus de Vincent, il se laisse quand même marquer docilement par leur effigie « ... Ceux qui font les choses de Dieu avec tristesse et négligence sont maudits de lui... Cela est dans la Sainte Écriture, mes sœurs... maudit soit l'homme qui fait l'œuvre de Dieu négligemment, et qui se comporte lâchement au service de Dieu !... » ⁽⁷⁾

Sur ce thème de la sévérité divine, rigoureuse en ses condamnations, les remarques ne varient pas. La soumission, toujours également docile, s'oblige, par un effort soutenu, à rester bien inclinée. Quel que soit son mystère, la parole révélée exige par elle-même une adhésion entière. Elle a droit à une absolue déférence. « ... Que reçoit celui qui communie indignement ?... » se demande Vincent. La réponse tremble un peu, mais il faut bien qu'elle aille droit son chemin : « Hélas ! mes filles, il reçoit sa condamnation. C'est Saint Paul qui le dit ; et il est vrai ; car le monde périrait plutôt que la vérité des paroles prononcées par les serviteurs de Dieu, qui étaient les

organes du Saint-Esprit. Or c'est la sainte Écriture, il n'en faut point douter... »⁽⁸⁾

Rien n'est plus clair : la foi de Vincent de Paul ne pose pas de conditions aux Livres Saints ; elle tient pour établi qu'ils n'admettent aucun marchandage. Dès qu'ils se prononcent, toute inquiétude a le devoir de se rassurer, même si la route reste voilée d'ombres terrestres.

Il ne peut pas en être autrement, parceque la parole de l'Écriture est la parole même de Dieu, soit qu'il s'exprime par ses inspirés, soit qu'il se fasse entendre directement.

Saint Vincent commente devant ses sœurs la parabole des vierges sages et des vierges folles. « ... Il y avait dix vierges dont cinq furent damnées et cinq sauvées... La moitié... est rejetée par Dieu... Or, mes filles, si l'Évangile qui est véritable n'était pas l'Évangile, si nous n'avions point cette certitude-là, on pourrait objecter quelque chose. Mais, *principium verborum veritas* ; la vérité est le principe de ces paroles. C'est pourquoi on ne peut douter de leur vérité ; car les paroles de Dieu sont effectives et portent toujours leurs effets... »⁽⁹⁾

La parole divine des Écritures retient d'autant mieux la soumission d'esprit de Vincent, qu'elle séduit son cœur et l'attache à son enseignement. Il nous livre lui-même à cet égard un témoignage sans réticences, dans une lettre où il explique la part qui revient au savoir et celle qui revient à la charité, dans la reprise des protestants par la foi catholique.

« ... L'on ne croit point un homme pour être bien savant, mais pour ce que nous l'estimons et l'aimons. Le diable est très savant et nous ne croyons pourtant rien de ce qu'il nous dit, pour ce que nous ne l'aimons pas. Il a fallu que Notre-Seigneur ait prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui. Faisons ce que nous voudrions ; l'on ne croira jamais en nous, si nous ne témoignons de l'amour et de la compassion à ceux que nous voulons qu'ils croient en nous... »⁽¹⁰⁾

Jésus-Christ « a prévenu de son amour ceux qu'il a voulu faire croire en lui. »... Nous recueillons en ces quelques paroles une vue historique de Vincent, mais aussi une confiance. Sans nul doute Jésus-Christ le prévient lui-même de son amour dans les pages de l'Évangile, et l'amène ainsi, avec une aisance accrue, à croire à l'autorité divine de son message.

Sur la manière dont le fondateur de la Mission pouvait être prévenu d'amour par l'Évangile, nous disposons encore de renseignements indirects, qui ne sont pas moins clairs que les précédents.

Des missionnaires vont embarquer pour Madagascar, sur un navire qui aura des protestants parmi ses passagers. L'un d'eux reçoit du Supérieur général cet avis : « ... Dieu... l'a ainsi permis... peut-être

pour vous obliger d'être plus retenu en leur présence, plus humble et plus dévot envers Dieu, et plus charitable envers le prochain, afin qu'ils voient la beauté et la sainteté de notre religion et qu'ils soient par ce moyen obligés d'y revenir... La vertu est si belle et si aimable qu'ils seront contraints de l'aimer en vous, si vous la pratiquez bien... » ⁽¹¹⁾

Il apparaît ici que l'homme humble, dévot envers Dieu, charitable envers le prochain, est une vivante manifestation de la beauté et de la sainteté de la religion qui inspire ses vertus. Cette tout aimable beauté se fait aisément admirer et aimer. Bien plus, son empire s'étend à l'âme tout entière, au point de déterminer son adhésion complète à la religion qu'elle lui présente.

Ces aperçus ont permis à notre regard de pénétrer à l'intérieur de la foi, non seulement docile mais vivante, qui soumettait Vincent de Paul aux Livres Saints, à l'Évangile en particulier.

Cette foi en l'Écriture, pour absolue qu'elle soit, n'en est pas moins une foi guidée. C'est de l'Église qu'elle reçoit son interprétation du dépôt confié par Dieu à la Bible. L'Église définit le dogme, et saint Vincent se défend d'apporter la moindre retouche aux formules qu'elle arrête.

Amené à retirer de l'emprise janséniste un correspondant, il le presse de se soumettre à l'Église, assemblée en concile et conduite par le Pape. Avec une rondeur très dégagée, où perce le sarcasme, il lui signifie qu'il n'est pas d'autre voie d'accès à la vérité qu'il cherche : « ... D'attendre que Dieu envoie un ange pour vous éclairer davantage, il ne le fera pas ; il vous renvoie à l'Église, et l'Église assemblée à Trente vous renvoie au Saint-Siège... » ⁽¹²⁾

C'est en suivant lui-même rigoureusement cette voie, qu'il recommande, que monsieur Vincent a fixé l'adhésion de son esprit et engagé sa vie.

Il n'est donc pas étonnant qu'il n'aime pas les questionneurs. Il dit aux Prêtres de la Mission, à propos de la présence du Saint-Sacrement à l'autel « ... N'allons pas nous demander s'il y est ; qui en doute ?... On ne se questionne pas sur cette vérité... Rien de plus certain... » ⁽¹³⁾ Saint Vincent « ne se questionne pas sur cette vérité », ni sur aucune autre qui est offerte par l'Église. Il « ne se questionne » jamais. Et si pourtant il se questionnait tout bas, malgré lui, aux profondeurs, il se répondrait toujours exactement comme l'Église, sans débat. Car le seul fait de peser le pour et le contre en de telles matières, dans l'oscillation d'une réelle hésitation, constitue « une grande faute ». C'est tout le sens d'une scène très expressive, où nous entendons le fondateur de la Mission semoncer un frère clerc, qui a été tenté de « questionner » le Dogme.

« ... Un frère clerc a dit, en commençant à répéter son oraison,

qu'ayant tâché de se mettre en la présence de Dieu, il lui était venu en pensée si cela était vrai que Notre-Seigneur fût au Saint-Sacrement de l'autel et si ce n'était point une bagatelle. Alors, Monsieur Vincent interrompant ce frère, dit que cette manière de parler n'était pas convenable, ni assez respectueuse, et qu'il ne fallait pas parler ainsi ; et que s'entretenir en de telles pensées, ce serait douter en quelque façon de la vérité de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Saint Sacrement. Y est-il ? N'y est-il pas ? Or, cela c'est une grande faute... » ⁽¹⁴⁾ Le brave frère clerc n'a certes pas dit qu'il avait rejeté le dogme de la Présence réelle. Une question s'est simplement présentée à son esprit, timide peut-être comme une passante, inconsistante comme un fantôme. On ne le tance pas en effet comme un hérétique avéré. On reproche seulement à son langage, inexpérimenté et gauche, de n'être ni « convenable », ni « assez respectueux ». Il n'empêche, Saint Vincent s'est ému de cette ride peu profonde qui s'essayait à creuser, d'un pli léger, la surface égale d'une foi commise à sa garde. On doit marcher avec respect sur le terrain du dogme. Toute question déplacée peut être « une grande faute ».

Il faut avoir une peur très grande des fautes de l'entendement. Vincent marque à leur endroit une véritable répulsion. C'est trop peu dire : il éprouve de l'horreur pour la présomptueuse prétention de préférer, en matière de foi, son propre jugement aux directions du pape. Il n'arrive pas à comprendre comment on peut en venir là. Cette insubordination le stupéfie.

Il rapporte, un jour, le cas de deux personnes qui faisaient beaucoup d'aumônes. Malheureusement « ... elles se sont laissées aller à quelques nouvelles opinions du temps... Il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent de les en pouvoir retirer... » Et le narrateur, remué jusqu'au fond de l'âme par cette ténacité qu'il réproche de toutes ses forces, livre à ce sujet ses impressions personnelles : « ... Je n'ai jamais vu chose aucune qui m'ait mieux fait connaître au naïf l'image de l'enfer que cela. Oh ! déplorable et malheureux état ! Vouloir plutôt croire sa misérable cervelle, un faux jugement, que se soumettre à ce qui a été ordonné par le Pape... ». Aussi convient-il de se mettre en garde, avec une vigilance extrême, contre de semblables errements. Les « péchés de l'intelligence » sont les plus « dangereux » ; ceux qu'il faut le plus « appréhender », « parce que l'on n'en revient que très rarement et quasi jamais... » ⁽¹⁵⁾

La délicatesse tactile de la foi doit être telle, qu'elle soit sensible à la plus légère impropriété de langage et qu'elle discerne, comme d'instinct, les paroles qui conviennent et celles qu'il faut éviter. La foi de Vincent de Paul a les pudeurs, très promptes à s'alarmer, des vertus du vieux temps.

Il parlait une fois des pauvres gens des frontières, très éprouvés

par la guerre. Comme toujours il s'attendrissait sur leur sort. Très humblement, comme un petit garçon devant son maître, il se tenait en état d'admiration profonde devant leur patience dans l'extrémité de leurs misères, leur soumission aux dispositions mystérieuses de la Providence. « ... C'est parmi eux, note-t-il, c'est en ces pauvres gens que se conserve la vraie religion, une foi vive ; ils croient simplement, sans éplucher... » (16)

Ah ! l'admirable modèle de croyance chrétienne ! « Croire sans éplucher ! » Bien sûr que ce bon Monsieur Vincent s'entraîne à cette pratique, mains jointes et front incliné. Dans le silence de son entendement, il offre sa puissante intelligence à la totale soumission, comme sous l'ancienne loi on offrait au Très Haut les plus belles prémices.

Mais ne protesterait-il pas contre cette comparaison ? A-t-il conscience de faire un sacrifice, en livrant toutes ses puissances à une foi qui ne questionne pas ? Son attitude lui paraît bien plutôt tout à fait convenable et comme allant de soi, puisqu'il stigmatise d'une condamnation sévère ceux qui discutent : ce sont des « éplucheurs ».

Il les raille sans qu'un sourire détende son visage : le sujet est trop grave. Qu'on en juge.

Vincent s'apprêtait à introduire, dans une sorte de conversation à bâtons rompus, son hommage à l'esprit de foi des frontaliers ; et il s'est surpris à dire : « ... S'il y a une vraie religion... » Tout aussitôt il s'est repris : « ... Qu'ai-je dit misérable !... s'il y a une vraie religion ! Dieu me le pardonne ! Je parle matériellement. » Et il poursuit : « C'est parmi eux, c'est en ces pauvres gens que se conserve la vraie religion... » (17)

Décidément, l'esprit discuteur ne peut pas enserrer la foi de Vincent de Paul ; le doute ne peut pas la retenir. La main d'un enfant, de ses doigts étendus, emprisonnerait plutôt l'eau qui coule.

Une telle conviction échappe entièrement aux prises de l'adversaire. Elle est sûre d'elle-même absolument. Elle ne peut accepter aucun accommodement avec les doctrines qui lui sont opposées.

Un ami commun souhaitait qu'un accord intervînt entre Vincent et les jansénistes. Il s'attire cette réplique très révélatrice : « ... Quelle modération peut-on apporter à ce que l'Église a décidé ? Ce sont des matières de foi qui ne peuvent souffrir d'altération, ni recevoir de composition, et par conséquent nous ne pouvons pas les ajuster aux sentiments de ces messieurs-là. Mais c'est à eux à soumettre les lumières de leur esprit et à se réunir à nous, par une même créance et par une vraie et sincère soumission au Chef de l'Église... »

Le problème est ici nettement posé : nulle place au personnelisme ; soumission totale, absolue à l'autorité. Entre les deux tendances, c'est une opposition irréductible.

Toutefois la fidélité de saint Vincent n'est pas raidie dans une

contenance rigide. Sa foi se garde bien de prendre des attitudes doctorales. Elle est simple, au contraire, et candide, comme la confiance qui paraît aux regards des enfants.

Dans une conférence aux prêtres de la Mission sur la recherche du royaume de Dieu, il lui advient de déclarer que « Dieu sera exact à nous récompenser des bonnes œuvres et à nous châtier des mauvaises ». Cette assertion est reçue sans peine par l'auditoire. Cependant le conférencier préfère l'appuyer. Oh ! certes il ne multiplie pas les arguments ; un seul lui suffit : « Cela est vrai, dit-il, je l'ai lu encore depuis peu... » ⁽¹⁸⁾

Vincent suit du regard, sans le plus léger étonnement, « le pauvre prophète Habacuc, qu'un ange prend par le poil et qu'il porte bien loin pour consoler Daniel, qui était dans la fosse aux lions... ». Il l'accompagne avec la même simplicité sur le chemin du retour, quand « l'ange le rapporte au lieu où il l'avait pris... » ⁽¹⁹⁾

Il vante l'abstinence de Réchab qui ne boit pas de vin, ne sème pas de blé, ne plante pas d'arbres fruitiers et qui « demeura en cet état trois cents cinquante ans... » ⁽²⁰⁾

Il met une telle promptitude à acquiescer aux dogmes, quelle qu'en soit d'ailleurs la teneur, qu'il vit dans leur rayonnement habituel. Quiconque les déforme commet une extravagance, constitue un cas étrange. Un de ses prêtres « croit que Notre-Seigneur n'est pas encore monté au ciel et dit que Rome, les conciles ni les Pères n'ont pas si bien entendu l'Écriture Sainte, et a d'autres rêveries semblables... La curiosité de la langue hébraïque et des rabbins l'a mis dans ces extravagances qu'il soutient... O Monsieur, dit Vincent au correspondant qu'il a choisi comme confident, que la vanité de l'esprit est un étrange démon... » ⁽²¹⁾

Rêveries, extravagances, étrange démon ; Saint Vincent parlerait-il autrement de quelqu'un qui nierait le soleil de midi ? De fait, il croit au dogme comme au soleil.

Il cite une parole du Christ à ses Filles, et, pour qu'elle soit reçue en pleine assurance, il cherche à rendre ses auditrices participantes de ses propres évidences « ... Mes filles, dites-moi, n'est-il pas véritable Notre-Seigneur ?... O mes sœurs, je le crois aussi fermement que si je le voyais ici au milieu de nous, quoique très indigne... » ⁽²²⁾

A ce degré, l'intensité de la foi actionne une assurance d'une telle puissance que la vision directe, sur le plan des réalités ordinaires, ne l'atteint pas toujours. Saint Vincent s'en rend compte lui-même très explicitement, et il s'en explique sans détours : « ... Voyez-vous, mes filles, précise-t-il, ... nos yeux nous peuvent décevoir, mais la vérité de Dieu en tout lieu ne manquera jamais... » ⁽²³⁾

Dès lors, même les apparentes contradictions des faits ne peuvent ébranler la foi de Vincent.

Il apprend la mort de missionnaires qu'il avait envoyés dans une île lointaine, pour la conquérir à Dieu. Et Dieu, qui veut cependant, d'un vouloir souverain, l'évangélisation des infidèles, a laissé le chemin libre à cette catastrophe !

Il est donc bien malaisé de « comprendre les raisons d'une mort si prompte en des hommes qui promettaient beaucoup, au milieu d'un peuple qui demande instruction, et après tant de marques de vocation qui ont paru en eux pour le christianiser... » (24)

Face à Dieu, un légitime étonnement ne craint pas de parler des « ressorts incompréhensibles de sa conduite. »

Mais Dieu sait bien qu'il n'a pas lieu de s'irriter de cette audace sans révolte. Bien sagement, Saint Vincent s'empresse d'ajouter en effet : « ... Il sait que de bon cœur nous avons baisé la main qui nous a frappés, nous soumettant humblement à ses touches si sensibles... » (25)

C'est en toutes circonstances, si troublants qu'en puissent être les aspects, qu'une semblable foi est fermement décidée à se soumettre « humblement », sans élever la moindre protestation, en renonçant, au besoin, au réconfort qu'elle trouve dans ses adhésions.

Elle se résigne dans l'obscurité, autant qu'elle s'épanouit dans la lumière, car elle est incapable de se reprendre.

Il est vrai que si la foi de saint Vincent est résolue à subir toutes les épreuves sans se laisser ébranler par elles, en revanche elle sait que des signes éclatants du ciel peuvent justifier et récompenser la fidélité des croyants. Mais le réconfort des miracles eux-mêmes n'est accueilli par elle, que s'ils sont produits au bénéfice de la seule véritable doctrine, qu'il faut admettre sans la questionner avec défiance.

En dernière analyse, cette foi intrépide ne dépend pas plus étroitement des prodiges qui s'offriraient à l'épauler que des discussions savantes qui voudraient dégager sa route.

On objectait les miracles que faisait la Sainte Épine à Port-Royal. Ne semblaient-ils pas approuver la doctrine qui s'y professait ? Mais Vincent a tôt fait de répartir à son contradicteur, en lui opposant la doctrine « de saint Thomas, qui est que jamais Dieu n'a confirmé les erreurs par des miracles... ». Il est établi en effet que « la vérité ne peut autoriser le mensonge, ni la lumière les ténèbres. » Mais précisément « qui ne voit que les propositions soutenues par ce parti sont des erreurs, puisqu'elles sont condamnées ? Si donc Dieu fait des miracles, ce n'est point pour autoriser ces opinions, qui portent à faux, mais pour en tirer sa gloire en quelque autre manière... » (26)

La foi de saint Vincent est prête à poursuivre son chemin, avec ou sans les miracles ; au besoin à travers les difficultés que lui susciteraient à leur sujet des témoignages difficiles à démêler.

Elle ne se tient pas plus étroitement dans la dépendance des doc-

teurs, quel que soit l'appui qu'elle en puisse recevoir. Il faut même dire qu'elle est moins soucieuse de science que d'humble ouverture d'âme. Elle s'accommode beaucoup mieux de cette disposition que de la curiosité exigeante de l'esprit. Cette préférence d'ailleurs résulte d'une expérience généralisée. « ... Dieu ôte la pénétration des vérités chrétiennes... aux savants et aux entendus du monde. A qui la donne-t-il donc ? Au simple peuple, aux bonnes gens. Nous voyons cela vérifié dans la différence qu'on remarque en la foi des paysans et la nôtre... La vraie religion... est parmi les pauvres. Dieu les enrichit d'une foi vive ; ils croient, ils touchent, ils goûtent les paroles de vie... Pour l'ordinaire, ils conservent la paix parmi les troubles et les peines. Qui est cause de cela ? La foi. Pourquoi ? Parce qu'ils sont simples. Dieu fait abonder en eux les grâces qu'il refuse aux riches et sages du monde... »

N'est pas paysan qui veut. Les esprits cultivés seraient-ils condamnés à rôder sans fin aux abords de la terre promise ? A Dieu ne plaise ! S'ils veulent, à leur tour, être irradiés de la lumière invisible, que l'on ne conquiert pas par la force mais que l'on reçoit comme un don du ciel, qu'ils cessent de s'embroussailler de discussions raisonnables et de curiosités audacieuses, et qu'ils offrent à la marche du dogme un terrain bien uni, une soumission tout à fait aplanie. « ... Monsieur Vincent disait qu'il fallait que les vertus s'imprimassent bien avant dans nos cœurs ; qu'il fallait commencer par la foi, ne jamais admettre en son esprit quelque raisonnement contraire à cette vertu, contraire à l'Écriture Sainte, contraire au sens et explication de l'Église... » ⁽²⁷⁾

L'oreille se ferme résolument aux bruits hostiles qui montent de la vallée. Elle ne prête d'attention qu'au message apaisant qu'elle cherche sur les hauteurs mystérieuses. C'est le moyen le plus efficace pour ne plus entendre que les voix divines, et échapper aux rumeurs terrestres.

Si l'âme croyante est travaillée de doutes tenaces, Vincent se garde bien de lui conseiller d'entrer en contestation avec les contradictions qui l'assaillent. Ne serait-ce pas s'exposer à aggraver le malaise ? Dans un cas semblable, il suggère simplement de prendre des attitudes concrètes, qui s'opposent aux négations comme des affirmations catégoriques et durciront la foi. Le traitement qu'il préconise ne ressemble nullement à celui que suivrait une pensée ordinaire, prise de doute sur la valeur de ses recherches, et qui les soumettrait à un nouvel examen. Il défend la foi comme une inclination, une vertu, par des actes résolus et répétés.

Le saint homme avait connu un docteur célèbre, qui se trouva aux prises avec une rude tentation contre la foi. Le patient, alarmé, s'était résolu à lui soumettre son cas. Voici le remède qui fut appli-

qué : le docteur reçut le conseil de tourner la main, ou simplement l'un de ses doigts, vers la ville de Rome chaque fois que ses croyances chrétiennes seraient fortement secouées. Ce geste signifierait qu'il se tenait en total accord avec l'Église romaine.

Il faut croire que le remède opéra ; car le malheureux, qui était sous le coup d'une véritable obsession, en vint à tomber malade, mais pendant sa maladie « le bandeau d'obscurité lui fut ôté tout d'un coup de dessus les yeux de son esprit ; il commença à voir toutes les vérités de la foi, mais avec tant de clarté, qu'il lui semblait les sentir et les toucher du doigt. » ⁽²⁸⁾

Le guérisseur ne s'attribua pas le mérite de ce rétablissement. « Dieu, dit-il en racontant ces faits, eut enfin pitié de ce pauvre docteur... »

La foi restituée au docteur est donc essentiellement un don de Dieu qui récompense sa constance à la chercher. Son persévérant désir de la retrouver en plénitude ne reste pas vain. Les obstacles tombent, les difficultés s'aplanissent, la paix s'établit. Parmi cette sérénité, la rencontre s'opère entre l'ardent appel du suppliant et l'objet du dogme. Une lumière irrésistible se propage dans l'âme. Elle entre si bien en possession « des vérités de la foi » qu'elle a l'impression de « les sentir » et de « les toucher du doigt ». Consciente de ses tenaces résistances et de son impuissance à les vaincre, elle fait hommage de son état nouveau à la bonté de Dieu qui l'en a gratifié.

C'est dans cette conviction que la foi est un don de Dieu que monsieur Vincent, lors de la condamnation des cinq propositions de Jansénius, invita sa communauté à « remercier Dieu de la protection qu'il donnait à l'Église, et particulièrement à la France, pour la purger de ces erreurs qui allaient la jeter dans un grand désordre. » Il ajouta « qu'encore que Dieu lui eût fait la grâce de discerner l'erreur d'avec la vérité, avant même la définition du Saint-Siège Apostolique, il n'avait pourtant jamais eu aucun sentiment de vaine complaisance, ni de vaine joie, de ce que son jugement s'était trouvé conforme à celui de l'Église, reconnaissant bien que c'était un effet de la pure miséricorde de Dieu, dont il était obligé de lui rendre toute la gloire. » ⁽²⁹⁾

C'est « la pure miséricorde de Dieu » qui établit et maintient l'âme dans la lumière de la foi. Mais pour profiter de cette lumière, l'âme doit veiller jalousement à lui présenter une surface bien lisse.

A cette époque, les négations protestantes activaient des discussions sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Vincent se contente de se placer sous le faisceau des paroles évangéliques, qu'il rapporte ici très librement : « ... Il ne faut que considérer, dit-il, ce qui est noté dans saint Jean : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ;

le pain que je donne, c'est mon corps ; le vin que je vous donne, c'est mon sang... » ⁽³⁰⁾

Nous avons déjà observé cette entière et nette docilité. Mais ici va apparaître un autre élément de la foi de Vincent de Paul, vraiment précieux. Pour corroborer le témoignage de l'Écriture, voici en effet que sont prononcées ces paroles : « ... Personne ne doute de cette vérité, excepté les hérétiques... » Un peu plus tard, on dira encore : « ... Ainsi il n'y a rien à examiner ni à éplucher pour ce regard... ». Et cette remarque tire son assurance de l'autorité de l'Écriture, mais aussi de la garantie que présente une acceptation universelle du dogme eucharistique. Une donnée nouvelle de la fermeté où se fixe la foi de saint Vincent, nous est ainsi livrée.

« Personne, dit-il, ne doute de cette vérité, excepté les hérétiques ». Personne, en effet, n'en doute autour de lui, parmi ceux qui s'empres- sent dans les églises catholiques. N'en doutent que ceux qui se tiennent au dehors.

Son regard s'arrête, pour se réconforter, sur la foule de ses coreli- gionnaires, dont les pensées s'harmonisent avec les siennes, dans une conviction unanime et sans défaillance. Dans le temps et dans l'espace, il se repose sur cette cohésion. Ses croyances sont établies dans son univers catholique, un univers qui remonte aux origines chrétiennes et dans lequel il englobe la masse de ses compatriotes. Cet univers, c'est tout le monde. Il croit ce que tout le monde croit. Il est d'autant plus sûr de sa marche, qu'il se sent mieux encadré de toutes parts. L'idée ne lui vient certes pas de s'isoler, de se placer, par une impulsion de pensée individuelle, hors du courant qui emporte des croyants innombrables. Ce serait rejoindre les hérétiques qui ne comptent pas dans les appréciations de sa foi, précisément parce qu'ils sont hors de cet accord... « Personne ne doute... excepté les hérétiques... »

Selon cette vue, les hérétiques sont l'exception qui doute, l'ano- malie, la marge négligée.

Mais cette foi universelle, qui a submergé l'âme de saint Vincent comme la mer, à marée haute, recouvre tous les galets du rivage, s'anime en lui d'une vie particulièrement intense, qu'elle reçoit de l'âme exceptionnellement puissante qui l'accueille. Ainsi la foi de Vincent lui est propre.

A titre d'exemple : tous les catholiques sont tenus d'admettre que Dieu se plaît à humilier les superbes. C'est en effet l'enseignement des Livres Saints. Mais Vincent mettra à le croire une force que l'on ne rencontrera pas d'ordinaire. « ... Si nous voulons nous préférer aux autres, dit-il, et avoir des choses qui nous distinguent d'eux, tenez pour certain... que Notre Seigneur nous fera tomber dans telle confusion que nous serons à mépris à... tout le monde. Je crois cette vérité comme je crois qu'il faut que je meure... » ⁽³¹⁾

Au point de départ la conviction religieuse de saint Vincent accorde aux propositions dogmatiques toute sa docilité. Mais cette ligne est vite dépassée. Les puissances d'adhésion ne sont pas seulement sou-mises, mais gagnées. La croyance catholique est intégrée dans l'être vivant. Vincent de Paul ne fixe pas son regard, en contemplateur, sur son objet : ce serait trop peu dire. Il est imprégné par elle entièrement ; il lui appartient. Il vit en elle et elle vit en lui. Elle fait bloc avec son âme. Sa foi est indestructible ; on n'aperçoit pas en elle de joint où pourrait s'intercaler la négation la plus subtile, puisqu'il croit au dogme comme il croit à sa propre mort.

Au surplus, les abords de cette croyance sont gardés avec une vigilance jalouse. On ne l'exposera pas à des voisinages compromettants. Toute imprudence, même légère, lui sera interdite, car on redoute non seulement qu'elle succombe à la tentation d'abdications conscientes, mais encore qu'elle soit entraînée à la dérive, sans s'en apercevoir, par d'imperceptibles courants. Ce croyant robuste, indomptable, nous fait en effet cette étonnante confidence : « ... J'ai toute ma vie appréhendé de me trouver à la naissance de quelque hérésie. Je voyais le grand ravage qu'avait fait celle de Luther et de Calvin... J'ai toujours eu cette crainte de me trouver enveloppé dans les erreurs de quelque nouvelle doctrine avant que de m'en apercevoir. Oui, toute ma vie j'ai appréhendé cela... » ⁽³²⁾

Ces craintes de Vincent de Paul nous apportent un ultime témoignage de l'ardeur extraordinaire de sa foi : elle n'aurait pas à ce point redouté le fantôme de l'infidélité, si elle n'avait pas été aussi éperdument éprise de fidélité.

Elle s'est toujours maintenue dans sa simplicité et dans sa fermeté. Appuyée sur les textes de l'Écriture, qu'elle se serait bien gardée d'« épilucher » ; liée à l'autorité de l'Église, dont elle enregistrerait docilement les enseignements sans les « questionner », elle est restée enracinée profondément dans la terre catholique où elle avait pris vie. Au vrai, rien ne pouvait prévaloir contre la force inébranlable qui la soutenait.

RÉFÉRENCES

1 : IX, 132. — 2 : X, 573. — 3 : X, 330. — 4 : X, 330. — 5 : XI, 377. — 6 : XI, 407. — 7 : X, 190. — 8 : IX, 333-34. — 9 : X, 612. — 10 : I, 295. — 11 : VIII, 182-82. — 12 : VI, 268. — 13 : XI, 405. — 14 : XI, 252. — 15 : XI, 399-400. — 16 : XI, 200. — 17 : XI, 200. — 18 : XII, 136. — 19 : XII, 7. — 20 : XII, 141. — 21 : III, 97. — 22 : IX, 125. — 23 : IX, 4. — 24 : VIII, 159. — 25 : VIII, 159. — 26 : VI, 267. — 27 : XI, 116. — 28 : XI, 32-34. — 29 : XI, 156. — 30 : XI, 185. — 31 : I, 534. — 32 : XI, 37.

CHAPITRE II

EN QUÊTE DE DIEU

LA FOI, GUIDE DE LA RECHERCHE. — TOUTE BONNE ACTION VIENT DE DIEU. — À TRAVERS LES CONTRASTES HUMAINS. — DU FAIT DE L'EXCELLENCE DES VERTUS. — JE N'Y PENSais PAS. — LES ATTENTIONS DE DIEU. — DANS L'ADVERSITÉ. — SIGNES EXTRAORDINAIRES.

La foi de Vincent de Paul s'attache à son objet sans s'attarder dans les discussions des recherches savantes.

Il ne s'en suit pas qu'elle ne se donne pas ses justifications personnelles. Tout au contraire, Saint Vincent a toujours eu le souci de relever les marques de la présence et de l'action de Dieu.

A la base de cette recherche de Dieu, nous trouvons la foi elle-même qui l'inspire et qui la dirige.

Nous recueillons à cet égard cette précieuse indication, donnée aux Filles de la Charité : « ... Encore que nous ne voyions pas Dieu, la foi nous enseigne sa sainte présence partout... pénétrant toutes choses et même nos cœurs ; et cela est plus vrai que de nous croire toutes présentes ici... » ⁽¹⁾

Il importera de ne jamais perdre de vue cette conviction initiale, durant notre enquête sur les témoignages rendus par Vincent à l'universelle et constante présence de Dieu dans les événements. Son assurance en relèvera les indices avec un empressement et une gratitude, qui seront en harmonie avec la docilité et la profondeur de sa foi.

En croyant éprouvé, il déclare volontiers, en accord avec le dogme : « ... Toute bonne action vient de Dieu, il est l'auteur de toutes les saintes œuvres. Il les faut toutes rapporter au Dieu des vertus et au Père des miséricordes ; car à qui doit-on référer la lumière des étoiles qu'au soleil qui en est l'origine ?... » ⁽²⁾

Tout au long de son exceptionnelle activité, le fondateur des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité a pu constater la fécondité de ses méthodes. Toute cette bienfaisance, multipliée en un cours profond et large, indéfiniment déroulé, témoigne donc de la présence toute proche et de l'inlassable activité de Dieu, puisque « toute bonne action vient » de lui.

« Tout bon œuvre vient de Dieu »⁽³⁾ répète Vincent, en toute occasion, à ses filles dont le bon vouloir s'emploie vaillamment à « servir les malades. Le dévouement qu'elles dépensent en ce service découle par conséquent de Dieu, comme de sa source. Ininterrompu en sa générosité, il est la manifestation de la permanente présence de Dieu.

Plus une bienfaisance est profonde, et plus Vincent discerne en elle la bienfaisance de Dieu, puisqu'il est la source de tout bien. Il se sent alors comme envelopé de la présence divine et son cœur se dilate. Il lui advient de s'écrier qu'il est aussi certain des interventions de la Providence que du jour qui l'éclaire ; et il goûte en ces assurances une joie fervente.⁽⁴⁾

Dans une conférence à ses prêtres, il fait l'éloge de Jean Le Vacher qui peine durement aux pays barbaresques, mais non sans obtenir d'étonnants résultats. Aux prises avec des difficultés inouïes, mais en possession de réussites proportionnées, il révèle plus lumineusement, plus profondément tout le prix d'une activité exceptionnellement bienfaisante. Et c'est Dieu qui, en elle, se présente au regard avec une évidence accrue. « ... Oh ! quand un cœur est dans ces occasions, interprète monsieur Vincent, il se sent particulièrement fortifié de Dieu ; Dieu donne une foi, une clarté, une évidence de foi telle qu'on méprise tout ; alors on ne se soucie pas de mourir... »⁽⁵⁾

Parmi ces réalisations de la présence divine, Vincent garde un remarquable équilibre. Sa foi l'aide à trouver Dieu dans les événements. Mais il se garde de substituer à ces clartés des fantaisies imprudentes.

A une répétition d'oraison, un frère clerc vient à dire « qu'il s'était un peu tenu coi pour écouter Dieu qui lui parlait au cœur. » Monsieur Vincent le reprit : « Mon frère, ce mot que vous venez de dire : « J'ai écouté Dieu », est un peu rude ; mais il faut dire plutôt : « Je me suis tenu en la présence de Dieu, pour écouter s'il plairait à Notre Seigneur m'inspirer quelque bonne pensée, ou quelque bon mouvement... »⁽⁶⁾

Ce faisant, le pauvre frère redescendra du parvis du ciel où il s'apprêtait déjà, sans s'émouvoir, à percevoir les paroles ineffables. Son âme, plus recueillie et meilleure grâce à l'oraison, atteindra à une bonté inaccoutumée, et sa foi découvrira en elle, avec une joyeuse reconnaissance, la bienfaisante présence de Dieu, dont l'inépuisable bonté est la source de toute bonté. Mais qu'il ne donne plus l'impression, même fugitive, d'avoir la naïve et présomptueuse prétention d'entendre directement la parole de Dieu.

D'ordinaire, le tracé de la voie suivie par saint Vincent pour cheminer à la rencontre de Dieu dans les âmes, ou dans les événements, se laisse discerner assez aisément. Il se réfère d'abord à sa profonde connaissance des limites humaines, telles qu'elles se révèlent à son

expérience personnelle ou à ses observations extérieures. Il note d'autre part l'importance des résultats obtenus. Il saisit alors leur disproportion avec les moyens normaux que l'homme pouvait mettre en œuvre. Et il attribue leur réalisation à une intervention souveraine, qui est celle de Dieu.

Certes il ne s'avance pas avec cette lenteur laborieuse vers la trace laissée par l'intervention divine. Les confrontations que nous évoquons se font en des intuitions rapides. Leurs témoignages concordants se livrent en même temps et aboutissent d'emblée au jugement décisif.

Très souvent cette loi des contrastes est appliquée en des formules ramassées, qui ne cherchent pas à se justifier.

Ainsi Vincent de Paul note que la Fille de Charité qui s'examine elle-même « ... voit bien que si elle ne tombe pas dans les fautes que les autres font, elle y retomberait si Dieu ne la retenait par sa grâce et par l'expérience qu'elle a de ses faiblesses et peu de fermeté... » (7)

En revanche, sans s'attarder à jalonner longuement tous les points du parcours qui le conduit à Dieu, Vincent de Paul peut s'immobiliser davantage devant la perspective de l'impuissance humaine. En cette occasion, l'affirmation du supplément divin n'en sera que plus formelle.

C'est de cette manière que les sœurs sont pressées de reconnaître que sans l'assistance divine, elles sont incapables de faire « un pas au chemin de la vertu. Nous nous abusons, leur est-il dit, et nous nous trompons nous-mêmes, si nous pensons faire quelque chose par nous. L'expérience ne nous l'apprend que trop. Nous sentons la nature qui gronde, nous sentons répugnance de ceci, aversion de cela, quelquefois dégoût de tout. Hélas ! si Dieu n'y mettait la main, que ferions-nous !... » (8)

Cette nature qui gronde ; ces répugnances, ces aversions, ces dégoûts : autant de notations fortes qui évoquent l'idée d'une monture non seulement hésitante, mais rebelle. Comme elle chemine cependant, c'est, de toute évidence, qu'un dompteur invisible l'a maîtrisée et contrainte à avancer.

Vincent en est tellement convaincu, qu'il accuse d'aveuglement ceux qui ne confessent pas cette présence. « ... C'est l'aveuglement de notre amour-propre... » qui nous empêche de voir que ce qui paraît de bien en nous n'est pas de nous... » (9)

Mais cette affirmation catégorique donne immédiatement ses raisons, tirées d'une longue expérience : « ... La nature ne nous porte point à quitter tout, à laisser parents, biens et amis pour venir en un lieu éloigné, parmi des personnes dont nous ne connaissons ni la vie, ni les humeurs, pour passer notre vie parmi elles. Il n'appartient qu'à Dieu de nous faire quitter tout, nous créatures chétives et objet de sa justice, pour nous rendre objet de son amour. Heureux échange !

quitter un amour terrestre pour le céleste, éternel et tout divin ! Portons là toutes nos affections et quittons toutes nos satisfactions particulières. Il se faut résoudre à cela. » ⁽¹⁰⁾

Décidément, les forces humaines sont trop courtes pour atteindre aux renoncements imposés aux Filles de la Charité par leur fondateur. Il a nettement conscience de leurs limites, et, du même coup, par delà ces limites, de l'action divine qui conduit cependant au terme.

La foi, il est vrai, pour y conduire, dispose d'attraits bien supérieurs aux attraites qui leur sont opposés. Par un « heureux échange », elle invite les sœurs à « quitter un amour terrestre pour le céleste, éternel et tout divin. » Elle leur présente donc un objet irrésistiblement aimable, vers lequel s'orientent, quoiqu'il leur en coûte, leurs âmes captivées.

Mais comme « l'amour terrestre » qu'elles sont amenées à « quitter » est le « tout » de leurs « parents, biens et amis », monsieur Vincent ne peut s'expliquer qu'elles s'en éloignent, sans une impulsion souveraine qui rompe leurs attaches et libère leur « céleste » orientation.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement aux profondeurs du cœur que le contraste entre la médiocrité humaine et l'ampleur des résultats obtenus lui décèle l'intervention divine.

Il voit jouer ces contrastes en tous domaines. Ses rencontres avec Dieu se multiplient à proportion.

A un prêtre de la Mission il écrit : « ... Si je ne voyais sur vous une particulière assistance de Dieu, je croirais faire un songe quand je me représente qu'un jeune homme comme vous, conduit si heureusement l'intérieur et l'extérieur de plusieurs autres... » ⁽¹¹⁾

Il dit encore, à propos des retraites des ordinands : « ... Dieu se sert pour cet exercice des plus pauvres ouvriers de son Église. Que nous considérions les grands talents, la vertu, la piété et la dévotion, nous sommes les plus chétifs... De pauvres séminaristes, qui hier encore étaient dans le péché, deviennent directeurs de ceux avec lesquels ils ont fait la vie du siècle... Il n'y a rien du nôtre là-dedans ; c'est Dieu qui agit... » ⁽¹²⁾

Pour que soit affirmé le passage de Dieu, il suffit d'une simple disproportion entre la moyenne des forces humaines et l'endurance dont on fait preuve. Si faible qu'apparaisse l'intervalle, c'est Dieu qui le comble.

Deux missionnaires ont fourni une lourde tâche au pays de Gênes. Or ils n'ont pas succombé. C'en est assez : la gratitude émue de Vincent monte vers Dieu qui les a soutenus. « ... O Monsieur, écrit-il, que le Bon Dieu paraît en votre petite compagnie et dans vos emplois ! Et comment pourriez-vous soutenir un si grand travail sans cela ? Je ne puis assez remercier Dieu de la force qu'il vous donne et à monsieur Martin parmi des travaux si grands... » ⁽¹³⁾

Et ce langage est tenu un peu partout, à tout prêtre de la Mission qui témoigne d'un zèle notoire et qui franchit assez visiblement la frontière apparente de l'activité régulière.

« Il faut bien que le Bon Dieu s'en mêle, écrit-on à un groupe, car autrement comment eussiez-vous osé entreprendre, ni pu soutenir avec si peu d'ouvriers une si grosse mission comme celle de Villeneuve, en suite de trois ou quatre autres... » ⁽¹⁴⁾

En ces occasions ordinaires, le ton reste calme. Vincent conclut le plus simplement du monde à un supplément divin, qui prolonge et couronne la tentative de l'homme.

Mais si la disproportion s'accroît entre les moyens dont on dispose et le rendement qui est enregistré, le secours de Dieu est salué avec transport. Un missionnaire d'Italie reçoit l'expression d'un tel enthousiasme : « ... Je n'ai point de paroles qui puissent exprimer mes sentiments sur les singulières bénédictions que Dieu donne à vos travaux en la mission de Savigliano... J'en ai une consolation très grande et une égale reconnaissance vers l'auteur de toutes les merveilles, qui daigne opérer celle-là par des moyens si faibles... » ⁽¹⁵⁾

Cette certitude de distinguer, à travers les joints des activités humaines, la main mystérieuse qui les ordonne et les soutient, peut atteindre à une intensité saisissante.

Un collaborateur débile, que ses durs travaux ne font pas cependant défaillir, se voit adresser ce billet : « Il en va presque de vous comme de mademoiselle Le Gras, laquelle je considère comme morte naturellement depuis dix ans ; et à la voir, on dirait qu'elle sort du tombeau... Sans les maladies fréquentes qu'elle a... elle irait souvent... visiter ses filles... quoiqu'elle n'ait de vie que celle qu'elle reçoit de la grâce... » ⁽¹⁶⁾

Même puissance d'expression, dans l'ordre spirituel, à propos de ceux qui viennent faire leur retraite à Saint-Lazare : « ... Combien faut-il que la grâce soit forte pour amener ainsi de toutes parts les hommes au crucifiement... » ⁽¹⁷⁾

Saint Vincent en arrive à saisir directement l'intervention divine dans des actions dont il a connaissance, sans soupeser au préalable les impossibilités humaines. A travers l'excellence de vertus peu communes, il atteint Dieu immédiatement.

Tel est le sens de cette observation sur la valeur du « cordial respect » que se portent les missionnaires à Saint-Lazare : « ... Parmi les personnes qui viennent faire la retraite, il en est qui se convertissent moins par les méditations que par l'exemple de cette cordialité ; elles disent que Dieu est assurément en cette compagnie, puisqu'il y a si grande union accompagnée de respect... » ⁽¹⁸⁾

En ces occasions, l'affirmation de la présence divine se fait aisément péremptoire. L'homme qui la pose ne tâtonne pas le moins du monde :

« Quand vous verrez, déclare-t-il, une sœur de la Charité servir les malades avec amour, douceur, grand soin, vous pourrez dire hardiment : « Cette sœur a bien communiqué. » Quand vous verrez une sœur patiente dans ses inconvénients, qui souffrira gaiement ce qui se peut rencontrer de pénible à supporter, oh ! soyez assurées que cette sœur a fait une bonne communion et que ces vertus-là ne sont point vertus communes, mais vertus de Jésus-Christ... » (19)

Lorsque Vincent emporte de ses rencontres divines une certitude aussi ferme, il emprunte volontiers aux opérations des sens des termes imagés pour lui donner une expression aussi adéquate que possible. « Voyez-vous, mes filles, la grâce qui était en cette âme se répandait jusqu'à vous par les effets de ce qu'elle opérait en elle. Je vous assure, mes sœurs, que souvent j'ai senti quelque recueillement à sa vue... ; Dieu permet quelquefois que les âmes prédestinées sont comme le musc, qui ne peut être en un lieu sans y répandre une bonne odeur... » (20)

C'est de la même manière que se présente cet hommage à saint François de Sales : « Monseigneur de Genève... avait une si grande bonté que celle de Dieu se voyait sensiblement au travers de la sienne... » (21)

Tout aussi expressif ce témoignage rendu à une pauvre fille inconnue : « ... Je vis hier une fille qui est malade depuis plusieurs mois, laquelle souffre avec une patience si grande, qu'à la voir, à son visage, vous diriez qu'elle ne souffre tant elle paraît contente... Je vous promets, messieurs, qu'il me semblait voir sur ce visage un je ne sais quel brillant qui me faisait connaître que Dieu résidait en cette âme souffrante... » (22)

Vincent de Paul perçoit le parfum de Dieu, présent dans les âmes, comme il sentirait la bonne odeur du musc. Il voit sur des visages transfigurés par sa présence le rayonnement de sa bonté.

C'est d'une autre manière, assurément, mais avec une égale conviction, qu'ils discernent son action dans des entreprises, où la carence de l'homme lui paraît manifeste. « Personne n'y avait pensé », cette formule du fondateur revient souvent à propos de ses propres créations. Or, comme le succès a été atteint néanmoins, il faut bien qu'il ait été préparé par une activité mystérieuse, qui a « pensé » et voulu à la place des hommes. Cette activité est celle de Dieu.

C'est ainsi que saint Vincent explique les origines de la Mission : « ... Hélas ! Messieurs et mes frères, jamais personne n'avait pensé à cela, l'on ne savait ce que c'était que missions, nous n'y pensions point et ne savions ce que c'était, et c'est en cela que l'on reconnaît que c'est une œuvre de Dieu ; car là où les hommes n'ont point de part, c'est Dieu qui le fait, et cela vient immédiatement de lui ; puis ensuite il se sert des hommes pour l'exécution de son œuvre... » (23)

Pourtant Vincent de Paul se rappelle avec une précision parfaite

l'enchaînement des événements qui ont abouti à l'avènement de sa grande œuvre. Son récit a même gardé la fraîcheur des premières impressions. Madame de Gondi s'était aperçu, un jour, que son curé ne lui donnait pas l'absolution ; les paroles qu'il « marmottait » entre les dents ne lui disaient rien qui vaille. Vivement alarmée elle alerte monsieur Vincent, et il découvre en effet que des curés ignorent les paroles de la sentence qui remet les fautes. A cette découverte, madame de Gondi ne se tourmente plus seulement pour son propre compte, mais elle se désole à l'idée que les paysans de ses terres n'ont peut-être jamais reçu une absolution valide. Elle a vite fait de concevoir le projet de leur faire donner des prédications, qui les disposeront à une bonne confession générale.

La prédication de monsieur Vincent réussit si bien que le peuple accourt de toutes parts. Dès lors on envisage l'intérêt qu'il y aurait à renouveler de temps en temps ces prédications, sur les terres de madame de Gondi. Vincent est chargé de prier les Jésuites d'Amiens de se charger de cette tâche, mais les Religieux se refusent parce que cette entreprise serait contraire à leurs règles.

Comme on ne trouvait personne qui acceptât d'organiser ces missions, « on résolut, conclut fort modestement le narrateur, d'associer quelques bons prêtres... » qui en assumeraient le soin. ⁽²⁴⁾

Les éléments déterminants de la situation se distinguent sans trop de peine. Au point de départ, nous notons les alarmes de la pieuse dame de Gondi. Convaincue que les négligences des curés font courir des dangers mortels aux fidèles, elle n'a de cesse qu'après avoir tout mis en œuvre pour porter remède à une situation qui l'angoisse. Un Ordre religieux puissant ne peut accepter l'invitation qui lui est faite. Force est bien de se servir des simples prêtres qu'on a sous la main. Le principal est tout justement Vincent de Paul en personne, avec la puissance très dense de ses exceptionnelles ressources. Ils s'associeront pour subvenir à l'évangélisation, dont l'urgence vient de leur apparaître avec tant de relief. La semence est jetée en terre ; avec le temps elle croîtra et se développera.

Les faits se relient solidement les uns aux autres, et ils nous mènent de proche en proche, par un chemin sans ténèbres, du point de départ au point d'arrivée.

Vincent connaît fort bien cet enchaînement. Et cependant il affirme sans hésiter l'intervention divine. Puisque ce n'est pas la claire volonté de l'homme qui a fixé de prime abord la marche des événements et leurs conséquences, il faut bien que ce rôle ait été tenu par la volonté de Dieu.

Les hommes étaient poussés par le développement continu de la situation, sans en prévoir les suites ; ils lui obéissaient plus qu'ils ne le dirigeaient : par suite, il n'était pas leur œuvre. C'était donc néces-

sairement l'œuvre de Dieu, car pour la pensée croyante de Vincent de Paul rien n'arrive au hasard.

Tout au long du déroulement de ses fondations, nous l'entendons répéter qu'elles sont de Dieu, non de lui, puisqu'il n'y pensait pas.

C'est ce qu'il dit à propos de l'origine des dames et filles de la Charité : « ... Je n'y ai jamais pensé... » ⁽²⁵⁾

C'est ce qu'il redit au sujet de la Mission de Madagascar, la plus lointaine de ses entreprises : « ... A Madagascar, eh ! qui est-ce qui y pensait ?... Non... nous n'y pensions pas ; ... c'est Monseigneur le nonce du Pape qui nous en parla le premier... » Mais le nonce n'était qu'un intermédiaire ; en sa personne, Dieu lui-même s'adressait pour « ce grand œuvre... à la plus pauvre et chétive compagnie qui fût dans son Église... » ⁽²⁶⁾

Qu'un observateur harcèle Vincent sur tout le parcours de ses fécondes initiatives, et analyse entièrement devant lui la part qui en revient à la pensée des hommes, il restera toujours, pour chacune d'elles, que la première idée en a été suggérée à quelqu'un qui n'y pensait pas par une circonstance qui ne pouvait pas y penser d'avantage. En cette position inexpugnable, où se fixe l'annonce des réalisations ultérieures, Vincent prend la preuve que c'est Dieu seul qui a pensé à l'œuvre naissante, dont il se réservait en outre d'agencer les étapes.

Il n'éprouve nullement le besoin de défendre son interprétation à la manière des docteurs : il la considère comme allant de soi. Même quand il paraît en donner les raisons, en réalité il ne fait qu'en répéter les termes, toujours les mêmes, toujours assurés d'exprimer une évidente vérité.

C'est ce qui apparaît clairement dans le langage qu'il tient aux prêtres de la Mission, concernant les règles qu'il leur a données : « ... D'où viennent-elles ? y avais-je pensé ? Point du tout, car, messieurs, ni à nos règles, ni à la compagnie, ni au mot de la Mission même, je n'y avais jamais pensé ; c'est Dieu qui a fait cela ; les hommes n'y ont point eu de part. »

L'affirmation est formelle : les règles viennent de Dieu. Avec une force croissante, elle va se répéter : « Pour moi, quand je considère la conduite dont il a plu à Dieu se servir pour faire naître la compagnie en son Église, j'avoue que je ne sais où j'en suis... Oh ! cela n'est point humain, cela est de Dieu. »

Une fois encore, deux fois, indéfiniment, le même témoignage se reproduirait dans une ardente et indéfectible conviction : « Appellerez-vous humain ce que l'entendement humain n'a point prévu, et ce que la volonté n'a désiré ni recherché en manière quelconque... Cela s'est fait contre toute mon espérance et sans que j'y songeasse en aucune façon. Quand je regarde cela et que je vois les emplois de la compagnie,

en vérité cela me paraît un songe et il me semble que je rêve... » (27)

Ainsi en va-t-il de tout ce que Vincent a conduit à bonne fin. « ... Qui est-ce qui nous a appliqués aux missions, aux ordinands, aux conférences, aux retraites, etc. ? Est-ce moi ? Nullement... Et qui est-ce donc qui est l'auteur de tout cela ? C'est Dieu, c'est sa Providence paternelle et sa pure bonté... » (28)

Cependant, saint Vincent ne se contente pas de crier sa conviction que chacune de ses œuvres résulte de la volonté de Dieu ; il indique en outre les moyens par lesquels se signifie cette volonté, quand elle a décidé l'apparition d'une œuvre nécessaire. C'est précisément par l'urgent besoin de cette œuvre, qu'il peut lui plaire de se manifester avec force ; car les ordres des Supérieurs, d'une part, mais aussi « la pure nécessité... sont les voies par lesquelles Dieu » nous amène à ses desseins. (29)

Cette volonté agissante de Dieu, capable d'exercer sur l'homme une forte pression, peut tout aussi bien se multiplier en prévenances affectueuses, qui attendrissent le cœur de Vincent de Paul dès qu'il en perçoit les délicatesses. Alors, c'est de toute son âme qu'il vénère et qu'il remercie la présence de Dieu.

Il écrit, à la mort d'un jeune étudiant en théologie : « ... Je ne saurais taire les petites circonstances qu'on a remarquées devant et après sa mort, qui me semblent être de bon augure pour ce bon frère. Il a eu le bonheur : 1^o de baiser dévotement la croix immédiatement avant que rendre l'esprit ; 2^o d'expirer à l'instant qu'on finissait les recommandations de l'âme, à ces paroles : *pervenire mereatur ad gloriam regni coelestis* ; 3^o le dernier jour de sa vie a été le dimanche de la Passion de Notre Seigneur et ensemble de saint François de Paule, dont il avait si bien imité la simplicité et l'humilité ; 4^o ce fut aussi le jour de l'ouverture du jubilé ; 5^o il a été inhumé vis-à-vis du crucifix de notre église Saint-Lazare ; 6^o quelques jours avant son décès, il prédit, contre la pensée du médecin, qu'il ne passerait pas le dimanche.

« Il y a grande apparence que tout cela n'est pas arrivé fortuitement, mais que Dieu l'a ainsi permis pour mieux nous donner à connaître l'heureux état de cette belle âme... » (30)

L'ensemble de ces indices est relevé d'un ton tranquille, mais néanmoins avec une minutieuse attention. Ils sont soigneusement numérotés. Sous leur cohésion se dessinent les attentions soutenues de Dieu.

Un observateur plus distrait aurait été moins frappé de ces traces divines. Vincent, au contraire, entend ces témoignages, parce que sa pensée plus attentive est toujours occupée des bienveillantes interventions de la Providence. Sous des événements menus, dont l'expression ne se projette pas en pleine lumière, il découvre avec reconnaissance des preuves de bonté, comme une ferme confiance lirait,

sans longue discussion, sur un visage cependant réservé une sympathie qui ne se livrerait pas avec une nette évidence.

C'est ainsi que sont rassemblés, en nombre impressionnant, des coefficients divins : le baiser dévotement donné au crucifix par le défunt, juste avant de mourir ; le dernier soupir rendu sur le mot même qui invite à entrer au ciel ; la double coïncidence des fêtes, où se situe la mort et par où se révèle le bon accueil conjugué fait, dans l'autre vie, par Jésus et saint François de Paule ; le suprême départ survenu en l'ouverture du jubilé, tout chargé de pardons ; l'inhumation en une place privilégiée, dans l'église de la grande famille et sous le regard du crucifix.

Chacun de ces signes parle à l'esprit de Vincent de Paul. Mais, de plus, la convergence où ils s'harmonisent contribue davantage encore à l'incliner dans une filiale gratitude.

Certes, le ton de ses remarques n'est pas catégorique, car il n'est pas en possession d'une pleine lumière. Cependant ses constatations, guidées par sa foi, renouvellent en lui une confiance simple, candide et profonde en la présence divine, vigilante et maternelle.

Cette disposition à découvrir des attentions de Dieu dans les événements, ne conserve pas toujours la même retenue. Lorsque la bonté divine se signale à travers des circonstances particulièrement heureuses, l'âme se projette au dehors en jaillissements fervents. Toutes les puissances de Vincent de Paul s'élancent alors au devant de Dieu, dont la présence lui est ainsi signalée de façon plus émouvante.

Un jour, « une bonne âme qui ne veut pas être nommée » lui donne « vingt-cinq mille livres, partie argent comptant et partie en argent de rentes constituées ». Le dessein de la donatrice, dit-il à ses prêtres, est « qu'il plaise à Dieu nous faire la grâce de continuer de nous affectionner à l'esprit de la compagnie... »

Il n'en faut pas plus : de tout son élan il jette à Dieu sa gratitude sans réserve, car c'est lui, évidemment, qui est l'auteur principal, l'inspirateur nécessaire du merveilleux bienfait : « ... Qui nous aidera, s'écrie-t-il, à nous humilier au-dessous des enfers, et où nous cachons-nous en la vue de tant de bontés de Dieu sur nous ?... » (31)

A travers le désintéressement magnifique de la bienfaitrice inconnue, comme à travers l'excellence de toute vertu, il a saisi l'indispensable activité de Dieu, sans laquelle ce désintéressement n'aurait pas pu soutenir son effort.

D'ailleurs, parmi les circonstances heureuses où il peut se mouvoir, monsieur Vincent n'aime vraiment pas à limiter son regard aux concours humains qui contribuent à les aménager. En tout état de cause, il est incliné à chercher derrière eux la présence agissante de Dieu : cette disposition fondamentale s'exprime volontiers, avec une entière franchise.

Louise de Marillac avait réussi à soulager quelque peu son saint ami, qui souffrait beaucoup de ses jambes. Le patient sait bien tout ce qu'il lui doit. Toutefois, par-dessus sa bienfaitrice, son regard veut délibérément reconnaître une bienfaisance plus haute. Il écrit donc : « ... L'une de mes jambes, incommodée depuis environ un an, est guérie... L'autre se porte mieux. Je la fais panser en la manière que madite demoiselle l'a ordonné... »

Jusqu'ici la vue reste enfermée dans l'horizon familial, mais cet horizon va s'élargir sans plus tarder. Très résolument en effet, sans nulle hésitation, Vincent affirme que c'est aux prières de mademoiselle Le Gras, plus encore qu'à ses bons soins, qu'il convient d'attribuer la guérison. Comme toujours, il entend reconnaître l'activité de Dieu sous le voile qui la recouvre.

D'un geste nettement délibéré, il fixe donc son interprétation : « J'aime mieux croire, dit-il, que ce sont ses prières et la neuvaine que sa charité a fait faire pour moi... » ⁽³²⁾

Toute loyale en sa déclaration, cette préférence s'exprime sans nul détour. Vincent est si sûr de la bonté de Dieu que, pour la remercier, il n'attend pas qu'elle ait donné des preuves tangibles de ses interventions.

Rien ne peut ébranler la fermeté de la conviction qui le met, à tout moment, en présence de Dieu, pas même les plus dures adversités. En elles au contraire, comme dans les événements heureux, il discerne et il remercie l'activité et la bonté de cette présence divine.

Louise de Marillac lui fait part un jour de bontés particulières que Dieu a pour elle : « Béni soit Dieu, mademoiselle, est-il répondu, des caresses dont sa divine Majesté vous honore ! Il faut les recevoir... en la vue de quelque croix qu'il vous va préparant... » ⁽³³⁾

Le réconfort qu'elle goûte présentement lui permettra de faire une bonne provision de forces, en vue de difficultés qui ne sauraient tarder. C'est Dieu lui-même qui la prépare ainsi aux épreuves qu'il lui veut.

Les adversités peuvent être en effet la voie où la bonté de Dieu introduit ceux qu'elle affectionne. Les « crucifiements » exercent la victime à une patience plus sûre ; et cette endurance courageuse, à son tour, lui attire du ciel de « nouvelles grâces » en vue de difficultés plus grandes encore. ⁽³⁴⁾

Comment, dès lors, ne pas saisir à travers les adversités la miséricordieuse intervention de Dieu, dont l'incessante action va de nos bonheurs à nos malheurs et de nos malheurs à nos bonheurs, en une ligne qui est sans caprices, puisqu'elle tend toujours vers notre plus haute perfection.

D'ailleurs, même s'il advient que, sous un coup particulièrement dur, l'esprit vacille et ne discerne plus les mystérieuses conduites de

Dieu, Vincent de Paul s'incline quand même et continue à professer, parmi ses ténèbres, que la Providence est toujours présente et agissante.

S'il n'est pas en mesure d'éclairer par ses explications personnelles cette interprétation persévérante, sa foi intervient directement pour la maintenir fermement par ses moyens propres.

Un vaisseau était parti pour Madagascar, ayant à bord quatre prêtres de la Mission. Malheureusement une violente tempête le force à se réfugier dans le port de Lisbonne. Ce contre-temps est d'autant plus fâcheux que le navire a été fort endommagé. On répare toutefois les dégâts, et il met à la voile de nouveau. Hélas ! un navire de guerre espagnol ne tarde pas à le capturer. Les missionnaires sont conduits en Espagne, en attendant que « Dieu ait agréable de les ramener en France... »

Saint Vincent conclut avec sérénité : « ... Voilà un beau sujet d'adorer les conduites de la Providence et de leur assujettir nos pauvres raisonnements. »⁽³⁵⁾

Madagascar lui cause de lourds soucis. Si réduites que soient les troupes de missionnaires qu'il y envoie, leur préparation le fait longtemps peiner. Quand enfin il peut espérer que ses efforts vont connaître un succès partiel, l'adversité s'acharne contre lui. Alors il ne comprend plus les mystérieux desseins de la Providence, dont il escomptait avec confiance les faveurs. Ses « pauvres raisonnements » sont donc déconcertés.

Mais puisque la lumière terrestre se refuse à le conduire, il cessera de la chercher, et, dans le désarroi de ses raisonnements, il s'humiliera devant le mystère qui l'arrête : « Voilà, dit-il, un beau sujet d'adorer les conduites de la Providence et de leur assujettir nos pauvres raisonnements. »

Unis ou cahoteux les événements le mettent toujours en présence de Dieu, parce que rien ne peut lasser l'invincible constance de sa foi qui le lui montre partout. C'est toujours elle qui guide sa recherche de Dieu, même si elle se poursuit sans encombres. Mais si les ténèbres surgissent au point de faire obstacle à cette recherche, la foi se substitue entièrement à elle. A ces moments d'épreuve, la foi, bien loin de fléchir, affermit davantage l'adoration silencieuse qui assujettit à Dieu les « pauvres raisonnements » de l'esprit.

En même temps, Vincent de Paul se persuade aisément que la bonté divine, tôt ou tard, lui accordera le bénéfice de clartés surabondantes qui le réconforteront. Il n'est pas rare, en effet, que des événements exceptionnels lui révèlent l'action de Dieu, avec une force particulièrement entraînante. En ces occurrences, il recueille avec empressement des signes qui lui semblent extraordinaires.

Il raconte, avec une reconnaissance joyeuse, aux Filles de la Cha-

rité comment l'une d'elles a échappé à un mortel péril, grâce à la miraculeuse intervention de la Providence.

« Une maison toute neuve tombe ; quarante personnes se trouvent écrasées sous ses ruines ; cette pauvre fille, qui tient sa marmite, est sur un coin de degré que la Providence conserve exprès pour la soutenir, et elle sort de ce danger saine et sauve. Les anges l'enlèvent de là ; il le faut croire, mes filles, car quelle apparence que ce soient les hommes ? Ils y prêtèrent bien la main, mais les anges la soutenaient. Pensez-vous, mes filles, que Dieu ait permis sans dessein que cette maison neuve soit tombée ? Pensez-vous que ce soit par hasard qu'elle soit tombée à l'heure où notre sœur était là ; et pensez-vous encore que ce soit par fortune qu'elle en soit sortie sans mal ? Oh ! que nenni, mes filles ; tout cela pour faire connaître à votre compagnie le soin qu'il prend d'elle... » ⁽³⁶⁾

A la base de ce récit nous trouvons un élément assez facile à délimiter. Une fille de la Charité, heureusement installée sur une fraction de plancher qui a échappé au naufrage général, sort saine et sauve d'une catastrophe qui coûte la vie à une quarantaine de personnes. Il est absolument évident que le bonheur de son sort est unique.

Vincent, profondément remué devant ce salut inespéré, est mis en communication par lui avec la miraculeuse bonté de la Providence, dont il lui paraît la manifestation. Sa gratitude se fixe tout entière sur Dieu, et il ne laisse aux hommes qu'un rôle instrumental et secondaire. Emporté à vive allure par le mouvement de son ardente conviction et de sa reconnaissance, il n'hésite pas à proclamer, malgré les morts des victimes, que Dieu a tout ordonné pour assurer la compagnie des Filles de la Charité de sa particulière prédilection.

Les occasions n'ont pas manqué à l'attention très éveillée de saint Vincent, de s'émouvoir de marques exceptionnelles de la présence de Dieu.

Il recueille le témoignage d'un prêtre de la Mission, surpris par une tempête de Nantes à la Rochelle. Ce prêtre a prononcé les paroles de l'absolution sur l'équipage. Et Vincent constate avec lui que « Dieu leur envoya un souffle de vent si favorable qu'il leur fit éviter un banc de sable où ils allaient s'échouer... » ⁽³⁷⁾

Un tremblement de terre menace Tivoli. Mais un homme de bien, parmi la population pécheresse et désordonnée, méritait miséricorde. A cet homme « Dieu donna la pensée de sortir de la ville... Il ... prend en diligence sa femme et ses enfants, et, avec eux, tout ce qu'ils avaient de plus précieux ; ils sortent et s'en vont... Ceci, observe le narrateur, ... nous fait voir comme quoi Dieu ... a un soin particulier pour ceux qui le servent... » ⁽³⁸⁾

Au cours d'une réunion, à laquelle assiste mademoiselle Le Gras,

des craquements menaçants se font entendre. Après un moment d'hésitation, tout le monde passe dans la pièce voisine, et, quand le plancher s'écroule, personne n'est atteint. En cette circonstance, Vincent de Paul distingue, sans hésiter, le bienfaisant secours de Dieu.

Justement, à cette heure-là, il devait tenir lui-même une assemblée dans la salle fatale. Mais, dit-il, « Dieu fit naître une affaire qui me détourna... ».

Or, c'est par déférence pour l'avis exprimé par une sœur ancienne que mademoiselle Le Gras donna l'ordre de passer dans un autre local. Si l'assemblée prévue par monsieur Vincent n'avait pas été décommandée, cette sœur n'eût pas été présente au moment de l'accident et elle n'eût pas donné l'alarme. Le pire aurait donc pu se produire. ⁽³⁹⁾

Évidemment si Vincent de Paul avait tenu sa réunion sur le lieu de l'accident, une de ses auditrices aurait pu avoir une ouïe aussi fine et un ton aussi persuasif que la sœur ancienne, dont l'avertissement avait sauvé ses compagnes. Mais ce n'était pas certain. Et puis Vincent n'aimait pas à multiplier ses questions en présence de Dieu : dès qu'il était touché par l'efficacité de sa bienfaisance, il proclamait son action et il la bénissait.

C'est ce qui est encore manifeste dans ce dernier trait. Un navire en partance pour Madagascar se brise sur un banc de sable en face de Saint-Nazaire. Une quinzaine de rescapés se réfugient sur un radeau. Parmi eux se trouve un tout jeune homme, le « pauvre frère Christophe Delaunay ». Il a l'idée d'étendre son manteau, en guise de voile, et il le fait tenir à droite et à gauche par des compagnons d'infortune. Grâce à cette trouvaille, les naufragés finissent par atteindre la terre.

Le frère Christophe était « un enfant timide, humble et doux. » Mais il n'est pas rare que, devant un péril extrême, ces sortes de natures fassent preuve d'un esprit de décision qui déconcerte des hommes d'apparence plus avantageuse.

Monsieur Vincent ne l'ignore pas, car il connaît fort bien le cœur humain. Au surplus, il constate, comme tout le monde, le sang-froid et l'intrépidité du jeune frère. Mais précisément, le sursaut de ses énergies lui paraît si merveilleux qu'il salue, dans le mouvement qui le soulève, la force invincible de Dieu.

Christophe Delaunay ne tirera pas vanité de son acte, car son Supérieur ne lui en laisse pas les moyens : « ... Ce n'est pas lui, dit-il, ... qui a fait cela, c'est Dieu tout seul, qui agissait par lui, qui a fait cela... » ⁽⁴⁰⁾

La foi de saint Vincent lui affirmait, avec une force entraînante, que Dieu était partout présent. Effectivement il le rencontrait par-

tout. Son regard très assuré découvrait son action dans l'endurance et dans la vertu des hommes, que sa grande expérience ne s'expliquait pas sans elle. C'est à lui qu'il attribuait l'initiative et le succès de ses propres fondations, dont il se défendait d'avoir lui-même le mérite. Il le reconnaissait à la tendresse de ses attentions comme à la valeur formatrice des épreuves qu'il en recevait. Il le remerciait d'interventions d'une exceptionnelle efficacité, qui se révélaient à lui par des signes plus particulièrement expressifs.

Vincent de Paul ne se sentait jamais éloigné de Dieu : tout lui annonçait son universelle et très agissante présence, que son attention discernait, que son cœur savourait.

RÉFÉRENCES

1 : IX, 4. — 2 : XIII, 808. — 3 : X, 2. — 4 : II, 137. — 5 : XI, 157. — 6 : XI, 183. — 7 : X, 438. — 8 : IX, 567. — 9 : IX, 176. — 10 : IX, 76. — 11 : III, 145. — 12 : XII, 438. — 13 : II, 573. — 14 : IV, 338. — 15 : VI, 329. — 16 : III, 256. — 17 : XI, 20. — 18 : IX, 151. — 19 : IX, 333. — 20 : IX, 193. — 21 : III, 493. — 22 : XI, 408. — 23 : XI, 169. — 24 : XI, 170. — 25 : IX, 208. — 26 : XI, 378. — 27 : XII, 7. — 28 : XI, 38. — 29 : XII, 90. — 30 : II, 515. — 31 : II, 103. — 32 : VII, 461. — 33 : III, 233. — 34 : V, 545. — 35 : VII, 196. — 36 : IX, 247. — 37 : VIII, 215. — 38 : XI, 379. — 39 : IX, 348. — 40 : VI, 132 et XI 378.

CHAPITRE III

LE VISAGE DE DIEU

° REFLETS DE L'ÉPOQUE. — DIEU A TRAVERS VINCENT DE PAUL. — LE DIEU DE LA BIBLE, DE L'ÉVANGILE, DE SAINT PAUL. — DIEU A TRAVERS LES ÉVÉNEMENTS. — DIEU MÊLÉ A LA VIE.

Toute sa vie, Vincent de Paul marche en présence de Dieu. Il ne s'arrête pas à le questionner longuement sur son mystère profond, car il n'a nul désir de se mêler aux docteurs. Cependant, il se fait une représentation des traits de l'auguste compagnon de toutes les étapes de sa route.

Il projette sur son visage quelques reflets de l'époque qu'ils traversent ensemble, voire même de sa propre physionomie. Essentiellement, il le voit tel que les Livres Saints le lui présentent dans l'enseignement de l'Église. Enfin, ce Dieu de sa foi vit et agit dans tous les événements auxquels il participe personnellement : l'action divine guide l'action de la vie.

Au sommet de la hiérarchie humaine, le regard de saint Vincent rencontrait la personne royale. Avant de se fixer plus haut, c'était la dernière vision qu'il emportait de la terre. Il était donc naturel qu'il en fût encore rempli au seuil du mystère divin.

Vincent recommande deux enfants à l'amicale sollicitude d'un missionnaire. Il le prie de veiller sur leur éducation, car il faut « ... qu'ils soient bons serviteurs de Dieu aussi bien que du roi... » ⁽¹⁾

Simple voisinage, évidemment, où se rencontrent momentanément Dieu et le roi. En d'autres rencontres s'esquisse un rapprochement plus apparent.

Aux Filles de la Charité, pour les exhorter au travail, leur fondateur propose l'exemple du labeur divin. Il le fait en ces termes : « Eh quoi ! si un Dieu, empereur de tout le monde, n'a jamais été un moment sans agir ... combien est-il plus raisonnable que nous, qui sommes ses créatures, travaillions, comme il a dit, à la sueur de nos visages... » ⁽²⁾

Sous la majestueuse parure qui est ainsi prêtée à Dieu, son labeur

continu paraîtra encore plus saisissant. Les sœurs en seront frappées davantage.

Il peut arriver que le décalque des attributs royaux sur la personne divine atteigne à une réelle précision.

Saint Vincent note que Dieu commande à l'homme de l'aimer. Et il poursuit : « ... Pour reconnaître la grandeur de l'obligation que nous avons à Dieu en ce commandement, il faut considérer Dieu comme le roi des rois, le monarque du ciel et de la terre... et l'homme comme... un petit atome en comparaison de Dieu... »⁽³⁾

En ces diverses représentations de la puissance divine, Vincent de Paul utilise les figurations concrètes que lui fournissent son époque et son milieu.

Souvent, c'est avec une spontanéité plus jaillissante qu'il humanise la figure de Dieu.

Il s'efforce un jour de convaincre un correspondant de l'inutilité des censures et des sévérités. Et voici à ce sujet le piquant argument dont il ne craint pas de se servir : « ... Dieu a d'autres fois armé le ciel et la terre contre l'homme. Hélas ! qu'y a-t-il avancé ? Et n'a-t-il pas fallu enfin qu'il se soit abaissé et humilié devant l'homme, pour lui faire agréer le doux joug de son empire... ? »⁽⁴⁾

Ainsi Dieu même, qui s'était engagé dans des procédés de force, a échoué. Après expérience, il a dû modifier ses desseins et changer radicalement de méthode.

Cette fois, c'est bien de lui-même que Vincent crayonne les faits et gestes de Dieu avec une familière et tranquille audace. Du coup il le fait descendre tout près du missionnaire qu'il veut convaincre, bien à portée de son regard. Peut-être aussi tire-t-il de son propre caractère, de son expérience personnelle, les éléments dont il compose, sans irrespect, l'attitude divine.

Cette libre coloration des allures de Dieu n'est pas exceptionnelle. Nous la retrouvons dans une très pittoresque transposition des admonestations adressées par le Très Haut à Moïse, qui insistait trop en faveur de son peuple. Moïse entendit donc en cette manière, selon monsieur Vincent, la voix de Dieu : « Moïse, tu me romps la tête ; tu me forces à faire ce que je ne voudrais pas. Ce peuple est ingrat et rebelle à ma loi. Je le veux perdre et tu veux que je le sauve ! Pourquoi me forces-tu ? Retire-toi et laisse-moi faire ma volonté... »⁽⁵⁾

C'est d'un ton excédé que le Tout Puissant écarte une requête qui n'a pas son agrément. Au demeurant, Moïse ne perd pas contenance, puisqu'il insiste de plus belle pour que sa supplique soit prise en considération. Bon gré mal gré, il faudra bien qu'elle obtienne gain de cause.

Il est vrai que la mauvaise humeur de Dieu ne sera pas toujours aussi accommodante. La colère du juge suprême éclatera un jour

contre ceux qui manqueraient au vœu de pauvreté. C'est Vincent qui en informe son entourage, en lui donnant en outre quelque idée des reproches qui seront formulés : « ... Dieu même nous dira : « Oh ! te voilà ! te voilà donc, affronteur ! te voilà vilain, menteur, toi lâche, qui es venu dans ma maison, jusqu'à mes autels, me donner ta parole pour me la fausser peu après, perfide, qui ... m'as fait promesse sur mes autels pour me tromper, traître qui t'es enrôlé sous mes étendards pour les abandonner et suivre le parti de mon ennemi et servir au diable ! Te voilà donc, traître ! Ah ! le traître ! traître !... » (6)

Les épithètes s'accumulent, poussées les unes sur les autres avec véhémence. Mais il se trouve que le mouvement de cette colère divine ressemble étrangement à celui de la plus terrestre des indignations. N'est-ce pas ainsi que bouillonnerait le courroux de Vincent lui-même s'il ne le maîtrisait pas ? En l'occurrence il prête à Dieu son tempérament. Ce sont les mêmes remous qui les secouent l'un et l'autre.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'entourage de Vincent est invité à se comporter à l'égard de Dieu, comme il se comporterait vis-à-vis du fondateur, avec la même tranquille assurance. Dès lors que les prêtres de la Mission sont fidèles à leur vœu de pauvreté, ils « auraient sujet de dire à Dieu, s'il leur parlait de l'enfer et du purgatoire : « Eh ! mon Dieu ! quel langage me tenez-vous à moi qui ai tâché d'embrasser l'état de pauvreté ?... » (7)

Qu'ils ne craignent pas de trouver déplacée cette bonhomie. Ce serait de leur part une bien fâcheuse méprise. Qu'ils ouvrent donc les yeux : ils constateront aisément que Dieu lui-même en use ainsi vis-à-vis d'eux.

Il leur est en effet tout bonnement raconté, parmi d'autres anecdotes, « que le vaisseau qui était disposé pour Madagascar étant sur le point de partir et faire voile, la veille de la Toussaint dernière, il se trouva ... qu'il en fut empêché par un subit changement de vent... Dieu avait permis cela par une providence particulière de sa conduite... Si le vent n'avait point ainsi tourné tout-à-coup comme il il fit, le vaisseau serait à la voile, les paquets de lettres et papiers, qui sont... nécessaires... pour les missions de ce pays-là n'auraient pas été portés par ce vaisseau-ci, parce que le paquet ne serait pas arrivé assez à temps à Nantes... Au lieu que ce retardement aura fait que les Filles de la Charité de Nantes auront eu le moyen de faire rendre ce même paquet aux missionnaires qui s'en vont... » (8)

Il est charmant ce Dieu des petites commissions, quand il rappelle en hâte le courrier qui s'éloigne déjà, parce qu'il a omis de lui remettre un envoi capable de faire grand plaisir à son destinataire.

Il est vrai que l'équipage, tel un courrier malchanceux, pouvait avoir quelque raison de se plaindre de ces allées et venues. Sans nul

doute, la même ingénuité souriante qui avait voulu son retour, se serait ingénée à désarmer sa mauvaise humeur, avec une égale bonne grâce.

Le Dieu de Vincent de Paul est en effet d'une toute gracieuse délicatesse. Nous pouvons en juger par le trait suivant. Une dame charitable laisse, par testament, dix-huit mille livres aux prêtres de la Mission. Leur fondateur reçoit cette heureuse nouvelle le jour même où il a décidé de leur parler de l'abandon à la Providence. En cette coïncidence, il découvre de telles prévenances qu'il éclate en une amoureuse gratitude : « ... O bonté de Dieu, que vous êtes admirable ! O conduite admirable, que vous êtes digne d'amour ! O Providence infinie... voilà qu'au jour que nous devons parler de vous, vous vous montrez à nous ; au même jour que nous devons nous exciter à nous reposer sur vos soins paternels... ce même jour vous nous envoyez un petit garçon pour nous donner le premier avis de cette aumône considérable... » ⁽⁹⁾

En cette reconnaissance, qui la dilate tout entière, l'âme de Vincent s'épanouit avec un absolu bonheur. La vivacité de l'élan qui la jette vers son Dieu, délicat et prévenant, témoigne que dans la particulière bienveillance dont elle se voit l'objet, se trouve réalisé et concrétisé le désir de délicatesse et de prévenance qu'elle portait en ses profondeurs. Dans les attentions divines qui l'enchantent, elle reconnaît l'idéal qu'elle s'efforce de pratiquer. Parmi le cours des événements, qui sont les auxiliaires de Dieu et dont les services trahissent les intentions de leur Maître, un visage vient de se laisser entrevoir : c'est celui dont Vincent aspire ardemment à reproduire les traits.

La marque de Vincent de Paul, dans la présentation qu'il fait de son Dieu, varie au gré des sujets divers qu'il traite dans ses entretiens.

Lorsque Dieu suit du regard les Filles de la Charité sur le parcours de tous leurs dévouements, il arrive qu'il soit comparé au père qui « se plaît à regarder la belle démarche de son fils, de la fenêtre qui donne sur la rue ». ⁽¹⁰⁾

Une autre fois, pour faire comprendre à ses filles à quel point Dieu désire être aimé d'elles, Vincent le compare à une reine qui ferait à quelqu'une d'entre elles l'insigne amitié de l'envoyer chercher pour lui dire, sans autre préambule : « ... Venez, ma sœur telle. J'ai ouï parler de vous. On m'a dit que vous êtes une bonne fille, et pour cela je vous ai envoyé quérir pour vous dire que je veux que vous m'aimiez, mais que vous m'aimiez très bien... » ⁽¹¹⁾

Il leur représente encore, en termes très directs, quel malheur ce serait de « fâcher Dieu ». L'expression ne l'arrête pas. Ses auditrices au contraire comprendront mieux par elle qu'il ne faut pas s'éloigner de Dieu. ⁽¹²⁾

Il a des trouvailles délicieuses pour rendre le souci que Dieu prend

des enfants abandonnés. Il parle du « grand plaisir que Dieu trouve... à leurs petits gazouillements, voire même à leurs petits cris et à leurs plaintes. Chacun de ces cris touche le cœur de Dieu de confusion... » (13)

Dieu est un Dieu jaloux ; il se comporte un peu comme les époux de la terre, parce qu'il est « l'époux de nos âmes ». C'est ainsi que « ce bon Dieu ne veut pas que nous donnions satisfaction à d'autres au préjudice de l'amour que nous lui devons, comme les époux terrestres qui ne veulent pas que leurs femmes fassent les doux yeux à d'autres qu'à eux... » (14)

Il est vrai que de son côté Dieu est inlassablement fidèle à ses affections. « ... Quand Dieu prend une fois en affection une âme, quoiqu'elle fasse, il la souffre ». Il se comporte comme un père qui souffre de son « petit tout ce qu'il lui fait », allant jusqu'à lui dire : « mords-moi, mon enfant... » (15)

Les volontés divines, que transmet saint Vincent, s'établissent dans un judicieux équilibre. Les Visitandines de Paris avaient reçu un legs pour installer un troisième monastère dans la capitale. Elles se croyaient obligées en conscience de consacrer tout l'argent à l'acquisition d'un immeuble, au risque de laisser sans ressources les Religieuses qui l'habiteraient.

Tel n'est pas l'avis de Vincent. Il écrit donc : « ... Dieu ne veut que ce que vous pouvez... » Et il insiste pour que ses correspondantes soient prévoyantes. (16)

Ainsi, à travers le sûr jugement de son interprète, la volonté divine parvient aux Religieuses, scrupuleuses et apeurées, comme au rappel au sens des réalités.

Elle tient le même compte des possibilités humaines dans ces explications fournies à un missionnaire par son Supérieur général, au sujet de la durée de l'oraison mentale. Théoriquement il faut la poursuivre pendant une heure. Mais en pratique il est permis de s'accommoder à la nécessité des affaires... car Dieu ne nous demande rien qui soit contraire à la raison... » (17)

Ce n'est pas pour rien que monsieur Vincent est contemporain de Descartes. Les volontés divines ont la bonté d'accepter que leur présentation s'en ressente.

Constamment, on est incliné dans la ligne d'une activité sagement répartie. Quiconque éprouve la tentation de s'en écarter est ramené à la raison, car « Notre Seigneur veut que nous le servions avec jugement ; et le contraire s'appelle zèle indiscret... » (18)

Nous avons pu constater qu'en parlant de Dieu, Vincent de Paul use parfois de périphrases qui portent la marque de son époque. Son caractère propre et ses dispositions transparaissent aussi dans ses présentations des attributs divins.

Ce n'est certes pas assez pour dire qu'il arrange à son gré le visage

de son Dieu. Comme ses coreligionnaires, il reçoit fidèlement des Livres Saints les traits sous lesquels il l'adore, sans chercher à les modifier ni à les atténuer.

Saint Vincent enseigne, en plein accord avec la Bible, que Dieu prolonge de génération en génération les châtements mérités par les plus lointains aïeux.

« ... D'où vient que nous voyons dans le monde certaines familles qui vivent si bien en la crainte de Dieu ?... C'est que leurs pères ont mérité de Dieu cette grâce, par leur bonne et sainte vie, à leurs enfants, selon la promesse de Dieu même, qu'il récompensera la vertu et la bonne et sainte vie des pères en leurs enfants jusqu'à la millième génération... Regardons de l'autre côté. Il se voit des personnes, un mari et une femme, qui vivent bien ; et néanmoins tout leur fond entre les mains ; ils ne réussissent à rien. Et d'où vient cela ? C'est que la punition de Dieu, qu'ont méritée leurs parents pour quelque grande faute qu'ils ont commise, passe en leurs enfants, selon qu'il est écrit, que Dieu châtie le pécheur dans les siens jusqu'à la septième génération... » ⁽¹⁹⁾

Le langage de la Bible n'est pas plus formel.

D'ailleurs la vengeance divine, qui passe sur la tête des descendants du transgresseur comme un héritage redoutable, le poursuit lui-même avec une vigueur proportionnée à sa faute. Elle n'attend même pas forcément qu'il ait commis une faute irréparable, car elle ne laisse rien impuni.

Aux prêtres de la Mission, qui étaient cependant dans la ferveur de leurs premiers débuts, Vincent donne cet avertissement solennel : « ... Quand une compagnie, une maison ou des particuliers donnent sujet au monde de parler ou d'agir contre, il faut ployer sous la main vengeresse de Dieu, qui ne laisse rien impuni, et qui châtie tôt ou tard les transgressions de sa sainte loi. En ce cas, Messieurs, les contrariétés qu'on souffre de la part du monde viennent de la part de Dieu irrité... » ⁽²⁰⁾

Pour être ainsi rudement passée au crible, il n'est pas du tout nécessaire qu'une réputation soit comptable à l'égard de Dieu de manquements, connus ou secrets, graves ou bénins. Il est toujours loisible au bon plaisir divin d'exercer à fond la patience du meilleur homme du monde, telle celle de Job au vieux temps, pour parfaire davantage sa résignation.

« ... Quand la calomnie charge les personnes qui servent Dieu fidèlement et qu'il donne main levée au malin esprit pour les cribler, comme il lui permit d'affliger son serviteur Job, c'est un grand bonheur et un état bienheureux, puisque c'est un moyen dont Dieu se sert pour les sanctifier de plus en plus... » ⁽²¹⁾

Des innocents peuvent être rudement touchés par les coups de

Dieu, sans qu'il ait immédiatement en vue leur perfectionnement, et sans qu'ils aient à subir les conséquences d'une faute commise par des devanciers inconnus. Il peut arriver que dans leur voisinage des hommes, qui leur sont étrangers, oublient le respect qu'ils doivent à la majesté divine. Inévitablement, ils seront atteints par la colère vengeresse qui vise les coupables. Qu'ils adorent néanmoins « la conduite de Dieu ». De l'épreuve, qui ne les cherchait pas directement, ils retireront du moins une résignation plus docile encore, une perfection mieux établie.

Vincent apprend qu'un navire, en partance pour Madagascar, a été brisé par la tempête. Or des missionnaires destinés aux indigènes se trouvaient à bord. Pourquoi donc ce désastre a-t-il été permis par la Providence ? « ... Peut-être y avait-il quelques péchés qui se commettaient dans ce vaisseau, que Dieu n'a pas voulu supporter davantage... Les désordres y étaient si grands, les jurements, blasphèmes et vilénies qui s'y commettaient, si horribles que cela était pitoyable... Enfin que savons-nous de la raison de cet accident ?... Ce que nous devons faire, ce doit d'être d'adorer la conduite de Dieu... » ⁽²²⁾

Claire ou ténébreuse, bienveillante ou très crucifiante, il n'importe : la conduite de Dieu trouve toujours incliné le front de Vincent de Paul. Il en accepte, sans mot dire, toutes les manifestations, comme il accueille sur Dieu, sans les discuter, toutes les données de la Bible.

Pauvre Vincent ! Il en vient à se demander s'il n'est pas cause lui-même, par ses péchés, des malheurs qui frappent parfois sa compagnie. Ainsi s'exprime son appréhension, lorsqu'il apprend que deux de ses prêtres sont gravement malades à Gênes : « ... Nous avons grand sujet d'appréhender que Dieu les retire tous les uns après les autres, à cause de mes péchés, qui seuls attirent sur la compagnie les disgrâces, qu'il plaît à Dieu de lui envoyer... » ⁽²³⁾

Ou bien encore, comme au temps de David, ce sont les prévarications des gouvernants qui valent à leurs subordonnés les rigueurs du ciel.

La peste sévit en Italie malgré les prières de l'Eglise. De toute évidence, « il faut que les péchés de l'Etat chrétien soient bien grands, puisqu'ils obligent Dieu d'exercer sa justice de la sorte... » ⁽²⁴⁾

Et plus cette justice redoutable s'exercera dans le mystère de motifs inaccessibles, plus Vincent de Paul s'entraînera à la bénir quand même.

Les nouvelles d'Italie l'alarment de plus en plus. Il ne sait plus que « prier et gémir ». La colère de Dieu s'appesantit « nonobstant les prières et bonnes œuvres qui se font pour apaiser sa justice ». Qu'à cela ne tienne, Vincent se jette amoureuxment en lui, par delà la brume qui s'épaissit : « ... Son saint nom soit à jamais béni ; et veuille

nous disposer à tous les événements de cette vie, pour mériter sa miséricorde en l'autre... » ⁽²⁵⁾

L'idée qu'un Dieu, qui frappe à coups redoublés malgré toutes les supplications, pourrait être capricieux ou méchant, n'effleure pas l'esprit de son serviteur.

Moins il verra clair dans ses sévérités, plus il s'appliquera à l'apaiser, humblement, filialement.

Le sévère visage de son Dieu attache et retient Vincent tout autant que ses sourires. Rien ne peut le séparer de lui. Quiconque s'y emploierait obtiendrait un résultat contraire : Vincent n'en répéterait que plus éperdument : « Son saint nom soit béni à jamais ! »

Ainsi se comportait Job parmi son total désarroi.

Les vues bibliques de Vincent de Paul sur Dieu commandent ses attitudes dans tout le détail de sa vie. La pensée des vengeances divines ne le lâche jamais.

Il explique posément aux Filles de la Charité que les mauvaises communions peuvent être punies de mort par Dieu. Il est peut-être des personnes dont les jours sont abrégés sur terre « en punition de ce grand mal ». Et il ajoute avec tremblement : « ... O mes filles, Dieu est juste. Et combien d'afflictions, combien de maladies ! Qui sait si ce n'est point en punition de tels crimes ?... » ⁽²⁶⁾

Il suffit d'ailleurs de bien moins pour être exposé aux mécontentements redoutables de Dieu.

Un prêtre de la Mission refuse de « montrer le chant ». Il n'assiste pas à l'office. Qu'il se tienne pour averti : « ... Je crains, lui écrit Vincent, que Dieu y remédie lui-même par quelque châtiment sur votre personne... » ⁽²⁷⁾

Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces rigueurs. Au demeurant, Dieu est toujours « le Dieu des armées » dont les interventions sont attendues jusque sur les champs de bataille, par exemple en faveur de la Pologne aux prises avec les Moscovites. ⁽²⁸⁾

Cependant, quelles que soient les aspérités qui hérissent, à l'occasion, les abords de sa présence, les siens ont raison de compter sur lui. Il sait les payer, comme les Hébreux des anciens temps, au prorata de leurs mérites.

Cette confiance imperturbable s'exprime en une formule décisive, et d'esprit tout biblique : « ... Si nous sommes fidèles à Dieu, rien ne nous manquera... » ⁽²⁹⁾

Elle peut aussi se traduire en termes moins catégoriques, plus nuancés, qui font penser à l'Évangile.

A quelqu'un qui vient d'obtenir satisfaction de son frère, au sujet d'un héritage, il est écrit : « ... Ne vaut-il pas mieux qu'elle vous vienne aussi doucement que si vous l'aviez recherchée avec rigueur ? Le bon Dieu fait toujours nos affaires lorsque nous faisons les siennes... » ⁽³⁰⁾

L'Evangile met sous la garde vigilante de la Providence chacun de nos cheveux. De même Vincent de Paul.

Il loue le Seigneur de ce qu'il a plu à sa bonté « changer en mieux l'indisposition » d'un archidiacre. ⁽³¹⁾

Sur cette voie évangélique, il s'engage même beaucoup plus avant, très candidement.

Il écrit en effet au Supérieur de la maison de Marseille : « ... Comment se porte M. Cornier de sa diarrhée ? J'espère de la bonté de Dieu qu'il l'en aura délivré... » ⁽³²⁾

Un prêtre de la Mission s'offre pour aller à Madagascar, malgré la longueur et les dangers de la traversée, les risques d'un climat insalubre, la perspective de ne jamais revenir en France.

L'offre est acceptée. Et l'homme est confié au Dieu de l'Evangile, dont les bontés sont inépuisables : « ... Allez donc, Monsieur... Je prie Notre Seigneur qu'il vous tienne par la main, qu'il vous défende et conserve dans les dangers, qui se rencontrent et sur la terre et sur la mer, de sorte que vous arriviez en ce lieu là en parfaite santé... »

Plus loin, la lettre remet encore, avec une instance nouvelle, son destinataire aux mains maternelles de la Providence : « ... Allez donc derechef, Monsieur, dans la confiance que celui qui vous appelle aura le même soin de vous que de la prunelle de son œil... » ⁽³³⁾

Décidément, nous avons tourné la page. Nous ne sommes plus en présence du Dieu redoutable de la loi ancienne, dont Vincent a conservé tous les traits avec une saisissante netteté. Il nous situe maintenant, au plein cœur de l'Evangile, dans la compagnie du Dieu d'amour.

Nous cherchons toujours le Dieu de Vincent de Paul, et nous le rencontrons. Il n'a qu'un seul nom, et sa réalité n'admet pas de partage. Mais il est très riche en ses attributs divers, que l'Ecriture met en lumière à ses différents âges. Leur harmonie parfaite s'établit hors de la vue de saint Vincent, qui admet sa réalité sans questionner son mystère.

Il se soumet aux rigueurs salutaires de la justice de Dieu, comme il s'abandonne à ses miséricordes, par un mouvement alterné de son âme qui recueille tout le bénéfice de cette alternance sans être désunie par elle.

Mais visiblement il se complaît dans les tendresses divines. Il lui arrive en effet d'en souligner fortement les expressions.

Au cours d'un commentaire sur la parabole des vierges folles et des vierges sages, il presse les sœurs de plaire en tout à Dieu, et il donne la raison de ses instances : « ... Si vous faites cela, lorsqu'il viendra, il vous embrassera comme ses épouses ; car il a un amour si grand pour les âmes qui lui sont fidèles qu'il n'y a point d'époux qui chérit son épouse, comme il chérit ces âmes-là... » ⁽³⁴⁾

C'est par suite de cette incroyable tendresse que « ... Dieu exauce les âmes bien disposées avant même qu'elles le prient... » ⁽³⁵⁾

Le motif des complaisances qu'il prend en l'âme qui s'applique à lui plaire est qu'elle lui ressemble. Il contemple en elle son propre visage, qu'elle tend à réfléchir aussi fidèlement que possible : « ... Il se voit là-dedans... Dieu prend un plaisir en cette âme-là, d'autant qu'il voit en elle les traits de ses divines perfections... » ⁽³⁶⁾

Plaisir tout divin et dépouillé. Aucune considération égoïste ne l'entache : si Dieu se réjouit de voir ses propres traits reproduits dans une âme, c'est que ces traits sont ceux des plus sublimes perfections. Dans les âmes, comme en lui-même, c'est à la perfection que Dieu est attaché.

Dieu n'a nul besoin personnel de ce que nous pouvons lui offrir. Les plus vives joies que lui causent nos vertus n'atteignent pas à l'intensité de celles qu'il trouve au sein de la suprême perfection, qui est réalisée en lui-même. « ... Il a des plaisirs infinis en lui-même et on ne peut rien ajouter à la gloire et au bonheur qu'il a et qu'il prend de lui-même. Ainsi celui qu'il prend de nous, c'est pour avoir sujet de nous faire du bien... » ⁽³⁷⁾ Ce bien divin est mis à notre portée dès que Dieu favorise la reproduction en nous des « traits de ses divines perfections ».

En dernière analyse, est-ce pour le plaisir qu'il y prend, est-ce pour le bien qu'il leur fait, que Dieu se complait parmi les hommes ? Vincent de Paul n'aime pas les raffinements de curiosité. Il se contente donc d'expliquer tout uniment à ses filles tantôt que Dieu prend plaisir parmi elles, tantôt que son plaisir consiste à leur faire du bien. Rien n'empêcherait d'entrecroiser indéfiniment les deux termes. En fait, ils sont inséparables dans la pensée de leur auteur. Ils se fondent dans l'unité d'un seul mouvement, qu'un amour sans cloisonnement entretient entre Dieu et les hommes.

Quel que soit d'ailleurs le problème qui surgisse au sujet des conduites divines, monsieur Vincent n'aime pas à en soupeser longuement les données, car il sait l'impénétrable mystère qui enveloppe l'Eternel. C'est pourquoi il préfère inviter ses prêtres à se redire, « comme saint Paul » (I Cor., II, 9) « que les yeux n'ont jamais vu, ni les oreilles ouï, ni l'esprit conçu rien qui lui soit comparable ». Et il continue : « C'est un abîme de perfection, un Etre éternel très saint, très pur, très parfait et infiniment glorieux, un bien infini qui comprend tous les biens et qui est en soi incompréhensible... » ⁽³⁸⁾

Toutefois, ce n'est pas pour que notre entendement reste en arrêt, au seuil du mystère, dans une immobile et impuissante incompréhension, que nous sommes conduits jusque-là. Vincent veut bien plutôt que notre vie y reçoive une invincible impulsion.

C'est pourquoi il poursuit sans désespérer : « Or cette connaissance

que nous avons que Dieu est infiniment élevé au-dessus de toutes connaissances et de tout entendement créé nous doit suffire pour nous le faire estimer infiniment, pour nous anéantir en sa présence et pour nous faire parler de sa majesté suprême avec un grand sentiment de révérence et de soumission ; et à proportion que nous l'estimerons, nous l'aimerons aussi et cet amour produira en nous un désir insatiable de reconnaître ses bienfaits et de lui procurer de vrais adorateurs. » ⁽³⁹⁾

Le mystère divin ne fascine pas l'intelligence de Vincent de Paul ; il ne stimule pas les investigations de son esprit à proportion des résistances qu'il leur opposerait. Ce n'est pas comme une énigme à élucider qu'il se présente à lui.

La vision qu'il prend des insondables profondeurs de Dieu, à la lecture de saint Paul, agit plutôt sur ses forces de vie et détermine leur jaillissement. Il lui suffit de savoir que Dieu est élevé au-dessus de toutes connaissances, pour l'estimer infiniment. De cette estime sans mesure naît un profond amour. Cet amour éprouve un insatiable désir de se prouver par des actes personnels, et de gagner à Dieu d'autres adorateurs qui l'aimeront pareillement. La foi en Dieu est pour saint Vincent un inépuisable ferment d'activité et une inépuisable source de vie.

Dieu est constamment agissant. Il est présent dans les mille détours des circonstances, avec lesquelles Vincent est aux prises. Il est présent aussi dans la fluidité de la vie et il adapte son action à ses lois.

Rien ne se fait au hasard. Dieu est partout avec son intelligence toujours en éveil, et son activité jamais lassée.

Vincent le saisit dans la splendeur de la création qui tient de lui sa beauté par un emprunt permanent : « ... La beauté de Dieu... est le principe de toute la beauté et perfection des créatures. N'est-ce pas de lui que les fleurs, les oiseaux, les astres, la lune et le soleil empruntent leur lustre et leur beauté ?... » ⁽⁴⁰⁾

Cette correspondance habituelle avec la présence de Dieu dans l'univers se précise, se fragmente à l'infini, car Vincent ne croit guère aux causes secondes. C'est du moins une de ses correspondantes qui nous en informe sans ambages, en lui écrivant : « ... Nul ne peut nuire à celui que Dieu protège et qui ne croit aux causes secondes non plus qu'au diable... Votre Révérence m'a appris cette leçon depuis environ quatre ans... » ⁽⁴¹⁾

Il n'est pas certain que sous la plume de son auteur présumé, cette idée aurait pris ce tour dégagé. Il reste vrai néanmoins que dans les activités avec lesquelles il prend contact, Vincent discerne, de façon habituelle, l'action sous-jacente de Dieu.

Il remercie un de ses prêtres des bons avis qu'il en a reçus. Mais que cet homme judicieux n'élargisse pas outre mesure son mérite personnel. Il est dûment averti en effet que ses sages conseils sont

« un effet de l'esprit de Dieu », qui s'est servi de lui comme d'un intermédiaire pour faire arriver jusqu'à la compagnie « diverses lumières ». A Dieu donc la toute première reconnaissance : que « son saint nom soit béni ! » ⁽⁴²⁾

Il ne reste plus au Mans que deux missionnaires. Comment pourront-ils donc répondre favorablement à toutes les demandes qui leur seront adressées ? Ils se multiplieront et ils prêcheront, s'il le faut, tous les jours, même s'ils n'ont pas le talent de parole nécessaire. « ... Si vous le faites, leur est-il indiqué, Dieu suppléera à ce qui vous manque, et... par l'exercice il vous fera la grâce de l'acquérir... » ⁽⁴³⁾

La méthode à suivre peut se préciser dans ce mot d'ordre : vous avez peur de ne pas savoir prêcher assez bien ; prêchez, et par l'exercice vous acquerez ce qui vous manque. Mais il ne faudra pas que les deux missionnaires se méprennent sur la part qui leur reviendra dans l'efficacité de cet exercice. Il sera un instrument aux mains de Dieu, qui s'en servira pour leur assurer le résultat souhaité.

Même langage, plus précis encore et plus ramassé, au pauvre Bourdais resté seul à Madagascar après la mort de ses compagnons. Il ne faut pas, dans sa solitude, qu'il doute du succès, comme si les disparus avaient été un atout indispensable dans la partie engagée. Seule l'action de Dieu est décisive : il suffira donc que Dieu la condense sur un seul support au lieu de la répartir entre plusieurs. Bourdais réfléchira sur cette considération qui lui est proposée au sujet de la mort des autres missionnaires : « Dieu voulant le bien qu'ils ont désiré de faire, n'en a pas voulu empêcher l'effet en les ôtant du monde, mais le produire par vous, en vous y conservant... » ⁽⁴⁴⁾

D'ailleurs, s'il est vrai que Dieu utilise le concours des hommes pour faire aboutir ses desseins, il ne limite pas son action parmi eux à leur seule collaboration. Il est présent dans la trame des événements, importants ou menus, qui influent sur les hommes, sans être eux-mêmes de provenance humaine.

Par exemple, quand les Filles de la Charité sont mises en devoir de changer de maison, qu'elles ne se disent pas : « ... C'est telle rencontre qui me fait sortir de ce lieu-là... » Qu'elles comprennent plutôt bien « que c'est le soin de la divine Providence » pour elles. ⁽⁴⁵⁾

Un religieux a offert à Vincent un ouvrage. L'ouvrage n'a pas encore été lu. Le donateur n'a pas encore été remercié. On serait heureux que des circonstances favorables fissent apparaître une éclaircie dans des occupations trop tassées. Mais sous ces circonstances une présence sacrée est saluée : que « Dieu » donne le temps nécessaire à la lecture projetée. ⁽⁴⁶⁾

Le Supérieur de la maison de Rome est à l'affût d'un immeuble plus spacieux. Qu'il prenne patience : Dieu « fera cela par des manières

imprévues et des moyens extraordinaires, et peut-être quand nous n'y penserons point... » ⁽⁴⁷⁾

Les événements qui s'enchaîneront de proche en proche, pour aboutir à ce résultat, ne trahiront leur secret qu'au dernier moment. C'est qu'ils seront liés les uns aux autres par une main invisible : la main même de Dieu, qui travaillera dans leur obscurité en se passant des hommes.

Non seulement elle peut se passer d'eux, mais au besoin, sans déceler davantage sa présence, elle saurait bien déjouer leurs oppositions et écarter leurs obstacles.

C'est ce qui pourrait arriver pour l'établissement de Cracovie. Des difficultés sont à prévoir à son sujet. « ... Mais si le plaisir de Dieu est qu'il se fasse, sa Providence trouvera moyen d'en lever les empêchements... » ⁽⁴⁸⁾

D'ailleurs, dans leur cheminement mystérieux, les événements en gestation, grâce à Dieu qui les mène, tirent parti même du désordre qui voudrait brouiller leur route. « ... Dieu permet quelquefois le mal pour un bien et le désordre pour établir son contraire... ! » ⁽⁴⁹⁾

Au terme du chemin, une fois atteint le résultat que les interventions divines ont préparé, leur ensemble et leur persévérance se révèlent d'impressionnante manière, sous les yeux de l'observateur qui regarde en arrière.

Un Polonais, admis dans la compagnie des prêtres de la Mission, est ainsi invité à bien considérer « les conduites de Dieu » à son égard.

Dieu « vous a fait venir en France, et vous y a laissé pour vous faire entrer parmi nous, et vous y élever aux lettres, à la piété et aux fonctions ecclésiastiques. » Il « vous a par après ramené en votre pays et à même temps ouvert la porte à quantité de biens que vous y pouvez faire... » ⁽⁵⁰⁾

Chaque membre de phrase synthétise ici une somme considérable d'événements, assez obscurs sans doute, peut-être minuscules, qui ont été orientés par Dieu, chacun pour sa part, vers les résultats globaux.

Comprise de cette sorte, l'action divine ne laisse rien en dehors d'elle.

C'est pourquoi Vincent de Paul n'hésite pas à établir des comparaisons entre les procédés dont se sert l'activité de Dieu et les procédés de la nature.

Il observe des ressemblances à cet égard jusque dans le domaine réservé de la grâce. Il note en effet que « la grâce imite la nature en plusieurs choses, laquelle les fait naître brutes et mal agréables ; mais avec le temps elle les perfectionne ». ⁽⁵¹⁾

D'autre part il lui arrive de parler tour à tour de l'action de Dieu et de l'action de la nature, dans une explication qui porte sur les mêmes

faits, tant il est sûr que la nature ne s'isole pas des directions divines mais en suit le mouvement.

A une Fille de la Charité, qui traverse une épreuve et voudrait en être tirée au plus tôt, il écrit : « ... Il n'est pas expédient de panser si tôt les plaies qui sont si fraîches, parce que cela leur nuirait plus qu'il ne servirait ; comme au contraire, quand on laisse la nature agir seule, le mal se guérit plus tôt... »

La part de la nature dans la cautérisation des plaies est nettement précisée, qu'il s'agisse de blessures physiques ou de blessures spirituelles. Que la bonne sœur sache donc être patiente et faire crédit au temps, à la nature : la paix reviendra.

D'ailleurs Vincent se plaît à penser que déjà peut-être elle est revenue ; et c'est à Dieu maintenant qu'il en attribue le retour. Il ajoute en effet sans transition : « ... Le même Dieu qui vous a autrefois délivrée de semblables affections, lorsque vous pensiez que votre mal était irrémédiable, le même Dieu vous aura pareillement garantie de cette autre peine intérieure... » ⁽⁵²⁾

Ainsi se trouve restituée à Dieu la direction souveraine de la tâche que la nature poursuit sous ses auspices, en plein accord avec ses volontés.

Vincent ne veut pas soustraire la nature à la présence agissante de Dieu. Lorsque d'aventure il attribue trop délibérément à des procédés naturels des résultats déterminés, il se reprend, il rectifie : à aucun prix il ne veut frustrer Dieu de sa part, au bénéfice de la seule nature.

Il parle d'un apothicaire qui a fait un pèlerinage pour obtenir la faveur de guérir les écrouelles par simple attouchement. Le brave homme a cependant la prudence de ne pas se démunir de ses autres procédés de guérison plus terre à terre. S'il ne plaît pas à Dieu qu'il réussisse par simple attouchement, il se propose de donner au patient des remèdes « comme il fait à d'autres, qu'il a guéris par ce moyen. »

Ici intervient immédiatement une rectification : ce n'est pas l'apothicaire qui guérit avec ses remèdes, mais « pour mieux dire, Notre Seigneur... » ⁽⁵³⁾

Dieu est partout dans l'activité de la nature, toujours attentif et vigilant. En revanche sa volonté sait être patiente et s'adapter au jeu des forces naturelles. Il sait attendre qu'elles soient prêtes à le seconder, pour décider ses propres interventions.

L'Italie entière est affligée par la peste. Vincent promet aux missionnaires de Rome qu'il continuera de prier « ... afin qu'il plaise à Dieu de la délivrer bientôt... ce qu'il y a sujet d'espérer qu'il fera, observe-t-il judicieusement, maintenant que les froids vont purifier l'air... » ⁽⁵⁴⁾

Partout présent et agissant dans la nature, Dieu ne s'arrête certes pas au seuil de notre vie. Son activité au contraire s'exerce en elle pour la soutenir et la vivifier du dedans.

A l'un, saint Vincent écrit qu'il prie Dieu afin « ... qu'il soit la vie de notre vie et l'unique prétention de nos cœurs... » ⁽⁵⁵⁾

A un deuxième : « ... Que Dieu soit votre esprit, votre force, votre prétention, votre vertu, votre succès et votre gloire... » ⁽⁵⁶⁾

A un autre encore : « ... J'ai grande compassion de tant de peines que vous avez et plutôt à Dieu que vous fussiez dans le repos que je désire ! Jusqu'alors je ne cesserai de prier Notre-Seigneur qu'il soit votre force, votre soulas, votre consolation et votre tout... » ⁽⁵⁷⁾

Même vue toujours avec, en plus, une note affectueuse délicatement nuancée, dans une lettre à Louise de Marillac : « ... Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre soulas en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail... » ⁽⁵⁸⁾

A travers ces images diverses il apparaît que Dieu est présent dans les péripéties les plus variées de notre vie. En chacune d'elles il adapte son concours aux nécessités du moment. Les formes de son action, toujours condescendantes et malléables, se prêtent aisément aux conditions diverses qui les sollicitent ; elles se modèlent, avec une extrême bienveillance, sur les formes changeantes de notre vie.

Du mouvement de la vie, qu'elle appuie sans relâche, l'action de Dieu veut avoir aussi l'allure silencieuse. C'est en effet dans le recueillement du silence qu'il faut essayer d'entrer en communication avec elle. Que les Filles de la Charité prennent donc l'habitude de le pratiquer, si elles veulent se placer dans l'ambiance de Dieu. « O mes sœurs, insiste leur Père, le bon exercice que c'est de garder le silence ! C'est dans le silence que l'on peut entendre Dieu parler à nos cœurs. Ayez-y grande dévotion... » ⁽⁵⁹⁾

Qu'importe que l'action divine se dérobe, s'il lui plaît, à notre regard. Même si nul bruit ne décèle son travail aux curiosités inquiètes, elle ne le poursuit pas moins dans l'âme, pourvu que le mauvais vouloir de l'homme n'entrave pas son développement.

C'est ce qui est rappelé à une correspondante, pour apaiser ses impatiences : « ... Quand vous ne le verriez pas, Notre Seigneur ne laissera pas de... vous sanctifier insensiblement, tandis que vous lui serez fidèle... » ⁽⁶⁰⁾

« L'esprit de Dieu », qui aime une action silencieuse et discrète, se plaît aussi dans une sérénité paisible, apparentée au recueillement et à la discrétion du silence. « ... L'esprit de Dieu ne nous inquiète jamais... L'esprit de Dieu est un esprit de paix, c'est une lumière douce qui s'insinue sans faire aucune violence... Tout ce qu'il fait est toujours suivi de suavité et de douceur... » ⁽⁶¹⁾

« L'esprit de Dieu » n'aime ni les troubles de l'inquiétude, ni les agitations de la violence. Saint Vincent tient cet aperçu de l'Écriture

qu'il cite en l'occurrence : « *Non in commotione Dominus...* » (III, Rois, XIX, 11). Il le tient aussi de son expérience qui a dû goûter bien souvent la paix équilibrée d'une activité non pas fiévreuse et trépidante, mais ordonnée et puissante. C'est à la force de Dieu, paisible et douce, que cette activité faisait hommage de sa fécondité, empreinte « de, suavité et de douceur ».

Vincent de Paul revêt, à l'occasion, de quelques colorations de son temps le Dieu qu'il adore. Il lui arrive même parfois de lui prêter sa propre bonhomie, mais c'est de sa foi sans partage qu'il le reçoit filialement.

Tous les traits que les Livres Saints ont fixés se retrouvent en lui sans altération. La diversité de ses attributs ni ne la divise, ni ne le déchire sous les yeux de son adorateur. Vincent n'aime pas à questionner le mystère où il est sûr que s'établit leur harmonie. Quels qu'ils soient, ils agissent profondément, les uns et les autres, sur tous les moments de sa vie, tour à tour rians ou difficiles, clairs ou voilés d'ombres.

Dieu, à la fois redoutable et paternel, est présent dans toutes les circonstances qu'il traverse. Il est aussi présent dans le mouvement de sa vie, car sa vie, comme toute vie du reste, se meut dans sa puissante et vivante infinité.

Porté vers un tel Dieu, de tout son élan, par une foi sans réserve Vincent de Paul en reçoit un incommensurable surcroît.

RÉFÉRENCES

1 : VI, 582. — 2 : IX, 489. — 3 : XI, 42. — 4 : II, 5. — 5 : IX, 419. — 6 : XI, 236. — 7 : XII, 388. — 8 : XI, 369. — 9 : XII, 148. — 10 : IX, 471. — 11 : IX, 474. — 12 : IX, 156. — 13 : IX, 131. — 14 : IX, 73. — 15 : XI, 388. — 16 : VIII, 42. — 17 : VIII, 368. — 18 : I, 84. — 19 : XI, 442. — 20 : XII, 280. — 21 : XII, 280. — 22 : XI, 375. — 23 : VI, 464. — 24 : VI, 149. — 25 : VI, 373. — 26 : IX, 236. — 27 : VII, 561. — 28 : V, 337. — 29 : VIII, 99. — 30 : VII, 348. — 31 : VIII, 137. — 32 : VIII, 139. — 33 : VIII, 89-90. — 34 : X, 616. — 35 : XII, 16. — 36 : X, 544. — 37 : X, 408. — 38 : XI, 48. — 39 : XI, 48. — 40 : XIII, 143. — 41 : VIII, 525. — 42 : VI, 326. — 43 : VI, 570. — 44 : VIII, 157. — 45 : IX, 73. — 46 : VI, 601. — 47 : VII, 543. — 48 : VII, 261. — 49 : VI, 605. — 50 : V, 104. — 51 : III, 187. — 52 : VII, 546. — 53 : VI, 623. — 54 : VI, 116. — 55 : VI, 562. — 56 : VII, 542. — 57 : II, 597. — 58 : I, 73. — 59 : IX, 120. — 60 : VIII, 318. — 61 : XII, 350.

CHAPITRE IV

SOUS LA DÉPENDANCE DE DIEU

SOUVERAINETÉ DE DIEU. — LA VOLONTÉ DE DIEU EN TOUT. — LE « BON PLAISIR » DE DIEU. — DIEU SOUVERAIN BIEN. — AMOUR DE DIEU. — AMOUR AFFECTIF ET AMOUR EFFECTIF. — TOUT FAIRE POUR L'AMOUR DE DIEU. — AMOUR SANS PARTAGE. — AIMER LES AUTRES POUR DIEU. — AIMER DIEU POUR LUI-MÊME. — CAPTÉ PAR DIEU. — TOTALE APPARTENANCE. — DIEU UNIQUE MODÈLE. — PROPULSION INFINIE.

La foi sans mélange de saint Vincent l'enveloppe, le pénètre complètement de la pensée de Dieu.

Effectivement son attention personnelle, constamment guidée par sa foi, rencontre Dieu à tout moment, au dedans comme hors de lui-même.

Ce Dieu, vêtu de tous les attributs de la Bible et de l'Évangile, tour à tour redoutable et tendre, agira donc sur toutes les facultés de Vincent de Paul.

Présent dans sa propre vie, agissant dans la vie universelle qui l'enserme de toutes parts et le porte, Dieu le pénétrera d'autant plus profondément de son influence, dans ses pensées et dans ses activités, qu'il est la Toute Puissance, insondable, infinie.

Vincent, en toute vérité, se livrera à lui de tout son esprit, de tout son cœur, de toutes ses forces.

Le principe fondamental de cette dépendance absolue est exprimé en termes lapidaires. Le regard fixé sur son Dieu, tel qu'il se présente à lui dans sa Toute-Puissance, Vincent prononce : « ... Nous tenons notre vie de sa main libérale, nous ferions une injustice si nous refusions de l'employer et de la consumer selon ses desseins... » ⁽¹⁾

Le ton est catégorique, presque tranchant. Comment ne voudrait-il pas écarter toute discussion, puisque la vérité de notre entière dépendance, par rapport à Dieu, est absolue ?

C'est de la même sorte que se donnent les indications nécessaires

sur la manière dont nous devons accorder notre vie avec les « desseins » de Dieu.

« ... Nous devons employer toute notre vie à faire en tout et partout la volonté de Dieu... Nous la ferons toujours... toutes les fois que nous ne ferons point la nôtre ; et quand nous ferons la nôtre, nous ne ferons point celle de Dieu... » ⁽²⁾

Abdiquer totalement sa volonté propre, pour se livrer sans réserve à l'action divine : la consigne est claire. Trop claire peut-être, car elle risque, par sa rigidité même, d'amener le patient à regimber.

Eh ! bien, malgré ce risque, Vincent poussera sa pointe plus avant encore dans le sens où il est engagé. Puisque la souveraineté de Dieu sur nous est absolue, nulle concession ne peut être accordée aux résistances humaines.

Des sœurs s'étaient mis en tête de faire diriger leur conscience d'après leur choix personnel librement établi, comme si elles avaient le droit d'avoir une volonté propre. La Fondateur va-t-il fermer les yeux devant ce cas concret ? Tout au contraire, il en profite pour rappeler avec plus de force le principe qu'il a posé. Il grossit la voix, et c'est presque avec indignation qu'il s'exclame : « ... Chose pitoyable qu'une pauvre créature veuille se forger une autre conduite que celle que Dieu lui a donnée... » ⁽³⁾

Les sœurs iront donc, droit leur chemin, sous la dépendance de Dieu. Leur soumission se gardera bien d'avoir le moindre soubresaut. Quelle que soit la volonté divine, « ... il faut obéir volontairement, ponctuellement, gaiement, promptement... » ⁽⁴⁾

L'acquiescement au vouloir divin ne se contente pas de dos courbés. Il lui faut le cœur, il lui faut tout l'être.

Ces dispositions indispensables sont indiquées en une comparaison fort pittoresque : « ... Que fait celui qui est parfaitement soumis aux ordres de la Providence ? Il fait comme la jument qui se donne à tout ce qu'on veut, quand on veut et de la manière qu'on veut... » ⁽⁵⁾

Une jument à ce point assouplie comprend le sens de la plus légère pression qui s'exerce sur elle, et elle s'élance, sans tourner la tête, vers tout point qu'il plaît à son maître de choisir.

C'est bien en effet à cette extrême docilité qu'il importe d'atteindre. Monsieur Vincent la recommande en termes formels : il faut s'appliquer « d'une égale affection » à tout ce que marque la volonté de Dieu, « soit agréable ou désagréable ». ⁽⁶⁾

Cette soumission peut être sollicitée à tout moment. Les moyens de s'exercer ne lui font pas défaut.

Les Supérieurs ont en permanence qualité pour représenter la volonté divine auprès de leurs subordonnés.

Dans les intervalles où ils font silence, leurs inférieurs ne sont pas pour autant laissés à eux-mêmes, à leur indépendance. C'est aux pro-

fondeurs de leur conscience que pourra retentir alors la voix de Dieu, leur intimant ses volontés par les appels solitaires dont elle les pressera.

« ... La volonté de Dieu... ne consiste pas seulement à suivre ce que nos Supérieurs nous prescrivent, quoique... ce soit un chemin assuré pour le faire, mais à répondre à tous les mouvements intérieurs que Dieu nous envoie... » (7)

La volonté souveraine de Dieu ne lâche donc pas ses sujets. Ils sont à elle, sans partage, sur toute la durée du temps.

Ils sont à elle aussi à tous les degrés de la dépendance, sous tous ses aspects.

Il ne suffit pas que leur volonté se livre tout entière, sans le moindre murmure, de bon cœur. En cet état, ils pourraient encore escompter que les raisons des impulsions qu'ils reçoivent leur seraient communiquées. Elles éclaireraient leur marche et faciliteraient leur abandon. De quelque manière, Dieu pourrait leur faire entrevoir les motifs de ses conduites à leur égard. Ils s'approprieraient cette lumière ; et dès lors, en marchant dans son sillage, ils conserveraient quelque chose de leur appartenance personnelle.

Mais ce ne serait plus le don total, le total abandon à la volonté de Dieu.

Vincent extirpe donc cette ultime racine du personnalisme. Il invite à accepter, de la part de Dieu, un « bon plaisir » qui ne produise aucune justification.

Il écrit à Louise de Marillac : « ... Adorez-le donc, ce bon plaisir, sans vous enquérir d'où vient que Dieu se plaît de vous voir en l'état de souffrance... »

En termes d'une très nette précision, il lui définit les droits absolus de ce bon plaisir de Dieu. Le Tout-Puissant attend d'elle l'« abandon à sa conduite, sans discussion de la raison de sa volonté, si ce n'est que sa volonté est sa raison même, et que sa raison est sa volonté... » (8)

Mais qu'importe, au demeurant, que « le bon plaisir de Dieu donne ou refuse ses raisons. Dans les deux cas, indistinctement, la foi de Vincent de Paul a l'assurance inébranlable que Dieu est « le souverain bien et la source de tous les biens ». A son sens, « malheureux celui qui ne se contente pas de Dieu ! Et bien malheureux ceux qui préfèrent une créature ou quelque autre chose à leur créateur !... » (9)

Dans ces conditions, les ténèbres où le total abandon à Dieu se jette résolument ont beau être profondes, il va quand même droit devant lui sous le bon plaisir divin, dans sa réconfortante certitude de tout gagner en paraissant tout perdre.

Un nom familier et très attrayant est porté par le Souverain Bien. Il exprime à merveille toute la bienfaisance divine : Dieu est « Père », est-il rappelé aux Filles de la Charité.

Il ne suffit donc pas qu'elles lui consentent une obéissance empressée,

comme à un maître qui n'a pas à s'expliquer. Leur soumission s'ingéniera à donner de l'agrément à Dieu. « ... Elles ne doivent aspirer ni respirer que pour lui plaire... » ⁽¹⁰⁾

Tout aussitôt qu'elles y arrivent, elles doivent se sentir récompensées de leur abnégation, au point de ne plus désirer d'autre bonheur. « ... Une Fille de la Charité... ne doit désirer d'autre récompense... que de plaire à Dieu seul... » ⁽¹¹⁾

Et « c'est en cela que consiste la perfection des Filles de la Charité : ne tenir à rien qu'à Dieu... » ⁽¹²⁾

C'est donc bien toujours l'admission de la totale dépendance vis-à-vis de Dieu. Mais dans la docilité de la volonté devant le maître, le cœur trouve son compte parce que ce maître est souverainement paternel et digne d'être aimé sans mesure.

La soumission et l'amour se fondent en un mouvement unique, désintéressé comme le don de soi, satisfait comme le bonheur.

De ce fait, les âmes qu'entraîne ce mouvement reçoivent de lui une telle impulsion qu'elles n'ont pas besoin d'autres considérations pour soutenir leur ascension.

En effet parce qu'elles aiment bien Dieu, elles « ne regardent point : « si je ne fais telle chose pécherai-je ? » Au contraire, c'est assez leur dire, pour les porter à faire tout ce qu'elles peuvent, que leur faire entendre qu'elles » lui « font plaisir ». ⁽¹³⁾

Cette explication définit assez clairement la nature de la satisfaction que l'âme fidèle peut toujours trouver dans la certitude de plaire à Dieu.

Ce bonheur du croyant ne lui est pas forcément rendu sensible. Les sœurs en sont avisées : « ... Mes chères sœurs,... si vous faites les choses de votre vocation, assurez-vous que vous aimez Dieu, et que vous l'aimez avec plus de perfection, sans comparaison, que ne font celles qui le sentent beaucoup et qui ne font pas ce que vous faites... » ⁽¹⁴⁾

Vincent distingue clairement l'« amour effectif » de Dieu de l'amour « affectif », grâce auquel « la personne qui aime est pleine de goût et de tendresse, voit continuellement Dieu présent, trouve sa satisfaction à penser à lui et passe insensiblement sa vie en cette contemplation... » ⁽¹⁵⁾

La récompense de l'amour qui trouve en lui-même ce « goût », cette « tendresse », cette « satisfaction », se laisse aisément apprécier.

Le bonheur de l'amour qui « agit pour Dieu sans sentir ses douceurs » ⁽¹⁶⁾ est plus difficile à saisir selon les normes ordinaires.

Il se prend sur des sommets de l'âme où ne se savoure plus, comme précédemment, la suavité des « tendresses ». Il est seul, nu, dépouillé, dans la conscience de l'homme qui goûte simplement l'assurance qu'il a fait son possible pour tout donner à Dieu, maître, souverain bien,

père, afin de lui plaire. Cet avertissement intime, telle est sa récompense.

Encore peut-il arriver que cet avertissement soit contrecarré par des doutes. « De pauvres filles... se découragent... Elles pensent que tout est perdu, qu'elles n'ont que faire en la compagnie... », parce qu'elles ne sentent pas les « tendresses » de Dieu, et qu'elles ne savent plus si elles lui plaisent. ⁽¹⁷⁾

Il faut qu'elles continuent leur route quand même. Puisque cette route les porte vers Dieu, elles font sa volonté, elles lui plaisent. Dans le désarroi de leur conscience, qui ne sait plus quel témoignage elle doit se rendre, leur marche est leur immédiate récompense, elle-même, elle seule.

Mais que leur constance ait bien soin de s'offrir à Dieu, à son bon plaisir, à son amour, sinon tout ce qu'elle endurerait ne servirait de rien.

C'est en s'appuyant sur saint Paul, comme précédemment sur le « bienheureux évêque de Genève », que Vincent rappelle ce point capital aux prêtres de la Mission : « ... Tout ce que nous faisons ou souffrons, si nous ne le faisons ou souffrons pour l'amour de Dieu, tout cela ne nous sert de rien ; voire même quand nous serions brûlés tout vifs, ou que nous donnerions tous nos biens aux pauvres..., si nous n'avons la charité et si nous ne le faisons ou souffrons pour l'amour de Dieu, cela ne nous servira de rien... » ⁽¹⁸⁾

D'activités multipliées, de générosités consenties, de souffrances endurées, l'homme peut tirer vanité ou profit. Dans ces circonstances diverses il arrête à sa hauteur le fumet du sacrifice. Dieu n'a d'agréable que le sacrifice que l'homme lui offre par amour.

Il n'est pas de limite aux appétits d'oblation que doit susciter une pareille conviction. Mais dès l'instant où apparaît une modeste offrande d'amour empressée à lui plaire, Dieu l'agrée, dût-il la recueillir dans la plus humble activité, dans des gestes d'eux-mêmes indifférents, et que rien ne caractérise, hormis leur désir de plaire quand même à Dieu malgré leur pauvreté et leur insignifiance.

La règle de conduite à suivre est toute claire. En ce qui concerne « ... les choses nécessaires, le bon plaisir de Dieu est que nous les fassions pour l'amour de lui... Si elles ne sont pas nécessaires, le bon plaisir de Dieu est que nous nous en privions et mortifions ; si elles sont désagréables et mortifiantes à la nature, que nous les embrassions... Si elles n'ont rien d'agréable ou de désagréable... la volonté de Dieu est que nous les fassions pour l'amour de lui... » ⁽¹⁹⁾

Quels que soient les choix, importants ou accessoires, que notre conduite ait à faire, une formule qui ne varie pas en condense la règle : il faut tout faire pour l'amour de Dieu.

Dans ces conditions, Vincent de Paul a bien raison de conclure, à la

suite de saint Paul qu'il cite encore : « ... Monsieur..., si nous voulons, nous pouvons faire la volonté de Dieu toujours... » Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin, à tout instant de la vie, de ses origines jusqu'au dernier soupir, inclusivement.

Vincent aime à détailler les conséquences, redoutables ou plus accessibles, de cette universelle soumission à Dieu par amour. Il entend bien qu'à cet égard personne autour de lui ne soit dans l'ignorance.

« ... Peut-être, mes filles, ne savez-vous pas comme l'on peut aimer Dieu souverainement. Je vais vous le dire. C'est l'aimer plus que toute chose, plus que père, mère, parents, amis ou une créature quelconque ; c'est l'aimer plus que soi-même ; car s'il se présentait quelque chose contre sa gloire et volonté, ou qu'il fallût mourir pour lui, il vaudrait bien mieux mourir qu'agir contre sa gloire et son pur amour... » ⁽²⁰⁾

A un prêtre de la Mission, qui n'est pas suffisamment dans ces dispositions, il est rappelé qu'il faut « ... que nous ne nous affectionnions aux choses que pour Dieu et selon Dieu, et que nous cherchions et établissions premièrement son royaume en nous, et puis en autrui... » ⁽²¹⁾

A d'autres moments, monsieur Vincent s'explique avec un enjouement discret. Mais c'est afin de faire pénétrer plus aisément la leçon, qui reste grave sous sa présentation malicieuse. C'est ainsi qu'il parle en connaisseur de la Fille de la Charité qui se soumet minutieusement à toutes les exigences de l'amour de Dieu. « ... Elle ne s'amuse plus à penser à elle-même, ni à ses habits, à aimer cette robe, ce collet, ce corps piqué, ces souliers, ni aucune chose de la terre, ah ! elle aime Dieu de tout son cœur, et son amour est tout pour lui... » ⁽²²⁾

Les sœurs souriaient-elles quelque peu, au moins d'un sourire invisible, en écoutant leur bon père ? Peut-être, car ses traits étaient sans doute détendus ; et il était décidément bien renseigné sur certaines faiblesses féminines.

Sourire hésitant toutefois, car les pauvres filles s'entendaient dire qu'il ne fallait plus « s'amuser » à penser à elles-mêmes, ni à rien de ce qui, dans leurs entours, pourrait un bref instant retenir leur regard.

Dieu seul doit capter toute leur attention, ainsi qu'il apparaît dans cette adjuration pathétique : « ... Bannissons de nos esprits le soin de nos parents, de nos pays, l'amour d'une sœur plutôt que de l'autre... S'il y a quelque chose qu'on doive craindre, c'est de nous trouver attachées à quelqu'autre chose » qu'à Dieu. ⁽²³⁾

C'est net : il faut que les sœurs sachent affermir leur main pour élaguer résolument tout ce qui pourrait disputer à Dieu une parcelle de leur cœur.

Et quand elles l'auront fait, il ne conviendra pas qu'elles s'attardent à regarder douloureusement en arrière. Leurs regrets seraient encore

des larcins faits à Dieu, puisqu'il doit avoir le cœur tout entier, libre de toute autre emprise.

Des sœurs changées de résidence oublieront donc « l'affection qu'elles pouvaient avoir pour les compagnes qu'elles ont quittées. Elles ne penseront plus qu'à se « bien acquitter de tout ce que Dieu demande » d'elles dans leur situation nouvelle. ⁽²⁴⁾

Contre cette exigence il semble que la nature risque de se redresser. Or, ce n'est là qu'une étape d'une route qui peut en comporter de bien plus douloureuses encore.

Saint Vincent en effet revient volontiers sur le devoir d'aller, s'il le faut, jusqu'à mourir pour Dieu par amour. Il veut visiblement familiariser ses disciples avec cette perspective.

« ... Il faut, leur répète-t-il, se résoudre avec l'Apôtre, à choisir les tourments et la mort même plutôt qu'à se séparer de la charité de Dieu... » ⁽²⁵⁾

Perdre la vie dans les supplices les plus raffinés, pour l'amour de Dieu : il faut s'y tenir prêt. La nature sera tentée de protester ? Eh ! qui donc ne le sait ! Vincent parle même expressément de ses répugnances.

Bon gré mal gré elle devra cependant se faire à l'idée de toutes les immolations. Et ce n'est pas seulement dans l'excitation du péril immédiat qu'il lui faut se projeter à leur hauteur. C'est à froid, bien à l'avance, qu'elle se tiendra prête à faire à Dieu l'oblation suprême de la vie.

Le moyen pour y parvenir est indiqué à Louise de Marillac : « ... Il faut agir contre ce qui fait peine, et briser son cœur, ou l'amollir, pour le préparer à tout... » ⁽²⁶⁾

Briser son cœur, tout net ; ou le réduire lentement, patiemment, à petits coups répétés et obstinés : dans l'un et l'autre cas, c'est la même volonté implacable d'aboutir à la totale immolation de soi, pour l'amour de Dieu.

Il est vrai, si crucifiant que soit ce choix, qu'il n'en est pas un seul autre qui soit possible aux yeux de saint Vincent, tout entier conquis par la vision du « souverain Bien ».

D'un côté il aperçoit l'absolue prédominance de Dieu ; de l'autre, il voit que les personnes qui cherchent leurs « plaisirs n'ont que des pensées de terre, des discours d'esclaves et des œuvres mortes... » ⁽²⁷⁾

Selon ce langage, inopérantes et mortes sont les œuvres de ceux qui refusent de se placer docilement sous la dépendance de Dieu, qui les libérerait des pensées de la terre et les ferait vivre en Dieu et pour Dieu.

Vincent de Paul, lui, se range délibérément sous cette dépendance. Il ne s'en suit pas cependant qu'il se condamne à n'aimer plus rien ni personne autour de lui.

Telle est la solution à laquelle il s'attache : « ... Nous ne devons jamais avoir d'amour pour autre que pour Dieu ; ou si nous en avons, ce doit être pour l'amour de Dieu... Si une sœur aime sa sœur, il faut que ce soit à cause de sa vertu et des grâces de Dieu qui sont en elles. Tout de même, si un père aime ses enfants, s'il leur procure du bien, il faut qu'il le fasse pour l'amour de Dieu qui les lui a donnés et qui veut qu'il les aime... » (28)

Vincent dit encore, devant des dames du monde, qu'il veut engager dans ses confréries, qu'il faut « n'avoir de cœur que pour Dieu..., de volonté que pour l'aimer..., de temps que pour le servir. Si on a de la complaisance pour le mari, c'est pour Dieu ; du soin pour les enfants, c'est pour Dieu ; de l'application pour les affaires, c'est pour Dieu... » (29)

Lorsque les sœurs se dévoueront pour les pauvres, c'est pour Dieu qu'elles le feront. Qu'elles disent à Dieu : « ... Mon Dieu, quand je ferai quelque chose pour les pauvres, je veux le faire pour l'amour de vous, donnant la nourriture à ce pauvre corps afin qu'il ait des forces pour vous servir... » (30)

C'est pour Dieu encore que les prêtres de la Mission sont envoyés aux pestiférés, aux esclaves. L'un d'eux reçoit cet encouragement : « ... Je ne puis assez remercier Dieu de la disposition qu'il donne à un chacun de vous de lui faire un sacrifice de sa vie, en l'exposant si besoin est pour l'assistance des pestiférés... Cela ne peut être que par une charité souveraine qui regarde purement Dieu dans le salut des âmes... » (31)

A propos du dévouement dépensé par les siens en Tunisie, Vincent a cette remarque : « ... Il n'y a que la seule piété qui mène à exercer ces actes de charité en faveur des esclaves, pour l'amour de Dieu seul... » (32)

Le seul amour de Dieu est souverain. Tous les autres amours, quand ils ont droit à l'existence, ne sont que des vassaux de cet unique amour. Directement ou à travers eux, c'est toujours à lui qu'il faut tendre. Il est tout seul le but de nos efforts, au sens plein du mot.

Le pestiféré a raison de remercier chaleureusement l'héroïque assistance qui le secourt. Mais qu'il comprenne bien que c'est son âme, pour Dieu « purement », que cherche d'abord le missionnaire.

Les Filles de la Charité se multiplient auprès du pauvre, mais c'est pour le service de Dieu qu'elles veulent refaire ses forces.

En la personne de son petit enfant, c'est au don de Dieu que le père offre son amour ; et cet amour, en même temps, est un acte d'obéissance à la volonté d'en haut qui l'ordonne.

Une Fille de la Charité a le droit d'aimer sa compagne, à condition que ce soit pour sa vertu et les grâces que Dieu lui confère. Autrement

dit, ce qu'elle affectionnera en elle ce sera ou bien le rayonnement, ou bien la présence même de Dieu. Sortie de là, sa sympathie aurait toute chance de s'égarer sur une piste fâcheuse.

Certes, parmi la solitude terrestre où il doit se confiner, l'homme a la ressource capitale de se dire que Dieu l'enveloppe de sa paternelle sollicitude, et supplée à tous les autres amours qui pourraient le tenter.

Assurément ; mais à celui qui peine, à travers tous les isolements, pour monter vers elle, cette paternité ne réserve pas que des caresses.

Vincent donne en effet à ses prêtres un avertissement décisif. Il les prévient que Dieu peut nous sevrer « de tous les biens..., afin que nous l'aimions de tout notre cœur, de toutes nos forces... » ⁽³³⁾, pour lui-même, et non pour « ses biens ».

La même note est soulignée, en une image fort expressive, pour les missionnaires de Pologne, durement éprouvés : « ... Il y a sujet d'espérer qu'il en sera de vous comme des arbres fruitiers, car d'autant plus qu'un rude et long hiver les resserre et les empêche de pousser, tant plus prennent-ils de profondes racines et portent plus de fruits... » ⁽³⁴⁾ »

Saint Vincent a ici en vue ses établissements de Pologne. Mais pour les individus aussi les épreuves ont des résultats salutaires, selon les idées qu'il leur inculque : les rigueurs de l'hiver obligent les racines à s'approfondir en Dieu.

« ... Il se faut donner à Dieu en toutes les manières et souhaiter que sa volonté se fasse et nous y conformer, dans les occasions fâcheuses comme dans les agréables, lesquelles s'entresuivent incessamment, et pour cela requièrent de nous une disproportion à tout... » ⁽³⁵⁾

« Disposition à tout », heureux bénéfice des durs moments, où Dieu nous a « sevrés de tous les biens », « afin que nous l'aimions de tout notre cœur, de toutes nos forces », pour lui-même, pour lui seul, sans considération pour ses dons, pour « ses biens », puisqu'il nous les refuse et nous en sèvre, dans la dessein de nous élever à une surhumaine et totale épuration de notre amour pour lui.

Et qu'il « soit béni de ce qu'il a voulu que toutes les choses du monde soient incertaines et périssables, afin que nous cherchions en lui seul la solidité de nos desseins... » ⁽³⁶⁾

Puisque telle est, à ses yeux, la raison de nos épreuves, il est aisé de comprendre que Vincent de Paul ait pu dire que « ... nous devons aimer la main paternelle qui nous frappe, étant également adorable dans les châtements qu'elle exerce comme dans les faveurs qu'elle distribue... » ⁽³⁷⁾

Adorable et toute aimable cette « main paternelle », qui ne frappe monsieur Vincent qu'afin de l'attacher plus étroitement à la bonté du Père, en le séparant des agréments qu'elle pourrait lui départir.

Il sait que « l'or est purifié dans la fournaise... » ⁽³⁸⁾ Et il a l'ambition de n'offrir à Dieu qu'un or sans alliage.

En mettant leurs pas dans ses pas, ses disciples chercheront, en toutes circonstances, à s' « abandonner à Dieu, afin qu'il dispose » d'eux « selon son bon plaisir et non selon » leurs « sentiments ». ⁽³⁹⁾

Ils sont instamment invités à le suivre dans cette voie : « ... Tendez toujours... » vos énergies « contre l'inclination naturelle qui porte » à rechercher les récompenses terrestres. « C'est le moyen des moyens pour honorer Dieu... » ⁽⁴⁰⁾

Affermi de façon inébranlable en cette assurance qu' « il faut aller à Dieu tout droit et ne chercher qu'à lui plaire... » ⁽⁴¹⁾, Vincent de Paul s'avance avec une intrépidité que rien ne peut déconcerter. Entièrement captée par Dieu cette force vitale échappe à toute autre attirance. Elle est libre, ou plutôt libre est en elle la force même de Dieu.

Vincent en vient à offrir à Dieu son acceptation héroïque, non seulement de ce qui peut arriver de bien et de mal à sa personne et à son entourage, mais de tout le mal de l'univers et de toute la peine qui peut gémir à travers le vaste monde.

C'est dans les dernières années de sa vie qu'il entretient l'un de ses prêtres de cette émouvante « disposition de volonté ».

« ... Il m'est venu ce matin, écrit-il, en ma chétive oraison, un grand désir de vouloir tout ce qui arrive dans le monde, et bien et mal, de peine tant générale que particulière, parce que Dieu le veut, puisqu'il l'envoie... Étudions-nous donc d'avoir cette disposition de volonté à l'égard de celle de Dieu ; et entre plusieurs grands biens qui en proviendront, celui de la tranquillité d'esprit ne sera pas des moindres... » ⁽⁴²⁾

Le problème du mal, de la souffrance, s'imposait à l'attention de saint Vincent au point de menacer sa « tranquillité d'esprit ». Il ne cherche pas cependant à le résoudre par un effort personnel, en quête d'explications plus ou moins adéquates. Comme toujours, il veut plutôt réduire sa volonté à s'établir dans le sens de la volonté divine. Pour y parvenir, il ne se soucie pas de fermer les yeux devant l'effrayante réalité, afin de ne pas être tenté de demander à Dieu les raisons de sa conduite. Sans trembler, dans la « tranquillité » de son esprit, désormais sauvegardée, il la veut lui-même, parce que Dieu la veut. Il n'en retient qu'une seule raison : le vouloir divin.

Quoiqu'il advienne en lui, autour de lui, à perte d'horizon, Vincent de Paul est à Dieu, en tout, partout.

Il lui soumet son esprit, qu'il comprenne on ne comprenne pas ses volontés ; il lui abandonne son cœur, pour qu'il le réconforte ou le fasse souffrir, selon qu'il lui plaira. Il ne se réserve rien.

Ainsi dépouillé, il est compréhensible qu'il attende de Dieu seul sa force et sa vitalité.

Il déclare donc de la manière la plus nette « qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'avoir une bonne pensée, si Dieu ne la lui inspire... » (43)

Cependant, bien loin d'être découragé par la conviction de cette extrême faiblesse, il y trouve, au contraire, une raison très particulière d'affermir son regard. Il le fixe, en effet, non sur les ressources humaines, puisqu'elles sont inopérantes, mais sur l'infinie puissance de Dieu, qui est prête à l'envahir tout entier. C'est à la mesure de cette puissance, qui se substitue à sa faiblesse, que sa confiance est portée à s'étendre.

« ... Tirons, dit-il, notre force de notre faiblesse » puisqu'elle « sert de sujet » à la force divine « pour se rendre elle-même notre force. » (44)

Il serait moins confiant, si ses forces personnelles, plus assurées de leur solidité, dérobaient une zone quelconque à la puissante emprise de Dieu.

Malgré le sentiment de son insuffisance, il est toujours prêt à tendre ses énergies pour l'action. Outre sa ferme certitude que Dieu soutient constamment toute bonne volonté, il a la nette vision d'un imprescriptible devoir à remplir. A sa faiblesse Dieu demande néanmoins d'agir. Il suffit que s'exprime cette volonté souveraine pour qu'il se mette à l'œuvre, sans se laisser arrêter par la conscience de sa débililité.

Il se répète seulement, pour s'encourager, comme il répète autour de lui : « ... Encore que je ne sois pas digne de faire telle chose, parce que Dieu le veut, je la ferai pourtant, afin de lui plaire, puisqu'il la désire de moi ... » (45)

Dieu devant lui, qui l'appelle ; Dieu en lui, qui le vivifie : double élément d'une indomptable détermination, que rien ne pourra décourager.

Toutefois, en raison de la toute puissance divine et de la faiblesse humaine, l'activité de Dieu seule est indispensable dans les œuvres qu'il poursuit en collaboration avec l'homme. L'aide que nous apportons à leur réalisation tire son efficacité de la vertu agissante dont il nous investit.

C'est dans cet esprit qu'une mise au point est adressée à un Supérieur qui doutait de ses capacités : la libéralité de Dieu « suppléera aux vertus qui vous manquent. ... Comme vous vous confiez entièrement en sa bonté, vous devez souffrir qu'elle continue à faire son œuvre par vous... » (46)

Appuyé sur Dieu, tout puissant et tout bon, Vincent de Paul est d'un imperturbable optimisme. Il se croit essentiellement fragile,

sa lucidité discerne tous les obstacles qui peuvent surgir, mais Dieu est avec lui : le résultat de ses efforts ne sera donc pas malheureux.

De cette invincible espérance, fondée sur Dieu, il travaille à établir autour de lui la contagion.

Un missionnaire reçoit de lui cette exhortation : « ... Anéantissez-vous devant Dieu, reconnaissant que vous n'êtes rien qu'un instrument inutile, et capable de tout gêner. Mais, tel que vous êtes, abandonnez-vous à sa divine conduite... Je vous prie... de prendre courage et d'espérer que tout ira bien, alors même qu'il vous semblera le contraire... » ⁽⁴⁷⁾

Cet appel est adressé au Supérieur de Gênes. En fait, c'est aux oreilles de tous les prêtres de la Mission que l'écho doit s'en répercuter. Le véritable missionnaire, en effet, doit tenir pour certain que s'il se maintient bien dans la confiance en la Providence, « il sera toujours sous la protection de Dieu ; et par conséquent aucun mal ne lui arrivera et aucun bien ne lui manquera, lors même qu'il pensera que selon les apparences tout va se perdre... » ⁽⁴⁸⁾

Le langage de cet optimisme impénitent modifie ses expressions selon les nécessités qui le déterminent, et selon les personnes qu'il veut reconforter. Mais les principes qui l'appuient ne varient jamais : l'impuissance de l'homme est indéniable ; d'elle-même elle serait décourageante. Seulement Dieu l'étaye à proportion de ses besoins, pourvu que l'homme ne contrarie pas son intervention.

La pensée de ce constant appui de la Providence conduit, vis-à-vis d'elle, à l'abandon filial, voire même ingénu, d'un petit enfant.

« ... Nous n'avons qu'à nous abandonner à sa conduite... de même qu'un petit enfant fait à sa nourrice. Qu'elle mette son enfant sur le bras droit, il s'y trouve bien content ; qu'elle le tourne sur le gauche, il ne s'en soucie pas ; pourvu qu'il ait sa mamelle, il est satisfait. Nous devons donc avoir la même confiance en la Providence divine, puisqu'elle a soin de tout ce qui nous concerne en la manière qu'une mère nourrice a soin de son enfant... » ⁽⁴⁹⁾

Cette manière de voir générale se concrétise, au besoin, en un mot d'ordre très précis. Puisque Dieu veille toujours et ne retire jamais sa main tutélaire, il ne faut jamais s'inquiéter. Aux missionnaires de Pologne, très préoccupés au sujet de leurs entreprises, il est défendu d'avoir tant de « sollicitude ». Ne sont-ils pas placés sous la sauvegarde divine, que rien ne peut surprendre ? « ... Laissons faire à Dieu, lequel parfait les choses quand on y pense le moins... » ⁽⁵⁰⁾

Animateur et gardien de notre vie, Dieu est seul à pouvoir assurer son bonheur. « ... Tout ce qui ne tend pas là n'est que douleur et désolation... » car « ... les choses du monde périssent... » ⁽⁵¹⁾

« Douleur et désolation » parmi l'entremêlement des joies terrestres, toutes précaires et périssables. La vie divine au contraire

est fondée en durée. Seul celui qui se l'incorpore est assuré de la même durée dans la possession.

Dans le don généreux qu'il fait à Dieu de toutes ses affections, Vincent se persuade aisément qu'il est sage, car il ne se déprend que d'éléments caducs, pour se lier à la stabilité de Dieu.

Avec cette ardeur de renoncement, et cette force de conviction, où il ne découvre que sagesse, Vincent ne quitte pas des yeux son Dieu. C'est le modèle suprême qu'une propulsion irrésistible le pousse à copier trait par trait, et que du même élan il impose à l'imitation des autres.

C'est lui, écrit-il à une sœur « qui vous a appelée pour vivre de sa vie et pour entrer dans ses opérations par l'exercice de la charité. Ayez-le donc toujours en vue, ma sœur, pour former vos œuvres sur ses intérieurs et tout votre intérieur sur ses exemples... » ⁽⁵²⁾

Aux efforts tentés pour atteindre, de proche en proche, à cette reproduction, il n'est pas assigné de limite. « ... Se perfectionner comme le Père éternel !... Voilà la mesure... Il faut aller toujours avant... Et si au matin nous sommes à six degrés, que nous soyons à sept après-midi, en faisant nos actions autant parfaites qu'il nous sera possible. » ⁽⁵³⁾

Il faut donc se tenir soi-même toujours en haleine. Nul arrêt n'est admis dans la tâche immense. Comme la perfection du modèle est infinie, c'est à l'infini que doit se hausser la volonté de la réaliser.

« ... Ceux qui aiment bien Dieu... craignent de ne l'aimer pas ; car comme il leur paraît infiniment aimable, ils voient que leur amour n'est rien en comparaison de celui qu'il mérite... » ⁽⁵⁴⁾

C'est la marche à l'étoile, jamais atteinte, mais suprêmement attirante.

Malgré tout, la marche de saint Vincent est plus sûre du résultat. Certes il sait qu'une incommensurable distance existera toujours entre la perfection divine et l'humanité la plus dégagée de ses faiblesses. Mais il espère fermement que Dieu le pénétrera davantage de son rayonnement à chaque nouveau pas qu'il pourra faire vers lui.

La force conquérante de ce modèle est telle en effet qu'« ... il ne faut que s'appuyer fortement et solidement sur quelqu'une des perfections de Dieu, comme sur sa bonté, sur sa providence, sur sa vérité, sur son immensité... pour devenir parfait en peu de temps... » ⁽⁵⁵⁾

La beauté de Dieu ne se dérobe donc pas à notre poursuite comme un mirage inaccessible. Cette certitude entretient la confiance et soutient l'effort.

Il est vrai cependant que l'homme qui aime bien Dieu souffre de ne pas aboutir à une prise de possession plus complète de l'infinie

perfection divine. Il en souffre à proportion de l'attrait qu'elle exerce sur lui.

Vincent de Paul a éprouvé cette souffrance intensément. Parlant un jour du sacerdoce et des qualités qu'il exige, il tient ces propos étonnants : « ... Si j'avais su ce que c'était quand j'eus la témérité d'y entrer, comme je l'ai su depuis, j'aurais mieux aimé labourer la terre que de m'engager à un état si redoutable... Plus je deviens vieux et plus je me confirme dans ce sentiment, parce que je découvre tous les jours l'éloignement où je suis de la perfection en laquelle je devrais être... »⁽⁵⁶⁾

Il a l'impression de ne pas avancer au gré de ses ardents désirs. C'est pourquoi il dénonce impitoyablement sa « misérable vie ».

« ... Je suis toujours, gémit-il, dans la misère de mes imperfections ; et au lieu que l'âge de soixante ans que j'ai me devrait être un plus puissant aiguillon pour travailler à l'amendement de ma misérable vie, je ne sais comment cela se fait que j'y avance moins que jamais... »⁽⁵⁷⁾

Deux ans avant sa mort, il jette un regard sur les années écoulées, dont la postérité devait admirer la fécondité ; il est au contraire saisi de leur inanité, et il supplie qu'on l'aide à en réparer l'échec : « ... Je vous supplie, insiste-t-il, de ... demander pour moi l'esprit de pénitence pour pleurer ma misérable vie passée... »⁽⁵⁸⁾

Sa « misérable vie passée » ! Saint Vincent en est à ce point mécontent, parce qu'il la compare à l'idéal infini qui le sollicite. Puisque ses mains ne réussissent pas à l'enfermer, il déclare qu'elles sont vides.

Vides ses pauvres mains, au point qu'il redoute d'être condamné par la justice divine, à moins que Dieu ne le prenne en pitié.

Ses craintes font peine. « ... Je me vois bien éloigné, proteste-il, de l'état où vous me supposez, et au contraire dans celui qui mène au fond des abîmes, si Dieu n'a pitié de moi... Je ne suis plus bon qu'à réparer le temps perdu et à me préparer au jugement de Dieu. Heureux si je puis trouver grâce devant lui. »⁽⁵⁹⁾

Ses regrets se creusent si profondément qu'il se découvre comme le plus pitoyable des hommes. Il a « besoin du secours des bonnes âmes plus qu'aucune personne du monde, pour les grandes misères qui accablent » la sienne, et qui lui « font regarder l'opinion qu'on a » de lui comme un « châtiment » de son « hypocrisie ». ⁽⁶⁰⁾

Il cherche, parmi les siens, des intercesseurs auprès de Dieu, afin que lui soient pardonnées « les fautes incomparables » qu'il commet « tous les jours » dans la qualité de Supérieur général, dont il est « le plus indigne de tous les hommes. » N'est-il pas en effet « pire que Judas » ? ⁽⁶¹⁾

Vincent de Paul se met donc au dernier rang de l'humanité. Il va

plus loin encore, jusqu'à se demander s'il y a démon pire que lui.

Il se pose, coup sur coup, cette double interrogation : « ... Y a-t-il homme au monde plus méchant que toi ? Voire y a-t-il démon en enfer pire que moi ?... »⁽⁶²⁾

Le contraste est si saisissant entre l'outrance de ces condamnations et le mérite certain de l'homme sur lequel elles tombent, qu'on serait tenté de douter de leur accord avec la pensée intime de saint Vincent. Il se serait livré volontairement à ces excès de langage pour repousser loin de ses propres mérites une estime qui ne doit monter qu'à Dieu seul.

Mais en fait, le sens de ces rigueurs nous était déjà donné par l'intéressé lui-même, dès le moment où nous l'entendions faire la confidence de la peur qui talonne ceux qui « aiment bien » Dieu, d'être inférieurs à l'amour qu'ils devraient avoir. Ceux-là, disait-il, voient que « leur amour n'est rien » en comparaison de celui que mérite son objet « infiniment aimable ».

A mesure que s'intensifiait l'amour de Vincent de Paul pour son Dieu, il appréciait de façon plus saisissante tout ce qui continuait à lui manquer. Au sommet de son effort, il prenait une conscience aiguë de l'incalculable distance qui le séparait toujours de l'exemplaire divin, que sa soumission affectueuse s'imposait la tâche de reproduire.

Dans la plénitude de sa foi, il se plaçait tout entier sous la dépendance divine. Il soumettait à Dieu sa volonté sans réserve, il lui vouait son amour sans partage ; et cependant il souffrait de voir ses oblations toujours inférieures à ses aspirations : c'est qu'une propulsion incoercible le poussait à se remplir de Dieu, de son esprit, de sa vie infinie.

RÉFÉRENCES

1 : XI, 49. — 2 : XI, 364. — 3 : X, 514. — 4 : IX, 67. — 5 : XII, 235. — 6 : III, 513. — 7 : XIII, 615. — 8 : I, 559. — 9 : X, 210. — 10 : IX, 624. — 11 : IX, 625. — 12 : X, 519. — 13 : X, 110. — 14 : IX, 477. — 15 : IX, 475. — 16 : IX, 475. — 17 : IX, 477. — 18 : XI, 436. — 19 : XI, 314-15. — 20 : IX, 19. — 21 : II, 106. — 22 : X, 303. — 23 : X, 619. — 24 : X, 559. — 25 : XII, 145-46. — 26 : I, 586. — 27 : XI, 47. — 28 : X, 159. — 29 : XIII, 814. — 30 : X, 604. — 31 : VI, 137. — 32 : VI, 380. — 33 : XII, 390. — 34 : VII, 612. — 35 : IV, 279. — 36 : VI, 418. — 37 : V, 331. — 38 : X, 505. — 39 : VIII, 316. — 40 : VII, 289. — 41 : XIII, 689. — 42 : VI, 476. — 43 : X, 540. — 44 : I, 225. — 45 : X, 129. — 46 : V, 484. — 47 : VII, 551. — 48 : XI, 39. — 49 : X, 502. — 50 : V, 24. — 51 : VIII, 141. — 52 : VIII, 280. — 53 : XII, 76-77. — 54 : VI, 146. — 55 : XI, 31. — 56 : V, 567. — 57 : II, 70. — 58 : VIII, 398. — 59 : V, 343. — 60 : V, 580. — 61 : VII, 596. — 62 : X, 241.

CHAPITRE V

L'EMPRISE ÉVANGÉLIQUE ET CHRÉTIENNE

INTERPRÉTATION DE L'ÉVANGILE. — RAISONS DE LE SUIVRE. — LE MODÈLE. — AU PIED DE LA LETTRE. — VRAI DÉCALQUE. — ZÈLE MISSIONNAIRE, COMME JÉSUS-CHRIST. — PRÉDILECTION POUR LES PAUVRES, COMME JÉSUS-CHRIST. — JÉSUS-CHRIST EN CHAQUE SITUATION. — EMPRISE TOTALE.

Dieu était pour Vincent de Paul un exemplaire inégalable, sur lequel il fixait toute sa volonté d'imitation, dans un effort jamais comblé et jamais interrompu.

Cet élan, déjà irrésistible, reçut cependant de la foi de Vincent une autre poussée plus active encore.

Sa foi concrétisait en effet l'exemplaire divin dans l'Évangile, à portée de son regard. Elle y recueillait les paroles et les gestes de Jésus-Christ comme la projection visible de la perfection divine.

Saint Vincent était éperdument attiré par cette apparition. Son esprit était entièrement capté par elle.

De plus l'Évangile n'était pas seulement pour lui une présentation saisissante, sur le plan terrestre, de la vie divine qu'il s'agissait de reproduire.

Certes Jésus-Christ était Dieu. Mais c'était aussi un homme, qui était allé jusqu'aux extrêmes limites du sacrifice personnel, pour livrer toute son âme à l'influence divine.

A ce titre, Jésus-Christ offrait une imitation humaine, aussi achevée que possible, du modèle parfait qui vivait en Dieu.

Saint Vincent se sentait sollicité, sans trêve ni merci, de mettre ses pas dans les pas de cet homme qui le distançait toujours, quoiqu'il fit pour le rejoindre.

En bref, l'Évangile fait converger sous le regard confiant de Vincent de Paul, en une apparition unique et d'une inépuisable densité, un Dieu qui veut se faire voir et un homme qui s'attache à n'être qu'un décalque de Dieu.

En conséquence, bien plus encore que la contemplation de Dieu

dans son mystère, l'Évangile exerce sur lui une incalculable emprise.

Il en est ainsi parce que Vincent l'aborde dans toute la docilité de sa croyance. C'est elle qui trouve Jésus-Christ dans l'Évangile, sans le discuter, et se laisse subjugué par lui, comme elle rencontrait Dieu dans les événements et se plaçait sous sa dépendance.

Au premier regard cette docilité se nuance cependant de quelque fantaisie, du moins en surface.

Voulant mettre les Filles de la Charité en garde contre l'appât de l'argent, Monsieur Vincent leur raconte à sa manière, assez plaisante, l'histoire de Judas.

« ... Voici comme il commença. Il lui vint en l'esprit : « Je ne sais pas si cette compagnie durera ; il n'y a pas grande apparence. Ainsi il faut que je me réserve quelque chose. Au moins, si elle vient à faiblir, j'aurai de quoi subvenir à mes besoins... » ⁽¹⁾

Engagé sur cette pente, Judas glisse de proche en proche jusqu'à la trahison de son maître, par goût du lucre. Mais les péripéties de sa chute, dans le récit de Vincent, sont comme des projections sur le passé du sort attristant réservé à une pauvre sœur « qui manie de l'argent, ... si elle n'est pas exacte jusqu'à ce point qu'un double ne lui demeure pas entre les mains pour se l'approprier... » ⁽²⁾

C'est de la même sorte que la belle-mère de saint Pierre donne aux Filles de la Charité une leçon d'indifférence, dont les termes, au préalable lui ont été suggérés par Vincent. « Notre-Seigneur... vint dans sa maison, où elle ne témoigne point d'impatience pour son mal ; elle ne se plaint point, elle ne prie point son gendre, non pas même Notre-Seigneur... et Notre-Seigneur, voyant son indifférence, commanda à la fièvre de la quitter ; et au même instant elle fut guérie... » ⁽³⁾

Nous apprenons encore, avec le même agrément, la raison pour laquelle « ... Notre-Seigneur, qui savait toutes choses, pour éviter qu'il ne se passât rien dans sa compagnie d'indigne de telles personnes, envoyait toujours ses apôtres deux à deux. Et pourquoi ? C'était pour apprendre l'un de l'autre tout ce qu'ils faisaient et que l'un fût témoin des actions de l'autre, parce qu'il savait l'infirmité humaine, et combien il est dangereux de converser avec le monde, surtout avec l'autre sexe... » ⁽⁴⁾

Vincent a toujours la même aisance dans son interprétation des textes, pour nous expliquer, jusque dans le détail, quel fut le régime alimentaire du Maître.

« ... De quoi vivait Notre-Seigneur ? De pain. Il est entré chez le pharisien, dit la Sainte Écriture, pour manger du pain ; et en plusieurs autres lieux de même. Il n'est dit qu'une fois qu'il ait mangé de la viande : ce fut lorsqu'il mangea l'agneau pascal avec ses apôtres ; et une autre fois du poisson rôti... » ⁽⁵⁾

Après cela, comment hésiterait-on à pratiquer la frugalité dans l'entourage de saint Vincent ?

Ses Filles n'hésiteront pas davantage à faire bonne contenance devant les railleries qui peuvent les assaillir, après qu'elles auront prêté l'oreille à ce récit, qui leur est fait avec une assurance imperturbable. Lorsque Jésus « ... passait devant les cabarets, on se moquait de lui, on lui donnait des nasardes, et il était affligé entendant les vilaines chansons et les paroles insolentes qui se disaient dans ces lieux... » Et, pour terminer, cette brève exhortation qui est toute la raison des attitudes prêtées au Seigneur : « Ah ! mes filles, ne vous étonnez donc pas si l'on vous dit des choses semblables... » ⁽⁶⁾

Le bon monsieur Vincent est décidément très renseigné sur les dessous évangéliques.

Il sait pourquoi le Seigneur recommandait aux disciples qu'il envoyait en mission de ne saluer personne en chemin : « ... C'est de crainte que s'amusant par le salut, ils ne se missent en danger de parler d'autres choses et de venir à parler de ce qui se passait entre eux... » ⁽⁷⁾

Il n'ignore pas davantage le motif qui amena la troupe évangélique à accepter que son pécule soit grossi par des dames qui lui prêtaient de l'intérêt, bien que tout d'abord il eût été décidé de n'avoir « ni biens, ni provisions. » C'est que des foules la suivaient, sans avoir de quoi manger. Les dons des dames protectrices aideraient à sustenter ces affamés, toujours comme au temps de saint Vincent. ⁽⁸⁾

En ces menues occasions, le plus candide ment du monde, il introduit dans l'Évangile, sous la pression des circonstances où il vit, de piquantes précisions qui ajoutent une force nouvelle aux recommandations qu'il est obligé de faire à ses filles, aux missionnaires, aux dames bienfaitrices.

Ces fantaisies superficielles se retrouvent encore à l'occasion dans ses interprétations de la toute première histoire chrétienne, après la mort de Jésus.

Il explique aux sœurs que si elles sont infidèles à leurs règles, on pourrait leur retirer leurs emplois. Et il ajoute : « ... Il vous arriverait ce qui arriva à celui des Apôtres dont il fut dit : « Il lui faut ôter son évêché et le bailler à un autre... » (Actes I, 20) ⁽⁹⁾

Il connaît fort bien la manière dont fut rédigé le symbole des apôtres. « ... Quand les apôtres commencèrent à prêcher, voyant qu'il fallait se séparer, ils dirent entre eux qu'il fallait s'accorder en la manière d'instruire le peuple et firent le symbole qu'on appelle des apôtres. Saint Pierre commença le premier et dit : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. » Les autres apôtres continuèrent jusqu'à la fin... » ⁽¹⁰⁾

Parmi cet ensemble de notations naïves, Vincent de Paul conserve

cependant une remarquable liberté de jugement qui ne se laisse pas ligoter, même devant les plus grands de l'histoire apostolique. Il est tout disposé à les apprécier tous à leur juste valeur, car il n'ignore pas qu'il n'est personne qui soit sans défaut : « ... Aucun homme au monde ; non, aucun. Saint Paul, qui était un si grand saint, n'était-il pas des plus prompts et des plus colères qui se puissent rencontrer ? Il n'était que feu. Y eut-il homme plus attaché que saint Pierre ? Regardez-les tous et vous n'en verrez point qui n'ait sa tare... » ⁽¹¹⁾

Jésus-Christ lui-même, en passant sous ce clair regard, est observé comme chacun de ses disciples. Il est répondu en effet à un frère coadjuteur qui se plaignait de son Supérieur : « ... Que si vous l'avez vu agir quelquefois avec chaleur et fermeté, souvenez-vous que Notre-Seigneur ne traitait pas toujours doucement ses disciples ; il leur disait des paroles bien rudes, jusque-là d'appeler saint Pierre Satan et, ce semble, pour peu de choses... » ⁽¹²⁾

Un ferme bon sens permet à Vincent de garder son équilibre parmi les plus héroïques recommandations de l'Évangile.

Il sait que « le Fils de Dieu... ordonna... de ne se point mettre en peine du lendemain. » Mais voici son commentaire : « Cela se doit entendre de ne point avoir trop d'empressement ni de sollicitude pour les biens de la terre, et non pas absolument de négliger les moyens de la vie et du vêtement ; autrement il ne faudrait point semer... » ⁽¹³⁾

La marche de Vincent de Paul est réfléchie. Elle aime à appuyer ses pas sur la terre ferme.

Or ce sol résistant, d'où il entend prendre son élan, il le discerne, sans crainte de se tromper, dans les « vérités que Notre-Seigneur nous a enseignées de parole et d'exemple ». Il les trouve si bien accordées avec les lois de la vie dont il éprouve l'attrance, qu'à son sens « tout ce qu'on fait selon cela réussit toujours parfaitement bien, et les pratiques contraires tout au contraire... » ⁽¹⁴⁾

Au contact de ces « vérités que Notre-Seigneur nous a enseignées de parole et d'exemple », il s'établit hors des zones indistinctes où ses libres interprétations ne craignaient pas de se produire. A « ces vérités » il entend offrir une soumission telle, qu'elle soit marquée de leur empreinte avec une absolue fidélité.

Il l'affirme de la façon la plus formelle : « ... Le dessein de la compagnie est d'imiter Notre-Seigneur... Que veut dire cela ? C'est qu'elle s'est proposé de se conformer à lui en ses conduites, ses actions, ses emplois et ses fins. Comment une personne en peut-elle représenter une autre, si elle n'a les mêmes traits, linéaments, proportions, façons, regards ?... » ⁽¹⁵⁾

Il est résolu à offrir à l'action de l'Évangile une surface bien lisse, entièrement dégagée de tout obstacle, parce que telle est la volonté de Dieu : « ... Il faut... faire la volonté de Dieu... selon sa volonté,

c'est-à-dire en la manière que Notre-Seigneur a fait la volonté de son Père, étant sur la terre... » ⁽¹⁶⁾

La volonté de Dieu, d'elle-même, s'empare de Vincent de Paul sans rien lui laisser. Mais de plus elle l'assujettit sous l'emprise évangélique pour que cette emprise le pénètre jusqu'au fond de l'être. Et les deux influences, multipliées l'une par l'autre, exerceront dans le même sens leur action renforcée.

Vincent d'ailleurs de son propre mouvement, mû par un irrésistible attrait, se place dans le courant évangélique, sans qu'il soit urgent de l'y jeter : « ... O mon Sauveur Jésus-Christ, s'écrie-t-il..., que ne devons-nous pas faire pour vous imiter, vous qui nous avez tirés de la poussière et appelés pour observer vos conseils et aspirer à la perfection !... » ⁽¹⁷⁾

Dans cette impulsion entre, pour une part, une active gratitude pour l'appel qui a daigné se faire entendre, et qui sera librement suivi.

On y discerne en outre l'ardente conviction, renforcée par l'expérience, que les entreprises du fondateur, hors du courant évangélique, iraient à la dérive ou périraient sur place.

Il s'en explique avec une ferveur contagieuse : « ... Quel moyen de... conduire des âmes à Dieu, de s'opposer au torrent des vices d'un peuple, ou aux défauts d'un séminaire, d'inspirer les sentiments des vertus chrétiennes et ecclésiastiques ?... Ce n'est pas l'œuvre d'un homme, c'est l'œuvre d'un Dieu... C'est la continuation des emplois de Jésus-Christ, et partant l'industrie humaine ne peut rien ici que tout gâter, si Dieu ne s'en mêle... Ni la philosophie, ni la théologie, ni les discours n'opèrent pas dans les âmes ; il faut que Jésus-Christ s'en mêle avec nous, ou nous avec lui ; que nous opérions en lui et lui en nous ; que nous parlions comme lui et en son esprit... » ⁽¹⁸⁾

A travers ce témoignage enthousiaste, rendu à la vertu de l'Evangile, et cette adhésion résolue à toutes ses disciplines, transparaissent les observations personnelles de Vincent de Paul, accordées avec sa foi qui les appuie et qui ajoute à leurs conclusions la portée de ses enseignements.

En raison de cette concordance, Vincent sera lié avec une force accrue à Jésus-Christ, son modèle.

Ce modèle, au surplus, se présente à son regard chrétien dans le cadre grandiose de l'Incarnation du Verbe éternel. Les vertus de Jésus et ses abaissements sont les vertus et les abaissements volontaires du Fils de Dieu. Sous leur présentation dans l'Evangile, Vincent discerne d'émouvantes profondeurs. L'émoi qu'il ressent est en rapport avec cette valeur, qui dépasse toute proportion.

Il propose en exemple l'amour de Jésus pour Dieu, avec une émotion intense :

« ... Oh ! quel amour ! O mon Sauveur, quel amour n'avez-vous

pas porté à votre Père ! En pouvait-il avoir un plus grand... que de s'anéantir pour lui ?... O amour de mon Sauveur ! ô amour ! vous étiez incomparablement plus grand que les anges n'ont pu comprendre et ne comprendront jamais !... »

Cette vision initiale illumine toute la vie publique de Jésus. C'est à sa lumière que Vincent s'engage sans transition dans un long chemin merveilleux. « Ses humiliations, poursuit-il, n'étaient qu'amour, son travail qu'amour, ses souffrances qu'amour, ses oraisons qu'amour, et toutes ses opérations intérieures et extérieures n'étaient que des actes réitérés de son amour... » pour Dieu » ⁽¹⁹⁾

L'amour de Jésus-Christ pour les hommes participe de la même inépuisable force. « ... Il n'y a que Notre-Seigneur qui soit si épris de l'amour des créatures que de quitter le trône de son Père pour venir prendre un corps sujet aux infirmités. Et pourquoi ? Pour établir entre nous, par son exemple et sa parole, la charité du prochain... » ⁽²⁰⁾

Quelle que soit la vertu de Jésus sur laquelle s'arrête l'attention de saint Vincent, il aime à la voir surgir en lui des profondeurs où s'établit l'union de la divinité et de l'humanité.

S'il s'agit de l'humilité, sa réflexion se nourrit des paroles de l'Evangile : « ... Apprenez de moi... que je suis humble... » (Mat., XI, 29). Et il remarque : « Si c'était un apôtre, si c'était saint Pierre ou saint Paul qui nous fît cette leçon... on pourrait dire qu'ils étaient des écoliers comme nous... Oh ! quelles paroles ! apprenez de moi... non d'un homme, mais d'un Dieu... » ⁽²¹⁾

Même attitude à propos de l'obéissance. Elle incline l'homme, le met à la disposition d'autrui. Vincent pressent que l'esprit risque de se cabrer devant elle, dans la crainte d'être amené par elle à une diminution. N'importe, il la relève à la hauteur de Dieu, parce qu'elle a été pratiquée par Jésus, qui était Dieu. Que cessent donc toutes les résistances qui lui sont opposées. « ... Il faut bien dire qu'il y a quelque chose de grand et de divin en cette vertu, puisque Notre-Seigneur... a fait toutes les actions de sa vie par obéissance... » ⁽²²⁾

C'est l'évidence même : présentée aux hommes par un tel modèle, elle ne peut pas rester frappée de leur réprobation. « Il faut » désormais l'apercevoir à travers un resplendissement divin.

La douceur bénéficie du même prestige. C'est d'elle qu'il est dit qu'« un Dieu fait homme... est venu sur la terre pour nous montrer comme il faut que nous soyons faits pour être agréables à Dieu... » ⁽²³⁾

Parce que la vigilance d'un Dieu est toujours attentive en Jésus-Christ, c'est à toute minute de son existence qu'il offre le modèle des plus sublimes vertus, ne fût-il encore qu'un tout petit enfant, fût-il même encore enfermé dans le sein de sa mère. Bien plus, c'est dans ces périodes-là qu'il est le plus admirable en ses renoncements,

puisque la splendeur divine se voile alors, volontairement, consciemment, dans un être plus minuscule et plus effacé.

« ... Le corps admirable formé par le Saint-Esprit demeurer si longtemps enfermé dans une vierge ! Vouloir qu'il fût dit qu'on lui avait refusé logement et qu'il avait été réduit à une étable, et qu'après avoir reçu quelques hommages... il tombât incontinent dans le mépris, étant contraint de s'enfuir en Egypte, pauvrement, comme un enfant, que dis-je ? comme un Dieu faible et impuissant !... » (24)

Au terme de la vie de Jésus, la grandeur du modèle, qui s'est toujours étendue à l'infini, resplendit d'un éclat plus singulier encore, en raison des obstacles qui la mettent à l'épreuve.

A cette heure, les souffrances du supplicié ne sont pas seulement endurées avec un courage surhumain ; elles sont recherchées par un Dieu qui s'est délibérément offert au drame du Calvaire, qui en veut résolument pour lui-même les péripéties atroces et humiliantes, comme il voulait naguère les abaissements de la fuite en Egypte.

« ... Si vous voulez goûter tous les excès de sa passion très amère, vous admirerez comment il a pu ou voulu les endurer, lui qui n'avait qu'à se transfigurer sur le Calvaire comme sur le Thabor, pour se faire craindre et adorer... » (25)

Sur le plan où la foi de Vincent s'emplit de leur vision, les traits de Jésus s'harmonisent en une physionomie sans défauts. Les yeux ne perçoivent que le simple affleurement de ses vertus, mais leur jaillissement est insondable. De même ses actes prolongent leur portée au-delà de tout point visible. Ses inerties silencieuses, mais non pas inconscientes, ont leur mérite au temps qui précède sa naissance, comme aux premiers mois qui la suivent. Les souffrances de son agonie exténuée sont offertes par un libre choix, toujours vigilant et soutenu, sous l'angoisse qui apparaît.

La beauté de ce modèle n'est pas de la terre. C'est lui néanmoins que Vincent se met en devoir de reproduire. « ... Nous devons, estime-t-il, comme lui embrasser la pauvreté, les humiliations, les souffrances... » (26)

A ses yeux l'autorité de Jésus-Christ est absolue au même titre que sa sublimité : c'est l'autorité comme c'est la sublimité d'un Dieu. Il prendra donc chacune de ses leçons au pied de la lettre.

Ainsi engagé par sa foi dans l'enseignement de Jésus, saint Vincent en pressera tout le sens, en extraira toute la force. Il se saturera de l'esprit de l'Evangile.

De toute son attention, il est tendu vers ses règles de vie. Il ne faut pas en réduire la portée, mais les recueillir comme elles ont été formulées, dans leur teneur rigoureuse.

Il enseigne aux Filles de la Charité qu'elles doivent pratiquer un complet renoncement, qu'il s'agisse de leurs relations entre elles ou

de leurs rapports avec leurs familles. Qu'elles prennent leur mot d'ordre dans l'Évangile.

« ... Ecoutez Notre-Seigneur... : « ... Quiconque ne hait son père et sa mère, ses frères et ses sœurs n'est pas digne d'être enfant de Dieu. » C'est-à-dire, mes filles, qu'il les faut haïr, quand ils nous empêchent de tout quitter pour le suivre... O mes filles, il faut donc mourir à ses sentiments... » (27)

Le mot « haïr » est dans le texte. Il ne fait pas sursauter Vincent le moins du monde. Il le reprend même à son compte, en le faisant simplement suivre d'un bref commentaire qui en précise la portée. Qu'il soit bien entendu qu'« il faut mourir à ses sentiments ».

Au delà du cercle de famille et des relations d'amitié, cette mort volontaire continuera d'imposer sa loi universelle, telle que l'Évangile l'a fixée. « ... Quitter tout, sans espérance de rien posséder, sans savoir ce qu'on deviendra, n'avoir d'autre assurance que la confiance en Dieu, n'est-ce pas la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Y a-t-il rien de plus grand, rien de plus haut ?... » (28)

Pour entrer comme il convient dans ces vues, il n'est que de bien comprendre l'esprit de l'Évangile, de se livrer résolument à son courant.

Vincent raille avec humour ceux qui prétendent doser ces exigences sacrées d'après les normes de leur sagesse et de leur prudence.

« ... Voilà un jeune homme qui se présente pour être reçu dans une communauté ; mais devant que d'y entrer il va consulter un docteur, pour avoir son avis : « Je me sens pressé, lui dira-t-il, de me donner à Dieu en une telle compagnie, mais je serais bien aise de ne rien faire sans conseil. » Le docteur, pour bien juger de sa vocation, doit juger par les principes infaillibles de Notre-Seigneur qui dit : « Bienheureux sont ceux qui quittent père, mère, frères, sœurs, biens, plaisirs... et qui me suivent ». S'il juge selon cela, il jugera selon Dieu ; mais si, suivant sa propre raison, il lui dit : « Mon ami, votre dessein est de conséquence, et vous êtes encore jeune ; la religion est austère ; attendez ; vous avez un père et une mère qui s'affligeront si vous les quittez ; je pense que vous ne devez pas vous hâter. » Juger de cette manière, c'est une prudence, à notre sens, qui est selon le monde, c'est passer par-dessus l'Évangile, c'est dire au Fils de Dieu : « Vous n'y entendez rien, Seigneur ; vous n'avez pas considéré les difficultés qu'il y a de tout abandonner. » Donc pour bien juger des choses... il faut former notre jugement sur les maximes chrétiennes, toujours assurées, et non sur les maximes trompeuses des mondains... » (29)

Ce n'est sûrement pas Monsieur Vincent qui mettra jamais en discussion les maximes « infaillibles » du « Fils de Dieu ». Il n'aime même pas à introduire un intervalle, fût-il très mince, entre une expression évangélique et son contenu. Pour l'ordinaire, il préfère s'abandonner

sans partage à la résonnance de la parole qui frappe son oreille, sans chercher à savoir si la voix ne se force pas un peu pour être plus aisément entendue.

C'est bien sous ce jour qu'il se montre dans un commentaire sur le support des affronts : « ... La douceur ne nous fait pas seulement excuser les affronts et les injustices que nous recevons, mais elle veut même qu'on traite doucement ceux qui nous les font, par des paroles amiables, et, s'ils venaient à l'outrage jusqu'à donner un soufflet, qu'on le souffre pour Dieu... » ⁽³⁰⁾

Cette patience souveraine doit se distiller en toute occasion, du lever au coucher, chaque fois qu'elle sera mise à l'épreuve. Il faut toujours être prêt à pratiquer la « condescendance » pour « s'accorder avec le prochain », car « il est rapporté dans l'Évangile : « Si votre prochain veut vous faire aller un pas avec lui, allez-en dix... » ⁽³¹⁾

Et s'il arrive que le prochain use et abuse de ces souriantes dispositions, le bon Monsieur Vincent n'en gardera pas moins la sérénité de son allure. Il ne sera pas déçu, pas même étonné, car il se souvient de la parole de Jésus : « Je vous enverrai comme des agneaux parmi des loups. » (Mat., X, 16). Il rassure donc les siens, de tout son cœur tranquille : « ... Ne doutez pas, Messieurs, qu'il ne soit aussi avec vous en pareilles rencontres, pour vous faire... souffrir en parfaits chrétiens. Laissons-le faire, n'ayons en vue que son aimable et unique bon plaisir... » ⁽³²⁾

Il ne se contente pas de rassurer ses prêtres à l'avance. Lorsqu'ils sont aux prises avec des difficultés que leur crée le mauvais vouloir des hommes, il descend sans hésiter des sommets de la doctrine évangélique, non pour lui chercher des accommodements sous la pression des circonstances, mais pour lui frayer quand même son chemin par des indications pratiques, fût-ce au prix de pénibles humiliations pour les siens, voire même pour la compagnie dont il porte la responsabilité.

Un prêtre de la Mission s'apprêtait à donner une série de prédications qui lui avaient été demandées. Mais survient un Cordelier qui avait antérieurement produit son éloquence dans la localité. Il réclame encore la chaire. Le pauvre missionnaire ne sait que faire : convient-il de se laisser déposséder ? Ne vaut-il pas mieux résister ? Au surplus, l'intérêt de la compagnie est en cause. Le Supérieur Général est alerté. Monsieur Vincent répond du ton qu'il a toujours dans ses conférences, alors que l'adversaire n'est qu'une brumeuse possibilité, et non un belliqueux gaillard : que son envoyé cède la chaire à l'intransigeant cordelier, placidement, sans nul émoi. « ... Notre maxime et notre usage est de céder la chaire à quiconque viendra là où nous travaillerons, « et cela fondé sur ce que Notre-Seigneur enseigne cela implicitement : « Si l'on vous demande votre manteau donnez encore votre robe. »

Vincent discerne fort bien l'objection que pourrait lui faire son correspondant : une telle condescendance ne va-t-elle pas encourager les compétiteurs ? Après le cordelier, pourquoi un autre se priverait-il de faire à son tour la grosse voix ? Finalement, que restera-t-il à la pauvre compagnie ?

Que l'infortuné missionnaire reste silencieux, malgré son anxiété. Son Supérieur, en effet, fait à merveille la question et la réponse.

« ... Oui, mais, me direz-vous, si nous cédon, l'on nous fera la même niche partout où nous irons, aux carêmes et aux avents ; et nous voilà dans le mépris... »

Saint Vincent ne dit pas que le danger n'existe pas. Mais il ne cherchera pas à se prémunir contre sa menace. Recueilli, l'oreille tendue, il se contente d'écouter l'Evangile. La voix grave maintenant, il prononce résolument : « N'importe, nous ne sommes pas vrais chrétiens, si nous n'embrassons et chérissons tendrement les moqueries dont l'on nous chargera... » ⁽³³⁾

En s'effaçant, comme il le fait, devant un homme trop entreprenant, il n'a pas conscience de dépasser les limites de la commune vertu. Au contraire, il lui semble que s'il agissait autrement, il ne serait pas un « vrai chrétien ». A son sens, en l'occurrence il accomplit simplement son devoir, sans rien de plus.

D'ailleurs ce simple devoir du « vrai chrétien » entraîne encore l'obligation « d'embrasser et chérir tendrement » les moqueries.

Mais alors, dans la pratique des maximes de Jésus-Christ, où commence l'héroïsme ?

En vérité, la force ascensionnelle que Vincent puise dans l'Evangile défie le calcul ordinaire.

Son idéal le pousse à reproduire trait par trait Jésus-Christ, Fils de Dieu, à le décalquer, jusqu'à devenir sa vivante réplique, aussi exacte que possible.

Il admire « un bon serviteur de Dieu, qui étant dans son lit, malade..., s'investit des saints mystères de notre religion. Au ciel du lit il mit l'image de la très sainte Trinité ; au chevet celle de l'Incarnation ; d'un côté la circoncision ; d'un autre le Saint Sacrement ; aux pieds le crucifiement. Et ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, à droite ou à gauche, qu'il portât les yeux en haut ou en bas, il se trouvait toujours environné de ces divins mystères et comme entouré et plein de Dieu... » ⁽³⁴⁾

Le trait est chargé, mais il est sans doute authentique, puisque Monsieur Vincent nous le présente comme tel. Cependant il nous intéresse surtout parce qu'il est symptomatique de ses propres dispositions, qui le portent à s'imprégner totalement de l'Evangile, pour que son visage s'efface devant celui de Jésus-Christ.

Il avertit ses prêtres que telle doit bien être leur ambition :

« ... Mon Dieu... que bienheureux sont ceux qui se donnent à lui sans réserve pour faire les œuvres que Jésus-Christ a faites... Ils vivent purement de son esprit et répandent... l'odeur de sa vie divine... » ⁽³⁵⁾

Ils doivent vivre de son esprit, afin que leurs actes, inspirés par lui, émanant de lui, soient non plus leurs actes, mais ses actes.

Pour être bien sûr d'arriver à cette totale transfusion de vie, il importe de se demander à tout instant si Jésus-Christ consentirait à prendre à son compte la pensée qui s'ébauche en nous, l'acte que nous esquissons.

« ... La vraie prudence... nous donne pour règle inviolable de juger toujours de toutes choses comme Notre-Seigneur en a jugé ; en sorte que dans les occasions nous nous demandions à nous-mêmes : « Comment est-ce que Notre-Seigneur a jugé de telle et telle chose ? Comment s'est-il comporté en telle et telle rencontre ? Qu'a-t-il dit et qu'a-t-il fait sur tels et tels sujets ? » et qu'ainsi nous ajustions toute notre conduite selon ses maximes et ses exemples... Entrons en son esprit pour entrer en ses opérations... » ⁽³⁶⁾

Quiconque se plie à cette discipline, et parvient à substituer la vie et l'esprit de Jésus-Christ aux siens propres, bénéficie de clartés qui sont les clartés de Jésus-Christ.

« ... Il y a... différence entre les bonnes maximes du monde et celles de l'Evangile ; car de celles-là l'on en convient par expérience, parce qu'on en a éprouvé les effets ; mais de celles de Notre-Seigneur l'on en connaît l'infailibilité par son esprit qui en donne la science et la pénétration... » ⁽³⁷⁾

Sans compulser laborieusement les données de l'expérience, Vincent de Paul fixe sa route. Coûte que coûte, à travers l'approbation ou la désapprobation des hommes, il a décidé qu'elle le conduirait à Jésus-Christ. Puisqu'il le porte déjà en lui, le point de départ et le terme s'appellent irrésistiblement, comme l'aimant et l'aiguille aimantée. Il ne peut pas y avoir d'erreur sur l'orientation. La puissance de l'attrait explique la sûreté que Vincent savoure en ses intuitions.

A voir la ferveur avec laquelle il s'emploie à reproduire la physiologie de son modèle, un mot s'impose à notre choix. En vérité, il ne s'agit pas seulement d'un décalque. L'opération qui est tentée est bien plus radicale : Vincent de Paul veut se vider entièrement de lui-même, pour livrer toute la place à l'occupant qu'il appelle de ses vœux les plus ardents.

L'expression est rude. Il ne faut cependant pas hésiter à l'utiliser, car l'intéressé s'en est servi le premier, dans des instructions adressées à un Supérieur de Séminaire : « ... Il faut... Monsieur, vous vider de vous-même pour vous revêtir de Jésus-Christ... » ⁽³⁸⁾

Ce n'est pas seulement son âme que saint Vincent veut « vider » de son contenu personnel, pour la remplir de Jésus-Christ. C'est de tous les hommes sur lesquels il peut avoir prise, de près ou de loin, qu'il voudrait faire des réalisations évangéliques.

L'intrépidité de son zèle missionnaire, qu'il veut conforme à celui du Seigneur, s'explique par sa passion de désappropriation, personnelle et générale, au bénéfice du Fils de Dieu.

Ses missionnaires iront de l'avant, sans trêve ni repos, les yeux fixés sur le modèle qu'ils trouvent dans l'Évangile.

« ... Qui dit missionnaire, dit un homme appelé de Dieu pour sauver les âmes ; car notre fin est de travailler à leur salut, à l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ... » Or « ... pendant qu'il vivait sur la terre, il portait toutes ses pensées au salut des hommes... » ⁽³⁹⁾

Travailler au salut des hommes consiste à les placer sous l'emprise de l'Évangile. Les missionnaires s'y emploieront avec la même ardeur que Jésus-Christ lui-même.

L'intensité de cette ardeur ne peut envisager aucune limite. C'est à la terre entière qu'elle doit avoir l'ambition de se communiquer. Vincent parle d'un « feu » fait pour « embraser » tous les cœurs.

« ... Notre vocation est donc d'aller, non en une paroisse, ni seulement en un évêché, mais par toute la terre ; et quoi faire ? Embraser les cœurs des hommes, faire ce que le Fils de Dieu a fait, lui qui est venu mettre le feu au monde afin de l'enflammer de son amour... » ⁽⁴⁰⁾

Saint Vincent sait que le Fils de Dieu a versé tout son sang en expiation pour l'humanité coupable. Si les hommes, malgré tout, vivent en marge de l'Évangile, les missionnaires devront se reprocher l'inutilité du sang répandu.

« ... Ceux qui connaissent le besoin que le Maître de la moisson a d'ouvriers seront coupables du sang de son Fils, qu'ils laissent inutile faute d'application... » ⁽⁴¹⁾

« Coupable » du sang de Jésus-Christ ! Perspective tout à la fois douloureuse et redoutable pour la foi de Vincent de Paul. Les siens iront donc sur les chemins, inlassablement, comme Jésus lui-même, à la conquête des âmes.

Le gain d'une seule âme à l'Évangile vaut bien les plus laborieux efforts, puisqu'elle a coûté le sang d'un Dieu.

« ... A quoi devons-nous songer qu'à gagner une âme à Dieu... Nous ne devrions avoir d'autre but, ne viser qu'à cela, qu'à cela seul. Hélas ! elles ont tant coûté au Fils de Dieu... » ⁽⁴²⁾

Pour une seule âme il faudrait relancer, sans répit ni pitié, des missionnaires même lassés, harassés. C'est d'ailleurs la conduite tenue par le Supérieur Général à l'égard d'un Prêtre de la Mission, rebuté par un insuccès : « ... « Je vous supplie, Monsieur, de continuer au nom de Notre-Seigneur de travailler, quand il n'y aurait qu'une seule

âme qui aurait besoin de vous... » Ce faisant il entrera pleinement dans l'esprit de l'Evangile, où se lit la parabole du « bon pasteur », qui « doit quitter son troupeau de quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher la centième égarée... » ⁽⁴³⁾

Que parle-t-on d'ailleurs de lassitude et d'épuisement ? Le véritable missionnaire doit être disposé à aller jusqu'à la totale consommation de ses forces.

« ... Si notre perfection se trouve en la charité, comme il est constant, il n'y en a point une plus grande que de se donner soi-même pour sauver les âmes et de se consommer comme Jésus-Christ pour elles... » ⁽⁴⁴⁾

La propagande évangélique de Vincent de Paul a une prédilection marquée pour les pauvres, toujours à l'exemple de Jésus.

... Notre Seigneur vint et fut envoyé de son Père pour évangéliser les pauvres... comme, par la grâce de Dieu, tâche de faire la petite compagnie... » ⁽⁴⁵⁾

Les prêtres de la Mission sont envoyés aux villageois de France plutôt qu'aux citadins. N'était-ce pas précisément aux « villageois » que Jésus-Christ consacrait le meilleur de son temps ? « ... Il n'avait en sa compagnie que des pauvres et s'adonnait fort peu aux villes, conversant presque toujours parmi les villageois et les instruisant... » Heureux donc faut-il être « d'être en la Mission pour la même fin qui a engagé Dieu à se faire homme... » ⁽⁴⁶⁾

La préférence de Jésus pour les pauvres était à ce point marquée que « quand il allait à d'autres, ce n'était que comme en chemin faisant... » ⁽⁴⁷⁾

La « petite compagnie » suivra donc la même ligne de conduite.

C'est de tous les points de l'Evangile qu'elle peut recueillir des incitations à s'y tenir fidèlement. Non seulement Jésus allait aux pauvres d'abord, mais c'est de leur vie que lui-même a vécu. Raison de plus d'aimer le pauvre plus que le riche, car il est « plus conforme à l'état de la vie que Jésus-Christ a menée sur la terre... » ⁽⁴⁸⁾

L'attachement de Vincent pour les pauvres est d'ordre évangélique. En leur consacrant ses activités, il ne suivait pas une propension naturelle et facile. D'eux-mêmes au contraire ils auraient pu l'écarter. Pour venir à bout de toute répulsion, il faisait appel aux énergies qu'il puisait dans l'Evangile, interprété par sa foi et suivi à la lettre.

« Je ne dois pas considérer, dit-il, un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit ; d'autant que bien souvent ils n'ont pas presque la figure ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres ; qu'il n'avait presque pas la figure d'un homme en sa passion,

et qu'il passait pour fou dans l'esprit des gentils, et pour pierre de scandale dans celui des Juifs ; et avec tout cela il se qualifie d'évangéliste des pauvres... O Dieu, qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! Mais si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables. » ⁽⁴⁹⁾

Les sentiments que la « nature », d'elle-même, inspirait à Vincent sur l'état de pauvreté transparaissent parfois, en une confiance discrète mais fort expressive, au hasard d'une lettre ou d'une conférence.

Il raconte un jour que, prêchant dans une communauté, il a révélé qu'il était « fils d'un pauvre laboureur » ; et qu'ailleurs il a fait connaître qu'il avait « gardé les pourceaux ». Il craint d'avoir éprouvé en ces déclarations : une « vaine satisfaction ». Et d'où venait-elle donc ? La trouvait-il sans effort dans la fierté de ses humbles origines ? Détrompons-nous : elle ne montait en lui qu'« à cause de la peine que la nature... souffre » ⁽⁵⁰⁾ de ces révélations.

Laissée à elle-même « la nature » de monsieur Vincent souffrait d'être issue de pauvres gens. Mais l'Evangile lui faisait goûter une joie forte en ces abaissements qui le rapprochaient de Jésus-Christ. « O Monsieur, est-il dit dans la même lettre, que nous sommes heureux de ce que nous honorons la parenté pauvre de Notre-Seigneur par la nôtre pauvre et chétive... »

C'est de l'Evangile que s'inspire, à fond, le zèle missionnaire du fondateur de la Mission. C'est pour se conformer à lui qu'il se met au service des pauvres.

Pour être net, c'est en chaque situation, secondaire ou d'importance majeure, qu'on prendra son mot d'ordre.

Quelqu'un qualifie la compagnie des prêtres de la Mission de sainte compagnie, sainte congrégation. Vincent le reprend : il ne faut pas se servir de ces expressions ; il faut dire au contraire : « ... *la petite compagnie*... et en cela nous imiterons le Fils de Dieu qui appelait la compagnie de ses apôtres et disciples *petit troupeau*, sa *petite compagnie*... » ⁽⁵¹⁾

Un Supérieur de maison souffre du « fâcheux exercice que l'immortification des autres » lui donne. On lui écrit « ... La pensée de ce que Notre Seigneur a lui-même souffert de la part de ses disciples vous encouragera notablement... » ⁽⁵²⁾

A un autre Supérieur, cette leçon sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ses subordonnés : « ... Ceux qui conduisent les maisons de la compagnie ne doivent regarder personne comme leur inférieur, mais bien comme frère. Notre-Seigneur disait à ses disciples : « Je ne vous dis plus mes serviteurs, mais je vous ai dit mes amis. » (Jean, XV, 15). Il les faut donc traiter avec... cordialité... » ⁽⁵³⁾

Un reproche se fait entendre : le Supérieur général donne des

emplois trop considérables à de simples frères coadjuteurs. La réponse n'est pas embarrassée : « ... Le Fils de Dieu traitait ses apôtres d'amis quoiqu'ils ne fussent pas encore prêtres ; et nous voulons traiter les nôtres de serviteurs... » ⁽⁵⁴⁾

Des sœurs ont quelque difficulté pour sympathiser. Qu'elles lèvent les yeux sur Jésus-Christ : « ... Il y a tant de raisons d'estimer sa compagne... quand même on ne la connaîtrait pas. Et quand même il n'y aurait que celle-là que Jésus-Christ est mort pour nous, n'est-ce pas assez pour estimer une personne... » ⁽⁵⁵⁾

C'est toujours aux leçons de l'Evangile, aux exemples de Jésus-Christ, que sont renvoyées les Filles de la Charité en chacune des créations où elles trouvent leur emploi.

S'il s'agit de venir en aide aux affligés, qu'elles fassent et souffrent « toutes choses pour les mêmes intentions que Notre-Seigneur en a fait et souffert de semblables... » ⁽⁵⁶⁾

En ce qui concerne le service des malades, elles entendent cet évangélique langage : « ... Ils vous représentent la personne de Notre-Seigneur, qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit des miens, je le tiendrai fait à moi-même. » (Mat., XXV, 44). De sorte donc, mes sœurs, que Notre-Seigneur est en effet avec ce malade qui reçoit le service que vous lui rendez... » ⁽⁵⁷⁾

Lorsqu'elles seront envoyées aux forçats, elles seront heureuses d' « honorer la grande charité de Notre-Seigneur qui assistait tous les plus misérables pécheurs, sans avoir égard à leurs forfaits... » ⁽⁵⁸⁾

Les galériens pourront les insulter, mais leur patience restera intangible, car « ... Notre-Seigneur, lorsqu'on le chargeait d'injures, ne répondait point... » Elles apprendront de lui « à ne jamais repartir aux injures » ⁽⁵⁹⁾

La décision a été prise d'abriter des fous à Saint-Lazare. On pourra s'en étonner. Ce serait bien à tort, puisque « Notre-Seigneur a voulu être entouré de lunatiques, de démoniaques, de fous... » ⁽⁶⁰⁾

La sollicitude témoignée aux enfants trouvés provoque des oppositions : « ... Des enfants trouvés, pourquoi nous charger de cela ? N'avons-nous pas assez d'autres affaires ? » Pour désarmer ces résistances, Vincent évoque des scènes de l'Evangile : « ... Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Laissez les enfants venir à moi. » Quelle amitié n'a-t-il pas témoigné pour les enfants jusqu'à les prendre entre ses bras... Si Notre-Seigneur vivait encore... et qu'il vît des enfants abandonnés de père et de mère... croyez-vous... qu'il voulût aussi les abandonner ?... » ⁽⁶¹⁾

Le Supérieur de la maison de Turin, qui souffrait d'être mal installé, reçoit cette exhortation : « ... Un parfait abandon à la Providence... vaut plus que tout autre établissement. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous y confirme, pour honorer, par votre pauvreté, l'état où il se trou-

vait sur la terre, quand il disait que les oiseaux avaient des nids, et les renards des trous, mais que pour lui il n'avait pas un lieu pour se retirer... » (62)

Des missionnaires, au diocèse d'Evreux, couchent sur la paille. Faut-il les plaindre ? Leur sort n'est-il pas plutôt enviable, puisqu'il est semblable à celui de Jésus. « ... Il n'avait pas seulement une pierre où il pût reposer sa tête et il allait et venait d'un lieu à un autre pour gagner les âmes à Dieu... » (63)

Jean Barreau, clerc de la Mission et consul à Alger, a été jeté en prison. Heureux est-il ! « ... Notre-Seigneur, étant descendu du ciel en terre pour la rédemption des hommes, fut pris et emprisonné par eux. Quel bonheur pour vous, Monsieur, d'être traité quasi de même... » (64)

Louise de Marillac a perdu sa tante : elle a le droit de la pleurer, à condition que ses larmes soient soumises : « ... Le Fils de Dieu pleura le Lazare ; pourquoi ne pleurerez-vous pas cette bonne dame ? Il n'y a point de danger, pourvu que, comme le Fils de Dieu, vous vous conformiez là-dedans à la volonté de son Père... » (65)

Dans une autre circonstance, Louise de Marillac se trouvait frappée d'un coup plus rude encore. Son oncle paternel, le maréchal de Marillac, avait été exécuté par ordre de Richelieu. Certes la compassion de Vincent ne se refuse pas. Il est affligé par la terrible nouvelle. Cependant il ne craint pas de parler du bonheur du supplicié, parce qu'il découvre quelque ressemblance entre sa mort et celle de Jésus-Christ.

Il écrit donc ces extraordinaires consolations : « ... Ce que vous me mandez de M. le maréchal de Marillac me paraît digne de grande compassion et m'afflige. Honorons là-dedans le bon plaisir de Dieu et le bonheur de ceux qui honorent le supplice du Fils de Dieu par le leur... » (66)

L'emprise de l'Evangile s'exerce sur toutes les minutes de la vie de saint Vincent. Il la veut étendre pareillement à tous ceux qui dépendent de lui en quelque façon, à tous les hommes, dans toute la mesure du possible.

En profondeur, c'est jusqu'au tréfonds de l'âme qu'il en souhaite la pénétration. Rien ne doit lui faire obstacle.

Il n'est donc pas possible de fixer une limite où s'arrêterait la prise de possession évangélique, où commencerait la réserve d'une zone indépendante.

« ... Le fils de Dieu... a travaillé toute sa vie pour se perfectionner davantage... Nous en devons user de la sorte... et ne dire jamais ; c'est assez... » (67)

Quiconque ne serait pas disposé à la totale abdication devant Jésus-Christ, serait étranger à son esprit : il n'y a pas de milieu. Nous devons

tenir pour certain « que nous ne serons point véritables chrétiens, jusqu'à ce que nous soyons prêts à tout perdre et à donner même notre vie pour l'amour et pour la gloire de Jésus-Christ, nous résolvant, avec le saint Apôtre, de choisir plutôt les tourments et la mort même que d'être séparés de la charité de ce divin Sauveur... » ⁽⁶⁸⁾

Il ne suffit même pas de se résoudre aux tourments et à la mort. En ces résolutions extrêmes, prises sous la pression d'un impérieux devoir, pourrait gémit tout bas un regret de la vie. Ne serait-ce pas encore un attachement caché à soi-même, un larcin fait à Jésus-Christ. Pour couper court, il faudrait jeter de soi-même un appel empressé au total sacrifice, sans attendre craintivement qu'il s'impose.

« ... Oh ! s'il plaisait à Dieu nous inspirer ce... désir de mourir pour Jésus-Christ en quelque façon que ce soit, que nous attirerions de bénédictions sur nous... » ⁽⁶⁹⁾

Quoiqu'il en soit, la mort violente ne sera subie pour Jésus-Christ qu'à titre exceptionnel. D'autres occasions se présenteront, au gré des circonstances, de lui prouver une totale appartenance.

Que vienne la souffrance, il lui faudra faire bon accueil. « ... Si le Fils de Dieu a été dans la souffrance, qui voudra en être exempt ?... » ⁽⁷⁰⁾

Avec elle ou sans elle les disciples de saint Vincent travailleront à se libérer radicalement de toute complaisance personnelle. Un excellent moyen leur est suggéré pour y parvenir : mettez-vous « au-dessous de tous vos frères », suivant la pratique du Seigneur. « Vous n'approcherez jamais des humiliations qu'il a faites. Ne craignez pas d'en faire trop... » ⁽⁷¹⁾

Ils ne pourront jamais croire qu'ils en font trop pour reproduire la vie de l'Evangile, puisqu'ils sont invités à souffrir « de bon cœur, et pour l'amour de Dieu, les inconvénients, contrariétés, moqueries, calomnies et autres mortifications qui leur arriveront, même pour avoir bien fait, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui, après avoir bien enduré, jusqu'à être crucifié, par ceux mêmes qui avaient reçu de lui tant de bienfaits, pria pour eux... » ⁽⁷²⁾

Pourchassés, même pour leur bon vouloir, et priant pour ceux qui les traquent, les disciples de Vincent de Paul touchent à l'identification avec Jésus-Christ, parvenu au terme de sa vie.

Ils ont tout abdiqué, jusqu'au droit de faire silence autour de leur souffrance, puisqu'elle s'oblige à prier pour ses auteurs.

*
* * *

Vincent de Paul, pour obéir à la volonté de Dieu, poussé par l'Esprit divin, se place totalement sous l'emprise de l'Evangile, qu'il reçoit comme une concrétisation de vie divine, plus opérante, parce qu'elle est plus saisissable.

Il ne se réserve rien. Ses pensées sont celles de l'Évangile ; ses actes, ceux que l'Évangile lui impose. Il ne s'appartient plus.

Sa vie aura la fécondité de l'Évangile. Dégagée de recherche et de complaisance personnelles, elle trouvera dans les contradictions un stimulant nouveau pour se développer et se multiplier dans le sens évangélique, car elle n'en peut pas admettre d'autre.

Saint Vincent s'interdit de jamais arrêter son effort d'incorporation intégrale à l'Évangile. Il ne se reconnaît pas le droit de céder à la lassitude. Il serait coupable s'il s'immobilisait un simple moment dans la satisfaction d'avoir déjà beaucoup réalisé.

Au regard de sa foi, le modèle qu'il suit pas à pas dans l'Évangile est mù par une force infinie dans la voie d'un renoncement absolu, voulu pour l'amour de Dieu.

Son esprit est hanté par cette vision. Toutes ses forces, celles qu'il sent comme celles dont il ne soupçonne pas l'existence, sont captées par elle.

Il est entraîné à tendre sans mesure les aspirations et les appétits qui le portent à se fondre littéralement en elle, pour en donner lui-même une vivante et fidèle réplique.

RÉFÉRENCES

1 : X, 306. — 2 : X, 307. — 3 : X, 277. — 4 : X, 430. — 5 : IX, 85. — 6 : X, 185. — 7 : X, 203. — 8 : X, 213. — 9 : IX, 176. — 10 : X, 526. — 11 : IX, 270-71. — 12 : IV, 297. — 13 : XI, 350. — 14 : II, 4. — 15 : XII, 75. — 16 : XI, 345. — 17 : XII, 147. — 18 : XI, 343. — 19 : XII, 109. — 20 : XII, 265. — 21 : XII, 196. — 22 : XII, 426. — 23 : XII, 186. — 24 : XII, 200-201. — 25 : XII, 193. — 26 : XII, 127. — 27 : XII, 170. — 28 : IX, 173. — 29 : XII, 177. — 30 : XII, 192. — 31 : X, 481. — 32 : XII, 146. — 33 : V, 477. — 34 : XI, 72-73. — 35 : V, 584. — 36 : XI, 52. — 37 : XII, 121. — 38 : XI, 343. — 39 : XI, 74. — 40 : XII, 262. — 41 : I, 202. — 42 : XI, 230. — 43 : VII, 14. — 44 : VII, 341. — 45 : XII, 3. — 46 : XI, 108. — 47 : XI, 135. — 48 : XI, 18. — 49 : XI, 32. — 50 : I, 206. — 51 : XI, 439. — 52 : IV, 96. — 53 : IV, 51. — 54 : III, 319. — 55 : X, 490. — 56 : VII, 382. — 57 : X, 332. — 58 : X, 114. — 59 : X, 646. — 60 : XII, 88. — 61 : XII, 88-89. — 62 : VIII, 234. — 63 : XI, 1. — 64 : IV, 81. — 65 : I, 128. — 66 : I, 153-54. — 67 : X, 243. — 68 : XI, 75. — 69 : XI, 175. — 70 : X, 185. — 71 : V, 609. — 72 : X, 179.

CHAPITRE VI

L'APPARTENANCE CATHOLIQUE

DOGMES ET VIE. — LE MONDE INVISIBLE : ÉLUS ET RÉPROUVÉS. —
LES FINS DERNIÈRES : ENFER, CIEL, PURGATOIRE. — PRATIQUES CATHO-
LIQUES. — LES SACREMENTS. — L'ÉGLISE.

C'est du catholicisme où il naquit, où fut fixée sa position religieuse, que Vincent de Paul reçut sa foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

En harmonie avec cette foi fondamentale, l'ensemble des croyances et des disciplines catholiques le marquèrent de leur empreinte.

Sa vie est en étroite dépendance de son appartenance catholique.

Il arrête son regard sur le mystère de la Trinité, le plus impénétrable de sa Religion. Mais ce n'est pas pour en déchiffrer la difficile énigme. Il le prend tel que le lui impose l'autorité enseignante ; et il en recueille pour les siens une leçon de vie :

« ... L'uniformité est... en la sainte Trinité : ce que le Père veut, le Fils le veut ; ce que le Saint-Esprit fait, le Père et le Fils le font ; ils agissent de même ; ils n'ont qu'une même puissance et une même opération. Voilà l'origine de la perfection et notre modèle. Rendons-nous uniformes ; nous serons plusieurs comme si nous n'étions qu'un, et nous aurons la sainte union dans la pluralité... » (1)

Ce n'est pas seulement une fois en passant, au hasard d'une improvisation, que Vincent cherche au sein de la Trinité de vivants exemples.

Il rappelle un jour aux Filles de la Charité, choisies comme Supérieures de leurs compagnes, qu'elles ne doivent pas s'enorgueillir de leurs fonctions ; elles se tiendront, sans morgue aucune, sur le même plan que leurs subordonnées. Et voici que la majestueuse Trinité leur offre une transcendante formule d'égalité :

« ... Qu'y a-t-il en Dieu ? Il y a, mes filles, égalité de personnes et unité d'essence. Et que nous enseigne cela, sinon que vous devez toutes, tant que vous êtes, n'être qu'un et égales ? S'il faut qu'il y ait une Supérieure..., oh ! ce doit être pour... être la première à tout faire... la

première à demander pardon, la première à quitter son opinion pour suivre l'autre... » (2)

Les bonnes Sœurs n'entendaient peut-être pas sans peine ce qu'était l'unité d'essence entre les personnes divines. Mais elles comprenaient mieux que l'égalité était la loi de leurs rapports. Dès lors il leur apparaissait assurément qu'elles auraient mauvaise grâce à ne pas être elles-mêmes « unes et égales ».

Des sommets de la Trinité, le regard de Vincent redescendait, sans quitter le ciel toutefois, sur les multitudes angéliques tour à tour fidèles et révoltées. Il se posait aussi, aux profondeurs du temps, sur le premier des humains dans le resplendissement de son innocence et dans la tristesse de sa chute. Chaque fois le chef cherchait encore un excitant pour la ferveur des siens.

« ... Oh ! si le premier homme, que Dieu avait mis dans la sainteté, est tombé dans le panneau dès le premier pas qu'il a fait ; si les anges, qui ont été créés comme autant de lumières, se sont éclipsés et sont tombés dans le panneau... Oh ! mes frères, qui, après ces chutes, ne doit craindre ? Et qui en sera exempt ?... » (3)

Evidemment les prêtres de la Mission étaient très éloignés de se croire aussi richement dotés de sainteté et de lumière qu'Adam et Lucifer. Ils devaient donc fortement appréhender de « tomber dans le panneau » à leur tour, après ces illustres prédécesseurs. Raison de plus pour eux de bien regarder où ils mettaient leurs pieds.

Il est vrai que contre les redoutables menaces de chute, qui les effrayent à juste titre, ils disposent de puissants auxiliaires dans le monde invisible.

En tête de cette armée de secours s'avance la propre Mère du Fils de Dieu. Elle sera la grande patronne des Filles de la Charité et leur protectrice par excellence. Les Sœurs pourront marcher d'un pas allègre sous son étendard, car elles sauront qu'elles sont bien gardées :

« ... Mes filles,... recourons à la Mère de miséricorde, la sainte Vierge, votre grande patronne. Dites-lui : « Puisque c'est sous l'étendard de votre protection que la compagnie de la Charité est établie..., nous vous supplions... d'agréer l'offrande que nous vous faisons de cette compagnie en général, et de chacune en particulier... Vous... qui avez obtenu de Dieu... l'établissement de cette compagnie, ayez agréable de la prendre sous votre protection... » (4)

Vincent était assuré que la Vierge Marie prêtait à ses humbles supplices une oreille bienveillante. N'avait-il pas éprouvé en effet toute l'efficacité de ses interventions, dès sa lointaine captivité aux pays barbaresques, à l'époque de sa jeunesse.

En ce temps-là « ... Dieu opéra toujours en moi, raconte-t-il, une croyance de délivrance par les assidues prières que je lui faisais, et à

la Sainte Vierge Marie, par la seule intercession de laquelle je crois fermement avoir été délivré... » (5)

Monsieur Vincent peut aller d'un pas tranquille sur sa route, quelles qu'en soient les embûches. Il sait bien que la puissante Mère de Dieu l'y rejoindra à son premier appel. Ses entreprises trouveront en cette indéfectible espérance un surcroît d'assurance.

Il ne se contente pas d'invoquer son éminente protectrice : il vit en sa compagnie, un peu comme il aurait pu le faire jadis, s'il avait été de son entourage.

Il s'en explique le plus ingénument du monde : « ... Voyez-vous, mes sœurs, je vous parlerai ici familièrement. Quand il plut à Dieu m'appeler chez madame la générale des galères, je regardais M. le général comme Dieu et madame la générale comme la sainte Vierge... Je ne me souviens point d'avoir reçu leurs ordres que comme venant de Dieu, quand c'était M. le général des galères qui me commandait ; et de la sainte Vierge, quand c'était madame la générale... » (6)

Heureuse générale des galères ! Elle obtenait à bon compte une obéissance bien inclinée et bien souriante. Elle était d'autant mieux inclinée, cette obéissance, qu'elle faisait sa révérence à la sainte Vierge, par-dessus la tête de madame la générale, mais toujours bien en face d'elle.

Le fondateur des Filles de la Charité s'empresse de leur recommander l'usage d'une pratique, qui lui a si bien réussi pour assouplir sa propre humilité.

Voici le langage qu'il tient à cet effet à deux sœurs envoyées à Arras : « ... Je vous prie, ma sœur, de regarder ma sœur comme la personne de Notre-Seigneur, et vous, ma sœur, de regarder ma sœur votre compagne comme la sainte Vierge... » (7)

Le modèle que la Vierge présente aux Sœurs, dans le cours ordinaire de la vie, est bien conforme à la conduite qu'il leur convient de tenir. Saint Vincent le trace justement, d'une main qui n'hésite pas, d'après ce qu'il désire d'elles.

« ... La très sainte Vierge sortait pour les nécessités de sa famille et pour le soulagement et la consolation de son prochain ; mais c'était toujours en la présence de Dieu ; et hors cela, elle demeurerait paisible au logis, conversant de l'esprit avec Dieu et les anges... » (8)

Les saintes Filles, auxquelles est recommandée cette « récollection intérieure », iront de porte en porte offrir leurs bons offices et leur réconfort à leurs frères les hommes, sans se laisser gagner par leur agitation. Entre temps, elles se recueilleront chez elles paisiblement, pour être en mesure de recommencer au premier appel. Il y aura peu de variété en ces vies, qui n'auront pas le droit de rechercher leur agrément personnel, mais, en la personne de la Vierge, une femme idéale les soutiendra de son entraînant exemple : telle est l'attente confiante du bon monsieur Vincent.

Les sœurs avaient le devoir de faire chaque jour leur oraison, pour se maintenir en état de « récollection ». Malheureusement, la fatigue aidant, les distractions sans doute les assaillaient à l'occasion, malgré leur bon vouloir. Mais alors que devenait leur oraison ?

Le remède proposé est bien simple : les braves Filles n'ont qu'à confier à la Vierge, qui ne dort pas, qui n'est jamais lasse, le soin de la faire à leur place ; leur oraison ne peut rien perdre à l'échange.

D'ailleurs, elles n'ont que l'embarras du choix pour trouver un suppléant : la cour céleste tout entière, autour de sa Reine, se tient à leur disposition.

Allons ! sœurs de saint Vincent, levez les yeux sans crainte. « ... Invoquez la sainte Vierge, votre patron, votre bon ange. Imaginez-vous que toute la cour céleste est présente, et que, si Dieu vous refuse, il ne leur refusera pas. Tantôt la sainte Vierge fera votre oraison, tantôt votre bon ange, tantôt votre patron ; et ainsi elle ne demeurera jamais sans être faite, ni vous sans fruit... » ⁽⁹⁾

C'est en toute circonstance que le monde invisible intervient efficacement dans la vie des disciples de Vincent de Paul.

Ainsi, par exemple, comme il demande à ses compagnons une rigoureuse chasteté, il entrevoit que leur effort aura besoin d'être appuyé. Leur foi catholique appellera donc à l'aide qui bon leur semblera, parmi les innombrables protecteurs qui suivent leur laborieuse tentative.

Qu'ils implorent de Dieu le succès « ... par l'intercession de Notre-Dame, de saint Joseph, de nos bons anges, de saint Pierre et de saint Ignace... » ⁽¹⁰⁾

En tout état de cause, quelque soit l'obstacle rencontré, le fils de saint Vincent peut garder son équilibre, puisqu'il discerne partout autour de lui d'invincibles appuis. La force qu'il retire de cette vision multiplie sa vigueur.

Parmi les auxiliaires célestes une très large place est faite aux anges. Constamment ils sont proposés en exemple, invoqués. Leur assistance est infatigable. En retour, on a pour eux des attentions de tous les instants.

Vincent connaît la discrétion et la délicatesse de leurs suggestions. Il souhaite que les conseils soient donnés suivant leur méthode.

« ... Les anges... nous inspirent le bien doucement et quasi imperceptiblement, et nous laissent ensuite en pleine liberté de le faire ou de le laisser... » ⁽¹¹⁾

Des anges aussi les Filles de la Charité reçoivent une opportune leçon d'indifférence, concernant les emplois auxquels elles peuvent être affectées.

« ... L'état d'indifférence, c'est l'état des anges, car ils sont tellement indifférents qu'ils sont toujours prêts à faire la volonté de Dieu, ou

au ciel ou en la terre... Ainsi... qui dit une Fille de la Charité indifférente, dit un ange... Au contraire, d'une sœur qui veut cet emploi et non l'autre, on peut dire que c'est un démon... » (12)

La docilité des anges est d'un merveilleux secours. La docilité des Filles de la Charité est tenue de s'en inspirer : or c'est à elle que leur Chef devra, pour une bonne part, le succès de ses entreprises.

Indifférentes, comme les anges, au choix de leur emploi, les sœurs sont assurées d'autre part qu'ils s'associeront à leur activité. Cette perspective stimulera leur courage, s'il arrive qu'il soit mis à une particulière épreuve.

Le soin des enfants trouvés avait de pénibles moments, mais comment se dérober à ses exigences, alors que les anges se tenaient en permanence aux côtés des pauvres gosses ?

« ... Eh quoi ! mes filles, dédaigneriez-vous de vous trouver auprès de ces pauvres petits enfants, alors que leurs bons anges s'estiment heureux d'y être continuellement... » (13)

Les bons anges sont aussi « continuellement » auprès des grandes personnes. Les sœurs s'en souviendront pour s'aider à pratiquer, les unes à l'égard des autres, le cordial respect, joliment nommé. Elles reçoivent à ce sujet une explication agréablement nuancée : « ... Ce cordial respect demande que lorsque vous vous rencontrerez, vous vous saluiez... Vous vous devez saluer les unes les autres parce que vous êtes toutes le temple de Dieu... En vous saluant, vous saluerez aussi vos bons anges, qui adorent toujours Dieu... » (14)

Il sera avenant et tout à fait gracieux ce salut adressé aux anges, et imité du leur autant que possible. Il ne peut que déterminer une douceur correspondante.

Saint Vincent dit à ses Filles que les villages et les cités ont leurs anges gardiens comme les individus. Quand elles iront en voyage, elles seront donc bien inspirées de présenter leurs civilités aux anges des localités qu'elles traverseront.

La recommandation est formelle : « ... Quand vous passerez par quelque village, vous saluerez l'ange gardien de ce lieu-là... » (15)

Evidemment les paisibles anges des villages répondaient à ces salutations, avec un empressement égal. Personne n'entendait leur réponse, hormis la foi des sœurs. Mais de leurs échanges de bons procédés avec le monde angélique bénéficiaient les suaves dispositions de leurs discrètes personnes, pour le plus grand profit de tous ceux qui les approchaient.

Elles avaient vraiment raison d'avoir beaucoup d'égards pour les anges, les bonnes sœurs, car non contents de leur tenir compagnie tout au long de la journée, ils veillaient encore sur leur sommeil, sans s'accorder le moindre répit.

Il ne serait pas sage d'en douter, puisque « ... Dieu a fait voir ceci

à quelques saints, que le bon et le mauvais ange veillent toute la nuit : le bon ange, pour mettre une bonne pensée en l'esprit de la personne dès qu'elle est éveillée ; et le mauvais ange, afin de lui en présenter une mauvaise... » (16)

Vincent de Paul peut se tenir dans une quiétude réconfortée. Il est bien sûr que de nuit comme de jour une garde vigilante l'entoure de sa sollicitude, dont les formes innombrables répètent les attentions inlassables de la Providence. La sûreté de ses desseins et de son labeur gagnera beaucoup à se sentir ainsi garantie.

Face à cette garde, il est vrai, se dressent les puissances hostiles. De même que Vincent croit que tout bien vient de Dieu, il professe que tout mal vient du diable. Ce sont des axiomes de sa foi, qu'il ne songe même pas à mettre en discussion : il les tient pour établis.

« ... Comme tout bien vient de Dieu, ainsi tout mal vient du diable et de notre nature corrompue, qui oppose ses maximes à celles de l'Evangile... » (17)

Le mal prend figure. Il est intelligent et volontaire. Une personnalité redoutable ramasse en elle-même les tendances mauvaises de la nature, et s'allie partout avec elles. Il faudra donc se prémunir contre le mal ainsi coordonné, bien plus que s'il restait éparpillé en une masse d'appétits inconscients et anonymes. Devant un ennemi, aux desseins précis et arrêtés, Vincent se tiendra sur ses gardes avec un redoublement de vigilance : sa croyance au diable lui communique une animation nouvelle.

Elle éveille son attention. Il fait appel à toute sa lucidité pour déjouer les ruses de l'adversaire.

Grâce à elle, il découvre qu'un brave missionnaire, désireux de passer aux Capucins, doit plutôt rester à la Mission. L'excellent homme se croyait attiré par un idéal de renoncement plus absolu. De lui-même il aurait donc suivi son penchant. Or, en agissant de la sorte, il se serait abandonné aux suggestions du diable, contre toute apparence. Son Supérieur le lui fait voir posément.

« ... Je trouve une... marque qui me fait croire que Dieu ne vous appelle pas aux Capucins ; c'est que les mouvements qui vous en viennent vous troublent et vous inquiètent par leur violence, ainsi que font pour l'ordinaire ceux que l'esprit malin suggère, et qu'au contraire les inspirations de Dieu sont douces et paisibles, nous inclinant amoureusement vers le bien qu'il désire de nous... » (18)

Mais quelle bizarre raison le diable peut-il avoir de pousser vers une vertu plus difficile ceux qu'il a entrepris de tourmenter ?

Vincent la dévoile à Louise de Marillac : « ... C'est une ruse du diable, dont il trompe les bonnes âmes, que de les inciter à faire plus qu'elles ne peuvent, afin qu'elles ne puissent rien faire ; et l'esprit de Dieu incite doucement à faire le bien que raisonnablement l'on peut

faire, afin que l'on le fasse persévéramment et longuement... » (19)

Cette observation, où s'associent la foi et l'expérience pratique de saint Vincent, se formule au besoin en une affirmation d'ordre général, qui ne vise plus seulement une situation particulière : « ... Les désirs qui viennent de Dieu sont doux et laissent l'âme paisible, et, au contraire, les mouvements de l'esprit malin sont aigres et troublent la personne qui les a... » (20)

Vincent de Paul apprécie les résultats positifs, conquis par une action paisible et ordonnée. Il observe que les rêves chimériques et les impulsions désordonnées les compromettent. Il est donc normal qu'il les mette en bloc au compte du diable, puisqu'il porte la responsabilité de tous les désordres.

Le démon n'a pas toujours recours à des habiletés tactiques. Il est capable d'aller droit au but, de pousser directement à la méchanceté.

Une rancune obstinée, par exemple, est une marque évidente de sa présence : « ... Quoi ! Dieu promet de pardonner au pécheur tout aussitôt qu'il se repentira, et une sœur ne pardonnera pas à sa sœur ! Oh ! c'est une marque que l'esprit du démon est bien avant dans cette âme-là... » (21)

Plus une disposition pernicieuse est tenace, plus ses racines sont profondes, et plus se révèle en elle l'action du diable.

Une fois dépassée la commune mesure, la dépravation est plus diabolique qu'humaine. Comme Dieu, bien qu'en sens opposé, le démon se trahit par ses effets.

Selon cette interprétation, le déchaînement des passions s'expliquera par la ruée sur un même individu d'une véritable multitude d'esprits mauvais. Car « ... tout autant de passions et inclinations mauvaises et déréglées qu'ont les hommes, ce sont autant de démons qui les tyrannisent... » (22)

Les démons ont à leur disposition des moyens d'une extrême variété pour séduire les hommes ou pour les terroriser. Leurs interventions peuvent même se revêtir de formes sensibles. Il faut donc redouter « ... le malin esprit qui sait tout et qui a l'industrie de faire paraître les objets en autant de différentes manières qu'il lui plaît... Ah ! Sauveur que de pièges, que de tromperies, que d'artifices emploie notre ennemi pour perdre les créatures... Il nous tente par des créatures dont il se sert comme d'autant de pièges pour nous faire trébucher... Le diable a encore cet artifice de former avec de l'air certains corps, de sorte que la créature voyant ces objets se laisse très souvent emporter. Ajoutons à cela les mauvais songes, qui sont assez ordinairement des effets du démon... » (23)

De quelque côté que se tourne l'homme, il est exposé à tomber dans des pièges difficiles à éventer. Le diable est acharné à sa perte et son pouvoir est immense. Vincent cependant n'est pas affolé par

les menaces qui l'entourent. Il garde devant elles un tranquille sang-froid. Il est aisé d'en juger par l'attitude qu'il prend à l'annonce de bruits étranges perçus à la maison de Saintes.

Sa première hypothèse est qu'il ne s'agit peut-être que de mauvais plaisants, disposés à s'amuser de la frayeur des missionnaires.

Il est possible aussi que les bruits soient produits par des malandrins ou des faux-monnayeurs, opérant dans le voisinage.

En troisième lieu seulement se présente l'idée d'un « esprit follet ou malin. » Dans ce cas il faudrait avoir recours aux remèdes ordinaires : ce sont des bénédictions et aspersions, selon le rituel. Elles ont une efficacité plus grande si l'évêque opère en personne. Il importe de renouveler la cérémonie trois jours de suite.

Mais même après avoir tracé ce programme, Vincent insiste de nouveau sur ses premières explications : « ... Assurez-vous auparavant que ce bruit extraordinaire ne vient pas des hommes... » (24)

Il n'est donc pas porté à croire à la légèreté aux maisons hantées. Pas davantage il n'imagine que le démon, même avec tous ses artifices, puisse aisément séparer de Dieu quelqu'un qui refuse de se laisser prendre à son jeu.

C'est avec bonne humeur qu'il rassure ses auditeurs : le diable « ... peut bien japper et faire du bruit, mais il ne saurait jamais vous mordre et vous nuire, si vous ne le voulez ; et certainement nous voyons que des gens qui sont dans la simplicité, humilité, douceur, mortification et zèle des âmes, se moquent de tous ses efforts... » (25)

Ces gens se moquent du diable, non parce qu'ils se croient personnellement à l'abri de ses coups. Mais ils ont l'invincible espérance que si leur « simplicité », leur « humilité » et leurs autres vertus restent bien appuyées sur Dieu, leur adversaire ne pourra rien contre eux, quelque tapage qu'il fasse. Bien plus la constance de ses victimes, ainsi préservées d'en haut, tournera à leur profit et à sa confusion.

Qu'il fasse du vacarme et qu'il se mette en colère, « ... il ne s'en faut point mettre en peine, mais en méprisant tout cela, demeurer en paix... ». Sa rage ne peut faire « aucun mal, si Dieu ne le veut ; et, si Dieu le veut, ce sera pour un bien, puisqu'à ceux qui le servent tout tourne de ce côté-là... » (26)

Si grande que soit d'ailleurs la perversité des démons elle n'atteint pas l'absolu dans le mal, comme Dieu l'atteint dans le bien.

Vincent ne craint pas de dire que « ... si ces misérables esprits avaient en main les moyens que nous avons pour devenir meilleurs, ils en feraient mille et mille fois plus d'usage que nous n'en faisons... » (27)

Il dit encore, dans le même sens : si le diable « ... n'était point obstiné dans son péché, et qu'il vint à recevoir la moindre des grâces qui nous sont données, il en ferait meilleur usage que nous... » (28)

Sous la damnable obstination des esprits infernaux apparaissent donc des virtualités qui seraient plus fécondes que les nôtres, si les barrières qui s'opposent à leur jaillissement étaient renversées. Faut-il comprendre que ces virtualités freinent, en quelque manière, l'impétuosité destructive du démon ?

Quoiqu'il en soit, dans la croyance de Vincent de Paul, la puissance diabolique ne constitue pas, en face de Dieu, une force rivale disposant de moyens égaux aux siens. Certes elle peut peser sur la liberté de l'homme pour l'amener à se dérober à l'action divine. Les moyens dont dispose sa perversité pour y parvenir sont étendus : ils ne sont pas irrésistibles. Leur activité ne dissout donc pas l'optimisme de saint Vincent, fondé sur la toute puissance et l'infinie bonté de Dieu, auquel il s'abandonne sans réserve.

Il est vrai qu'elle le met davantage en garde contre ses propres tendances au mal, plus inquiétantes du moment qu'elles sont renforcées par cette alliance. Ce faisant elle le pousse, sans l'avoir voulu, à produire un meilleur rendement.

Comme les autres éléments de la foi de monsieur Vincent, sa croyance au diable contribue, à sa manière, à mettre en valeur toutes ses réserves.

La crainte des jugements de Dieu joue dans sa vie un rôle plus grand encore que la crainte du tentateur. Contre le démon, il dispose de l'appui divin. Au contraire, si Dieu le rejette, il est sans recours.

Aux premiers temps de la Mission, lorsqu'il allait lui-même de village en village, il usait surtout de la pression de cette crainte pour agir sur la conduite des hommes : « ... Je n'avais partout, dit-il, qu'une seule prédication que je tournais en mille façons : c'était de la crainte de Dieu... » ⁽²⁹⁾

Ses alarmes sont vives, parce qu'il croit que peu d'hommes trouveront grâce devant le juge souverain. Il en est fermement convaincu : « ... le Fils de Dieu l'a dit... ». A leur tour « ... les saints estiment qu'il y aura peu de gens sauvés... » ⁽³⁰⁾

Mais s'il en est ainsi, il faut à tout prix remplir, coûte que coûte, les conditions du salut : plus il est difficile d'accès, et plus il faut faire effort pour le conquérir. Seuls pourront l'atteindre « ... ceux qui, ayant été baptisés, renoncent au monde, au diable et à la chair et qui, par une foi vive, animés de l'esprit de Jésus-Christ, font les œuvres de l'Evangile ; ce sont ceux-là qui parviennent au trône de Jésus-Christ. Oh ! qu'il y en a peu !... » ⁽³¹⁾

Et Vincent, les yeux fixés sur le terme redouté, accroche sa marche au « chemin étroit » qui conduit au ciel, en accroissant, d'étape en étape, le lourd fardeau des vertus qui paieront l'onéreux droit d'entrée.

Chemin faisant, il fait tout son possible pour propager, parmi ses compagnons de route, la crainte salutaire qui tend les jarrets et empêche de rétrograder, quelle que soit la lassitude.

Aux Filles de la Charité il explique la parabole des vierges sages et des vierges folles, sans rien faire pour atténuer les appréhensions que peut leur causer son interprétation littérale. Il leur dit donc : « ... Si cela est, comme nous l'apprend l'Évangile, que de dix vierges cinq sont damnées, n'est-ce pas là un sujet à craindre pour les Filles de la Charité ? Représentez-vous, mes sœurs, que vous voilà peut-être quarante ou cinquante. S'il y en avait la moitié de sauvées et l'autre du nombre de ces malheureuses vierges !... Qui ne craindra pas, voyant ce qui est arrivé aux vierges folles ?... »⁽³²⁾

Un prêtre de la Mission voudrait rester à Rome, où il se trouve, pour travailler à la traduction de la Bible syriaque en latin. Mais son Supérieur général ne l'entend pas ainsi. Il veut au contraire l'appliquer aux missions dans les villages ; et il lui donne les raisons de sa décision : « ... Représentez-vous... qu'il y a des millions d'âmes qui... vous disent : « ... Ayez pitié de nous qui croupons dans l'ignorance des choses nécessaires à notre salut et dans les péchés, ... et qui, faute de votre secours, serons infailliblement damnés... »⁽³³⁾

La crainte de l'enfer n'agit pas seulement sur saint Vincent pour lui faire acquérir les vertus personnelles, qui sont indispensables à son entrée au ciel. En raison des liens que l'Évangile établit entre tous les hommes, il se sent responsable du salut de la multitude de ses frères. Conséquemment, la crainte de l'enfer le pousse au développement des entreprises, qui multiplieront en leur faveur son action secourable.

Il peut arriver qu'une mission paraisse vouée à l'échec. Vincent cependant ne se résignera pas à l'abandonner. Il écrira à celui qui la dirige : « ... Peut-être Notre-Seigneur a dessein de sauver quelque bonne âme qui est en danger de son salut et doit mourir bientôt, mais venant à se damner, faute de secours, vous rendra responsable de sa perte... »⁽³⁴⁾

Même s'il ne s'agit que d'une seule âme, la perspective de l'enfer garde toute son horreur intrinsèque. Cette horreur maintiendra donc à son poste un prédicateur, ne découvrirait-il qu'une seule attention pour profiter de sa parole.

Elle est telle qu'elle force à renouveler, à perte d'haleine, des efforts déjà faits pour arracher les âmes à l'inexprimable sort qui les menace. Le sauveteur sur la berge est moins tourmenté, devant la vision des désastres qu'il ne peut secourir, que ne l'était parfois Vincent de Paul, souffrant de ne pouvoir faire assez à son gré pour le salut des hommes. C'est que la vision qui hantait sa foi était bien plus terrifiante encore.

Il lui est arrivé de faire sur ces tourments d'émouvantes confidences. « ... Il me souvient, raconte-t-il, ... qu'autrefois, lorsque je revenais de la mission, il me semblait que, revenant à Paris, les portes de la ville devaient tomber sur moi et m'écraser... Je considérais en moi-même : « Tu t'en vas à Paris, et voilà d'autres villages qui attendent la même chose de toi que ce que tu viens de faire à celui-là !... Si tu n'eusses pas été là, vraisemblablement telles et telles personnes, mourant en l'état où tu les as trouvées, seraient perdues et auraient été damnées... N'as-tu pas sujet de douter... que de pareilles fautes se commettent en la paroisse voisine ?... Ils attendent la mission et... tu les laisses là ! S'ils meurent cependant... dans leurs péchés, tu seras en quelque façon cause de leur perte, et tu dois craindre que Dieu ne t'en demande compte... » ⁽³⁵⁾

Pauvre Vincent, harrassé par la fatigue, et qui revient au logis pour un temps, parce qu'il est las. Le repos cependant lui paraît un abandon. Il se reproche d'interrompre, pour le prendre, l'hallucinant labeur du salut des âmes, où l'enchaîne sa terreur de l'enfer qui attire ses frères sans relâche, et qui menace de l'engloutir avec eux, s'il ne consacre pas ses forces à leur sauvetage, jusqu'à complet épuisement.

Qu'un missionnaire soit sollicité par l'idée de quitter la Mission, afin de s'attacher à un genre de vie moins exigeant, son Chef, pour le retenir, usera de l'argument qui serait décisif pour lui-même en pareil cas : il immobilisera son attention sur la vision de la mort et du jugement qui la suit : « ... Croyez-moi, Monsieur, n'écoutez pas la nature ; car elle vous fournira assez de motifs pour vous mettre au large, et dans le chemin qui mène à la perdition. Mais pensez à la mort qui est proche, et peut-être plus que vous ne pensez, et au terrible jugement de Dieu, où vos paroles et vos actions seront pesées au poids du sanctuaire... » ⁽³⁶⁾

C'est un peu de la même sorte que le soldat, hanté par la tentation de la désertion, pourrait envisager les conséquences de son acte. D'un côté comme de l'autre, il n'y a pas de pitié à attendre : cette considération contiendra les défaillances.

En regardant fixement les terribles peines de l'enfer, qui attendent l'immense foule des délinquants, Vincent ne se sent pas sollicité de regretter leur existence. Il ressent avec une vivacité extrême l'effrayant péril qui menace la culpabilité des hommes, mais il ne s'étonne pas que Dieu soit impitoyable en ses châtements : il est tout prêt au contraire à s'associer à leur rigueur.

C'est ce qui ressort de curieux encouragements qu'il adresse aux sœurs, pour qu'elles soient bien fidèles à toutes leurs obligations :

« ... Si Dieu, les anges et les saints en ont de la joie, les diables et les âmes damnées en ont, au contraire, de la tristesse... Dieu vous

montre au diable : « Regarde, malheureux, ... tu n'as pas voulu m'obéir, toi que j'avais créé avec tant d'avantages... et voilà une simple fille qui a tant de courage que, pour m'obéir, elle ne fait point de cas de toutes les difficultés qui s'opposent, ni de toutes les répugnances que la nature lui suggère. Regarde, misérable, et que cet exemple serve encore à te confondre et à accroître ta peine éternelle !... » ⁽³⁷⁾

Confiantes dans la parole de leur Père, les humbles filles de saint Vincent seront soutenues dans leurs tâches les plus rudes par la certitude de faire souffrir les vilains diables, comme Dieu lui-même qui les a mis en enfer parce qu'ils étaient très désobéissants.

Pourtant elles ne sont pas cruelles. Elles n'aiment pas la souffrance des damnés pour elle-même. Mais elles sont heureuses de savoir que la justice de Dieu s'accomplit avec plus de plénitude, grâce à leurs interventions.

La justice de Dieu ne se discute pas. Heureux ceux qui aident docilement à son triomphe !

Il faut le seconder d'autant plus volontiers qu'au regard de la foi les conduites de Dieu, en tout état de cause, sont toujours « admirables » et « aimables ».

Ainsi s'exprime Vincent dans un court billet à Louise de Marillac : « ... O Mademoiselle, qui nous donnera assez d'humilité pour regarder notre place au fond des enfers, si nous ne sommes fidèles à ses desseins éternels pour le servir selon son désir, et ne nous abandonnons entièrement à sa conduite si admirable et si aimable... » ⁽³⁸⁾

La justice divine met au cœur de Vincent de Paul une crainte profonde. Mais cette crainte coexiste avec un amour très confiant pour la bonté de Dieu. La crainte et l'amour conjugués déterminent une obéissance plus prompte et plus totale, à la fois craintive et filiale. L'activité qui en résulte bénéficie, en son élan, de cette double impulsion.

Vincent veut ardemment que cet élan conduise son âme jusqu'au ciel, quand la mort aura mis un terme à son activité terrestre. C'est l'objectif ultime vers lequel ses forces sont tendues.

Son attrait pour le ciel est si vif, si exclusif, qu'il ne comprend pas qu'il ne soit pas ressenti par tout le monde au même degré. Il condamne cette indifférence avec une extrême sévérité : « ... Pour gagner le ciel, messieurs, il n'y a presque personne qui se remue ; souvent ceux qui ont entrepris de le conquérir mènent une vie si lâche et si sensuelle, qu'elle est indigne non seulement d'un prêtre et d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable ; et s'il y en avait parmi nous de semblables, ce ne seraient que des cadavres de missionnaires... » ⁽³⁹⁾

C'est très clair : le missionnaire qui ne prend pas les bons moyens

pour aller au ciel a perdu le sens, ce n'est même plus un homme raisonnable. Pour tout dire, c'est un corps sans âme, un « cadavre de missionnaire ».

Cette véhémence de langage est révélatrice des brûlantes aspirations de celui qui s'y livre. Ces aspirations, pour se satisfaire, sont prêtes à tout sacrifier en échange, car « ... nous ne pouvons mieux assurer notre bonheur éternel qu'en vivant et mourant... dans un actuel renoncement de nous-mêmes, pour suivre Jésus-Christ... » ⁽⁴⁰⁾

Certes saint Vincent n'ignore pas qu'une récompense éternelle a été promise à toute compassion sincère, même circonscrite en ses effets. Mais il attend que le ciel soit infiniment plus accueillant et plus généreux pour ceux qui auront tout donné sans rien se réserver. Or il ambitionne pour les siens cette générosité d'accueil : il faut donc qu'ils y mettent le prix correspondant.

C'est ce que Vincent essaye de faire comprendre aux Filles de la Charité : « ... Dieu a promis des récompenses éternelles à ceux qui donneraient un verre d'eau à un pauvre... Ce vous est, mes filles, un grand sujet de confiance, car si Dieu donne une éternité bienheureuse à ceux qui ne leur ont donné qu'un verre d'eau, que ne donnera-t-il à la Fille de la Charité qui quitte tout et se donne elle-même pour les servir tout le temps de sa vie ?... » ⁽⁴¹⁾

Les avantages des bénéfices célestes sont également proposés aux dames du monde, afin que leur zèle charitable prenne tout le développement compatible avec leur état : de « grands biens » paieront outre-tombe leur désintéressement et leur activité :

« ... Oh ! qu'un bon moyen, mesdames, serait que chacune de vous demeurât persuadée des grands biens qui arrivent, en ce monde et en l'autre, aux âmes qui exercent les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle en tant de manières, comme vous les exercez ! Cela vous porte sans doute de plus en plus à en disposer d'autres pour se joindre à vous en ce saint exercice de la charité, par la considération de ces biens-là. Cette persuasion vous échauffera premièrement entre vous autres, comme des charbons ardents unis ensemble, et puis vous en échaufferez d'autres par vos paroles et par vos exemples... » ⁽⁴²⁾

Vraiment il faut que l'appât de l'éternité bienheureuse soit bien grand pour que les auditrices de monsieur Vincent, embrasées de pieuse convoitise, en arrivent à brûler comme des « charbons ardents ». Echauffée de cette sorte leur charité se multipliera, pour le plus grand avantage des pauvres gens, en vue de gagner le ciel.

Quelque riantes d'ailleurs que soient les couleurs sous lesquelles les sœurs s'en représentent le séjour, saint Vincent leur garantit que la réalité dépassera infiniment leurs rêves les plus enchanteurs. « ... Certes, écrit-il à Louise de Marillac, il me semble que les cou-

ronnes et les empires sont de la boue en comparaison de celles dont elles seront couronnées... » (43)

Comment ne surmonteraient-elles pas leurs plus vives répugnances pour soigner les malades, jour et nuit, puisqu'elles achètent de leurs peines temporaires de splendides « couronnes » qu'elles porteront dans d'éternels « empires » ?

Les plus humbles frères coadjuteurs s'entendent dire tout aussi bien que Dieu donne « ... un poids éternel de gloire aux saints..., pour un peu de peine qu'ils ont souffert en cette vie, qui n'a fait que passer... » (44)

Bien loin de plaindre les missionnaires qui abrègent leurs jours dans l'excès de leur zèle à propager l'Évangile, il faut plutôt considérer le bonheur d'avoir atteint déjà le terme infiniment désirable. « ... Est-ce un malheur à une épouse exilée de se réunir à son époux ? Est-ce un malheur au voyageur de se rapprocher de son pays ? Est-ce un malheur à ceux qui naviguent de se rapprocher du port ? Quoi, a-t-on peur qu'une chose que nous ne saurions assez désirer, et qui n'arrive toujours que trop tard, arrive ? » (45)

Sous ces images se laisse entrevoir la véritable nature du bonheur du ciel, telle que sa foi la représente à Vincent de Paul. Le ciel, ce serait la patrie où l'épouse exilée se réunit enfin à son époux. Traduisons : le bonheur du ciel, pour l'âme, consisterait essentiellement à être réunie à Dieu, au terme d'une attente péniblement supportée.

C'est d'ailleurs ce qui est dit expressément aux missionnaires : « ... Ayons donc ce désir continuel que le règne de Dieu s'étende ; et cette affection d'y travailler de tout notre pouvoir, afin qu'ayant procuré le royaume de Dieu sur la terre, nous aillions jouir de lui dans le ciel... » (46)

Vincent veut « travailler » de tout son pouvoir au service de Dieu sur la terre, afin de « jouir de lui dans le ciel ».

Son désintéressement serait-il limité à la durée de sa vie temporelle ? Le ciel serait-il chargé de le dédommager de ses sacrifices terrestres, en lui procurant en Dieu une jouissance spirituelle qui le comblerait solitairement ? Autrement dit, en se donnant lui-même à Dieu sans réserve, fait-il quand même un placement avantageux qui lui vaudra, en retour de ses avances, limitées d'ailleurs à son petit avoir, une pleine béatitude étroitement personnelle ? Une telle interprétation déformerait le paradis vincentiste, qui se présente, en dépit des apparences contraires, dans la ligne du dépouillement pratiqué sur la terre.

« ... Dans le paradis les bienheureux aiment Dieu d'un amour perpétuel, et se portent sans peine à vouloir ce que Dieu veut... Ils ont tant d'amour les uns pour les autres, qu'ils sont aussi contents de la gloire des autres que de la leur propre... » (47)

Au ciel comme sur la terre, les « bienheureux » n'ont en vue que la volonté divine. Ils continuent donc à se dépandre de la leur, ou plutôt elle se réduit toujours à ne vouloir que « ce que Dieu veut ».

Mais leur amour, grâce au « perpétuel » soutien de l'immédiate présence de Dieu, absorbe toute la « peine » de leur renoncement, pour ne laisser subsister que le bonheur de sentir leur volonté entièrement fondue en la très chère volonté divine.

Ainsi libérée de toute attache personnelle, leur volonté, comme celle de Dieu et du même mouvement, se tend vers le bonheur « des autres » de toute sa puissance. La « gloire » d'autrui est aussi chère à chaque « bienheureux » que la sienne propre, parce que, tout autant que la sienne, elle est voulue de Dieu.

Le ciel de Vincent de Paul, triomphe parfait de l'abnégation, n'est pas seulement la terre lointaine où toucheront un jour ses disciples. C'est le modèle auquel ils doivent s'attacher dès maintenant.

« ... Ne point trouver à redire aux autres, et s'aimer réciproquement, c'est un paradis... » Filles de la Charité, « ... c'est vivre comme dans un paradis si vous avez un parfait amour les unes pour les autres. Oui, une compagnie bien unie, c'est un paradis... » ⁽⁴⁸⁾

Par son irrésistible attrait et par les exemples saisissants qu'il propose, le « paradis » contribue puissamment à mettre au service des hommes le désintéressement de saint Vincent et de ceux qui le suivent.

Il faut que ce dépouillement soit activement poussé, car le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui l'ont pleinement réalisé. S'il est incomplet au moment de la mort, il devra s'achever, même dans l'autre vie, avant que ne se livre l'éternelle béatitude.

« ... Une personne... qui meurt sans avoir satisfait pour les péchés qu'elle a faits, va en purgatoire ; et dans ce lieu elle souffre la peine du feu qui est un plus grand tourment que toutes les peines qu'on se peut imaginer... » ⁽⁴⁹⁾

Vincent s'incline sans peine devant ces données de sa foi catholique. Et cependant, en pratique, il dispense sans trop de difficulté ses défunts de bifurquer par le Purgatoire, avant d'aller en Paradis.

Après la mort de Louise de Marillac, il écrit à un Supérieur de Maison : « ... Je recommande son âme à vos prières, quoique peut-être elle n'ait pas besoin de ce secours, car nous avons grand sujet de croire qu'elle jouit maintenant de la gloire promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait... » ⁽⁵⁰⁾

Evidemment la défunte n'était pas une personne ordinaire. Son mérite bien connu pouvait lui valoir des conditions plus favorables qu'au commun des mortels. Cependant il ne semble pas que monsieur Vincent fasse pour elle une exception comme on pourrait le croire.

Il abaisse le seuil du paradis avec la même aisance devant des missionnaires morts à Gênes, à Madagascar, aux Hébrides : « ... Ce sont,

dit-il, autant de missionnaires que nous avons au ciel. Il n'y a pas lieu d'en douter, puisqu'ils se sont tous consumés pour la charité et qu'il n'y en a pas une plus grande que de donner sa vie pour son prochain, ainsi que Jésus-Christ même l'a dit et pratiqué » (51)

La peste sévissait à Gênes ; Madagascar et les Hébrides exigeaient des dévouements particuliers. Mais une maladie prolongée obtient tout aussi bien l'exemption du Purgatoire. Il n'est même pas nécessaire qu'elle se soit prolongée durant des années.

Un prêtre de la Mission vient à décéder après avoir gardé le lit « quatorze ou quinze mois ». C'en est assez ; Vincent estime que la maladie lui a « servi de purgatoire » et il espère « qu'il jouit maintenant de la récompense de ses travaux, ayant travaillé longtemps et avec fruit à la vigne du Seigneur et à la pratique des vertus... » (52)

Un jeune étudiant en théologie est traité de la même sorte que ce paisible vétéran. Il était pieux et il est mort de façon courageuse : le purgatoire n'est pas fait pour lui. Vincent écrit à son sujet : « ... Sa vie exemplaire et sa mort sainte nous font croire pieusement qu'il jouit déjà de l'heureuse immortalité avec les saints... » (53)

Néanmoins des prières sont demandées au décès des Filles de la Charité et des prêtres de la Mission. Voici une formule qui est assez révélatrice des sentiments qui les font réclamer : « ... Priez, s'il vous plaît, et faites prier pour ce cher défunt, puisque l'Eglise ordonne des prières pour les justes comme pour les pécheurs... » (54)

Le besoin de ces interventions auprès de la puissance divine, pour abréger le purgatoire des disparus, n'est pas ici très vivement senti. L'obéissance incline à leur usage plus qu'une crainte personnelle.

Cette crainte, causée par l'incertitude des jugements divins, n'est cependant pas exclue du mouvement qui porte saint Vincent à prier pour ses défunts. Il a certes toute confiance que les siens, lorsqu'ils ont vécu selon l'esprit qu'il leur inculque, n'attendent pas aux portes du ciel. Il reste pourtant qu'une justice sévère se dresse au seuil de l'éternité. Une part d'inconnu subsiste donc.

D'un « vrai missionnaire... mort en saint », le Supérieur général écrit : « ... Comme les jugements de Dieu sont plus rigoureux qu'on ne pense et que même la justice du juste est sujette à l'examen..., ce cher défunt peut avoir aussi besoin des suffrages de l'Eglise... » (55)

La crainte demeure, mais sans confiner à l'angoisse, car la même lettre avait commencé par dire encore : « ... Nous avons sujet d'espérer que son âme... est maintenant toute glorieuse... » au ciel.

Le dogme du Purgatoire contribue efficacement à soutenir les énergies de Vincent de Paul. Il faut convenir toutefois qu'il exerce sur lui une action moins saisissante que les pensées du ciel ou de l'enfer. La damnation est terrifiante, le paradis est souverainement attrayant. Placé entre les deux, Vincent saisit intensément la tragique gravité de l'enjeu.

De tout son effort, pressé à la fois par une crainte indicible et un irrésistible amour, il s'arrache à l'enfer pour s'élancer au ciel. La vision qu'il prend des peines passagères du Purgatoire est plus paisible, bien qu'il ait le clair souci de les abréger.

Pour échapper au purgatoire, comme pour en faire sortir au plus vite ceux qu'il détient, Monsieur Vincent, non content des prières individuelles, entend qu'on utilise bien docilement les pratiques catholiques, dont sa foi lui garantit l'efficacité.

Tel le premier curé venu devant ses ouailles, il explique posément à ses Filles l'importance des indulgences : « ... Mes chères sœurs, le moyen de ne point aller au purgatoire, c'est le jubilé et les indulgences ; et il n'y a que celui-là qui nous peut exempter des peines dues à nos péchés. Mais il faut que ce soit le Pape qui nous le donne, auquel seul appartient de disposer des trésors de l'Eglise. Or, les trésors de l'Eglise, ce sont les mérites de Jésus-Christ, lesquels nous étant appliqués par le jubilé que notre Saint-Père nous donne, non seulement nous sommes remis en la grâce de Dieu, mais la peine qui était due à nos péchés nous est remise, en sorte qu'une personne qui a bien fait son jubilé, venant à mourir, ira tout droit en paradis... » ⁽⁵⁶⁾

Les bonnes filles de saint Vincent peuvent puiser à pleines mains dans le « trésor » de l'Eglise que leur ouvre la libéralité du Pape, car il est inépuisable. Tout l'excédent des « mérites » de Jésus-Christ, qui n'avait rien à expier personnellement, s'y trouve accumulé. En outre les saintes âmes le grossissent à leur tour.

Ainsi « ... la Sainte Vierge n'a jamais péché et a beaucoup souffert ; où sont allés tous les mérites de ses souffrances ? Dans les trésors de l'Eglise... » ⁽⁵⁷⁾

Pour bénéficier de ces richesses spirituelles offertes à tous les fidèles, il n'y a qu'à se mettre à la suite du Fondateur de la Mission, qui tient beaucoup à s'en appliquer le profit. Il en fait confidence à Louise de Marillac : « ... Je me suis proposé de faire une petite retraite pour le jubilé, et l'ai commencée aujourd'hui... » ⁽⁵⁸⁾

Il serait très fâché que ses missionnaires n'eussent pas, dans leurs tournées, la possibilité d'appliquer les mêmes indulgences que les autres prédicateurs. Il presse vivement son homme de confiance à Rome de leur en obtenir la faculté.

« ... Au nom de Dieu, Monsieur, faites votre possible pour obtenir les indulgences que Sa Sainteté a données aux Révérends Pères Jésuites et de l'Oratoire, quand ils vont en mission à la campagne. L'indulgence est plénière pour ceux qui assistent à leurs instructions, se confessent et communient avec eux à la campagne. Et plutôt à Dieu que vous en puissiez ainsi obtenir pour les confréries de la Charité, qui font des merveilles par la grâce de Dieu !... » ⁽⁵⁹⁾

Saint Vincent marque un respect constant aux diverses pratiques de

sa Religion, à celles qui obligent spécialement les prêtres, et à d'autres qui s'adressent à l'ensemble des catholiques.

Il prend des mesures particulières pour que ses prêtres soient très fidèles à la récitation du Bréviaire, conformément aux vues de l'Eglise. Pour garder plus sûrement cette fidélité, et pour être plus fervents, il les invite à le réciter en commun, un peu à la façon des moines. Il est très touché de leur attention, quand par hasard il les surprend durant l'office divin, appliqués et recueillis.

« ... Je suis plus touché, déclare-t-il, que de toute autre action de piété, quand j'entends chanter les louanges de Dieu dans l'esprit que Notre-Seigneur demande de nous. C'est donc la pratique dans toutes nos maisons de le réciter ensemble... L'expérience a fait connaître que quand on ne le récitait pas en commun, plusieurs demeuraient en arrière, d'aucuns étaient encore à prime sur le soir... Ajoutez la précipitation avec laquelle on le récitait, le peu de dévotion que l'on y apportait et quantité d'autres inconvénients... Comme une chandelle ne fait pas autant de lumière que plusieurs ensemble, ainsi l'on n'a pas tant de ferveur et de dévotion, quand on récite seul son office que quand l'on se met plusieurs pour le réciter... » ⁽⁶⁰⁾

Pour les Filles de la Charité la récitation du chapelet est de rigueur. Elle est répartie avec précision à diverses heures de la journée. On en doit ... « dire une dizaine le matin après l'oraison, deux à l'église, et les deux autres après l'angélus du midi et du soir... » ⁽⁶¹⁾

« ... C'est une très belle dévotion de dire le chapelet, particulièrement aux Filles de la Charité qui ont tant besoin de l'assistance de Dieu pour avoir cette pureté qui leur est si nécessaire... » En conséquence, leur Supérieur les « exhorte d'avoir toujours une grande dévotion à la Vierge... » ⁽⁶²⁾

La dévotion à la Vierge leur est recommandée très spécialement. Mais toutes les pratiques catholiques sont précieuses aux disciples de saint Vincent : elles affermissent leur générosité.

Il ne convient donc jamais d'en mettre en veilleuse le souci. Il faut au contraire qu'il soit toujours très ardent, même en voyage.

Dans le coche qui roule interminablement sur les longues routes, les sœurs diront « la litanie de la sainte Vierge le soir, celle de Jésus le matin et le chapelet tous les jours ». Elles inviteront aussi gracieusement que possible leurs compagnons de route à se joindre à elles : « Messieurs, auriez-vous pour agréables que nous en usions de la sorte ? » Il peut se trouver des personnes peu enclines à joindre les mains, ou simplement somnolentes, que ne rallie pas cette toute aimable formule. En ce cas les dévotes filles resteront entre elles, mais elles ne renonceront ni à leurs litanies ni à leurs chapelets. Au contraire, « que l'une commence tout haut et que les autres répondent ». Les voyageurs, qui patientent sur les banquettes, auraient mauvaise

grâce de ne pas goûter ces pieux chuchotements, qui ont le tenace désir de plaire à « Jésus » et à la « sainte Vierge ». ⁽⁶³⁾

Que le voyage ait été supportable ou durement pénible, que vous soyez assez bien disposées au terme ou nettement harassées, filles du bon Monsieur Vincent, ce n'est pas fini encore : « ... à l'arrivée du coche, vous vous informerez où est l'église, si elle n'est pas trop éloignée. Pendant que l'une de vous s'arrêtera à l'hôtellerie, pour voir s'il y aura une chambre, les autres iront adorer le Saint-Sacrement... » ⁽⁶⁴⁾

Il est bien évident que ce n'est pas seulement par acquit de conscience, par simple obéissance aux volontés de son Eglise, que Vincent de Paul se soumet aux pratiques de piété observées autour de lui. Il s'attache personnellement et fortement à elles. En même temps qu'il attend de leur emploi l'assistance du ciel, il leur confie le soin de faire monter à Dieu des hommages individuels ou collectifs.

Ainsi convaincu de leur bienfaisance il s'appuie à tout moment sur elles. Il s'en entoure, comme il est heureux d'être enveloppé des essaims angéliques et de la compagnie des saints. Sa piété est concrète ; elle aime à prendre corps, comme le Dieu qu'elle adore et les rites de la Religion qu'elle sert.

Ce point de règle est fixé aux Filles de la Charité : « Avant de sortir de la maison, elles prendront de l'eau bénite et se mettront à genoux devant l'image de Notre-Seigneur, pour demander la bénédiction du bon Dieu et la grâce de ne le point offenser. Au retour elles en feront de même pour le remercier... » ⁽⁶⁵⁾

Les gestes ainsi répétés comportaient une efficacité certaine. Constamment maintenues par eux dans la présence divine, les sœurs ne pouvaient guère prêter attention aux spectacles terrestres : elles risquaient donc peu d'« offenser » le « bon Dieu ».

Saint Vincent était volontiers disposé à enregistrer de bon cœur cette efficacité des pratiques catholiques les plus diverses. Il raconte, en 1652, que l'armée du duc de Lorraine est venue jusqu'aux portes de Paris. Le duc est même entré dans la ville. Mais l'armée royale s'est mise en état de lui livrer bataille auprès de Charenton. Ce que voyant, « il a mieux aimé accepter un accommodement que de se hasarder au combat, de sorte que ce pauvre pays est déchargé d'un fâcheux fardeau. »

Arrivé à ce point de son récit, le narrateur continue le plus naturellement du monde, sans nulle transition : « C'est un effet, comme on pense pieusement, des suffrages des saints, particulièrement de sainte Geneviève, des processions qu'on a faites avec grand ordre et autant de dévotion extérieure que j'en ai jamais vue, et des bonnes œuvres qui se font à Paris dans les tribulations présentes... » ⁽⁶⁶⁾

Dans les explications fournies sur la retraite du duc de Lorraine,

deux interprétations se superposent l'une à l'autre. Vincent note d'abord très judicieusement que la menace royale a fait peur à l'agresseur. Mais c'est grâce à Dieu que la menace a joué : Vincent « pense pieusement » que la libération du pays est due à des manifestations religieuses.

De même qu'il suit avec un visible plaisir ces manifestations, dès lors qu'elles sont « faites avec grand ordre » et avec « dévotion », de même il prend part avec bonheur et profit aux pèlerinages.

« ... Avez-vous jamais été en pèlerinage en quelque lieu de dévotion ? demande-t-il à ses prêtres. Pour l'ordinaire, en y entrant on se sent comme sortir hors de soi, les uns se trouvant tout d'un coup élevés en Dieu, les autres attendris de dévotion, d'autres pleins de respect et de révérence pour ce lieu sacré, et d'autres ont divers bons sentiments. D'où vient cela ? C'est que l'esprit de Dieu est là dedans qui se fait sentir en ces manières-là... » ⁽⁶⁷⁾

Saint Vincent aime à fréquenter les sanctuaires spécialement réputés. Leurs histoires très vénérées parlent à son imagination et à son cœur un langage plus facile à entendre. Son recueillement s'y condense : « l'esprit de Dieu... se fait sentir » à lui.

En bon catholique, il s'attache par goût à tout ce qui lui fait « sentir » la présence de Dieu. Il prend avec méthode les moyens nécessaires, pour que les pratiques extérieures de sa Religion atteignent ce but désiré.

C'est ainsi qu'il veille minutieusement à la bonne ordonnance des cérémonies. Il les recommande à la vigilante attention de la compagnie.

« ... Les cérémonies ne sont à la vérité que l'ombre, mais c'est l'ombre des plus grandes choses, qui requièrent qu'on les fasse avec toute l'attention possible, et qu'on les montre avec un silence religieux et une grande modestie et gravité... Qu'on chante posément, avec modération ; qu'on psalmodie avec un air de dévotion... » ⁽⁶⁸⁾

Les sacrements, bien plus encore que les cérémonies religieuses, font partie intégrante de la vie de Vincent de Paul. Ils en soutiennent les ascensions. Ce sont les moyens par excellence dont il se sert pour se mettre en relation avec Dieu.

Il attache une importance extrême à la confession. Il exige qu'on en use sans délai dès que la paix de l'âme est sérieusement troublée.

Il faut « ... avoir une grande haine pour le péché mortel et le fuir comme le démon, même le véniel ; et quand on en a fait quelqu'un, s'en confesser au plus tôt, surtout s'il est mortel. Il ne faut point se coucher sans le confesser... » ⁽⁶⁹⁾

Les Filles de la Charité apporteront le plus grand soin à bien faire leurs confessions. On leur promet beaucoup de bonheur si elles les font « ... avec les circonstances... d'un bon examen, de contrition, d'un ferme propos de s'amender, d'une confession entière et d'une satis-

faction parfaite. Béni soit Dieu, mes sœurs ! Car c'est la base de la perfection, et je veux croire que si vous faites ainsi, Dieu vous comblera de ses grâces... » ⁽⁷⁰⁾

La bonne confession est la base de la perfection. Mais, beaucoup mieux encore, la communion peut en être l'épanouissement.

« ... La personne qui a bien communie fait tout bien !... Elle ne fera pas ses actions ; elle fera les actions de Jésus-Christ ; elle servira les malades avec la charité de Jésus-Christ ; elle aura dans sa conversation la douceur de Jésus-Christ ; elle aura dans ses contradictions la patience de Jésus-Christ ; elle aura l'obéissance de Jésus-Christ... » ⁽⁷¹⁾

Même si le « goût » de la communion vient à ne plus se faire sentir, il faut bien prendre garde de ne pas se détourner d'elle. Elle continuera d'opérer ses effets, malgré la froideur des dispositions qui lui seront offertes. Elle les corrigera par son action propre, car « ... il n'y a remède plus efficace contre les maladies de nos âmes. C'est là qu'il se faut aller fortifier ; c'est là qu'il faut aller dire ses peines... ; c'est là qu'il faut aller étudier l'amour, le support, la cordialité... et toutes les autres vertus qui nous sont nécessaires... » ⁽⁷²⁾

L'étude fervente que l'Eucharistie provoque en Vincent de Paul est celle de « l'amour », du « support », de la « cordialité » et de « toutes les autres vertus ». C'est une doctrine de vie qu'il recueille auprès d'elle, en même temps que la force nécessaire pour la mettre en pratique, car l'Eucharistie soulage les « peines » et guérit les « maladies » de l'âme.

Loin des tabernacles, elle continue d'exercer une action permanente. Un moyen recommandé, en effet, de s'établir « en la présence de Dieu » consiste à s'« imaginer être devant le très saint Sacrement de l'autel ». ⁽⁷³⁾ La pensée que Jésus-Christ est corporellement présent dans leur église appuie toute la journée, de tangible manière, les Filles de la Charité.

En présence des tabernacles, les marques extérieures du plus profond respect sont obligatoires. La génuflexion doit être infléchie « jusqu'à terre... ainsi qu'il est convenable à la gloire de la majesté du Dieu vivant... ». Pour remédier aux négligences qu'il a remarquées à cet égard, saint Vincent donnera l'exemple. Il est très âgé et ses jambes sont malades ; mais il saura bien cependant entraîner les siens, à mieux faire leur génuflexion.

« ... Si je vois, dit-il..., que la compagnie ne se corrige pas, je m'efforcerai de la faire du mieux que je pourrai, sauf à me relever en m'appuyant des mains contre la terre, afin de donner exemple de cela à la compagnie... » ⁽⁷⁴⁾

Ce respect, qui n'accepte pas de demi-mesure, ne serait pas plus empressé si Jésus-Christ montrait effectivement son visage aux yeux de monsieur Vincent dans les églises. L'Eucharistie agit aussi efficace-

ment sur lui qu'une visible et palpable présence. Elle met en activité toutes ses puissances d'adoration et de dépouillement personnel.

Il demande aux missionnaires, lorsqu'ils célèbrent la messe, d'« offrir ce sacrifice avec le plus de dévotion » qu'il leur sera possible, se « conformant... à Jésus-Christ s'offrant lui-même... en sacrifice à Dieu son Père éternel... » (75)

Quant aux Filles de la Charité, elles iront « à la sainte messe tous les jours... avec une grande dévotion... Ce n'est pas le prêtre seul qui offre le saint sacrifice, mais ceux qui y assistent... C'est le centre de la dévotion... » (76)

De ce centre, la dévotion doit rayonner d'un bout à l'autre de leur journée. Elles se rappelleront donc que « ... c'est aller à Dieu que servir les pauvres », car elles doivent « regarder Dieu en leurs personnes... » Et voici que la préoccupation des sacrements reparaît encore au chevet des malades : « ... Veillez particulièrement à l'aide que vous leur pouvez donner pour leur salut : qu'ils ne meurent pas sans les sacrements... Surtout exhortez-les à faire des confessions générales... » (77)

Pour adoucir l'appréhension de la mort que pourrait leur causer l'annonce de son voisinage, elles leur rappelleront au besoin que l'Extrême-Onction est parfaitement capable de leur rendre la santé. Vincent n'en doute pas le moins du monde. Il relate en effet que « monsieur Alméras, qui a tailli mourir, est hors de danger, grâce à Dieu, s'étant porté de mieux en mieux depuis avoir reçu l'Extrême-Onction à Bourbon, où il était tombé malade... » (78)

Le Fondateur de la Mission se plie, comme le plus humble des fidèles, à l'enseignement de l'Eglise sur les sacrements. Il s'assimile cette doctrine et il règle sur elle sa conduite avec une conviction entière. Il fait confiance aux sacrements pour faire agir en lui l'assistance divine sous des signes sensibles.

Mais s'il les accueille avec gratitude, comme des auxiliaires précieux de sa vie religieuse, il n'entend pas qu'on les interprète avec une déformante étroitesse.

Par exemple, il attache une grande importance à la confession, messagère rapide et sûre des pardons divins. Cependant, il fait passer avant son intégrité le respect farouche de la réputation d'autrui : charité d'abord. Il s'explique là-dessus avec une netteté vigoureuse :

« ... Noircir sa sœur auprès d'un confesseur, cela est odieux. En confession, parlez de vous et ne parlez jamais de personne... Si l'on ne peut se confesser d'un péché sans faire connaître la personne avec qui on l'a commis, il vaut mieux ne s'en pas confesser. La charité, mes sœurs, est la reine des vertus... La confession est nécessaire, mais elle est subalterne. La charité va la première, et si la charité y peut être offensée, laissez là la confession, car la confession n'est que la servante de la charité, et elle ne se doit point faire à son préjudice... » (79)

Vincent sait encore dire à ses filles, en une formule brève : « ... Au lieu d'aller à la messe, demeurez auprès de ce malade... » ⁽⁸⁰⁾

Et c'est encore afin que la charité aille « la première », comme « la reine des vertus ». Il pose donc nettement le primat de la vie spirituelle, enseignée par l'Evangile. Les pratiques extérieures s'empressent autour d'elle, non pour l'encercler et gêner son développement, mais comme des « servantes », sur lesquelles elle s'appuie pour s'avancer d'un pas plus sûr.

Au surplus, pour se guider dans leur interprétation et dans leur usage, il ne s'en remet pas à son jugement personnel, mais à celui de l'Eglise, maîtresse de l'activité comme de la foi des fidèles.

« ... Tout ce que l'Eglise ordonne, il le faut faire... L'Eglise commande, et... nous devons lui obéir comme à l'épouse de Jésus-Christ ; car en cette qualité elle a droit de faire des lois et d'y obliger les fidèles ; ... elle oblige à l'observance de ce qui est ordonné par les conciles et les papes et par les évêques... » ⁽⁸¹⁾

L'Eglise est la voie nécessaire que doivent emprunter ceux qui veulent aller au ciel. « ... Ceux qui veulent passer une rivière ne sauraient le faire sans pont et sans bateau, ni ceux qui veulent aller sur mer, sans navire, ainsi... ceux et celles qui veulent traverser la mer orageuse de ce monde, et arriver à la perfection qui conduit au ciel, doivent nécessairement être dans le navire de l'Eglise et y garder la loi de Dieu pour passer cette mer... » ⁽⁸²⁾

Certes, l'idée ne viendra jamais au bon monsieur Vincent d'opposer ses inspirations personnelles à l'autorité de l'Eglise. Il aurait trop peur de n'être plus qu'un naufragé en perdition, loin d'un navire de haut bord imprudemment quitté.

C'est pourquoi la compagnie de missionnaires, qu'il a fondée, a été mise par lui à la disposition du Pape, chef de l'Eglise, « ... pour aller là où Sa Sainteté ordonnera... Ils seront à l'égard de Sa Sainteté comme les serviteurs de l'Evangile à l'égard de leur maître... » ⁽⁸³⁾

Vincent aimait d'un amour sensible « Rome où est le chef visible de l'Eglise militante ». Il était heureux, à travers ses rues, « de marcher par-dessus la terre où ont marché tant de grands et saints personnages ». Il fait à ce sujet cette confidence : « ... Cette considération m'émut tellement, lorsque je fus à Rome il y a trente ans, que... je ne laissai pas de m'attendrir, même jusqu'aux larmes, ce me semble... » ⁽⁸⁴⁾

C'est à Rome qu'il cherche la règle de sa foi. Que surgissent des opinions controversées, il combat résolument « ... toutes celles qui vont contre l'autorité du Père commun de tous les chrétiens... » ⁽⁸⁵⁾

Cette raison de les écarter lui suffit : c'est donc toujours le dessein arrêté de ne pas quitter le navire.

Cette disposition, où il se tient, de régler toujours sa marche sur celle de l'Eglise, lui fait éprouver une vive satisfaction à constater l'uni-

formité des pratiques et des rites catholiques, à travers le vaste univers. Il n'aime pas plus l'individualisme pour les autres que pour lui-même.

« ... L'Eglise... n'a-t-elle pas l'uniformité en ses pratiques ? Ce qu'on fait à Rome, ne le fait-on pas en France, en Allemagne, en Pologne, aux Indes et ailleurs ? N'a-t-elle pas le même sacrifice, les mêmes sacrements, les mêmes cérémonies et le même langage partout. Et quoique du commencement on ait trouvé à redire qu'on célébrait dans un langage qu'on n'entend pas, néanmoins pour se conserver en un même esprit... elle a voulu que tous fussent unanimes et uniformes en toutes ces choses... C'est que, outre que Dieu est honoré de cette pratique universelle, on évite de grands abus par cette conformité... » ⁽⁸⁶⁾

Vincent de Paul aime l'Eglise catholique d'un amour filial. Il entre à fond dans ses vues, il justifie ses manières de faire, il lui donne toujours raison.

Il a pour elle une affection si vive et si profonde, qu'il souffre douloureusement des pertes immenses qu'elle a faites depuis une centaine d'années. Il craint que ces pertes ne s'étendent davantage encore à l'avenir. Autant que par simple souci de convertir des âmes à l'Evangile, c'est pour compenser ces pertes et maintenir le prestige de l'Eglise, qu'il se met en tête de lui faire conquérir des terres nouvelles par les prêtres de la Mission. Chassée des pays européens, elle se transférerait chez les peuples barbares, et elle n'en continuerait pas moins son existence séculaire.

« ... J'ai beaucoup d'affection et de dévotion..., écrit Vincent, à la propagation de l'Eglise aux pays infidèles, par l'appréhension que j'ai que Dieu l'anéantisse peu à peu de deçà, et qu'il n'en reste point ou peu d'ici à cent ans à cause de nos mœurs dépravées, de ces nouvelles opinions, qui croissent de plus en plus, et à cause de l'état des choses. Elle a perdu depuis cent ans, par deux nouvelles hérésies, la plupart de l'Empire et les royaumes de Suède, de Danemark et Norvège, d'Ecosse, d'Angleterre, d'Irlande, de Bohême et Hongrie, de sorte qu'il reste l'Italie, la France, l'Espagne et la Pologne, dont la France et la Pologne font beaucoup des hérésies. Or, ces pertes d'Eglise depuis cent ans nous donnent sujet de craindre, dans les misères présentes, que dans autres cent ans nous ne perdions tout à fait l'Eglise en Europe ; et en ce sujet de crainte, bienheureux sont ceux qui pourront coopérer à étendre l'Eglise ailleurs... » ⁽⁸⁷⁾

Saint Vincent appréhende non pas seulement que Dieu laisse périr l'Eglise en Europe, mais qu'il l'y « anéantisse » lui-même. Il s'explique sur cette crainte étonnante : « ... Que savons-nous... si Dieu ne veut pas transférer la même Eglise chez les Infidèles, lesquels gardent peut-être plus d'innocence dans leurs mœurs que la plupart des chrétiens,

qui n'ont rien moins à cœur que les saints mystères de notre religion... » ⁽⁸⁸⁾

Le réquisitoire est sévère : les chrétiens d'Europe seraient indignes de garder le précieux dépôt de l'Évangile. Dieu les châtierait en le leur retirant, pour le confier aux peuples infidèles, plus aptes à le recevoir en raison de leur plus grande innocence de mœurs.

Dans ces graves circonstances que traverse le catholicisme, les prêtres de la Mission se voient offrir, par leur fondateur, une double tâche, audacieuse et magnifique en chacun de ses aspects : ils défendront pied à pied en Europe les positions menacées ; en même temps, ils conquerront ailleurs les nouvelles positions indispensables au salut de l'Église.

« ... Oh ! Messieurs et mes frères, s'écrie leur chef, quelle joie aura Dieu si dans le débris de son Église. ... il se trouve quelques personnes qui s'offrent à lui pour transporter ailleurs... les restes de son Église, et d'autres pour défendre et pour garantir ici ce peu qui reste !... Les conquérants laissent une partie de leurs troupes pour garder ce qu'ils possèdent et envoient l'autre pour acquérir de nouvelles places et étendre leur empire. C'est ainsi que nous devons faire : maintenir ici courageusement les possessions de l'Église et les intérêts de Jésus-Christ, et avec cela travailler sans cesse à lui faire de nouvelles conquêtes et à le faire reconnaître par les peuples les plus éloignés... » ⁽⁸⁹⁾

Le regard de Vincent, d'une magnifique envergure, embrasse un horizon immense et fixe le plan d'une grandiose bataille.

Par delà les siècles, aux origines du christianisme, il scrute avec une attention égale les tout premiers débuts de l'Église pour en recueillir les fécondes leçons.

Il croit discerner qu'« au commencement de l'Église tous ceux qui voulaient être prêtres quittaient leurs biens... » Il en conclut qu'« il faut qu'un prêtre renonce à tout pour n'avoir que Dieu seul... » Effectivement la vie de ses prêtres sera réglée selon ces lointains exemples : « ... Quel bonheur à la Mission de pouvoir imiter les premiers chrétiens, vivre comme eux en commun et en pauvreté... » ⁽⁹⁰⁾

Il est hanté de la vision de l'héroïsme primitif. Il veut à tout prix en propager la contagion autour de lui.

« ... O Seigneur, implore-t-il, donnez-nous cet esprit de votre sacerdoce qu'avaient les apôtres et les premiers prêtres qui les ont suivis ; donnez-nous le véritable esprit de ce sacré caractère que vous avez mis en de pauvres pécheurs, en des artisans, en de pauvres gens de ce temps là... » ⁽⁹¹⁾

Il constate avec satisfaction que ses efforts aboutissent, et que sa compagnie tend à être une copie fidèle de la vie chrétienne en ses premières années : « ... On fait revivre en la compagnie l'esprit des premiers chrétiens qui n'avaient rien en propre... » ⁽⁹²⁾

L'esprit tout rempli des réalités inégalées qu'il rencontre parmi les chrétiens des âges apostoliques, il en vient à confronter la rigueur de leur discipline avec « l'indulgence », « la mollesse » des siècles ultérieurs. Il juge imperturbablement et il condamne le relâchement des chefs, qui a contribué à la décadence de l'Eglise :

« ... Tant que l'Eglise a été dans la première rigueur de ne point souffrir ceux qui étaient tombés en faute, elle s'est conservée dans une grande ferveur... Mais tout aussitôt qu'elle a commencé à se relâcher et à tolérer les péchés de ceux qui se repentaient, elle est déchue de sa première ferveur... L'indulgence, la compassion et la mollesse s'est emparée du cœur de ceux qui ont conduit l'Eglise ; de là elle est venue en l'état où nous la voyons... » ⁽⁹³⁾

Saint Vincent allie une incontestable sûreté de jugement avec son entière soumission à l'Eglise. Il lui donne toute sa docilité, il s'abandonne de bon cœur aux directions de ceux qui la gouvernent. Mais il attend d'eux en retour qu'ils se raidissent contre tout relâchement.

Si jadis leur volonté a été incertaine, si la vie chrétienne, dont ils avaient la garde, a été menacée par leurs faiblesses, Vincent constate tout naturellement leur insuccès. En lui un christianisme très vigilant élève la voix, pour regretter fortement qu'une insuffisante défense des âmes ait été pratiquée.

Ce souci de la sanctification des âmes, chez saint Vincent, est absolument capital. Ainsi, lorsque Dieu parle au fond d'une âme de Sœur pour affermir une vocation, seul à seul avec l'intéressée, dans le recueillement d'un effort qu'il dirige vers la perfection, ni père, ni Supérieur, ni confesseur n'ont le droit de lui faire échec. C'est ce qui est bien précisé devant les Filles de la Charité :

« ... Dieu veut si fort que vous exécutiez et serviez la vocation en laquelle il vous appelle, que, au dire d'un grand saint, si votre père et votre mère, pour vous empêcher, se mettaient au travers de la porte que vous devez franchir, vous devriez passer par-dessus eux. Mais vous direz : « C'est mon père, c'est ma mère. » N'importe, passez par-dessus. A plus forte raison, mes chères sœurs, devez-vous surmonter toutes les difficultés qui s'opposeraient aux occasions de se rendre parfaites Filles de la Charité. « Mais c'est ma Supérieure de paroisse. » Serait-ce votre confesseur, il faudrait marcher quand même... » ⁽⁹⁴⁾

En connexion avec ce devoir qui s'impose à l'âme de suivre l'appel divin vers une perfection plus haute, au besoin contre le confesseur, son juge externe et son guide cependant qualifié, Vincent pose un autre principe, également d'importance majeure : « les actions sont personnelles. » Leur mérite ou leur démérite ne dépend pas du relief des situations mais de la charité qui anime les cœurs :

« ... L'assistant qui sert le prêtre et ceux qui entendent la messe participent-ils comme le prêtre au sacrifice qu'il fait et qu'ils font.

avec lui ?... Sans doute ils y participent et plus que lui s'ils ont plus de charité que le prêtre... Les actions sont personnelles. Ce n'est pas la qualité de prêtre ou de religieux qui fait que les actions sont plus agréables à Dieu et méritent davantage, mais bien la charité, s'ils l'ont plus grande que nous... » ⁽⁹⁵⁾

Dans les exercices du culte, le sacerdoce joue un rôle indispensable, mais à la manière de la baguette qui ferait jaillir les sources invisibles. Les complaisances divines s'épanchent dans les âmes en raison de leur « charité » propre : de ce point de vue, les âmes des prêtres sont soumises à la règle commune.

C'est d'ailleurs la charité, partout répandue, qui doit être la bénéficiaire par excellence de l'activité qui se déploie dans l'Église. Cette charité, qui commence par offrir à Dieu l'amour des hommes, détermine aussi parmi les chrétiens un puissant amour réciproque, fondé sur les liens qui les unit en Jésus-Christ :

« ... Tous les hommes composent un corps mystique... Tous nos membres ont tant de sympathie et de liaison ensemble que le mal de l'un est le mal de l'autre. A plus forte raison, les chrétiens étant membres d'un même corps... se doivent-ils de compatir. Quoi ! être chrétien et voir son frère affligé, sans pleurer avec lui, sans être malade avec lui ! C'est être sans charité ; c'est être chrétien en peinture ; c'est n'avoir point d'humanité ; c'est être pire que les bêtes... »

L'unité du corps mystique s'établit sur « la participation que nous avons ensemble en Notre-Seigneur qui est notre chef. » C'est cette commune participation qui nous fait un devoir de nous « ressentir » de la « maladie » de nos frères. ⁽⁹⁶⁾

Elle oblige tous les disciples du Christ à mettre en commun leurs joies et leurs peines, dans toute l'étendue du catholicisme, comme elle fondera au ciel toutes les béatitudes individuelles en un bonheur collectif ressenti par tous.

Très conscient, grâce à l'intensité de sa foi, de ses obligations chrétiennes envers les hommes, Vincent de Paul est poussé par elle à les remplir jusqu'à la limite de ses forces. Sa foi ne lui permet pas d'être seulement « chrétien en peinture », de « voir pleurer son frère affligé sans pleurer avec lui. » Il s'efforce de suivre fidèlement les appels de l'Évangile, qui le pressent d'aimer Dieu, de toutes ses forces, et son prochain comme lui-même, pour l'amour de Dieu.

Ce double amour, où se condense sa vie religieuse, est soutenu, nourri, accru par les croyances, les pratiques, les disciplines du catholicisme.

L'activité qui en résultera, au bénéfice des hommes, sera d'autant plus dévouée que Vincent se sera plus complètement détaché de lui-même. Le travail de la sanctification, qui soumettra sa volonté

à la volonté toute puissante de Dieu, sera la préface de ses fécondes réalisations.

RÉFÉRENCES

1 : XII, 257. — 2 : XIII, 634. — 3 : XII, 346. — 4 : X, 623. — 5 : I, 7. — 6 : X, 386. — 7 : X, 228. — 8 : IX, 340. — 9 : IX, 426. — 10 : XI, 210. — 11 : VII, 621. — 12 : X, 702-3. — 13 : IX, 136. — 14 : IX, 150. — 15 : X, 554. — 16 : X, 597. — 17 : XII, 313. — 18 : IV, 596. — 19 : I, 96. — 20 : VII, 417. — 21 : X, 471. — 22 : XI, 327. — 23 : XII, 346-7. — 24 : VI, 83-85. — 25 : XII, 324. — 26 : VI, 84. — 27 : XII, 207. — 28 : X, 369. — 29 : XII, 8. — 30 : XII, 125. — 31 : XII, 126. — 32 : X, 613. — 33 : I, 252. — 34 : VII, 13. — 35 : XI, 445. — 36 : VII, 317. — 37 : IX, 561. — 38 : I, 584. — 39 : XI, 412. — 40 : III, 392. — 41 : IX, 252. — 42 : XIII, 819. — 43 : I, 513. — 44 : VI, 550. — 45 : XI, 136. — 46 : XII, 138. — 47 : X, 440. — 48 : X, 440. — 49 : X, 231. — 50 : VIII, 275. — 51 : VII, 9. — 52 : VIII, 213. — 53 : II, 514. — 54 : VII, 266. — 55 : V, 465. — 56 : X, 232. — 57 : IX, 615. — 58 : II, 191. — 59 : I, 253. — 60 : XII, 330. — 61 : X, 622. — 62 : IX, 220. — 63 : X, 554. — 64 : X, 555. — 65 : X, 628. — 66 : IV, 406. — 67 : XI, 12. — 68 : XI, 312. — 69 : X, 120. — 70 : IX, 553. — 71 : IX, 332. — 72 : IX, 298. — 73 : IX, 4. — 74 : XI, 205 et 207. — 75 : XI, 93. — 76 : IX, 5. — 77 : IX, 5. — 78 : VI, 548. — 79 : IX, 285. — 80 : X, 3. — 81 : XII, 158. — 82 : X, 426. — 83 : II, 51. — 84 : I, 114. — 85 : II, 453. — 86 : XII, 258. — 87 : III, 35. — 88 : III, 153. — 89 : XI, 354. — 90 : XI, 225. — 91 : XI, 308. — 92 : XII, 380. — 93 : XIII, 727-8. — 94 : IX, 27. — 95 : XII, 375-6. — 96 : XII, 271.

LIVRE II

LES
CONDITIONS DE LA SAINTETÉ

CHAPITRE PREMIER

LE RENONCEMENT

HUMILITÉ. — BIENFAISANCE DE LA CALOMNIE. — OBÉISSANCE. —
ESPRIT DE PAUVRETÉ. — DÉTACHEMENT DES AFFECTIONS SENSIBLES. —
CHASTETÉ. — AU TERME : INDIFFÉRENCE AUX AVANTAGES TERRESTRES.

Livré à l'action divine par toutes les énergies de la foi qu'il a reçue ; placé par elle sous l'emprise de l'Évangile, auquel il demande des exemples divinement efficaces ; fermement attaché au catholicisme, qui le maintient sous l'emprise évangélique et en développe la puissance, Vincent de Paul est conduit à se dépouiller de ses volontés propres, pour laisser, en lui, le champ totalement libre à la volonté de Dieu.

Ce renoncement personnel, sans réserves, lui apparaît comme la condition capitale de l'union avec Dieu, à laquelle il aspire de toutes ses forces, sous l'influence de l'emprise chrétienne qui s'exerce sur lui.

Pour mener à bien cette œuvre de renoncement et de sanctification, qu'il veut poursuivre en lui et autour de lui, saint Vincent recourra aux mortifications et aux exercices spirituels.

Vincent pratique le renoncement avec la ferveur qui caractérise sa foi. Il s'abaisse, se diminue, s'efface pour ne pas gêner Dieu, par lequel il veut être possédé. « D'abord qu'un cœur est vide de soi-même, Dieu le remplit... ». Tel est le principe de la sainteté. Le premier moyen d'aboutir à ce vide n'est pas moins clairement indiqué.

« ... C'est le désir de la confusion qui nous vide de nous-mêmes, c'est l'humilité, la sainte humilité ; et alors ce ne sera pas nous qui agirons, mais Dieu en nous... » ⁽¹⁾

Cette humilité, pour livrer à Dieu toute la place, ne peut être que radicale :

« ... Pour être agréable à Dieu, il ne suffit pas d'être simple, mais il faut encore être humble. L'humilité donc qui consiste à s'anéantir

devant Dieu et à se détruire soi-même, pour placer Dieu dans son cœur... » ⁽²⁾

Sans l'humilité à sa base, la vie chrétienne est vaine en ses tentatives : elle bâtit sur le sable, elle ne peut aboutir à aucun résultat appréciable :

« ... Ne nous trompons pas : si nous n'avons l'humilité, nous n'avons rien. Je ne parle pas seulement de l'humilité extérieure, mais je parle principalement de l'humilité de cœur et de celle qui nous porte à croire véritablement qu'il n'y a nulle personne sur la terre plus chétive et misérable que nous... » ⁽³⁾

Étant donné l'importance capitale de cette vertu, c'est à elle, entre toutes, que s'attacheront les fils de Vincent de Paul :

« ... Que ce soit l'humilité qui soit la vertu propre de la Mission... » ⁽⁴⁾

Il faut tendre, de tout son effort, à l'acquérir :

« ... Travaillons solidement à la vertu et principalement à l'humilité, oui, à l'humilité ; demandons instamment à Dieu qu'il ait agréable de donner cette vertu à la petite compagnie de la Mission. L'humilité, oui, l'humilité, je le répète, l'humilité !... » ⁽⁵⁾

A sa suite viendront les autres vertus : elle fécondera la terre où elles germeront. « ... Il en est des compagnies humbles comme des vallées qui attirent sur elles tout le suc des montagnes : dès que nous serons vides de nous-mêmes, Dieu nous remplira de lui... » ⁽⁶⁾

L'humilité s'impose donc par suite de son impérieuse nécessité. Mais en outre la sagesse doit nous incliner à confesser la vérité de ses verdicts. En effet « ... envisageons toujours en nous tout ce qu'il y a d'humain et d'imparfait, et nous ne trouverons que trop de quoi nous humilier, non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes, et en la présence de ceux qui nous sont inférieurs... » ⁽⁷⁾

Il n'est personne qui puisse se dérober à l'appel de l'humilité, dès lors que s'établit loyalement, pour chacun, la balance de l'actif et du passif. L'inévitable déficit n'est pas le fait d'un individu parmi d'autres. C'est la nature humaine elle-même qui en est grevée :

« ... Si d'un côté nous considérons sérieusement... la légèreté de notre esprit, les ténèbres de notre entendement, le dérèglement de notre volonté... nous trouverons que le tout est très digne de mépris... ». D'autre part « ... si l'on repasse sur les meilleures actions, on trouvera... que de quelque façon qu'on les regarde, il y peut avoir du mal autant que du bien. ... Si donc nous nous étudions à nous bien connaître, nous trouverons qu'en tout ce que nous pensons, disons et faisons, soit en la substance, soit dans les circonstances, nous sommes pleins et environnés de sujets de confusion... » ⁽⁸⁾

Néanmoins des éléments satisfaisants peuvent se révéler en nous,

soit dans nos qualités, soit dans leur exercice, mais de ces éléments nous sommes redevables à Dieu.

Saint Vincent disait un jour... « que ni le don de convertir les âmes, ni tous les autres talents extérieurs qui étaient en nous n'étaient point pour nous, que nous n'en étions que les portefaix et qu'avec tout cela on pouvait bien se damner ; et, partant, que personne ne devait... se complaire en soi-même... mais... se reconnaître pour un chétif instrument dont Dieu daigne se servir... »⁽⁹⁾

Quiconque rabaisse ainsi la confiance en soi ne fausse pas pour autant les ressorts du courage. « ... L'humilité n'est point contraire à la générosité... C'est une folie et une erreur en ceux qui disent le contraire... Saint Louis a été grandement humble et fort généreux... N'a-t-il pas dompté les Albigeois ? Et avec quel courage ne réduisit-il point le comte de la Marche... à la raison et au devoir ?... »⁽¹⁰⁾

Le courage de l'homme qui a maîtrisé son orgueil ne vient pas, évidemment, du sentiment de sa suffisance. C'est un effet de la force divine qui le remplit. L'assurance de ces âmes est tranquille et joyeuse. « ... Elles sont toujours contentes et leur joie rejaillit jusque sur leur face, parce que le Saint-Esprit, qui réside en elles, les comble de paix, en sorte qu'il n'y a rien qui soit capable de les troubler... »⁽¹¹⁾

Grâce à elles le resplendissement de l'humilité est souverainement attrayant, bien que le grand nombre se refuse à la pratiquer.

« ... Chacun trouve cette vertu belle et aimable. D'où vient donc qu'il y en a si peu qui l'embrassent et encore moins qui la possèdent ? C'est qu'on se contente de la considérer et on ne prend pas la peine de l'acquérir. Elle est ravissante dans la spéculation, mais dans la pratique elle a un visage désagréable à la nature ; et ses exercices nous déplaisent... »⁽¹²⁾

La raison en est que l'orgueil est universellement répandu et très tenace. Il « ... attaque même les plus grands saints qui sont sur la terre, portant les uns à se complaire vainement dans le bien qu'ils ont fait, et les autres dans la science qu'ils ont acquise... »⁽¹³⁾

Ainsi naît et se propage une « convoitise damnable » des honneurs. « ... C'est un monstre subtil et venimeux qui se fourre partout et qui infecte de son haleine puante les âmes les plus retirées. Ce démon est toujours rôdant à l'entour des communautés et des personnes qui approchent plus de la sainteté, cherchant à les dévorer... »⁽¹⁴⁾

Cette véhémence dénonciation de l'orgueil s'explique par les ravages qu'il commet. Il n'est « ... point de mal qui ne prenne son commencement de l'orgueil caché. Si une sœur dit quelque chose à sa louange, si elle est désobéissante, si elle est mal avec sa sœur... tout cela c'est orgueil caché... »⁽¹⁵⁾

La pauvre fille qui se laisse progressivement aveugler par une trop haute idée de soi est exposée aux pires dangers. « ... L'esprit d'orgueil,

qui lui fait désirer être estimée, lui mettra bientôt dans l'esprit qu'elle n'est pas en bonne estime auprès de ses supérieurs, que les officières ne lui témoignent pas d'affection et qu'elle est dédaignée des autres sœurs. De là naît en elle la tristesse, la mélancolie et le dégoût de sa vocation. Et tôt ou tard il en faut sortir... » ⁽¹⁶⁾

Cette ardente conviction que les méfaits de l'orgueil sont meurtriers, déterminera, dans la lutte menée contre lui, une inébranlable résolution. Il ne saurait être question de demi mesure : il faut que l'humilité atteigne jusqu'au mépris de soi. Ainsi du moins l'orgueil aura chance d'être extirpé sans laisser de racicules après lui, même aux profondeurs.

Vincent dira dans cet esprit : « ... Donnez-moi... une pauvre fille qui ne s'estime rien, qui aime qu'on la rebute, soit ses supérieurs, soit d'autres, qui pense qu'elle ne réussit en rien, qu'elle gâte tout et enfin qu'elle fait fort imparfaitement toutes choses, donnez-moi une fille comme cela, je vous dirai que c'est une vraie Fille de la Charité... » ⁽¹⁷⁾

Tout aussi bien, la règle des prêtres de la Mission formule à leur usage cette obligation précise : « ... cacher le peu de bien que Dieu fera par nous ou en nous, dans la vue de notre propre bassesse, et, si cela se peut, l'attribuer totalement à la miséricorde de Dieu et aux mérites des autres... » ⁽¹⁸⁾

Ce dessein arrêté de paraître en médiocre posture fera prendre, en toute circonstance, les plus étonnants moyens de se diminuer coûte que coûte :

« ... Si je puis aller bien haut en mes pénétrations et en mes discours, je n'irai qu'à la moitié ; si je puis porter une action à un degré extraordinaire, ou faire paraître ma science ou mon industrie par-dessus le commun, à bas tout cela !... Si j'ai deux conceptions, l'une belle et subtile, et l'autre plus basse et moins apparente, je prendrai celle-ci et renoncerai à la première. Ajustons-nous à la médiocrité ; que le savant paraisse savoir sobrement et que le fort qui travaille, travaille humblement... » ⁽¹⁹⁾

Cette « médiocrité », volontairement étendue sur des dons naturels qui ont conscience de leur valeur, soumet le patient à une rude épreuve. Il y a cependant pour lui plus âpre exercice encore. S'il lui arrive de tomber en des fautes qui le diminuent à ses propres yeux, et aux yeux des autres, il est invité à aimer, non pas certes la chute elle-même, mais l'abjection qui en résulte et le mépris qui lui en revient.

« ... Il faut nous efforcer toujours d'aimer l'abjection, la confusion qui nous arrive de nos fautes ; il faut haïr et détester le mal lorsqu'il va jusqu'au péché, et faire notre possible pour nous en corriger. Mais étant une fois commis, nous devons aimer la confusion

qui nous en revient et être bien aises qu'à cause de cela nous soyons méprisés... » (20)

Il importe d'ailleurs, en fin de compte, de nous familiariser avec le mépris, soit que nous nous le servions nous-mêmes, soit qu'il nous soit distribué à pleine mesure par nos semblables. Qu'il nous trouve non seulement résignés, mais heureux de sa visite, tout prêts à lui faire un joyeux accueil.

Il faut pratiquer « ... le mépris de soi-même, s'estimant le plus misérable de tous, se mettant au-dessous de tous, ne se préférant j. mais à aucun, regardant tout le monde comme son supérieur, ...être bien aises que les autres nous soient préférés, soit dans les missions ou ailleurs, dans quelque emploi que ce soit ; qu'ils y réussissent mieux que nous ; supporter cela gaiement pour l'amour de Notre-Seigneur... » (21)

Cette difficile acceptation du mépris dépassera la personne de chaque prêtre de la Mission, prise isolément. Elle s'étendra à l'ensemble de la compagnie. Il faut agréer qu'elle soit dénigrée en tant que telle, collectivement.

« ... Il ne faut pas que nous acceptions les humiliations à l'égard d'un chacun seulement, mais de tous en général, être bien aises qu'on dise que la Mission est inutile à l'Église, qu'elle est composée de pauvres gens, qu'elle fait mal tout ce qu'elle fait... Il faut agréer que la compagnie soit... mise au-dessous de toutes les compagnies, bien loin de souhaiter qu'on en dise merveille... Nous devons... désirer et nous réjouir qu'elle soit actuellement méprisée, et, quoiqu'en disent la nature et la prudence du siècle, nous attacher à ce mépris tant qu'il plaira à Dieu qu'il dure, et pour grand qu'il soit... » (22)

Ces paroles surprennent de la part d'un homme qui est cependant persuadé de l'excellence de l'œuvre entreprise. Comment peut-il désirer que le mépris coule sur elle, abondant, obstiné, intarissable ?

C'est qu'à tout prix ses compagnons doivent se fixer dans l'indispensable humilité. Or, avec un rude bon sens, il discerne qu'ils ne le pourraient pas, s'il était admis que la glorification globale de la compagnie pût les envelopper dans une revanche collective de leurs humiliations individuelles :

« ... N'est-ce pas une chose étrange que l'on conçoit bien que les particuliers d'une compagnie, comme Pierre, Jean et Jacques, doivent fuir l'honneur et aimer le mépris ; mais la compagnie, dit-on, et la communauté doit acquérir et conserver de l'estime et de l'honneur dans le monde ? Car, je vous prie, comment se pourra-t-il faire que Pierre, Jean et Jacques puissent vraiment et sincèrement aimer et chercher le mépris et que néanmoins la compagnie, qui n'est composée que de Pierre, Jean et Jacques et autres particuliers, doive aimer et rechercher l'honneur. Il faut certainement reconnaître et

confesser que ces deux choses sont incompatibles ; et partant tous les missionnaires doivent être contents, non seulement quand ils se trouveront dans quelque occasion d'abjection ou de mépris pour leur particulier, mais aussi quand on méprisera leur compagnie ; car pour lors ce sera une marque qu'ils seront véritablement humbles... »⁽²³⁾

Tous les faux-fuyants sont rendus impossibles par cette logique inexorable. Seuls ou coude à coude, les fils de saint Vincent auront à se souvenir à toute minute que la superbe n'est pas une condition de leur succès.

Dans la pensée de leur Maître, le concours humain n'est utile aux œuvres divines que dans la mesure où il se vide de prétention personnelle. Dans cette même mesure, Dieu le remplit de son efficacité.

Cet avertissement est donné en termes exprès aux Filles de la Charité : « ... Tant que la compagnie gardera cet esprit d'humilité, de bas sentiments de soi-même, elle se conservera. Mais dès qu'elle s'élèvera, elle se perdra et Dieu ne répandra plus ses grâces sur elle... Dieu... ne saurait rien laisser de vide. En même temps que nous nous viderons de nous-mêmes, du désir de paraître, d'être estimés et respectés, Dieu remplira nos âmes de grâces et de bénédictions, chacun en particulier, pour la perfection qu'il en demande, et la compagnie en général, pour l'accomplissement de ses desseins... »⁽²⁴⁾

Pour entraîner les siens à la pratique de l'humilité, saint Vincent leur en donne de nombreux et extraordinaires exemples personnels.

Il dit à un correspondant : « ... Vous êtes savant, et moi je suis une bête... »⁽²⁵⁾

Il déclare dans une conférence :

« ... Messieurs vous avez étudié en théologie et je suis un ignorant, un écolier de quatrième... »⁽²⁶⁾

Il commentait un jour la parole des psaumes (LXXII 23) « *Ut jumentum factus sum apud te.* » Il s'interrompt pour remarquer : « ... Je suis si bête que je ne sais s'il faut dire le ou la jument... »⁽²⁷⁾

Il parle de la méthode qu'il faut suivre dans la prédication ; et il s'apprête à dire plus amplement en quoi elle consiste. Mais soudain il coupe court : « ... Comme nous n'avons pas le temps de dire les choses en détail et en particulier, et que moi-même je ne les sais pas, moi, misérable, qui suis venu jusqu'ici, à cet âge, sans pouvoir apprendre par ma paresse, par ma stupidité, ma bêtise, cette méthode, tellement je suis grossier et stupide, une grosse bête, une bête lourde, ah ! pauvre bête ! Monsieur Portail ... nous en parlera en particulier... »⁽²⁸⁾

A l'en croire, il n'est qu'un « misérable porcher, qui tous les jours accumule fautes sur fautes... »⁽²⁹⁾

Son avis sur son talent de conférencier s'exprime ainsi : « ... Je

suis toujours trop long, je m'amuse toujours, je suis à charge, comme une grosse bête... »⁽³⁰⁾

Un archidiacre de Reims veut lui dédier des thèses de philosophie. Le refus est catégorique. En voici la raison : « ... Les lettres dédicatoires se font à la louange de ceux à qui elles s'adressent... A bien parler de moi il faudrait dire que je suis fils d'un laboureur, qui ai gardé les pourceaux et les vaches, et ajouter que cela n'est rien au prix de mon ignorance et de ma malice... »⁽³¹⁾

Un de ses prêtres, qui l'accompagnait en visite, recueillit de sa part une exclamation particulièrement énergique, qui est rapportée de cette sorte : « ... N'ayant pu s'empêcher... de se voir dans une fort grande glace de miroir, il s'écria, invectivant contre soi : « Oh ! le gros maroufle !... »⁽³²⁾

Des plaintes sont adressées à Monsieur Vincent au sujet d'un Supérieur qui n'aurait pas assez de civilité. Voici sa réponse : « ... Et moi comment m'a-t-on souffert... dans l'emploi que j'ai, qui suis le plus rustique, le plus ridicule et le plus sot des hommes, parmi ces gens de condition, avec lesquels je ne saurais dire six paroles de suite, qu'il ne paraisse que je n'ai point d'esprit ni de jugement... »⁽³³⁾

Il ne se contente pas de ces humiliations verbales, si déconcertantes qu'elles soient. Il passe résolument aux actes.

Nous tenons de lui-même ce trait qui le concerne : « ... Il m'arriva hier, dit-il dans une conférence aux Sœurs, de parler à un prêtre de notre compagnie sèchement, aigrement, rudement... Comme je savais qu'il devait sortir ce matin, j'ai fait dire à la porte que je le priais de ne point aller en ville que je ne lui eusse parlé. Il est venu et je lui ai demandé bien humblement pardon... »⁽³⁴⁾

Nous savons d'autre part comment saint Vincent s'y prenait pour demander « bien humblement pardon ». A la fin d'un entretien sur le support mutuel, il se mit à genoux et il dit : « ... Pour ce que j'ai besoin plus que qui que ce soit que la compagnie me supporte, à cause de tant de misères que je sens en moi... je vous prie, mes frères, de me vouloir continuer cette même charité et de me pardonner le passé... » Sur ce, il baisa la terre.⁽³⁵⁾

Les témoins de semblables scènes, bien loin de participer aux sévérités de Vincent contre lui-même, le vénéraient davantage. Plus il s'abaissait devant eux, et plus ils l'exaltaient dans leurs pensées. Lorsqu'il s'efforçait de vider ses entours de l'estime des hommes, ils se remplissaient en retour de religieuse considération. Il justifiait ainsi, sans le chercher, ses vues sur la vertu conquérante de l'humilité.

C'est ainsi que tout se passa une fois où il s'était condamné sans pitié pour ses manquements à l'esprit de pauvreté. Il se reprochait d'oser parler de ses pratiques, sans en donner l'exemple :

« ... O Sauveur ! comment parler de cela moi qui suis si misérable, qui ai eu autrefois un cheval, un carrosse, qui ai une chambre, du feu, un lit bien encourtiné, un frère, moi, dis-je, de qui on a tant de soin que rien ne me manque ! Oh ! quel scandale je donne à la compagnie par l'abus que j'ai fait du vœu de pauvreté par toutes ces choses et autres pareilles ! J'en demande pardon à Dieu et à la compagnie, et la prie de me supporter en ma vieillesse... » ⁽³⁶⁾

La compagnie faisait mieux que de le supporter. Pendant qu'il s'accusait publiquement devant elle, elle s'était mise à genoux, comme devant un spectacle d'une surhumaine grandeur. Il s'en aperçut, et, doutant sans doute de réussir à se faire mépriser ce jour-là, il commanda : « Levez-vous mes frères ! »

Il n'avait pas plus de succès lorsqu'il tentait de faire accepter sa démission. Et pourtant il faisait vraiment tout son possible pour faire accroire qu'il n'était qu'un piètre Supérieur général.

A l'assemblée qui se tint à Saint-Lazare, en octobre 1642, Monsieur Vincent « ... après avoir représenté à la compagnie le peu de suffisance qu'il pensait être en lui pour la conduite d'icelle, l'a suppliée en toute humilité, à deux genoux, avec instance, qu'elle procédât à l'élection d'un autre Supérieur général. A quoi la dite compagnie a fait réponse qu'elle ne pouvait élire un autre Supérieur, pendant la vie de celui que Dieu, par sa bonté, leur avait élu... » ⁽³⁷⁾

Plus l'humiliation est profonde, mieux l'homme qui l'accepte étouffe dans son cœur toute complaisance en soi-même. De là viennent les ardentes prédilections de Vincent de Paul pour la calomnie :

« ... Il faudra... recevoir avec joie les calomnies... comme des faveurs..., et dire avec épanouissement de cœur : « Venez chère calomnie ; ... je me propose de faire bon usage de la visite que vous me faites... ». La pauvre nature souffrira ; elle grondera ; n'importe ; il faut souffrir et souffrir avec joie... » ⁽³⁸⁾

La joie ressentie aura le droit d'épanouir le visage comme le cœur, si elle y arrive ; mais la souffrance et les grondements de la « pauvre nature » auront bien soin de ne pas se laisser deviner.

Il faut « ... fermer la bouche pour ne laisser sortir aucune parole de malédiction, d'impatience et de récrimination contre ceux qui nous calomnient et persécutent... Ce n'est pas encore assez de fermer la bouche aux paroles d'impatience et de plainte contre ceux qui nous persécutent et calomnient ; nous ne devons pas même nous défendre, ni de vive voix, ni par écrit. « Quoi ! me dira quelqu'un, ne sera-t-il pas permis de nous justifier et de désabuser ceux que la calomnie aurait prévenus contre nous ? » Non, Messieurs, ... patience et silence !... » ⁽³⁹⁾

Sublime détachement ! Mais son effort surhumain n'aboutira-t-il pas, à l'encontre de toute sagesse, à ruiner autour de la Mission le

crédit dont son activité a besoin pour s'enraciner ? Auprès de lui le conférencier entend ces questions, sans qu'elles aient besoin de se formuler :

« ... Ce sera passer acte de condamnation contre nous ; notre silence sera une tacite conviction, après laquelle il ne faudra plus penser faire du fruit auprès des peuples. — Nous nous trompons, Messieurs, si nous fondons le succès de nos petits travaux sur l'estime du monde ; c'est s'attacher à l'ombre et laisser le corps. L'estime et la réputation dont nous parlons n'est autre chose qu'un éclat qui rejaillit de la bonne et sainte vie ; son fond et son appui c'est la vertu, laquelle ne nous peut être ôtée par les calomnies ni par les persécutions, si nous demeurons fidèles à Dieu, et si nous en faisons bon usage... » (40)

Il est deux sortes d'estimes : l'une est capricieuse et volage, c'est une « ombre » qui passe ; la calomnie peut la dissiper sans grand préjudice. L'autre, celle qui compte, est le reflet dans un regard loyal d'une « bonne et sainte vie. » Elle ne dépend que de la vertu, non de la fantaisie humaine. Elle ne peut donc pas être ruinée par la calomnie. En conséquence il faut dédaigner de répondre aux critiques mensongères, et en profiter pour devenir plus détaché, plus humble, plus saint. Cette sainteté plus solidement établie, grâce à la calomnie, renforcera à son tour l'estime foncière, qui est seule à mériter considération.

Saint Vincent n'analyse pas jusqu'en leurs derniers détails les raisons de son acceptation de la calomnie. Mais il est intensément convaincu de leur excellence. Dans l'ardeur de cette conviction, il ne se contente plus d'offrir à la calomnie un accueil empressé, il va jusqu'à l'appeler de ses vœux pour aider à son détachement et le rejeter vers Dieu :

« ... Oh ! s'il... plaisait » à Dieu « ... nous bien exercer et cribler ! Car il me semble qu'il est nécessaire de tirer du sang pour diminuer cette chaleur que je remarque dans la compagnie ; presque tout nous vient à souhait ; nous avons besoin de quelque contrariété qui nous établisse dans la confiance en Dieu, dans le détachement de nous-mêmes... » (41)

Ce détachement de soi est poursuivi par Vincent en tous domaines.

A l'esprit d'humilité s'apparente très étroitement l'esprit d'obéissance. De même que l'humilité « nous vide de nous-mêmes » pour laisser en nous toute la considération à Dieu, de même l'esprit d'obéissance abolit notre volonté propre devant la volonté divine. De part et d'autre c'est le même absolu renoncement par amour pour Dieu :

« ... Les âmes qui sont en l'état de soumission, qui ne veulent rien faire de leur tête, mais font ce qu'elles font comme il a été ordonné par leurs supérieurs, je les appelle bienheureuses dès ce

monde ; car elles n'ont point de volonté que celle de Dieu, qui leur est manifestée par leurs supérieurs... » ⁽⁴²⁾

Ne rien faire de sa tête, tel est le point de départ. Le principe une fois posé, les conséquences qu'il comporte seront rigoureusement déduites.

Il ne suffit pas de placer les actes extérieurs sous la dépendance de la volonté qui commande, en se réservant le droit de la juger. La vertu d'obéissance n'aurait pas satisfaction, car « ... c'est une vertu par laquelle nous soumettons notre jugement et notre volonté au jugement et à la volonté de notre supérieur, pour trouver bon et faire tout ce qu'il jugera à propos de nous ordonner, sans qu'il y faille rien trouver à dire... » ⁽⁴³⁾

Pouvons-nous du moins nous persuader que l'accomplissement de l'ordre reçu mérite compliment, pour son partiel bon vouloir, même si l'acquiescement intérieur se refuse silencieusement. Si tel était notre sentiment, il faudrait nous en défaire au plus vite pour rester en bons termes avec Monsieur Vincent, car il l'a connu autour de lui et condamné sans appel.

« ... Il y en a qui obéissent bien quant à la volonté, reconnaît-il, mais ne soumettent pas le jugement. « Eh bien !... vous voulez que je fasse cela ; je le ferai ; mais je crois qu'il serait mieux autrement. » ... C'est une obéissance de démon ; car il obéit, mais c'est nécessairement... Ce n'est donc pas assez d'obéir, mais il faut obéir de la bonne sorte et recevoir ce qui est ordonné de bonne grâce, dire avec gaieté de cœur : « Oui Monsieur... je le ferai... » ⁽⁴⁴⁾

Faut-il donc, pour que saint Vincent soit content, penser toujours que l'ordre du Supérieur est donné pour le mieux ? Pourquoi pas ?

Les prêtres de la Mission sont requis d'obéir « ... au Supérieur général... avec une obéissance aveugle et une entière soumission de jugement et de volonté, et non seulement à l'égard de sa volonté signifiée, mais aussi à l'égard de ses intentions, estimant que ce qu'il ordonne est toujours pour le mieux... » ⁽⁴⁵⁾

En ce cas, seront-ils à sa disposition comme de simples instruments entre des mains expertes ? Oui, absolument. Vincent ne redoute ni cette interprétation, ni cette comparaison. Très directement il commande à ses compagnons de se tenir aux ordres du Supérieur général « ... comme la lime entre les mains de l'artisan. »

Assurément le Supérieur n'est pas à l'abri de toute erreur. Mais s'il se trompe, c'est son affaire. Dans la circonstance, le sort de l'inférieur est plus enviable, car il est sûr de ne jamais se tromper en obéissant, hormis le cas chimérique où le péché lui serait ordonné.

« ... Un Supérieur qui ordonne quelque chose peut bien manquer ; hélas ! il n'est pas infaillible, ni impeccable ; mais celui qui obéit,

pourvu que ce ne soit pas dans une chose manifestement péché... celui-là est assuré de faire la volonté de Dieu... » ⁽⁴⁶⁾

L'obéissance ainsi pratiquée possède une valeur intrinsèque, qui s'ajoute à celle que les actes inspirés par elle peuvent détenir d'autre part.

« ... L'obéissance donne le lustre et la beauté à tout ce que nous faisons ; elle rend les actions indifférentes, bonnes et méritoires, et aux bonnes elle donne un accroissement de mérite, un rehaussement de perfection qui les rend bien plus agréables à Dieu... » ⁽⁴⁷⁾

Cette valeur lui vient du renoncement dont elle procède, et qui détache de soi pour attacher à Dieu.

C'est encore au même but que tendent les renoncements de la pauvreté volontaire. Libérées par elle des attraites terrestres, les affections se reporteront sur Dieu de toute leur puissance, qui ne saurait rester inemployée.

« ... On ne saurait vivre sans aimer. Or par le vœu de pauvreté, n'ayant plus d'affection et d'amour pour les biens créés et terrestres, nous en aurons pour le bien incréé et pour les choses du ciel. Qui a fait ce vœu de pauvreté ne tient plus à rien, ni aux biens ni aux honneurs, ni aux plaisirs ; et alors le cœur sera-t-il sans aimer ? Non ; il faut donc qu'il porte son affection et son amour vers Dieu. Donc le vœu de pauvreté n'est autre chose qu'un moyen souverain et parfait pour aimer bien Dieu... » ⁽⁴⁸⁾

Le vœu de pauvreté n'empêche pas les missionnaires « qui ont du fonds, des terres, des maisons, des rentes... » d'en garder la propriété. Ils peuvent « en disposer en faveur de leurs parents » ; les « reprendre » s'ils quittent la compagnie. Mais tant qu'ils restent à la Mission, ils « renoncent » à « l'usage » de ces biens. Leurs revenus seront employés par eux en « œuvres pies ». Ils auront aussi « égard à leurs parents pour les en gratifier selon leurs besoins ». ⁽⁴⁹⁾

Saint Vincent estimait que le vœu de pauvreté ainsi compris était « doux » et « raisonnable ». « ... Y a-t-il quelque chose à désirer en cela ? Cela n'est-il pas traitable ? Le fonds demeure aux parents. L'usage de ces biens n'est point au particulier, il n'en a point besoin, la compagnie lui fournit ses nécessités... » ⁽⁵⁰⁾

Le mot est bien choisi. On fournissait en effet aux missionnaires, comme aux sœurs, leurs « nécessités », mais la règle de la pauvreté faisait aux uns et aux autres un devoir rigoureux de réduire à ces limites leurs besoins et leurs goûts.

« ... On peut rompre cette règle par pensées, par paroles et par œuvres. Comment... peut-on faire des fautes contre la pauvreté par pensées ?... C'est en désirant avoir des commodités que rien ne nous manque, soit à l'égard de la nourriture, des habits ou du logement. C'est contre la pauvreté... d'avoir trop d'affection... pour une robe bien ajustée... » ⁽⁵¹⁾

Sous des prescriptions qui restent mesurées en leurs formules, il est aisé de discerner que Vincent de Paul poursuit un idéal de pauvreté aussi absolu que son idéal d'humilité et d'obéissance. En réalité c'est toujours au détachement total qu'il tend. Certes on considèrera avec bienveillance les « nécessités » de chacun, mais le cœur n'a pas le droit de se lier aux commodités placées à sa portée. Qu'elles soient accordées ou qu'elles soient refusées, sa liberté doit rester entière.

C'est pourquoi les Filles de la Charité « feront leur possible pour se mettre dans la sainte pratique... qui est de ne rien demander ni refuser pour ce qui est des choses de la terre. Si néanmoins elles ont grande nécessité de quelqu'une de ces choses, elles la pourront proposer tout bonnement et avec indifférence aux personnes à qui il appartient d'y pourvoir ; et puis elles demeureront en repos, soit qu'on la leur accorde ou non. » ⁽⁵²⁾

Qu'il soit bien entendu que « ... l'esprit de la pauvreté... reçoit ce qu'on donne et comme on le donne, mais ne se plaint pas quand quelque chose lui manque... » ⁽⁵³⁾

Ces plaintes seraient aussi mal venues que les réticences d'une obéissance mal assouplie. C'est le cœur qui doit être dépris. On ne peut donc pas montrer de l'humeur dans le dénuement.

Il faut bien d'ailleurs que la désappropriation devienne familière aux missionnaires et aux sœurs, puisque dans l'entourage de saint Vincent tout est mis en commun.

« ... A l'exemple des premiers chrétiens toutes choses... seront communes, et... elles seront distribuées à chacun par les Supérieurs, à savoir la nourriture, le vêtement, les livres et les meubles et les autres choses, selon le besoin de chaque particulier... » ⁽⁵⁴⁾

Cette règle est édictée pour les prêtres de la Mission. Mais les Filles de la Charité sont logées à la même enseigne. Elles savent « qu'il ne faut pas se servir de ce qui est à l'usage d'une autre sœur sans permission de la Supérieure, ni se plaindre de ce qu'une autre sœur se sert avec la même permission de ce qui est à notre usage ». ⁽⁵⁵⁾

Du reste un avertissement très net les met bien en face de leur situation : « ... Tout ce que vous avez n'est pas à vous, mais à la communauté... » ⁽⁵⁶⁾

De ce bien de la communauté elles ne peuvent rien distraire sans permission. Même pour accepter un don qui pourrait le grossir, il est nécessaire qu'elles se fassent autoriser. Leur règle porte formellement : « ... Ne rien donner ni rien recevoir sans permission... » ⁽⁵⁷⁾

Les sœurs n'ont rien à elles, pas même le droit d'une initiative pour les biens dont elles jouissent toutes ensemble.

Les règles de la pauvreté voulue par Vincent de Paul sont précises comme des articles de loi. Leur minutieuse prévoyance resserre de proche en proche autour des missionnaires des disciplines exigeantes,

dont le but ne fait pas de doute : ce sont bien les disciplines d'un total détachement des biens de la terre.

Ces règles disent donc : « Personne n'aura rien sans que le Supérieur le sache, ou le permette, et qu'il ne soit prêt de quitter incontinent que le même Supérieur le lui aura ordonné, ou même fait signe qu'il le désire. » « Personne... ne donnera, ne recevra, ne prêtera, n'empruntera, ni ne demandera rien d'ailleurs sans la licence du Supérieur. »

« ... Personne ne donnera... aux autres ce qui lui aura été donné pour son usage, sans le consentement du Supérieur... »

« Personne ne recherchera les choses superflues ni les curieuses. Et pour ce qui est des nécessaires, chacun règlera si bien ses intentions en cela que son vivre, sa chambre et son lit soient accommodés en la manière qui convient à un pauvre, et qu'en ces choses-là, comme en toutes autres, il soit prêt de ressentir quelques effets de la pauvreté, voire même de souffrir de bon cœur qu'on lui donne le pire de tout ce qui est dans la maison... » ⁽⁵⁸⁾

Le détachement de toute propriété personnelle est difficile. Cependant plus pénible encore et plus universel est le dépouillement de toutes les attaches sensibles, susceptibles de réduire dans le cœur la part de Dieu. Vincent de Paul le réclame de ses fils et de ses filles.

« ... Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, ... qu'il nous obtienne, par ses mérites, le dépouillement de toute sensibilité contraire à sa sainte volonté... » ⁽⁵⁹⁾

Le tout est de savoir quelle est cette sensibilité contraire à la volonté de Jésus-Christ. C'est bien simple : les sœurs sont invitées à se mettre en garde contre toute « attache » aux lieux et aux personnes :

« ... Dès que nous connaissons que nous avons attache à quelque chose, tout aussitôt il faut mortifier cela. Si vous le faites, cet amour que vous avez pour cette sœur ou pour ce lieu reviendra à vous, et ne portant plus d'affection à ces choses, vous ne penserez plus qu'à Dieu, qu'à acquérir l'amour de Dieu et qu'à porter votre amour à Dieu... » ⁽⁶⁰⁾

Comprenez bien, bonnes filles, que votre Très Honoré Père ne vous demande pas de prendre les unes pour les autres des airs glacés et des attitudes contraintes. Vous savez au contraire qu'il vous presse de bien vous aimer. Mais il ne faut pas que vos sensibilités entrent en effervescence et s'entremêlent de telle sorte, que vous ne puissiez pas vous séparer sans un déchirement désespéré. Surtout pas d'« attache » ! Restez tout à fait libres du côté de la terre, pour que Dieu soit assuré d'être maître de vos cœurs en puissance et en plénitude.

« ... Il faut... mes filles, n'avoir aucune attache, ni aux lieux, ni aux personnes, ni aux emplois, et être toujours prêtes à tout quitter

quand l'obéissance vous retire de quelque lieu, convaincues que Dieu le veut ainsi... Sans ce détachement général, il est impossible que votre compagnie subsiste... Vous ne voudriez pas que pour votre satisfaction l'on vous laissât en un lieu d'où il est nécessaire de vous tirer pour vous mettre ailleurs. ... Prenez bien garde qu'insensiblement il ne se glisse parmi vous des attaches qui vous empêchent d'être souples en la main de Dieu... » ⁽⁶¹⁾

Dieu demande aux sœurs et aux missionnaires cette souplesse. Mais le Supérieur général la veut aussi de son côté. Il a besoin d'auxiliaires d'une absolue docilité, pour qu'aboutissent les efforts qu'il tente afin d'établir le règne de Dieu. La volonté divine et celle de monsieur Vincent se confondent : sœurs et missionnaires se libèreront de toute attache sensible, pour se donner eux-mêmes complètement à Dieu, et lui donner avec eux le monde.

Lorsqu'il est spécifié qu'il ne faut avoir « aucune attache aux personnes », on ne fait pas exception en faveur de la famille. Bien loin de là, saint Vincent précise formellement que le détachement requis doit s'étendre jusqu'aux affections naturelles.

« ... Chacun renoncera... à l'affection immodérée de ses parents... On ne laissera pas pourtant de les aimer, mais ce sera d'un amour spirituel et selon l'esprit de Jésus-Christ. » ⁽⁶²⁾

Vincent de Paul avait personnellement éprouvé toute la puissance des attaches familiales. Avant que ne fût fondé le premier établissement de sa congrégation, il était allé prêcher une mission aux forçats de Bordeaux, et il en avait profité pour se rendre dans sa famille. Or quand il s'était remis en route, après un arrêt d'une dizaine de jours, la séparation avait été très douloureuse. Durant trois mois, le souvenir du pays lointain avait continué d'obséder un esprit, qui avait peine à retrouver son équilibre.

« Le jour que je partis, raconte Vincent, j'eus tant de douleur de quitter mes pauvres parents, que je ne fis que pleurer tout le long du chemin et quasi pleurer sans cesse. A ces larmes succéda la pensée de les aider et de les mettre en meilleur état, de donner à tel ceci, à telle cela. Mon esprit attendri leur partageait ainsi ce que j'avais et ce que je n'avais pas. ... Je fus trois mois dans cette passion importune d'avancer mes frères et mes sœurs ; c'était le poids continuel de mon pauvre esprit. Parmi cela, quand je me trouvais un peu libre, je priais Dieu qu'il eût agréable de me délivrer de cette tentation, et je l'en priai tant qu'enfin il eut pitié de moi ; il m'ôta ces tendresses pour mes parents ; et quoiqu'ils aient été à l'aumône et le soient encore, il m'a fait la grâce de les commettre à sa Providence, et de les estimer plus heureux que s'ils avaient été bien accommodés... » ⁽⁶³⁾

Bien avant que Dieu lui eût ainsi ôté ses « tendresses » pour ses parents, Vincent professait déjà « qu'un ecclésiastique qui a quelque

chose le doit à Dieu et aux pauvres. » ⁽⁶⁴⁾ On conçoit donc aisément qu'il ait profité de son séjour parmi les siens pour les aviser que quand il aurait « des coffres d'or et d'argent » il ne leur en donnerait rien ». ⁽⁶⁵⁾

Rien de ce qui appartient à la communauté ne peut être distrait, par les missionnaires ou les sœurs, au profit de leurs proches. « Les deniers donnés à la congrégation... ne peuvent être divertis en faveur de nos parents... » ⁽⁶⁶⁾

Il est même interdit qu'une « mère » venant voir sa fille chez les sœurs soit sustentée par elle à son passage, car « mes sœurs... le bien que vous possédez n'est pas à vous, et vous n'en pouvez user que pour la nécessité de vos personnes... » ⁽⁶⁷⁾

Surtout, il ne faut pas que les affections de famille accaparent l'esprit du missionnaire et de la sœur, et entament les forces qu'ils doivent mettre sans réserve au service de Dieu. On interdira donc sévèrement les visites en famille, qui pourraient ébranler leur constance, après avoir failli amollir le courage du fondateur lui-même :

« ... Il y a de grands inconvénients à retourner en son pays quand une fois nous en sommes sortis pour le service de Notre-Seigneur... Nous en avons perdu plusieurs au commencement, par l'indulgence que nous avons eue de les laisser aller chez eux... Ils sont entrés dans les intérêts de la famille, dans ses sentiments d'adversité ou de prospérité, dans ses douleurs inutiles ou ses vaines joies ; et ils s'y sont embarrassés, comme une mouche qui est tombée dans les filets d'une araignée d'où elle ne se peut tirer... » ⁽⁶⁸⁾

Il faudrait donc de bien graves raisons pour obtenir l'autorisation d'aller parmi les siens, même pour une brève visite.

Un missionnaire voudrait faire visite à son père parce qu'il est dans le besoin. Il ose même déclarer qu'un refus lui « serait insupportable. » Sa demande n'en est pas moins rejetée : « ... Je dois vous prier, comme je fais, de sacrifier à Dieu cette affection que vous avez... Vous savez bien que Monsieur votre père n'a pas besoin de vous pour vivre ; et quand il serait en nécessité, il y a moyen de l'assister sans vous exposer au péril d'une telle visite... » Ceci dit, promesse est faite de faire secourir le pauvre homme, s'il y a lieu, par l'intendant de Bourgogne, « qui est de nos amis. » Cet apaisement une fois donné, le rappel à l'ordre continue : « ... Il me semble qu'après cela vous avez sujet d'être en repos, autant que vous auriez sujet de craindre le jugement de Dieu, si vous quittiez son œuvre pour une légère satisfaction... » ⁽⁶⁹⁾

« Légère satisfaction », le plaisir de passer quelques jours ou simplement quelques heures avec son vieux père, qu'il soit ou non dans le besoin ! Eh ! oui, Monsieur Vincent a ainsi parlé, du même ton

tranquille dont il qualifie de « douleurs inutiles » et de « vaines joies » les flux et les reflux ordinaires de la vie familiale.

Où commence donc « l'affection immodérée de ses parents » ? Certes les disciples de Vincent de Paul ne laisseront « pas pourtant de les aimer ». Mais pour être en règle, ils feront bien de ne leur garder qu'« un amour spirituel », résolument dégagé des attaches de la sensibilité.

C'est ce qui est expliqué à un brave prêtre de la Mission, qui trouvait normal de prendre place parmi sa parenté, pour assister à la profession religieuse de sa sœur : « ... Je ne puis vous conseiller d'y aller, pour ce que Notre-Seigneur nous a laissé un conseil tout contraire, ne voulant pas qu'un de ses disciples allât en son pays pour enterrer son père mort... De dire que vos parents désirent de vous voir ; il est vrai ; mais ce désir est naturel et non pas divin ; et ils seront édifiés quand ils sauront que, pour l'amour de Dieu, vous vous privez de cette satisfaction... » ⁽⁷⁰⁾

Qu'une manœuvre soit tentée, de l'air le plus innocent, pour tourner l'obstacle, elle sera déjouée avec une sûreté remarquable :

Un missionnaire fatigué demande « ... d'aller passer six mois en son pays, pour se remettre, comme si dans le reste du royaume il n'y avait pas un lieu propre pour sa santé... » Quelle candeur ! Impossible de « consentir qu'il aille en Auvergne », sa province natale.

... S'il veut aller à Notre-Dame de la Rose, diocèse d'Agen, à la bonne heure, qu'il s'y en aille... » ⁽⁷¹⁾

Le ton n'est pas toujours aussi plaisant lorsqu'il s'agit de la fréquentation de la famille, ainsi qu'en témoigne cet avertissement à un Supérieur de maison :

« ... Je vous prie de dire à monsieur Regnault que je le prie de s'en revenir et... de donner tellement ordre aux affaires de sa bonne mère, qu'elle puisse faire désormais ses affaires sans qu'il soit besoin qu'il y retourne ; sinon il y a apparence qu'il ne s'aime point dans la même compagnie et qu'il aime mieux demeurer dans le monde, et qu'en ce cas-là il vaut mieux qu'il s'en retire tout à fait... » ⁽⁷²⁾

Les Filles de la Charité n'iraient-elles pas auprès d'elle, la pauvre parenté risque quand même de les troubler et de les partager, sans le savoir. Les souvenirs d'antan se lèvent en foule et les assiègent.

Qu'elles les pourchassent sans pitié, comme elles refusent de s'asseoir au foyer paternel, et qu'elles se barricadent contre leur retour offensif.

« ... La mémoire est si aise de se ressouvenir des plaisirs qu'on a eus autrefois dans les familles d'où l'on est sorti, de se souvenir des parents, de leurs caresses et bons traitements qu'on en recevait, des recherches en mariage ! Ah ! mes sœurs il faut mortifier tout cela et ne point s'arrêter à ces choses qu'on a quittées ; vous ne devez

jamais souffrir que votre mémoire prenne plaisir à ces pensées... » (73)

Que la mémoire des sœurs éconduise les prétendants anciens, c'est conforme à leur honneur. Mais elles sont pressées de pousser dehors, du même geste décidé, les souvenirs d'enfance qui leur représentent, avec émotion, la place qu'elles occupaient jadis à la table de famille.

Il ne faut justement pas que leur sensibilité s'émeuve devant ces visions, car elles appartiennent, corps et âme, aux tâches nouvelles que leur commande Dieu, un Dieu « jaloux », réfractaire à tout partage.

Pour se conserver à lui plus sûrement, les bonnes filles seront très prudentes dans leurs relations avec les hommes de toutes catégories.

Un cri d'alarme, net, pressant, retentit à leurs oreilles : « ... Fuyez la conversation des hommes hors de nécessité ; car il y a un venin entre l'un et l'autre sexe qui se communique imperceptiblement... » (74)

On les renseigne sur la manière dont pourrait se communiquer ce venin, afin qu'elles soient tout à fait sur leurs gardes :

« ... Oh ! qu'il est dangereux d'écouter les hommes ! ...Leurs premiers entretiens paraissent bons et dévots ; mais c'est pour attraper... Ne vous tenez jamais seules avec eux. Ne leur témoignez pas les écouter avec plaisir... et jamais ne leur donnez sujet de croire que vous les estimez ou affectionnez ; car quand l'estime y est c'est une avance ou piège pour affectionner. Soyez donc fort modestes et retenues... » (75)

Les sœurs seront extrêmement attentives à ne jamais recevoir un homme dans leur chambre, quel qu'il soit : « ... Il faut que les Filles de la Charité fassent leur cloître de leur chambre. S'il vient un parent pour vous parler, il faut descendre en bas et lui parler devant tout le monde. Encore faut-il couper court... Si vous avez à parler à vos confesseurs, vous leur pouvez parler à l'église, mais jamais dans vos chambres, quand ce serait... moi-même ; vous ne devez pas m'y souffrir... » (76)

Si l'homme, sur le seuil de la chambre, insiste plus de que raison, que les vertueuses filles coupent court par un geste catégorique. Tant pis pour les dehors vénérables de l'interlocuteur éventuel :

« ... Si je vous allais voir et que je fisse contenance, à raison de ma disposition, de vouloir entrer dans votre chambre, fermez-moi la porte et ne me laissez pas entrer... » (77)

Les Filles de la Charité doivent être très réservées à l'égard de leur confesseur : « ... Vous n'avez que faire de lui dire vos peines ; il vous suffit de vous confesser de vos péchés... » (78)

« ... Défiez-vous des confesseurs plus que de tout autre ; car il se contracte une telle liaison entre le confesseur et sa pénitente, en

suite de ce qu'il lui a dit, que souvent ce qui avait commencé par un motif de charité se change en une certaine amitié fondée sur la chair et le sang... » ⁽⁷⁹⁾

Confesseur des sœurs ou non, le prêtre n'a pas à recevoir leur visite, sauf le cas de nécessité. Même alors elles n'iront pas seules chez lui. Il ne faut « ... point aller chez les prêtres s'ils ne sont pauvres et malades ; auquel cas les deux sœurs iront ensemble et non jamais seules, et s'il n'y en a qu'une qui puisse y aller, elle s'accompagnera de quelque femme ou fille du logis. N'allez jamais, mes sœurs, seules chez les prêtres ; il en est arrivé de trop grands accidents... » ⁽⁸⁰⁾

L'article de la règle, qui est ici commenté, et la recommandation pressante qui le suit ont, en partie, leur raison d'être dans la connaissance exacte que Vincent de Paul avait du clergé de son temps.

Il détourne aussi ses filles des relations épistolaires avec les prêtres.

... Sous quelque prétexte que ce soit, il ne faut point chercher à recevoir des lettres de confesseur ou de prêtre, même sous ombre de conserver l'amitié et la connaissance que l'on pourrait avoir... Celles qui osent recevoir des lettres, en envoyer, sans les montrer aux supérieurs, sont capables de beaucoup d'autres méchantes choses... » ⁽⁸¹⁾

D'autres précautions, vraiment méticuleuses, sont ordonnées. Ainsi défense est faite aux sœurs de lessiver « le linge des prêtres. » En ce qui concerne le linge d'église, licence leur est laissée de le blanchir, à condition toutefois de le prendre « à la porte de la sacristie, sans entrer dedans... » ⁽⁸²⁾

Les mêmes règles de vigilante prudence et de sévère retenue s'imposent aux missionnaires dans leurs rapports avec les femmes.

« ... Il faut couper court avec les femmes lorsque l'on a quelque chose à leur dire... et que ce soit toujours en lieu où l'on puisse être vu. Si c'est dans le parloir, ne point fermer la porte, voire il est bon même de ne point entrer dans le parloir... » ⁽⁸³⁾

La nécessité peut obliger à leur écrire. Mais il est recommandé de « ... ne pas écrire des tendresses ; cela allume le feu, engage à des affections, et Dieu sait quelles ! engage à faire des réponses aussi pleines de tendresses, voire plus, car on ne veut pas se laisser vaincre... » ⁽⁸⁴⁾

Les prêtres de la Mission n'ont pas le droit de faire visite aux Filles de la Charité « chez elles, dans les paroisses ». ⁽⁸⁵⁾

Ils doivent « ... fuir la conversation des religieuses, même des plus réformées... Ces conversations sont un filtre diabolique, car nous sommes hommes et hommes comme les autres. On s'y engage sous prétexte de dévotion ; on commence toujours par là, et Dieu sait à quoi souvent cela aboutit !... » ⁽⁸⁶⁾

Les missionnaires feront bien de « ... n'avoir point de dévotes.

— Mais Notre-Seigneur en avait bien ; ... les apôtres en ont eu et aussi tant de saints personnages. — Oh ! que cela est pourtant dangereux !... Ne parler à ces dévotes qu'en confession, pas même debout à l'église et jamais, je dis jamais, en leurs maisons, ni chez nous... » ⁽⁸⁷⁾

Il faut vraiment que Vincent redoute beaucoup le commerce des dévotes, pour les traiter avec tant de rigueur, malgré l'exemple contraire de Jésus-Christ, des apôtres, et de tant « de saints personnages. »

En réalité il redoute profondément la femme, que sa dévotion soit distraite ou appliquée. Et cette crainte lui fait prendre, le cas échéant, des décisions qui surprennent tout d'abord.

Un prêtre de la Mission demande s'il est permis de toucher le poulx d'une femme malade, pour voir s'il est temps de lui donner les derniers sacrements. Vincent lui répond qu'« ... il faut se donner de garde d'user de cette pratique, dont le malin esprit pourrait se servir pour tenter et le vivant et même la mourante... Ne vous mêlez jamais de toucher ni femme ni fille, sous quelque prétexte que ce soit... » ⁽⁸⁸⁾

Un Supérieur de maison avait à son service un jardinier marié. A l'expiration du bail qui le liait à ce serviteur, il reçoit du Supérieur général cet avis : « ... Puisque le bail de votre jardinier est expiré, il ne faut plus souffrir que les femmes entrent en votre enclos... Il faut tâcher de trouver un autre jardinier qui n'en ait point... » ⁽⁸⁹⁾

A l'occasion, la mesure suggérée pour écarter toute femme, est plus radicale encore. C'est ce qui apparaît dans une consultation donnée au Supérieur de Montmirail : « Il n'est point expédient pour tout qu'il y ait des femmes dans nos maisons des champs non plus que de la ville. Il y en avait une vieille à Orsigny, honnête et fort utile ; mais pour ce qu'il y avait de nos frères, on y a trouvé à redire, et aussitôt nous l'avons renvoyée... Vendez donc vos vaches et le reste du tracas, si vous n'en pouvez commettre le soin à quelque bon garçon... » ⁽⁹⁰⁾

Il n'est pas nécessaire que le pire soit à envisager, pour que saint Vincent hérisse la clôture serrée qu'il dresse jalousement autour des sœurs et des missionnaires. Il ambitionne en effet de défendre efficacement les âmes des siens contre toute menace de ternissure légère.

Une femme a écrit « tendrement à un missionnaire ». Mis au courant, Vincent s'empresse d'intervenir. Il veut bien admettre que « cette personne... n'y pense pas de mal, mais si faut-il avouer que sa lettre est capable de donner quelque atteinte à un cœur qui y aurait quelque disposition... Plaise à Notre-Seigneur nous garder de la fréquentation d'une personne qui peut donner quelque petite altération à notre esprit. » ⁽⁹¹⁾

Qu'il s'agisse de la chasteté, comme de n'importe quelle autre forme de détachement, Vincent de Paul veut que ses disciples soient très sévères pour eux-mêmes et aillent jusqu'au bout de l'effort qui leur est proposé. Qu'ils se renoncent complètement, malgré toutes les difficultés, pour que Dieu soit chez eux, en toute vérité, le Maître incontesté.

Par le détachement, partout et toujours pratiqué, ils parviendront à l'indifférence à l'égard de tout ce que la terre pourra leur offrir. Dégagés par elle, ils seront tout à Dieu :

« ... Vos cœurs seront tout enflammés à la pratique de la volonté de Dieu, si l'indifférence les détache de la terre. Nécessairement ils seront pleins de l'amour de Dieu, quand ils cesseront d'aimer autre chose. C'est en ce sens que l'indifférence est l'origine de toutes les vertus et la mort de tous les vices... » ⁽⁹²⁾

L'extinction de la volonté propre, dans cette indifférence, est rendue en termes frappants :

« ... L'indifférence... fait qu'une âme qui en est venue là ne soit quasi ce qu'elle veut ou ne veut pas, ne s'attache qu'à Dieu et ne veut autre chose que ce qu'il veut et comme il veut... » ⁽⁹³⁾

La formule semble comporter une légère restriction : « l'âme ne sait quasi ce qu'elle veut ou ne veut pas. » Mais ailleurs cette apparente réserve s'évanouit tout à fait. Vincent affirme nettement que « ... le propre de l'indifférence est de nous ôter tout ressentiment et tout désir... » ⁽⁹⁴⁾

Il dit encore aux sœurs qu'elles doivent s' « accoutumer si bien à l'indifférence que nulle chose humaine ne soit capable de » leur « apporter aucun trouble ou mécontentement... » ⁽⁹⁵⁾

Il arrive que la même pensée prenne un tour véhément et coloré, pour frapper davantage les bonnes Filles de la Charité : « ... Ah ! mes sœurs... il ne faut pas plus faire état de toutes les choses que le monde recherche, que vous faites état de la boue ; car il n'y a rien au monde digne d'être estimé que la vertu... » ⁽⁹⁶⁾

Et tout soudain l'indifférent est campé devant nous, en chair et en os, allant à droite, à gauche, en avant ou en arrière, selon le signal qu'il reçoit.

« ... L'indifférent est tout à Dieu, Dieu lui est toute chose, et le reste ne lui est rien. Dites-lui blanc, blanc ; dites-lui noir, noir ; revenez, il revient ; travaillez, il travaille ; il est toujours prêt à tout... » ⁽⁹⁷⁾

Ces propos étaient tenus devant les missionnaires. Mais les sœurs en entendent de tout semblables ; et leur réaction est intéressante à saisir sur le vif.

Au cours d'un entretien sur l'indifférence, le Maître interrogeait ses auditrices. Il recueillit cette savoureuse réponse : « ... Mon Père,

j'ai... vu que nous devons nous laisser plier comme l'osier dont on fait ce que l'on veut... » ⁽⁹⁸⁾

Il n'est pas de saint sans la vertu d'indifférence. « ... Les saints ne seraient pas saints, s'ils n'avaient quitté toutes choses, du moins d'affection... » ⁽⁹⁹⁾

Ils peuvent rester parmi les hommes et utiliser leurs ressources, mais ils n'auront d'« attache » pour rien ni pour personne. Ils auront tout quitté quand même «, au moins d'affection. »

Les saints ne fixent pas de limite à l'indifférence. Ils la veulent absolue, comme est absolue la souveraineté de Dieu sur eux. A ce propos, saint Vincent fait sienne, en la rapportant, cette parole saisissante de « Monsieur de Genève » : « ... Je suis tellement indifférent, disait-il, que si Dieu ne me disait : venez à moi, je ne m'avancerais pas d'y aller. » ⁽¹⁰⁰⁾

En écoutant bien sagement une telle profession de foi, les sœurs pouvaient penser que « Monsieur de Genève » était vraiment très souple, « comme l'osier dont on fait ce que l'on veut. » Plus éclairé, Monsieur Vincent se rend compte que c'est une souplesse vivante. Il l'appelle « la liberté » des « enfants » de Dieu.

Tel est en effet le terme ultime de l'indifférence : « ... D'esclaves que nous sommes de nous-mêmes et des choses que nous aimons hors de Dieu, nous parviendrons à la liberté de ses enfants, nous ne serons sujets qu'à la volonté de ce Père céleste... Les hommes indifférents sont au-dessus de toute loi ; ils sont d'une autre catégorie que les autres et, à la façon des corps glorieux, ils passent partout, ils vont partout, rien ne les empêche, ni ne les retarde... » ⁽¹⁰¹⁾

Rien n'alourdit ceux qui se sont bien établis dans « l'indifférence ». Les lois ordinaires ne valent plus pour eux, puisque les attraites de la terre n'arrêtent plus leur élan vers Dieu. Leur volonté s'est fondue dans la volonté divine. Ils commandent ce qu'elle commande, avec elle et comme elle. Ils ne subissent donc pas de contrainte extérieure, ils sont libres. Et ils sont saints. Ils n'aiment plus rien « hors de Dieu », parce qu'ils ont accepté et pratiqué le détachement universel, qui est à la base de la sainteté.

RÉFÉRENCES

1 : XI, 312. — 2 : XII, 304. — 3 : XI, 440. — 4 : XII, 204. — 5 : XI, 389. — 6 : XI, 2. — 7 : XI, 346. — 8 : XI, 38-39. — 9 : XI, 59. — 10 : XI, 302. — 11 : XI, 55. — 12 : XI, 54. — 13 : XI, 55. — 14 : XII, 111. — 15 : IX, 674. — 16 : X, 528. — 17 : X, 526. — 18 : XII, 195. — 19 : XII, 255. — 20 : XI, 434. — 21 : XII, 37. — 22 : XII, 203. — 23 : XI, 60. — 24 : XIII, 710-11. — 25 : IV, 49. — 26 : XII, 135. — 27 : XII, 236. — 28 : XI, 275. — 29 : XII, 270. — 30 : XI, 283. — 31 : IV, 215. — 32 : XIII, 194. —

33 : XIII, 578. — 34 : IX, 275. — 35 : XII, 37. — 36 : XII, 384. — 37 : XIII, 296. — 38 : XII, 279. — 39 : XII, 283. — 40 : XII, 284. — 41 : XII, 285. — 42 : X, 384. — 43 : IX, 520. — 44 : X, 390. — 45 : XII, 425. — 46 : XII, 429. — 47 : X, 338. — 48 : XII, 380. — 49 : XII, 383-4. — 50 : XII, 383. — 51 : X, 211. — 52 : X, 271. — 53 : X, 213. — 54 : XII, 387. — 55 : X, 287. — 56 : X, 290. — 57 : IX, 124. — 58 : XII, 394-5. — 59 : IX, 179. — 60 : X, 400. — 61 : IX, 125-6. — 62 : XII, 212. — 63 : XII, 219. — 64 : XII, 219. — 65 : XII, 219. — 66 : IV, 321. — 67 : X, 319-20. — 68 : XII, 218. — 69 : IV, 619-20. — 70 : IV, 353. — 71 : V, 435. — 72 : V, 244. — 73 : X, 152. — 74 : X, 378. — 75 : X, 666. — 76 : X, 413-4. — 77 : X, 44. — 78 : X, 515. — 79 : X, 377. — 80 : X, 689. — 81 : XIII, 685. — 82 : XIII, 760. — 83 : XII, 21. — 84 : XII, 423. — 85 : VIII, 239. — 86 : XII, 422. — 87 : XII, 423. — 88 : II, 523. — 89 : VIII, 247. — 90 : IV, 313. — 91 : VI, 348. — 92 : XII, 229. — 93 : X, 213. — 94 : XII, 231. — 95 : X, 278. — 96 : X, 139. — 97 : XII, 241. — 98 : X, 694. — 99 : X, 523. — 100 : X, 277. — 101 : XII, 242.

CHAPITRE II

LA MORTIFICATION

LE FOND DE L'HOMME. — FAIBLESSE ET INCONSTANCE. — HYPOCRISIE ET FAUSSETÉ. — CORRUPTION DU MONDE. — NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION. — LES MORTIFICATIONS INTÉRIEURES. — LES MORTIFICATIONS EXTÉRIEURES. — LES MORTIFICATIONS EXTRAORDINAIRES. — EXCELLENCE DES MORTIFICATIONS.

Le détachement est la condition de notre prise de possession par Dieu. La tâche est rude et difficile, parce que nos tendances naturelles se rebellent contre leur dépossession.

Vincent de Paul conçoit tout un ensemble de moyens propres à les dompter, à les réduire, à les mortifier. Il ne court pas le risque de les appliquer au hasard, car il a beaucoup observé la nature humaine dans tous les milieux. Il en a acquis une connaissance approfondie.

Il se montre sévère pour elle. Il s'épouvante à l'idée « ... de faire d'un pécheur un juste ; d'un vicieux un parfait... » C'est qu'en effet « ... la volonté du pécheur, ses inclinations, ses passions, ses tentations, tout cela s'oppose au dessein de Dieu... » Mélancoliquement Vincent estime qu'« il est aussi difficile de faire qu'un pécheur se retire du péché, que de faire monter la pierre en haut et de faire descendre la plume et le feu en bas... » ⁽¹⁾

Il sait « qu'il y a deux choses en l'homme : la partie inférieure et la supérieure. La première nous rend semblables aux bêtes, car cette partie est tout animale... » Il est vrai « ... qu'il y en a une autre qui tend à Dieu, qui aspire aux choses célestes et qui tient de la nature des anges... » Mais « ... la bête demande ses plaisirs à quelque prix que ce soit... La bête veut être la maîtresse... » ⁽²⁾

Les appétits de « la bête » sont si puissants et si inquiétants que Vincent en vient à se poser cette question redoutable : « ... L'homme... est-il autre chose que péché, ordure et vilenie ?... » ⁽³⁾

Il répond d'ailleurs sans indulgence à cette question : « ... Ce que

demande notre nature c'est péché ; les inclinations de la chair ne sont que péché... » (4)

Et il n'est pas aisé de contrecarrer ces inclinations. « ... Que chacun connaisse qu'il ne peut rien de lui-même, sinon pécher... » (5)

Sous la surface visible des tendances de « la bête », saint Vincent pressent en outre des profondeurs qu'il ne cherche pas à explorer, mais dont les influences n'échappent pas à son contrôle. C'est ainsi qu'il parle de la « malignité occulte qui est le reste du péché » et qui oppose parfois des personnes les unes aux autres, sans raison apparente.

En raison de cette malignité, « ... il y en a qui ne sauraient supporter les humeurs qui leur sont contraires qu'avec peine. Dès qu'ils voient seulement ces personnes, ils ressentent des mouvements d'aversion ; et cela vient d'une nature ainsi faite que nous avons héritée d'Adam... » (6)

Pressé par les inclinations qui s'agitent en lui, à portée de ses observations ou loin d'elles, l'homme se débat mal contre les propositions extérieures qui s'offrent à les satisfaire.

A la nouvelle qu'un missionnaire vient de quitter la compagnie, le pauvre Vincent laisse entendre cette plainte : « ... Hélas... que l'infirmité de l'homme est grande et que les biens de ce monde ont de force pour le tenter... » (7)

Il prévient les prêtres de la Mission que « ... dès que la faitardise et l'oisiveté s'emparent d'un ecclésiastique, tous les vices accourent de tous côtés : tentations d'impureté et tant d'autres... » (8)

Au contraire, qu'une tâche particulièrement difficile réclame des courages exceptionnels, il ne faudra pas s'attendre à les voir surgir en nombre.

Comme on parlait de fonder à Rome un séminaire des Missions étrangères, Monsieur Vincent ne se fait pas d'illusion sur les résultats : « ... Humainement parlant, il sera malaisé de trouver des hommes bien propres et bien résolus pour cette vie apostolique. A la vérité il s'en pourra présenter qui entreranno volontiers au séminaire ; mais pour entreprendre en effet ces missions lointaines avec le détachement et le zèle qu'il faudrait, il s'en trouvera peu. » (9)

Il faut s'attendre à « ... trouver de l'inconstance dans les plus résolus et les plus sages, puisque l'esprit de l'homme n'est jamais en même état... » (10)

« ... Nous sommes tantôt gais et tantôt tristes ; quelqu'un nous vit hier excéder en la joie, et aujourd'hui il nous trouve mélancoliques... » (11)

Le secours que nous serions en mesure d'apporter aux autres est toujours menacé par notre inconstance. Il est en effet des moments où « ... nous ne saurions nous appliquer ni à écouter ni à recevoir

satisfaction de qui que ce soit, ni même à accueillir personne... » (12)

Non contents de fermer l'oreille aux appels du dehors aux heures où notre versatilité se renfroge, « ... nous sommes souvent en tel chagrin et de si mauvaise humeur que nous avons peine à nous souffrir ; il nous arrive d'être si mécontents de nous-mêmes, que nous nous repentons le soir de ce que nous avons fait le matin... » (13)

Cette navrante instabilité n'épargne personne. L'homme parfait qui pourrait se vanter d'échapper à ses cahots est introuvable : « ... Qui dirons-nous parfait ? Nul homme sur la terre... Qui s'étudiera bien verra en lui quantité de faiblesses et de manquements, et même reconnaîtra qu'il ne se peut empêcher d'en avoir... » (14)

L'homme cherche à masquer sa propension au mal et son inconstance sous des dehors trompeurs. Ainsi s'expliquent sa fausseté et sa duplicité, qui déterminent à leur tour une défiance générale.

L'orgueil aime à se déguiser sous les apparences de la magnanimité ; et la lâcheté voudrait passer pour de la complaisance. « ... Par exemple, si une fille demande à communier plus souvent que sa sœur, son confesseur, qui n'est pas bien expérimenté, pensera qu'elle y est poussée par un grand amour de Dieu... Et néanmoins c'est l'orgueil... » Elle a le désir de se singulariser.

Une autre n'a pas fait son oraison. Si vous lui demandez la raison de son abstention, elle vous répondra : « ... Je ne voulais pas faire de peine à ma sœur, qui a manqué elle aussi à son oraison, pour ne pas paraître meilleure qu'elle. » (15) Noble motif, mais qui ne trompe personne, pas même l'intéressée.

La vanité humaine se trahit malgré elle à travers toutes les précautions qu'elle accumule pour se dissimuler : « ... La fièvre se manifeste par la chaleur, ainsi l'orgueil se manifeste par la langue. Nous sommes si aises de raconter ce que nous avons fait ! » C'est donc bien en vain que « nous faisons venir cela de loin, de sorte qu'il ne semble pas que nous désirions que l'on nous loue... » (16)

Il n'est pas facile d'en faire accroire à Monsieur Vincent, car son coup d'œil excelle à discerner la réalité sous n'importe quel revêtement. Il ne veut pas davantage que les siens soient dupés. C'est pourquoi il donne cette leçon à un missionnaire : « ... Je vous prie... de témoigner estime, respect et reconnaissance à ce bon ecclésiastique qui vous témoigne affection. Vous devez penser qu'elle est sincère, bien qu'il ne s'y faille pas appuyer... » (17)

Estime, respect et reconnaissance ! Si l'affection qui s'offre est sincère, elle est largement payée. Si elle est fausse, sa rouerie ne lui servira de rien, car derrière les témoignages qui l'accueillent, un regard avisé la surveille.

Ce regard a dépiqué l'hypocrisie mondaine, sans se laisser égarer par ses élégantes manières. Quand « les gens du monde », se demande

saint Vincent, « ... vont voir une personne affligée qui a perdu son père, une femme, un parent, que font-ils ? Pour l'ordinaire ils prennent un habit noir ; s'ils ont des panaches, des bouquets..., ils les ôtent et s'en vont couverts de deuil ; sont-ils arrivés ils paraissent avec un visage triste et, s'approchant de la personne affligée, lui disent : « Hélas ! je ne sais vous exprimer ma douleur pour la perte que j'ai faite avec vous ; j'en suis inconsolable ; je viens mêler mes larmes avec les vôtres... »

« ... Originellement..., note sévèrement l'observateur, ces choses étaient action de charité... ; à présent... on les fait par faste, par grimace, par intérêt... » (18)

Semblables expériences, renouvelées en des circonstances diverses et dans tous les milieux, aboutissent à cette implacable condamnation qui n'épargne aucune catégorie : « ... Le monde surnage de duplicité. À peine voit-on aujourd'hui un homme qui parle comme il pense ; le siècle est tellement corrompu qu'on ne voit partout qu'artifice et déguisement ; cela passe même — le dirais-je ? — cela passe la grille... » (19)

La fausseté partout répandue traîne à sa suite une défiance contagieuse : les hommes s'espionnent les uns les autres.

Une sœur, dont le dévouement se dépense à Nantes, se plaint d'être espionnée. Elle en est toute affligée. Son très honoré Père la console de son mieux : « ... Hélas ! ma fille, je ne sais qui n'a point de surveillant : les plus grands en ont jusques dans leurs chambres ; et la misère est aujourd'hui si grande dans le monde que quasi autant de personnes que nous voyons, ce sont autant d'espions, dont nous devons tirer cet avertissement que nous devons agir avec grande retenue et présence de Dieu... » (20)

La vie chrétienne est dans l'absolue nécessité de se défendre énergiquement contre toutes les pratiques qui lui sont opposées, car « l'esprit du monde », qui « n'est que vanité et menterie..., tend continuellement à détruire l'esprit de Jésus-Christ... » (21)

La corruption qu'il a réussi à propager est telle qu'il faut se réjouir vivement d'être placé hors de son atteinte, soit par un genre de vie qui comporte cette séparation, soit par la mort elle-même.

Aux Filles de la Charité qui entrent dans la Compagnie, Dieu « a fait à même temps la grâce de » les « arracher du monde, de cette masse corrompue... » Elles seraient bien mal inspirées « de s'attacher après cela à quelque chose qui ne mérite pas que nous le regardions... » (22)

La sœur d'un missionnaire qui vient de mourir en pleine jeunesse reçoit ces consolations : « ... C'est un bonheur pour lui d'avoir été retiré, jeune comme il était, de la corruption de ce monde, où les occasions du mal sont si fréquentes et les misères si grandes qu'elles

font estimer aux vivants que bienheureux sont les morts qui n'y sont plus sujets... » (23)

Le bilan de la corruption du monde est facile à établir : c'est la dégradation dans le vice ici-bas ; et, dans l'éternité, c'est la damnation. Dégradation et damnation sont les deux moments conjugués de la perte de l'âme.

« ... Le monde, ce sont... les hommes adonnés au plaisir, à la vanité et à l'avarice ; et l'esprit qui anime ces gens-là, un esprit de perdition et de damnation, qui se bande contre Dieu et conduit l'âme à sa totale ruine... » (24)

Puisque les inclinations perverses de la nature humaine sont à ce point puissantes, qu'elles provoquent partout un état de perdition où les âmes tendent à s'avilir d'abord pour se damner ensuite, il est d'une importance capitale de les mater : c'est une question de vie ou de mort. Telle sera l'œuvre de la mortification, sans laquelle il n'est ni détachement, ni sainteté, ni salut possibles.

« Tenons ferme contre notre nature ; car si nous lui donnons une fois pied sur nous, elle en prendra quatre. Et tenons pour assuré que la mesure de notre avancement en la vie spirituelle se doit prendre du progrès que nous faisons en la vertu de mortification... » (25)

« Notre avancement en la vie spirituelle » a un long chemin à parcourir, avant de parvenir à la totale indifférence, en s'appuyant tout au long de la route sur une progressive mortification.

Au point de départ la mortification refoule et maîtrise les passions qui nous accrochent à la nature. Si nous ne veillons « continuellement à nous mortifier et à aller contre nos inclinations... tout aussitôt nous nous dissipons et allons en bas... » Il ne fait pas de doute « que si nous ne travaillons incessamment à nous mortifier et à résister à nos passions, elles prennent le dessus ; et puis après cela nous vivons selon la nature... » (26)

La méthode à suivre contre les passions s'exprime fort clairement : « ... Vous sentez de la peine à observer exactement les commandements de Dieu..., à même temps que vous vous apercevez de cette répugnance, il faut résister et faire le contraire... » (27)

Si simple que paraisse cette ligne de conduite, elle a déjà ses aspérités. Dès ces premiers pas de la mortification, les inclinations combattues s'insurgent et protestent. Vincent traduit leur « répugnance » dans ce dialogue qu'il imagine avec une sœur : « ... Mais, Monsieur, c'est une chose bien fâcheuse de toujours se mortifier. — Mais, ma sœur, il n'y a pas de moyen de s'en exempter. Voyez-vous, vous avez à choisir ou de vivre comme les bêtes, ou en personnes raisonnables. Si vous voulez vivre en bêtes, vous n'avez qu'à suivre vos passions, pour ce que vivre selon ses inclinations et affections déréglées, c'est vivre en bête... » (28)

Le ton est péremptoire et tout à fait concluant. Cependant il ne clôt pas la discussion. La sœur est bien décidée à ne pas vivre en bête. Là-dessus elle donne entièrement gain de cause à son interlocuteur. Mais elle ne se fait pas à l'idée que pour échapper à cette déchéance, il faille se martyriser sans trêve. Le dialogue imaginaire, où Monsieur Vincent fait les questions et les réponses, reprend donc un peu plus tard.

... « Je veux bien garder les commandements de Dieu, dit la voix de la sœur, je veux bien ne point faire de péché mortel ; mais... à quoi bon tant de façons de faire ? Je n'ai que faire de tant me mortifier pour me sauver, je n'ai qu'à bien garder les commandements de Dieu et cela suffit... »

Vaine tentative, fallacieux espoir ! Le Maître ne permet pas à la mortification de s'arrêter ainsi en cours de route. Il déclare donc qu' « ... une personne qui est dans cet esprit est en grand danger de ne pas garder les commandements de Dieu... » ⁽²⁹⁾

Un instant après, toute son appréhension se livre : « ... Donnez-moi une fille qui se donne la liberté... de ne fuir que les gros péchés, elle tombera infailliblement en quelque malheur... » ⁽³⁰⁾

La mortification chichement consentie serait inopérante. Autour de la zone conquise contre elles, les passions continueraient de mener leur attaque pour reprendre à l'improviste le terrain perdu.

D'ailleurs, la perspective d'une inévitable chute grave n'est pas indispensable pour exciter la mortification à poursuivre son effort au delà de la stricte observation des commandements de Dieu. Il suffit de considérer de quelle médiocrité se satisferait celui qui refuserait d'aller plus loin.

« ... Il faut... ou faire pénitence ou ramper toujours dans les imperfections ; et jamais ne ressembler en rien à Notre-Seigneur... » ⁽³¹⁾

Se soumettre au décalogue, mais sans dépasser cette étape, c'est « ramper » ; c'est renoncer à participer jamais à la fervente ardeur de Jésus-Christ, à son esprit, à sa perfection.

Pour ne pas « ramper » toujours dans les « imperfections », les prêtres de la Mission aviveront l'ardeur de leur mortification. Mais jetée de l'avant à cette allure nouvelle, elle devra s'attendre désormais à débayer un terrain illimité. Les intéressés sont formellement prévenus : « ... Messieurs... nous devons nous accoutumer à nous mortifier dans toutes les choses qui plaisent à la nature... » ⁽³²⁾

On leur dit encore qu'il est nécessaire « ... de trancher et retrancher tout ce qui nous tient au cœur..., de mortifier nos sens et nos passions toujours, partout. » ⁽³³⁾

Pratiquée selon ce programme élargi, la mortification parviendra à « nous rendre familière cette pratique de faire incessamment la volonté de Dieu. » La pratique susdite « viendra peu à peu en l'esprit ; elle

se tournera en habitude, ou pour mieux dire en grâce de Dieu, de sorte que... nous nous y trouverons à la fin tout faits et toujours animés... » (34)

Poursuivie sans répit contre toute manifestation de la volonté propre, audacieuse ou timide, la mortification passe « en habitude » ; ses tenants, « toujours animés » à la lutte, acquièrent un entraînement qui facilite singulièrement leur effort :

« ... Faites-vous un peu de violence et puis vous y trouverez une grande facilité, car nos corps sont des ânes : accoutumés à un chemin, ils y vont toujours... » (35)

Bien loin de se sentir violentée par les nécessaires renoncements, l'âme libérée des entreprises des passions goûte une heureuse sérénité :

« ... Le propre de la mortification est de donner le repos à l'âme, de sorte qu'elle est toujours contente de ce qui lui arrive... » (36)

Tout en rassurant ses filles, saint Vincent devine qu'elles s'effarouchent encore. Il insiste néanmoins afin de les pousser quand même, mais en même temps il redouble d'efforts pour faire tomber leur méfiance :

« ... Il faut se résoudre à mortifier toutes nos volontés, lorsqu'elles ne sont pas conformes à celles de Dieu. Mais nous n'aurons pas plutôt commencé cette pratique qu'elle nous deviendra facile... Vous ne vous y serez pas exercées huit ou dix jours, ou tout au plus un mois, que vous n'aurez affection pour aucune chose, et vous vous trouverez dans un état où vous ne saurez quasi ce que vous voulez ou ne voulez pas. Oh ! quel bonheur !... » (37)

Il est vraiment heureux qu'il en soit ainsi, car les mortifications se pressent de toutes parts. Les unes se présentent sans qu'on les ait appelées ; les autres sont librement choisies. Mais quelle que soit leur provenance, elles enserrant toute l'activité humaine, intérieure et extérieure.

Les mortifications « intérieures » s'exercent sur l'« entendement », pour l'empêcher « de se remplir de vaines curiosités ». Elles disciplinent la mémoire afin que nous ne prenions pas fantaisie de « recevoir de la joie » amollissante de souvenirs anciens, cependant que d'autres nous exciteraient à « concevoir de l'indignation » contre « ceux qui nous ont fait quelque peine » dans le passé. Elles se mobilisent contre « l'affection » que nous serions portés à ressentir pour « quelque chose de la terre. » (38)

A ces mortifications intérieures s'intègre toute une partie de la lutte menée pour conquérir l'humilité, la pauvreté volontaire, le détachement des affections sensibles, lorsqu'elle se poursuit à huis clos, dans le secret de l'âme, sans interventions extérieures.

Il n'est pas de détachement sans mortification. Et d'autre part l'homme qui entreprend de mortifier ses tendances naturelles, com-

mence aussitôt de se détacher d'elles et de marcher vers l'indifférence.

Parmi les mortifications intérieures, il en est de particulièrement pénibles, qui sont la rançon des efforts tentés pour n'appartenir qu'à Dieu. Il s'agit de subir les lassitudes, voire même les dégoûts que provoque la continuité de tels efforts, et de passer sans faiblir à travers ces obstacles, qui éprouvent et affermissent la persévérance.

Vincent prévient les sœurs qu'elles rencontreront des difficultés de cet ordre, afin qu'elles ne soient pas décontenancées, le moment venu. Il utilise, pour cet avertissement, des confidences qu'il a reçues ou des observations qu'il a pu faire :

... « Monsieur, me dira-t-on..., pendant un an ou peut-être six mois... j'allais servir les pauvres si volontiers, je faisais de si belles choses... Mais le temps est devenu bien contraire... ; je ne fais plus rien que par manière d'acquit ; ... si je vais servir les pauvres, c'est uniquement parce qu'il faut y aller ; si l'on me commande quelque chose, je le fais seulement pour obéir... Depuis un an je fais tout lâchement. ... Quand on m'ordonne quelque chose, j'aimerais mieux m'aller promener... » ⁽³⁹⁾

Les lassitudes que les sœurs peuvent éprouver ainsi, avant d'être bien rompues aux rudes devoirs de leur existence mortifiée, sont aussi bien connues des missionnaires.

Après l'allégresse des premières oblations, Dieu « ... les fait passer à l'indifférence ; de l'indifférence à quelque petit dégoût ; du dégoût à l'aversion ; de l'aversion quelquefois jusqu'à des pensées de blasphèmes, d'aversion de Dieu, de la vertu, des personnes qui maintiennent l'ordre. Et cela, c'est un exercice que Dieu envoie à ces âmes-là pour les faire croître en la vertu... » ⁽⁴⁰⁾

Les disciples de saint Vincent croiront leur Père sur parole ; mais ils ont droit à une explication : comment Dieu veut-il que leurs dégoûts servent à leur « vertu » ?

Ils les feront ainsi servir en refusant de se complaire à ces aversions et de leur céder. Il faudra les mortifier, leur résister, continuer la tâche commencée, malgré la privation des « consolations ».

Sans cet apprentissage, leur constance ne serait pas sûre, « parce que si les consolations venaient à manquer, nous changerions aussi de courage et de fidélité... » ⁽⁴¹⁾

Dieu veut travailler de cette sorte ses serviteurs, afin qu'indifférents aux consolations comme aux dégoûts ils se « donnent tout de bon à lui... » ⁽⁴²⁾

A une correspondante, qui se plaint de ses répugnances, cette réponse est adressée : « ... Je ne m'étonne pas des répugnances que vous sentez... Tôt ou tard Dieu exerce les âmes... par des peines semblables... Vous apprendrez à vous connaître et à vous humilier, à vous défier de vous-même et à vous confier en Dieu, bref à faire un fonds de

patience, de force et de mortification, qui sont des vertus dont l'usage vous sera nécessaire toute votre vie... » (43)

Bien établi, ce « fonds de patience, de force et de mortification », qui résulte des aversions victorieusement endurées, peut favoriser des ascensions spirituelles qui lui seront redevables de leur réussite.

« La conduite de Dieu est telle sur ceux qu'il destine à quelque chose de grand ou de bien particulier pour son service qu'il les exerce auparavant par des dégoûts, traverses, aversions et mouvements d'inconstance..., pour les éprouver... pour les détacher davantage des créatures... » (44)

Le même rôle et la même bienfaisance sont attribués aux tentations de toutes sortes qui peuvent assaillir un pauvre homme.

Un prêtre de la Mission s'inquiétait de leurs assauts. Qu'il comprenne bien au contraire que « ... Dieu le permet, afin de nous tenir toujours en haleine dans l'exercice de la sainte mortification... » (45)

En nous pressant, la tentation nous oblige à défendre notre équilibre. Pour ce faire, notre effort s'accroche davantage, à proportion du péril entrevu, à la vertu qui s'oppose directement à la tentation.

« ... Nul n'est exempt d'imperfections, Dieu permettant tout cela pour... nous faire pratiquer les actes de la vertu. En celui-ci il permet la colère ; en celui-là la gourmandise ; en cet autre l'impureté... » (46)

En chacun de ces cas nous mortifierons plus énergiquement la colère, la gourmandise, l'impureté.

Il ne faut donc pas s'étonner que Monsieur Vincent ait pu dire « que c'était un heureux résultat que celui de la tentation, et qu'un jour passé dans cet état nous acquerrait plus de mérite qu'un mois sans tentation... » (47)

L'homme que la tentation n'éprouve pas, et qui peut se reposer dans sa quiétude, sans être obligé à un redoublement de vigilance, est tranquille assurément ; mais sa tranquillité fait peur, sinon horreur, à saint Vincent : pour lui, c'est une déplorable stagnation.

« ... L'eau d'une marée, pour être toujours dans le repos, est crouissante, bourbeuse et puante ; mais au contraire les rivières et fontaines, qui coulent avec rapidité parmi les pierres et les rochers, ont leurs eaux belles et douces. Or qui est-ce qui n'aimerait mieux être rivière à ce prix-là que marée ?... » (48)

Non content de permettre à la tentation d'exercer ses amis, Dieu tire parti du « péché » lui-même, pour les amener à refouler avec une ardeur plus décidée les inclinations diverses qui les ont fait tomber. La peine mortifiante du péché est donc hautement salutaire.

« ... Dieu se sert... des péchés pour la justification d'une personne ; oui, les péchés entrent dans l'ordre de notre prédestination, et Dieu en tire de nous des actes de pénitence... J'ai connu, raconte bonnement

Vincent de Paul, un saint homme qui fait des miracles, il était si tenté d'impureté que lorsqu'il était obligé d'aller pour quelques jours aux champs, prenant congé de son directeur, il lui disait : « Mon père, je me sens si horriblement sollicité de tentations déshonnêtes que je ne sais si, à mon retour, je serai pur ; j'ai grand peur que non. » Et cependant Dieu souffrait cela dans une personne dont il voulait faire un saint ; et pour ce que Dieu en voulait faire un saint, et qu'il était lui un homme qui aimait trop ses commodités, ses aises..., et que c'était des choses éloignées de ce que Dieu demandait de lui, cela faisait qu'il permettait qu'il tombât dans des fautes... qui le faisaient se reconnaître... » ⁽⁴⁹⁾

Il se reconnaissait pour une faiblesse déplaisante, se déprenait donc de lui-même et de tout, pour se rejeter vers Dieu d'un élan plus impatient à chacune de ses mortifiantes expériences.

Voici du reste qu'une sainte reconnue se range à ses côtés, par la volonté de monsieur Vincent, pour recevoir de misères différentes, mais mortifiantes elles aussi, un fructueux bénéfice.

« ... Sainte Paule, toute sainte qu'elle était, avait cependant en elle une promptitude bien grande... jusqu'à en vouloir même à saint Jérôme. Et un jour, le même saint Jérôme, la jugeant digne de répréhension, et n'osant pas lui faire l'avertissement lui-même (c'était au sujet de ses excessives mortifications), pria un évêque de lui en faire l'avertissement. Ce bon évêque commençant donc à vouloir reprendre cette sainte, elle, d'un mouvement de colère, sans attendre qu'il eut achevé, lui dit : « C'est Jérôme qui vous l'a dit, c'est Jérôme qui vous l'a dit ». Cependant c'est une sainte, et une grande sainte, qui a été sujette à ces défauts-là, tant il est vrai que nul n'est exempt d'imperfections, Dieu permettant tout cela pour nous humilier et nous faire pratiquer des actes de vertu... » ⁽⁵⁰⁾

Ces actes de vertu éprouvent d'autant plus le besoin d'être riches de compensations, que les défauts et les fautes du délinquant ont davantage creusé son déficit vis-à-vis de Dieu, qui a cependant un droit absolu sur tout son avoir.

C'est encore à reconnaître ce souverain domaine de Dieu sur nous que nous amèneront les mortifications « extérieures », empressées, dans leur multiple variété, à nous détacher de nous-mêmes et des autres « créatures ».

Au premier rang, les événements peuvent s'offrir à tout moment, sans convocation de notre part, à mortifier nos volontés propres. Il ne faut pas évidemment refuser leurs bons offices :

« ... Plaise à Dieu de nous faire recevoir tous les événements d'un même cœur ! Je veux dire les bons et les mauvais, avec indifférence. Ce qu'il fera sans doute, si nous anéantissons nos désirs et nos conduites en sa présence, nous laissant gouverner par sa sagesse, et croyant que

tout ce qui arrive est le meilleur pour nous, bien qu'il soit contraire à nos sentiments... » ⁽⁵¹⁾

La joie des hommes, parmi les événements heureux, est exposée à se complaire en elle-même. Du même coup Dieu est oublié ; mais les fléaux se chargent de détacher de la terre ces regards oublieux, pour les ramener vers Dieu.

Vincent écrit dans cet esprit, le 9 mai 1659 : « ... Les gelées ont ruiné les vignes quasi par tout ce royaume, et la plupart des seigles. Dieu a voulu modérer par ces pertes la joie qu'on avait de la paix générale, qu'on tient pour certaine... » ⁽⁵²⁾

En 1655, la Pologne est envahie. Les prêtres de la Mission, qui y sont installés, reçoivent de leur Supérieur général cette explication du fléau : « ... Dieu permet quelquefois ces grandes agitations, qui ébranlent les Etats les plus fermes, pour faire ressouvenir les souverains de la terre qu'ils relèvent de sa royauté et qu'ils ne sont pas sans dépendance, non plus que leurs propres sujets... » ⁽⁵³⁾

Les mauvais traitements, appliqués par les hommes, sont susceptibles de valoir à leurs victimes des effets mortifiants et bienfaisants analogues à ceux qui résultent des grands fléaux.

Jean Barreau, clerc de la Mission et consul de France à Alger, a durement pâti dans l'exercice de ses fonctions. Le pacha l'a fait bâtonner, et, comme il s'était évanoui, on lui a enfoncé des alènes pointues sous les ongles pour le ranimer. Saint Vincent le console à sa manière : « ... Notre-Seigneur veut vous donner grande part aux mérites infinis de sa passion... Je ne doute pas, Monsieur, que dans cet accident, comme envoyé de sa main paternelle, vous n'ayez regardé son honneur et son bon plaisir plutôt que la mauvaise volonté des hommes, qui ne savent ce qu'ils font ; et ainsi j'espère que cette affliction vous tournera à sanctification... » ⁽⁵⁴⁾

De ces afflictions sanctifiantes les maladies sont largement pourvues. « ... L'état de la maladie... est un des plus puissants moyens dont Dieu se sert... pour nous détacher des affections du péché... C'est par là... que les âmes se purgent, et que celles qui n'ont point de vertu ont un moyen efficace d'en acquérir... On ne remarque jamais mieux quel est l'homme que dans l'infirmerie... » ⁽⁵⁵⁾

Plus la maladie est crucifiante, et plus Vincent se sent porté à exalter les heureux résultats de sa visite. Parlant d'un missionnaire gravement atteint, il précisait « ... que quelques côtes se sont trouvées cariées auxquelles il fallait mettre le feu... » Et, sans désespérer, il s'exclamait : « ... Oh ! qu'il faut bien dire, messieurs et mes frères, que Dieu se plaît merveilleusement à voir souffrir une âme qui endure patiemment pour l'amour de lui » ⁽⁵⁶⁾

Il y a dans la maladie acceptée « pour l'amour de Dieu », alors que son intensité est au paroxysme, une merveilleuse mortification qui

introduit au total détachement de soi. C'est dans ce détachement extraordinaire de son fidèle que Dieu se complait « merveilleusement. »

De telles maladies étaient exceptionnelles, mais elles avaient des suppléantes que les Filles de la Charité étaient invitées à accueillir du même cœur.

« ... Vous pouvez quelquefois, leur est-il dit, dans vos grandes fatigues offrir vos peines à Notre-Seigneur en esprit de pénitence. Voilà, par exemple, la peine que vous avez à servir les malades dans le grand froid ou les grandes chaleurs, offrez cela pour satisfaire à Dieu pour vos péchés. C'est une bonne pénitence, mes sœurs... » ⁽⁵⁷⁾

Les « grandes fatigues », le « grand froid », les « grandes chaleurs » mortifient grandement les goûts de bien-être et méritent bien que soient oubliés de Dieu les pauvres plaisirs trop savourés au passage : que les sœurs sourient à ces bonnes pénitences, ce sont des amies.

Que viennent les deuils, le sourire du bon accueil ne doit pas se refuser davantage. Des missionnaires envoyés à Madagascar sont morts, mais l'un d'eux, Bourdaise, a survécu. Il pourra méditer à loisir, dans sa solitude, ces lignes qui lui parviennent : « ... Il semble » que Dieu « ne veut établir la foi à Madagascar que par votre souffrance. J'adore ses divines conduites et je le prie qu'il accomplisse en vous ses desseins... » ⁽⁵⁸⁾

La souffrance des hommes qu'éprouve la mort ne questionnera pas le coup qui a frappé. Ces hommes, missionnaires de saint Vincent, se soumettront à la plus grande douleur qui soit au monde. Et Dieu se servira de la puissance contagieuse de leur suprême mortification pour « établir la foi ».

Quelles qu'elles soient, grandes ou petites, les mortifications que Dieu envoie de l'extérieur aux Filles de Vincent de Paul sont choisies par lui pour parfaire peu à peu leur physionomie spirituelle, en faisant tomber tout ce qui l'alourdit ou la déforme. Leur père leur en donne l'assurance :

« ... Mes filles, il en est de nous comme d'une pierre de laquelle on veut faire une belle image de Notre-Dame, de saint Jean ou de quelque autre saint. Que doit faire le sculpteur pour venir à bout de son dessein ? Il faut qu'il prenne le marteau et ôte de cette pierre tout le superflu. Et pour cela il frappe dessus à grands coups de marteau, de sorte qu'à le voir vous diriez qu'il la veut assommer ; et puis après qu'il a ôté le plus gros, il prend un plus petit marteau, après cela le ciseau, pour commencer à former la figure avec toutes ses parties, et enfin d'autres outils plus délicats pour la mettre dans la perfection qu'il désire donner à cette image... » ⁽⁵⁹⁾

Aux mortifications apportées par les événements, saint Vincent en adjoint de son choix. Il en a pour chacun des cinq sens.

Que les sœurs soient bien maîtresses de leurs regards : « ... Abstenez-vous de ces regards à prunelles longtemps ouvertes pour regarder hommes ou femmes fixement, entre deux yeux, et de certains regards affétés, qui sont très dangereux, et dont on ne sent pas la blessure sur-le-champ... » ⁽⁶⁰⁾

Leur odorat ne doit pas chercher tous ses agréments. Qu'elles s'aguerrissent de leur mieux, « ... sentant volontiers les mauvaises odeurs, quand elles se présentent, sans faire les délicates, et particulièrement avec vos pauvres malades, et aussi en vous abstenant des bonnes, quand vous en pourrez sentir... » ⁽⁶¹⁾

Le goût sera souvent obligé de limiter ses satisfactions. Il faut en effet « ... prendre le morceau de pain qui nous agréé le moins..., nous abstenir de manger hors les repas, laisser ce qui est le plus agréable à notre goût, ou une part de ce qu'il nous est permis de manger... » ⁽⁶²⁾

Cet exemple est proposé à la réflexion des Filles de la Charité : « ... Je voyais un jour, leur raconte Vincent, un religieux qui me disait que la chose à laquelle il avait le plus d'aversion était le vinaigre. Il arriva que le supérieur ordonna un jour que l'on servît à la table de la communauté du vinaigre pour le repas... Ce religieux... trempa son pain dans le vinaigre et mangea tout, quoiqu'avec une extrême violence. Et depuis il n'eut plus d'aversion pour le vinaigre. C'est ainsi qu'il faut faire pour vous rendre maîtresses de vos passions ; il faut vous surmonter... » ⁽⁶³⁾

Le sens de l'ouïe n'oblige pas à moins de vigilance que la vue, car c' « est encore une dangereuse fenêtre par laquelle ce que l'on nous dit entre quelquefois si fortement dans nos cœurs qu'il s'ensuit mille et mille désordres... » ⁽⁶⁴⁾

Enfin nous « mortifions » le toucher, « en nous abstenant de toucher le prochain et ne permettant pas aux autres de toucher, par délectation sensuelle, non seulement nos mains, mais toute autre partie de notre corps... » ⁽⁶⁵⁾

A cette discipline générale du toucher, les sœurs ajouteront d'autres mesures sévères « ... contre ce sens... » Elles prendront « de gros linge, un habillement rude... », afin de réfréner ses appétits. Elles ne lui donneront « aucune satisfaction. » ⁽⁶⁶⁾

Vincent de Paul s'employait de tout son pouvoir à détourner ses missionnaires d'une recherche trop attentive du confort. Il craignait « ... que quelques-uns de la compagnie fussent trop avides à désirer et vouloir avoir toutes leurs commodités à souhait, et que rien ne manquât : bien vêtus, bien nourris, de bon pain, de bon vin et le reste... » Il disait « que cet état est fort dangereux ». Il ajoutait encore : « ... Nous autres, messieurs et mes frères, qui avons à travailler dans la campagne au salut des pauvres gens des champs..., voulons néanmoins

que rien ne nous manque et avoir tout à gogo, que répondrons-nous à Dieu ?... » ⁽⁶⁷⁾

Le fondateur de la Mission a toujours eu peur que « ... Saint Lazare n'eût trop d'attrait à cause du bon pain et de la bonne viande qu'on y mange, du bon air qu'on y respire, des espaces qu'on y trouve pour se promener et des autres commodités qu'il fournit,... et qui fait que les sensuels s'y plaisent... C'est pourquoi, confesse-t-il, je n'ai pas voulu souffrir qu'on fit céans de beaux bâtiments, de belles allées et d'autres ajustements ; et si j'avais pu en retrancher d'autres choses, qui ne sont pas à la vérité superflues pour ceux qui en usent bien, je l'aurais fait... » ⁽⁶⁸⁾

Saint Vincent n'est pas disposé à mesurer parcimonieusement aux siens le nécessaire. Mais il veut qu'ils en « usent bien », pour se refaire et se détendre, non pour s'y amoindrir, en « sensuels ». C'est pourquoi il monte une garde vigilante, un peu inquiète même, aux abords de la sensualité pour en interdire jalousement l'accès aux missionnaires et aux sœurs. Qu'ils se modèrent donc et se retiennent jusque dans l'usage des aliments et des installations qui sont mis à leur disposition ; qu'ils se mortifient.

Du reste s'il leur venait à l'idée d'échapper à la mortification dans les installations de leurs communautés, ils se méprendraient fâcheusement, car partout où des hommes vivent en commun, la mortification se fait sa place d'elle-même. « ... C'est assez que deux hommes habitent ensemble pour se donner de l'exercice... » ⁽⁶⁹⁾

Ce judicieux avis est donné à un Supérieur de maison. Une sœur, qui a quelque peine à maintenir l'ordre dans l'entreprise dont elle a la charge, reçoit à son tour ces utiles renseignements : « ... Les peines d'esprit et de corps... vous viendront du dedans ou du dehors. Il vous en peut arriver de tous côtés ; et ceux qui vous consolent aujourd'hui vous peuvent mortifier demain... » ⁽⁷⁰⁾

Outre « l'exercice » que sœurs et missionnaires se donneront les uns aux autres, selon un rythme variable mais jamais suspendu, ils en recevront un autre, toujours constant, des règles auxquelles ils sont obligés de se soumettre.

Ces règles, « ... ne... prescrivant en apparence qu'une vie assez commune, ont néanmoins de quoi porter ceux qui les pratiqueront à une haute perfection... » ⁽⁷¹⁾

Ce témoignage rendu aux règles des missionnaires s'adresse aussi bien aux règles des sœurs, car il n'est pas moins entendu que « ... celles qui garderont et pratiqueront bien exactement leurs règles parviendront bientôt à une très grande perfection et sainteté... » ⁽⁷²⁾

Les règles maintiennent, de façon permanente, le bon vouloir de chacun derrière des barrières qui empêchent tout relâchement.

Une sœur, après interrogation, est louée d'avoir répondu « qu'il

était bien nécessaire de garder jusqu'à la plus petite de ses règles, parce que si la nature commence à se relâcher, elle demandera bientôt davantage. Si on néglige une chose aujourd'hui, demain on en négligera une autre... »

Et le Maître de préciser : « ... Si aujourd'hui, par exemple, on s'est levé tard, demain le corps se trouvera pesant, parce qu'il n'aura pas eu tant de repos ; si aujourd'hui on s'en est donné à cœur joie de s'aller promener, de faire des visites, demain l'esprit et le corps ne voudront s'assujettir à être contenus dans les bornes de la règle. C'est pourquoi... il n'est rien comme de s'accoutumer à faire tout ce qu'il faut... » (73)

On fera donc « tout ce qu'il faut ». Selon cette pratique, on se lèvera de grand matin, on évitera soigneusement de « s'aller promener » plus que de raison ; en toutes choses l'esprit et le corps s'assujettiront « à être contenus dans les bornes de la règle ». Autrement dit, ils se soumettront à une mortification de tous les instants qui bridera leurs goûts et brisera leur volonté propre.

Des mortifications plus dures encore sont envisagées par Vincent de Paul, mais avec prudence, selon le « besoin » de « chacun ».

« ... Elles consistent en autant de choses qu'il y en a qui sont pénibles au corps ; et ce sont autant de moyens de se mortifier ; par exemple coucher sur la dure, porter la haire, prendre la discipline, et le reste de ce qui peut faire de la peine à notre corps, ce sont des choses que les chrétiens doivent faire, chacun selon son besoin... » (74)

Ces besoins sont en relation avec les difficultés individuelles pour contrarier les inclinations naturelles. Si des fautes sont à déplorer, des « pénitences » exceptionnelles, harmonisées avec la gravité de la chute, pourront être autorisées. En même temps qu'elles dompteront la tendance révoltée, elles rabaisseront l'esprit de superbe par leur caractère humiliant, pousseront au détachement de soi et, par voie de conséquence, accroîtront « l'esprit de charité ».

Telle est la ligne de conduite tracée aux Filles de la Charité. « ... Si vous reconnaissez des fautes en vous, leur est-il dit, il faut en faire pénitence, et, si la faute est notable, prendre la discipline, baiser la terre... Si vous observez cela, mes sœurs, vous engendrez en vous l'amour de la bassesse et augmenterez l'esprit de charité... » (75)

Ces moyens rigoureux leur seront aussi d'un précieux secours pour se contraindre à l'observation de la règle. Qu'elles n'hésitent pas à les employer en cas de manquement.

« ... Il se faut punir si l'on a manqué, soit... baiser la terre, ou même prendre la discipline ». Et pour justifier cette méthode, monsieur Vincent ajoute cette remarque très réaliste : « Si vous suivez ce conseil, vous remarquerez bientôt du progrès dans l'observance de vos règles. Quand le corps se voit ainsi traité, il s'assujettit bientôt... » (76)

Le corps « s'assujettit » sous la menace, comme l'enfant indocile

plie devant le martinet, comme le cheval de trait avance au coup de fouet.

Cette manière de voir savait, à l'occasion, se faire pardonner sa rudesse en se présentant sous les dehors d'une plaisante histoire, qui déridait le visage, sous la cornette, et ralliait des suffrages un peu déconcertés.

Vincent disait donc avec bonhomie : « ... Un homme avait une très mauvaise et dangereuse habitude de jurer à tout rencontre. Dieu lui inspira, un jour de fête de la Vierge, d'aller à confesse à une église de Notre-Dame, et il fut si touché qu'il prit la résolution de ne jamais plus jurer. On lui donna pour pénitence de donner un sou aux pauvres chaque fois qu'il jurerait. Revenu chez lui, il recommença à jurer. Il tire tout aussitôt un sou de sa pochette et le donne à un pauvre. Nouveau jurement, il tire encore un sou ; et comme il n'y avait point de pauvre, il le met dans l'autre pochette pour le donner à la première occasion. Et cela continua. A la fin, voyant que son argent s'en allait, comme il n'en avait peut-être pas trop, il se corrigea et, par la miséricorde de Dieu, il devint si homme de bien qu'il fuyait comme l'enfer ceux qui juraient, et ne les pouvait souffrir.

« De même, mes chères filles, quand vous aurez contristé votre sœur, ou l'aurez malédiciée par quelque faute habituelle, oh ! imposez-vous pénitence, par exemple, privez-vous de la moitié de votre dîner, vous qui le pouvez sans en être trop affaiblies, ou bien prenez la discipline ou la ceinture, baisez la terre, privez-vous de parler un certain temps, à moins d'être interrogées ; vous verrez alors, mes chères filles, qu'en peu de temps vous deviendrez humbles, respectueuses, douces, traitables et toutes suaves... » (77)

La route à suivre est rocailleuse, car d'ordinaire on n'éprouve pas de tendresse pour « la discipline ou la ceinture ». Mais cette route est indiquée d'un geste fort avenant, et la destination est vraiment attrayante : quelle sœur, en effet, refuserait de payer, même d'un prix élevé, le bonheur d'être toujours trouvée « ... douce... et toute suave... » ?

Il faut croire d'ailleurs que ces mortifications n'étaient pas aussi rebutantes qu'elles pourraient le paraître, puisque, parmi les raisons données pour en surveiller l'usage, est dénoncée à un Supérieur « la volupté sensuelle et criminelle » que d'aucuns y trouvent.

En ce qui les concerne, « ... on peut tomber dans l'excès... et l'excès est quelquefois un plus grand mal que le défaut... », à cause, notamment, de cette étrange « volupté ».

Vincent ne permet à son correspondant d'employer la discipline qu'« une fois le jour, l'espace d'un *Miserere*. » Encore veut-il que ce soit sans émission de sang. Et il rappelle que le mérite de l'acte réside moins dans la douleur qui en résulte que dans l'amour qui l'inspire. (78)

Au visiteur qui inspectait justement à cette époque la maison où parviennent ces indications, le Supérieur général écrit le même jour et donne de nouvelles précisions : que monsieur Delattre, le missionnaire épris de mortifications difficiles, se serve d'une discipline « simple et sans épingles ».

« ... Pour les autres, vous leur en permettrez moins et les consolerez dans leur fidélité aux pratiques de cette sorte de pénitence si rigoureuse, et les règlerez. »⁽⁷⁹⁾

Évidemment saint Vincent entend que les siens se soumettent aux pénitences régulières que l'Église prescrit, mais il n'ajoute pas à leur rigueur.

Le Supérieur de la maison de Varsovie obtient à leur sujet ces éclaircissements : « ... Quant à la... demande que vous me faites... si vous observerez le carême à la manière de Pologne ou de Rome, ... vous ferez bien d'en user selon l'usage de Rome : jeûner tous les jours, excepté le dimanche, et ne faire qu'un repas, qui est le dîner, et la collation le soir, savoir environ quatre onces de pain, un plat et quelque fruit. Oh ! quelle honte à nous autres prêtres de voir des filles religieuses qui ne prennent qu'un morceau de pain le soir avec de l'eau, pendant huit mois de l'an qu'elles jeûnent... »⁽⁸⁰⁾

Un regret de ne rien ajouter aux obligations communes du carême semble s'exprimer ici, mais il n'est pas suivi d'effet, compte tenu sans doute des fatigues que comporte la vie des missionnaires.

Le même souci de mesure apparaît vis-à-vis des sœurs, pour des motifs identiques. La règle leur prescrit des jeûnes pour « tous les vendredis et veilles des fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge... ». Mais Vincent entend bien harmoniser cette obligation avec l'ensemble des devoirs que doivent remplir ses filles.

Il les éclaire donc : « ... Vous pouvez, même aux jours de jeûne de commandement, exposer votre besoin au confesseur, au directeur, parce que c'est à lui à juger si vous devez jeûner ou non. Vous pouvez dire votre disposition... : « Monsieur, quand je vais aux malades, je me trouve le cœur tout affaibli... » Oh ! dans ce cas, il... ordonnera de prendre quelque chose. C'est donc au confesseur à juger si une personne peut jeûner... »⁽⁸¹⁾

Cette préoccupation de garder l'équilibre dans l'usage des mortifications extérieures, et de les adapter aux besoins et aux possibilités de chacun, n'enlève rien à l'absolue volonté de Vincent de Paul d'amener à tout prix ses disciples à dompter leur appétit naturel des « aises du corps ».

Il range les hommes en deux catégories, « ... les uns étant ferveurs et les autres lâches... Les premiers sont en paix, n'ayant pas le cœur partagé, pour l'avoir donné tout à Dieu, ... les autres sont dans l'inquiétude, à cause que, en voulant aimer Dieu, ils ne laissent pas

d'aimer d'autres choses hors de Dieu ; et ces choses-là sont les aises du corps, qui rendent l'âme pesante à la pratique des vertus. C'est ce qui engendre et qui nourrit la paresse, qui est le vice des ecclésiastiques. C'est l'état que Dieu a le plus en horreur. Oui, la tiédeur est un état de damnation...

« ... Le ciel souffre violence ; il faut combattre pour l'emporter, et combattre jusqu'au bout, les sentiments de la chair et du sang... » ⁽⁸²⁾

Ce combat sans merci contre « les sentiments de la chair et du sang » est soutenu par « la mortification qui fait trouver tout bon ». Mais, à son tour, elle a besoin d'être soutenue dans sa lutte surhumaine par une ardeur intérieure que Vincent appelle le zèle. Il n'est pas possible d'avoir « la mortification sans le zèle qui nous porte à passer par-dessus toutes sortes de difficultés, non seulement par la force de la raison, mais par celle de la grâce, qui fait que l'on trouve plaisir à souffrir... » ⁽⁸³⁾

Ce sera la tâche des exercices spirituels d'entretenir le zèle. Ils réaliseront en lui l'indispensable conjonction des forces de la « raison » et de la « grâce » divine, sans laquelle échouerait la mortification qui mène au détachement, et, par lui, à la sainteté.

RÉFÉRENCES

- 1 : XII, 438. — 2 : X, 55-56. — 3 : XI, 428. — 4 : X, 695. — 5 : IX, 282. — 6 : X, 465. — 7 : VIII, 253. — 8 : XI, 202. — 9 : VIII, 368. — 10 : VII, 588. — 11 : XII, 269. — 12 : X, 479. — 13 : IX, 587. — 14 : XII, 268. — 15 : IX, 677. — 16 : IX, 676. — 17 : V, 24. — 18 : XII, 272-3. — 19 : XII, 303. — 20 : III, 616. — 21 : IX, 439. — 22 : X, 158. — 23 : IV, 442. — 24 : IX, 442. — 25 : XI, 70. — 26 : X, 245. — 27 : X, 58. — 28 : X, 249. — 29 : X, 252. — 30 : X, 254. — 31 : X, 398. — 32 : XII, 163. — 33 : XII, 242. — 34 : XII, 163-4. — 35 : IX, 28. — 36 : X, 284. — 37 : X, 281. — 38 : X, 280. — 39 : IX, 633-4. — 40 : XI, 177. — 41 : IX, 629. — 42 : XI, 177. — 43 : VII, 186. — 44 : III, 161. — 45 : III, 146. — 46 : XI, 398. — 47 : XI, 148. — 48 : XI, 150. — 49 : XI, 397. — 50 : XI, 398. — 51 : VII, 277. — 52 : VII, 544. — 53 : V, 443. — 54 : VI, 322. — 55 : XI, 72. — 56 : XI, 408. — 57 : X, 398. — 58 : VIII, 157. — 59 : X, 182-3. — 60 : IX, 23. — 61 : IX, 23. — 62 : IX, 24. — 63 : X, 19. — 64 : IX, 24. — 65 : IX, 24. — 66 : IX, 447. — 67 : XI, 328. — 68 : VI, 516. — 69 : VIII, 100. — 70 : IV, 173. — 71 : XII, 3. — 72 : IX, 127. — 73 : IX, 308. — 74 : X, 396. — 75 : IX, 597. — 76 : IX, 309. — 77 : IX, 277-8. — 78 : III, 111-12. — 79 : III, 113. — 80 : V, 348. — 81 : X, 630. — 82 : VIII, 111-12. — 83 : XII, 307.

CHAPITRE III

LES EXERCICES SPIRITUELS

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE. — SES QUALITÉS. — PRIÈRE POUR DES FINS TEMPORELLES. — PRIÈRE POUR DES FINS SPIRITUELLES. — LES PRIÈRES DE SAINT VINCENT. — L'ORAISON MENTALE. — SA NATURE. — SON IMPORTANCE. — MÉTHODE D'ORAISON. — PROCÉDÉS POUR EN ASSURER LE BON EFFET. — LA PRIÈRE DANS L'ORAISON MENTALE. — LES ADAPTATIONS DE LA MÉTHODE. — PERSÉVÉRANCE DE L'ORAISON. — PRIMAT DE LA VOLONTÉ. — PRATIQUE DE LA PRÉSENCE DE DIEU. — LE CYCLE COMPLET DES EXERCICES. — LA DIRECTION SPIRITUELLE. — ÉQUILIBRE ET MESURE. — DES PETITS EFFORTS AUX PLUS GRANDS. — VERS LA PERFECTION.

Les mortifications s'efforcent de réduire les inclinations qui s'opposent à la totale prise de possession de l'âme par Dieu. Mais la tâche est si rude qu'au jugement de saint Vincent elle est bien au-dessus des forces humaines les plus résolues à l'effort. C'est donc de la puissance et de la bonté divines qu'il veut recevoir l'appui indispensable pour que le résultat cherché par la mortification soit assuré.

La prière, sous ses formes diverses, l'obtiendra. Il sera accordé à ses instances. Mais en outre, l'élévation de l'âme à Dieu, méthodiquement pratiquée et sagement dirigée, la fait vivre dans la compagnie divine ; bien mieux, elle fait vivre Dieu en nous. L'esprit et la volonté participent à ses inépuisables ressources de lumière et de force.

Dans ces conditions l'homme mortifié ne s'efforce plus vainement de conquérir, à la force du poignet, un inaccessible détachement. Soutenue de l'intérieur par Dieu lui-même, sa tentative a le droit d'escompter la réussite sans paraître présomptueuse. Elle est en mesure d'atteindre à la sainteté, que Vincent de Paul définit ainsi, bien modestement : « ... C'est le retranchement et l'éloignement des choses de la terre, et en même temps une affection à Dieu et une union à la divine volonté. » (1)

L'absolue nécessité de la prière est mise en relief dans des for-

mules frappantes, qui arrêtent l'attention et s'accrochent dans la mémoire.

Il faut « ... demander à Dieu incessamment. Nous sommes des mendiants ; rendons-nous tels envers Dieu ; nous sommes pauvres et chétifs, nous avons besoin de Dieu partout... » ⁽²⁾

Mendiants nous sommes, non pas d'abord par fonction, mais par nécessité. Nous sommes sans avoir, et c'est ce qui fait que nous devons tendre « incessamment » la main.

Les qualités que doit avoir notre prière de demande lui sont imposées, sans nul arbitraire, par notre condition initiale de « mendiants... pauvres et chétifs ».

Parce que nous sommes dans le plus grand besoin, nous ferons tout le possible pour attirer l'attention de Dieu. Nos paroles ne seront donc pas vides de pensée, mais nous implorerons avec recueillement, « avec soin », dit monsieur Vincent. Si Dieu fait la sourde oreille, pour éprouver notre constance, nous ne nous rebuterons pas, puisque nous ne pouvons pas nous passer de lui : nous prierons « avec instance », « ... et surtout... avec grand désir » d'être exaucés. Enfin, sachant que nous dépendons entièrement de la puissance divine, nous ne nous présenterons pas comme des ayants-droit, mais dans la pleine conscience de notre chétiveté, « avec humilité » ⁽³⁾

Évidemment, la prière ne sera pas toujours également instante. Vincent dit même expressément « ... qu'il ne faut rien demander, cela s'entend, des choses qui regardent la terre, et qui ne servent de rien pour le ciel... » ⁽⁴⁾

Cette recommandation a surtout trait, il est vrai, à de vaines supplices que les sœurs doivent éviter d'adresser à leurs Supérieurs. Mais elle leur trace aussi une règle à suivre pour leurs prières. Elle reçoit d'ailleurs, au cours du même entretien, une intéressante précision :

« ... Mes chères sœurs, est-il dit, dans toutes les choses fâcheuses qui nous arrivent, ne nous mettons point en peine, même pour les maladies et infirmités ; ne désirons point en être délivrés ; abandonnons-nous à la Providence, et qu'il nous suffise que Notre-Seigneur nous voit et sait ce que nous endurons pour son amour... » ⁽⁵⁾

Cette disposition à subir les mécomptes de la vie, sans en demander à Dieu la cessation, est recommandée à titre personnel. Elle ne peut pas nous dispenser du devoir de prier afin que nos frères soient assistés dans leurs épreuves, même physiques.

Cependant, même quand nous implorons le rétablissement de la santé des infirmes, notre prière doit garder un certain détachement. Elle ne souhaitera d'être exaucée que dans la mesure où des intérêts spirituels en bénéficieraient.

Autrement dit, « ... en priant Dieu de donner la santé aux infirmes

et de subvenir aux autres nécessités, que ce soit toujours à condition que tel soit son bon plaisir et sa plus grande gloire. » ⁽⁶⁾

Ces prières seront toujours subordonnées à une fin plus haute que leur objet immédiat, ce qui ne veut pas dire qu'elles seront indifférentes à ce résultat qu'elles solliciteront.

Informé qu'un missionnaire malade va être soumis à un traitement susceptible de le guérir, saint Vincent prie « Dieu de grand cœur qu'il bénisse ce remède... » ⁽⁷⁾

Il sait que la peste, qui a déjà ravagé Gênes, a gagné Rome. Il s'en émeut vivement, et il fait des vœux ardents pour que le fléau soit enrayé. « ... C'est la prière » qu'il fait à Dieu « quasi sans cesse... » ⁽⁸⁾

Il écrit, dans le même temps, au Supérieur de la maison de Gênes, qu'il excite la compagnie « ... à demander instamment à Dieu... la grâce de préserver toute la famille de ce fléau et enfin d'en délivrer la ville. Ce sont à présent, précise-t-il, les plus ordinaires objets de nos prières... » ⁽⁹⁾

Le même destinataire reçoit encore ces confidences : « ... A proportion que le mal augmente, notre douleur croît et nos prières redoublent... » ⁽¹⁰⁾

Néanmoins, quel que soit le ton que peuvent prendre, sous la pression des circonstances, les prières qui sollicitent des bienfaits sur le plan terrestre, c'est toujours à l'obtention des faveurs spirituelles que le suppléant doit consacrer sa plus ardente ferveur.

Après avoir mis les sœurs en garde contre la sollicitation des « choses temporelles », saint Vincent prend bien soin d'ajouter : « ... Pour les spirituelles, oh ! il les faut demander instamment, et Notre-Seigneur le veut, puisqu'il a dit dans l'Évangile : « Demandez et vous recevrez ; heurtez à la porte et on vous ouvrira. » (Mat. VII, 7) ⁽¹¹⁾

Il implore de Dieu, « lumière » et force, pour déjouer « les ruses » séductrices du démon et repousser ses assauts. ⁽¹²⁾

C'est du ciel qu'il attend « l'esprit de la sainte mortification », de telle façon qu'il ne vive « plus en bête, mais en créature raisonnable », car cet esprit « dépend » de Dieu. ⁽¹³⁾

Il se tourne vers Jésus-Christ, « Sauveur » des âmes, afin qu'il accorde aux sœurs la « grâce » de ne tenir « à rien », « par cette conformité » qu'il a « toujours eue » lui-même « à la volonté de Dieu ». ⁽¹⁴⁾

Dans une lettre à un missionnaire, il définit « l'esprit d'humilité », qui « consiste principalement à nous tenir dans une continuelle attention et disposition de nous humilier incessamment en toutes occasions, tant intérieurement qu'extérieurement. » Mais qui pourra leur procurer cet esprit ? Hélas ! leurs efforts ne pourraient le conquérir seuls ; il faut qu'il soient appuyés par Dieu. C'est donc à

cette collaboration divine et humaine que Vincent renvoie son correspondant. L'esprit d'humilité nous sera donné par « Notre-Seigneur, si nous le lui demandons, et si nous nous rendons fidèles à sa grâce et soigneux d'en produire les actes... » ⁽¹⁵⁾

Les Filles de la Charité supplieront le « Seigneur » de les incliner à l'obéissance. Elles lui diront : « ... assistez-moi de vos grâces afin que je ne dise jamais : je ne veux pas aller en ce lieu-là. Mourir plutôt, mon Dieu, que de ne pas obéir... » ⁽¹⁶⁾

Devant les prêtres de la Mission, le fondateur, un jour, a longuement indiqué les moyens de conserver la chasteté. Mais il a bien soin d'ajouter : « ... Les moyens qu'on vient de proposer serviront de peu s'ils ne sont animés de l'esprit de Dieu. Il faut donc le demander à Notre-Seigneur, et très instamment, en nos prières... » ⁽¹⁷⁾

Il prie le « débonnaire Jésus » qui est « venu en ce monde enseigner la simplicité... et nous apprendre la prudence divine... » de faire part aux missionnaires de ces vertus. ⁽¹⁸⁾

C'est encore le « Sauveur » qui maintiendra dans la compagnie des prêtres de la Mission, à condition qu'on les lui demande, « l'esprit de miséricorde » et « l'esprit de douceur », sans lesquels Vincent ne sait ce qu'il adviendrait d'elle. ⁽¹⁹⁾

Il est lui-même dans l'ardent désir de porter tous les hommes en son cœur, selon ses propres expressions. Mais il se rend compte qu'il n'y arrivera que par la vertu d'en haut, et il invoque le « Seigneur » afin qu'il l'enflamme de son amour. ⁽²⁰⁾

L'œuvre de sanctification, poursuivie grâce à la prière, est toujours combattue et menacée par les tentations. Contre les tentations l'œuvre commencée se défendra par un redoublement de prière. « Il faut avoir recours à l'oraison », dès que quelqu'une d'entre elles se fait sentir, et dire : « Ah ! mon Dieu, aidez-moi, donnez-moi la grâce de vaincre cette tentation. » ⁽²¹⁾

Mais les inclinations perverses et les tentations du démon, qui s'exercent en elles, ont beau être constamment refoulées par la mortification et la prière, constamment elles reviennent à la charge et renouvellent leurs sollicitations. Le cœur risque d'être déchiré par ces appels, en sens divers, de la sainteté et du bonheur terrestre. Sa paix est troublée. Raison de plus pour se tourner vers Dieu. « ... Il n'y a que lui qui nous puisse mettre dans la liberté et nous donner la paix dont jouissent les âmes justes. Cette grâce dépend de sa bonté et de sa miséricorde ; c'est pourquoi il la lui faut demander... » ⁽²²⁾

Pour conquérir les vertus qui détachent de soi et établissent l'âme en Dieu, Vincent prie. Pour les conserver et les défendre, il prie encore. Il prie toujours. Il s'annonçait à Dieu comme un mendiant, il tient vraiment parole.

Cependant la prière qu'il suggère n'est pas toujours une sollici-

teuse, même quand il ne s'agit que de l'ordre spirituel. En elle monte, quand il le faut, un repentir qui ne demande rien, qui se contente de dire à Dieu ses regrets. Ses formules sont sans recherche. Il s'exprime ainsi quand il parle à Dieu, dont il sait la bonté et qui connaît bien la pauvreté de l'homme : « ... Pour ce que le péché, même vénial, vous déplaît, nous y renonçons pour n'en jamais commettre. S'il nous arrive, par infirmité, de retourner à nos fautes passées, nous nous relèverons et retournerons à vous plaire... » ⁽²³⁾

Il n'est guère facile d'être plus simple. L'humble Vincent ne voulait en faire accroire à personne, pas plus à Dieu qu'aux hommes.

C'est de la même sorte, en gardant bien leur air naturel, que les sœurs feront offrande à Dieu, dans leurs prières, de leur amour, de leurs bonnes pensées, de leurs actions, afin de reconnaître le souverain domaine de l'Éternel sur toute leur vie.

Monsieur Vincent leur enseigne comment elles doivent s'y prendre pour que leur offrande soit agréée : « ... A votre réveil... quand vous ne diriez que ceci : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur », il suffit ; vous acquittant bien de cela, c'est offrir à Dieu les prémices de vos pensées... » ⁽²⁴⁾

Il suffit en effet : puisque ces bonnes filles sont droites et franches, Dieu ne peut faire autrement que de les croire sur parole, sans qu'il soit besoin que l'expression de leur amour soit ouvragée et festonnée ; tel est du moins l'avis de leur Père.

Leurs colloques avec Dieu pourront cependant lui présenter des offrandes qui seront plus éloquentes, non parcequ'elles seront moins simples d'allure, mais parce que leur richesse réunira le sang des Filles de la Charité, leur jeunesse, tout leur être.

Elles diront donc à Dieu, suivant l'avis de saint Vincent : « ... Je m'abandonne à vous et me jette entre vos bras, comme un enfant entre les bras de son père, pour faire toujours votre sainte volonté. Je suis du Havre de Grâce ; si vous voulez, je suis de Metz ou de Cahors. ... Mais je suis indigne que vous ayez jeté les yeux sur moi... » ⁽²⁵⁾

Ce qui est ici déposé devant Dieu, c'est la totale indifférence, qui est au terme du dépouillement. La prière qui la donne est une offrande et une imploration en même temps, car les desseins qui s'expriment en elle ne seront tenus, comme tous les desseins vertueux, que si Dieu y met paternellement du sien et ouvre les bras à l'abandon qui les cherche.

Il y mettra du sien, comme toujours. C'est pourquoi il faut que la prière sache remercier tout autant que demander.

Que les missionnaires remercient donc la bonté divine. Qu'ils la remercient tout d'abord pour leur institution même, avec leur Supé-

rieur qui s'acquitte ingénument de ce devoir « pour tous les présents et tous les absents. » ⁽²⁶⁾

Non content d'enseigner aux siens la manière de prier, Vincent donne l'exemple ; il prie devant eux, de telle sorte que leurs prières n'aient qu'à suivre la sienne.

Ces prières de saint Vincent, faites au cours de ses conférences, se ressentent souvent des circonstances où elles prennent naissance. En même temps qu'elles invoquent Dieu, il advient qu'elles condensent les éléments essentiels de l'entretien en résolutions qui sont offertes à Dieu. Dans ce cas, elles contribuent très efficacement à la formation de l'auditoire, mais elles perdent en spontanéité et en libre mouvement.

A la fin d'une causerie faite aux Filles de la Charité, sur l'esprit de leur compagnie, le conférencier demande à Dieu pour ses auditrices, dans la ligne du sujet qui a été traité, qu'elles fassent toutes leurs actions par charité, humilité et simplicité. Le ton est tout à fait uni : c'est une récapitulation devant Dieu et devant les sœurs. ⁽²⁷⁾

Après une conférence sur l'orgueil caché, le « très honoré Père » se met à genoux et adresse à Dieu une longue prière, qu'il invite les sœurs à faire avec lui.

Elle débute ainsi : « Seigneur ce que je viens d'entendre me fait voir combien il m'importe de connaître les grands maux que cet orgueil apporte à une âme. Mais comment le pourrais-je si vous-même ne m'en faites la grâce ?... »

Successivement, elle offre à Dieu la bonne volonté des sœurs pour coopérer à ses grâces ; elle rappelle les exemples d'humilité laissés par Jésus-Christ ; elle lui demande son aide pour l'acquisition de cette vertu. Elle s'achève, sans grand émoi, par une imploration à la Vierge, modèle d'humilité. ⁽²⁸⁾

L'ordonnance des sentiments est régulière, sans arrêt ni complaisance en aucun d'eux. Les formules inculquent la leçon antérieurement développée. Elles vont à l'action formatrice, dont le succès est attendu de Dieu, comme des soldats à l'assaut, ou comme la charrue jusqu'au terme du sillon.

Au sujet du support patient des peines qui peuvent survenir, une prière de Vincent dit très posément : « ... Seigneur, puisqu'en ce monde on ne peut pas être sans peine, je me propose de recevoir pour votre amour toutes celles qui m'arriveront... » ⁽²⁹⁾

C'est un langage d'une grande sagesse pratique, à base de résignation devant d'inévitables épreuves. Il trahit cependant en même temps un fonds d'héroïsme incontestable, puisque toutes ces épreuves, sans distinction, seront accueillies avec amour. Mais aucune envolée exubérante ne le souligne. C'est un héroïsme tranquille, qui ne veut pas se départir de son calme.

Nulle vertu ne paraît plus désirable à saint Vincent que la charité. Il veut que ses Filles soient les Filles de la Charité. Il prie donc afin qu'elles soient remplies de « dilection », mais à travers les paroles qu'il prononce une oreille distraite aurait quelque peine à discerner l'ardeur de son désir.

« ... O Sauveur de nos âmes, dit-il, ... imprimez en nos cœurs la charité... C'est la prière que je vous fais... De votre part je prononcerai la bénédiction sur nos pauvres sœurs, priant votre bonté qu'elle répande une effusion de grâces sur elles pour les aider à pratiquer ce qui leur a été enseigné, grâces qu'il vous est facile de donner. Faites donc, ô Seigneur, qu'elles soient toutes remplies de dilection pour vous, pour le prochain et pour elles-mêmes... » ⁽³⁰⁾

L'invocation est simple, sobre, nette ; elle est même sans grande chaleur. Vincent de Paul voudrait-il pratiquer le détachement de soi jusque dans ses prières, leur interdisant soigneusement tout frémissement où la sensibilité naturelle tenterait de se fourvoyer et de prendre une revanche sous un déguisement sacré ?

Il est permis de le croire, en écoutant cette véhémence condamnation de la sensualité qui « se fourre partout ».

« La sensualité se trouve partout et non seulement dans la recherche de l'estime du monde, des richesses et des plaisirs, mais aussi dans les dévotions, dans les actions les plus saintes... En un mot, elle se fourre partout. O mon Sauveur, faites-nous la grâce de nous défaire de nous-mêmes ; faites, s'il vous plaît, que nous nous haïssions afin de vous aimer plus parfaitement... Donnez-nous cet esprit de mortification et la grâce de résister toujours à cet amour-propre, qui est la racine de toutes nos sensualités. » ⁽³¹⁾

Toute dépouillée qu'elle soit, la prière de saint Vincent n'est cependant pas morte. Son âme vit en elle ; et son rayonnement perce sous les mots, quelles qu'en soient la retenue et la discrétion volontaires.

Désireux de faire comprendre aux sœurs le respect avec lequel elles doivent traiter la communion, le maître entreprend de demander pardon à Dieu, devant elles et en leur nom, pour tous les manquements dont elles ont pu se rendre coupables à cet égard.

« ... Mon Dieu, de tout mon cœur je vous demande miséricorde. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde pour tous les abus que nous avons faits de vos grâces ! Pour la négligence que nous avons eue à nous amender des fautes qui vous déplurent en nous, miséricorde mon Dieu ! Pour toutes les fois que nous avons traité indignement vos sacrés mystères, miséricorde mon Dieu ! Ne vous souvenez point de nos péchés. Que ces jours malheureux soient rayés et que votre miséricorde les oublie pour jamais !... Ne considérez pas, mon Dieu, la voix du pécheur qui vous parle, mais daignez regarder les cœurs de ceux qui vous demandent... cette miséricorde... » ⁽³²⁾

Miséricorde, le mot revient de seconde en seconde comme un appel plaintif et continu qui monte de plus en plus. Il ne peut, d'autre part, que frapper fortement les sœurs. Par lui elles sentent et réalisent leur besoin de pardon. Leur ferme résolution d'être tout à fait ferventes à la communion n'en sera que mieux assuré.

Même contenue, l'ardeur de Vincent jaillit néanmoins, très visible et très communicative, dans des prières qui ont un particulier désir d'être exaucées.

Comme il veut à tout prix que ses filles soient libres de toute attache sensible, il fait violence au ciel, en leur présence, afin que son vœu se réalise. Il s'exclame donc : « Oh ! c'est avec toutes les tendresses de mon cœur que je vous prie, Seigneur, qu'il vous plaise nous donner quelque vive flamme de votre amour pour bannir de nos cœurs tout l'amour désordonné des créatures. ... Mes sœurs, adressons-nous à la sainte Vierge. Elle obtiendra cela pour nous... » ⁽³³⁾

Au-delà de la ferveur qui le soulève, le suppléant fait appel à une ferveur plus grande encore qui portera sa supplique très haut, jusqu'à Dieu, tant est grand son désir d'être entendu.

D'autres fois, Vincent met en avant tout ce qui est capable d'émouvoir la bonté divine, et paraît vraiment disposé à ne se retirer qu'après qu'il aura obtenu gain de cause.

C'est encore au sujet des « affections déréglées » que ces instances se font particulièrement vives, pendant une conférence aux sœurs : « Ah ! mon Sauveur... délivrez-moi de ces affections déréglées... Ne permettez pas que nos sœurs tombent en ce misérable état. Je vous le demande par le précieux sang que vous avez répandu pour nous... Je sais que, par votre grâce, beaucoup de sœurs sont dans cette sainte indifférence... Je vous prie de les y conserver toutes. Je vous le demande de tout mon cœur..... par toutes les douleurs que vous avez endurées sur terre, par les mérites de votre sainte mère et par nos chères sœurs qui sont au ciel pour avoir pratiqué cette sainte vertu. » ⁽³⁴⁾

Il peut se faire aussi que l'ardeur de la demande se décèle simplement dans les exclamations répétées, qui recueillent coup sur coup ses jaillissements.

Parlant un jour du difficile lever matinal et de l'oraison qui est en dépendance de sa ponctualité, monsieur Vincent entraîne ses auditrices par cette courte mais bien révélatrice invocation : « O Sauveur, ô mon Sauveur, qui vous êtes assemblé ce petit troupeau, faites-leur la grâce de bien concevoir ceci et de l'exécuter... » ⁽³⁵⁾

Deux fois, sans nul intervalle de l'une à l'autre, la porte divine est ainsi frappée, afin qu'elle s'ouvre plus sûrement. D'ailleurs, la voix qui se fait entendre sur son seuil a parfois de tranquilles et familières audaces. Elle ne craint pas de prononcer, à propos de

l'esprit évangélique dont il faut que soient pénétrés les prêtres de la Mission : « ... J'ose dire, Seigneur, qu'il ne tiendra qu'à vous si nous ne l'avons pas ; car nous brûlons du désir de le posséder. Disposez nos cœurs à recevoir cet esprit... » ⁽³⁶⁾

A d'autres moments, au contraire, la prière se murmure avec la douceur détendue qui se trouve aux lèvres des enfants, quand ils s'adressent à un père dont leur confiance est sûre. C'est sur ce ton filial qu'est demandé pour les missionnaires l'esprit dont était animé Jésus-Christ : « ... Ç'a été votre plaisir, Sauveur du monde... de faire la volonté de votre Père. Nous sommes vos enfants qui nous jetons entre vos bras pour imiter vos pratiques ; faites-nous cette grâce. Comme nous ne le pouvons pas nous-mêmes, c'est à vous que nous le demandons, c'est de vous que nous l'espérons, mais avec confiance, mais avec grand désir de vous suivre... » ⁽³⁷⁾

Paisibles ou plus ardentes, audacieuses, filiales, ou discrètes et réservées, les prières de saint Vincent n'oublient jamais qu'elles s'adressent au souverain Maître. Elles aiment à incliner devant lui leurs respectueuses adorations. Même quand elles se taisent sur cette disposition, elle transparaît néanmoins.

Les plus simples formules peuvent ainsi ramasser en un même élan des actes d'adoration, d'offrande et de demande. C'est ce qui se passe lorsque les sœurs sont invitées à dire avec leur Père :

« ... O mon Dieu, nous nous donnons à vous pour l'accomplissement de dessein que vous avez sur nous ; nous nous reconnaissons indignes de cette grâce ; mais nous vous la demandons pour l'amour de votre Fils... » ⁽³⁸⁾

Les modestes filles sont ici profondément prosternées dans le sentiment de leur indignité ; et en même temps qu'elles se donnent elles-mêmes à Dieu, elles lui demandent de les maintenir dans la fidélité de cette oblation.

Ce sentiment d'indignité et de dénuement est tellement ancré dans la prière de monsieur Vincent, que c'est de Dieu qu'elle veut apprendre même ses propres bégaiements. Elle ne sait rien, elle n'a rien, elle quête son expression appropriée : que Dieu la lui donne !

« Ah ! Seigneur qui avez fait de pauvres gens vos apôtres... enseignez-nous à prier. Hélas ! vous avez appris à tous les pauvres comme il le fallait faire... » ⁽³⁹⁾

Vincent de Paul en prière se présente comme le « mendiant » de Dieu. Mendiant, il l'est au point d'attendre du bon vouloir du maître qu'il implore, jusqu'au bâton dont il a besoin pour s'appuyer.

Mais c'est par amour qu'il mendie.

Il a donné de la prière cette définition parmi d'autres : « ... Qu'est-ce que l'oraison ? Mes chères sœurs, c'est comme qui dirait éléva-

tion de notre esprit à Dieu... pour lui témoigner l'amour que nous lui portons, ou pour lui découvrir nos besoins... » ⁽⁴⁰⁾

Ces deux mouvements, dans ses prières, alternent beaucoup moins qu'il nous semble. Lorsqu'elles font à Dieu l'offrande de toutes ses ressources, sans en excepter sa vie, elles sont mûes par l'amour, ainsi qu'il en convient. Mais lorsqu'elles exposent ses besoins, c'est encore l'amour qui les inspire, puisque ses besoins vont d'abord et essentiellement à libérer de tout partage son unique amour, qui ne veut se consacrer qu'à Dieu seul.

C'est bien le sens de cette prière qui a trait aux vertus du missionnaire : « O Sauveur, qui avez pratiqué ces vertus, faites-nous la grâce d'y entrer pour vous plaire... Ceux qui ont le bonheur d'y travailler vous sont agréables ; que ce soient là... les vertus des prêtres de la Mission... » ⁽⁴¹⁾

L'oraison, dans le langage de Vincent de Paul, est souvent le synonyme de prière, au sens qu'il a défini lui-même. Mais d'autre part elle englobe aussi, selon ses explications, un commerce plus étendu et plus complexe de l'âme avec Dieu.

Dans cette acception nouvelle elle s'appelle l'oraison mentale, encore que ces termes puissent également désigner la prière « qui se fait sans paroles, mais du cœur et de l'esprit. » ⁽⁴²⁾

Toutefois, le plus ordinairement, ils qualifient « ... un pourparler de l'âme avec Dieu, une mutuelle communication... » ⁽⁴³⁾, que Dieu met à profit pour faire largesse d'abondantes et « excellentes lumières à ses serviteurs ». Et Vincent précise bien : « C'est là qu'il éclaire leur entendement de tant de vérités incompréhensibles à tous autres qu'à ceux qui s'appliquent à l'oraison ; c'est là qu'il enflamme les volontés ; c'est enfin là qu'il prend une entière possession des cœurs et des âmes. » ⁽⁴⁴⁾

Soucieux de bien définir la nature de l'oraison, Vincent de Paul revient volontiers sur ce sujet. Visiblement, le résultat de ce « pourparler de l'âme avec Dieu » dépend essentiellement de Dieu, puisque c'est lui qui éclaire l'entendement et enflamme la volonté. Il ne s'en suit pas que l'homme n'ait qu'à enregistrer les dons de Dieu avec insouciance. Au contraire la semence divine, si abondante et généreuse qu'elle soit, ne produira ses fruits dans sa terre que s'il la travaille attentivement.

« ... En vérité messieurs, dit saint Vincent à ses prêtres, l'efficace de l'oraison doit tendre à bien connaître ses inclinations et ses attaches, à prendre résolution de les combattre et de s'amender, et puis à bien exécuter ce que l'on a résolu ; s'étudier premièrement, et, quand on se sent attaché à quelque chose, travailler à s'en déprendre et à se mettre en liberté par des résolutions et des actes contraires... » ⁽⁴⁵⁾

Cette connaissance des inclinations qu'il faut combattre et ce travail

poursuivi pour s'en déprendre bénéficient de l'assistance de Dieu qui éclaire l'entendement et enflamme la volonté. Ils n'empiètent donc pas sur la prédominance divine dans l'œuvre de l'oraison.

Il est des cas où la part de l'homme, dans la collaboration qui s'établit entre Dieu et lui, est soulignée d'un trait plus accusé encore.

C'est toujours aux missionnaires qu'il est enseigné que « l'oraison est une prédication qu'on se fait à soi-même, pour se convaincre du besoin qu'on a de recourir à Dieu et de coopérer avec sa grâce pour extirper les vices de notre âme et pour y planter les vertus... » (46)

C'est entendu, c'est encore Dieu qui sera le souffleur de cette prédication qui, sans lui, serait défailante. Mais saint Vincent ne parle pas ici pour le rappeler. Le recours à l'aide divine n'est même expressément signalé qu'en étroit accord avec un effort personnel, par lequel l'homme, de son côté, doit se convaincre que le secours d'en haut est indispensable à sa sanctification. Il est donc évident qu'il commettrait une lourde erreur s'il laissait à Dieu toute la besogne.

Qu'importe d'ailleurs que les lumières divines prennent les devants et se déversent d'elles-mêmes sur l'entendement. Il n'en peut profiter effectivement qu'après qu'il s'est mis en devoir de les recevoir. A partir de ce moment les yeux, grâce à elles, discernent clairement le chemin à suivre. L'homme s'éprend de cette rectitude. Enflammée à son tour par cette vision d'un regard divinement illuminé, la volonté se détermine à s'engager dans la voie qui lui est ouverte, et elle fait des actes de vertu.

« ... Moins l'esprit est embarrassé des choses de la terre, plus il est disposé à recevoir la lumière de Dieu. Or, quand vous entrez en oraison, vous élevez votre esprit au ciel et vous l'éloignez de la terre. Là vous voyez les perfections divines... Après, quand on voit... la laideur du vice, on en conçoit de l'horreur. Et ainsi vous faites des actes, conformément aux affections que vous sentez... » (47)

Très attentif à définir la nature de l'oraison mentale, collaboration de Dieu et de l'âme, Vincent ne l'est pas moins à souligner le prix de ses résultats. Il insiste fortement sur son importance capitale.

C'est d'elle que dépendent la valeur des prêtres de la Mission et le succès de leur congrégation : « ... Donnez-moi, déclare leur fondateur, un homme d'oraison et il sera capable de tout... La congrégation de la Mission subsistera autant de temps que l'exercice de l'oraison y sera fidèlement pratiqué... » (48)

Les sœurs s'y livreront une demi-heure chaque matin, « ... parce que l'oraison est à l'âme ce que l'âme est au corps. L'âme est la vie du corps et l'oraison est la vie de l'âme. Et comme un corps sans âme est un cadavre, ainsi une personne sans oraison n'a point de vigueur... » (49)

Autour de cet aperçu général viennent se grouper, pour le ren-

forcer, des considérations tirées de l'expérience immédiate. « ... Une Fille de la Charité ne peut subsister si elle ne fait oraison. ... Elle trouvera son emploi trop rude parce qu'elle ne prendra pas ce saint rafraîchissement. Elle deviendra languissante, ennuyeuse et enfin quittera. Et d'où pensez-vous, mes filles, que tant aient perdu leur vocation ? Oh ! c'est parce qu'elles négligeaient l'oraison... » ⁽⁵⁰⁾

Sans se lasser Vincent revient aussi souvent que possible sur ce sujet qui lui tient au cœur, ce qui ne veut pas dire qu'il tombe dans des redites. Nous venons de voir de quels malheurs est menacée la sœur qui néglige l'oraison. Voici la contre-épreuve qui n'est pas moins concluante :

« ... L'oraison rajeunit l'âme bien plus véritablement que la fontaine de jouvence, au dire des philosophes, ne rajeunissait les corps. C'est là que votre âme, alentie par les mauvaises habitudes, devient toute vigoureuse... D'où vient qu'une pauvre fille des champs, qui vient chez vous grossière, dans l'ignorance des lettres et des mystères, est toute changée en peu de temps et devient modeste, recolligée, pleine d'amour de Dieu ? Et qu'est-ce qui fait cela sinon l'oraison ?... » ⁽⁵¹⁾

Les comparaisons pittoresques éclairent l'importance de l'oraison tout autant que les arguments les mieux établis. Elles mettent même au service de la leçon qu'elles enseignent des souvenirs plus durables, surtout quand une malice voulue en relève l'intérêt.

Monsieur Vincent disait donc : « ... Les personnes du monde ne sortiront point de leur maison qu'elles ne se soient auparavant ajustées devant leur miroir pour voir s'il n'y a rien de défectueux en elles... Et il y en a même qui sont si vaines que d'en porter à leurs ceintures, pour de temps en temps regarder s'il ne leur est rien survenu qu'il faille raccommorder. Or, mes filles, ce que font les gens du monde pour plaire au monde, n'est-il pas raisonnable que ceux qui servent Dieu le fassent pour plaire à Dieu ? Ils ne sortiront point sans s'être regardés dans leur miroir. Dieu veut que ceux qui le servent se mirent, mais que ce soit en la sainte oraison, et que là tous les jours et souventes fois par jour, par des revues intérieures et aspirations, ils voient ce qui en eux peut déplaire à Dieu, lui en demandent pardon et grâce pour s'en retirer... » ⁽⁵²⁾

Le regard exercé de saint Vincent, qui saisissait au passage les gestes furtifs des mondaines, discernait avec la même aisance les personnes d'oraison à leur simple contenance, tant était profonde l'influence qu'elles ressentaient de cet exercice :

« ... Si vous saviez ...combien est aisée à discerner une personne qui fait oraison d'avec une qui ne la fait pas ! Oh ! cela est tout visible. Vous verrez cette sœur modeste en ses paroles et en ses actions, prudente, recueillie, affable, gaie, mais saintement ; oh !

vous pouvez dire : « Voilà une fille d'oraison. » Au contraire, celle qui n'ira que point ou peu, et sera bien aise que l'occasion se présente de n'y point aller, sera de mauvais exemple, sans affabilité, ni à ses sœurs, ni aux malades, incorrigible en ses habitudes... » ⁽⁵³⁾

A cause de l'extrême importance de l'oraison, Vincent de Paul aime à revenir fréquemment sur les moyens à prendre pour en assurer les heureux résultats. Il sait fort bien qu'il y a plusieurs méthodes en usage. Il estime que c'est celle du « bienheureux François de Sales » qui est « la plus facile. » ⁽⁵⁴⁾ Toutefois, quand il entreprend de guider l'oraison de ses prêtres et des sœurs, toute son expérience personnelle, profonde et avisée, passe dans ses avis.

Puisque l'oraison est un « pourparler » de l'âme avec Dieu, il va de soi qu'il faut commencer par se mettre en sa présence, en retenant l'une ou l'autre de ces quatre manières de la réaliser : la pensée recueillie cherche Dieu, à son choix, « au Saint Sacrement, au ciel, partout » dans l'univers, ou aux profondeurs du « cœur ». ⁽⁵⁵⁾

Les âmes « qui se façonnent des imaginations pour se représenter Dieu, si elles ont facilité à cela, peuvent le faire avec utilité ; mais celles qui n'ont point cette grâce ne doivent pas s'en mettre en peine. » On peut se « mettre en la présence de Dieu par un simple acte de foi, sans » se « forcer pour avoir des représentations. » ⁽⁵⁶⁾

Dès que le résultat cherché est atteint, il convient d'offrir l'adoration de la créature au créateur. ⁽⁵⁷⁾ Et sans plus tarder, une prière sollicite de lui la « grâce » nécessaire pour que soit favorable l'entretien qui commence avec « sa divine Majesté ». A cet effet est implorée « l'intercession de la Sainte Vierge et des saints. » ⁽⁵⁸⁾

« Le sujet » sur lequel doit se concentrer l'attention, à partir de ce moment, « est d'une chose sensible ou insensible : si elle est sensible... il faut se la représenter et faire attention à toutes ses parties et circonstances ; si la chose est insensible, comme si c'est une vertu, il faut considérer en quoi elle consiste et quelles sont ses principales propriétés, comme aussi quelles sont ses marques, ses effets, et particulièrement quels sont ses actes et les moyens de la mettre en pratique. Il est bon aussi de rechercher les raisons qui nous portent à embrasser cette vertu et nous arrêter aux motifs qui nous touchent davantage. Ils se peuvent tirer des Saintes Écritures ou bien des saints Pères... » ⁽⁵⁹⁾

Durant toute cette méditation, c'est « l'entendement » qui est à l'œuvre. Il met en lumière un aspect de la vie divine, un épisode évangélique, une vertu qu'il s'agit de pratiquer. Sa part est large. Cependant elle ne doit pas se transformer en une étude proprement dite.

En conséquence, il ne faut pas s'attarder trop longuement dans la compagnie des Écritures ou des Pères... « ... Quand quelques passages

de leurs écrits nous reviennent en la mémoire ... pendant l'oraison il est bon de les ruminer en son esprit ; mais il ne faut pas alors les rechercher, ni même s'appliquer à plusieurs de ces passages ; car à quoi sert d'arrêter sa pensée à un ramas de passages et de raisons, sinon peut-être à éclairer et subtiliser notre entendement ? Ce qui est plutôt vaquer à l'étude que faire oraison. » ⁽⁶⁰⁾

L'entendement a fini son rôle dès qu'il a réussi à bien présenter aux « affections » de la « volonté » l'objet qu'il devait leur rendre désirable en mettant son excellence en vue. Quiconque s'évertuerait à prolonger son intervention au-delà de cette limite serait critiquable sinon ridicule :

« Quand on veut avoir du feu, l'on se sert d'un fusil ; on le bat et aussitôt que le feu a pris à la matière disposée, on allume de la chandelle ; et celui-là se rendrait ridicule qui, ayant allumé sa chandelle, continuerait de battre le fusil. De même quand une âme est assez éclairée par les considérations, qu'est-il besoin d'en chercher d'autres et de battre et rebattre notre esprit pour multiplier les raisons et les pensées ? Ne voyez-vous pas que c'est perdre le temps, et qu'alors il faut s'appliquer à enflammer la volonté et à exciter ses affections... ? Ce qui n'est pas malaisé puisque la volonté suit la lumière de l'entendement et se porte à ce qui lui est proposé comme bon et désirable... » ⁽⁶¹⁾

A ce stade où s'enflamme la volonté, l'oraison n'a pas encore atteint son point culminant. Le moment décisif est celui où se prennent les résolutions pour pratiquer les vertus dont on vient de s'éprendre. Il ne faut pas les arrêter inconsidérément, comme en courant. Elles ont au contraire besoin d'une sérieuse mise au point :

« ... Il ne suffit pas d'avoir de bonnes affections, il faut passer plus avant et se porter aux résolutions de travailler tout de bon à l'avenir pour l'acquisition de la vertu, se proposant de la mettre en pratique et d'en faire des actes. C'est ici le point important et le fruit qu'on doit tirer de l'oraison. C'est pourquoi il ne faut pas passer légèrement sur ses résolutions, mais les réitérer et les bien mettre dans son cœur ; et même il est bon de prévoir les empêchements qui peuvent survenir, et les moyens qui peuvent aider pour en venir à cette pratique... » ⁽⁶²⁾

Après avoir bien marqué les trois étapes successives qui conviennent aux lumières de l'entendement, aux affections et aux résolutions, Vincent de Paul recommande la mesure dans les efforts divers que l'âme est appelée à fournir en les traversant. Ces efforts ne connaîtront le succès que s'ils sont bien équilibrés. La violence des attitudes le compromettrait :

« ... Il n'est pas nécessaire, ni souvent expédient d'avoir de grands sentiments de cette vertu que nous voulons embrasser, ni même de

désirer d'avoir des sentiments ; car le désir de se rendre sensibles les vertus, qui sont des qualités purement spirituelles, peut quelquefois nuire et faire peine à l'esprit, et la trop grande application de l'entendement échauffe le cerveau et cause des douleurs de tête ; comme aussi les actes de la volonté trop souvent réitérés, ou trop violents, épuisent le cœur et l'affaiblissent. Il faut se modérer en toutes choses, et l'excès n'est jamais louable en quoi que ce puisse être, particulièrement dans l'oraison ; il faut agir modérément et suavement et conserver toujours la paix de l'esprit et du cœur. » (63)

Au terme de l'exercice, on remerciera Dieu de sa constante assistance pendant l'oraison. C'est à lui qu'il faut en attribuer, pour la part principale, les lumières et les bons mouvements.

En lui offrant enfin les résolutions prises, on le priera encore d'aider efficacement à leur exécution.

L'oraison imprégnait saint Vincent et ses disciples des pensées de la foi, et elle maintenait leur vie sous son emprise. Elle était la condition reconnue de leur progression spirituelle. Des procédés divers étaient prévus afin que s'exerçât plus sûrement son influence indispensable.

Il était recommandé de se mettre dans l'esprit, dès la veille au soir, « le point » à méditer le lendemain matin. Avant l'oraison il convenait d'en reprendre connaissance « jusqu'à deux fois ». (64) Au cours de cette préparation, l'âme cherche déjà ce qu'elle « veut dire » à Dieu, « quelle grâce » elle « doit lui demander. » (65) Ainsi orientée et concentrée à l'avance, son attention risquera beaucoup moins de se disperser durant la divine « communication » dont elle veut s'assurer tout le bénéfice.

Toujours dans le dessein de mieux garantir ce bénéfice, saint Vincent avait voulu que tous les deux ou trois jours eût lieu la répétition de l'oraison. (66) Plusieurs membres de la compagnie rendaient compte, devant toute la communauté, de l'exercice qu'ils venaient de faire. (67) Lorsqu'ils avaient fini, le Supérieur donnait ses avis et faisait entendre ses exhortations.

Vincent appréciait vivement les heureux résultats de cet usage, que sa compagnie avait été la première à pratiquer. « ... La répétition de l'oraison, disait-il, ...est un moyen... des plus nécessaires que nous ayons pour nous enflammer les uns les autres à la dévotion. Nous avons sujet de remercier Dieu d'avoir donné cette grâce à la Compagnie, et nous pouvons dire que cette pratique n'a jamais été en usage dans aucune communauté, sinon dans la nôtre. » (68)

Enfin, une discipline générale de « l'entendement » et de la volonté s'imposait aux personnes d'oraison, pour faciliter le recueillement du colloque divin et prolonger sa bienfaisance. Cette nécessaire discipline devait même s'étendre aux « sens extérieurs » et aux

« passions ». Elle portait un nom familier : c'était la mortification.

La mortification et l'oraison sont « deux sœurs qui s'entretiennent si étroitement qu'elles ne vont point l'une sans l'autre. La mortification va la première et l'oraison la suit. » Par suite, si les Filles de la Charité veulent « devenir filles d'oraison, comme il... est nécessaire », elles apprendront « à mortifier les sens extérieurs, les passions, le jugement, la propre volonté, et... en peu de temps, marchant par ce chemin », elles feront « grand progrès en l'oraison... » ⁽⁶⁹⁾

Malgré toute la bonne volonté agissante dont il faut faire preuve pendant les oraisons et dans les intervalles qui les séparent, il serait téméraire d'oublier que les paroles décisives de ces colloques divins sont dites par Dieu.

Ainsi s'expliquent déjà les prières qui implorent son concours au commencement et à la fin de l'oraison. Mais les prières ne doivent pas simplement s'établir, en gardiennes vigilantes, aux deux extrémités d'un enclos dont tout l'intérieur serait laissé à la seule activité de l'homme. C'est l'oraison tout entière qui doit se dérouler dans une atmosphère de prière. Elle est elle-même prière du commencement à la fin :

« L'entendement » ne cherche pas à s'approprier, par un effort solitaire, des données récalcitrantes. Tout le temps qu'il est à la recherche des « lumières » qui lui font défaut, il se maintient dans un état d'humilité recueillie, disposé à les recevoir avec gratitude lorsque Dieu l'en aura gratifié. Cet humble recueillement est une prière.

De même la volonté, en présence des vertus contemplées dont elle s'éprend, éprouve le besoin d'être mue efficacement dans leur sens par Dieu plus que par ses propres énergies, qui s'offrent cependant tout entières. Ce besoin qui s'avoue est encore une prière.

A l'instant précis où s'évanouirait, pendant l'oraison, cet esprit de prière, les plus hautes considérations et les plus fermes desseins ne seraient plus que des tentatives humaines. L'oraison, « pour parler » avec Dieu, aurait cessé.

Saint Vincent a voulu rendre par une comparaison détaillée les différences qui s'établissent à l'oraison entre les simples « pensées de notre entendement » et les « lumières de la grâce ». Manifestement c'est de ces dernières qu'il faut se mettre en mesure de profiter par des dispositions appropriées :

« Voyez la différence qu'il y a entre la lumière du feu et celle du soleil : pendant la nuit notre feu nous éclaire, et par le moyen de sa lueur nous voyons les choses, mais nous ne les voyons qu'imparfaitement, nous n'en découvrons que la superficie, et cette lumière ne va pas plus avant. Mais le soleil remplit et vivifie tout par sa lumière ; il ne découvre pas seulement l'extérieur des choses, mais

par une vertu secrète, il pénètre au-dedans, il les fait agir et les rend même fructueuses et fertiles, selon la qualité de leur nature. Or les pensées et les considérations qui viennent de notre entendement ne sont que de petits feux qui montrent seulement un peu le dehors des objets, et ne produisent rien davantage ; mais les lumières de la grâce, que le soleil de justice répand dans nos âmes, découvrent et pénètrent jusqu'au fond et au plus intime de notre cœur qu'elles excitent et portent à faire des productions merveilleuses... » ⁽⁷⁰⁾

L'oraison ne se satisfait pas d'un examen superficiel des vertus ou des vérités de foi qui sont proposées à sa méditation. Elle tâche plutôt de se pénétrer à fond de leur contemplation. Des profondeurs de l'âme où elle atteint, cette contemplation remonte à la surface toute chargée d'une vie prête à s'épancher dans « des productions merveilleuses ».

Saint Vincent sait que Dieu dirige ces cheminements et détermine cette fécondité. Il veut donc que l'esprit de prière, parmi lequel évolue cette germination, se condense, le plus souvent possible, en appels précis que Dieu entendra et qui contribueront au succès. « ... Il faut peu raisonner, insiste-t-il, mais beaucoup prier, beaucoup, beaucoup... » ⁽⁷¹⁾

Prière plus que raisonnement. Prière encore au sujet des résolutions, non seulement pendant l'oraison, mais durant le temps prévu pour leur exécution afin qu'elles atteignent leur effet : « ... Quoique nous fassions bien de les former en notre cœur et de nous y affermir, nous devons néanmoins reconnaître que ce qu'elles ont de bon, leurs pratiques et leurs effets dépendent absolument de Dieu. Et d'où... provient le plus souvent que nous manquons à nos résolutions ? C'est que nous nous y fions trop, nous nous assurons sur nos bons désirs, nous nous appuyons sur nos propres forces, et cela est cause que nous n'en tirons aucun fruit... Il faut beaucoup prier Dieu et invoquer constamment sa grâce avec une grande défiance de nous-mêmes, afin qu'il lui plaise nous communiquer les grâces nécessaires pour faire fructifier ces résolutions... » ⁽⁷²⁾

Les résolutions de l'oraison ne se soutiennent pas plus à coups de volonté que ne se soutient à bout de bras un poids trop lourd. Cette tension d'énergie ne peut aboutir qu'à des craquements ou à des défaillances. Nourries des grandes affections qui s'accumulent pendant l'oraison, les résolutions poursuivront leur poussée, dans la défiance des coups de force présomptueux, sous l'impulsion paisible de la vie divine qui les gonfle et qu'alimente sans arrêt la prière.

Les apports divins dans l'oraison peuvent, en certains cas, se produire de telle sorte que l'entendement n'ait pas à développer son action selon les règles ordinaires. Cette espèce d'oraison, dit saint Vincent, « s'appelle contemplation ».

Il la juge accessible aux Filles de la Charité, par exemple pendant leurs retraites. Il la définit ainsi sans beaucoup insister : « ... C'est celle où l'âme, présente à Dieu, ne fait autre chose que recevoir ce qu'il lui donne. Elle est sans action, et Dieu lui inspire lui-même, sans qu'elle ait aucune peine, tout ce qu'elle pourrait rechercher, et bien plus. N'avez-vous jamais, mes chères filles, expérimenté cette sorte d'oraison ? Je m'assure que oui bien souvent dans vos retraites, où vous êtes étonnées que, sans avoir contribué du vôtre, Dieu par lui-même remplit votre esprit et y imprime des connaissances que vous n'aviez jamais eues... » ⁽⁷³⁾

Dans les retraites qu'elles suivaient, Dieu tenait les âmes des sœurs dans un recueillement plus profond et mieux défendu. Des évidences de foi, des attrait de vertu, en sommeil ou épars en temps ordinaire, s'avivaient et se rassemblaient, se condensaient en un faisceau lumineux, en une impulsion puissante, qui ne demandaient aux intéressées que la liberté du passage, sans autre collaboration, pour illuminer l'âme et l'entraîner tout entière.

De cette lumière, de ces mouvements, Vincent de Paul remerciait Dieu, car c'était lui qui les suscitait et les dirigeait, parmi un recueillement propice. C'était lui surtout qui leur communiquait gratuitement une intensité nouvelle, puisqu'il inspirait lui-même à l'âme non seulement « tout ce qu'elle pourrait rechercher », mais « bien plus ».

D'autres « inspirations » aussi gratuites, qui ne devaient pas davantage leur efficacité à l'effort de l'homme, pouvaient être envoyées par Dieu, tout au long de la journée, au secours des mouvements et des résolutions issus de l'oraison.

D'après monsieur Vincent cette « inspiration » est « un mouvement intérieur de notre âme qui nous porte à fuir quelque mal ou à faire quelque bien ; autrement, une parole intérieure de Dieu à notre cœur, de laquelle il se sert quand les exhortations, lectures, bons exemples ne nous touchent point... » ⁽⁷⁴⁾

Puisque Dieu est à ce point disposé à suggérer à tout moment les pensées salutaires et à départir les forces nécessaires pour les suivre, il ne faut pas s'étonner qu'il agrée les facilités d'oraison mises à la disposition de ses fidèles, pour remédier à leurs difficultés de suivre les méthodes régulières. Quelle que soit la façon dont on cherche à entrer en « pourparler » avec lui, il s'empresse de se présenter au rendez-vous.

Chaque difficulté particulière obtient de Vincent de Paul des indications appropriées. Ainsi se multiplient les manières de faire oraison, toujours adaptées aux besoins des individus.

Un jeune Italien se plaignait de la tête et de l'estomac. Le Supérieur de la maison de Gênes, dont il dépendait, reçut à son sujet

des avis fort circonstanciés, dont purent tirer parti, à leur tour, quantité de séminaristes :

« ... Il faut lui faire cesser les applications... de l'oraison ; ou, s'il en fait, que ce soit passivement, recevant ce que Dieu lui donnera, sans qu'il cherche des pensées pour s'exciter aux affections. Il pourra faire quelque acte de foi et quelque préparation simple au commencement, et puis se tenir là parce que Dieu le veut, comme... indigne de converser avec sa divine Majesté... Il lui pourra arriver beaucoup de distractions, mais n'importe, il ne les ira pas chercher... »

Régime exceptionnel consenti à un malade ? Sans aucun doute ; cependant Vincent en tire des éléments applicables à tous les séminaristes, sans distinction.

La même lettre recommande en effet d'enseigner aux séminaristes « ... de se rendre intérieurs sans contention d'esprit, de jeter en Dieu de simples regards, sans se concilier sa présence par des efforts sensibles, de s'abandonner à lui sans raisonnement, et de s'affectionner aux vertus sans les vouloir pénétrer par la connaissance ou l'imagination... » (75)

Cette pratique de l'abandon à Dieu et de l'humble attente de ses faveurs revendique le patronage du « bienheureux évêque de Genève ». Au surplus Vincent sait que « ... dans toutes les communautés il se trouve plusieurs personnes, et souvent les meilleures, qui ne se peuvent appliquer à la méditation où l'on se sert de l'imagination et du raisonnement parce que cela les incommode. » Qu'ils usent donc sans crainte de cette « autre sorte d'oraison » qui « est de se tenir doucement devant Dieu et lui montrer ses besoins, sans autre application d'esprit, comme un pauvre qui découvre ses ulcères et qui, par ce moyen, excite plus puissamment les passants à lui faire du bien que s'il se rompait la tête à force de leur persuader sa nécessité. On fait donc une bonne oraison, se tenant ainsi en la présence de Dieu, sans aucun effort de l'entendement ni de la volonté... » (76)

Une sœur objecte pareillement qu'elle a de grandes difficultés à faire oraison et qu'elle n'y prend aucun goût. Qu'elle se tienne « au pied de la croix, en présence de Dieu ; et si elle n'a rien à lui dire, elle attendra qu'il lui parle ; et s'il la laisse là, elle s'y tiendra volontiers, attendant de sa bonté la grâce de l'entendre ou de lui parler... » (77)

Des sœurs encore se décourageaient : elles ne savaient même pas lire, comment donc pourraient-elles faire oraison ? Mais Vincent les rassure : « ... Dieu vous donnera le don d'oraison et d'autant plus que vous aurez moins de spéculation, pourvu que vous ayez désir de lui plaire... Des personnes qui ne savent ni lire, ni écrire, de pauvres paysans qui ne savent rien, ont reçu de Dieu le don d'oraison et dans un plus haut degré que beaucoup d'autres bien savants... Dieu se

plaît avec les petits et avec les pauvres gens ; en sorte que bien souvent ils sont plus savants en l'oraison que les personnes doctes » ⁽⁷⁸⁾

Ces simples, que Vincent de Paul a observés, vivaient souvent parmi les frères coadjuteurs de la Mission. C'était « un pauvre cordonnier..., un boulanger, un charretier... » ⁽⁷⁹⁾

Ils s'approchaient de Dieu sans aucun bagage spéculatif. Ils le regardaient tel qu'il leur était présenté, sans songer à le discuter. Ils s'emplissaient les yeux de cette vision que nulle construction intellectuelle n'affrontait en eux ni ne gênait. Elle les prenait tout entiers. Ils s'éprenaient de sa splendeur, de son excellence. Et leur cœur, s'il était aussi simple et aussi peu partagé que leur intelligence, s'affectionnait à ce Dieu qui les visitait, tout autant que leur esprit était conquis par lui.

Leur Supérieur, qui connaissait bien leurs oraisons, se plaisait à dire : « ... C'est... dans les cœurs qui n'ont point la science du monde, et qui recherchent Dieu en lui-même, qu'il se plaît à répandre de plus excellentes lumières et de plus grandes grâces... » ⁽⁸⁰⁾

Saint Vincent ne met pas en doute « que les personnes savantes aient plus de disposition à faire l'oraison, et que beaucoup y réussissent... » Cependant il maintient que « ... les entretiens de Dieu avec les gens simples sont tout autres » ⁽⁸¹⁾

D'où leur viennent donc leurs qualités particulières ? En quoi consistent-elles au juste ? Monsieur Vincent répond avec bonne grâce à nos questions. « ... D'où vient, dit-il, que vous voyez des gens sans lettre parler si bien de Dieu ?... Un docteur qui n'a que sa doctrine parle de Dieu voirement en la manière que sa science lui a apprise ; mais une personne d'oraison en parle d'une tout autre manière. Et la différence des deux... vient de ce que l'un en parle par simple science acquise, et l'autre par une science infuse toute pleine d'amour, de sorte que le docteur en ce rencontre n'est point le plus savant. Et il faut qu'il se taise là où il y a une personne d'oraison, car elle parle de Dieu tout autrement qu'il ne peut faire... » ⁽⁸²⁾

Cette « science infuse toute pleine d'amour », que la personne d'oraison a sur Dieu, est présentée avec clarté dans un récit sans prétention. Il s'agit encore d'un pauvre frère. Autour de lui personne n'avait entendu « parler de Dieu comme faisait cet homme ». Vincent affirme qu'il n'a « jamais rien vu d'approchant, car dix paroles de sa bouche faisaient plus d'impression sur les cœurs » que bien des prédications. Et voici que se livrent la qualité de cette science et la raison de cette force de persuasion : les paroles du saint homme, nous dit-on, étaient remplis « d'une onction qui se communiquait si doucement aux cœurs que l'on était dans l'acquiescement ».

Encore voulons-nous savoir d'où il recevait ces paroles et cette onction particulièrement captivantes. Nous touchons maintenant au

terme de notre enquête : l'humble frère n'avait guère eu comme maître que Dieu seul, car les autres n'avaient été que des instruments secondaires. Et c'est dans son oraison de simple, sans apprêt et sans prétention, que Dieu l'avait formé.

« ... Où avait-il appris cela ? répond en effet son Supérieur. Il l'avait appris de quelques prédications qu'il avait entendues, puis après méditées ; et Dieu s'était si abondamment communiqué à lui que jamais il n'en fut mieux parlé ; et cela par l'oraison. » ⁽⁸³⁾

Tombées dans cet esprit sans malice, les paroles des prédicateurs avaient agglutiné autour d'elles toutes les puissances affectives d'une âme exceptionnellement docile et aimante. Le langage qui traduisait ses états était tellement persuasif que Vincent vénérât à travers lui une présence auguste : « Dieu s'était abondamment communiqué » à son serviteur.

Le fondateur de la Mission connaissait la manière toute personnelle dont des illettrés faisaient leur oraison, sans s'astreindre à des méthodes trop difficiles pour eux. Un religieux carme de son siècle « était si ignorant qu'il ne put jamais apprendre à dire l'office ». Cependant il devint à l'oraison « un des plus éclairés et des plus élevés de son temps ».

Voici comment il se comportait aux audiences divines, avec l'obstination de quelqu'un qui est entièrement résolu à ne pas partir les mains vides : « Seigneur, disait-il, voici un pauvre ignorant qui implore votre grâce pour faire l'oraison. Je ne sais rien. Mais Seigneur dites-moi quelque chose. Laissez-vous là votre pauvre serviteur sans lui rien dire ? Seigneur, que dira tout le ciel s'il voit que vous n'écoutez pas la prière que je vous fais. Souffrez, mon Seigneur, que je vous dise que je ne sortirai que vous ne m'ayez donné la grâce que je vous demande. » Voilà, conclut saint Vincent, comme ce bienheureux frère parvint à un haut degré d'oraison. » ⁽⁸⁴⁾

Il avait beau être ignorant, il avait néanmoins une âme puissante en ses desseins. Inlassablement tenue dans la très efficace présence de Dieu, elle reçut de ces rapports prolongés son approfondissement religieux.

Les sœurs étaient invitées à suivre de tels exemples. « ... Aucune d'entre vous, leur est-il dit, n'est si ignorante qu'elle ne sache la vie de Notre-Seigneur : comme il s'est incarné, sa naissance dans l'étable de Bethléem, sa circoncision, l'adoration des trois rois, sa fuite en Egypte et le reste de sa vie jusqu'à sa mort. Tenez-vous là, mes filles, vous qui ne savez pas lire... Si les pensées vous manquent, élevez-vous à Dieu par quelque aspiration. Que si, après cela, vous n'avez point de pensées, dites le *Pater* avec *Credo*, et après remettez-vous en oraison. Si vous demeurez à sec, dites une dizaine de votre chapelet. Allez mes sœurs, consolez-vous ; si vous faites comme cela, je dis que vous

ferez bien l'oraison et peut-être mieux que celles qui savent lire, si tant est qu'elles n'aient pas plus d'humilité que de science... » ⁽⁸⁵⁾

Il n'y a rien de systématique en ces directions. Ce que Vincent recherche uniquement c'est l'union à Dieu, quelqu'en soit le moyen. Il donne ses conseils sur le ton alerte et vivant d'une conversation toujours prête à modifier son tour, pour entraîner, et à assouplir les méthodes d'oraison, afin que toutes les âmes soient conduites à Dieu.

Pour être plus sûr de les y mener, il va jusqu'à prendre par la main, en quelque sorte, ceux et celles dont il a la charge. Il les guide pas à pas, mais il a bien soin de ne pas aller trop vite et de régler son pas sur le leur.

C'est dans cet esprit qu'il dit aux sœurs : « ... Mes filles, pour sujet de votre oraison, exercez-vous toute cette semaine à considérer les grâces que vous avez reçues de Dieu, même dès votre petite jeunesse, les dangers dont vous avez ouï dire à vos parents que vous avez été délivrées par la Providence de Dieu ; et pour cela partagez votre vie en plusieurs périodes, celle du baptême et des autres sacrements, et particulièrement celle de la vocation... Dites, mes filles : « Quoi ! de toute éternité Dieu a songé à me faire du bien... Continuez cet exercice huit jours durant. » ⁽⁸⁶⁾

Chaque période de leur vie formera une image sous le regard des Filles de la Charité. Elles n'auront qu'à ouvrir les yeux pour voir à chaque page du livre illustré, ouvert tout grand devant elles, les témoignages concrets de l'amour de Dieu à leur égard. Il faudra bien qu'en leurs oraisons, ainsi conduites, leur amour finisse par répondre à celui de Dieu.

Mais de fait pourquoi ne se serviraient-elles pas d'images pour fixer plus facilement leurs idées. Monsieur Vincent eut tout naturellement l'idée de leur recommander ce procédé : « ... Pour vous aider... il serait à souhaiter que vous eussiez des images des mystères de la vie de Notre-Seigneur... Et quand vous irez à l'oraison, celles qui ne savent pas lire prendront le sujet de leur méditation sur le mystère qui est représenté en cette image... » ⁽⁸⁷⁾

Encore faut-il savoir tirer le meilleur parti possible de l'image qu'on a entre les mains. Ce n'est évidemment pas très compliqué :

« ... Une servante de Dieu apprit ainsi à faire l'oraison. En regardant une image de la Vierge, elle s'adressait aux yeux et disait : « O yeux de la sainte Vierge, que faisiez-vous ? » Et il lui était répondu intérieurement : « J'étais dans la modestie et me mortifiais des choses qui m'eussent pu apporter de la délectation. » — « Que faisiez-vous encore ? » — « Je regardais Dieu dans ses créatures et passais par là à l'admiration de sa bonté. » Et puis elle recommençait : « O yeux de la sainte Vierge, que faisiez-vous de plus ? » — « Je prenais tant de plaisir à regarder mon Fils ; et, en le regardant, j'étais élevé à l'amour de

Dieu. » — « Que faisiez-vous encore ? » — « Je prenais tant de plaisir à regarder le prochain et principalement les pauvres. »

« ... Quand elle avait fini avec les yeux elle allait à la bouche, de la bouche au nez, aux oreilles, au tact. Et ainsi elle apprit à si bien régler ses sens qu'elle atteignit à un haut degré d'oraison et de vertu... » ⁽⁸⁸⁾

C'est un peu de cette sorte que se déroulent les dialogues entre les petits enfants et leurs mères. De part et d'autre les questions sont ingénues et rien ne les arrête. C'est le plus sûr moyen d'obtenir réponse sur tout. Ici les réponses ont bien soin de ne pas se dérober, car elles veulent entraîner les questionneuses le plus loin possible sur le chemin du détachement. Directes ou zigzagantes, peu importe, les voies tracées à l'oraison par Vincent de Paul n'ont de raison d'être que pour conduire au dépouillement, à la sainteté, à l'union avec Dieu.

Les sœurs qui savaient lire étaient autorisées à se servir d'un livre pour faciliter leur méditation. Une lecture publique pouvait aussi mettre cet avantage à la portée des illettrées. La lecture, commune ou individuelle, avait sa discipline :

« ... Que celle qui lira lise par période, s'arrête à la première période le temps nécessaire, puis passe à la seconde et s'y arrête encore, à la troisième ; ainsi de suite. Ainsi s'écoulera fort aisément le temps de votre oraison ... » ⁽⁸⁹⁾

Les prêtres de la Mission trouvaient dans leurs livres d'heures une réserve inépuisable de sujets à méditer, car un seul verset du Bréviaire « est capable de sanctifier une âme, quand on le goûte et le savoure avec la dévotion que Dieu demande... » ⁽⁹⁰⁾

Qu'elle suive ses règles ordinaires, ou qu'elle se prête à de multiples adaptations, l'oraison tend à imprégner celui qui médite du sujet qu'il se propose. Saint Vincent dit textuellement à ses frères de ruminer les paroles de l'Evangile : « ... Mes frères, si nous nous appliquons bien à ruminer ces paroles : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum* » (Mat., V, 3) « nous aurons beaucoup d'estime pour cette sainte vertu... » Il s'agissait de la pauvreté. ⁽⁹¹⁾

Le Maître n'hésite pas à donner à ses disciples l'exemple de cette rumination. Il commentait encore un texte évangélique sur la pauvreté. Il s'y prend ainsi : « ... Avons-nous fait réflexion sur ce mot : *Nemo potest esse meus discipulus, nisi renuntiaverit omnibus quæ possidet ?* » (Lc., XIV, 33). « ... Remarquez bien ces trois mots : *nemo, nisi, omnibus...* » Et les trois mots en question ont successivement leur tour d'explication. ⁽⁹²⁾

La rumination peut durer aussi longtemps qu'il le faut, sans désespérer. Elle peut aussi reprendre périodiquement les mêmes données jusqu'à ce qu'elles soient bien assimilées.

Comme la vertu d'indifférence est « de grande importance », les sœurs sont invitées à lui consacrer leur oraison. Mais pour qu'elles

comprennent bien comment on se rend maître d'une idée, le conférencier leur parle incidemment des usages suivis pour les entretiens de Saint-Lazare. Ils veulent qu' « on recommence un sujet plusieurs fois, afin de se l'insinuer dans l'esprit. » Cette précision est donnée : « On en a recommencé un ces jours passés jusqu'à quatorze fois. » ⁽⁹³⁾

Les bonnes filles ont bien entendu : jusqu'à quatorze fois. Ont-elles sursauté ? Non, sans doute ; car elles savent que leur Père est résolu à « insinuer » dans leurs esprits, coûte que coûte, tout ce qu'elles doivent savoir et aimer pour être à Dieu sans retour. Elles se livrent à sa direction, comme il se livre lui-même à la direction divine, avec une invincible obstination.

Monsieur Vincent avait prié son assistant de tenir la main à ce que le sujet de l'orgueil « fût donné pour méditation tous les mois, comme aussi celui de l'envie et de la paresse ». Il donne lui-même les raisons de sa décision : « ... Tout de même que l'eau cave et pénètre la pierre, même le marbre, à force de tomber goutte à goutte dessus, ainsi il y a sujet d'espérer que méditant souvent ces sujets-là, avec la grâce de Dieu, nous serons touchés et excités à nous défaire de ces mauvais vices et à acquérir l'humilité, qui est la vertu contraire... »

Et son souhait, de nouveau, s'exprime : « que ces sujets-là soient médités et remédités... » ⁽⁹⁴⁾

À l'oraison, il faut être d'une persévérance à toute épreuve. C'est le mot d'ordre qui est donné aux Filles de la Charité : « ... Avant toutes choses, j'ai à vous dire, mes sœurs, de ne la quitter jamais pour ce qu'il vous semble que vous y êtes inutiles. Ne vous étonnez pas, celles qui êtes nouvelles, de vous voir un mois, deux mois, trois mois, six mois, sans rien faire ; oh ! non, non, pas même pour une année, ni deux, ni trois... »

Que le résultat se laisse constater ou qu'il demeure invisible, il faut continuer à faire l'oraison du même cœur. L'exemple illustre de sainte Thérèse établit que le dégoût de cet exercice, dût-il durer vingt ans, la constance finit par en avoir raison. ⁽⁹⁵⁾

Cet intérêt que saint Vincent porte à l'oraison ne fait pas qu'il veuille immobiliser en elle ses complaisances. Bien loin d'être le terme de ses efforts, elle n'en est que le point de départ. L'oraison lui apparaît comme la condition de la vertu, de la sainteté : c'est à ce titre seul qu'il lui consacre toute son attention.

Il fait sienne, sans hésiter, cette parole qu'il entendait lire au réfectoire : « ... Les vertus méditées et non pratiquées nous sont plus nuisibles qu'utiles... » ⁽⁹⁶⁾

Il dit, dans le même sens, mais avec une précision plus claire et une énergie plus accusée : « ... Il ne... faut pas faire » l'oraison « pour avoir des pensées relevées, pour avoir des extases et ravissements, qui sont

plus dommageables qu'utiles, mais seulement pour vous rendre parfaites et vraiment bonnes Filles de la Charité... » ⁽⁹⁷⁾

Mais en quoi consiste la perfection, but de l'oraison ? La réponse nous vient encore, nette et brève : « ... La perfection ne consiste pas dans les extases, mais à bien faire la volonté de Dieu... » ⁽⁹⁸⁾

Il faut si bien accorder notre volonté avec la volonté divine qu'en effet cette harmonie atteigne à la perfection. Immense est donc la tâche de l'oraison, puisqu'elle s'est assigné ce résultat. « ... La perfection consiste à unir tellement notre volonté à celle de Dieu, que la sienne et la nôtre ne soient à proprement parler qu'un même vouloir et non-vouloir... » ⁽⁹⁹⁾

Dans ces conditions, il est aisé de comprendre pourquoi Vincent de Paul attachait une telle importance à l'oraison. Il entendait que par elle une pression d'une incalculable densité s'exerçât sur la volonté, de telle sorte qu'à toute minute elle restât sous le coup de la suggestion reçue à la première heure de la journée. Suggestion divine puisque l'oraison plaçait l'âme sous l'influence de l'Évangile, sous l'emprise directe de Dieu, de toute manière sous l'autorité irrésistible du Tout-Puissant, qui commandait avec un pouvoir souverain.

La voix qui ordonnait n'était pas celle d'un maître qui se ferait entendre seulement du dehors. La volonté divine au contraire serrait la volonté de l'homme, l'envahissait, se substituait à elle. A l'oraison, Dieu contemplé, aimé, accepté, s'installait si profondément et si fortement dans l'âme qu'il l'occupait tout entière et la possédait en propre.

Dès lors qu'à l'oraison notre volonté fait sincèrement effort pour rejoindre celle de Dieu, se fondre en elle, lui céder toute la place, nous sommes dans la bonne voie. Le reste importe moins.

« Un frère appelé à répéter son oraison, avoua ingénument qu'il n'avait pas assez d'esprit pour méditer. Des facultés de l'âme une seule lui servait : la volonté. Dès la seule proposition du sujet, sans aucun effort de raisonnement, il l'employait à produire des affections... Monsieur Vincent l'arrêta : « Tenez-vous là mon frère et ne vous mettez pas en peine des applications de l'entendement, qui ne se font que pour exciter la volonté, puisque la vôtre sans ces considérations se porte ainsi aux affections et aux résolutions de pratiquer la vertu. Dieu vous fasse la grâce de continuer de la sorte et de vous rendre de plus en plus fidèle à toutes ses volontés... » ⁽¹⁰⁰⁾

C'est de la vie que Vincent veut susciter, non des idées. Les idées, dans la méditation, ne l'intéressent que dans la mesure où elles servent la vertu. Quiconque leur accorderait la prééminence ferait un contresens, « ... car... le raisonnement nous fait bien voir la vertu, mais il ne nous la donne pas... » Elle procède bien plutôt « des actes fervents de la volonté vers son Dieu... » ⁽¹⁰¹⁾

Cette obligation de donner toujours la première place à la volonté,

et de réduire l'entendement à se contenter de la seconde, s'impose à tout le monde indistinctement, aux prêtres comme aux sœurs, aux théologiens aussi bien qu'aux frères illettrés. Vincent aime à la rappeler aux missionnaires : « ... Nous devons... appliquer plutôt la volonté pour les affections et résolutions que l'entendement pour les connaissances... » ⁽¹⁰²⁾

Il avait immédiatement fait précéder cette remarque de cette autre, qui n'est pas sans parenté avec elle : « ... Nous devons agir par esprit de foi dans l'oraison ; et considérer les mystères et les vertus, que nous méditons, dans cet esprit de foi, doucement, humblement, sans faire effort sur l'imagination. »

Même dans son domaine propre, le raisonnement fera bien de ne pas s'évertuer à développer toutes ses possibilités. Qu'il se contienne ; qu'il s'efface devant la leçon qui lui est offerte et se contente de s'ouvrir à l'enseignement de Dieu. Son activité, limitée en durée, est en outre pénétrée de renoncement, de docilité. Il se réfrène pour acquiescer, plutôt qu'il ne se détend pour une conquête personnelle. Une volonté vertueuse le dirige et le soumet, comme elle va se soumettre toute l'âme pour la donner à Dieu.

Il n'y a donc pas deux parties opposées dans l'oraison : une partie raisonneuse et indépendante ; et une partie dépouillée et obéissante. L'intelligence montre avec une clarté plus vive à la volonté, pour qu'elle s'en éprenne davantage, la voie de la soumission à Dieu. Mais à ce moment elle obéit elle-même à la volonté qui la maintient en état de docilité.

Intelligence et volonté se sont établies l'une et l'autre, dès le début de leur tâche commune, sous l'emprise divine, quels que soient les échanges qui puissent se produire de l'une à l'autre en cours de route pour la renforcer. Du commencement à la fin, l'oraison de saint Vincent tend à donner tout l'homme à Dieu. Elle est placée sous le primat de la volonté qui aspire à n'avoir avec Dieu qu'un « même vouloir et non-vouloir ».

L'esprit qui anime l'oraison n'est pas mis en congé quand elle prend fin. Certes, durant toute la journée, Vincent vaquera à ses multiples occupations, mais en chacune d'elles il veillera pourtant à se tenir en la présence de Dieu. Et il demande à ses prêtres de se comporter de la même manière.

« ... Notre-Seigneur veut... que nous fassions notre capital de la vie intérieure, de la foi, de la confiance, de l'amour, des exercices de religion, de l'oraison, de la confusion, des humiliations, des travaux et des peines, en la vue de Dieu, notre souverain Seigneur ; que nous lui présentions des oblations continuelles de service et de souhaits, pour procurer des royaumes à sa bonté, des grâces à son Eglise et des vertus à la Compagnie... » ⁽¹⁰³⁾

« ... Ces oblations continuelles de service et de souhaits » aboutissent à une activité spirituelle sans interruption, qui est sous-jacente à tous les faits et gestes extérieurs. L'entendement se recueille en Dieu, mais plus encore la volonté entend tirer des circonstances les plus diverses matière à sacrifice pour avancer le règne de Dieu. Comme l'oraison, qu'elle prolonge, la pratique de la présence de Dieu doit adopter le primat de la volonté, qui se range à son tour sous la volonté divine.

Les vues de Vincent de Paul sont si bien orientées dans ce sens, qu'il n'hésite pas à préférer encore la pratique de faire en tout la volonté de Dieu à la pratique de réaliser toujours en pensée la présence de Dieu.

Ces préférences s'expriment très nettement : « ... La pratique de la présence de Dieu est fort bonne, mais je trouve que se mettre dans la pratique de faire la volonté de Dieu en toutes ses actions l'est encore plus ; car celle-ci embrasse l'autre. D'ailleurs celui qui se maintient en la pratique de la présence de Dieu peut quelquefois ne pas faire pour cela la volonté de Dieu... N'est-ce pas être en la présence de Dieu que faire la volonté de Dieu, et avoir soin de dresser son intention pour cela au commencement de chaque action et de la renouveler dans le progrès ? Quel est celui qui se maintient davantage en la présence de Dieu que celui qui, depuis le matin jusqu'au soir, fait tout ce qu'il fait pour lui plaire et pour son amour ? N'est-ce pas là un exercice continuels de la présence de Dieu que faire toujours sa sainte volonté ?... » ⁽¹⁰⁴⁾

En fait, les deux pratiques s'accordaient dans la vie de Monsieur Vincent. Il faisait tout pour plaire à Dieu et pour son amour, mais comme, à intervalles aussi rapprochés que possible, il renouvelait l'offrande de son activité, la pensée de Dieu se ravivait. Il recueillait alors les fruits de son labeur, poursuivi pour Dieu, et il les déposait devant la Présence aimée, sous le regard de laquelle il avait conscience de travailler :

« ... Il est important d'actuer... sa volonté et s'habituer à renouveler souvent son intention, particulièrement le matin quand on se lève... Il faut s'étudier à s'élever à » Dieu « aux actions principales, pour les lui consacrer entièrement et pour les faire conformément à sa volonté... » ⁽¹⁰⁵⁾

Le moindre incident ramène à Dieu la pensée de Vincent. Voici un trait qui en témoigne. « ... J'étais, dit-il, il y a trois, quatre, ou cinq jours dans une chambre qui est tout entourée de miroirs, en sorte que... l'on ne saurait rien faire que ce ne soit vu et représenté dans ces miroirs... Voyant cela je me disais à moi-même : « O mon Dieu, si par le moyen de ce verre... nous voyons... jusqu'à la moindre action qui se fait dans la chambre, que ne voient pas les bienheureux en

Dieu, qui remplit tout et en qui toutes choses sont renfermées... » ⁽¹⁰⁶⁾

On raconte à saint Vincent comment une sœur a échappé à la mort dans une maison qui s'écroulait. Immédiatement sa pensée en prend occasion pour s'élever à Dieu et à l'éternité : « ... O Dieu ! si la chute d'une maison est si effroyable, que sera-ce, mes filles, au jour du jugement, où nous verrons un nombre innombrable d'âmes misérablement précipité dans les enfers pour l'éternité ?... » ⁽¹⁰⁷⁾

Il suffit de bien moins pour que Dieu bénéficie inopinément d'un regard, d'une attention charmante, d'un jaillissement de très vive gratitude. Le Supérieur général ne dédaigne pas d'exposer au Supérieur des missionnaires de Pologne un fait divertissant et les graves réflexions qu'il en tire : « ... Mademoiselle Le Gras a amené à notre parloir le petit chien que l'on envoie à la reine. Il aime tellement l'une des sœurs de la Charité qu'il ne regarde pas seulement les autres, ni qui que ce soit ; et dès qu'elle sort la porte, il ne fait que se plaindre et n'a point de repos. Cette petite créature m'a bien donné de la confusion, voyant son unique affection pour celle qui lui donne à manger, me voyant si peu uniquement attaché à mon souverain bienfaiteur et si peu détaché de toutes les autres choses... » ⁽¹⁰⁸⁾

En ces occasions qui peuvent survenir à tout moment, sans s'être fait annoncer, monsieur Vincent est poussé plus avant dans la voie du repentir, de l'amour de Dieu, du don de soi. C'est à faire plus et mieux la volonté divine qu'il se trouve ainsi déterminé, conformément à ses aspirations.

Il se garde bien toutefois de laisser aux seules circonstances qu'il traverse, quelle qu'en soit l'efficacité, le soin de renouveler la résolution de n'appartenir qu'à Dieu. Il établit, pour les sœurs et les missionnaires, des exercices qui assureront journellement ce résultat, dans l'intervalle des oraisons. D'autres, de plus large envergure, viseront même à approfondir le travail quotidien de l'oraison. Toute retraite est coupée à l'âme qui ferait mine de se dérober à l'emprise divine : elle sera ressaisie, relancée. Quant à ceux qui sont généreux, les moyens sont pris pour qu'ils le deviennent de plus en plus.

Chaque jour, un examen particulier a lieu avant le repas de midi. Il a la durée « de un ou deux *Miserere* ». Il porte sur les résolutions prises à l'oraison pour favoriser la vertu particulière, qui s'oppose au défaut dont on est le plus menacé. ⁽¹⁰⁹⁾

Ces examens sont des moyens de s'avancer en la vertu. Ils doivent aboutir à l'action, et dépasser par conséquent la simple connaissance qu'ils font prendre de soi-même.

« ... La curiosité fait que nous réfléchissons sur nos actions, que nous les regardons en diverses manières, d'où il arrive que la malin esprit, qui voit cet entortillement de savoir, prend de là occasion d'inquiéter une pauvre âme... Ne nous étudions qu'à nous humilier... » ⁽¹¹⁰⁾

Un deuxième examen particulier a lieu avant le souper, sans préjudice d'un examen de conscience général qui se fait immédiatement avant le coucher, pour dresser le bilan de toutes les faiblesses de la journée, et pour inviter au repentir. ⁽¹¹¹⁾

Entre le repas de midi et celui du soir, les sœurs font en commun une lecture dans « quelque livre de dévotion ». Vincent souhaite qu'elle soit suivie, autant que possible, d'« un peu d'oraison ». ⁽¹¹²⁾

Tous les jours, les prêtres de la Mission lisent un chapitre du Nouveau Testament, afin de bien entrer dans les sentiments de Jésus-Christ. ⁽¹¹³⁾ Une lecture publique est faite pendant leurs repas, « en sorte que les âmes qui sont bien préparées en retirent de notables profits pour se défaire de leurs défauts et avancer dans la perfection. » ⁽¹¹⁴⁾ Ces lectures sont prises, à l'occasion, dans les relations envoyées par les missionnaires qui travaillent en France ⁽¹¹⁵⁾, ou hors des frontières. ⁽¹¹⁶⁾ Les exemples fraternels qu'elles soumettent alors à l'attention excitent aisément le zèle de l'auditoire.

« Depuis l'examen du soir jusques au lendemain après l'oraison », les sœurs doivent garder le silence, afin que « ce recueillement favorise l'entretien de » leurs « cœurs avec Dieu. » ⁽¹¹⁷⁾

Les missionnaires sont soumis à la même discipline « depuis le soir jusqu'à la fin du dîner le lendemain et après la récréation » de midi « jusques à celle du soir. » ⁽¹¹⁸⁾

Tous les vendredis, dans la matinée, les missionnaires tiennent chapitre. Chacun s'accuse de ses manquements et reçoit la pénitence que le Supérieur lui impose. ⁽¹¹⁹⁾ Le même jour les sœurs reconnaissent pareillement, devant la communauté, leurs désobéissances aux règles de la compagnie, et elles « prennent les moyens de s'en corriger ». Chacune dit « sa coulpe à genoux. » ⁽¹²⁰⁾

C'est encore le vendredi, dans la soirée, qu'une conférence est faite aux missionnaires, sur « les règles » et sur « la pratique des vertus ». Ils sont invités à dire eux-mêmes leurs « pensées. » ⁽¹²¹⁾ Des conférences semblables sont faites aux sœurs. Saint Vincent regrette de ne pas les multiplier à son gré, à cause de ses occupations. Il souhaiterait du moins qu'elles eussent lieu tous les quinze jours. ⁽¹²²⁾

Chaque mois les prêtres de la Mission font une retraite d'un jour. ⁽¹²³⁾ De même, une fois par mois, il convient que les Filles de la Charité rendent compte de leur conduite à leur Supérieure et recueillent ses avis. ⁽¹²⁴⁾

Une retraite annuelle de huit jours est suivie par les missionnaires. Le règlement des sœurs prévoit que « tous les ans elles feront, s'il se peut, la retraite spirituelle et leur confession générale des fautes commises depuis la dernière générale. » ⁽¹²⁵⁾

Tout cet ensemble d'exercices est étayé pour atteindre à une inébranlable solidité. D'une oraison à l'autre, quotidiennement, ils main-

tiennent et renforcent les dispositions établies dès le matin. Chaque semaine, ils fournissent un substantiel aliment aux oraisons et ils remettent dans la ligne droite ceux qui auraient eu la faiblesse de s'en écarter. Ils refoulent les vellétés d'insubordination en même temps qu'ils échauffent le zèle. Tous les mois un regard prolongé se pose sur les jours écoulés. Les défaillances sont notées, leurs causes sont étudiées, tous les remèdes nécessaires sont recherchés. Une ferveur nouvelle s'accumule pour l'étape prochaine. Au bout de l'année, les résultats enregistrés dans ces haltes mensuelles sont eux-mêmes pesés sans parti-pris de vaine complaisance. On reprend même les aveux déjà faits depuis un an dans des confessions fréquentes, afin de dissiper toutes les illusions et d'enraciner en profondeur des bons desseins trop superficiels.

A ce régime il faut que s'éveillent tôt ou tard les bonnes volontés plus ou moins endormies, et que s'intensifient les ardeurs déjà vigilantes. Saint Vincent prend vraiment les moyens voulus pour que de proche en proche, par un effort patient et persévérant, la distance se réduise, jusqu'à disparaître, s'il se peut, entre la volonté humaine et la volonté divine, au point que circule entre elles un « même vouloir et non vouloir. » La tâche est difficile, car les inclinations contraires résistent de tout leur pouvoir. Mais le réseau des exercices qui entreprennent de les maîtriser, est ordonné pour qu'il n'y ait pas de déperditions d'énergie. Ils participent d'ailleurs essentiellement à la nature de l'oraison qui est à leur point de départ et dont ils sont les prolongements. Ils sont eux aussi des « pourparlers » avec Dieu. Les Filles de la Charité savent, par exemple, que leur retraite annuelle de huit jours est un « temps que Dieu » leur « donne pour s'entretenir cœur à cœur avec » elles. ⁽¹²⁶⁾ Ce qu'elles attendent, avec Vincent de Paul, de ces entretiens divins, des exercices spirituels, tout pénétrés de l'esprit de prière, c'est qu'ils les rangent le plus possible sous la souveraine emprise de Dieu.

Dans la lutte que les sœurs et les missionnaires mènent pour aboutir à ce résultat, il ne convient pas qu'ils s'enferment dans un effort solitaire. La direction spirituelle joue un rôle très actif dans leur vie intérieure. Saint Vincent leur fait un devoir de beaucoup s'ouvrir à leurs Supérieurs, afin qu'ils les guident et les réconfortent au besoin.

Dans la « communication » mensuelle qu'ils leur feront de leur état, ils mettront beaucoup de sincérité et de filial abandon. Leur langage sera celui d'un « enfant qui viendrait chercher auprès de sa mère quelque soulagement ». Les « peines, petites et grandes », se confieront. « Des avis » seront sollicités, en rapport avec les « besoins » ressentis. ⁽¹²⁷⁾

Les raisons pratiques de ces ouvertures de cœur sont très nettement perçues et indiquées : « ... Si étant tenté contre la foi, la pureté, etc.,

ou n'en parle, on ne le découvre, il se fait au dedans un amas, une corrosion, comme qui a un apostème et du pus dans le corps... » ⁽¹²⁸⁾

Il faut donc percer cet abcès. Ce sera l'office de la confidence faite au Supérieur. Avec un sens psychologique très averti, Vincent note même que pour se libérer du marasme intérieur, il suffit de se mettre dans la disposition de s'en ouvrir :

« ... Pour l'ordinaire les tentations cessent lorsqu'on les a dites aux Supérieurs, et même quelquefois dès lors qu'on s'est résolu de le faire... La communication fait le même effet à l'âme que la saignée fait au corps... » ⁽¹²⁹⁾

Afin qu'elle obtienne plus sûrement toute son efficacité, il est nécessaire de désigner avec exactitude à l'opérateur la partie malade, suivant l'exemple du patient qui recherche les bons offices d'un médecin ou d'un chirurgien. La même règle vaut de part et d'autre.

C'est pourquoi la sœur et le missionnaire se préoccuperont tout d'abord de bien dire leur « passion » dominante, celle qui leur « fait plus de peine ». De cette manière ils recevront aisément les indications opportunes pour la « surmonter ». De leur côté, « le directeur » et « la directrice » les interrogeront afin d'être bien sûrs d'appliquer le remède qui convient. ⁽¹³⁰⁾

Une précaution supplémentaire est prise en vue d'apporter toujours au désarroi du missionnaire tout l'appui indispensable. « ... Chaque sujet a la liberté d'écrire au général, sans montrer ses lettres à son supérieur particulier... ; afin qu'il puisse décharger son cœur, et trouver quelque soulagement dans les peines intérieures où plusieurs se trouvent... » ⁽¹³¹⁾

Outre la bienfaisance reconnue à l'usage des « communications » pour chaque cas particulier, saint Vincent en attend le moyen de bien gouverner la compagnie, et de disposer de chacun au mieux des intérêts généraux. « ... Si le Supérieur n'est averti, comment la compagnie ira-t-elle ? Qui enverra-t-il en mission ?... S'il n'est averti des fautes... comment y remédiera-t-il ?... Mais si on l'avertit fidèlement... il tâchera d'y remédier..., au bien du particulier et à l'édification de tous ceux avec qui il sera. » ⁽¹³²⁾

La faveur de Vincent de Paul pour la direction spirituelle est ainsi stimulée par un argument d'ordre très pratique. Malgré tout, il ne lui échappe pas qu'il ne faut pas en avoir le fétichisme. Comme les exercices spirituels les plus précieux, elle n'est qu'un instrument pour orienter les hommes vers Dieu. S'il arrive que cet instrument ne puisse pas jouer, des équivalences suppléeront à son défaut : au besoin, Dieu ne dédaignerait pas de diriger lui-même ceux que les hommes ne dirigeraient pas.

« Il est vrai, ma sœur, écrit Vincent, la direction spirituelle est grandement utile ; c'est un lieu de conseil dans les difficultés, d'encourage-

ment dans les dégoûts, de refuge dans les tentations, de force dans les accablements ; enfin c'est une source de biens et de consolations, quand le directeur est bien charitable, prudent et expérimenté ; mais... là où les hommes manquent, là commence le secours de Dieu... S'il ne permet pas que vous ayez un père spirituel à qui vous puissiez recourir à tous rencontres,... c'est Notre-Seigneur qui prend sa place et qui a la bonté de vous diriger... J'ai toujours remarqué ce soin particulier de la Providence sur quantité de personnes de piété destituées de semblable secours de la part des hommes... » ⁽¹³³⁾

En tout cas, les sœurs n'avaient pas à requérir ce secours de leurs confesseurs, qui n'avaient à entendre que l'aveu de leurs fautes. ⁽¹³⁴⁾ La direction spirituelle ne doit à aucun prix fournir un prétexte au réveil des tendresses humaines. Plutôt que de les voir surgir au confessionnal, saint Vincent préférerait que les sœurs fussent prêtes à se contenter des directions tout intimes que Dieu ferait monter, avec ses « inspirations », dans le recueillement de leurs consciences individuelles.

Tout au long de sa route, Vincent de Paul cherche l'appui des exercices spirituels. Il veut, avec leur concours multiplié, s'élever à Dieu toujours davantage, en se détachant de tout ce qui contrarie cette ascension. Toutefois il est très éloigné de s'en remettre à leur seul fonctionnement du soin de pousser en avant sa progression spirituelle. Il se défie au contraire de l'effort humain qui se dépenserait à l'excès, mû par la résolution d'aller de plus en plus loin par ses ressources propres. Il désavoue jusqu'aux appels vers Dieu qui, faute de mesure, ne se garderaient pas suffisamment de l'effervescence. En définitive, c'est de la bonté de Dieu, plus que de l'activité de ses industries personnelles et de l'ardeur de ses désirs, qu'il veut espérer, dans la paix d'une confiance sereine, la réalisation du total accord entre la volonté humaine et la volonté divine, par lequel se fonde la sainteté.

Il suit d'un regard très attentif les personnes dont « la mémoire ne veut se souvenir que de Dieu, ...déteste toutes les autres pensées... les tient pour importunes... les rejette... » Pour des personnes ainsi faites il n'y a que les pensées qui représentent le « bien aimé qui... puissent être agréables ; il faut, mais il faut, à quelque prix que ce soit, se rendre sa présence familière, il faut qu'elle devienne continue. » ⁽¹³⁵⁾

Vincent n'aime pas ces impatiences, qu'il décrit sans ménagements et qu'il dénonce : « Voilà les empressements de l'entendement, une application forcée à chercher, à rechercher de nouveaux moyens pour avoir cette présence. Ceux-ci ne sont pas bons, il en faut d'autres ; si je pouvais pratiquer cela je l'aurais ; il le faut faire ; mais j'ai encore cette dévotion, comment l'accorder avec celle-là ? N'importe, il faut faire l'une et l'autre... Ce pauvre esprit embrasse tout et n'est point content pour cela, il va au-dessus de ses forces, en demeure accablé

et croit n'en avoir jamais assez... La volonté demeure tout embrasée... ; ce sont actes sur actes... redoublés en tous temps et en tous lieux... ; vous les voyez tout échauffés... Ils sont toujours hors d'eux-mêmes. » ⁽¹³⁶⁾

Ces « empressements » inconsidérés sont loin d'être sans dangers. Ils en présentent de très sérieux, au contraire, et pour l'esprit, et même pour la santé. Monsieur Vincent a constaté, avec une profonde tristesse, les méfaits de pareils « emportements ». Il les déplore et il les redoute :

« Oh ! que dans ces excès, ces empressements et emportements il y a du danger et des inconvénients !... Bien que Dieu nous commande de l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces, sa bonté ne veut pas toutefois que cela aille jusqu'à... ruiner notre santé à force d'actes... ; non Dieu ne demande pas que nous nous tuions pour cela... »

« ... Dans cet état le sang s'enflamme... ; s'ensuivent des tournoiements, des pesanteurs... ; les organes s'affaiblissent... ; on ne fait que languir jusqu'à la mort, qu'on s'est bien avancée... »

« ... Après tous ces vains efforts, il faut se relâcher, il faut quitter prise ; et gare, gare qu'on ne vienne à se dégoûter entièrement et à tomber dans un état pire que celui où l'on a été... » ⁽¹³⁷⁾

Bon gré, mal gré, il faut donc tenir compte des limites humaines, puisqu'à les méconnaître on risquerait de retomber sensiblement en deça de leur ligne de démarcation. En conséquence, saint Vincent n'hésite pas à parler, par nécessité et par sagesse, de l'obligation où nous sommes d'équilibrer nos tentatives dans un juste milieu.

« ... Les vertus consistent toujours dans un juste milieu ; chacune d'elles a deux extrêmes vicieux ; ... il faut marcher droit entre ces deux extrémités... » En ce qui concerne précisément l'amour de Dieu, que les exercices spirituels ont mission de développer, l'activité peut pécher dans les deux sens. « ... N'y songer jamais, n'en faire aucun acte, ou en produire rarement, c'est nonchalance, c'est paresse contre la charité, qui n'est jamais oisive. » Tel est le premier écueil ; et voici l'autre : « Mais aussi faire des actes jusqu'à se brûler le sang et se rompre la tête, c'est excéder... et tomber dans l'autre extrémité vicieuse ; la vertu se trouve dans le milieu. » Pour conclure, un avertissement d'ordre général prévient fort clairement que « les extrémités ne valent jamais rien. » ⁽¹³⁸⁾

Gardons-nous bien de comprendre que notre amour pour Dieu n'a pas à dépasser une honnête moyenne, puisqu'il vient de nous être répété que « la charité n'est jamais oisive. » Sa flamme doit monter, droite et haute, vers les profondeurs de Dieu. Mais il ne dépend pas de nos actes de l'attiser en s'agitant autour d'elle dans un tourbillon désordonné. C'est à eux qu'il est recommandé de se tenir dans un juste milieu : qu'ils fassent tout leur possible, mais rien que leur possible.

« ... Nous devons pourvoir aux nécessités de la nature, puisque Dieu nous y a rendus sujets, nous accommoder à son infirmité. Dieu le veut ainsi ; il est si bon et si juste qu'il n'en demande pas davantage... » ⁽¹³⁹⁾

Dieu franchit lui-même la distance qui le sépare des « misères » où nos efforts cherchent à s'harmoniser dans l'équilibre. « ... Il connaît assez nos misères, il en a compassion, et, par sa miséricorde, il supplée à nos défauts. Il faut traiter avec lui tout bonnement, ne nous mettre point tant en peine ; sa bonté, sa miséricorde rempliront ce qu'il nous faudra. »

Parvenu à ce point de ses recommandations, saint Vincent se couvre de l'autorité de « Monsieur de Genève » et cite de lui une parole qui lui a fait grande impression, car il la reprend en d'autres entretiens : « Oh ! je ne voudrais pas aller à Dieu, si Dieu ne venait à moi. » Et il la fait suivre de ce commentaire : « C'est être bien éloigné de vouloir l'emporter et attirer Dieu à soi à force de bras et de machines. Non, non, on ne gagne rien en ces cas-ci par force... »

Puisqu'il est vain d'attirer Dieu à soi « à force de bras et de machines », et puisque d'autre part la foi de Vincent lui fait un devoir de le rejoindre pour confondre son vouloir avec le sien, il est ramené à la prière : il est ramené à l'oraison, qui n'est pas une machinerie mise en branle à force de bras, mais un humble aveu de faiblesse et une suppliante recherche de la présence divine.

Dieu se tient tout prêt à « se communiquer » à nous « sans effort, d'une manière sensible, suave, douce, amoureuse. » Notre « oraison » bénéficiera de « ce don », si nous le demandons « souvent... et avec grande confiance ». « Dieu, de sa part, ne cherche pas mieux. » Sûrs de ses bonnes dispositions, ne nous impatientons pas de ses mystérieuses lenteurs. « Soyons, quoiqu'il arrive, bien résignés à la Providence, espérons tout de sa libéralité, laissons-la faire, ayons toujours bon courage ». ⁽¹⁴⁰⁾

Dieu refuse la paix sereine de sa présence aux efforts indiscrets et tumultueux. En revanche il l'accorde à ceux qui la recherchent patiemment, docilement, en se soumettant à ses libres volontés sans essayer de les brusquer ni de les contraindre.

Lorsqu'il se plie à ces règles, Vincent de Paul suit les lois mêmes de la vie, dont le rythme se dérobe à l'agitation des hommes. La vie ne se communique et ne se répand que si son paisible mouvement n'est pas violenté capricieusement. Il faut respecter docilement ses lenteurs pour bénéficier de sa fécondité.

Saint Vincent se livre à Dieu, comme le navigateur ouvre sa voile aux courants favorables et s'en remet à eux. Il aspire à Dieu, il tend vers lui, il se place dans le courant divin : que le courant le porte bien plutôt que la force des rames.

Ainsi se formule sa prière : « O Sauveur, nous n'avons que faire

d'ouvrir la bouche pour vous découvrir nos besoins ; vous entendez le plus doux soupir, le plus petit mouvement de notre âme, et par un doux et amoureux élan on attire sur soi plus de grâces et de bénédictions sans comparaison qu'avec ces extrêmes violences. O sauveur, vous savez ce que mon cœur veut dire ; il s'adresse à vous, fontaine des miséricordes ; vous voyez ses désirs ; ah ! ils ne tendent qu'à vous, ils n'aspirent qu'à vous, ils ne veulent que vous... » (141)

Soutenue par les exercices spirituels, qui mêlent la présence de Dieu à son activité, « la vertu » s'affermît progressivement. Elle s'élève de proche en proche, en passant des mortifications les plus faciles aux plus difficiles, comme par une série d'échelons disposés pour favoriser son ascension. « Petit à petit, aujourd'hui en une chose, demain en une autre... avec l'aide de Dieu et la peine que nous prendrons », nous en « acquerrons... l'habitude... ». (142) A mesure que cette progression se développe, Dieu récompense ses efforts grandissants en intensifiant son concours. Que les sœurs soient seulement fidèles « en peu », et Dieu « les fera monter plus haut ». Elles iront ainsi « de vertu en vertu. » (143)

Les sœurs et les missionnaires pourront aller loin par ce chemin, bien qu'il choisisse d'être sans éclat. Dieu les aidera, c'est sûr, mais aussi monsieur Vincent. Il mettra en œuvre, pour les former à la sainteté, toutes ses ressources, qui sont loin d'être aussi petites qu'il voudrait le faire croire.

RÉFÉRENCES

- 1 : XII, 300. — 2 : XII, 145. — 3 : IX, 566-7. — 4 : X, 272. — 5 : X, 278. — 6 : XI, 48. — 7 : VI, 325. — 8 : VI, 365. — 9 : VI, 374. — 10 : VI, 375. — 11 : X, 272. — 12 : IX, 697. — 13 : X, 64. — 14 : X, 520. — 15 : I, 183. — 16 : X, 519. — 17 : XII, 424. — 18 : XII, 181. — 19 : XI, 342. — 20 : XII, 270. — 21 : X, 223. — 22 : XII, 322. — 23 : X, 242. — 24 : X, 598. — 25 : X, 513. — 26 : XII, 376. — 27 : IX, 597. — 28 : IX, 681. — 29 : X, 196. — 30 : X, 474. — 31 : XI, 71. — 32 : IX, 344-5. — 33 : X, 501. — 34 : X, 708. — 35 : X, 571. — 36 : XII, 310. — 37 : XII, 164. — 38 : X, 127. — 39 : X, 577. — 40 : X, 586. — 41 : XII, 180. — 42 : IX, 418. — 43 : IX, 419. — 44 : IX, 421. — 45 : XII, 231. — 46 : XI, 84. — 47 : X, 602. — 48 : XI, 83. — 49 : X, 571. — 50 : IX, 416. — 51 : IX, 418. — 52 : IX, 417. — 53 : IX, 425. — 54 : X, 587. — 55 : X, 589. — 56 : X, 589. — 57 : X, 589. — 58 : XI, 405. — 59 : XI, 405. — 60 : XI, 406. — 61 : XI, 406. — 62 : XI, 406. — 63 : XI, 407. — 64 : IX, 426. — 65 : XI, 404. — 66 : IX, 421. — 67 : XI, 256. — 68 : XII, 288. — 69 : IX, 427. — 70 : XI, 85. — 71 : XI, 357. — 72 : XI, 87-88. — 73 : IX, 420. — 74 : XII, 436. — 75 : VIII, 47. — 76 : IV, 390. — 77 : IX, 50. — 78 : X, 568. — 79 : IX, 422. — 80 : IX, 121. — 81 : IX, 421. — 82 : IX, 423. — 83 : IX, 423. — 84 : X, 575. — 85 : X, 569. — 86 : IX, 12-13. — 87 : X, 574. — 88 : IX, 426. — 89 : IX, 427. — 90 : XII, 328. — 91 : XII, 388. — 92 : XII, 389. — 93 : X, 697. — 94 : XI, 188-9. — 95 : IX, 424. — 96 : VII, 363. — 97 : IX, 30. —

98 : XI, 317. — 99 : XI, 318. — 100 : XI, 92. — 101 : XI, 184. — 102 : XI, 92. — 103 : XII, 132. — 104 : XI, 319. — 105 : XII, 162. — 106 : XI, 409. — 107 : IX, 241. — 108 : V, 360. — 109 : IX, 6. — 110 : XII, 352. — 111 : IX, 116. — 112 : IX, 116. — 113 : XI, 112. — 114 : XII, 12. — 115 : XII, 294. — 116 : V, 626. — 117 : XI, 7. — 118 : I, 565. — 119 : I, 565. — 120 : X, 610. — 121 : I, 565. — 122 : IX, 15. — 123 : VIII, 70. — 124 : IX, 12. — 125 : X, 634. — 126 : IX, 221. — 127 : IX, 124. — 128 : XII, 360. — 129 : X, 447. — 130 : X, 146. — 131 : VIII, 35. — 132 : XII, 359-60. — 133 : III, 614-15. — 134 : IX, 641. — 135 : XI, 215. — 136 : XI, 216. — 137 : XI, 216-18. — 138 : XI, 220. — 139 : XI, 221. — 140 : XI, 221-22. — 141 : XI, 222. — 142 : IX, 448. — 143 : IX, 630.

LIVRE III

LA
FORMATION A LA SAINTETÉ

CHAPITRE PREMIER

FORMATION DES FILLES DE LA CHARITÉ

LA VOCATION. — VERTUS ESSENTIELLES. — POUR LES SUSCITER. — EXALTATION DE LA COMPAGNIE. — LES MALÉDICTIONS DIVINES. — LES ADJURATIONS DE SAINT VINCENT. — « CELA EST BIEN FACILE ». — SUGGESTION DES IDÉES, DES ATTITUDES. — PAR LES RÈGLES. — PAR LES CONVERSATIONS ENTRE SŒURS. — PAR LE DIALOGUE VINCENTISTE. — EXPRESSIONS. — COMPARAISONS. — PORTRAITS. — ANTICIPATIONS IMAGÉES. — SÉVÉRITÉS. — MANSUÉTUDE. — BONHOMIE DU MAÎTRE. — ANECDOTES. — EXEMPLES PERSONNELS. — VIE DE FAMILLE A LA COMPAGNIE. — UNIFORMITÉ. — BONHEUR DES SŒURS. — EMPREINTE INDÉLÉBILE.

Les mortifications et les exercices spirituels amenaient progressivement chez les Filles de la Charité et les Prêtres de la Mission « le retranchement et l'éloignement des choses de la terre, et en même temps une affection à Dieu et une union à la divine volonté ».

Nous savons déjà qu'au regard de monsieur Vincent « c'est en quoi... consiste la sainteté. » ⁽¹⁾

Mais sur cette voie, désignée avec une toute modeste simplicité, Vincent de Paul a aidé lui-même de tout son pouvoir la marche en avant des sœurs et des missionnaires. Avec les mortifications et les exercices spirituels, cette mise en œuvre de moyens très personnels, actionnés par une foi ardente dans une nature d'élite, a contribué très énergiquement à promouvoir la sainteté autour de saint Vincent.

Il veut tout d'abord que les futures Filles de la Charité fassent preuve de dispositions fermement éprouvées. Il ne veut donc pas bâtir sur le sable et il se défie des caprices fugitifs. C'est bien dans ce sens qu'il donne ses instructions à un prêtre de la Mission, au sujet de plusieurs candidates : « Vous m'avez écrit de trois bonnes filles qui ont le désir d'être de la Charité. Comme elles l'ont conçu dans la chaleur de la mission que vous avez faite dans leur paroisse, il faut voir si un petit retardement les refroidirait. Il est bon de les éprouver... »

En même temps qu'il exige de ces « trois bonnes filles » un dessein

bien affermi, il demande à être tout à fait rassuré pour leurs santés. Décidément, à aucun point de vue, il ne veut s'embarrasser de concours douteux. Sa lettre précise donc fort clairement toutes les conditions requises pour l'admission : « ... Il ne suffit pas qu'elles aient bonne santé, il faudrait savoir si elles sont robustes et passablement fortes ; car en cette petite compagnie il n'en faut point de faibles ni de délicates... » (2)

Il n'en faut guère davantage de riches non plus, parce que monsieur Vincent pense que ces filles seraient un obstacle à « l'uniformité qui doit être » parmi les sœurs. Ses craintes ne sont pas chimériques, car il en tire les raisons de son expérience : « ... Ceux qui ont porté du bien semblent devoir être toujours préférés du commun... Partout où il y a des personnes riches, ils veulent que toutes choses aillent noblement et que rien ne manque... » (3)

Des bonnes filles bien résolues, robustes et passablement fortes, point riches de naissance et par conséquent déjà préparées à la rude vie des Filles de la Charité, telles sont les recrues recherchées par le Fondateur. Encore faut-il que Dieu fasse choix de chacune d'elles.

Vincent explique aux sœurs de quelle manière ce choix se fait connaître : « ... Le choix de Dieu fait, il vous appelle souvent par des moyens qui vous sont inconnus, le plus souvent pourtant par le désir qu'il vous en donne et par la persévérance avec laquelle vous cherchez à être reçues... » (4)

Dans ce désir bien établi et persévérant la force même de Dieu agit et transparaît. C'est elle qui révèle la volonté divine. Evidemment un doute reste toujours possible sur la valeur de ces marques, surtout lorsqu'est passé le temps de la première ferveur qui en maintenait la présence. Mais il faut savoir alors rassembler son énergie contre la tentation. Pour se débarrasser de son obsession, il est conseillé judicieusement de forcer le regard à se reporter, par-dessus les hésitations actuelles, vers le temps révolu où l'appel divin a été reconnu après une patiente mise à l'épreuve.

« ... Pour juger si Dieu vous a appelée en la condition où vous êtes, est-il écrit à une sœur, il ne faut pas vous arrêter à vos dispositions présentes, mais à celles que vous aviez quand vous y êtes entrée. Pour lors vous en aviez senti plusieurs fois le mouvement ; vous aviez prié Dieu pour connaître sa volonté ; vous aviez demandé conseil à vos directeurs ; vous aviez fait non seulement une retraite mais un essai chez mademoiselle Le Gras... »

Que la chère sœur se souvienne bien : après toutes ces précautions, elle s'est « volontairement déterminée », dans la conviction d'agir « en la vue de Dieu et pour répondre à son appel. » Mais du reste, des preuves supplémentaires attestent encore qu'elle est dans la voie où Dieu la veut.

Dieu « ... a fait voir que cette résolution lui a été très agréable, en ce que toujours depuis il vous a si bien bénie en votre personne et en vos actions, que vous avez édifié le dedans et le dehors. Quel sujet avez-vous maintenant de douter si vous êtes en l'état où il vous désire... » ⁽⁵⁾

Ses vertus sont un don de Dieu, qui veut bien l'élever au-dessus de ses faiblesses personnelles. Dieu est donc présent dans sa vie, dans ses actes, sur toute l'étendue de son chemin. Dès lors, il est manifeste qu'elle n'a pas fait fausse route.

Une fois bien affirmées dans leur vocation, les sœurs sont pressées d'en réaliser tout l'esprit. Très souvent elles s'entendent rappeler les vertus propres à leur état. Elles doivent être « humbles, soumises, mortifiées, tranquilles et sans empressement ni chagrin, dans une sainte joie fondée sur Dieu et tendant à Dieu... » ⁽⁶⁾

Autrement dit Vincent leur demande une humilité tranquille et douce, très inclinée à la docilité envers Dieu et envers les Supérieurs. Dans des âmes ainsi déprises du personnelisme, les volontés divines ont toutes chances d'être suivies dès qu'elles se manifestent, et quelles que soient leurs exigences. Ces âmes « ... sont comme une bonne terre, bien labourée et cultivée qui reçoit la semence, lui donne le suc nécessaire et la fait foisonner en son temps... » En elles la « divine parole trouve un bon fonds pour s'enraciner... » ⁽⁷⁾

Elle s'y enracinera en effet, puisque rien ne lui fait obstacle, ni en surface ni en profondeur. Et la semence foisonnera en son temps, car elle aspirera tout le suc de la terre.

A côté de ces vertus fondamentales, qui mettent toute la richesse des âmes sous la dépendance de Dieu, le don des miracles n'est rien ou ne compte que bien peu au regard de saint Vincent. Il le dit textuellement : « ... Quand les Filles de la Charité qui sont en Pologne feraient des miracles, cela n'est rien ; c'est bien quelque chose mais peu, au prix de ce que font celles qui sont à la maison quand elles font bien, donnant bon exemple à leurs sœurs... par leur patience, support, douceur, cordialité, humilité et charité les unes pour les autres. Je crois que ce sont ces vertus-là qui maintiendront la compagnie et qui l'ont maintenue... » ⁽⁸⁾

C'est toujours la même recommandation de la patiente et douce humilité. A cette recommandation se joint ici l'éloge de la cordiale et fraternelle charité, rendue possible justement par la patience et la douceur de l'humilité. Les sœurs peuvent vivre pour les autres parce qu'elles ne pensent pas à leur propre exaltation. La semence pousse et foisonne dans leur terre bien labourée, où sont mortes les herbes vivaces susceptibles d'entraver sa croissance.

C'est sur l'ensemble de ces vertus que s'affermite la compagnie des Filles de la Charité. C'est d'elles que découle sa vitalité.

Saint Vincent veut que ses sœurs soient aussi simples que des « filles de village » qui seraient restées dans la vérité de leur condition. C'est à ce prix qu'elles seront vraies filles de la Charité. Il les en avertit : « ... Vous connaîtrez que vous l'êtes vraiment, si vous êtes toutes simples, si vous n'êtes pas entières en vos opinions, mais soumises à celles d'autrui, candides en vos paroles, et si vos cœurs ne pensent point une chose tandis que vos bouches en disent une autre... » ⁽⁹⁾

Promptes à se ranger à l'avis d'autrui par esprit de douceur, les sœurs mettent en pratique la charité fraternelle qui fait tout pour éviter les heurts. Cette nuance d'une vertu qui nous est déjà familière nous est toutefois présentée en nouvelle compagnie : nous apprenons que les sœurs doivent être droites et franches en leurs propos jusqu'à la candeur.

Et puis encore, qu'elles veillent bien « ... à ne point parler trop haut, mais modestement et avec grande suavité... » ⁽¹⁰⁾

Qu'elles aient toujours « ... un visage content et joyeux ... un visage gai, qui ne soit ni chagrin, ni renfrogné... » ⁽¹¹⁾

Il ne suffit donc pas d'avoir de la douceur plein le cœur : il faut encore que cette douceur illumine les moindres gestes et toute la contenance. Il importe qu'elle soit avenante et toute gracieuse, ne laissant même pas deviner les pénibles efforts qu'elle coûte à la nature. Les sœurs seront douces aux profondeurs de leurs âmes et dans le sourire de leurs lèvres. Il faut d'ailleurs qu'il y ait un étroit accord entre les pensées secrètes de leurs cœurs et les paroles que leurs bouches font entendre à voix mesurée, « modestement et avec grande suavité ».

Pour réaliser cet accord de la pensée et de la parole, elles n'auront qu'à s'inspirer de l'exemple de monsieur Vincent. Il leur fait sur ce chapitre sa très honorable confession : « ... Pour moi, leur confie-t-il, ... Dieu me donne une si grande estime de la simplicité que je l'appelle mon Évangile. J'ai une particulière dévotion et consolation de dire les choses comme elles sont... » ⁽¹²⁾

Les mots doivent rendre le même son que l'âme. Mais c'est trop peu dire : toutes les apparences, qu'elles s'expriment ou qu'elles demeurent silencieuses, seront la projection au dehors de la réalité profonde de l'âme, tout entière conquise à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain, pratiqué lui-même par amour pour Dieu qui le veut.

Ces deux amours sont prescrits aux Filles de la Charité en un mot d'ordre unique : « ... Après l'amour de Dieu suit l'amour du prochain ; je dis cet amour consolant, cet amour compatissant et courtois à tous pour l'amour de Dieu... » ⁽¹³⁾

Ils se soumettent tous deux à la volonté de Dieu, qui demande aux

hommes leur amour pour lui-même d'abord et ensuite pour tous leurs semblables. Les sœurs s'abîment dans cette volonté souveraine, sans que rien en elles puissent échapper à l'obligation qui leur est faite de n'avoir avec Dieu qu'un seul « vouloir et non vouloir ».

Les efforts nécessaires pour pratiquer l'ensemble des vertus propres aux Filles de la Charité pouvaient paraître lourds à certaines heures. La lassitude risquait d'en interrompre la continuité et d'en tarir la fécondité. Il fallait donc que les sœurs fussent toujours tenues en haleine. C'est pourquoi saint Vincent s'emploie sans tarder à exalter en elles le sentiment de l'incomparable valeur de leur œuvre. Ainsi se trouvaient-elles prémunies, dès leurs premiers pas, contre les passagères défaillances, à plus forte raison contre les définitives défections.

Il leur disait : « ... Avez-vous jamais ouï dire qu'il y ait eu dans l'Église une compagnie de vierges et de veuves qui ait eu pour fin principale le service du prochain, comme celle de la Charité ? Avez-vous jamais entendu dire que des filles abandonnassent leurs parents, leurs biens, et, ce qui est bien plus, leur propre personne pour aller... servir de pauvres soldats malades ? Avez-vous entendu que des filles aillent réparer le mal qui se fait à la guerre ?... Avez-vous jamais ouï dire qu'il se soit trouvé des filles se donner de telle sorte au service du prochain qu'elles soient vues tantôt dans cette maison pour assister ce malade, tantôt dans cette autre, qu'elles soient prêtes d'aller et de venir dans tous les lieux où Dieu les appellera ?... O mes filles, vous faites ce qui ne s'est jamais vu... » ⁽¹⁴⁾

Seize siècles de christianisme ont passé ; et cependant personne n'a jamais entrepris la tâche sublime qui est confiée aux sœurs. Puisqu'elles ont l'insigne honneur d'être marquées pour une œuvre essentiellement bienfaisante et toute divine, qui n'a pas encore été abordée, leur effort de charité compatissante et secourable est unique en son genre. Par suite, ne faut-il pas qu'elles se sentent l'objet d'une prédilection de Dieu, tout à fait spéciale, vraiment extraordinaire ? Mais dans ces conditions, comment pourraient-elles se détacher des devoirs de leur vocation, quelle qu'en fût la rigueur ?

Elles le peuvent d'autant moins que, dans l'exercice de leurs fonctions, elles ont le bonheur sans pareil d'être étroitement associées à Dieu, à la Mère de Dieu. C'est ce que leur montre clairement saint Vincent pour stimuler leur dévouement au service des Enfants trouvés : « Estimez-vous leurs mères. Quel honneur de s'estimer mères d'enfants dont Dieu est le père... En cela, mes filles, vous ressemblerez en quelque façon à la sainte Vierge, car vous serez mères et vierges ensemble. Habituez-vous à regarder ces petits enfants de cette sorte et cela facilitera la peine qu'il y a auprès d'eux, car je sais bien qu'il y en a... » ⁽¹⁵⁾

La foi fervente des sœurs mesurait aisément l'étendue de leur dignité qui les introduisait dans la ressemblance de la Mère de Dieu. Plus elles se dépenseraient dans la difficile besogne qui les immobilisait auprès d'enfants inconnus, plus elles leur montreraient des attentions de mères, et plus elles ressembleraient à la propre Mère de Dieu. Elles seraient, comme elle, vierges et mères en même temps : monsieur Vincent en personne le leur disait.

Les Filles de la Charité devaient se persuader, en réunissant sous leur regard, les éléments de leur bonheur, qu'il était vraiment incomparable. En tout cas, cette constatation frappe profondément leur père : « ... O mes sœurs, que vous êtes heureuses ! Je ne sache point, et je le dis en présence de Dieu, je ne vois point de communauté qui soit plus agréable à Dieu que la vôtre... » ⁽¹⁶⁾

En conséquence, la puissance de l'élan qui les soulevait devait être elle-même irrésistible si elle était bien proportionnée au sentiment de la sublimité et du bonheur de leur mission.

Au cours d'une réunion, une sœur s'écrie dans la ferveur de son enthousiasme : « ... Oh ! si j'avais la force, que je souhaiterais servir les pauvres jusqu'à la fin de ma vie et à la fin du monde, pour rendre service à Dieu ! »

Et Vincent, qui a entendu l'exclamation, loue l'ardente fille avec émotion : « Voilà qui est beau ! La bonne fille ! Dieu la bénisse !... » ⁽¹⁷⁾

Au fond, c'était de lui, pour une bonne part, qu'elle tenait ses dispositions. Elle venait de se mettre à son diapason, car il lui arrivait de dire lui-même devant ses filles : « ... Ah ! il nous faudrait vendre nous-mêmes pour tirer nos frères de la misère... » ⁽¹⁸⁾

La contre-partie du bonheur qui est le partage des sœurs fidèles à leur insigne vocation, ne leur est pas mise sous les yeux de façon moins saisissante.

Qu'elles sachent bien qu' « être appelées de Dieu pour un œuvre si saint, et ne pas reconnaître cette grâce par la pratique de ses obligations, cela mériterait d'être pleuré avec des larmes de sang... » ⁽¹⁹⁾

La négligence à remplir ses obligations met la sœur en marge de la compagnie et de sa sublime mission, en marge de la faveur spéciale que Dieu accordait à cette mission. Mais Dieu ne laisse pas impunément dédaigner la faveur qu'il offrait. Ses bénédictions méconnues se tournent en malédictions vengeresses. Les sœurs en reçoivent l'effrayante assurance :

« ... Oh ! s'il y en avait qui recherchassent l'estime des créatures, qui voulussent être applaudies, oh ! quel malheur ! il n'en faudrait pas davantage pour attirer la malédiction de Dieu sur toute la compagnie... » ⁽²⁰⁾

Les risques d'encourir cette malédiction sont aussi multipliés, ses menaces aussi nombreuses que les manquements aux vertus de

la compagnie. Après la recherche de la vaine gloire, voici que les critiques contre le prochain en sont également frappées.

Vincent dit à ses filles : « ... Il faut que vous et moi nous nous donnions à Dieu pour prendre à ce moment résolution de ne jamais parler de notre prochain qu'en bien ; car dès que l'on ouvre la bouche pour parler mal de sa sœur, la malédiction de Dieu tombe sur nous... » ⁽²¹⁾

Les Filles de saint Vincent se maintenaient à l'écart de leurs familles et de leurs amis par amour pour Dieu. Pour lui elles renonçaient aux joies légitimes de la terre. Il est donc clair que la seule perspective de sa malédiction devait les angoisser. Dès que s'en préciserait la menace, leur père pensait bien qu'elles se serreraient autour du Maître divin comme des brebis peureuses.

La peur de la sœur infidèle s'expliquait d'autant mieux, qu'autour d'elle elle était exposée à voir des signes manifestes de la redoutable malédiction de Dieu. Vincent recommandait en effet aux autres de la traiter comme une sorte de réprouvée :

« ... Quand vous en verrez quelqu'une... qui murmure et trouve à redire, regardez-la comme un Judas qui veut perdre votre compagnie, et fuyez-la tant que vous pourrez. Si elle veut vous arrêter, faites semblant d'avoir à faire et quittez-la. N'écoutez pas ce serpent... Ah ! mes sœurs, si par malheur il s'en trouvait une, faites le signe de la croix, quand vous la verrez... » ⁽²²⁾

Les sœurs savaient que par le signe de la croix on écartait les maléfices. Elles ne pouvaient donc pas s'étonner qu'il leur fût recommandé de le faire pour se prémunir contre les fâcheux effets d'un tête à tête avec une maudite du Seigneur. Mais que n'auraient-elles pas fait pour ne pas tomber sous le coup d'une pareille réprobation ? Pour l'éviter, c'est de tout leur cœur qu'elles veillaient sur la discrétion de leurs propos.

Non content de dresser devant ses filles la vision salutaire des malédictions divines, saint Vincent ajoutait encore à l'impression que causaient ses menaces, par les adjurations pathétiques dont il les accompagnait.

Il se rend compte que la valeur de la compagnie des Filles de la Charité dépend de l'exemple donné par les anciennes, de l'influence qu'elles exercent sur les nouvelles venues. Il les prend donc à partie pour peu qu'il redoute quelque relâchement : « ... O anciennes, ô anciennes, que faites-vous quand vos actions démentent votre ancienneté ? Que direz-vous à Dieu quand il vous demandera compte de toutes vos pensées, paroles et actions, et principalement de celles qui auront malédifié les nouvelles venues ? ... L'ancienneté ne se connaît qu'à la vertu et non à la quantité des années... » ⁽²³⁾

Une autre fois le préjudice causé aux nouvelles par les anciennes

qui les malédifient, est dramatiquement précisé. Du même coup l'adjuration qui retentit se fait poignante : « ... Ah ! mes sœurs, si vous faites cela, vous êtes des Hérode... Que font-elles ces anciennes commettant ainsi des fautes devant les nouvelles ? Elles les tuent. Anciennes, je vous appelle devant Dieu et moi je m'y appelle avec vous... » ⁽²⁴⁾

Les sœurs anciennes qu'on voyait ainsi « médire l'une de l'autre, se mépriser et murmurer de leurs supérieurs » ne se rendaient sans doute qu'imparfaitement compte de la gravité de leurs fautes. Elles devaient sursauter quand monsieur Vincent leur jetait à la face, en parlant des sœurs nouvelles, que troublaient leurs bavardages considérés : « ... Vous leur coupez la gorge... » Mais les propos et le ton de leur Père étaient si profondément émouvants que, pour rien au monde, elles n'auraient voulu qu'il recommençât à leur dire : « ... Vous serez cause qu'elles s'en iront ou qu'elles feront comme vous... » ⁽²⁵⁾

Elles se sentaient certainement plus à l'aise, quand elles avaient mérité qu'il gardât un ton de bonhomie pour leur suggérer paisiblement un grand attachement à leurs devoirs. Ces suggestions ne s'appuyaient pas toujours sur des démonstrations détaillées. Vincent de Paul dressait l'obstacle à franchir. Quelle qu'en fût la hauteur, il lui arrivait de dire bien tranquillement, au sujet de l'effort à fournir : c'est si facile ! Les sœurs accueillaient avec grande docilité la suggestion de leur père. Elles se persuadaient qu'en effet ce devait être facile, puisqu'il le leur disait, et elles allaient sans trop s'émouvoir à la rencontre de rudes mortifications et d'héroïques renoncements.

Au cours d'un entretien qui porte sur les demandes de pardon, qu'il faut savoir se faire à genoux, saint Vincent place cette brève exhortation : « ... Parce que nous sommes tous de pauvres pécheurs, remercions Dieu de nous avoir laissé un moyen si facile de nous réconcilier les uns avec les autres... » ⁽²⁶⁾

Lorsque la sœur repentante sera à genoux devant la sœur offensée pour la prier bien humblement d'oublier ses torts, qu'elle se répète qu'elle ne fait rien d'extraordinaire. Ce faisant, elle refoulera plus aisément l'amertume de sa répugnance.

Après qu'elle se sera relevée, qu'elle se redise aussi qu'il est tout à fait facile d'être toujours, avec bonne grâce, de l'avis des autres, même si le caprice des autres la déconcerte. Ce moyen, qui lui est conseillé, agira avec une efficacité certaine. Elle se persuadera de cette facilité de l'universelle condescendance, et elle évitera à l'avenir de tomber en de fâcheuses querelles :

« ... Les personnes qui s'exercent à condescendre en toutes choses, excepté le péché... arriveront bientôt à l'état de sainteté. Jésus ! mes sœurs, s'exclame Vincent, en transposant cet avis de saint Vin-

cent Ferrier, que nous serions blâmables... si nous ne parvenions pas à la perfection, ayant un moyen si facile... »⁽²⁷⁾

De ces facilités saint Vincent parsème la vie des sœurs du lever au coucher. C'est tout l'ensemble de leur activité qu'il revêt ainsi de couleurs tout à fait rassurantes :

« ... Je vous dis, mes sœurs, que la pratique de votre manière de vie est très facile. Rien de plus facile et agréable que de se lever à quatre heures, de donner ses premières pensées à Dieu... Cela n'est-il pas bien aisé ?

« Pour faire l'oraison, c'est-à-dire pour parler à Dieu une demi-heure, oh ! quelle facilité et quel bonheur !...

« ... Porter les médecines aux malades... cela n'est pas non plus difficile...

« Avant dîner, faire son examen particulier... Quelle difficulté y trouvez-vous ?

« Après dîner avoir soin de retirer les ordonnances du médecin, et apprêter et porter les remèdes aux malades. Cela est bien facile.

« Après cela, prendre son temps pour lire un chapitre de quelque livre de dévotion. O mes filles, il n'y faut pas manquer ; cela est bien facile.

« ... Faire encore son examen particulier avant souper ; cela se peut facilement. Faire, avant de se coucher, l'examen général ; se coucher à neuf heures... Tout cela n'est-il pas bien facile, et quelles raisons pourriez-vous avoir de ne pas le faire ?... »⁽²⁸⁾

Et le lendemain les bonnes sœurs recommenceront à se lever à quatre heures, après sept heures de sommeil. Elles reprendront par le menu leurs occupations de la veille qui seront encore celles du lendemain, des jours suivants, de tous les jours. Si la monotonie leur en paraît pesante, une voix qu'elles ne discutent pas leur répètera encore, afin qu'elles ne fléchissent pas, qu'il est bien facile d'en supporter le poids. Tous les jours elles s'empresseront auprès de malades qui ne leur sont de rien et que la souffrance aigrit. Aux répugnances qui pourront les assaillir, elles rediront obstinément qu'elles n'ont pas le droit de les accueillir, parce que leur tâche est vraiment très facile.

Les termes de monsieur Vincent, qui apprécient l'effort à soutenir, peuvent varier leur forme, sans cesser pour autant d'être rassurants.

La règle des Filles de la Charité porte qu'« elles honoreront la pauvreté de Notre-Seigneur se contentant d'avoir leurs petites nécessités dans la simplicité ordinaire... »⁽²⁹⁾ Pour les décider à accepter de bon cœur les privations qui leur viennent de cette règle, Vincent en donne ce commentaire : « Elles honoreront la pauvreté de Notre-Seigneur. O Sauveur de mon âme ! cela est bien raisonnable. Eh !

qui voudra être riche après que le Fils de Dieu a voulu être pauvre !... » ⁽³⁰⁾

Devant une tâche particulièrement ardue, qui réclame de l'héroïsme, Vincent tient ce langage à celles qu'il désigne pour l'assumer : « ... Il y en a plusieurs dans la compagnie qui feraient fort bien si elles étaient envoyées, et Dieu n'en veut point d'autres que vous pour cela. Il vous a encore préférées à toutes vos sœurs pour ce saint œuvre. Quel sujet de s'humilier ! Humiliez-vous donc, mes sœurs, vous estimant indignes de cette faveur... » ⁽³¹⁾

Puisque les partantes sont l'objet d'une particulière faveur divine, elles seraient vraiment blâmables si elles ne mettaient pas tous leurs soins à s'en rendre dignes. Elles feront donc tout leur possible pour être égales au sort qui leur est fait. Or, elles allaient remplacer, dans un service périlleux, quatre de leur sœurs dont une était morte et dont les trois autres étaient dangereusement malades. ⁽³²⁾

Vincent de Paul se penche sur les âmes des sœurs, et il précise à haute voix les magnifiques dispositions qu'il observe. Elles sont réelles assurément, puisqu'il les voit. Mais en leur donnant une expression vigoureuse, il les fait sortir de la brume qui les enveloppait peut-être encore. Sur son affirmation, les sœurs douteront moins d'elles-mêmes et elles entreront plus pleinement dans les sentiments qu'il leur veut.

Il leur tient ce langage : « ... Il y en a parmi nous, mes chères sœurs, je le sais bien, qui par la grâce de Dieu aiment tant leur vocation qu'elles se feraient crucifier, déchirer et couper en mille morceaux plutôt que de souffrir quelque chose de contraire... » ⁽³³⁾

Il leur dit encore, dans le même sens : « ... Mes sœurs, si je vous demandais : « Voulez-vous quitter la compagnie, vous aurez un peu de bien et de liberté ; vous ne serez point obligées à une telle sujétion, vous serez mieux nourries » ; vous me répondriez : « Fi ! Monsieur, que me dites-vous là ? Quoi ! vous me proposez de quitter mon Dieu... pour un plaisir d'un moment ! Oh ! Je n'en ferai rien... » ⁽³⁴⁾

Monsieur Vincent suggère par ce moyen, beaucoup mieux que par des considérations théoriques, les pensées et les résolutions qui lui plaisent.

Il suggère jusqu'aux attitudes. Il en décompose les éléments, il en fixe les gestes devant les sœurs. Elles n'ont qu'à les reproduire sous la dictée qu'elles entendent, ou, pour mieux dire, sur la répétition qui en est faite devant elles. Dès la première heure du jour elles n'ont qu'à regarder du côté de Vincent pour voir comment il faut faire.

C'est ainsi qu'est dessiné par lui le premier salut à Dieu, au saut du lit : « ... La première chose que vous devez faire, étant levées et

un peu vêtues, est de vous mettre à genoux pour adorer Dieu... Vous lui demandez ensuite sa sainte bénédiction, vous inclinant un peu pour la recevoir... » ⁽³⁵⁾

Leurs réponses aux évêques qui les recevraient, leur sont données toutes prêtes, avec leurs formules de respect, parfois même avec leurs ripostes très naturelles :

« ... Si l'on vous mène voir monsieur l'évêque, vous lui demanderez sa bénédiction ; vous lui témoignerez que vous voulez vivre entièrement sous son obéissance... Dites-lui que vous êtes de pauvres Filles de la Charité qui vous êtes données à Dieu pour le service des pauvres... S'il vous demande : « Faites-vous vœu de religion ? » dites-lui : « Oh ! non Monsieur, nous nous donnons à Dieu pour vivre en pauvreté, chasteté et obéissance, les unes pour toujours, les autres pour un an... » ⁽³⁶⁾

Entre elles les sœurs se comporteront ainsi pour pratiquer le cordial respect, par exemple quand elles sont arrêtées devant une porte, ou bien encore lorsqu'elles se rencontrent dans la rue : « ... On dit à sa sœur : « Ma sœur, vous plaît-il passer la première ? » ... Mais... il se faut bien garder de devenir cérémonieuse... Si vous présentez la porte à une sœur et qu'elle vous dise : « Ma sœur, passez », vous le devez faire sans contredit... Et surtout, mes chères filles, ne vous rencontrez jamais dans la rue, sans vous faire la révérence... » ⁽³⁷⁾

Les moindres nuances de la condescendance mutuelle sont mimées avec un art très expressif. Le décalque s'en imprime de façon durable sur l'attention de l'auditoire :

« ... Lorsqu'une fille est dans cette pratique, si sa sœur lui dit : « Ma sœur trouvez-vous bon que nous allions en tel lieu ? », elle s'y accorde. « Ma sœur, faisons telle chose. » — « Faisons-la, ma sœur. » — « Vous plaît-il que je voie un tel malade ? » — « Allez, ma sœur. » — « Ma sœur, vous plaît-il que je lise telle chose ? » — « Je pense, ma sœur, qu'il sera bon. » Voilà, mes sœurs, comme l'on pratique la vertu de condescendance : c'est en s'accordant en tout ce qui n'est pas péché... » ⁽³⁸⁾

L'autorité, dans toute l'étendue de la compagnie, doit s'exercer « avec douceur et suavité ». Mais de cette douceur, monsieur Vincent prend bien soin de nuancer à l'avance les expressions et de régler les intonations :

Les sœurs supérieures, chez les Filles de la Charité, s'appellent les sœurs servantes. Vincent dit donc : « ... La servante se donne bien garde de ne rien commander à sa sœur, comme de dire : « Allez là ; faites cela. » O Jésus ! il ne le faut pas, car ce serait parler comme les maîtresses à leurs servantes. Mais quand elle a quelque chose à demander, elle doit dire : « Ma sœur, je vous prie de prendre la peine

de faire ceci. » Jamais de commandement absolu... Qu'entre vous l'on ne parle qu'avec douceur et suavité... » ⁽³⁹⁾

Durant les longs intervalles où saint Vincent ne se trouve pas avec les sœurs et ne peut pas agir directement sur elles, il prend ses dispositions pour qu'elles restent cependant soumises à son travail d'imprégnation. Les règles, qui portent sa marque, prolongeront à tout moment son emprise, même en son absence. Étant donné la manière dont il entend qu'elles soient comprises et observées, cette emprise doit être absolue.

« ... Vos règles, ordonne-t-il, doivent être entendues de telle sorte que vous devez vous croire obligées de les garder et ne pas penser à acquérir d'autres vertus que celles qui y sont comprises. Cela vous rendra saintes... » ⁽⁴⁰⁾

Puisqu'elles doivent faire tout ce que les règles leur commandent et ne pas chercher de vertus en dehors d'elles, c'est tout le jaillissement de leur vie qui est capté et canalisé par elles.

Les procédés recommandés aux sœurs pour se ranger ainsi sous le total pouvoir des règles sont bien conformes aux méthodes concrètes de Vincent de Paul : « ... Mes sœurs, il faut que vous ayez une copie ...imprimée ou autrement, et que vous en lisiez tous les jours quelque article. De plus il faut les porter sur vous ; et quand vous serez arrêtées en quelque lieu, pour attendre votre sœur, prendre vos règles dans vos poches et les lire... de sorte donc qu'il ne faut point laisser passer un jour sans en lire quelque article... » ⁽⁴¹⁾

A la longue, non seulement la lettre de la règle s'aligne sous la réflexion qui veut en saisir l'esprit, mais elle prend possession des moindres replis de la mémoire et même des réflexes. Quand elles en sont là, les sœurs peuvent en suivre les prescriptions sans que leur attention ait besoin de se raviver.

Le maître qui les forme est présent jusque dans leurs propos. Leurs conversations doivent en effet reprendre les idées développées aux conférences, afin que ces idées s'insinuent plus sûrement en elles. Une atmosphère commune s'étend ainsi à travers toute la communauté, et l'air qu'on y respire est dosé par saint Vincent.

« ... Un moyen de profiter des conférences, tient-il à préciser, ...c'est de s'en entretenir... Vous en entretenant les unes avec les autres, vous insinuerez doucement en vos cœurs ce que vous direz, vous vous enflammerez à la pratique, et celles avec qui vous parlerez s'en édifieront, s'en instruiront et en instruiront d'autres... »

Ces conseils très clairs fixent nettement la marche à suivre. Toutefois Vincent ne s'en contente pas. Il donne le ton à prendre dans les conversations qu'il désire, il livre toute faite la phrase qui évoquera le mieux la conférence entendue : « ... Dans les occasions qui se présenteront, rappelez ce que vous avez entendu : « Mon Dieu ! ma

sœur, vous souvient-il qu'en telle conférence, telle sœur a dit telle chose là-dessus ? » ⁽⁴²⁾

A ces phrases, à ces exclamations, d'autres phrases et d'autres exclamations toutes semblables répondront. Ainsi d'une sœur à l'autre un concert sans discordance fera vibrer à l'unisson toutes les âmes, mais c'est monsieur Vincent qui sera le chef de cet orchestre parfaitement accordé.

Les sœurs se rappellent d'autant plus aisément ce qui se dit aux entretiens de leur père, que leur attention y est sensiblement aidée par des moyens très pratiques. A certains moments, le conférencier cesse de parler seul. Un dialogue s'établit entre lui et ses auditrices, dont les réponses contribuent à bien mettre à la portée de toutes l'enseignement donné. En outre, comme chacune d'elles peut s'attendre à être interrogée d'un moment à l'autre, les esprits ont bien soin de ne pas se laisser distraire.

L'interrogation est simple et directe. La réponse doit viser à la même simplicité et à la même clarté :

« ... Or sus, ma sœur Antoinette, pour quelle raison pensez-vous que les Filles de la Charité doivent savoir quel est leur esprit ? » — « Il est nécessaire, mon Père, que toutes sachent leur esprit ; si quelqu'une par dévotion voulait vivre comme une religieuse, elle ferait peine à ses compagnes et manquerait beaucoup au service des pauvres. » ⁽⁴³⁾

Les questions de monsieur Vincent vont d'une cornette à l'autre, en réglant leur marche sur le programme de la conférence : « ... Et vous, ma sœur, pensez-vous que les séculiers se scandalisent s'ils voient une fille qui ne veut rien prendre ni faire sans la permission de ses supérieurs ? » — « Non mon Père ; au contraire, ils en sont édifiés. » — « Mes sœurs, le croyez-vous ainsi ? » Toutes les sœurs se levèrent pour répondre : « Oui, mon Père... » ⁽⁴⁴⁾

Cet appel à tout l'auditoire plaît à Vincent de Paul. Il vient de préconiser vivement le respect de la règle, et sa question se pose : « ... N'êtes-vous pas toutes dans ce sentiment-là ? » Un « oui » unanime lui répond. ⁽⁴⁵⁾

Cette unanimité, publiquement manifestée, serre les unes contre les autres toutes les fidélités, les affermit, les appuie solidement par la vision de leur accord.

A certains jours un dialogue serré se poursuit, à la fin de la conférence, entre le maître et une seule interlocutrice. Au gré de la navette des questions et des réponses, une récapitulation globale du sujet qui a été traité est présentée sous une forme simplifiée.

Au terme d'un entretien consacré à l'amour d'inclination, monsieur Vincent demande à une de ses filles : « Ma fille, les amitiés particulières sont-elles bonnes ? » — « Non, mon Père, c'est un amour

de bête ». — « Combien, ma sœur, y a-t-il de sortes d'amitiés ? » — « Il y en a deux sortes : l'une fait aimer également toutes les sœurs pour l'amour de Dieu ; l'autre est l'amour d'inclination. » — « Faut-il aimer de cette dernière sorte ? » — « Non, mon Père, c'est n'aimer qu'une personne ». — « Cela est-il fort dangereux ? » — « Oui, mon Père, et peut faire tort à la maison. » — « Que faut-il faire pour redresser cela ? » — « Mon Père, il faut s'abstenir de parler à celle qu'on aime, ou, si on lui parle, il faut que ce soit de fort bonnes choses. » — « Avez-vous envie de faire cela ? » — « Oui, oui, moyennant la grâce de Dieu. »

La trame de la conférence a été dégagée et bien mise en lumière. Les sœurs pourront aisément garder dans leur mémoire un résumé précis des développements qu'elles avaient suivis. Surtout, le dialogue a bien fait apparaître les résolutions auxquelles il importe de se tenir.

Malgré son importance, le dialogue n'était qu'un moyen parmi d'autres pour déterminer chez les sœurs les dispositions jugées indispensables. Vincent obtient le même résultat, quand il lui plaît, rien qu'en répétant plusieurs fois, coup sur coup, un énoncé capital.

Il vient de dire un jour : « ... Mes filles, fuyons... le monde, estimons ce que Notre-Seigneur estime. » Et il a continué : « Cette règle n'est-elle pas belle ? Ne vous semble-t-il pas qu'on ait eu raison de vous ordonner cela ? Et qui est-ce qui a inspiré vos règles, si ce n'est Dieu ? »

A plusieurs reprises les mêmes paroles vont retentir. Le conférencier ne se décidera à s'éloigner de ce point central qu'après qu'il aura rassemblé autour de lui tous les assentiments : « toutes les sœurs, note un témoin, dirent » en effet « qu'elles le croyaient ainsi. » ⁽⁴⁶⁾

Il n'est pas rare non plus que saint Vincent fasse seul les questions et les réponses, dans des dialogues où les réponses n'ont pas le droit d'hésiter ni de trembler. L'allure de ces dialogues était forcément plus ferme. Les sœurs étaient entraînées vigoureusement vers une conclusion qu'il importait absolument d'atteindre. C'est de ce procédé qu'il est usé, par exemple, pour démontrer de façon plus saisissante « qu'une pauvre fille des champs » peut pratiquer « toutes les vertus, à la perfection » aussi bien que « les filles de condition qui sont dans les religions ». Sur cette question, essentielle pour les Filles de la Charité, il était indispensable de dissiper toutes les obscurités tenaces qui pouvaient s'attarder dans leurs esprits trop craintifs. ⁽⁴⁷⁾

Il suffit souvent de bien moins qu'un dialogue, réel ou fictif, pour que s'accroche solidement dans l'attention des Filles de la Charité ce que leur père veut y installer à demeure. Une expression particulièrement caractéristique, qu'on ne peut pas oublier, atteindra au

résultat cherché. De ces expressions frappantes, où perce même parfois une pointe d'humour, les entretiens aux sœurs sont très riches.

Pour qu'elles prennent nettement conscience de la grandeur de leur vocation, qui les applique au service des pauvres, on ose comparer leur mérite à celui des martyrs : « ... Les martyrs ont-ils plus souffert qu'elles ? Nenni sans doute, car avoir la tête tranchée, c'est un mal qui passe vite... » ⁽⁴⁸⁾

Au cours d'une conférence qui dénonce l'esprit du monde, Vincent a cette remarque, bien faite pour réveiller l'attention : « ... Je m'assure, mes filles, que présentement, quand je vous dis ceci, aucune d'entre vous se dit en elle-même : « Me voilà prise ; j'en tiens ; je suis toute remplie de l'esprit du monde... » ⁽⁴⁹⁾

A propos du lever matinal, les sœurs entendent cette admonestation : « ... Levez-vous promptement sans disputer avec votre chevet. Car se tourner de l'autre côté pour voir si l'on doit se lever, ah ! mes sœurs ne vous laissez pas aller à cette faute... » ⁽⁵⁰⁾

Aux sœurs qui ne pratiquent pas la cordialité, cet avertissement est dédié : « ... C'est montrer un visage triste et morne, qui fait geler le cœur à ceux qui vous abordent... » ⁽⁵¹⁾

Les avertissements des supérieurs ne sont pas agréables à recevoir, mais leur effet est salutaire : « ... L'avertissement est une médecine... pour chasser la mauvaise humeur. Quand l'on vous porte une médecine bien amère, ... vous faites des grimaces, ...mais vous la prenez pourtant, parce que vous savez qu'elle vous guérira... » ⁽⁵²⁾

Dieu ne peut pas supporter ceux qui n'apportent à son service qu'un zèle trop tiède. Cette répugnance divine est traduite de façon fort réaliste par Vincent de Paul : « ... Dieu déteste et hait tellement le paresseux qu'il menace de le vomir... Une personne... dans la paresse... Dieu ne peut la supporter dans son estomac... » ⁽⁵³⁾

Le dépit causé au diable par les humbles demandes de pardon n'est pas rendu de façon moins pittoresque : « ... Quand il voit que ses tentations nous servent à nous humilier, il est si fâché de n'être pas parvenu à sa fin qu'il en demeure tout écorné... » ⁽⁵⁴⁾

C'est encore d'une expression curieusement pittoresque, mais aussi très attendrie, que le fondateur désigne ses propres filles, en considérant que leur établissement a été résolu dans les desseins divins : « ... Vous, pauvres filles de couvre-chef, n'êtes-vous pas bien consolées et étonnées tout ensemble d'une si grande grâce de Dieu... » ⁽⁵⁵⁾

En revanche, c'est d'un mot dur et fort qu'est stigmatisé le murmure, à cause de sa malfaisance : « ... Que pensez-vous que soit le murmure dans votre communauté ? C'est une peste qui gâte tout... » ⁽⁵⁶⁾

Tout autant que ce travers lui-même, celles qui en sont affligées

sont démasquées en une expression vigoureusement imagée : « ... Vous en voyez qui sont si bouffies d'orgueil que dès qu'on vient à faire quelque chose contre leur sens, les voilà dans les murmures... » ⁽⁵⁷⁾

L'expression qui tombe sur les sœurs qui n'agissent que par inclination fait image aussi, mais elle est encore plus ramassée : « ... Ne rien faire que par inclination, c'est faire comme fait une bête ; de sorte qu'une fille qui ne fait que ce que la passion lui suggère n'a ni raison ni jugement. Celle-là va comme une bête brute... » ⁽⁵⁸⁾

Les images de Vincent de Paul se développent souvent en comparaisons, qui rassemblent sous une présentation plus voyante des idées déjà énoncées. Elles sont l'illustration voulue de conférences résolues à atteindre leur but par les moyens les plus divers. Il faut à tout prix que les sœurs prêtent attention et prennent goût aux vertus de leur vocation.

La valeur de l'obéissance est double : elle fait une bonne action, mais elle y ajoute en plus le mérite de sa propre docilité. Monsieur Vincent s'arrange à merveille pour entourer d'un accompagnement fort avenant cette idée familière :

« ... Imaginez-vous... que l'on vous fait un habit de beau taffetas. Quand il n'y aurait point d'autre étoffe, c'est toujours un bel habit. ... Mais ajoutez à tout cela un beau passement d'or, voilà deux beautés : l'étoffe et l'or. Or, mes sœurs, il en va de même à l'égard des œuvres faites par obéissance... Vous ne faites qu'une action et vous avez deux sortes de récompenses... » ⁽⁵⁹⁾

Il n'était peut-être pas très facile d'expliquer aux sœurs le rapport de la cordialité à la charité. Une toute gracieuse comparaison réussira dans cette entreprise mieux que des raisonnements abstraits :

« ... On fait voir qu'on a de la cordialité dans le cœur par une certaine joie qu'on sent dedans, qui rend la personne d'un visage doux et gracieux en parlant à sa sœur ou à d'autres personnes. Cela s'appelle cordialité qui est un effet de la charité, ... de sorte que si la charité était une pomme, la cordialité en serait la couleur... » ⁽⁶⁰⁾

Les fourmis et les abeilles enseignent aux Filles de la Charité le sens de la prévoyance et du travail en commun :

« ... La fourmi, mes chères sœurs, c'est un petit animal à qui Dieu a donné une telle prévoyance que tout ce qu'elle peut amasser pour l'hiver durant l'été et le temps de la moisson, elle le porte à la communauté. Voyez-vous, mes chères sœurs, elle ne se l'approprie point pour son usage particulier, mais le porte pour les autres dans le petit magasin de la communauté. Les mouches à miel font de même durant l'été... Ce ne sont que de petits animaux, des plus petits qui soient sur terre, et Dieu leur a imprimé cet instinct de travailler, de sorte qu'il nous renvoie à elles pour apprendre de leur exemple à travailler par prévoyance... » ⁽⁶¹⁾

Les Filles de la Charité doivent aimer leur compagnie comme une mère, bien qu'elle n'ait pas tous les attraits et toute la considération des grands Ordres religieux au crédit solidement établi. Cette obligation est mise en relief dans une des plus frappantes comparaisons de saint Vincent :

« ... O mes sœurs, ne cherchez point de meilleure vie que celle dans laquelle Notre-Seigneur vous a mises ; vous n'en trouverez point qui soit si propre que celle-là. N'avez-vous jamais vu une mère toute chassieuse, avec un visage laid, tenir son enfant entre ses bras ? Si la reine veut le prendre, il n'ira pas. Il se tient au sein de sa mère, toute laide qu'elle est... Il y a dans l'Église quantité d'Ordres grandement respectés, auxquels la compagnie de la Charité étant comparée, elle est comme cette pauvre mère chassieuse... Elle est chassieuse, mais vous la devez aimer... » ⁽⁶²⁾

Les sœurs savent que l'esprit de leur compagnie leur fait un devoir de ne pas se laisser prendre aux attaches sensibles. Si ce malheur leur arrivait, elles seraient à plaindre comme un oiseau pris au piège. « ... Un petit oiseau attrapé dans le piège se débat jour et nuit pour en sortir, sans jamais se lasser ; et tant qu'il vivra il ne cessera de chercher à s'échapper. Cependant nous serons pris par une mauvaise attache sans nous mettre en peine d'en sortir... » ⁽⁶³⁾

Toutes ces comparaisons multipliaient l'efficacité de la leçon qui se développait. Plus attrayants encore cependant et plus piquants étaient les portraits de sœurs alourdies de quelque défaut contraire aux aspirations de la compagnie. Monsieur Vincent les traçait en connaisseur si averti que ses auditrices ne pouvaient manquer de s'y reconnaître elles-mêmes, ou d'y reconnaître leurs voisines. Il ne leur restait plus qu'à prendre le contre-pied du travers si bien croqué par leur père pour être dans la note convenable.

Les désobéissantes allèguent quantité de prétextes pour marchandier leur soumission à leur supérieure, jusqu'au moment où, finalement, elles entrent en rébellion ouverte. C'est de ce péril qu'elles sont prévenues à l'avance : « ... Quelquefois la tentation et votre propre volonté vous suggéreront que si c'était une autre sœur, bien volontiers vous lui obéiriez ; mais, direz-vous, « celle-là est si maussade, elle me parle si grossièrement que je n'ai nulle facilité à lui obéir. » ... Il vous viendra encore en pensée : « Elle est de si mauvaise humeur que ce qu'elle dit de faire un jour, elle n'en veut plus un autre jour... »

« ... Prenez garde, mes chères sœurs, que vos répugnances, quand une sœur vous commande quelque chose, ne vous portent à répondre : « Faites-le vous-même ! Mot d'enfer, de désordre et de désunion !... » ⁽⁶⁴⁾

Les indociles ne suivent pas les désobéissantes jusqu'au bout.

Mais quelle lamentable docilité que la leur ! Elles s'affichent moins ostensiblement : raison de plus pour mettre en garde contre leurs campagnes clandestines.

« ... Une compagne à qui la sœur servante ne revient pas. Que celle-ci parle, agisse, commande, rien ne lui va... Se trouve-t-elle en un lieu où l'on parle de sa servante, tout lui déplaît ; elle montre une humeur mélancolique. Pauvre compagne ! Elle fait pitié. Si elle vient voir les supérieurs et qu'ils lui demandent : « Eh bien ! ma sœur, comment vont les affaires de votre maison ? » elle répondra à demi-mot : « Si on savait tout... » ; en sorte que si on interprète ce qu'elle veut dire, on jugera que tout est en pauvre état... »⁽⁶⁵⁾

Les critiques acerbes, les airs chagrins, les réticences pleines de sous-entendus de l'indocile, que rien ne peut rallier à sa supérieure, n'échappent pas au regard pénétrant de Vincent de Paul. Il ne se fait pas davantage illusion sur les dispositions de la sœur grincheuse. A travers les phrases, courtes et vives, qui saisissent au passage chacune de ses maussades impatiences, nous la suivons aisément du regard sautant de querelle en querelle :

« ... Une sœur pourra être de si mauvaise humeur que tout la choquera. Si elle est prévenue, elle se disputera ; si on ne lui répond assez tôt, peut-être faute de l'entendre, elle s'en fâchera ; si on l'éclaircit de son doute, cela ne lui plaira pas ; si on le lui laisse elle y trouvera sujet de mécontentement... »⁽⁶⁶⁾

Les sœurs chagrines ne se mettent pas en bataille contre tout venant comme les précédentes. Elles accostent cependant les personnes qu'elles rencontrent, mais c'est pour renouveler chaque fois la confiance de leurs inconsolables peines. Au demeurant, elles ne sont guère enclines à suivre les avis qui tâchent de les en libérer :

« ... Il y a des âmes qui ne sont jamais contentes. Elles donnent leur avis ; elles demandent conseil ; elles raconteront à celui-ci leur peine ; à un autre elles demanderont ce qu'il faut faire pour en être délivrées ; à un autre elles diront l'humeur de leurs sœurs et la patience dont elles ont besoin pour la supporter. Pourquoi pensez-vous qu'elles font tout cela ? Pour trouver des esprits qui les flattent dans leurs opinions. L'expérience le montre ; car si quelqu'un leur donne quelque bon avis, elles ne le suivent pas, mais pensent... qu'on ne les entend pas et qu'il faut en parler à un autre. Et puis, au bout de tout cela, elles ne font que ce qu'elles veulent... »⁽⁶⁷⁾

La sœur envieuse est peinte d'une touche plus rapide mais non moins nette : « ... Si l'on entend dire du bien d'une sœur contre laquelle on a de la jalousie, on dira : « Voire, voire, il n'y a pas tant de bien que vous dites, vous ne la connaissez pas ; ah ! c'est une belle bigote !... »⁽⁶⁸⁾

Il se trouve même des sœurs orgueilleuses et coquettes, malgré la

modestie et la simplicité qui sont de règle à la compagnie. Vincent aimerait mieux ne pas le croire ; mais, visiblement, des observations précises l'ont détrompé : « ... Ce serait une chose épouvantable qu'une Fille de la Charité n'eût pas la charité, mais un esprit de superbe qui voulût paraître et tout contrôler ; qu'elle s'habillât curieusement ; tirât ses cheveux pour que l'on sache qu'elle en a... » ⁽⁶⁹⁾

Il a rencontré des sœurs opiniâtres. Au ton qu'il prend pour les désigner, on devine aisément qu'elles ont mis sa patience à l'épreuve :

« ... Une sœur voudra une chose d'une façon ; l'autre la voudra d'une autre. Elle se tiendra ferme en son jugement. Les avis de sa sœur servante, de son confesseur, de son directeur, de sa supérieure, ne seront pas capables de la faire céder, parce qu'elle s'est affermie dans son propre jugement. Elle a enraciné cela dans sa cervelle ; il n'est pas possible de l'en faire démordre... » ⁽⁷⁰⁾

Des sœurs supportent impatiemment la règle de la pauvreté, qui les oblige à se contenter de bon cœur de tout ce qui est mis à leur disposition. Il peut s'en trouver une pour oser dire à sa compagne ou à la première venue : « Vraiment ma sœur une telle a bonne grâce ! Elle a voulu me bailler une vieille robe toute crasseuse et rapiécée, avec un méchant toquois qui ne vaut presque rien. Ah ! vraiment je l'ai bien renvoyée avec son toquois ! A d'autres, à d'autres, lui ai-je dit, ce n'est pas à moi qu'il faut faire cela... » ⁽⁷¹⁾

Le goût des attaches sensibles, énergiquement combattu à la compagnie, prend quelquefois de déconcertantes revanches : « ... Il y en a de si sujettes à s'affectionner désordonnément qu'elles s'attachent jusqu'à tout ce qui leur donne quelque satisfaction, comme à un chat... Et quand on parle à ces personnes d'aller en quelque lieu, vous les voyez tristes, mélancoliques et obéir avec peine... » ⁽⁷²⁾

Avec pitié, Vincent constate que des Filles de la Charité aiment à s'écouter parler, veulent faire admirer leur esprit : « ... Une Fille de la Charité qui se plaît à dire de beaux mots, à être montrée comme parlant bien, qui, s'il y a un mot nouveau et en usage, le sait et prend son temps pour le dire bien à propos : esprit du monde !... » ⁽⁷³⁾

A aucun prix, il ne faut que les sœurs organisent des réceptions les unes pour les autres, sinon ce portrait tracé d'avance aurait chance de recevoir sa justification : « ... Si vous commencez à ne donner que le pain à une sœur, une autre dira qu'il faut y ajouter le fruit ; quelque autre... dira : « Le pâtissier n'est pas loin, il faut avoir des petits pâtés »... On y ajoutera le vin. Avec cela le sang s'échauffera. On s'entretiendra des uns et des autres ; on oubliera ses pauvres, ne pensant qu'à s'en donner à cœur joie. De sorte que dans peu de temps la chambre des Filles de la Charité ressemblera à des auberges et deviendra un cabaret où la nappe est toujours mise... » ⁽⁷⁴⁾

Vincent de Paul use volontiers de ces anticipations, apparentées aux portraits, qui font vivre des scènes simplement possibles avec le relief qu'elles auraient si elles avaient eu lieu réellement. Les sœurs n'y reconnaissent pas, comme dans les portraits, les écarts dont elles se sont déjà rendues coupables, mais elles découvrent brusquement, grâce à elles, le terme où les mèneraient de confuses tendances, si elles ne réagissaient pas énergiquement contre elles.

C'est une anticipation qui leur fait prendre conscience du grave danger qu'il y aurait pour elles à recevoir leurs frères ou leurs cousins. Elles n'en seront que mieux disposées à admettre le bien fondé de la règle qui interdit rigoureusement ces sortes de relations :

« Je suis de la campagne et voilà mon frère qui vient me voir ; il ne sait rien de mes obligations ; il me prie de lui donner le couvert ; il est nuit... Si je le renvoie, il... me tiendra pour une ingrate. » — « Ma sœur, tenez ferme... ; car... si vous le recevez une fois, le cousin viendra bientôt qui demandera la même chose. Mais bien davantage, car un péché attire l'autre, quand on l'aura reçu on dira : « Nous n'avons point de lit, mais voilà une petite couche, ou bien je coucherai avec ma sœur et vous laisserai mon lit. » En bonne foi, mes sœurs, cela n'est-il point déjà arrivé ? ...Si cela est arrivé, ...en vérité vous vous êtes exposées à la tentation contre la pureté... » (75)

En fixant cette mise en garde anticipée, saint Vincent s'est demandé s'il ne heurtait pas de front, en même temps, des abus déjà caractérisés. Il est des cas en effet où le portrait et l'anticipation mêlent étroitement leurs notations.

Des sœurs, une fois terminés leurs engagements annuels, pouvaient être tentées de sortir de la compagnie. Vincent parle de ces tentations en homme qui a déjà été réellement témoin de semblables départs :

« ... Que fait une fille qui ne doit pas persévérer ?... Si elle sait une sœur mal disposée et de son humeur, elle l'accoste pour lui conter la cause de son mécontentement. L'autre lui répondra : « Ma sœur vous avez raison. Quoi ! vous, faire telle chose !... Nous ferions mieux de nous en aller ailleurs, dans quelque religion ou dans le mariage ; peut-être nous y sauverons-nous mieux qu'en demeurant ici toujours l'esprit inquiet. Le mariage est une chose sainte ; la Vierge a bien été mariée ; quel mal ferions-nous ?... » (76)

La perspicacité du conférencier retrouvait, sans effort apparent, le chemin sinueux de la tentation. Il en dépitait tous les faux-fuyants. Les sœurs que tracassait l'idée de la désertion étaient stupéfaites, sans doute, d'être si bien devinées. Devant cette lumière très vive, leurs petits mystères s'effarouchaient et renonçaient à poursuivre leur partie de cache-cache.

Au sujet des attaches sensibles qui pourraient s'établir entre les

sœurs et leurs confesseurs, c'est encore sur l'avenir que se porte le regard de saint Vincent. Au vrai cependant, ce regard ne se fixe avec tant d'acuité sur les dangers qu'il discerne, que parce que la réalité a déjà justifié plusieurs fois les anxiétés de l'observateur :

« ... Il se pourrait produire une certaine amitié spirituelle qui vient de l'estime qu'a la pénitente du confesseur et le confesseur de la pénitente, et l'un et l'autre sont bien aises de cette petite affection réciproque ; il est bien difficile que le confesseur qui voit que sa pénitente avance et fait profit de ses conseils n'en reçoive quelque satisfaction. Mais qu'arrive-t-il ? Le confesseur pourra dire : « Je me sens tout consolé de voir le progrès que vous faites en la vertu. » Et la sœur répondra : « Mon Père, je n'ai point trouvé de confesseur en qui j'aie eu tant de confiance qu'en vous. Je me sens une telle souplesse à vos paroles que je n'ai pas de peine à les suivre. » Et ces paroles douces portent dans le cœur un dard qui y fait une étrange brèche. Dès que l'on en est venu à les dire, tout est perdu. Enfin il arrive très grand éclat de telles familiarités. Hélas ! mes chères sœurs, il n'en arrive que trop et même dans les religions... » (77)

Pour assurer la formation des sœurs, telle qu'il la conçoit, Vincent de Paul met en œuvre les moyens les plus divers. Il s'emploie de tout son pouvoir à faire lever dans leurs âmes les vertus qu'il juge conformes à l'esprit de leur vocation. Cependant, malgré la puissance de son emprise, il constate parfois des résistances. Pour que ces tendances indociles, qui s'attardent de ci de là, finissent par s'assouplir, le Maître usera alternativement de la sévérité qui brise les volontés récalcitrantes et de la mansuétude qui les gagne.

Le ton se fait très rude pour pousser quand même en avant des sœurs qui n'auraient pas assez de générosité pour accepter de bon cœur les destinations arrêtées pour elles :

« ... Serait-il possible qu'une Fille de la Charité qui serait appelée de Dieu par la voix de la sainte obéissance... voulût s'excuser et dit : « Monsieur... j'ai peur de devenir malade si vous m'envoyez là. » O pauvre créature, faut-il avoir tant de soin de conserver une charogne qui tôt ou tard sera la pâture des vers et que pour cela tu fasses la sourde oreille à la voix de Dieu !... »

La voix, qui vient de gronder avec force, monte encore davantage quelques instants plus tard : « ... S'il arrivait que quelqu'une... se voulût cacher lorsque l'obéissance veut la faire aller, voilà un Jonas. Et que trouvera-t-elle ? Elle se trouvera elle-même. La voilà bien d'être non dans le ventre d'une baleine, mais dans elle-même, dans une charogne... » (78)

Les sœurs qui tombent malades sont soignées avec un empressement égal à celui qu'elles mettent elles-mêmes au service des pauvres

en pareil cas. Mais si elles montraient d'autres exigences, elles seraient ramenées à la raison avec fermeté :

« ... On cesse d'être Fille de la Charité si, étant malade, on veut être traitée délicatement. Que donnez-vous aux pauvres que vous servez ?... Quand on vous traite de la sorte, vous êtes égales à vos maîtres... Une Fille de la Charité voudrait être traitée de perdrix, de bécasses et autres viandes délicates !... En vérité, mes sœurs, si nous étions chez nous, serions-nous traitées comme cela ? Aurions-nous ces douceurs ? Je vous en prends à témoin et m'assure que vous le savez... » ⁽⁷⁹⁾

Les officières, qui sont prises d'hésitation au moment de reprendre des sœurs fautives, sont délibérément invitées à user d'une énergie plus résolue. Qu'elles ne craignent pas de se servir de la lancette du chirurgien, lorsque le besoin s'en fait sentir :

« ... Les officières ont droit de reprendre. — Mais je fâcherai, ma sœur. — C'est la nature ; il ne faut pas laisser pour cela de le faire... Il ferait beau voir un chirurgien n'oser donner le coup de lancette à un malade, parce qu'il en témoigne du ressentiment. Tout de même ferait-il beau voir la supérieure et les officières n'oser rien dire parce qu'une sœur ne le prendra pas bien... » ⁽⁸⁰⁾

Les timidités de celles qui sont responsables de la bonne marche de la compagnie sont d'autant moins admissibles que les indociles « font l'œuvre du diable ». Raison de plus pour empêcher cette œuvre de poursuivre ses méfaits. Le choix qui s'impose, se présente sous la forme d'un dilemme inexorable : ou Dieu, ou le diable. Tout attermoiement est condamnable :

« ... Les Filles de la Charité qui suivent leur propre volonté font l'œuvre du diable... Celles qui ne cherchent qu'à faire la volonté de Dieu... sont assurées de plaire à Notre-Seigneur. Choisissez ce que vous aimez mieux : ou faire comme Notre-Seigneur, ou bien faire l'œuvre du démon... » ⁽⁸¹⁾

Les condamnations que saint Vincent fait entendre contre les défauts et les manquements sont quelquefois formulées en termes d'une extrême sévérité. Leur énergie peut alors se ramasser en un mot qui fait image. Le délit apparaît ainsi comme à travers une lentille grossissante, et son agrandissement est susceptible de provoquer chez les sœurs une répulsion allant jusqu'à l'horreur :

« ... Une sœur qui dirait à une autre le mécontentement qu'elle a reçu peut-être du supérieur... cette personne-là serait pire qu'un meurtrier. Les pauvres sœurs qui l'écouteront... se dégoûteront de leur condition et enfin quitteront leur vocation... Cette sœur serait pire qu'un meurtrier, puisque la vie du corps n'est rien comparée à celle des âmes... » ⁽⁸²⁾

Celles qui déroberaient « le bien des pauvres, quand ce ne serait

que cinq sols », encourraient une égale réprobation : « ... Quoi ! prendre ce qui est destiné à de pauvres gens qui n'ont que ce qu'on leur donne, vous qui devez être leurs mères et leurs pourvoyeuses... c'est sacrilège, car ce bien appartient au bon Dieu... » (83)

Après les sœurs meurtrières et les sœurs sacrilèges, en voici d'autres qui sont des idolâtres, d'autres encore que Vincent appelle des monstres :

« ... Mais, Monsieur, me direz-vous, est-ce un si grand mal d'être attachée à un collet, à ses cheveux, à une chemise ou à quelque dévotion ? ... J'appelle cela idolâtrie... Dieu veut que nous l'aimions par-dessus toutes choses et nous préférons à Dieu cette créature à laquelle nous nous attachons. On est idolâtre de cela même que nous lui préférons... » (84)

Les monstres sont les sœurs qui donnent le mauvais exemple autour d'elles : « ... Oh ! combien serait désagréable à Dieu une... fille qui, au lieu de vivre dans l'esprit que Dieu a donné à la compagnie, vivrait dans un esprit de superbe, de duplicité et serait pleine de mauvais exemples... Vous pensez voir une Fille de la Charité et elle n'en a que l'habit. Ah ! mon Sauveur, qu'est-ce que cela, sinon un monstre qui fait horreur à Dieu et à vos bons anges... » (85)

Même quand les sœurs répréhensibles ne sont pas rangées, comme précédemment, dans une catégorie de mauvais aloi dont l'effrayant renom les épouvante, la condamnation trouve encore le moyen de les remuer profondément. Le choix des épithètes et l'émouvante conviction de l'homme qui les utilise aboutissent sans peine à ce résultat.

C'est ce qu'éprouvent, parmi d'autres, les sœurs ambitieuses qui s'entendent ainsi démasquer : « ... S'il y en avait qui eussent attaché à un office, à vouloir être sœur servante, c'est la tentation la plus horrible qu'une fille puisse avoir... Oh ! que l'affection d'être officière est dangereuse... » (86)

Pour leur œuvre de redressement, les sévères condamnations de Vincent de Paul cherchent des auxiliaires dans des pratiques diverses, d'une efficacité égale à celle des admonestations les plus rudes. Ces remèdes énergiques s'appliquent à dégager les sœurs de toute propension défectueuse.

Aux réunions du Vendredi, les Filles de la Charité doivent se mettre à genoux pour s'accuser publiquement de leurs fautes contre le règlement. Mais si une coupable se met en tête de garder le silence, ses calculs seront déjoués : la publicité à laquelle son délit voulait se dérober ne lui sera pas épargnée. « ... Qu'une des sœurs qui aura été témoin de cette faute se mette à genoux et dise : « Ma sœur, en esprit de charité je vous avertis que vous fîtes dernièrement telle faute. Je suis si misérable que j'en fais bien d'autres, que je ne connais pas ; mais parce que la règle l'ordonne, je vous avertis de celle-ci ; et si

quelqu'une a remarqué les miennes, je lui demande très humblement la charité de m'en avertir. » Et elle baisera la terre... » (87)

Pour être très fraternelle en son allure et en ses propos, la dénonciation n'en est pas moins agissante, par la volonté de monsieur Vincent. Outre sa propre conscience, qui lui fait un devoir de s'accuser avec un cérémonial qui l'humilie, la délinquante doit redouter les consciences de toutes ses sœurs, qui se dresseront publiquement contre elle si la sienne est défaillante. Sous ces regards multipliés, il faut bien que partout et toujours tout le monde s'entraîne à marcher droit.

On demande pardon, selon le même dispositif, non seulement aux sœurs contre lesquelles on aurait murmuré, mais encore à celles qui auraient entendu ces murmures et qui auraient été atteintes par leur scandale.

Comme saint Vincent vient de vanter l'usage de se demander pardon l'une à l'autre, une sœur dit : « Monsieur, voudriez-vous me permettre de demander pardon présentement à mes sœurs de ce que j'ai murmuré, pensant que quelques-unes dédaignaient de me saluer par les rues, et à celles à qui je m'en suis plainte aussi ? » — « Très volontiers, ma sœur. » — Cette sœur se mit à genoux et toutes les autres avec elle, et elle demanda pardon avec grande humilité, nommant les sœurs l'une après l'autre... » (88)

Ces remèdes, à cause de la violence qu'ils font à la nature, risqueraient d'exposer l'âme la plus généreuse à des impressions amères. Or Vincent de Paul se soucie moins de plier, coûte que coûte, les sœurs sous la contrainte, que d'attacher leurs cœurs aux vertus qui leur font encore défaut. Il prend donc les plus délicates précautions pour que les difficiles attitudes auxquelles il les oblige ne les rebutent pas.

« Si, par infirmité, il arrivait qu'une sœur eût donné sujet de mortification à une autre, elle lui en demandera pardon sur-le-champ, ou du moins au soir avant de se coucher ; et l'autre souffrira de bon cœur cette humiliation, se mettant aussi à genoux, cette pratique étant un bon remède pour guérir promptement l'aversion qu'on aurait causée. » (89)

Tel est le texte de la règle, qui laisse déjà transparaître un évident souci de ne rudoyer personne. Mais, bien plus, sa mise à exécution, telle que Vincent la prévoit, peut donner lieu à des scènes d'une exquise fraîcheur :

« ... Or que doit faire celle à qui on demande pardon ? Elle doit dire : « Ma sœur, je veux croire que vous l'avez fait sans y penser et je vous demande pardon à vous-même de la peine que je puis vous avoir donnée. » Il faut laisser celle qui a fait faute se mettre à genoux la première, (il est juste qu'elle commence), et dire : « Ma sœur, je vous demande très humblement pardon de telle et telle chose. » Et

l'autre doit aussi se mettre à genoux et dire : « Ma sœur, je vous promets que je n'y penserai jamais plus. » Il ne faut pas dire : « Je vous le pardonne », mais qu'on ne veut plus s'en souvenir, et demander pardon de ce que, peut-être, vous avez été la cause de la faute qu'elle a faite. Car, voyez-vous, il peut être qu'elle a autant de peine à vous souffrir que vous à la supporter... » ⁽⁹⁰⁾

Les deux sœurs, celle qui a fait l'offense et celle qui l'a reçue, sont à genoux l'une devant l'autre, cornette contre cornette. Leurs propos s'entrecroisent humbles et doux. L'émulation qui les anime ne vise qu'à mettre le plus de délicatesse possible dans des répliques qui se cherchent, non pour se combattre encore, mais pour se joindre dans un accord cordial, profond et définitif.

Avant d'en arriver aux extrémités d'un éclat dont il faut ensuite réparer les conséquences, deux sœurs qui ne s'aiment pas ont des moyens, non moins efficaces que les précédents, de modifier leurs dispositions. Elles ne sympathisent pas, c'est entendu. Eh ! bien qu'elles se fassent des démonstrations plus alléchantes que si elles sympathisaient effectivement : l'affection finira bien par suivre les témoignages anticipés qu'elles s'en donnent :

« ... Quand vous ressentez quelque peine à parler à une sœur qui vous aura fait quelque déplaisir, vous devez tâcher de ne lui en rien communiquer, mais lui sauter au col, l'embrasser, lui témoigner l'affection possible et lui dire : « Ma chère sœur ! » Si vous reconnaissez qu'elle ait peine à vous supporter : « Peut-être que je n'ai pas vécu de telle sorte que j'aie donné lieu de croire que je suis votre sœur. Ah ! je vous demande pardon des peines que je puis vous avoir données et je veux dorénavant vous rendre tout le service que je pourrai. » Si vous agissez de la sorte, celle qui avait de l'aversion pour vous sera gagnée. Si vous avez peine à cela, ne laissez pas de le faire... Dès que vous sentez quelque petite altération dans votre esprit ou que quelqu'une témoigne se retirer de l'amitié qui doit être en vous, il faut la prévenir et lui dire avec ouverture de cœur : « Ma sœur, si vous saviez comme quoi je vous aime et comme Dieu me le commande ! Aimez-moi de même, je vous en prie. » Si la sœur n'entend ce langage la première fois, témoignez-lui la même chose une autre fois et Dieu permettra qu'elle s'adoucira. » ⁽⁹¹⁾

Malgré l'antipathie qui voudrait empêcher leur passage, les marques de la plus affectueuse tendresse se multiplient. Le cœur hésite cependant à les ratifier, car Vincent reconnaît qu'on peut avoir « peine » à les adresser à leur destinataire. Dans ce désaccord initial entre les paroles et les dispositions intimes, ne risque-t-on pas d'encourir le reproche de dissimulation ?

Saint Vincent s'en rend compte, mais il maintient quand même sa ligne de conduite. Il la renforce même, quand il croit entendre

l'objection de ses filles : « ... Mais, Monsieur, je dirais bien cela de bouche, mais je ne le sens pas dans le cœur ; au contraire, j'ai peine à le dire. — N'importe ; ne laissez point pour cela de le faire... » ⁽⁹²⁾

Il estime qu'il n'y a pas de dissimulation à agir de la sorte. L'explication qu'il développe dans une autre circonstance, lorsqu'il demande de « paraître le visage riant quand on a le cœur bien triste », vaut pour les deux cas :

« ... Comment faire... pour paraître le visage riant quand on a le cœur bien triste ? O mes filles, je vous le dis, que votre cœur soit dans la joie ou non, n'importe, pourvu que votre visage soit gai. Ce n'est pas dissimulation, car la charité que vous avez pour vos sœurs est dans la volonté ; si vous avez la volonté de leur agréer, cela suffit pour que votre visage puisse manifester la joie... C'est ainsi, mes filles, que les vertus s'acquièrent... » ⁽⁹³⁾

Que le visage soit plus engageant que le cœur, ou que les attitudes soient sensiblement plus affectueuses que les sentiments, « ce n'est pas dissimulation... car la charité est dans la volonté ». C'est pourquoi monsieur Vincent décide que la volonté mènera avec résolution, et par suite avec sincérité, sa difficile entreprise. Il veut qu'elle détermine une sympathie foncière et franche de toute l'âme. Il n'admet donc pas que son effort s'arrête à mi-chemin, parmi les airs cauteleux de fausse douceur. Si le cœur proteste contre la pression de la volonté « la première fois », qu'elle la maintienne néanmoins : « une autre fois » il « s'adoucir » tout à fait.

Au surplus, en se comportant de cette sorte, sans plus s'inquiéter, elle fera preuve de sagesse. Les Filles de la Charité en reçoivent cette garantie : « ... Que de choses ne fait-on pas contraire aux sentiments que la répugnance de la nature produit !... Si chacun faisait paraître les sentiments déraisonnables qu'il a, vous en verriez de belles !... » ⁽⁹⁴⁾

Dans l'application des remèdes les plus énergiques que Vincent de Paul emploie pour guérir les sœurs de leurs défauts, il introduit une mansuétude qui s'attache à prévenir toute amertume. Cette mansuétude se formule aussi en règles de conduite, et elle donne ses justifications :

« Si vous parlez ou reprenez avec passion, vous frappez et blessez votre sœur. Elle conçoit de l'aversion contre vous, trouve tout ce que vous dites ou faites mauvais, pense qu'elle ne fait rien à votre gré : vous lui faites horreur... » ⁽⁹⁵⁾

Selon ce langage, le simple souci de ne dresser personne contre soi, indépendamment de motifs plus hauts, doit déjà porter les sœurs à se traiter avec patience. Ainsi parle la prudence. Et la plus élémentaire justice confirme son avis : « ... Si vous regardez votre prochain de

l'œil dont vous voudriez être regardées, dit saint Vincent aux Filles de la Charité, vous ne trouverez jamais qu'il a tort ; au contraire il vous paraîtra toujours avoir raison... » ⁽⁹⁶⁾

Ce conseil de traiter autrui comme elles voudraient être traitées elles-mêmes, est donné aux sœurs une autre fois, à propos du support mutuel, avec un sens psychologique très averti : « ... Il faut... vous résoudre à vous supporter. Chacune a ses défauts et a besoin d'être supportée... Voyez-vous, nous sommes si fragiles que, si bien nous n'avons pas besoin d'être supportés à cette heure, tantôt nous serons dans une autre disposition, où nous aurons besoin non seulement d'être supportés mais de nous supporter nous-mêmes, parce que la roue qui tourne n'a pas plus de mouvement qu'il n'y a de vicissitude en notre esprit. Si nous sommes gais à présent, tantôt nous serons tristes et rarement nous trouvons-nous en même disposition. Vous éprouverez donc cela, mes sœurs. C'est pourquoi donnez-vous à Dieu pour pratiquer le support... » ⁽⁹⁷⁾

Plus haut encore que l'appel émouvant d'une sagesse humaine très renseignée et profondément sincère, Vincent de Paul entend la voix de Jésus-Christ qui commande la mansuétude et en définit la nature : « ... Pourquoi se supporter ? se demande-t-il. C'est qu'en ce faisant, on accomplit la loi de Jésus-Christ... Mais qu'est-ce que supporter ? C'est... se faire tout à tous, compatir aux peines du prochain. Ma sœur est malade ; je suis malade avec elle. Ma sœur est triste ; je suis triste avec elle... » ⁽⁹⁸⁾

Tout pénétré de cette doctrine évangélique sur la mansuétude, saint Vincent l'applique en toute occasion dans la conduite des sœurs. Mû par elle, non seulement il tempère la rigueur de ses sévérités, mais il diffère, autant que possible, d'en faire usage.

Au cours d'une conférence qui a dénoncé les dangers de la paresse dans le service de Dieu, il s'est montré particulièrement catégorique pour menacer cette tiédeur des malédictions divines. Il entendait par là stimuler les bonnes volontés assoupies. Mais voici qu'une sœur, remuée par ses invectives, l'interrompt et le prie d'intercéder pour elle auprès de Dieu, car elle se reconnaît coupable. Le conférencier, tout à l'heure sévère et redoutable, discerne le bon vouloir de la pauvre fille, la sincérité de son mouvement, de son repentir. C'en est assez : sur-le-champ il la rassure, lui rend confiance en elle-même, comme en la bonté longanime de Dieu : « ... Eh bien ! ma sœur, ... vous tombez, parce que vous êtes faible et vous vous relevez, par ce que vous venez de faire. Ayez confiance en Dieu, qui vous donnera la force de supporter vos peines. C'est ce que je lui demande de tout mon cœur et pour vous et pour nous » ⁽⁹⁹⁾

A l'égard de sœurs qui retombent toujours dans les mêmes écarts, mais qui renouvellent chaque fois leurs bons desseins de les éviter à la

prochaine occasion, il estime qu'il faut être d'une inlassable patience. On n'a pas le droit de les rebuter :

« ... Il y a des personnes qui s'accusent toute leur vie et qui ne s'amendent jamais ; jamais on ne les voit avancer d'un pas, jamais se corriger de rien, toujours promptes, toujours fâcheuses, toujours brouillonnes... C'est pourtant fort mal de les rebuter... Et pour le regard de celles qui, par malheur, ne s'amenderaient point... il ne faut pas qu'elles cessent de continuer... » ⁽¹⁰⁰⁾

Cette indulgence tire appui, d'une part d'une grande connaissance de l'universelle faiblesse des hommes, d'autre part de la certitude que la douceur est plus apte que l'aigreur à corriger les défauts.

Saint Vincent ne craint pas de dire en effet qu'« il est bien difficile qu'on ne tombe parfois, même les plus vertueux... » ⁽¹⁰¹⁾ Et, dans une autre circonstance, il donne aux Filles de la Charité cet avis : « ... Si nous excusons ces fautes de nos sœurs, nous attirerons leur confiance et les pourrions corriger avec plus de fruit que si... nous les reprissions aigrement... » ⁽¹⁰²⁾

Dans la formation des sœurs, la sévérité de Vincent de Paul secoue, quand il le faut, des attentions incertaines. Elle sait les impressionner vivement, les ressaisir énergiquement. Mais elle s'interdit soigneusement d'aigrir les âmes et de les rebuter. Dès que le choc de la sévérité, ou le charme de la mansuétude, les a rendues attentives, le Maître s'emploie à gagner leur confiance pour les amener aux vertus de leur vocation. Au jugement de monsieur Vincent, la rudesse échouerait dans cette tâche à laquelle, pour sa part, il consacre beaucoup de patiente douceur.

Le ton de bonhomie qu'il sait prendre à merveille, pour intéresser ses auditrices, est encore une forme de cette conquérante douceur.

Il sait bien qu'il n'est pas agréable de s'accuser en public, à genoux, de ses manquements à la règle de la communauté. Une historiette, contée bien à propos, contribuera peut-être plus efficacement que des arguments austères à rallier, en faveur de cette pratique, les suffrages des sœurs. Vincent se fera donc conteur :

« ... Saint Dominique vit un jour le diable, auquel il dit : « Viens ça, que fais-tu là ? » Cet esprit malin répondit : « Je fais mon office ; je vais partout, et partout je gagne quelque chose ; je gagne à l'église par les distractions dans les prières ; je gagne à table par le plaisir que l'on prend aux viandes ; je gagne en la conversation ; enfin je gagne partout ; et il n'y a qu'un misérable lieu où je perds tout. » — « Je te commande, de la part de Dieu, lui dit ce saint, de me dire quel est ce lieu-là. » — « C'est, dit-il, au chapitre où l'on s'accuse de ses fautes bien humblement... » ⁽¹⁰³⁾

Il est clair, dans ces conditions, que les sœurs se sentaient pressées bien davantage encore de battre très consciencieusement leur coulpe,

malgré toutes les répugnances que pouvait ressentir la nature. Et pour qu'elles ne se mettent jamais en tête de rien faire par caprice, une autre histoire leur est détaillée, édifiante à souhait, et tout à fait capable de les incliner à demander soigneusement conseil en chacune de leurs entreprises :

« ... J'ai connu, leur dit saint Vincent, un conseiller de la cour qui avait été huguenot et qui, depuis qu'il s'était converti, était arrivé à une grande perfection. Tout conseiller qu'il était et âgé, il ne faisait jamais rien sans prendre conseil. S'il n'avait personne, il appelait son laquais : « Viens ça, petit Pierre, j'ai une telle affaire ; que penses-tu que je doive faire là-dessus ? » Son laquais lui répondait : « Monsieur, il me semble que vous feriez bien de faire comme cela. » — « Va, Pierre, tu as raison, je suivrai ton conseil. » Et il m'a dit qu'il éprouvait que Dieu donnait une telle bénédiction là-dessus que les choses qu'il faisait de cette sorte réussissaient à bien. » ⁽¹⁰⁴⁾

Les sœurs pourraient oublier les termes des recommandations qui leur faisaient une obligation de se défier de leur propre jugement ; mais l'anecdote ne s'évanouirait pas aussi facilement. Les avis qu'elle appuyait bénéficieraient de sa durable stabilité, tout en recevant de l'exemple qu'elle proposait une force nouvelle.

Avec la même bonhomie qu'il mettait dans ses historiettes, Vincent de Paul tirait parti de toutes les raisons qu'il jugeait capables d'agir sur les sœurs. Il n'exigeait pas toujours qu'elles fussent sublimes. Il lui suffisait parfois qu'elles fussent simplement pratiques.

Pour attacher ses filles à leur compagnie, et les convaincre qu'elles y sont largement récompensées des sacrifices qu'elles ont consentis afin d'y entrer, il leur tient ce langage très réaliste : « ... N'est-il pas vrai, mes sœurs, que toutes, tant que vous êtes, vous avez votre vie assurée ? Dieu a mis un fonds pour pourvoir à vos nécessités et vous a retirées des soins de la vie. Les gens mariés ont mille soucis : comment ils passeront l'année et pourront subvenir à leur ménage. Pour un père et une mère et quelque maison que vous avez quittés, vous en avez trouvé plusieurs, et vous avez plus de sœurs que vous n'en auriez jamais eues dans le monde...

« ... Voyez le grand plaisir qu'il y a à servir Dieu. « Il m'assure, pouvez-vous dire, de ma vie ; je serai vêtue et nourrie. Je n'ai point de souci pour cela. Quant au plaisir que j'ai de servir Dieu en servant les pauvres, il est plus grand que celui que toutes les personnes mariées peuvent avoir... » ⁽¹⁰⁵⁾

A la fin, l'exhortation de monsieur Vincent retourne à ses considérations habituelles : les sœurs sont heureuses de « servir Dieu en servant les pauvres. » Mais jusque-là elle se tient résolument sur un plan d'ordre utilitaire. C'est ainsi que les avantages du vivre et du couvert, tels qu'ils sont assurés sans tracasseries par la compagnie, sont

confrontés victorieusement avec les soucis du ravitaillement, qui pèsent sur des mères de famille, jadis compagnes des Filles de la Charité. Les sœurs n'ont pas à regretter ce qu'elles ont quitté. Qu'elles bénissent plutôt Dieu du soin qu'il a pris d'elles.

Puisque les renoncements ont de solides compensations, saint Vincent ne se fait pas scrupule de les mettre en évidence pour maintenir les sœurs en direction de la sainteté. Sur ce chemin, elles finiront bien par dépasser l'étape où de tels encouragements ont besoin d'être aussi nettement formulés. Mais leur Maître a le sens de la réalité, et il sait adapter ses leçons aux capacités de son auditoire.

Dans sa toute simple bonhomie, Vincent de Paul accepte volontiers de se mettre lui-même en scène, de proposer ses propres exemples, afin que, gagnées par eux, ses auditrices s'engagent d'un meilleur cœur dans la voie qu'il leur indique.

Leur parlant de leur devoir de se demander pardon les unes aux autres, il leur fait cette confidence qui contribuera à les décider : « ... Je l'ai fait encore aujourd'hui à la répétition d'oraison. Je me suis souvenu que j'avais parlé hier à deux, ou à trois, avec suffisance. J'en ai demandé pardon et ai reconnu devant toute la compagnie que j'étais la cause de tous les maux qui se faisaient dans la Mission... » ⁽¹⁰⁶⁾

Les exemples de saint Vincent ne se contentaient pas de se raconter après coup aux sœurs ; ils se dressaient parfois devant elles dans leur vivante réalité. Elles étaient alors directement impressionnées par eux, sans que nul intervalle ne les en séparât ; et elles en recevaient une immédiate et décisive impulsion.

Monsieur Vincent termine une conférence sur les règles par ces paroles : « ... Je prierai Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous donner lui-même sa sainte bénédiction et n'en prononcerai point les paroles aujourd'hui, parce que les fautes que j'ai faites à votre égard m'en rendent indigne. Je prie donc Notre-Seigneur que ce soit lui. » ⁽¹⁰⁷⁾

La sœur qui nous a conservé cet entretien fait suivre cette citation de quelques renseignements fort précieux : « ... Sur ce, dit-elle, il baisa la terre. Ce que voyant, Mademoiselle et toutes nos sœurs, affligées de ce qu'il ne voulait point donner sa bénédiction, le supplièrent plusieurs fois avec tant d'instance et d'importunité qu'à la fin il céda. » ⁽¹⁰⁸⁾

Evidemment, les témoins de cette scène ne pourraient pas facilement l'oublier. Bien longtemps, aux heures où l'humilité leur serait plus difficile, elles verraient apparaître devant elles monsieur Vincent prosterné jusqu'à terre, le front touchant le sol. Et cette vision les presserait, avec plus de puissance que les meilleurs discours, de ne pas s'écarter de la voie du total détachement.

Les exemples formateurs du Maître n'agissaient pas toujours avec

un pareille intensité. Ils étaient parfois plus discrètement persuasifs que profondément émouvants.

C'était l'usage, aux Conseils des Filles de la Charité, que chacune donnât son avis sur les questions mises à l'étude. Mais les interrogations commençaient par les dernières venues. Or un jour une bonne fille, qui n'avait jamais pris part à « la petite assemblée », fut invitée la première par monsieur Vincent à faire connaître sa manière de voir. Bien poliment, bien humblement aussi, la sœur faisait « difficulté de parler la première. » Il fallait arriver à la décider cependant. Toutefois son très honoré Père se garda bien de lui révéler la véritable raison du singulier honneur qui lui était fait. « Ma sœur, dit-il, c'est à vous à parler ; l'on en use de la sorte de commencer par celle que l'on a fait asseoir à main droite. »

La sœur qui a fixé la relation de cette réunion ajoute ce commentaire : « Par là il évitait de lui dire que c'étaient les dernières que l'on faisait parler les premières. D'où nous devons tirer exemple de ne pas humilier les personnes à qui nous parlons. Ce qui s'est toujours remarqué dans les entretiens et conférences de notre très honoré Père, comme aussi, pour l'ordinaire, dans les communications particulières. » ⁽¹⁰⁹⁾

Saint Vincent voulait qu'à son exemple les sœurs missent dans leurs rapports toute la délicatesse possible. C'était une véritable vie de famille qu'il voulait établir entre elles. Elles seraient ainsi beaucoup plus aisément retenues dans leur vocation, puisque leurs âmes s'y dilateraient et y trouveraient un bonheur réconfortant. Mais en outre elles s'imprégneraient d'une douceur qu'elles conserveraient ensuite au dehors, particulièrement dans le service des pauvres. La cause de Dieu gagnerait certainement à ce rayonnement qui émanerait d'elles.

La compagnie elle-même est invitée à prendre l'initiative de cette vie de famille que doivent pratiquer entre elles toutes ses adhérentes. Il lui est recommandé de se conduire en mère à l'égard des sœurs.

Il est entendu qu'en cas de maladie il faut « éviter la trop grande tendresse et se contenter du traitement qu'on fait aux pauvres. » Toutefois « si quelqu'une, à cause de ses infirmités ou de l'âge ou trop grande faiblesse de corps, a besoin de quelque chose de plus, la Charité... doit avoir égard à cela... »

Ces remarques, d'ordre pratique, amènent une profession de foi très explicite : « ... La compagnie est une bonne mère qui traite les infirmes comme infirmes. Et tout ainsi qu'une mère se comporte avec beaucoup plus de tendresse et de compassion auprès de son enfant malade qu'envers ceux qui se portent bien, ainsi la Charité doit avoir égard aux personnes qui sont impuissantes pour suivre le commun... »

Si la compagnie ne comprenait pas son devoir de s'adapter maternellement aux besoins de chacune, elles mériterait une condamna-

tion dont le langage plein de verdeur de saint Vincent laisse entendre qu'elle serait la sévérité : « ... Les personnes infirmes, conclut-il, ont besoin de quelque soulagement particulier ; sans cela ce serait une boucherie... »

Mais il n'y a pas lieu de craindre que cette condamnation soit jamais portée, car « la compagnie est une mère qui sait bien faire distinction entre ses enfants malades et ceux qui se portent bien. » ⁽¹¹⁰⁾

Placées dans ces conditions très favorables à l'esprit de famille, les Filles de la Charité sauront se conduire de façon bien fraternelle les unes vis-à-vis des autres.

« ... Les anciennes doivent encourager les nouvelles... Quand elles les rencontrent, elles leur doivent toujours dire quelque mot, comme par exemple : « Eh bien ! ma sœur, êtes-vous bien fervente ? Aimez-vous bien l'oraison et toutes les pratiques de nos petits règlements ? Ayez bon courage. Où en êtes-vous ? Commencez-vous à vous accoutumer à notre vie ?... » ⁽¹¹¹⁾

L'accueil des anciennes, ainsi compris, ne peut que donner confiance aux nouvelles et les attacher fermement, dès leurs premiers pas, à la compagnie, à sa réconfortante fraternité, à ses attrayantes vertus.

Le vœu du fondateur est que dans la grande famille qui s'inspire de son esprit, il y ait entre les sœurs autant d'affection qu'entre les membres de la famille naturelle.

« ... N'est-il pas vrai, mes sœurs, interroge-t-il, que vous avez autant d'affection l'une pour l'autre que si c'étaient vos propres sœurs ?... » ⁽¹¹²⁾

Dans ce milieu où le support mutuel et le cordial respect sont de règle, les Filles de la Charité s'entraîneront inlassablement à la pratique du difficile et incessant dévouement qu'elles doivent consacrer à tous ceux qui attendent leurs services. Leur activité charitable y accumulera son indispensable énergie. Elle y réparera ses déperditions.

« ... Il faut donc, prescrit le Maître, que vous soyez toutes douces et cordiales, et une école de toutes vertus... Entre vous autres vous devez avoir une grande union... ; car comment, mes chères sœurs, pourriez-vous exercer la charité et la douceur envers vos pauvres, si vous ne l'aviez en vous passées ?... » ⁽¹¹³⁾

Les sœurs comprennent si bien cette opportune leçon que l'une d'elles s'écrit un jour : « Mon Père, il me semble qu'il n'y a nulle peine, telle qu'elle puisse être, à servir les pauvres, pourvu que l'union et le support soient au dedans. » ⁽¹¹⁴⁾

Toute dissemblance, au jugement de Vincent de Paul, risquait de compromettre la bonne intelligence qui devait exister entre les sœurs. C'est pourquoi il travailla toute sa vie à maintenir dans leur compagnie une complète uniformité.

Il justifie lui-même cette ligne de conduite : « ... Ce qui maintiendra

l'amour entre vous, explique-t-il à ses filles, ce sera la ressemblance ; car on a de l'affection pour les choses qui ont quelque rapport à nous ; et la ressemblance engendre l'amitié, comme la singularité cause la division... » (115)

La règle, qui soumet à chaque moment les sœurs à sa puissante influence, est justement voulue de « Notre-Seigneur » pour qu'elles aient toutes « un même cœur, même jugement, même volonté, et que toutes tendent à une même fin... » (116)

Ces principes généraux sont appliqués, en pratique, jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences.

Une sœur « s'est acheté une cape sans permission et va avec cela. » Saint Vincent en éprouve un réel émoi : « Pensez-vous, remarque-t-il, qu'il fait beau voir cette fille avec sa sœur : l'une avec sa coiffure ordinaire et l'autre avec cette cape !... Si l'on n'y prenait garde, on ne verrait plus d'uniformité et ce serait la fin de la compagnie... » (117)

Il n'est pas davantage permis d'apporter une dérogation aux usages établis pour l'ordonnance des repas. En conséquence, les sœurs d'Arras « se passeront de boire de la petite bière... pour être uniformes aux autres ». Qu'elles se désaltèrent comme toutes les sœurs, qui « ont l'avantage de savoir faire de l'eau douce qui bonifie toute autre eau... » (118)

Cette règle de l'uniformité est si absolue qu'elle régit même la fréquence des communions individuelles. « ... Survient-il quelque fête de dévotion particulière, où... la communauté ne communie pas, il ne faut pas communier non plus... » (119)

Les sœurs « communieront les dimanches et fêtes, et non plus souvent, sans la permission du... supérieur. »

Cette première réglementation protège déjà l'uniformité. Mais pour qu'elle soit mieux garantie encore, saint Vincent énumère lui-même les fêtes où la communion peut se faire sans permission spéciale. « ... Il faut savoir que c'est aux fêtes principales, comme celles de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des apôtres, du saint qu'on a pour patron, du patron du lieu ; et à ces fêtes on peut ajouter le jour où l'on a pris l'habit, ou celui où l'on est entré en la compagnie, celui du saint du mois, le jour où l'on a fait les vœux... Voilà les jours où vous devez communier. Mais il faut se contenter de cela ; faire le contraire, c'est vouloir être plus capable que les autres ; ce qui ne se peut sans orgueil... »

Toutes les précautions ont été prises : les sœurs ne communieront pas plus souvent les unes que les autres, et, sur ce terrain comme sur tous les autres, l'uniformité sera sauvegardée. Cependant Vincent n'est pas encore complètement rassuré : si les mesures qu'il vient de préciser provoquaient un discret étonnement chez l'une ou l'autre des Filles de la Charité, l'uniformité des esprits serait compromise. Le

maître éprouve donc le besoin d'insister pour convaincre tout son auditoire, après lui avoir fixé sa ligne de conduite :

«... Ressouvenez-vous, mes sœurs qui pourriez être portées du désir de communier plus souvent, qu'il y a eu des saints qui ne communiaient que tous les huit jours, d'autres tous les mois, d'autres une fois en un an, d'autres jamais ; et ils n'ont pas laissé d'être saints. Sainte Marie l'Egyptienne communiait-elle dans son désert ? Point du tout... » ⁽¹²⁰⁾

Antérieurement déjà, pour contenir les désirs de communions plus fréquentes, par lesquels l'uniformité était mise en péril, Vincent de Paul avait dit aux sœurs : « Se confesser et communier les dimanches et fêtes principales et non plus souvent sans permission du directeur... Je sais bien qu'il pourra y en avoir plusieurs qui souhaiteront davantage ; mais pour l'amour de Dieu mortifiez-vous en ce sujet et pensez qu'une communion spirituelle bien faite aura quelquefois plus d'efficace qu'une réelle. »

A cet argument, par lequel il voulait apaiser les impatiences de « plusieurs » Filles de la Charité, il en avait ajouté immédiatement un autre, toujours dans le même dessein : « ... Je vous dirai volontiers que les communions trop fréquentes ont été cause de grands abus, nos pas à cause de la sainte communion, mais par les mauvaises dispositions que souvent l'on y apporte. C'est pourquoi, mes filles, je vous prie de ne point communier plus souvent sans la permission de votre directeur. » ⁽¹²¹⁾

Saint Vincent veut que les communions des sœurs soient soumises à une cadence uniforme, comme leurs vies dont elles sont l'aliment. Il veut à ses filles « même cœur, même jugement, même volonté », pour que toutes leurs énergies, fondues en une impulsion unique, « tendent à une même fin ». La compagnie que n'affaiblirait aucune discordance pousserait vers Dieu, avec puissance, les hommes parmi lesquels elle exercerait son action.

C'est avec ferveur que le fondateur des Filles de la Charité appelle de ses vœux la réalisation de cette féconde uniformité. « ... Il n'y aurait, affirme-t-il, rien de plus beau au monde... que la compagnie des Filles de la Charité si elle était dans une telle uniformité que partout où elle est établie, rien ne se fit qui ne fût conforme à ce qui se pratique dans cette maison... » ⁽¹²²⁾

Ce disant, il fixe les yeux sur la maison mère et sur toutes ses filiales de France et de l'étranger ; et toutes ensemble elles lui apparaissent comme un corps vivant, bien constitué et de vigoureuse santé, où du cœur jusqu'aux extrémités circule harmonieusement un même sang porteur d'une même vie.

Que les sœurs entendent son appel et que, dans une totale désappropriation personnelle, elles se donnent aux vertus de la compagnie : en

retour, il leur promet immédiatement un inexprimable bonheur qui les dédommagera, de façon surabondante, de tous leurs sacrifices. Comme ce bonheur est manifestement le sien, les sœurs le croient sur parole et s'engagent à sa suite.

Leur soumission leur vaudra tout d'abord la paix intérieure, qui est la condition du bonheur : « ... Personne dans le monde n'est aussi content que ceux qui vivent dans l'obéissance... Voilà... deux choses que nous apporte la soumission : une grande tranquillité d'esprit et la grâce de faire la volonté de Dieu... » ⁽¹²³⁾

Les aspirations des sœurs, orientées dans la seule direction de Dieu, ne connaissent pas les troubles des partages intimes. Leurs âmes obéissantes sont sereines. Et leurs cœurs sont joyeux, car leur universel détachement les met à l'abri des déchirements inévitables qui font souffrir le commun des mortels. « ... Celles qui ne tiennent à rien... sont toujours contentes, ne craignent rien et vont toujours la tête levée par le grand chemin de la vertu... » ⁽¹²⁴⁾

Dans cette paix joyeuse du détachement, les sœurs goûtent l'intime satisfaction de plaire à Dieu, auquel elles offrent, par amour, leur absolu renoncement : « ... Quel bonheur, entendent-elles souvent répéter, de pouvoir plaire à Dieu !... L'on prend un singulier plaisir à plaire aux personnes que l'on aime... » ⁽¹²⁵⁾

Non seulement elles sont agréées de Dieu, qui les trouve à sa convenance. Mais, bien plus, il est attentif à tous leurs actes, il se complaît en eux. Pour s'en convaincre, elles sont invitées à méditer cette pensée : « ... Dieu me voit, il se plaît à ce que je fais... » ⁽¹²⁶⁾

Cette assurance, qu'elles reçoivent religieusement de monsieur Vincent, intensifie leur bonheur : il s'approfondit à la mesure des complaisances de l'Eternel.

Il puise en outre dans leurs convictions chrétiennes une allégresse que soutient toute la ferveur de l'Evangile. Les Filles de la Charité n'ont pas le droit d'ignorer que leurs actes, faits par amour pour Dieu, reproduisent les actes du Fils de Dieu lui-même. Elles font ce qu'a fait Jésus-Christ. Leur très honoré Père prend plaisir à le leur expliquer, car il sait qu'elles seront fort heureuses de le bien comprendre. Qu'elles sachent donc « que leur bonheur consiste à suivre l'exemple du Fils de Dieu et à vivre, autant qu'il est possible, comme il a vécu sur la terre... » ⁽¹²⁷⁾

Vincent de Paul use de comparaisons afin de faire mieux saisir à ses filles la nature du bonheur qu'elles peuvent goûter dans l'entière soumission aux volontés divines, à l'exemple de Jésus-Christ.

Il établit une similitude entre cette plénitude de paix et le rassasiement d'un banquet : « ... Ah ! mes chères sœurs, s'écrie-t-il, y a-t-il consolation plus grande que de faire la volonté de Dieu ? Vous le

savez, vous qui êtes dans la pratique, c'est un continuel banquet... » ⁽¹²⁸⁾

Les joies de l'enfance heureuse, ou bien encore des épousailles, présentent aussi des ressemblances qui sont retenues : « ... Les Filles de la Charité sont plus agréables à Dieu, quand elles s'acquittent bien de leur devoir, qu'un enfant bien aimé ne l'a jamais été à son père ni à sa mère. Combien belles les âmes qui sont honorées de cette grâce gratifiante ! Qu'elles sont heureuses, qu'elles doivent augmenter de vertu en vertu, pour se rendre de plus en plus agréables à leur Epoux. » ⁽¹²⁹⁾

Souvent une expression imagée cherchait seule à rendre compte de la joie qui était offerte aux sœurs. Parfois aussi le Maître renonçait à faire saisir son intensité ; et cette impuissance, qu'il avouait, attirait peut-être davantage les auditrices vers l'inexprimable félicité qui ne pouvait se définir, tant elle était grande.

Saint Vincent veut que les sœurs sachent « qu'il y a une certaine suavité que Dieu répand dans les choses rudes et désagréables d'elles-mêmes, quand elles sont prises pour son amour, qui ne se peut expliquer... Ceux qui vivent délicieusement ne sont pas capables de concevoir cela ; il n'y a que ceux qui se mortifient comme il faut... » ⁽¹³⁰⁾

Les âmes mortifiées « jouissent... d'une consolation incroyable... Il est doux de se mortifier quand on pense que par ce moyen on plaît à Dieu... » ⁽¹³¹⁾

Ces suavités et ces consolations incroyables, qui ne peuvent s'expliquer, se laissent cependant quelque peu deviner à travers les descriptions approximatives qui en sont données aux Filles de la Charité.

« ... Mes sœurs, leur est-il dit, cette mortification ou privation que vous faites n'est pas seule ; elle est accompagnée du désir de plaire à Dieu ; et cet acte étant fait pour l'amour de Dieu, il attire ses caresses et les remplit d'une consolation bien plus grande que celles dont elles se sont privées. Et ainsi les mortifications ne leur sont pas pénibles. Quelles consolations plus grandes croyez-vous qu'on puisse avoir que lorsqu'on pense qu'on fait une action qui plaît à Dieu ! On ressent alors une joie et consolation si grande qu'il n'y en a point de semblable... » ⁽¹³²⁾

Les caresses et les consolations divines sont accordées aux cœurs courageux qui se soumettent aux privations et aux mortifications, en récompense de leur abnégation. Mais les cheminements de ces consolations n'échappent pas complètement à l'observation de monsieur Vincent. Il les voit sourdre de la pensée « qu'on fait une action qui plaît à Dieu ». C'est de l'épanouissement de l'âme, consécutif à cette pensée, que Dieu se sert pour départir ses caresses à ceux qu'il aime.

Il n'est pas de joie comparable à celle qu'apporte à l'âme la double

assurance de plaire à Dieu et d'être aimée de lui. Elle est proprement inexprimable. Sa seule perspective enthousiasme Vincent de Paul.

Lorsque les sœurs sont en mesure de reconnaître qu'elles ne veulent « que ce que Dieu veut », elles sont capables de ressentir « une joie, une paix intérieure et un certain contentement qui ne se peuvent exprimer » (133)

Quant à leur Père, dans l'exaltation du bonheur que lui cause leur charité, il en vient à s'écrier à trois reprises : « Oh ! béni soit Dieu, béni soit Dieu, béni soit Dieu, mes chères sœurs !... Que notre condition est sainte !... »

Cette condition, en effet, met les Filles de la Charité en état « d'exposer » leur vie pour le prochain, par amour pour Dieu. Qu'elles bénissent donc le Seigneur, et qu'elles soient convaincues de leur bonheur autant que saint Vincent, qui s'écrie encore : « Oh ! que vous êtes heureuses ! » (134)

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs d'insister outre mesure pour les persuader que leur sort est enviable. Elles sont si bien attachées à leur compagnie, que celles qui s'en éloignent ne peuvent pas échapper à son emprise, malgré leur désertion. Leur attention est constamment ramenée vers elle par un attrait d'une extraordinaire puissance.

Monsieur Vincent s'en porte garant en termes saisissants qui veulent affermir la fidélité des sœurs, en évoquant les incoercibles remords de celles qui font défection : « ... Ne voyons-nous pas que celles qui sont sorties de votre compagnie sèchent sur pied ? Elles sèchent, mes filles, elles sèchent, je le sais certainement... Elles font des poursuites incroyables pour y rentrer. Elles emploient monsieur celui-ci, madame celle-là, un tel Père et tout ce qu'elles peuvent trouver de connaissances. Elles s'informent toujours sous main de ce qui se passe dans la maison et des sœurs qu'elles ont connues ; elles demandent où est une telle et celle-là et cette autre... Ce que vous faites leur donne ce remords ; cela les tyrannise et les ronge de déplaisir. J'en sais qui n'ont ni bien ni joie, et la plupart en sont là... » (135)

L'empreinte reçue à la compagnie des Filles de la Charité était indélébile. Au contact de saint Vincent, et sous sa direction, les sœurs s'éprenaient si bien des vertus de leur vocation qu'elles en conservaient encore l'attrance, même après que le poids leur en avait paru trop lourd.

Vincent de Paul entendait que les mortifications et les exercices spirituels devaient mettre ses filles en état de répondre aux appels successifs de Dieu qui voulait leur progressive sanctification. Mais dans leur effort pour unir de plus en plus leur volonté à la volonté divine, elles trouvaient en lui un merveilleux auxiliaire. Les ressources de son esprit et de son caractère, mobilisées au profit de cette formation par sa foi, constamment stimulées et tenues en éveil par

elle, multipliaient leurs industries pour que les sœurs fussent entièrement placées sous la dépendance de Dieu et servissent parmi les hommes les desseins de sa bonté.

Les hommes, bien souvent, donnent aux Filles de la Charité le nom de Filles ou Sœurs de saint Vincent, et c'est justice : car il les a marquées à son effigie.

RÉFÉRENCES

1 : XII, 300. — 2 : V, 634. — 3 : XIII, 755. — 4 : IX, 354. — 5 : VI, 190. — 6 : IX, 399. — 7 : IX, 399. — 8 : XIII, 681. — 9 : IX, 81. — 10 : IX, 274. — 11 : IX, 262-63. — 12 : IX, 606. — 13 : X, 382. — 14 : X, 549-50. — 15 : IX, 133. — 16 : X, 314. — 17 : X, 697. — 18 : IX, 497. — 19 : IX, 92. — 20 : IX, 542. — 21 : X, 40. — 22 : X, 119. — 23 : X, 90. — 24 : X, 48. — 25 : X, 48. — 26 : X, 473. — 27 : X, 482. — 28 : IX, 115. — 29 : X, 205. — 30 : X, 205. — 31 : X, 552. — 32 : X, 550. — 33 : IX, 457. — 34 : IX, 689. — 35 : IX, 2. — 36 : IX, 533. — 37 : IX, 274. — 38 : X, 482. — 39 : IX, 516. — 40 : X, 542. — 41 : X, 545. — 42 : IX, 405. — 43 : IX, 583. — 44 : IX, 648. — 45 : IX, 329. — 46 : X, 145. — 47 : X, 524. — 48 : IX, 270. — 49 : IX, 447. — 50 : X, 566. — 51 : X, 488. — 52 : IX, 577. — 53 : X, 193. — 54 : X, 472. — 55 : IX, 19. — 56 : IX, 370. — 57 : X, 386. — 58 : X, 462. — 59 : X, 82. — 60 : X, 487. — 61 : IX, 488. — 62 : X, 373. — 63 : X, 168. — 64 : IX, 71. — 65 : X, 706. — 66 : IX, 462. — 67 : XIII, 683. — 68 : IX, 709. — 69 : IX, 603. — 70 : IX, 676. — 71 : X, 295. — 72 : X, 167. — 73 : IX, 443. — 74 : X, 321-22. — 75 : X, 324. — 76 : IX, 640. — 77 : IX, 668. — 78 : X, 518-19. — 79 : X, 340-41. — 80 : X, 460. — 81 : X, 89. — 82 : IX, 38. — 83 : X, 309. — 84 : X, 169. — 85 : X, 35. — 86 : X, 166. — 87 : IX, 370. — 88 : IX, 106. — 89 : X, 467. — 90 : X, 471. — 91 : X, 464. — 92 : X, 464. — 93 : IX, 158. — 94 : IX, 159. — 95 : IX, 577. — 96 : IX, 567. — 97 : X, 562. — 98 : X, 562. — 99 : X, 197. — 100 : IX, 276. — 101 : X, 422. — 102 : IX, 281. — 103 : X, 611. — 104 : XIII, 642. — 105 : X, 680. — 106 : X, 468. — 107 : IX, 330. — 108 : IX, 330. — 109 : XIII, 675. — 110 : X, 374-5. — 111 : IX, 54. — 112 : X, 681. — 113 : IX, 53. — 114 : X, 202. — 115 : X, 352. — 116 : X, 383. — 117 : X, 314. — 118 : VI, 143. — 119 : IX, 525. — 120 : X, 633. — 121 : IX, 117. — 122 : IX, 526. — 123 : IX, 645. — 124 : X, 174. — 125 : IX, 114. — 126 : X, 135. — 127 : X, 217. — 128 : X, 424. — 129 : X, 132. — 130 : X, 248. — 131 : X, 403. — 132 : X, 403. — 133 : X, 276. — 134 : IX, 40-41. — 135 : IX, 562.

CHAPITRE II

FORMATION DES PRÊTRES DE LA MISSION

VERTUS FONDAMENTALES. — PERFECTION PERSONNELLE D'ABORD. — VIE APOSTOLIQUE ET VIE CONTEMPLATIVE. — ARDEUR D'ÉVANGÉLISATION. — AMOUR POUR LES PAUVRES. — MISÉRICORDE ET DOUCEUR. — MAGNANIMITÉ, — FERME ÉQUILIBRE. — AU SECOURS DE LA VIE INTÉRIEURE. — IMPORTANCE DU RÈGLEMENT. — A L'APPUI DE LA RÈGLE. — ACTION INCESSANTE DE VINCENT DE PAUL. — EXHORTATIONS. — ADMONESTATIONS. — SANCTIONS, — JUDICIEUSES ANALYSES. — RUDE BON SENS. — PATIENCES DE SAINT VINCENT. — LES LENTEURS DU PROGRÈS SPIRITUEL. — MÉNAGER SES FORCES. — SOLLICITUDE POUR LA SANTÉ. — LE CŒUR DE SAINT VINCENT. — ESPRIT DE FAMILLE. — ATTACHEMENT A LA MISSION. — LA MARQUE DE VINCENT DE PAUL SUR LES SIENS.

Les Sœurs de saint Vincent étaient des bonnes filles sans prétention, qu'il voulait appliquer à des œuvres de charité, organisées pour le service des pauvres. Les prêtres de la Mission, dans la pensée du fondateur, étaient destinés à la défense et à la propagation de la foi chrétienne. Les deux grandes familles devaient travailler de part et d'autre, par des moyens différents, mais selon le même esprit évangélique, à faire aimer Dieu par les hommes, qu'elles secouraient ou qu'elles instruisaient.

Au point de départ et au point d'arrivée, dans leur recherche de la sainteté comme dans le but ultime de leur labeur extérieur, nous trouvons entre les sœurs et les missionnaires des convergences très harmonieuses. Cependant comme leurs activités présentent des divergences, les préoccupations du Maître qui pétrit leurs âmes s'en ressentent, selon qu'il se trouve parmi les uns ou parmi les autres. La formation spirituelle des Filles de la Charité et celle des prêtres de la Mission, par Vincent de Paul, offrent des ressemblances fondamentales et des différences superficielles.

Les deux directions, imprimées ici et là, se complètent et s'éclairent l'une par l'autre. Ensemble ou séparément, mais toujours en bon accord, elles font apparaître la part éminente qui revient au père

commun des sœurs et des missionnaires, dans leur orientation vers la sainteté. Elles nous aident à saisir la nature et la portée de la poussée personnelle que Vincent de Paul exerçait autour de lui, sous la pression de sa foi, pour unir la volonté humaine à la volonté divine.

Les vertus fondamentales du vrai missionnaire, telles qu'elles sont définies par leur Supérieur, ressemblent de bien près à celles des Filles de la Charité. C'est qu'en effet monsieur Vincent considère beaucoup moins les qualités voyantes que la sainteté du cœur.

L'éloge d'un jeune étudiant en théologie, mort prématurément, porte ces indications bien révélatrices : « ... Il avait à un haut degré les vertus qui composent l'esprit d'un vrai missionnaire, particulièrement la simplicité, l'humilité, la douceur, la soumission et l'exactitude... Il a été plusieurs fois malade, et en cet état a toujours témoigné une grande patience et résignation à la volonté de Dieu... » (1)

Les mêmes préférences s'expriment de façon très explicite quand il s'agit d'examiner les postulants et de décider de leur admission : « ... Il suffit... qu'ils aient une bonne santé, un esprit raisonnable et une bonne intention, encore qu'ils n'aient rien d'extraordinaire, ni même aucun talent pour la prédication... Les simples ouvriers et les plus communs sont pour l'ordinaire les plus propres pour nous et les plus utiles pour le pauvre peuple... Notre-Seigneur ayant choisi des gens grossiers pour ses disciples en fit des hommes apostoliques qui, sans avoir des sciences acquises ni des esprits élevés, ni de belles pres-tances, ont néanmoins servi d'instruments à leur divin Maître pour convertir le monde. Pourvu que les missionnaires soient bien humbles, bien obéissants, bien mortifiés, bien zélés et pleins de confiance en Dieu, sa divine vouté s'en servira utilement partout et suppléera aux autres qualités qui leur pourraient manquer... » (2)

Saint Vincent ne cherchait pas plus l'afflux des recrues qu'il ne s'attachait aux dons brillants de l'esprit. Il ne mettait pas en parallèle les moyens humains de propagande, qui résident dans le nombre ou le talent des propagandistes, avec l'entière docilité qui s'efface pour livrer passage à l'action de Dieu.

Sa prière demande « de bons ouvriers,... des personnes... qui soient bien détachées d'elles-mêmes, de leurs propres commodités et des biens de la terre, qui soient plutôt en plus petit nombre, pourvu qu'elles soient bonnes... » (3)

Avant de regarder aux entreprises qui sollicitent son concours, le missionnaire songe à sa propre perfection. Qu'il s'agisse des individus ou de la compagnie qu'ils composent, le Supérieur général se pré-occupe d'assurer d'abord la vertu foncière. Le rayonnement de la Mission ne sera fécond que si elle établit profondément sa vie en Dieu.

« ... L'esprit du missionnaire doit être de songer devant toutes

choses à sa propre perfection... La vraie charité... doit commencer par nous-mêmes, à nous faire quittes de nos défauts et acquérir les vertus qui sont sortables à notre état et vocation... » ⁽⁴⁾

Celui qui omettrait de se conformer à cette règle fondamentale ne mériterait même plus le titre de missionnaire. Il serait inapte à réconcilier les hommes avec Dieu, puisqu'il aurait cessé de lui plaire en négligeant le soin de sa propre perfection.

« ... Un missionnaire qui ne penserait qu'à la science, qu'à bien prêcher, à dire merveille en une province, à émouvoir tout un peuple à la componction et au reste des biens qui se font par les missions... ; un tel homme qui néglige son oraison et les autres exercices de sa règle, est-il missionnaire ? Non, il manque au principal, qui est sa propre perfection... Nous sommes les entremetteurs pour réconcilier les hommes avec Dieu. Or, pour y réussir, la première chose que nous devons faire est de tâcher de plaire à Dieu... » ⁽⁵⁾

Au delà de ces raisons immédiates qui exigent des missionnaires le soin des vertus fondamentales de leur vocation, monsieur Vincent en discerne d'autres dans l'avenir, également déterminantes. Il note que les fruits d'un arbre dépendent de son essence. Or les futures générations de missionnaires seront comme les fruits de l'arbre planté par les premiers prêtres de la Mission. Elles vivront de l'esprit initial de la Compagnie, qui se transmettra d'âge en âge. Les compagnons de saint Vincent doivent se sentir responsables de la valeur foncière de leurs successeurs. De cette responsabilité découle pour eux une obligation nouvelle de rechercher, en tout premier lieu, la perfection spirituelle :

« ... Les plantes ne portent point de fruits qui soient plus excellents que leur essence. Nous sommes comme l'essence, tous tant que nous sommes, de ceux qui viendront après nous, lesquels vraisemblablement ne pousseront point leurs fruits, leur perfection plus haut que nous. Si nous avons bien fait, ils feront bien ; car... cela passera de l'un à l'autre... » ⁽⁶⁾

Puisque la recherche de la perfection spirituelle doit être la préoccupation primordiale des prêtres de la Mission, il est naturel que saint Vincent s'enquière d'abord de la piété des jeunes gens qui croient avoir la vocation de missionnaire. Il estime même qu'elle peut compenser, au besoin, l'insuffisance du savoir. Il fait en effet cette réflexion au sujet d'un jeune homme qui veut entrer dans sa congrégation : « ... je le trouve un peu jeune... et peu avancé aux études, s'il n'a fait que ses humanités ; mais cela pourra être réparé par la piété et par d'autres bonnes parties, s'il en a. » ⁽⁷⁾

De cette perfection spirituelle Dieu donne généreusement les moyens aux hommes, qui suivent dans la Compagnie la vocation qu'il leur a lui-même fait entendre.

Le Supérieur général écrit à un missionnaire qui est tenté de quitter la compagnie pour accepter une cure : « ... Pensez bien... à cette grâce de votre vocation, en laquelle Dieu vous met en main tant de moyens de perfectionner votre âme et d'en sauver plusieurs autres... Or il ne serait pas obligé de vous donner ces grâces-là dans une autre vocation où il ne vous aurait pas appelé. » ⁽⁸⁾

L'infortuné qui refuse de rechercher la perfection parmi les missionnaires, malgré l'appel divin, ou qui rejette les obligations de sa vocation, après un temps, s'expose à être définitivement condamné par Dieu. L'avertissement en est formellement donné : « ... Il est très difficile, pour ne dire impossible, de se sauver dans un lieu et dans un état où Dieu ne vous veut pas, surtout après être sorti, sans sujet d'une vraie vocation... » ⁽⁹⁾

Les risques de l'infidélité à la vocation ne sont pas particuliers aux missionnaires ; ils sont au contraire généraux. Mais Vincent de Paul sait les rappeler à propos pour que ses prêtres ne réduisent pas leur idéal de perfection chrétienne.

Il n'en menace toutefois que ceux dont la vocation est vraiment reconnue. Un jeune homme peut parfaitement renoncer à l'état ecclésiastique, après avoir senti son attrait, s'il apparaît qu'il n'est pas fait pour lui. Tel est le sens très clair d'une réponse à un Supérieur de Maison, à propos d'un écolier qui se croit étranger à cet état : « ... S'il a commencé d'en porter l'habit et de se soumettre à votre conduite en cette qualité, il ne s'en suit pas qu'il doive continuer, puisqu'étant plus âgé qu'il n'était il est plus capable de juger de sa disposition... » ⁽¹⁰⁾

Fidèle à sa ligne de conduite, Vincent cherche des recrues « qui soient plutôt en petit nombre, pourvu qu'elles soient bonnes. » Sont bonnes, à ses yeux, celles qui sont fermes en leurs desseins. Sont douteuses celles dont les résolutions sont flottantes.

Il ne faut pas davantage s'embarrasser de « ceux qui manquent, dit le fondateur, des conditions de corps et d'esprit convenables à notre Institut et à nos emplois... » ⁽¹¹⁾

Les irréflechis et les malingres ne sont pas plus marqués du signe divin que les irrésolus, car Dieu veut enraciner profondément la Mission dans la bonne terre, afin d'être bien sûr de sa fécondité et de sa durée.

A tous ceux qui viennent à la Mission avec une ferme résolution, et qui sont sains de corps et d'esprit, monsieur Vincent fait bon accueil sans exiger qu'ils soient déjà avancés en la perfection. Qu'ils aient seulement un vif désir de se sanctifier ; et cette ardeur leur fera acquérir les vertus de leur état.

Le Maître met tout en œuvre pour la faire surgir et grandir. Il la demande instamment à Dieu pour la compagnie : « ... O Seigneur...

vous la remplirez d'ardeur pour devenir semblable à vous ; et cette affection la fait déjà vivre de votre vie... O bienheureuse Compagnie ! ô bienheureux nous tous ! Si nous tendons là, infailliblement nous y viendrons... » (12)

Du moment que les disciples de saint Vincent aspirent fortement à réaliser la perfection qu'il leur propose, elle ne peut pas leur apparaître comme une contrainte extérieure. Selon sa propre remarque, elle leur est déjà rendue personnelle rien que par l'« affection » qu'ils éprouvent pour elle.

Dès lors, il est sûr de les avoir avec lui quand il travaille à leur formation spirituelle.

Leur concours lui sera d'autant mieux assuré qu'à cette perfection, poursuivie en commun, il sait donner tout l'attrait d'un visage familier. Ce sont en effet des missionnaires qu'il veut former, non des Bénédictins ou des Chartreux. Il compare sa congrégation naissante à d'autres familles catholiques ; et dans ces occasions il exalte la tâche de ses prêtres et les vertus qu'elle exige. C'est à la Mission, où ils sont fraternellement serrés les uns contre les autres, que Vincent de Paul demande à ceux qu'il veut entraîner de s'attacher indéfectiblement, afin qu'elle les pénètre de son esprit. Leur ardeur à se sanctifier se renforce ainsi de tout leur amour pour leur Compagnie, qui est leur terre d'élection.

Un missionnaire songeait à changer de voie pour se faire Bénédictin. Son frère, qui est Supérieur de la Maison du Mans, reçoit à son intention cet avis de monsieur Vincent : « ... Vous pouvez... lui représenter qu'il sait bien ce qu'il quitte, mais qu'il ne sait pas ce qu'il prend... Si d'ailleurs il veut être parfait, quelles vertus pratiquera-t-il en religion qu'il n'ait occasion de pratiquer en la compagnie ?... » (13)

Certes il n'échappe pas à l'attention du Supérieur de la Mission que les Bénédictins sont constitués en un état de vie qui est un état de perfection, à cause des dépouillements auxquels il oblige ceux qui l'embrassent. Mais, si parfait qu'il soit en lui-même, cet état de vie ne se confond pas avec la perfection elle-même, intérieure et personnelle, qui « consiste à unir tellement notre volonté à celle de Dieu, que la sienne et la nôtre ne soient, à proprement parler, qu'un même vouloir et non vouloir... »

« ... On dit du religieux qu'il est en état de perfection, non qu'il soit parfait ; car il faut faire différence entre l'état de perfection et être parfait ; et... bien que le religieux ait fait ce que dit Notre-Seigneur, c'est-à-dire ait vendu tous ses biens et les ait donnés aux pauvres..., il n'est pas parfait pour cela, bien qu'il soit en l'état de la perfection... » (14)

Les missionnaires que pressent des désirs de sanctification n'ont

donc pas à quitter leur compagnie pour les réaliser. Ils peuvent atteindre à la perfection dans leur vie présente aussi bien, sinon mieux, que dans les cloîtres. Privés des avantages qu'ils y trouveraient, ils en ont d'autres qui ont toutes les complaisances de saint Vincent, et sur lesquels il ramène leur attention lorsqu'elle s'en détourne.

Ainsi fait-il pour l'un de ses prêtres qui voulait entrer aux Capucins : « Vous ferez bien de vous donner à Dieu pour persévérer dans la vocation où vous êtes, d'autant plus que vous y pouvez pratiquer les mêmes vertus qu'aux Capucins, et pour le moins autant de mortification du corps et de l'esprit. S'ils font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, c'est ce que vous pouvez faire aussi dans la compagnie ; s'ils prêchent et confessent, comme ils commencent de faire en plusieurs lieux, n'est-ce pas ce que vous faites, Dieu merci ? Je ne vois donc rien parmi eux que vous ne puissiez faire avec nous, si ce n'est la rigueur de l'habit et la nudité des pieds...

« De dire qu'en servant votre prochain vous ne faites pas votre salut, c'est ce qu'il ne faut pas croire, mais bien espérer le contraire, puisque c'est la meilleure voie que nous ayons pour arriver à notre fin, qui est Dieu, et pour y attirer les autres, suivant les mêmes manières que Notre-Seigneur et les Apôtres y ont observées. » (15)

Parmi l'ensemble des moyens qui peuvent être utilisés pour atteindre à la perfection, Vincent de Paul arrête délibérément sa préférence motivée. Il ne croit pas que son choix soit moins fécond que celui des moines. Il estime au contraire qu'en servant les hommes, par la prédication de l'Evangile, il prend « la meilleure voie » pour parvenir à Dieu.

Il s'attache à faire partager sa conviction par les prêtres qui le suivent. Plus ils seront persuadés que leur œuvre plaît à Dieu, se conforme à celle de Jésus-Christ, et plus ils la poursuivront avec allégresse. Cette allégresse, à son tour, soutiendra leur entreprise de perfection personnelle et collective.

Au regard de saint Vincent, la prédication de l'Evangile, qui est l'objet propre de la Mission, s'impose avec une telle force, que si les ouvriers manquaient à l'évangélisation des pays infidèles, les religieux cloîtrés devraient renoncer à leur genre de vie pour l'entreprendre.

Il écrit dans ce sens à l'un des siens qu'il destine à Madagascar : « ... Nous voyons... présentement quantité de religieux qui sortent de leurs cloîtres, et quantité d'ecclésiastiques de leurs pays pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles ; et s'il ne s'en trouvait pas, il faudrait faire quitter la solitude aux Chartreux pour les y envoyer... (16)

Ce parallèle entre la vie apostolique, qui a les préférences de la Mission, et la vie contemplative des moines se poursuit en maintes lettres ou conférences. Un missionnaire, qui regarde du côté des Chartreux, s'entend dire : « ... Quoique la vie contemplative soit plus

parfaite que l'active, elle ne l'est pas toutefois plus que celle qui embrasse tout ensemble la contemplation et l'action, comme fait la vôtre... » ⁽¹⁷⁾

Une autre lettre au même destinataire va nettement plus loin et précise que la vie apostolique « est plus utile au prochain, lequel nous avons obligation d'aimer comme nous-mêmes, et, par conséquent, de l'aider d'une autre manière que ne font les solitaires... » ⁽¹⁸⁾

La comparaison entre les deux genres de vie ne s'établit pas seulement sur les sommets de la perfection. Elle soupèse aussi des avantages plus modestes que les solitaires sont allés chercher dans les monastères. Est-il vrai qu'en renonçant à vivre parmi les hommes, ils se soient mis à l'abri des tentations ? Vincent de Paul est loin d'en être sûr. Il paraît même s'attendre, chez eux, à d'inévitables déceptions, « ... les difficultés qu'ils ont pensé fuir n'étant pas en la chose qu'ils ont délaissée, mais dans leur propre imagination, la qualité de l'esprit se trouvant la même partout, faute de la corriger par une continuelle mortification... » ⁽¹⁹⁾

Au terme de la confrontation entre la vie apostolique et la vie contemplative, les conclusions du début tendent à se dégager : « ... Donnez-moi un homme qui aime Dieu seulement, dit monsieur Vincent à ses prêtres, une âme élevée en contemplation qui ne réfléchit point sur ses frères, oh ! cette personne, trouvant goût très agréable dans cette manière d'aimer Dieu, qui lui paraît uniquement aimable, s'arrête à savourer cette source infinie de douceur.

« Et en voilà un autre qui aime le prochain, pour grossier et rude qu'il soit, mais qui l'aime pour l'amour de Dieu. Quel est, je vous prie, de ces amours le plus pur et le moins intéressé ? Sans doute que c'est le second, et ainsi il accomplit la loi plus parfaitement. Il aime Dieu et le prochain... Le premier n'aime que Dieu, mais l'autre aime tous les deux... » ⁽²⁰⁾

Saint Vincent ne fait évidemment qu'une hypothèse : « Donnez-moi, demande-t-il, un homme qui aime Dieu seulement. » C'est en imagination qu'il se le représente, car il n'ignore pas qu'en fait les grands Ordres contemplatifs prient et expient pour les hommes par amour.

Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas « de communauté qui doive être plus appliquée à l'exercice extérieur d'une charité cordiale » que la compagnie des Prêtres de la Mission.

C'est cette pratique extérieure « d'une charité cordiale » qui retient la particulière estime de Vincent de Paul. Toutes les congrégations, insiste-t-il, aiment Dieu « diversement : les Chartreux par la solitude, les Capucins par la pauvreté, d'autres par le chant de ses louanges ; et nous autres, mes frères, si nous avons de l'amour, nous le devons montrer en portant les peuples à aimer Dieu et le prochain, à aimer le

prochain pour Dieu et Dieu pour le prochain. Nous sommes choisis de Dieu comme instruments de son immense et paternelle charité, qui se veut établir et dilater dans les âmes... » ⁽²¹⁾

Le grand amour des compagnons de saint Vincent pour les hommes prend sa forme caractéristique dans leur activité de missionnaires. Ils le manifestent en établissant entre Dieu et les hommes au courant ininterrompu de la charité divine et humaine dont ils sont eux-mêmes participants.

A cette évangélisation des hommes, qu'ils accomplissent pour l'amour de Dieu et de leurs semblables, leur Maître entend qu'ils apportent une ardeur inlassable. L'âge lui-même ne doit pas la ralentir.

« ... Nonobstant mon âge, dit Vincent, devant Dieu je ne me sens point excusé de l'obligation que j'ai de travailler au salut de ces pauvres gens ; ... Si je ne pouvais prêcher tous les jours, eh bien ! je le ferais deux fois la semaine ; si je ne pouvais aller aux grandes chaires, je tâcherais d'avoir les petites ; que si encore on ne m'entendait pas à ces petites, qui m'empêcherait de parler bonnement et familièrement à ces bonnes gens,... les faisant approcher en rond ?... » ⁽²²⁾

L'ardeur évangélique des prêtres de la Mission se tiendra prête à tous les risques auxquels elle s'expose. La perspective du martyre ne la refroidira pas. Bien loin de là, les missionnaires s'entraîneront à le désirer comme un heureux événement, car il serait la preuve que leur amour pour Dieu et les hommes est arrivé à être invincible. Saint Vincent les attire à sa suite sur cette voie : « ... Oh ! soupirez-vous, que nous devrions demander souvent cette grâce et cette disposition à Notre-Seigneur d'être prêts à exposer nos vies pour sa gloire et le salut du prochain tous tant que nous sommes, nos frères, les clercs, les prêtres, bref toute la Compagnie... » ⁽²³⁾

Les raisons les plus diverses et les plus convaincantes sont produites devant les missionnaires, pour qu'ils prennent bien conscience de leur devoir d'employer toutes leurs forces à l'évangélisation des hommes.

Les pauvres gens des frontières souffrent cruellement de la guerre. Or ces souffrances sont permises par Dieu à cause des péchés qui se commettent. Mais alors quelle ne serait pas la culpabilité des prêtres de la Mission, s'ils ne mettaient tous leurs soins à instruire et à relever les malheureuses victimes, qui ont un pressant besoin de leur intervention.

« ... Dieu s'attend aux prêtres pour arrêter sa colère ; il s'attend à ce qu'ils se mettent entre lui et ces pauvres gens... pour l'obliger à les délivrer des maux causés par leur ignorance et par leurs péchés... »

Les compagnons de saint Vincent sont vivement exhortés à se porter au premier rang de ces médiateurs : « ... C'est... nous, leur est-il

déclaré, qui sommes coupables de tout ce qu'ils souffrent, si nous ne sacrifions toute notre vie pour les instruire... » (24)

En tout temps, monsieur Vincent se découvre les plus graves obligations de s'intéresser au salut éternel des travailleurs des champs : il est bien juste qu'il prie pour eux puisqu'il leur doit sa subsistance.

Cette conviction n'a de cesse qu'elle ne se soit communiquée dans le cercle familial : « ... Pauvres vigneron, qui nous donnent leur travail, qui s'attendent à ce que nous priions pour eux, tandis qu'ils se fatiguent pour nous nourrir !... Nous vivons... de la sueur des pauvres gens... J'ai souvent cette pensée qui me fait entrer en confusion : « Misérable, as-tu gagné le pain que tu vas manger, ce pain qui te vient du travail des pauvres ? » Au moins si nous ne le gagnons pas comme eux, prions pour leurs besoins... Les pauvres nous nourrissent ; prions Dieu pour eux... » (25)

Les prédilections de Vincent de Paul pour les pauvres ne laissent échapper aucune occasion de se proclamer bien haut, dans les conférences ou les lettres aux missionnaires. Le Maître veut absolument les inculquer à ses disciples. Il en donne les justifications ; il en suggère les modalités.

« Dieu aime les pauvres, explique-t-il, et par conséquent il aime ceux qui aiment les pauvres... Or la petite compagnie de la Mission tâche de s'appliquer avec affection à servir les pauvres, qui sont les bien aimés de Dieu ; et ainsi nous avons sujet d'espérer que, pour l'amour d'eux, Dieu nous aimera... » (26)

Plus les pauvres seront dans le dénuement, et plus la compassion qui se dépensera à leur profit sera bénie de Dieu, car il les aime à proportions de leur détresse. Que cette compassion, d'autre part, ne s'enorgueillisse pas de son bon mouvement. Elle doit plutôt s'estimer indigne de rendre service aux pauvres, qui sont les amis de Dieu.

Monsieur Vincent formule ces mots d'ordre : « ... Allons donc, mes frères, et nous employons avec un nouvel amour à servir les pauvres, et même cherchons les plus pauvres et les plus abandonnés ; reconnaissons devant Dieu que ce sont nos seigneurs et nos maîtres et que nous sommes indignes de leur rendre nos petits services. » (27)

La miséricorde, si elle veut effectivement reconforter les malheureux, doit éviter de se fixer dans des gestes immuables qui seraient les mêmes pour tous et ne sauraient pas s'adapter aux nécessités individuelles. Au contraire, « ... quand nous allons voir les pauvres, nous devons entrer dans leurs sentiments pour souffrir avec eux... Et pour cela il faut tâcher d'attendrir nos cœurs et de les rendre susceptibles des souffrances et des misères du prochain... » (28)

Pour souffrir comme il faut avec les pauvres, il ne suffit pas de savoir répercuter le son de leurs plaintes en un écho fidèle mais vite dissipé.

C'est aux profondeurs du cœur que doit pénétrer la tristesse ressentie devant leur état. Ainsi les signes qu'elle fera paraître sur le visage et dans les paroles des visiteurs, ne seront pas simplement des reflets fugitifs de la désolation d'autrui.

« ... Les missionnaires... doivent être touchés au vif et affligés dans leurs cœurs des misères du prochain... Il faut que cette misère et compassion paraisse en leur extérieur et sur leur visage à l'exemple de Notre-Seigneur qui pleura sur la ville de Jérusalem... Il faut employer des paroles compatissantes qui fassent voir au prochain comme on entre dans les sentiments de ses intérêts et de ses souffrances... » ⁽²⁹⁾

La compassion qui pleure et qui console, en toute sincérité, ne s'en tient pas là. Inévitablement elle se traduit en actes ; et elle accorde son aide au prochain qui en a besoin : « ... Il faut le secourir et assister, autant que l'on peut, dans ses nécessités et dans ses misères et tâcher de l'en délivrer en tout ou en partie, parce que la main doit être, autant que faire se peut, conforme au cœur. » ⁽³⁰⁾

Saint Vincent tient à insister auprès des missionnaires sur ce devoir de l'assistance matérielle aux malades. Il les avertit qu'ils comprendraient imparfaitement leur rôle s'ils se limitaient à donner autour d'eux l'enseignement chrétien : « ... S'il s'en trouve parmi vous qui pensent qu'ils sont à la Mission pour évangéliser les pauvres et non pour les soulager, pour remédier à leurs besoins spirituels et non aux temporels, je réponds que nous devons les assister et faire assister en toutes les manières, pour nous et par autrui, si nous voulons entendre ces agréables paroles du souverain juge... : « Venez les bien aimés de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé pour ce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai été nu et vous m'avez vêtu ; malade et vous m'avez assisté. » (Mat., XXV, 34-36). « Faire cela c'est évangéliser par paroles et par œuvres et c'est le plus parfait... » ⁽³¹⁾

Les deux soucis, celui du corps et celui de l'âme, vont de conserve ; ils ne se séparent pas. En soulageant les misères physiques, les prêtres de la Mission feront apparaître à travers leurs attitudes le visage compatissant de l'Evangile ; et ils lui gagneront ainsi des sympathies que la seule influence de leurs paroles n'aurait pas ébranlées aussi efficacement.

Toutefois saint Vincent ne considère pas l'assistance matérielle comme un instrument sans âme, mis par calcul au service de la propagande des idées. Il ne l'envisage que mue par la miséricorde, imprégnée de miséricorde. Ainsi comprise, elle ne ravit pas les cœurs par surprise ; elle les gagne justement.

Le Supérieur des missionnaires aime à ramener leur méditation sur cette miséricorde totale qui prend en pitié les corps avec les âmes.

Il veut en même temps qu'elle soit universelle : tous les malheureux sont dignes de l'émouvoir.

« ... Soyons ...miséricordieux, répète-t-il volontiers, et exerçons la miséricorde envers tous, en sorte que nous ne trouvions plus jamais un pauvre sans le consoler, si nous le pouvons, ni un homme ignorant sans lui apprendre en peu de mots les choses qu'il faut qu'il croie et qu'il fasse pour son salut... » ⁽³²⁾

Pour se bien pénétrer de cet esprit de compassion, au gré du Maître, les disciples n'ont qu'à s'inspirer de ses exemples.

Monsieur Vincent, au cours d'une conférence, leur conte avec grande ouverture de cœur ce trait qui le concerne : « ... Quand nous entrâmes en cette maison, M. le prieur y avait retiré deux ou trois pauvres aliénés ; et comme nous fûmes substitués en sa place, nous en prîmes le soin et la conduite. En ce temps-là nous avions un procès, dans lequel il s'agissait si nous serions chassés ou maintenus dans la maison de Saint-Lazare ; et je me souviens que je me demandai pour lors à moi-même : « S'il te fallait maintenant quitter cette maison, qu'est-ce qui te touche et te toucherait le plus ?... Et il me semblait à cette heure-là que ce serait de ne plus voir ces pauvres gens et d'être obligé d'en quitter le soin et le service... » ⁽³³⁾

Il n'est pas étonnant que cette ferveur de compassion jaillisse en aspirations brûlantes. Vincent en vient à envisager comme un grand bonheur, une pauvreté extrême que des missionnaires accepteraient par amour pour les pauvres.

Il disait « que les missionnaires seraient bien heureux s'ils devenaient pauvres pour avoir exercé la charité envers les pauvres... Si... Dieu permettait... que quelques-uns d'entre eux fussent obligés d'aller mendier leur pain, ou de coucher au coin d'une haie, tout déchirés et tout transis de froid, et qu'en cet état l'on vînt à demander à l'un d'eux : « Pauvre prêtre de la Mission, qui t'a réduit à cette extrémité ? » quel bonheur, messieurs, de pouvoir répondre : « C'est la charité ! » Oh ! que ce pauvre prêtre serait estimé devant Dieu et devant les anges ! » ⁽³⁴⁾

La vie tout entière, en sa frappante brièveté, doit n'être pour le prêtre de la Mission qu'un acte permanent de miséricorde. Parvenu à la fin de sa vie, saint Vincent s'écriait dans cette vue : « ... Hélas ! soixante et seize ans de vie que j'ai passés ne me paraissent à présent qu'un songe et qu'un moment ; et il ne m'en reste plus rien, sinon le regret d'avoir si mal employé ce moment. Pensons quel déplaisir nous aurions à la mort, si nous ne nous servions de ce moment pour faire miséricorde... » ⁽³⁵⁾

Les prêtres de la Mission étaient instamment priés de faire cette miséricorde aux travers d'autrui aussi bien qu'à sa détresse physique. Ils devaient « voir les choses et les actions du prochain dans l'esprit

de charité ; et quand leurs actions auraient cent faces..., les regarder par la meilleure... » ⁽³⁶⁾

Monsieur Vincent, pour faire cette recommandation, s'appuie sur saint François de Sales, qu'il appelle « notre bienheureux Père ». Mais il s'approprie tout à fait cette manière de voir ; il y revient volontiers ; il lui arrive aussi de lui donner une expression qui porte sa marque bien authentique.

Il s'écrie en effet, dans l'ardeur de sa conviction : « ... Ah ! que cela est vilain et indigne d'un esprit bien fait de ne trouver rien de bien ! ... Presque tout ce que nous trouvons mal ne l'est que dans notre imagination... Ceux qui sont chassieux voient tout chassieux ; ainsi en est-il de ceux qui trouvent à redire à tout ; la passion leur aveugle la raison. Trouvons tout bien ; ne mettons jamais la main sur les défauts d'autrui ; si nous avons vu quelque chose de mal mettons-le en oubli, ne le disons jamais aux autres, ne jugeons pas en mal les intentions de nos frères... » ⁽³⁷⁾

Ces conseils, qui visent surtout les rapports mutuels des missionnaires, se complètent par celui « de ne jamais contredire personne, et trouver tout bon en Notre-Seigneur. » ⁽³⁸⁾

Qu'il s'agisse de défauts silencieux ou de propos défectueux, la même miséricorde commande de les ignorer ou de les absoudre.

La charité, qui s'interdit d'entrer en contestation, dispose cependant de moyens puissants pour désarmer les procédés blessants. Elle ne les réfrène pas par la force, mais elle les corrige par la persuasion. Sa bienfaisance suprême est de se communiquer elle-même à ceux qu'elle assiste ou qu'elle supporte. « ... La charité, qui est d'elle-même communicative, produit la charité ; et un cœur vraiment embrasé et animé de cette vertu fait ressentir son ardeur ; et tout ce qui est dans un homme charitable respire et prêche la charité. » ⁽³⁹⁾

Vincent de Paul ne se contente pas de donner une haute idée de la miséricorde aux prêtres dont il assure la formation. Ses avis éclairent tous les détails du chemin qu'ils doivent suivre, pour parvenir à la douceur inaltérable qui conditionne le succès de la charité.

Au point de départ, il faut tout d'abord refouler les mouvements de la colère, dès que se fait sentir leur poussée. Il importe de « ... se maîtriser au point de ne rien laisser paraître sur son visage. Il n'y a en cela rien contre la simplicité, parce qu'on le fait non pour paraître autre qu'on est mais par un désir sincère que la vertu de douceur, qui est en la partie supérieure de l'âme, s'écoule sur le visage, sur la langue et sur les actions extérieures, pour plaire à Dieu, et au prochain pour l'amour de Dieu... » ⁽⁴⁰⁾

Pour prévenir les éclats de la colère, il est sage de ne pas attendre le moment où elle bouillonne. Il est recommandé de prévoir à l'avance ses sursauts, afin de ne pas être surpris par eux.

On saura se représenter « les occasions dans lesquelles on pourrait manquer à la douceur,... les sujets capables de provoquer des mouvements de colère, et former en son esprit... les actes de douceur qu'on se propose de pratiquer... » (41)

Ces précautions sont capables d'empêcher les désordres consécutifs aux brusques sautes d'humeur, mais elles ne peuvent mettre le patient hors d'état de sentir le choc qui le heurte. S'il éprouve, malgré lui, l'émotion de la colère, qu'il évite « de parler et surtout de se déterminer jusqu'à ce que cette passion soit calmée, parce que les actions faites dans cette agitation ne sont pas pleinement dirigées par la raison, qui est troublée et obscurcie par la passion... » (42)

Lorsque la paix est rétablie dans l'âme, l'offensé « passe outre » sans rien laisser voir à l'offenseur. Si cependant il fait une réflexion à son adresse, que ce soit pour dire : « Il n'y pensait pas, il l'a fait par précipitation ; un premier mouvement l'a emporté. »

Plus tard « on détourne sa pensée du grief prétendu ». S'il se trouve un fâcheux pour tenter de le raviver, on n'ouvre pas « la bouche pour lui répondre » ; bien plus, on ne fait même « pas semblant de l'entendre... » (43)

La douceur n'est pas toujours en état de défense ; à son tour elle prend l'offensive, car elle doit être animée de l'esprit de conquête. Il faut qu'elle soit contagieuse.

Evidemment ses procédés de propagande seront conformes à sa nature. Elle ne connaîtra donc dans son action ni fièvre, ni agitation. Les missionnaires se souviendront qu'« il ne faut quelquefois qu'une parole douce pour convertir un endurci... » (44)

Ils voudront : « ... traiter chacun avec douceur et respect..., user toujours de prières et de paroles aimables..., rien n'étant si capable de » leur « concilier les cœurs que cette manière d'agir humble et suave... » (45)

A l'égard des retraits, qui se mettent sous leur direction pour retrouver le goût des vertus chrétiennes ou s'y affermir, ils redoubleront de prévenances. Ils n'ont qu'à prêter attention : monsieur Vincent leur crayonne d'une main experte toutes les nuances de la contenance qui convient : « ... Il faut aller voir l'exercitant et en y allant prier Dieu, l'offrir à Dieu, prier son bon ange, se remplir de l'esprit d'humilité et non point de docteur, d'autorité, de régence..., et entrer en sa chambre modestement gai et gaiement modeste, dire le *Veni Sancte Spiritus* avec lui, et puis lui demander comment il se porte, et après qu'il aura répondu : « Bien, Dieu merci », dire : « O Monsieur, que Dieu soit béni du désir qu'il vous a donné de faire une retraite ! », le congratuler et tâcher de le réjouir, parce qu'il est en peine de ce qu'on fera de lui, se voyant seul dans une chambre... » (46)

Dans les séminaires dont ils ont la charge ou durant les missions

qu'ils prêchent, les missionnaires sont en rapport avec quantité de personnes. Partout le propre de la douceur est « d'avoir une grande affabilité, cordialité et sérénité du visage vers les personnes qui nous abordent, en sorte qu'on leur soit à consolation. De là vient que quelques-uns, avec une façon riante et agréable, contentent tout le monde, Dieu les ayant prévenus de cette grâce de leur donner un abord cordial, doux et aimable, par lequel ils semblent vous offrir leur cœur et vous demander le vôtre... » ⁽⁴⁷⁾

La douceur que saint Vincent vante à ses prêtres n'équivaut pas au mol abandon d'un caractère inconsistant. Bien loin de détendre les énergies, elles les affermit au contraire et elle garantit leur persévérance, parce qu'elle les libère des fébrilités impatientes et changeantes.

« Il n'y a point de personnes plus constantes et plus fermes dans le bien que ceux qui sont doux et débonnaires ; comme au contraire ceux qui se laissent emporter à la colère et aux passions de l'appétit irascible sont ordinairement fort inconstants, parce qu'ils n'agissent que par boutades et par emportements. Ce sont comme des torrents qui n'ont de la force et de l'impétuosité que dans leurs débordements, lesquels tarissent aussitôt qu'ils sont écoulés ; au lieu que les rivières, qui représentent les personnes débonnaires, vont sans bruit, avec tranquillité, et ne tarissent jamais... » ⁽⁴⁸⁾

De ces « personnes débonnaires » qui « vont sans bruit, avec tranquillité », Monsieur Vincent entend bien que ses missionnaires fassent partie ; mais il ne veut pas qu'une fausse notion de la bonté affaiblisse leurs volontés.

Il ne veut pas davantage que leurs âmes se recroquevillement peureusement. Il leur souhaite au contraire « un cœur grand, vaste, ample ! » Et il leur commente son souhait : « ... Il faut que notre âme magnifie, amplifie Dieu, et pour cela que Dieu amplifie notre âme, qu'il nous donne amplitude d'entendement pour connaître bien la grandeur, l'étendue de la bonté et de la puissance de Dieu ; pour connaître jusqu'où s'étend l'obligation que nous avons de le servir, de le glorifier en toutes les manières possibles ; amplitude dans la volonté pour embrasser toutes les occasions de procurer la gloire de Dieu... » ⁽⁴⁹⁾

C'est à Dieu que Vincent de Paul fait offrande des cœurs grands, vastes, amples de ses missionnaires. Mais il veut que les hommes bénéficient de la magnanimité de ces cœurs, qui sont tenus de mettre leurs richesses au service du prochain, par amour de Dieu.

On recevait à Saint-Lazare des pensionnaires qui avaient besoin de « se corriger de leur mauvaise vie ». Le Supérieur désire que les prêtres commis à leur garde aient soin de ne pas les rebuter. Dans cette intention, il leur expose les avantages spirituels que la dégradation morale, après son repentir, peut valoir à ceux qu'elle a momentanément abaissés : « ... Quand on a ressenti en soi-même des faiblesses

et des tribulations, l'on est plus sensible à celles des autres. Ceux qui ont souffert la perte des biens, de la santé et de l'honneur sont bien plus propres pour consoler les personnes qui sont dans ces peines et ces douleurs, que d'autres qui ne savent ce que c'est. »

A l'appui de ces observations un trait tout à fait significatif apporte son témoignage : « Je me ressouviens, raconte saint Vincent, qu'on me disait un jour d'un grand et saint personnage, qui était d'un naturel ferme et constant, qui avait l'esprit fort, qui ne redoutait rien, et n'était guère sujet aux tentations, que, pour cela, il était d'autant moins propre pour supporter les faibles, consoler les affligés et assister les malades, parce que lui-même n'avait jamais passé par ces états. » ⁽⁵⁰⁾

Cette même magnanimité, dont témoigne la généreuse compréhension des faiblesses humaines, élargit aussi à sa mesure la vertu de reconnaissance dont saint Vincent donne l'exemple aux siens.

Un bienfaiteur de la compagnie, qui se trouvait maintenant dans le besoin, recevait cette offre de secours : « ... Je vous supplie d'user du bien de notre compagnie comme du vôtre ; nous sommes prêts de vendre tout ce que nous avons, pour vous, jusques à nos calices... Et ce que je vous dis, monsieur, n'est point par cérémonie, mais cela en la vue de Dieu et comme je le sens au fond de mon cœur... » ⁽⁵¹⁾

De même encore, les prêtres de la Mission doivent avoir au plus haut point le sens de la justice.

Un jour leur Supérieur découvre que les malheureux pensionnaires de Saint-Lazare, dont les familles payent largement l'entretien, ne sont pas nourris avec tout le soin nécessaire. Il réprimande aussitôt les négligents : « ... J'ai appris qu'on leur donne quelquefois des portions bien désagréables et bien mal accommodées, même de la viande ou du vin qui est resté du soir du jour précédent... Cela est mal ; ce sont des gens dont les parents payent bonne pension ; n'est-il pas juste qu'on leur donne quelque chose qui soit accommodé comme il faut et qui soit bon ?... Baillez-leur comme à nous, comme aux prêtres... »

Vincent s'émeut d'autant plus que les pensionnaires ainsi lésés sont sans recours et ne peuvent faire entendre leurs réclamations. « ... Si vous faisiez cela, reprend-il, à une personne de la compagnie, à moi ou à un autre, nous pourrions vous demander que vous eussiez à nous faire justice... ; mais ces pauvres gens... ne vous voient point pour le pouvoir faire..., oh ! certes cela est une grande faute... Cela est matière de confession...

« ... J'aime mieux que vous me l'ôtiez à moi-même pour le leur donner, que de manquer à ce que je viens de vous recommander... » ⁽⁵²⁾

Compréhensifs, épris de reconnaissance, de justice, les missionnaires, du même mouvement, seront portés au culte de la franchise.

On leur demande d'être francs jusqu'à la candeur. Par là ils s'imposent à l'estime générale. Il est avéré en effet que « ... tout le monde aime les simples, les gens candides qui n'usent point de finesse, ni de tricherie, qui vont bonnement et parlent sincèrement, de sorte que tout ce qu'ils disent répond à leur cœur... Bien que tous n'agissent pas candidement, néanmoins ceux-là même qui n'ont pas la candeur en eux ne laissent pas de l'aimer en autrui... » ⁽⁵³⁾

Le ferme équilibre de Vincent de Paul le met aisément en mesure de préserver cette simplicité et cette candeur, qu'il recommande, de compromettantes naïvetés.

Il n'éprouve aucune complaisance pour ces compromissions. « ... Il y a, dit-il, deux sortes de simplicités : l'une purement naturelle et naïve, qui se trouve en certaines personnes sans jugement, ni discernement... Parlez-leur, vous voyez qu'ils sont stupides. C'est une simplicité qui ne vaut rien ou du moins qui n'est pas vertu... » ⁽⁵⁴⁾

Ce n'est évidemment pas elle qui a la sympathie de monsieur Vincent. La simplicité qu'il inculque aux siens « regarde les actions et les paroles, pour faire qu'elles soient droites et sincères...

« ... Elle comprend... une propriété d'éloigner de nos paroles et actions toute tromperie, ruse et duplicité... »

Selon sa loi, « ... les choses que l'on dit, il faut que la langue les exprime au dehors de même que nous les avons au dedans ; sinon il s'en faut taire... » ⁽⁵⁵⁾

La simplicité fait voir des âmes d'une seule venue, conformes par conséquent au modèle divin, car Dieu est « un être pur, qui jamais ne souffre d'altération. » ⁽⁵⁶⁾

Elle nous vient de lui et elle nous conduit à lui. C'est une vertu qui nous fait « aller droit à Dieu et à la vérité, sans biaisement ni déguisement. » ⁽⁵⁷⁾

Ainsi prévenus contre les biaisements et les déguisements, les prêtres de la Mission éviteront tout naturellement l'abus des compliments.

« Il est fort à propos de ne louer personne que fort rarement et prudemment, au moins en sa présence. » ⁽⁵⁸⁾ Quand il s'agit des travaux des missionnaires, l'usage des compliments se restreint jusqu'à complète disparition : il ne faut « point parler des prédications, catéchismes et confessions pour en louer ou blâmer quelqu'un qui y aurait bien ou mal réussi. » ⁽⁵⁹⁾

Le sens de l'équilibre, qui doit mettre les missionnaires en garde contre les contre-façons de la simplicité, leur permettra de même d'allier les exigences d'une franchise simple et droite avec celles de la prudence la plus judicieuse.

« ... Comme les simples ne doivent dire que les choses qui sont bonnes en leur nature et en leurs circonstances, et se taire en celles qui vont contre Dieu, ou nuisent au prochain, ou tendent à leur

louange, les prudents, pour être prudents, doivent avoir la même retenue, circonspection et discrétion. Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux vertus ? Il n'y en a point... La prudence et la simplicité tendent à même fin qui est de bien parler et de bien faire... Ce sont deux bonnes sœurs inséparables... » ⁽⁶⁰⁾

Il est des circonstances où la franchise, sans manquer à sa loi, doit garder le silence. C'est la prudence qui les lui indique. Ainsi l'une et l'autre s'unissent-elles fidèlement dans une étroite collaboration.

La prudence équilibrée et judicieuse de monsieur Vincent se transmet à ses prêtres au sujet des cas concrets qu'ils soumettent au jour le jour à son jugement.

Un frère coadjuteur demandait à passer dans une autre résidence, afin d'être délivré, par ce changement, de tentations tenaces. Il s'attire cette réponse très formatrice : « ... De dire que le changement de maison vous délivre de toutes vos peines, croyez-moi... c'est un abus de le croire... car nous nous portons toujours nous-mêmes et nos imperfections aussi, en quelque lieu que nous allions et le diable ne nous moleste pas moins, bien souvent, en un lieu qu'en un autre... » ⁽⁶¹⁾

Un missionnaire était travaillé de scrupules multiples. Au confessionnal sa paix était troublée ; en chaire il était obsédé de pensées de vanité ; à table il se sentait coupable de gourmandise. Le bon sens de monsieur Vincent entreprend de réveiller sa raison : « ... Il ne se faut pas étonner si vous avez des mouvements d'impatience dans les confessions et de vanité en vos prédications et en vos études, parce que vous êtes homme et par conséquent pécheur ; mais aussi vous exagérez un peu ces choses ; car il y a différence entre l'acte, le consentement et la tentation que vous prenez l'un pour l'autre. Pour être tenté de superbe en vos prédications, vous ne prêchez pas pourtant pour ce motif... Quant au manger, vous ne devez avoir aucun scrupule des désirs qui vous en viennent, ni croire que vous y faites des excès, puisque j'ai avis du contraire. Et à ce propos, je vous prie de vous mieux nourrir que vous ne faites pas... » ⁽⁶²⁾

La recommandation finale est vraiment charmante : quand la peur de trop manger taquinera le pauvre scrupuleux, elle sera fort gentiment exorcisée par l'ordre paternel qu'il a reçu.

Vincent de Paul mettait ce soin particulier à former le jugement des missionnaires, parce que sans un jugement sûr ils lui paraissaient inaptes à diriger les consciences. « ... Il y en a, disait-il, qui sont saints et vivent saintement et pourtant n'ont pas toujours le don de diriger. La sainteté est une disposition continuelle et une entière conformité à la volonté de Dieu ; et la direction gît dans le jugement, c'est-à-dire requiert un bon jugement pour conduire et régler les choses... » ⁽⁶³⁾

La vie que les missionnaires auront à diriger autour d'eux, après

l'avoir répandue, participera de celle que saint Vincent travaille à former en eux.

Un ferme équilibre en fixe l'harmonieux et puissant développement, dans des cœurs que le maître veut grands à dessein. Si vastes et si amples qu'ils soient, selon son désir, le dévouement aux pauvres, secourus dans leurs corps et surtout dans leurs âmes, doit néanmoins les remplir, après Dieu et par amour pour lui.

La pratique de l'humilité et de l'obéissance, le renoncement aux biens terrestres et aux attaches sensibles tendent en effet à libérer ces cœurs de tout souci égoïste.

Les mortifications activent cet indispensable détachement sans lequel la charité serait impossible. Elles sont elles-mêmes soutenues par un zèle intérieur qu'alimentent l'oraison et les autres exercices spirituels.

Ces exercices mettent l'âme en communication avec Dieu, entretiennent et intensifient son amour pour lui. L'emprise divine, progressivement affermie, l'entraîne vers une « entière conformité à la volonté de Dieu » et vers un amour croissant du prochain, ordonné par la volonté d'en haut.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont le but des efforts entrepris par les missionnaires, ainsi que par les sœurs de saint Vincent, sous la direction du Fondateur. Par là s'explique le soin vigilant avec lequel leur Maître s'attache à leur donner le goût et la pratique de la miséricorde.

Qu'il s'agisse de la charité ou des autres vertus des prêtres de la Mission, Vincent de Paul met en œuvre, pour les inculquer à ses disciples, des méthodes qui bénéficient de la richesse de ses facultés personnelles, comme celles qu'il applique à la formation des Filles de la Charité.

Si sincère et fervente que soit la bonne volonté des disciples, il importe toutefois de l'étayer très fortement pour qu'elle ne retombe pas. Tout autour d'elle des appuis sont donc disposés pour empêcher ses défaillances. Les uns sont permanents ; d'autres ne font leur office qu'aux heures où se fait sentir le besoin de leur renfort.

En premier lieu, les missionnaires sont prévenus qu'« il est impossible d'acquérir l'esprit de la Mission, sans l'observance des règles dans lesquelles il est contenu et enchâssé. »⁽⁶⁴⁾

Ils n'ont pas le droit de marchander leur soumission aux règlements, car c'est Dieu « qui les a dictés lui-même au supérieur. »⁽⁶⁵⁾

Il n'est rien en ces règles « qui ne serve à... exciter et enflammer... à la pratique des maximes évangéliques... »⁽⁶⁶⁾

Vincent s'est efforcé « de les puiser toutes de l'esprit de Jésus-Christ et de les tirer des actions de sa vie... estimant que les personnes qui sont appelées à la continuation de la mission du même Sauveur

(laquelle consiste principalement à évangéliser les pauvres) doivent entrer dans ses sentiments et maximes, être remplies de son même esprit et marcher sur ses mêmes pas... » ⁽⁶⁷⁾

Puisque les règles sont l'expression de la volonté divine et des maximes évangéliques, les missionnaires doivent « les observer toutes et n'en négliger aucune, pour petite qu'elle soit, vu qu'en toutes la volonté de Dieu s'y trouve... »

Il faut « observer tout aveuglément, sans trouver à redire à aucune. » ⁽⁶⁸⁾

Des moyens très efficaces sont suggérés pour s'imprégner de l'esprit des règles. Il est recommandé de « les lire souvent et s'examiner souvent sur celles auxquelles on manque d'ordinaire... »

Un autre moyen pour atteindre à une pleine fidélité consiste à « se mouler sur ceux qui gardent exactement les règles, afin de les imiter. » ⁽⁶⁹⁾

Les règlements ont mission de soutenir les efforts individuels. Mais des infractions peuvent les rendre inopérants. Saint Vincent décide donc qu'une surveillance s'exercera pour empêcher les manquements.

« ... Une personne..., tous les matins, s'en va par les chambres pour voir si chacun est levé et ne s'exempte point de l'oraison de quatre heures et demie... » ⁽⁷⁰⁾

Pour empêcher qu'on ne tourne la loi de la pauvreté, les officiers sont priés « d'aller visiter les chambres de temps en temps... » ⁽⁷¹⁾

Monsieur Vincent en vient à penser qu'il faut généraliser l'usage de la surveillance. « Il faut, dit-il, que l'on commette quelqu'un de la Compagnie qui aille par toute la maison et qui soit comme un surveillant sur toute la communauté, pour voir tout ce qui se passe et donner avis au supérieur de ce qu'il aura remarqué... » ⁽⁷²⁾

En outre des visiteurs vont de maison en maison. Ils doivent veiller soigneusement « à redresser ceux qui s'écarterent, à donner du courage aux cœurs faiblis ou abattus et de la ferveur aux lâches et tièdes... » ⁽⁷³⁾

Quelle que soit la diligence des surveillants et des visiteurs, des fautes peuvent encore se dérober à leur regard. Et pourtant, il faut à tout prix que le règlement soit observé, puisqu'il détient l'esprit de l'Evangile. Les missionnaires s'avertiront donc mutuellement en cas de manquement. Ils adresseront leur « avertissement... en secret à la personne qui a failli, avec le plus de charité et de douceur qu'il sera possible... » ⁽⁷⁴⁾

Cette correction fraternelle n'est pas toujours sûre d'obtenir son effet. De plus le délit peut être assez sérieux pour qu'il soit immédiatement utile de le faire connaître en haut lieu. En conséquence, les prêtres de la Mission doivent « trouver bon que le supérieur soit

averti » de tous leurs défauts « par les autres » et qu'il les en « corrige, soit en particulier, soit publiquement... »

D'ailleurs le Supérieur général leur donne l'exemple de la soumission à cette pratique. Il veut que son assistant le reprenne de ses défaillances, et, qu'en cas d'obstination, « toute la compagnie assemblée » délibère et « procède à l'encontre » de lui sans hésiter. ⁽⁷⁵⁾

Tous les Supérieurs des établissements de la Compagnie sont priés « ... de remarquer le long de l'année les choses plus considérables, tant au spirituel qu'au temporel, qui se passent » dans leur « maison et dans les missions et autres exercices qui se font hors de la maison, et de les réduire en une lettre après la fête de saint Jean Baptiste, auquel temps les missions finissent d'ordinaire. »

Toutes ces lettres, envoyées à Saint-Lazare, pourront fournir la matière d'une « circulaire ». Les bons exemples, relevés par endroits, seront proposés à l'imitation de l'ensemble des missionnaires. Les relâchements particuliers seront dénoncés à l'attention générale, pour qu'elle se mette en garde contre leur contagion ⁽⁷⁶⁾

Un réseau serré de vigilance toujours alertée s'établit autour du règlement pour qu'il soit scrupuleusement suivi. Des surveillants mandatés dépistent le mauvais vouloir ; quand ils s'éloignent, chaque particulier a le devoir de les suppléer. Des visiteurs, désignés par le centre, vont partout ranimer le zèle et livrent au Supérieur général les résultats de leurs enquêtes. De chacune de leurs maisons, les Supérieurs locaux complètent ces observations. Constamment tenu au courant de la marche de la Mission, saint Vincent la rectifie ou l'accélère en pleine connaissance de cause. Il faut que la vie évangélique circule, saine et vigoureuse, à travers les organismes de la Compagnie.

Non content des mesures générales choisies pour atteindre à ce résultat, Vincent travaille sans arrêt à le rendre plus certain par l'activité infatigable et la diversité de ses interventions particulières.

Il ne se satisfait pas du bon désir qui ne passe pas à l'acte. Les aspirations, même généreuses, qui ne portent pas de fruit le déçoivent. Il a, pour s'en expliquer avec les missionnaires, une vigueur entraînante, bien faite pour les mettre en marche derrière lui séance tenante.

« Aimons Dieu, mes frères, leur dit-il, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance et autres semblables affections... d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspects quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif... Il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela... Ils se flattent de leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais

au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies, ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque... » (77)

D'un geste très sûr, en homme qui ne veut pas s'illusionner, monsieur Vincent démasque les prétextes de la paresse. Il faut se lever à l'heure, précise-t-il, même si des malaises sont survenus pendant la nuit, sinon « plusieurs pourraient feindre d'en avoir pour se délicater... » (78)

Si ce n'est pas seulement dans l'assoupissement d'un demi-réveil, mais de façon habituelle et prolongée, que se dissolvent les énergies d'un missionnaire, elles sont prestement ramenées à l'action. Vincent écrit à un nonchalant : « ... Faut-il que pour une carcasse, que peut-être vous flattez trop, votre belle âme cesse de contribuer au salut d'une infinité d'autres... » (79)

Vincent de Paul veut des hommes d'action autour de lui, et il leur parle en homme d'action. De lui à eux passe un courant ininterrompu de vie apostolique. Il ne peut tolérer que « le courage leur manque ».

Même à l'église, leurs attentions ne doivent pas fléchir, sinon elles sont ranimées sans faiblesse. Monsieur Vincent déclare tout net qu'« il y a quelque chose de la bête dans l'attitude d'un pauvre homme qui se met là dans le chœur, sans faire aucune réflexion à ce qu'il dit, et qui, devant faire cette action avec respect, puisque c'est à Dieu qu'il parle, la fait néanmoins animale... » (80)

Les esprits instables qui n'arrivent pas à discipliner leurs humeurs changeantes, et qui errent de maison en maison sans rien produire parce qu'ils ne peuvent rien souffrir, font pitié au Maître. Il dénonce sévèrement leurs caprices : « ... Ce sont, dit-il, gens attachés à eux-mêmes, esprits de fillettes... » (81)

Il veille jalousement sur la bonne tenue et la dignité extérieure des siens, qui sont indispensables au succès de leur propagande. Les missionnaires de Pologne lui demandaient s'ils pouvaient assister aux banquets auxquels ils étaient invités. La réponse est négative, parce que « ... pour l'ordinaire ceux qui assistent au banquet font leur possible pour porter le monde à l'excès au boire et au manger, notamment quand ils ont affaire à des prêtres ou à des religieux... » (82)

La rectitude intérieure des prêtres de la Mission est plus précieuse encore, car sans elle leur zèle apostolique manquerait de support. Saint Vincent prend des mesures de prudence extrême pour que soit sauvegardée la chasteté de leur cœur.

L'un d'eux demande « si l'on peut aller seul visiter les malades de la paroisse » — « O Jésus ! Monsieur, lui est-il répondu, il s'en faut bien garder d'aller seul !... »

A l'appui de cette décision un fait extraordinaire est raconté au correspondant pour qu'il n'ait pas la pensée d'insister : « ... Un prêtre de la Compagnie m'a dit qu'étant d'autres fois confesseur d'un monastère de religieuses, ayant demandé à une religieuse malade, à laquelle il venait d'administrer l'Extrême-Onction, s'il ne lui restait point encore sur le cœur quelque chose qu'elle lui voulût dire, elle lui répondit qu'elle n'avait rien à lui dire, sinon qu'elle mourait d'amour pour lui... »⁽⁸³⁾

Il ne suffit pas aux missionnaires de se mettre en garde, même rigoureusement, contre les inclinations qui pourraient ruiner l'ardeur de leur charité et la fécondité de leur apostolat ; il faut qu'ils les attaquent résolument. Leur Père leur en donne allègrement l'exemple, avec l'évident désir d'être suivi : « ... O Monsieur, écrit-il à l'un de ses prêtres, que c'est être... bon missionnaire... que de passer... sur le ventre de ses inclinations ! Dieu m'a donné aujourd'hui une tendresse particulière pour lui demander cette... vertu de choisir toujours le pire et ce qui est contraire à mon affection. »⁽⁸⁴⁾

Une vigilance très attentive, un esprit de sacrifice constamment alerté, une charité sans fléchissement doivent défendre au dehors ou soutenir au dedans l'activité apostolique que Vincent de Paul a choisie pour ses missionnaires. Ce sont des hommes d'action : intérieure ou extérieure leur vie doit toujours tendre à dépasser la zone des bonnes intentions pour aboutir aux résultats tangibles.

Telle est leur condition. Ils n'ont pas le droit de s'y dérober, après l'avoir agréée. S'ils se refusent en cours de route, si leur courage défaille, ils sont assimilés à des déserteurs ; et cette comparaison achève de montrer que leur chef les tient pour des forces actives.

Deux des missionnaires envoyés en Pologne ont abandonné leur tâche et sont partis. A cette nouvelle, la douleur et l'indignation de Vincent de Paul sont grandes. Il écrit au Supérieur de cette fondation lointaine : « ... J'admire comme un soldat est fidèle à son capitaine en sorte qu'il n'oserait reculer quand il faut combattre ni le quitter sans son consentement. Un homme d'honneur n'aurait garde d'abandonner son ami dans le besoin, surtout s'ils étaient en pays étranger. Pourquoi ? C'est de crainte de faire une lâcheté ou commettre une incivilité. J'admire, dis-je, de voir plus de fermeté en ces gens-là pour des respects humains que des chrétiens et des prêtres n'en ont pour la charité, ni pour les bons desseins qu'ils ont entrepris... »⁽⁸⁵⁾.

Saint Vincent ne laisse pas volontiers s'éloigner de la Mission les sujets de valeur dont l'activité sert la propagande de la Compagnie. Il écrit au Supérieur du Mans, dont un compagnon veut changer de vie : « ... C'est un bon sujet qui mérite d'être cultivé. Je vous prie de le divertir tant que vous pourrez de la pensée de se retirer... »⁽⁸⁶⁾

Il intervient lui-même et il se fait très pressant pour raffermir les

fidélités ébranlées. Un bon missionnaire, en instance de départ, est assiégé jusqu'à ce qu'il revienne sur sa décision. « J'ai lu votre lettre avec douleur, écrit Vincent dans un cas semblable, voyant que vous me demandez congé pour vous retirer. Que vous avons-nous fait pour nous quitter ?... La seule raison que vous me donnez est que vous êtes infirme... Il vous sera difficile de trouver ailleurs le même traitement en vos infirmités que la Compagnie fait à ses enfants... Mais je vous ai toujours vu en état de faire comme les autres, et je n'ai pas encore su que vous ayez eu de maladie considérable... »

« ... Mon Dieu, Monsieur, que voulez-vous faire ? Quoi ! être infidèle à Dieu, qui vous a appelé, tourner le dos à votre vocation, qui vous fournit tant de moyens de vous sauver, et perdre en un moment une éternité de bonheur, qui ne se donne qu'à la persévérance... Faites quelques jours de retraite pour considérer l'importance de faire la volonté de Dieu et d'accomplir vos vœux réitérés... Je ne puis ni ne veux... vous permettre de sortir de la Compagnie... » ⁽⁸⁷⁾

Les instances de monsieur Vincent montent à l'assaut en rangs serrés et se relayent sans arrêt. Elles sont fraternellement unies, malgré leur dissemblance, car leur but est le même. Les unes ne s'élèvent pas au-dessus de l'horizon familial ; les autres évoquent soudain la redoutable durée des temps éternels. Elles réprimandent ou elles supplient, mais toujours elles cherchent à ébranler la volonté qu'elles encerclent. Au demeurant, l'intéressé s'entend signifier qu'il n'obtiendra pas la permission de partir.

En revanche, les sujets relâchés qui ne s'amendent pas, malgré toutes les objurgations, sont éliminés, car la compagnie ne s'accommode pas de présences qui ne soient, d'aucune manière, des activités. Un missionnaire dûment averti, et qui persiste néanmoins en son relâchement, sera définitivement prévenu « qu'il faut qu'il vive comme les autres... ou qu'il se pourvoie. » Il est inadmissible qu'il demeure en la compagnie pour y vivre ... sans affection pour elle... » ⁽⁸⁸⁾

La Mission évitera de rester en relation avec ceux qui la quittent, et dont l'influence pourrait être préjudiciable à la persévérance des éléments fidèles. Il ne faut pas qu'à ces contacts l'entrain apostolique des missionnaires soit exposé à subir des déperditions.

C'est ainsi que le Supérieur de Sedan reçoit une instruction, qui lui enjoint d'empêcher toute communication autour de lui avec un prêtre qui a quitté la Compagnie, et dont on lui donne le signalement. Il est prié de faire « sentir adroitement » à cet homme « qu'il fera bien, pour ne perdre son temps, de chercher quelque emploi ailleurs. » ⁽⁸⁹⁾

Pour persévérer dans le dur labeur de leur propagande évangélique, et pour repousser toute tentation d'abandonner la Mission, les missionnaires ont besoin de volontés bien trempées. Vincent de Paul surveille attentivement cette trempe.

Il veut que ses prêtres soient fermes au point d'être insensibles à toutes les oscillations de l'opinion : « ... A quoi vous servira, leur demande-t-il..., d'être dans la bonne opinion des hommes ?... L'expérience fait assez voir que si les hommes vous louent, ils le font ou par malignité ou par flatterie, disant tout le contraire de ce qu'ils pensent... La plupart se moquent de nous, et cependant nous nous rendons idolâtres d'estime ; c'est être insensé, c'est être fou... ; c'est... une pure rêverie... » ⁽⁹⁰⁾

La formation des volontés se poursuit au jour le jour. Chaque déviation est corrigée et, en même temps, est indiqué le remède qui préviendra son retour. Au surplus, en Vincent redresseur de leurs torts, les prêtres de la Mission voient et touchent un vivant modèle de volonté parfaitement adapté à leurs besoins, puisque c'est leurs propres faiblesses qu'il rectifie avec succès chaque fois que le besoin s'en fait sentir. Ils se moulent sur ses interventions, sur les procédés qu'il leur applique.

Avec discrétion, sans violence aucune, mais avec une fermeté qui ne tremble pas le moins du monde, monsieur Vincent corrige publiquement les bavards dont la molle nonchalance ne connaît pas le prix du temps : « ... Il y a des prêtres, oui des prêtres, non pas plusieurs, par la grâce de Dieu, mais quelqu'un qu'on voit souvent à cette porte regarder qui va et qui vient, qui passe dans la rue, qu'on voit discourir avec les portiers : « N'y a-t-il point de lettres pour moi ? Il y en devrait avoir. Ne m'est-on pas venu demander ? » ... C'est être bien dissipé, c'est n'être guère occupé de Dieu ; qu'on ne le fasse plus ! Je prie les portiers de remarquer ceux qui le feraient à l'avenir et de me venir dire : « Monsieur, nous voyons tel et tel venir à la porte. » ⁽⁹¹⁾

Les admonestations sont toujours faites sur ce ton tranquille et mesuré, mais avec une intrépidité qui n'hésite pas un instant devant les sévères paroles qu'il faut prononcer.

A la fin d'une répétition d'oraison, un frère coadjuteur s'accuse devant la communauté de parler beaucoup trop haut. L'aveu est méritoire, mais il ne dispense pas le coupable de la réprimande qu'il mérite. Il s'entend dire : « Il est vrai qu'il se fait beaucoup de bruit dans cette dépense... et, qui plus est, quand on frappe pour vous appeler, vous ne répondez pas, vous faites le sourd. Cela, mon frère, est une grande faute. Mon frère, corrigez-vous de cela... » ⁽⁹²⁾

Les sanctions que saint Vincent jugeait parfois utile de prendre, pouvaient atteindre à une véritable rigueur. Mais la parole qui les prononçait gardait son équilibre souverain et se montrait même paternellement compatissante.

L'une de ces sanctions consistait à reprendre les indociles en public, sans ménagement. Un frère coadjuteur est appelé de cette sorte devant

toute la Compagnie : Mon frère, mettez-vous là à genoux... Mon frère, je suis obligé de vous avertir ici des fautes que vous avez faites et dont vous ne vous corrigez point, nonobstant les avertissements que l'on vous en a faits en particulier... »

Et alors, raconte le témoin qui a conservé cette scène, monsieur Vincent détailla à haute voix les fautes de ce frère, qui étaient grandes. Seulement, il « le traita avec des paroles fort douces et qui témoignaient un esprit plein de charité et de compassion, accompagné néanmoins de fermeté, défendant audit frère la communion jusqu'à ce qu'il lui dit de la faire et priant les prêtres de ne l'y point recevoir s'il s'y présentait. »

L'admonestation se termina sur ces mots : « ... Afin, mon pauvre frère, que vous vous souveniez de cela vous ne boirez point de vin huit jours durant et je prie nos frères de la dépense de tenir la main à cela afin que s'il se met en quelque place où il y ait une chopine, qu'ils l'aillent ôter de devant lui... » ⁽⁹³⁾

Un autre jour un « frère clerc séminariste », qui vient de répéter son oraison, se met à genoux de lui-même pour demander pardon d'une faute. Beau mouvement, mais qui déçoit cependant le Supérieur, car les aveux ont des oublis. Monsieur Vincent entreprend donc de les compléter : « Mon frère, vous ne vous accusez point d'une faute bien considérable que vous avez faite cette semaine, qui est qu'ayant été demander permission... d'aller entendre l'entretien qui se faisait à messieurs les ordinands, cela vous ayant été refusé... nonobstant cela vous n'avez pas laissé d'y aller. C'est de cette faute-là, mon frère, qu'il fallait vous accuser...

« Que fera-t-on de vous ? A quoi, je vous prie, serez-vous bon sinon à donner de la peine aux supérieurs ?... » ⁽⁹⁴⁾

La réprimande était sévère. La sanction ne le fut pas moins : « ... Mon frère, afin de réparer cette faute et que l'on puisse voir si l'on vous recevra ou non, vous demeurerez au séminaire six mois au delà du temps de vos deux ans... » ⁽⁹⁵⁾

Les admonestations et les sanctions réveillent les volontés endormies et corrigent les volontés indociles. Mais pour ranger définitivement les esprits de son côté, Vincent de Paul excelle à les éclairer sur les vertus à pratiquer et les travers à éviter. La justesse de ses analyses intéresse l'attention de ses disciples et conquiert leur assentiment. Mais en outre, en écoutant leur Maître ils ont toute chance d'être comme lui judicieux et sages. Ils auront le goût de l'observation. Rien qu'à son contact ils se formeront à la prudence et au bon sens, comme ils s'y forment à la fermeté et au sang-froid.

Vincent constatait que des missionnaires ambitieux recherchaient les charges de la Compagnie. Il ne se contente pas de désavouer cette vaniteuse propension. Il peint les plis fâcheux que fait prendre un

imprudent exercice de l'autorité. De cette manière, l'auditoire saisira beaucoup mieux le danger des charges :

« ... Cet état de priorité et de direction est si malin qu'il laisse de soi et de sa nature une malignité, une tâche vilaine et maudite ; oui... une malignité qui infecte l'âme... d'un homme en sorte que hors de la charge il a toutes les peines du monde à soumettre son jugement... Combien de soulèvement ressent-il quand il faut obéir ! Enfin ses paroles, ses gestes, son marcher et son maintien retiennent toujours quelque chose qui ressent sa suffisance, si ce n'est qu'il ne soit de ces hommes consommés en Dieu ; mais... il y en a peu de ceux-ci... » (96)

Avec la même sagacité, le Supérieur de la Mission sépare les faux-semblants des réalités solides. Il sait que les apparences vénérables de la vertu peuvent dissimuler des lâchetés, empressées à se revêtir des plus séduisants dehors par peur de l'opinion. Les gestes ressemblent à ceux que détermine une sincérité indiscutable. Mais Vincent n'est pas dupe des déguisements trompeurs, et il juge les actions d'après la valeur des motifs qui les font faire.

Les prêtres de la Mission n'ont qu'à prêter l'oreille, pour prendre une leçon de perspicacité à travers cet examen de leurs frères qui se lèvent bien à l'heure, mais à contre-cœur :

« ... Faut-il se lever à quatre heures ? Voilà la cloche qui sonne ; aurai-je toujours cette cloche attachée aux oreilles ? Il est encore bien matin ; cette horloge va trop vite ; quel moyen de se lever de si bonne heure ! Je n'ai pas bien dormi la nuit ; il faut encore reposer une heure. Mais l'on viendra me réveiller. M. Vincent, qui crie toujours, viendra ; il criera après moi (un fâcheux excitateur !) : « Monsieur, que faites-vous-là ? Tout le monde est à l'oraison ; il n'y a que vous qui êtes encore au lit. Qu'avez-vous Monsieur ? Il faut se lever. » A l'oraison l'on dira : « Où est Monsieur tel ? Le voilà qui n'est point encore ici ; il ne vient plus à l'oraison... »

« ... Le voilà qui se lève tout chagrin... Celui-là se lève-t-il pour l'amour de Dieu ? Point du tout. C'est de peur de la honte du monde... » (97)

Saint Vincent connaît aussi des missionnaires qui cherchent dans leur prédication un succès tapageur et des applaudissements indéfiniment répercutés. Il les dénonce avec une grande sévérité ; sa critique les traque, les pourchasse sans pitié. Il faut qu'autour de lui tout le monde partage sa réprobation. Il y va en effet de l'esprit et de la vie de la Compagnie. Il n'est pas admissible que les prêtres de la Mission, destinés à l'évangélisation des pauvres gens, se mettent à faire des sermons d'apparat.

Telle est pourtant l'ambition des affamés de renommée : « ... Faut-il aller en mission ? C'est dans un village où il n'y a que de pauvres paysans et des femmelettes ? Oh ! Monsieur n'a garde d'aller là.

S'il croit en être prié, il fait provision d'excuses... Mais si c'est une mission considérable, où il y ait de quoi satisfaire à sa vanité, voilà mon homme. Il la pourchasse ; ... il fait tout ce qu'il peut directement ou indirectement pour y être envoyé. Il y aura telles et telles personnes qui m'entendront prêcher ; ... j'aurai beaucoup de personnes de mérite et de qualité à mes sermons, un grand monde ; je ferai là merveille ; l'on parlera de moi par après ; l'on dira : « Voilà... un excellent prédicateur... » Voilà justement ce qu'il lui faut ; voilà la viande dont ce pauvre esprit se repaît... C'est un diable, non pas un missionnaire. Son esprit est l'esprit du monde. Il est déjà dans le monde de cœur et d'affection, et la carcasse est dans la Mission... » (98)

Tour à tour la volonté forte et le rude bon sens de Vincent de Paul impriment leur marque sur une expression ou un lambeau de phrase. Le coup pique comme un aiguillon ou fait sauter un vernis superficiel. Les énergies repartent avec un élan nouveau, les consciences laissent tomber les vaines parures.

« ... Quelle pitié, s'écrie le Maître. ... qu'on nous voie toujours... le ventre contre terre, toujours croupissant en nos défauts et en nos misères... » (99)

A l'adresse des ambitieux, cette brève mais impitoyable critique : les personnes « qui désirent... avoir la direction sur les autres... ont le diable dans le corps ; car le diable, c'est le père de l'orgueil, duquel elles sont possédées... » (100)

Les hommes qui sont bien doués et qui en tirent vanité, se méprennent sur la destination des dons qui leur ont été faits. « ... Ceux qui portent des vertus et en sont orgueilleux sont comme ces mulets qui portent de l'or et de belles tapisseries, mais c'est pour autrui... » (101)

Monsieur Vincent n'aime pas plus les pusillanimes que les vaniteux ; il leur dit même leur fait assez crûment.

Un navire qui était en partance pour Madagascar a été brisé par la tempête. Les missionnaires qui devaient faire la traversée vont-ils prendre peur et demander à rester dans les maisons de France ? Leur Supérieur leur enlève toute idée de tenter cette démarche : « ... Serait-il raisonnable, interroge-t-il, que ceux à qui Dieu avait donné le désir de s'en aller de delà fissent la poule mouillée maintenant, pour ce que voilà un vaisseau qui a péri !... » (102)

Ceux qui sont en charge ne sont pas plus épargnés lorsqu'ils se laissent griser par la situation qui leur est confiée.

On avise le Supérieur général qu'un Supérieur circule « avec une belle casaque et deux valises. » La réponse de monsieur Vincent est catégorique. Il écrit : « ... Je remédierai à cette vermine. » (103)

Effectivement il sait remédier d'une main experte aux maux qui exigent une prompte et ferme intervention ; il écarte avec décision l'obstacle qui barre la route et obstrue le passage. En d'autres termes,

il s'attaque résolument au mauvais vouloir évident qu'un autre traitement laisserait insensible, surtout lorsque ce mauvais vouloir se livre à une manifestation particulièrement caractérisée. Mais il n'entend pas compromettre par des brusqueries la formation des missionnaires, ni contraindre leur développement spirituel à s'avancer par saccades. Il en respecte, avec une inlassable patience, les lenteurs conformes au mouvement de la vie. Chaque fois qu'il a affaire à une volonté droite, il lui fait crédit. Il règle sur ses possibilités progressives le concours puissant qu'il lui prête pour qu'elle s'unisse de plus en plus à la volonté divine.

Un prêtre de la Mission, qui avait à s'occuper de séminaristes, reçoit ces conseils : « Sur ce que vous vous êtes proposé de bien travailler à mortifier le propre jugement et la propre volonté de vos séminaristes, je vous dirai... que cela ne se peut pas faire tout d'un coup, mais peu à peu, avec douceur et patience. La mortification, non plus que les autres vertus, ne s'acquiert que par les actes réitérés... Il faut donc se contenter d'y mener vos gens pas à pas, sans prétendre y arriver de longtemps, parce qu'il y a bien du chemin à faire, si ce n'est quand il plaît à Dieu de dispenser des voies ordinaires. » ⁽¹⁰⁴⁾

Monsieur Vincent décrit ces voies ordinaires à ses missionnaires à l'aide de comparaisons : « ... Celui qui, en la musique, a appris un motet, qui, après, en veut apprendre un second et un troisième, a bien plus de facilité pour apprendre le second qu'il n'en a eu pour le premier, et pour le troisième plus que pour le premier, ou même le second. Ainsi nous avons aujourd'hui quelque peine à faire quelque acte de vertu, quelque acte de religion ; la seconde fois nous en aurons moins ; et la troisième encore moins que la seconde ; et ainsi on vient à se perfectionner de plus en plus... » ⁽¹⁰⁵⁾

Vincent de Paul est trop avisé pour imposer du premier coup des actes de vertu qui ne peuvent être tentés que plus tard. Il ne s'étonne pas des imperfections inévitables qu'il observe autour de lui ; et il n'excite pas plus que de raison la générosité qui grandit de jour en jour à travers elles. Il attend qu'une étape soit achevée avant d'engager ses disciples dans une étape nouvelle.

De leur côté, ils sont invités à se prémunir soigneusement contre toute impatience et toute agitation. Dieu est à l'œuvre dans leurs âmes. Pourvu que leur volonté ne mette pas obstacle à l'action divine mais s'applique docilement à lui laisser le champ libre, les vertus croîtront en eux.

Saint Vincent s'en porte garant auprès d'un Supérieur qui perdait patience. Il l'invite à gouverner les autres non par lui-même mais par Jésus-Christ ; et il ajoute : « ... Je le prie qu'il vous anime... de son esprit, qui dit humilité, douceur, support, patience, vigilance, prudence et charité. Vous trouverez en lui toutes ces vertus, et, si

vous le laissez faire, il les exercera en vous et par vous... » (106)

Avec une insistance égale les missionnaires sont priés de régler leur zèle apostolique, de ménager leurs forces dans l'exercice de leur ministère. L'importance de leur œuvre leur fait un devoir de ne pas ruiner leur santé.

Les conseils de modération partent dans toutes les directions : « ... Au nom de Dieu, Monsieur, ménagez votre pauvre vie ; contentez-vous de la consumer peu à peu pour le divin amour ; elle n'est point vôtre, elle est à l'auteur de la vie, pour l'amour duquel vous la devez conserver jusqu'à ce qu'il vous la demande... » (107)

Un Supérieur qui multiplie les missions dans sa région reçoit cet avis : « ... Vous en entreprenez trop et de trop fortes pour le peu d'ouvriers que vous avez, lesquels, n'étant pas... accoutumés à ces grands travaux, perdent haleine au milieu de la course et le courage pour continuer, et vous achevez de ruiner votre santé... » (108)

Un autre Supérieur qui s'est épuisé à la tâche, est dissuadé de reprendre sa propagande avant d'être tout à fait guéri : « ... Attendez que vous soyez bien rétabli, et alors modérez vos fatigues... Il vaut mieux avoir des forces de reste que d'en manquer et Dieu bénira votre travail, quoiqu'il vous semble petit, si, pour le mieux servir, vous en évitez l'excès... » (109)

Monsieur Vincent prend un soin constant et très actif de la nourriture des missionnaires. Il estime que, s'ils sont défaillants, leur activité évangélique en pâtira. Mais c'est en père que le Supérieur général ressent ces soucis.

Le déroulement d'une conférence l'a amené à déclarer avec force qu'il ne faut pas trop rechercher les plaisirs de la table. Mais une fois ce point bien établi, il s'empresse d'ajouter, en s'adressant aux frères coadjuteurs : « ... Je ne dis pas pour cela, mes frères, que vous ne deviez assaisonner les choses du mieux qui vous sera possible ; au contraire, vous le devez faire, considérant que le pain, le vin, les viandes et autres choses que vous apprêtez et assaisonnez, c'est pour sustenter et nourrir les serviteurs de Dieu... » (110)

Au séminaire du Mans un économe trop parcimonieux réduit le plus possible les frais de la nourriture. Vincent menace de le relever de charge ; et il lui ordonne « de donner de bon pain, bonne viande, et de ne pas vendre le meilleur vin pour en donner de pire, ni exposer la communauté aux plaintes d'un avaro traitement... » (111)

Dès qu'il apprend qu'un des siens est malade, il se hâte de lui offrir sa cordiale compassion. Il lui énumère les remèdes les plus efficaces et il le presse d'en user.

Il écrit à un missionnaire de Pologne : « ... Je suis fort en peine du mal de vos jambes. Mon Dieu ! que peut-ce être ? Quoique ce soit, j'ai expérience qu'un cautère vous sera bon, avec la fréquente purga-

tion et quelques saignées. Quand vous vous purgeriez tous les mois, ce ne serait pas trop. Je vous prie d'avoir soin de votre santé... » ⁽¹¹²⁾

Le Supérieur de Turin a été gravement atteint. Ses compagnons sont priés de tout faire pour qu'il revienne à la santé : « ... Ne laissez pas de lui faire des bouillons de chapon pour le nourrir et le soutenir en ses accabllements... Vous savez que la conservation de ce bon serviteur de Dieu est importante pour le service des âmes et très chère à la Compagnie... » ⁽¹¹³⁾

Un missionnaire qui travaillait en Irlande est revenu se soigner en France : « ... Faites... ce que vous pourrez pour vous bien porter, lui est-il écrit ; n'épargnez ni le temps ni les remèdes... » ⁽¹¹⁴⁾

Autour du Supérieur de Rome, dont la santé inspire des inquiétudes, la sollicitude de Vincent multiplie ses prévenances et ses recommandations : « ... Il ne faut pas laisser, Monsieur, de faire tout ce que vous pourrez au monde pour votre conservation. Ne sortez point pour tout qu'en cas de nécessité. Envoyez quelque autre en ville solliciter les affaires, et voir les personnes qu'il faudra ; et quand il arrivera des choses pressées et importantes qu'autre que vous ne pourrez faire, prenez un carrosse de louage pour vous mener ; et je vous prie, Monsieur, de n'y manquer pas, non plus qu'à... prendre les remèdes que le médecin vous ordonnera. Vous feriez contre l'intention de la Compagnie d'épargner la dépense en cette occasion où il y va de votre santé qui nous est tant chère... » ⁽¹¹⁵⁾

Monsieur Vincent avait envoyé à Richelieu son futur successeur à la tête de la Compagnie pour saluer le roi Louis XIV qui rentrait à Paris. Son délégué étant tombé malade à Tours, il lui adresse une lettre désolée, où il lui dit, entre autres choses : « ... Je pensais avoir fait une bonne affaire de vous envoyer à Richelieu ; mais jamais plus je ne le ferai quand vous et moi vivrions quinze et vingt ans en même état... » ⁽¹¹⁶⁾

Il choisit lui-même avec une attention délicate le climat qui pourrait le mieux convenir au rétablissement d'un convalescent : « ... Vous ferez bien de vous en aller à... Notre-Dame de Lorm, au diocèse de Montauban, où l'air est bon et le pays beau, et où la Garonne passe qui est une belle rivière... » ⁽¹¹⁷⁾

La paternelle sollicitude que leur témoigne leur Supérieur général amène les prêtres de la Mission à se confier à lui avec une grande ouverture de cœur. Leurs confidences le mettent à même de travailler avec plus de sécurité à leur formation.

Vincent sait qu'un de ses prêtres est assailli dans sa foi par des doutes pénibles. Il recommande au Supérieur de Richelieu, aux mains duquel il l'a remis, de se montrer très compatissant à son égard : « ... Je vous ai recommandé M. du Coudray et je le vous recommande

encore ; je ne le puis faire assez selon l'étendue de l'affection que Dieu me donne pour lui... » ⁽¹¹⁸⁾

Il rassure un missionnaire de Rome qu'effraye la levée des appétits charnels et qui voudrait changer de résidence : « ... Les chaleurs du climat ne contribuent guère aux mouvements déshonnêtes ; la chair traîne partout ses infirmités. Quand vous seriez ici, vous en ressentiriez les misères de même qu'en Italie ; c'est un exercice que Dieu permet en vous... pour vous donner sujet de mérite... » ⁽¹¹⁹⁾

Lorsque la confiance hésite à se livrer tout entière, monsieur Vincent en devine les timidités. En ce cas, il lui demande de se montrer plus filialement confiante : « ... Il m'a semblé, écrit-il à un missionnaire de Pologne, que vous avez quelque chose à souffrir pour ce que vous me dites..., quoique vous ne me le disiez pas clairement. Je vous prie, Monsieur, de me faire part de vos peines comme de vos satisfactions... » ⁽¹²⁰⁾

Le cœur de saint Vincent trouve à l'adresse des missionnaires des expressions très affectueuses. Sa pensée suit les démarches de ceux qu'il a répartis dans les plus lointains pays. Il partage leurs joies et leurs peines.

A Gênes, un prêtre de la Mission reçoit un billet charmant : « ... Voici une bien petite lettre, est-il dit aux premières lignes, mais qui porte à mon cher Monsieur Martin des assurances de la grande affection que Dieu me donne pour lui. Je ne la puis exprimer et pourtant je la sens vivement au milieu de mon cœur... » ⁽¹²¹⁾

Une lettre destinée au Supérieur de Varsovie porte cette marque de constante sollicitude pour les missionnaires de Pologne : « ... Je veux croire qu'elle vous trouvera réunis à Varsovie, après avoir été si longtemps séparés. Si j'en étais certain, j'en aurais une joie incomparable et déjà cette espérance me console fort... » ⁽¹²²⁾

Au sortir de travaux fatigants, ceux qui en ont supporté le poids, sont reçus avec les témoignages d'une vive tendresse. L'un de ces bons ouvriers, qui a besoin non loin de Paris, est l'objet de cette encourageante prédilection : « ... Je vous attends avec désir de vous embrasser chèrement et avec espérance de vous voir bien reposer après tant de fatigues... » ⁽¹²³⁾

Lorsque Vincent suppose qu'un missionnaire court quelque sérieux danger, son inquiétude s'émeut et il a hâte d'être rassuré. Il écrit en pareille circonstance : « ... Je suis en peine de vous depuis que vous m'avez mandé que vous alliez partir de Saint-Quentin pour aller à Laon, et qu'il y avait quelque danger sur le chemin ; car n'ayant point reçu de vos lettres cette semaine et ne sachant où vous êtes, je crains qu'il vous soit arrivé accident ; ce qu'à Dieu ne plaise... » ⁽¹²⁴⁾

Il arrive quelquefois qu'un prêtre de la Mission, devenu infirme, ait peur d'être à charge de la Compagnie. Le Supérieur, mis au cou-

rant de ce très honorable scrupule, rassure avec une exquise délicatesse le prêtre qui en est tourmenté : « Ne craignez point d'être en aucune façon à charge à la Compagnie à cause de vos infirmités et croyez que vous ne le serez jamais pour ce sujet ; car, par la grâce de Dieu, elle ne se trouve point chargée des infirmes ; au contraire ce lui est une bénédiction d'en avoir. » ⁽¹²⁵⁾

Le cœur de Vincent de Paul, délicat, affectueux, compatissant, savait aussi être magnanime. C'est ce qu'éprouva un missionnaire qui s'était séparé de la Compagnie. Après son départ, il avait maintes fois sollicité sa réadmission ; mais ses demandes n'avaient jamais été entendues. Or, jadis il avait sauvé la vie au Supérieur général. Il eut l'idée de le rappeler. Cette fois il obtint une réponse : « Venez Monsieur et vous serez reçu à bras ouverts. » ⁽¹²⁶⁾

Chacun des prêtres de la Mission, qui éprouvait à son tour les qualités du cœur de saint Vincent, en gardait un durable souvenir. Ce souvenir était formateur : il pressait le disciple de se comporter, dans un cas similaire, comme le Maître avait agi vis-à-vis de lui. Mais de plus, au centre la Compagnie, le Supérieur général était un point de mire qui attirait tous les regards. Lorsqu'il se montrait délicat, affectueux, magnanime à l'égard d'un missionnaire, la nouvelle de cet acte de bienveillance filtrait parmi les autres. L'impulsion formatrice de ces exemples se propageait de proche en proche en cercles concentriques.

De la même manière, les prêtres se trouvaient inclinés à la bonté envers les simples frères coadjuteurs : ils n'avaient qu'à regarder agir monsieur Vincent, pour connaître leur devoir d'universelle charité envers toute la Compagnie.

Une lettre, qui va partir pour la lointaine Pologne, aura une attention pour les plus humbles ; Vincent se souvient d'un pauvre frère et il le nomme de touchante manière au Supérieur de Varsovie : « ... Je vous prie, demande-t-il, de dire à notre frère Casimir que sur le point que je m'en allais hier à ténèbres j'ai appris son retour, et que pendant l'office je m'en suis plusieurs fois ressouvenu pour en remercier Dieu... » ⁽¹²⁷⁾

Le Supérieur d'Agen, qui était mécontent d'un frère coadjuteur, est rappelé à la nécessité d'être charitable envers les faibles : « ... Vous décharger du frère Robin pour faire place à un serviteur. ... c'est à quoi je ne puis consentir. De dire que ce bon frère Robin n'est pas si propre pour votre maison, je le veux croire... mais il faut le supporter tel qu'il est et tâcher, avec douceur et patience, d'en tirer les services que vous pourrez... »

Sur ce, invitation est faite au destinataire de la lettre de donner « ... cet exemple de charité et de support pour les faibles... à toute la compagnie... » ⁽¹²⁸⁾

Un frère avait été embarqué à destination de Madagascar ; mais le vaisseau, qui avait tout d'abord essuyé une grosse tempête, avait été finalement capturé par les Espagnols. Tant bien que mal le pauvre frère était rentré en France, couvert de haillons. En cet état, il avait échoué à la maison de Saintes, où il n'avait pas reçu un accueil très réconfortant.

Saint Vincent en fait sévèrement grief au Supérieur : « Je vous prie d'habiller notre frère Christophe. Mon Dieu ! Monsieur, que ne l'avez-vous fait dès son arrivée ! Vous avez vu son besoin ; vous saviez qu'il était notre frère et que vous nous feriez plaisir ; et cependant vous l'avez laissé avec ses haillons !... Il est à souhaiter, Monsieur, que vous ayez un peu plus de charité pour les passants de la compagnie... » ⁽¹²⁹⁾

Les Supérieurs doivent être généreusement hospitaliers pour « les passants de la compagnie » comme ils doivent se conduire fraternellement avec ceux qui vivent sous leur toit. Les deux obligations procèdent de la même origine : monsieur Vincent veut que tous les membres de la Mission constituent une grande famille.

Il écrit au Supérieur de Gênes : « ... Si les vôtres se lassent du travail, ou sont durs à l'obéissance, il les faut supporter ; tirez-en doucement ce que vous pourrez. A la vérité, il est bon de tenir ferme pour arriver à votre fin ; mais servez-vous des moyens convenables, attrayants et suaves... » ⁽¹³⁰⁾

C'est tout un programme de gouvernement vincentiste qui est esquissé là et qui peut ainsi se traduire : fermeté sur le but à atteindre ; patience dans la pratique ; attrait et suavité des moyens pour faire passer de la médiocrité de la vertu à son excellence.

Sur tout le parcours, du départ à l'arrivée, les Supérieurs sont priés de ne pas s'isoler de l'ensemble, comme des chefs qui tiennent à distance leurs subordonnés. Qu'ils prennent plutôt l'allure de chefs de famille : « ... Vivez avec vos confrères, est-il recommandé à l'un d'eux, cordialement et simplement, en sorte qu'à vous voir ensemble, on ne puisse pas juger qui est le supérieur... » ⁽¹³¹⁾

Au sein de toutes les maisons de la Compagnie, comme en autant de familles, la vie doit être détendue et gaie. C'est le vœu de monsieur Vincent : « ... Comment se porte la compagnie » ? demande-t-il à un Supérieur. Tout le monde est-il en bonne disposition ? Chacun est-il bien gai ?... » ⁽¹³²⁾

La gaieté a son rôle dans la formation des missionnaires. Grâce à elle, ils feront beaucoup plus facilement les efforts que réclament leur vie intérieure et leur activité extérieure, car ils seront « en bonne disposition. »

Vincent, au cours d'une conférence, indique la note à donner à cette gaieté : « ... Si vous voyiez Messieurs de Sorbonne comme ils font leurs récréations ensemble ; cela est si beau ! Ils ont une allée où

ils se promènent trois à trois, quatre à quatre et s'entretiennent ainsi les uns avec les autres cordialement, doucement et respectueusement... » ⁽¹³³⁾

La gaieté douce et respectueuse de monsieur Vincent s'accommode mal, évidemment, d'une exubérance trépidante et de la sonorité retentissante des grands éclats de rire. Toute contenue qu'elle soit, elle est cordiale cependant en sa tranquillité ; et les entretiens fort civils qu'elle agrémente font pénétrer bien avant dans les cœurs leur aimable et gracieuse sérénité. C'en est assez pour qu'il soit plus aisé aux pensées d'être pacifiques, aux contenances d'être accueillantes. La gaieté de saint Vincent est génératrice de bienveillance.

A l'exemple de ce qui se fait dans les familles ordinaires, les missionnaires sont tenus au courant de ce qui intéresse les absents ou la vie générale de la compagnie. Les lettres qui sont envoyées aux diverses maisons leur portent ce que le Supérieur général appelle « les petites nouvelles ». Celles qu'on en reçoit fournissent matière à des communications pendant les conférences. Ainsi, dans les deux sens, s'établit un courant ininterrompu de vie familiale qui fortifie les liens entre les prêtres de la Mission, pour le plus grand bien de leur tâche commune.

Une lettre au Supérieur de Varsovie se termine en donnant pêle-mêle ces petites nouvelles : « ... La Compagnie marche son petit train partout. L'on se dispose pour envoyer des prêtres à Madagascar. Je viens d'envoyer de l'argent à ceux des Hébrides, qui travaillent avec bénédiction en quelque façon miraculeuse. Messieurs Alméras et Admirault sont dans l'infirmité. Votre cher petit neveu Ozenne continue toujours à marcher son petit train et a peine à répéter son oraison. J'espère qu'il la surmontera... » ⁽¹³⁴⁾

Parfois le narrateur s'arrête plus longuement sur une nouvelle, qui sera plus agréable au destinataire et qui lui procurera plus de réconfort.

C'est encore à un missionnaire de Pologne que sont écrites ces lignes savoureuses : « ... Je viens de me séparer d'avec votre neveu qui est venu céans pour vous y voir... Il est marié et Dieu lui a donné des enfants. Il a deux chevaux et vingt-quatre arpents de terre... Il m'a accolé plus de six fois et baisé à la face avec telle cordialité qu'il m'a paru tout cœur. Nous avons fort parlé picard, mais avec cette différence qu'il faisait ce qu'il pouvait pour bien parler français et moi pour bien parler picard... » ⁽¹³⁵⁾

Les visiteurs qui font la navette entre la maison-mère et ses filiales sont, comme les lettres échangées de Paris avec la province, des colporteurs des nouvelles qui intéressent la compagnie.

Le Supérieur de Tréguier est avisé qu'un délégué va partir pour les visites : « ... Il vous ira voir, Dieu aidant. Il vous dira nos petites nouvelles... » ⁽¹³⁶⁾

Dans l'incessant échange épistolaire qui relie le centre à toutes les maisons de la Mission, il ne faut pas qu'intervienne un ralentissement. La vie commune de la grande famille risquerait en effet d'en être altérée.

Le Supérieur de Gênes, qui prolonge son silence un peu plus que de coutume, reçoit cet amical avertissement : « ... Je n'ai point de vos lettres cette semaine... J'ai si grande joie de la lecture des vôtres et d'apprendre ce qui se passe en vos emplois que je vous prie, Monsieur, de m'écrire par tous les ordinaires. Cette joie n'est pas pour moi seul ; j'en fais part à toute la compagnie, lorsqu'il y a quelque chose de particulier... » ⁽¹³⁷⁾

Les communications entre la maison-mère et ses filiales visaient à les rendre participantes des joies et des soucis de chacune. Ainsi se trouvait partout appuyé un puissant esprit de famille.

Mais pour garantir ces dispositions familiales, les échanges épistolaires et les conférences aux missionnaires veillaient en outre à maintenir dans tous les établissements une étroite uniformité.

Les raisons de cette uniformité sont clairement exposées : « ... La ressemblance et l'égalité engendrent l'amour, et l'amour tend à l'unité. Tâchons donc d'avoir tous les mêmes affections et un même agrément pour les choses qui se font ou se laissent faire parmi nous... » ⁽¹³⁸⁾

Toute divergence risquerait de porter atteinte au fraternel amour des prêtres de la Mission. Du même coup, la fécondité de leur œuvre commune serait compromise par leur désunion.

Partant de ce point de vue fondamental, Vincent de Paul, en pratique, pousse aussi loin que possible l'uniformité entre tous les siens.

« ... Comme il y avait liaison très étroite entre les parties du corps, de même il fallait qu'il y eût pareille union entre les membres de la communauté ; union qui devait s'étendre dans l'observation des mêmes règlements, mêmes façons d'agir, mêmes pratiques, même manière de prêcher, de catéchiser, de confesser ; et... surtout cette union devait être gravée dans les cœurs pour avoir même volonté et mêmes sentiments... » ⁽¹³⁹⁾

Saint Vincent était très heureux de constater le succès des efforts qui cherchaient à établir des liens d'affectueuse fraternité entre tous ses prêtres.

La compagnie leur est, à sa connaissance, « autant qu'un père, qu'une mère... » Il les interroge, sûr de leur réponse : « ... Ne sommes-nous pas les uns pour les autres autant de frères, qui ont autant, voire plus d'affection et de charité que nos frères charnels... » ⁽¹⁴⁰⁾

Liés les uns aux autres par la charité qui est voulue de Dieu, les missionnaires s'attachent à lui par là même. Au spectacle de leur mutuel amour, leur fondateur est rassuré sur leur fidélité et sur la solidité de son œuvre. Il observe en effet que « la charité est le ciment

qui lie les communautés à Dieu et les personnes entre elles-mêmes, de sorte que qui contribue à l'union des cœurs d'une compagnie la lie indissolublement à Dieu... » ⁽¹⁴¹⁾

De même que l'entière soumission des prêtres de la Mission à Dieu est garantie par leur charité mutuelle, de même cette charité intensifie la force conquérante de leur compagnie.

« ... O bonté divine, supplie Vincent, unissez... tous les cœurs de la petite compagnie de la Mission et puis commandez ce qu'il vous plaira ; la peine leur sera douce et tout emploi facile, le fort soulagera le faible et le faible chérira le fort et lui obtiendra de Dieu accroissement de force ; et ainsi, Seigneur, votre œuvre se fera à votre gré et à l'édification de votre Eglise, et vos ouvriers se multiplieront attirés par l'odeur d'une telle sainteté. » ⁽¹⁴²⁾

La valeur des forts n'est pas un bien réservé dont ils aient le droit de se conserver égoïstement le bénéfice. C'est un bien de famille, utile à tous et dont tous se réjouissent. Les faibles chérissent les forts dont ils apprécient le soutien. Par leurs prières ils obtiennent de Dieu qu'il accroisse encore l'intrépidité de leurs frères, qui sert la Compagnie tout entière.

Les hommes sont édifiés par l'abnégation générale pratiquée à la Mission et par l'union qui existe entre tous ses membres. La vertu contagieuse des missionnaires leur attire des imitateurs qui viennent grossir leurs rangs. Ainsi, par l'effet de leur charité mutuelle, leur influence se répand et leur propagande évangélique conquiert un succès grandissant.

Au jugement du Fondateur ses compagnons, épris de fidélité à Dieu, de fraternel amour, d'ardeur apostolique, sont sur la voie de la perfection. Sa formation les y pousse de tout son pouvoir. Il modèle ses disciples, il les façonne, il les pétrit. Il lui arrive de dire, en son langage direct et très expressif, qu'il en est parmi eux de « plus faits » et de moins faits.

Comme il est nécessaire d'envoyer du renfort au Supérieur de Gênes, Vincent lui fait ces propositions : « ... J'ai eu la pensée de vous envoyer deux jeunes hommes qui doivent entrer aujourd'hui ou demain au séminaire... Avez-vous un directeur pour le séminaire ? Si non, nous les façonnerons ici pour vous comme deux des meilleurs sujets que nous ayons... » Si cette proposition n'est pas agréée à Gênes, le Supérieur général n'insistera pas. En ce cas, dit-il, « nous tâcherons de vous en envoyer de plus faits au plus tôt... » ⁽¹⁴³⁾

L'empreinte dont la formation de Vincent de Paul marque les missionnaires est tellement profonde qu'elle résiste aux plus graves infractions. Elle ne s'efface même pas chez ceux qui quittent la compagnie.

Un prêtre de la Mission, sorti de la congrégation peu de temps après

avoir été reçu aux vœux, a écrit à monsieur Vincent plusieurs lettres qui sont restées sans réponse. Il revient cependant à la charge, car il veut à tout prix savoir si les engagements, qu'il a jadis contractés, l'obligent toujours. Il fait cette confidence qui dénote son trouble persistant : « ... La fin dangereuse qu'ont faite ceux qui devant ou après moi ont quitté la Mission me donne lieu d'appréhender leur châtement étant autant ou plus coupable qu'eux ; et enfin quoique je dorme ou que je veille je suis plus à la Mission qu'à moi-même... » (144)

Soumis à la même emprise, les missionnaires et les Filles de la Charité tendent au même but dans la pensée de saint Vincent. Sans doute les prêtres se livraient à la prédication tandis que les sœurs rendaient aux pauvres gens des services variés. Mais les premiers devaient s'attacher à consolider les adhésions par la vertu de leur charité, qui appuyait de toute sa force leur enseignement. Or la charité des secondes, concrétisée dans les modalités diverses de leur dévouement, se préoccupait aussi de rallier les âmes autour de l'Evangile.

Les prédicateurs des pauvres et les servantes des pauvres différaient évidemment par la forme de leurs activités. Néanmoins ils travaillaient dans les mêmes milieux, selon le même esprit, pour un résultat identique. Il n'est donc pas étonnant que les grandes lignes de leurs formations soient les mêmes.

Les deux puissantes compagnies, fondées par saint Vincent, sont formées par lui selon de claires méthodes dont les éléments ne se dérobent pas au regard. Ces méthodes s'appuient sur des principes d'ascétisme et de spiritualité, qui bénéficient largement de l'expérience accumulée dans le catholicisme. Mais les procédés personnels de formation, mis en action par Vincent de Paul, ajoutaient à ces mortifications et à ces exercices spirituels un apport original.

A travers ces procédés, l'observation discerne la part qui peut revenir à un homme, à un saint de cette envergure, poussé par une foi extraordinaire, dans la propagation de la sainteté, c'est-à-dire de l'amour de Dieu et du prochain.

RÉFÉRENCES

- 1 : II, 514. — 2 : VII, 237. — 3 : XI, 357. — 4 : XI, 238. — 5 : XII, 78. — 6 : XI, 442. — 7 : IV, 263. — 8 : V, 537. — 9 : V, 538. — 10 : IV, 282. — 11 : VI, 155. — 12 : XII, 164-5. — 13 : VII, 126. — 14 : XI, 318. — 15 : IV, 596. — 16 : IV, 369. — 17 : III, 165. — 18 : III, 347. — 19 : III, 347. — 20 : XII, 261-62. — 21 : XII, 262. — 22 : XI, 136. — 23 : XI, 371. — 24 : XI, 202. — 25 : XI, 201. — 26 : XI, 392-93. — 27 : XI, 393. — 28 : XI, 340-41. — 29 : XI, 77. — 30 : XI, 77. — 31 : XII, 87. — 32 : XI, 342. — 33 : XI, 21. — 34 : XI, 76. — 35 : XI, 342. — 36 : II, 365. — 37 : XI, 122. — 38 : XII, 260. — 39 : XI, 76. — 40 : XI, 67. — 41 : XI, 66. — 42 : XI, 67. — 43 : XII, 191. — 44 : XI, 67. — 45 : VIII, 177. — 46 : XII, 440. —

47 : XII, 189. — 48 : XI, 65. — 49 : XI, 203-4. — 50 : XI, 22-23. — 51 : V, 393. — 52 : XI, 331-32. — 53 : XII, 171. — 54 : XII, 171. — 55 : XII, 172-3. — 56 : XII, 172. — 57 : XI, 30. — 58 : XI, 101. — 59 : XI, 103. — 60 : XII, 176. — 61 : VI, 60. — 62 : IV, 594-95. — 63 : XII, 49. — 64 : XI, 80. — 65 : XI, 80. — 66 : VII, 150. — 67 : VII, 151. — 68 : XI, 81. — 69 : XI, 82. — 70 : XII, 61. — 71 : XI, 164. — 72 : XII, 62. — 73 : VIII, 143. — 74 : XI, 101. — 75 : XI, 96. — 76 : VIII, 389. — 77 : XII, 40. — 78 : III, 540. — 79 : IV, 361. — 80 : XII, 328. — 81 : XII, 30. — 82 : V, 345. — 83 : V, 348. — 84 : I, 523. — 85 : V, 111. — 86 : V, 414. — 87 : VII, 372-74. — 88 : VII, 356. — 89 : V, 410. — 90 : XII, 317. — 91 : XI, 198. — 92 : XI, 210. — 93 : XI, 190. — 94 : XI, 324-5. — 95 : XI, 326. — 96 : X, 139. — 97 : XI, 238-9. — 98 : XI, 240. — 99 : XII, 233. — 100 : XI, 138. — 101 : XI, 97. — 102 : XI, 375. — 103 : XI, 164. — 104 : V, 436. — 105 : XI, 208. — 106 : VIII, 231. — 107 : II, 184. — 108 : VII, 132. — 109 : VII, 433. — 110 : XI, 330. — 111 : III, 505. — 112 : VII, 250. — 113 : VIII, 36. — 114 : IV, 481. — 115 : VIII, 15. — 116 : VIII, 343. — 117 : VII, 267. — 118 : III, 286. — 119 : III, 348. — 120 : V, 254. — 121 : III, 129. — 122 : VI, 554. — 123 : III, 124. — 124 : VI, 528. — 125 : VI, 491. — 126 : V, 540. — 127 : IV, 351. — 128 : VII, 497. — 129 : VII, 244-5. — 130 : IV, 75. — 131 : VI, 66. — 132 : I, 66. — 133 : XI, 213. — 134 : VI, 254. — 135 : IV, 341. — 136 : VIII, 67. — 137 : III, 90. — 138 : XII, 257. — 139 : XI, 120. — 140 : XII, 392. — 141 : II, 374. — 142 : III, 257. — 143 : V, 205. — 144 : VIII, 425.

CHAPITRE III

TYPES VINCENTISTES

FILLES DE LA CHARITÉ EXEMPLAIRES. — TRAITS ÉPARS. — JEANNE DALMAGNE. — BARBE ANGIROUST. — LOUISE DE MARILLAC. — CHEZ LES MISSIONNAIRES. — MONSIEUR PILLÉ. — DANS TOUTES LES CIRCONSTANCES. — EN TERRE ÉTRANGÈRE. — LE FRÈRE ANTOINE. — LE FRÈRE JOURDAIN. — TRAITS DE CORDIALITÉ. — FÉCONDITÉ DE LA CHARITÉ.

Sur tout son parcours, la formation appliquée aux Filles de la Charité et aux prêtres de la Mission par Vincent de Paul révèle l'étendue et la profondeur de l'emprise qu'il exerçait sur eux. Cependant cette emprise apparaît sous un jour plus clair encore dans les brèves notices, éparées dans les lettres et les conférences de saint Vincent, et qui recueillent des traits de la vie des sœurs et des missionnaires.

Ces aperçus biographiques ne détaillent pas les efforts du Maître pour faire avancer la perfection spirituelle de ses disciples, mais ils ont l'avantage, non moins précieux, de nous mettre directement en contact avec les résultats concrets et vivants qu'obtenaient ces efforts.

Nous n'observons plus la pression de l'ouvrier qui imprime une empreinte. Sa main s'est retirée ; et c'est l'empreinte elle-même que nous saisissons dans son impressionnante netteté.

A la fin d'un entretien sur l'esprit de la Compagnie, monsieur Vincent recommande aux prières des Filles de la Charité les trois sœurs qu'il a envoyées en Pologne. En même temps il donne de leurs nouvelles.

Après leur arrivée, la reine leur a fait connaître ses intentions : deux d'entre elles iraient à Cracovie pour y servir les pauvres ; mais la troisième resterait auprès de sa personne. Séance tenante son choix s'était fixé sur la sœur Marguerite.

Mais la brave fille s'était récriée, en grand émoi : « Oh ! Madame, que dites-vous ? Nous ne sommes que trois pour servir les pauvres, et vous avez dans votre royaume tant d'autres personnes plus capables que nous pour servir Votre Majesté. Permettez-nous, Madame, de

faire ici ce que Dieu demande de nous comme nous faisons ailleurs. » ⁽¹⁾

Au terme de son récit, le conférencier se borne à noter tout uniment : « Cela n'est-il pas beau, mes sœurs ? »

De ces traits de beauté, les annales de la jeune Compagnie étaient déjà riches au bout de quelques années. L'amour des pauvres atteignait parfois à une telle intensité parmi les Filles de la Charité que l'une d'elles, à son lit de mort, faisait cette déclaration : « Je n'ai aucune peine ni aucun remords sinon d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres... J'ai eu trop de satisfaction quand j'allais par ces villages voir ces bonnes gens ; je volais, tant j'avais de joie à les servir. » ⁽²⁾

Transportée d'enthousiasme, en entendant raconter ces étranges scrupules d'une âme qui craignait d'avoir été trop heureuse dans sa totale abnégation, une auditrice s'écriait en pleine réunion, en battant des mains, « qu'elle n'avait jamais ouï dire chose pareille de personne. » ⁽³⁾

De fait, le plaisir que les bonnes sœurs prenaient dans leurs besognes était chèrement acheté. Ces besognes en effet étaient loin d'être de tout repos.

On en peut juger par ce refus opposé à regret à l'évêque de Tréguier, qui voulait avoir des Filles de la Charité dans son diocèse : « ... Leurs emplois sont si rudes qu'il en meurt beaucoup. Nous sommes pressés depuis longtemps par cinq ou six de nosseigneurs les prélats, et encore par plusieurs autres personnes de condition, de leur en envoyer, sans que nous puissions les contenter... » ⁽⁴⁾

« ... Il en meurt beaucoup... », dit saint Vincent ; mais avant que la mort n'ait fait son œuvre, dures et accablantes ont été les fatigues, endurées cependant avec une jolie vaillance.

De l'hôpital d'Angers cet appel se fait entendre : « Nous sommes accablées de travail et nous y succomberons si nous ne sommes secourues. Je suis contrainte de vous tracer ce peu de lignes la nuit en veillant nos malades, n'ayant aucune relâche le jour ; et en vous écrivant il faut que j'exhorte deux moribonds. Je vais tantôt à l'un lui dire : « Mon ami, élevez votre cœur à Dieu, demandez-lui miséricorde. » Cela fait, je reviens écrire une ou deux lignes ; et puis je cours à l'autre : « *Jésus, Maria !* mon Dieu j'espère en vous. » Et puis je retourne encore à ma lettre ; et ainsi je vais et viens, et je vous écris à diverses reprises, et ayant l'esprit dout divisé. C'est pour vous supplier très humblement de nous envoyer encore une sœur. » ⁽⁵⁾

A Angers les sœurs ont à soigner des pestiférés. Cependant elles s'empressent auprès d'eux avec « ferveur ». Au témoignage de Vincent de Paul, « elles sont heureuses de s'exposer au... danger... » ⁽⁶⁾

En Pologne les Filles de la Charité ont de tels pensionnaires, qu'elles n'osent dire les mortifications qu'elles en reçoivent. Elles ont affaire à des teigneux, à des gens qui ont des maladies innommables. Ce

que voyant, la reine leur offre de les faire rapatrier ; mais elles refusent, parce qu'elles sont « venues par obéissance » (7)

Pour s'encourager elles se remémorent les entretiens de saint Vincent sur « l'humilité, la charité et l'union ». Elles sont heureuses de pouvoir lui certifier qu'elles sont si bien unies « que les trois ne sont qu'une... »

A Etampes, une sœur est à toute extrémité. Sur ces entrefaites, elle se rappelle qu'une pauvre malade a un besoin urgent d'être saignée. Elle se lève, fait la saignée indispensable, et se remet au lit pour mourir « incontinent après. » A la nouvelle de son héroïsme, monsieur Vincent lui décerne cet éloge sans emphase : « Cette bonne fille peut être appelée martyre de la charité... » (8)

Quatre sœurs soignaient, à Calais, des soldats atteints de maladies mortelles. Or deux d'entre elles ont succombé à la tâche. La sœur Henriette Gesseume, qui a déjà cinquante ans, sollicite cependant la faveur d'être l'une des remplaçantes. Son dévouement provoque l'admiration de monsieur Vincent : « Voyez, dit-il..., combien le zèle est grand en ces pauvres filles de s'offrir de la sorte ! S'offrir pour aller exposer leur vie comme des victimes, pour l'amour de Jésus-Christ et le bien du prochain, cela n'est-il pas admirable ?... » (9)

Une sœur qui conduisait ordinairement « le cheval par les paroisses » vient à décéder. Sa vie paraissait tout unie. On pouvait se demander ce que monsieur Vincent trouverait à y glaner pour les communications de ses entretiens. Effectivement l'oraison funèbre fut brève, ce qui ne veut pas dire néanmoins qu'elle fut sans profit.

La défunte « ... ne perdait jamais l'occasion de prier, lorsqu'elle avait un petit moment de loisir ; on l'a même trouvée priant à genoux nus sur la pointe d'une pierre... Elle faisait ordinairement ce qu'il y avait de plus pénible et abject à faire... ; et quand il arrivait qu'elle était mouillée et percée d'eau, elle disait : « Eh quoi ! ne faut-il pas endurer quelque chose pour l'amour de Dieu ? » (10)

Cet attachement aux multiples devoirs de la vie courante pouvait avoir son héroïsme, qu'une souriante simplicité n'arrivait pas à cacher tout à fait.

Une sœur, qui était chargée de la distribution à domicile de la pitance des pauvres, montait d'ordinaire les escaliers sans encombre, sa marmite à la main. Mais un jour, pendant qu'elle se trouvait entre le premier et le second étage d'une bâtisse branlante, elle s'aperçut soudain que l'immeuble chavirait tout entier. Elle se blottit peureusement à l'angle d'un degré qui échappa à l'éboulement général, sous lequel disparaissaient trente ou quarante personnes.

Les spectateurs criaient à la bonne fille de se jeter entre leurs bras, car le pan de mur qui la retenait pouvait crouler à son tour. C'était bientôt dit, mais que mangeraient les pauvres ? La naufragée commença donc par tendre aux gens qu'elle dominait « sa marmite, qu'ils

tirèrent avec un crochet au bout d'une moyenne perche. » Une fois assuré ce sauvetage capital, la sœur consentit à se jeter elle-même « à la merci de la Providence sur des manteaux », que des bras vigoureux étendaient en l'air.

La rescapée ne se fit aucun mal, mais elle était tellement émue qu'elle ne savait même pas comment elle avait échappé à la mort. Elle avait donc le droit de se reposer pour reprendre ses esprits ; mais elle se garda bien de le faire. Elle récupéra sa marmite et « toute tremblante s'en alla servir ce qui lui restait de malades. » (11)

A la mort d'une sœur, sa mémoire est évoquée à une réunion suivante. Le Supérieur général invite ses auditrices à rapporter à tour de rôle les éléments édifiants qu'elles ont notés dans sa conduite ou dans ses paroles. Leurs appréciations se succèdent et se complètent, coupées de temps à autre par les interventions de monsieur Vincent. L'entretien garde l'allure d'une sorte de conversation sans rigidité. Chacune dit sa pensée sans en forcer l'expression. On ne souhaite autour de la vérité ni grossissement ni enjolivement.

« ... Voyons, commence le très honoré Père..., ce qu'on a remarqué en ma sœur Marie Lullen, qui était native du Mans. Que celles d'entre vous qui ont demeuré avec elle nous disent tout bonnement ce qu'elles ont vu d'édifiant dans sa conduite. »

Une sœur débute : « Mon Père, j'ai remarqué que cette chère sœur avait une grande charité pour les enfants qu'elle était chargée d'instruire. Pendant qu'elle était à Nanterre..., je lui ai vu quelquefois baiser leurs pieds, disant qu'elle pensait baiser les pieds du petit Jésus. »

« Dieu soit béni ! dit monsieur Vincent. Cette bonne fille avait bien raison de croire qu'elle baisait les pieds de l'enfant Jésus. Oh ! que cette simplicité lui était agréable ! »

Une autre sœur raconta le zèle apostolique dont la défunte avait fait preuve un jour à l'égard d'un brave homme qu'elle avait rencontré en chemin : « Elle lui parla du bon Dieu ; et comme il n'avait pas entendu la messe et ne paraissait pas avoir envie d'y aller, elle fit tant par ses remontrances qu'elle le décida à aller l'entendre. »

Cet actif souci du salut des âmes ne peut que plaire au fondateur de la Compagnie. C'est même le premier dont une sœur doit être animée.

De place en place, le portrait continue à recevoir des compléments indispensables. Une ancienne compagne de Marie Lullen a observé qu'elle avait le goût des humiliations. « Comme un jour, raconte-t-elle, on l'avait un peu mortifiée, lui voyant un air satisfait, je lui témoignai ma surprise ; elle me répondit : « Ma sœur, il faut que je m'anéantisise, afin que Jésus vive en moi. »

Ce témoignage met saint Vincent en présence d'indiscutables dis-

positions à la sainteté, dont la tâche est précisément de vider l'homme de lui-même pour le remplir de Dieu. Il souligne donc la parole qu'il vient d'entendre : « Oh ! que voilà une bonne parole ! s'écrie-t-il : il faut que je m'anéantisse !... Dieu soit béni et glorifié !... »

Quand toutes les mémoires ont fidèlement livré leurs souvenirs, le sens des leçons qu'ils comportent est brièvement dégagé : « ... Voyez-vous, mes sœurs, on manifeste la gloire de Dieu en parlant des vertus de vos sœurs. Il les avait mises en elles pour les sanctifier, et il veut aussi que nous en fassions notre profit en les imitant. » ⁽¹²⁾

A la conférence sur les vertus de Marguerite Naseau, on publie que cette ancienne vachère, devenue Fille de la Charité, est morte « pour avoir fait coucher avec elle une pauvre fille malade de la peste. » ⁽¹³⁾

La sœur Anne de Gennes « témoignait de la peine, quand on lui parlait de sa noblesse. »

« ... Elle ressentait plus de contentement quand elle avait été voir ses pauvres, que si elle avait reçu une visite de ses parents... »

Louise de Marillac, interrogée à son sujet après toutes ses filles, comme d'habitude, signale que, malgré sa mauvaise santé, elle ne faisait jamais entendre la moindre plainte à propos des besognes qui lui étaient confiées, qu'elle qu'en fût la lourdeur. ⁽¹⁴⁾

Les sœurs Jeanne Dalmagne et Barbe Angiboust, chacune à son tour, retiennent longuement l'attention de la Compagnie après leur mort.

Jeanne Dalmagne « compatissait fort aux pauvres. Quand elle ne les pouvait assister corporellement, elle les consolait, pleurait avec eux, les encourageait à souffrir leur pauvreté et maladies... Même dans sa maladie, elle leur parlait avec tant de ferveur qu'il ne semblait pas qu'elle eût elle-même du mal... » ⁽¹⁵⁾

Les souvenirs de ses compagnes se lèvent, nombreux et fervents, autour de sa tombe. Au gré des circonstances et de leurs propres dispositions, elles ont été individuellement impressionnées par des vertus particulières plutôt que par tout l'ensemble de la physionomie. Mais les éléments de l'anthologie qu'elles composent se raccordent sans peine.

Sans plan prémédité, on rappelle l'extraordinaire humilité de la disparue, son héroïque charité, son zèle apostolique, son grand amour de Dieu. Ces énumérations laissent apparaître des lacunes. D'autres témoins les aperçoivent et cherchent à les combler. Au terme, une entraînante incarnation vincentiste se trouve reconstituée sous les yeux des survivantes.

Lorsque Jeanne Dalmagne croyait avoir causé quelque mécontentement à une compagne, elle se prosternait à ses pieds pour lui demander pardon ; et elle restait dans cette posture jusqu'au moment où le

différend était entièrement effacé. Pour rien au monde elle ne se serait mise au lit sans s'être cordialement réconciliée avec son prochain. Dans toute cette conduite elle pratiquait à la lettre l'enseignement du Fondateur. ⁽¹⁶⁾

Elle se comportait avec une inlassable vaillance à l'égard des plus répugnantes détreesses. « ... Il y avait à Nanteuil une pauvre fille toute mangée d'écrouelles et délaissée du monde pour la puanteur de son mal... » La sœur Jeanne « allait deux fois par jour panser et nettoyer les plaies de la malade, malgré ses propres indispositions. Cette mauvaise odeur l'incommodait beaucoup et augmentait ses faiblesses ». Mais elle les mettait au compte de « son peu de courage ».

Elle aurait été navrée que sa protégée pût croire qu'elle lui était à charge.

Elle multipliait à son égard les plus amicales prévenances. La mère de la malheureuse ne pouvait plus gagner sa vie, parce qu'elle se tenait en permanence auprès d'elle. La sœur s'en était rendu compte. C'est pourquoi « souvent, avant le jour, alors que ces pauvres personnes n'étaient pas levées, elle se trouvait à leur porte avec quelque aumône, lorsqu'elles y pensaient le moins ; et cela se faisait avec grande prudence. » Il ne convenait pas en effet que le voisinage s'aperçût qu'il était nécessaire d'assister les deux femmes. ⁽¹⁷⁾

La sœur Jeanne montrait toujours la même délicatesse dans ses rapports avec les pauvres. Lorsqu'un mendiant lui demandait du pain, elle s'empressait d'en solliciter un morceau auprès de sa Supérieure, pour ne pas disposer sans permission du bien de la communauté. C'était parfois l'occasion d'un petit dialogue : « Ma sœur, voilà du pain dur ; vous pouvez le donner. » — « Il ne faut pas, ma sœur, je le mangerai bien ; il ne faut donner à Dieu que du bon. » ⁽¹⁸⁾

La courageuse fille était animée d'un zèle intrépide. Elle ne craignait pas de s'attaquer aux riches pour les rappeler au respect de la justice. A son sens, « quand il y allait de la gloire de Dieu et du bien des pauvres, il ne fallait point craindre de dire la vérité. » C'est ainsi qu'un jour, « sachant que des personnes riches s'étaient déchargées des tailles pour en surcharger les pauvres, elle leur dit librement que c'était contre la justice. » En même temps, elle menaçait leurs « extorsions des châtiments divins. » ⁽¹⁹⁾

Elle puisait en Dieu son dévouement et son ferme courage. « Elle avait un grand amour de Dieu ; elle ne soupirait qu'après Dieu et les occasions de faire du bien pour son amour. » ⁽²⁰⁾

Nulle considération d'amour-propre ne la guidait. Au contraire, « elle avait un si grand mépris d'elle-même qu'elle désirait dévoiler ses défauts à tout le monde. » ⁽²¹⁾

Son détachement était extrême. On lui demandait un jour si elle voulait voir sa sœur qui faisait un séjour dans la localité ; elle répondit

par la parole de l'Évangile : « Laissons les morts ensevelir les morts. » (Luc, IX, 60).

Ce détachement la mettait en état d'« indifférence pour vivre ou pour mourir. »

Il l'élevait au-dessus de la souffrance. « Elle se plaignait rarement, et c'était une petite plainte fort douce. » ⁽²²⁾

Une voix domine ce concert de louanges qui monte vers Jeanne Dalmagne. Saint Vincent en personne exalte, avec toute son autorité, l'effort qui la portait vers la sainteté. Il souligne les grands exemples qu'elle a laissés à la Compagnie.

« Je vous assure, mes sœurs, dit-il en conclusion, que j'ai lu bien des vies de saints ; peu de saints surpassent notre sœur en l'amour de Dieu et du prochain. Mon Dieu ! mes filles, serait-il possible que nous ayons cet exemple sous les yeux et que nous demeurions dans nos mauvaises habitudes... » ⁽²³⁾

Lorsque vint le tour de la sœur Barbe Angiboust d'être proposée, après sa mort, à la vénération de la Compagnie, monsieur Vincent raconta lui-même tout au long ce trait, qui reflétait la transparente droiture d'une âme d'élite :

« Une dame de grande condition... eut le désir d'avoir une Fille de la Charité auprès de sa personne... Le sort tomba sur notre sœur... Incontinent voilà les larmes qui lui viennent aux yeux, sans qu'elle dît aucune chose pour excuse...

« ... La dame... l'envoya quérir par deux de ses demoiselles... Elle les suivit et repoussa ses larmes du mieux qu'elle put...

« ... On la conduit à Madame, qui l'embrasse et lui témoigne grande affection... Encore que cette bonne fille sût bien que cette demeure lui était un moyen de faire beaucoup de bien aux pauvres, néanmoins elle paraissait triste, ne faisant que soupirer, ne mangeant presque point. Ce que cette dame ayant reconnu, elle lui demanda : « Ma fille, pourquoi ne vous aimez-vous pas avec moi ? » Elle, sans dissimuler le sujet de sa peine, lui dit : « Madame, je suis sortie d'auprès mon père pour servir les pauvres, et vous êtes une grande dame, puissante et riche. Si vous étiez pauvre, Madame, je vous servirais volontiers. » ... Enfin la dame, la voyant toujours triste, la renvoya au bout de quelques jours. » ⁽²⁴⁾

Les compagnes de Barbe, qui racontent, après leur Père, ses actes de vertu, n'ont pas le frais talent de conteur de monsieur Vincent. Mais les faits parlaient d'eux-mêmes un langage émouvant. Il suffisait donc aux sœurs d'être leurs interprètes très fidèles.

« Mon Père, dit l'une, j'ai demeuré aux Galériens avec elle. Elle avait une grande patience à supporter les peines qui s'y rencontrent à cause de la mauvaise humeur de ces gens. Car, quoiqu'ils fussent animés quelquefois contre elle jusqu'à lui jeter le bouillon et la viande

par terre, lui disant ce que l'impatience leur suggérait, elle souffrait cela sans rien dire et le ramassait doucement, leur témoignant aussi bon visage que s'ils ne lui avaient rien fait ni dit... Non seulement cela, mais elle a empêché cinq ou six fois les gardes de les frapper... » (25)

Les sœurs qui vivaient dans son entourage bénéficiaient aussi, très largement, de son inaltérable patience. Il pouvait arriver qu'une de ses paroles provoquât, bien involontairement, le courroux d'une compagne. L'irascible personne était tenue, d'après la règle, de demander pardon pour son impétuosité. Mais si elle oubliait de le faire de toute la journée, la réconciliation n'était pas compromise pour autant. Barbe se levait de son lit pour dire à l'autre, « afin de l'adoucir », tout son regret de l'avoir mise en trop grand émoi. (26)

Patience et docilité vont de pair. La sœur Barbe « portait tant de respect à ses supérieurs qu'elle se mettait à genoux pour lire les lettres qu'elle recevait de leur part. » (27)

Louise de Marillac, qui avait eu à diriger son activité, ne se souvenait pas de l'avoir « jamais vue répugner à rien », pas même lorsqu'elle était conviée à s'occuper du difficile service des Enfants trouvés. (28)

A ce sujet une sœur corrobore magnifiquement le témoignage de la Supérieure : « Elle avait, dit-elle, grande affection pour les enfants et disait qu'elle regardait en eux le petit Jésus, ne plaignant point sa peine pour eux, jusques à les tenir la nuit entre ses bras, faute de berceau. » (29)

Barbe Angiboust visait au total oubli de soi. Pour y parvenir, elle se contraignait à une rigoureuse observation de la règle, quelque fût la mortification qu'elle en pouvait recevoir.

« ... Toute malade qu'elle était, elle ne laissait pas de se lever à quatre heures. Et quelquefois, ne pouvant entendre l'horloge, elle se levait plus tôt... » (30)

La règle défendait aux Filles de la Charité de recevoir un homme dans leur chambre, sous quelque prétexte que ce fût. Or un jour Barbe vit venir « un garçon des prêtres qui voulait entrer pour allumer sa chandelle... Mais elle ne le voulut pas permettre quoiqu'il fît de grandes instances, de telle sorte qu'il la battit. Elle le souffrit avec tant de paix qu'un peu après il lui vint demander pardon... » (31)

Son abnégation se fortifiait au contact de l'Eucharistie pour laquelle elle laissait voir une fervente dévotion. Au cours de sa dernière maladie, « ... elle avait un si grand amour pour le très Saint-Sacrement de l'autel que, ne le pouvant recevoir, elle se le fit apporter pour l'adorer... » (32)

Quand elle l'eut en sa présence, ... « elle fut un grand temps qu'il paraissait quelque chose d'extraordinaire et on eût dit qu'elle était dans quelque excès d'amour, disant souvent : « O mon amour ! » (33)

La sœur, qui rassemble ainsi ces derniers souvenirs, raconte encore

qu'après la mort de Barbe Angiboust la foule « lui faisait toucher des chapelets », comme à une sainte.

Heureux de cette vénération, monsieur Vincent se fait répéter ce qu'il vient d'entendre : « Quoi ! ma sœur, on lui faisait toucher des chapelets ? » — « Oui, mon Père. » ⁽³⁴⁾

La réunion s'achève sur une exhortation qui est en même temps un dernier hommage à l'héroïne : « ... Prions Notre-Seigneur qu'il nous prête la main et nous donne la force de surmonter toutes les difficultés qui nous pourraient empêcher de l'imiter... » ⁽³⁵⁾

Aux derniers mois de son existence, Vincent de Paul eut à présider les deux réunions où fut retracé le portrait de Louise de Marillac. Elles se déroulèrent sur le modèle des conférences consacrées à Barbe Angiboust, à Jeanne Dalmagne et à d'autres. Le recueillement des Filles de la Charité et de leur très honoré Père était seulement plus profond, au souvenir de la cofondatrice de la compagnie.

Durant de longues années, mademoiselle Le Gras, ainsi nommée à la mode du temps après son mariage et son veuvage, avait dirigé les sœurs avec monsieur Vincent : elles avaient donc eu toute possibilité de connaître et d'apprécier les vertus de leur « chère Mère ».

« Monsieur notre très honoré Père, relate la rédactrice des deux entretiens, après avoir récité le *Veni Sancte*, dit : « Mes chères sœurs, le sujet de cette conférence est de feu mademoiselle Le Gras, votre chère Mère, comme vous l'avez vue et eue parmi vous. Vous êtes obligées de suivre ses exemples ; si vous désirez être bonnes Filles de la Charité, vous êtes obligées de jeter les yeux sur ses vertus. Ah ! mon Dieu ! à quoi sommes-nous obligés !... » ⁽³⁶⁾

Un douloureux regret s'est laissé entrevoir. Mais monsieur Vincent sait admirablement pratiquer la maîtrise de soi. Les interrogations seront donc commencées et poursuivies sur un ton très tranquille : « Ma sœur, dites-nous, je vous prie, quelles vertus avez-vous remarquées ? » ⁽³⁷⁾

L'ardente piété de Louise de Marillac s'imposait fortement à l'attention. Elle cherchait dans la prière et dans la fréquentation des sacrements la force qui soutenait son dévouement.

« ... Sitôt qu'elle était seule, elle était toujours en oraison... » ⁽³⁸⁾

« Elle avait une grande tendresse et dévotion à la sainte communion ; elle y versait tant de larmes que quelquefois la nappe en était toute mouillée. » ⁽³⁹⁾

Elle mettait un soin extrême à bien faire ses confessions. « Elle s'épluchait pour dire ses péchés, avec toutes ses imaginations. Elle se confessait avec beaucoup de netteté. » Saint Vincent n'avait « jamais... vu personne s'accuser avec tant de pureté. » Il ajoute même qu'« elle pleurait, en sorte que l'on avait bien de la peine à l'apaiser. » ⁽⁴⁰⁾

Même quand elle n'était pas en prière, sa pensée restait recueillie

en Dieu. Elle vivait continuellement en sa présence et elle lui faisait offrande de tout ce qui pouvait lui arriver de bon et de mauvais.

Tous les témoignages convergent à ce sujet. Une sœur dit : « Elle avait toujours l'esprit élevé en Dieu dans les peines et dans les maladies, et regardait toujours le bon plaisir de Dieu en cela. On ne l'a jamais entendue se plaindre de ses infirmités ; au contraire, elle témoignait un esprit gai et content. » ⁽⁴¹⁾

Une autre sœur corrobore les observations de la précédente : « Grande était sa soumission aux volontés de Dieu, comme il a paru en sa dernière maladie. En toutes elle a souffert avec toute la soumission possible ses peines et maux, qui étaient bien violents. De plus, elle a supporté la privation des personnes qui lui étaient les plus chères au monde, sans en témoigner aucune peine, quoique cela lui fût bien sensible. » ⁽⁴²⁾

Tout entière tournée vers Dieu, elle cherchait par suite à pratiquer le complet détachement de soi. Elle renonçait d'elle-même à la considération des hommes, et elle s'éprenait de l'humilité, pour le même motif qui lui faisait dominer toute souffrance et réfréner toute protestation parmi ses épreuves.

Son humilité avait vivement frappé ses filles. L'une d'elles fait cette déclaration : « ... Elle était la première à dire sa culpabilité et demandait pardon à toutes les sœurs. Je l'ai vue se coucher en terre, voulant qu'on la foulât aux pieds. Elle lavait... les écuelles... Elle servait... au réfectoire... » ⁽⁴³⁾

On l'a « vue, un jour du vendredi saint, baiser les pieds de toutes les sœurs et laver la vaisselle. » ⁽⁴⁴⁾

Obligée une fois de parler à un ecclésiastique « un peu rudement... elle lui en demanda pardon à genoux, les larmes aux yeux, avant que de sortir. » ⁽⁴⁵⁾

Détachée d'elle-même, elle était en mesure de répandre autour d'elle ses tendresses : les pauvres en recevaient leur large part.

« Elle avait grande affection pour les pauvres et prenait grand plaisir à les servir. » La sœur qui lui rend ce témoignage fournit ces renseignements circonstanciés : « Je l'ai vue recueillir des pauvres qui sortaient de prison ; elle leur lavait les pieds, les pansait et les revêtait des hardes de monsieur son fils. » ⁽⁴⁶⁾

« ... Elle... disait souvent : « Nous sommes les servantes des pauvres ; partout, nous devons être plus pauvres qu'eux. » ⁽⁴⁷⁾

Pour conformer sa conduite à ces principes, elle se vêtait aussi pauvrement que possible. « ... Elle a gardé cinq ou six ans de la serge que l'on lui avait donnée pour lui faire un manteau... Cette serge n'a point été employée, bien que son manteau fût plein de pièces, tout usé et de différentes couleurs... »

« ... Il lui fallait faire croire que l'on achetait ses coiffes à la friperie.

On réussissait parfois à lui faire mettre quelque chose de neuf sans qu'elle s'en aperçût. Sitôt qu'elle en avait connaissance, elle l'ôtait vivement et témoignait être fâchée de ce qu'on lui avait donné... » (48)

Les sœurs étaient l'objet constant de sa maternelle affection. L'autorité qu'elle exerçait vis-à-vis d'elles était empreinte de l'esprit le plus familial. Elle les traitait toujours avec douceur et bonté.

Elle leur portait « un grand respect..., leur parlant... par prières et supplications, les remerciant affectueusement du service qu'on lui rendait, ou des autres peines extraordinaires des emplois de quelques-unes... »

« ... Quelquefois quelques sœurs n'ayant pas bien pris les avertissements qu'elle leur avait donnés et ayant fait paraître de la fâcherie..., elle... demandait après si elle n'en était pas cause, si elle n'avait pas parlé trop rudement, ou autrement qu'il ne fallait... Elle excusait toujours celle qui s'était fâchée, et aussi quand on lui rapportait les fautes de quelques-unes, toujours elle les excusait... » (49)

Attentive à ne jamais heurter les Filles de la Charité dans l'exercice de son autorité, elle s'étudie en outre à leur montrer à toute minute le plus réconfortant accueil. Non seulement elle a le vif souci de ne pas les replier par sa faute, si peu que ce soit, mais elle veut contribuer de tout son pouvoir à leur épanouissement joyeux et confiant.

« ... Aussitôt qu'on l'abordait, elle avait un visage gai et ne témoignait jamais qu'elle se trouvât importunée... Quelquefois un grand nombre de sœurs lui parlait en même temps de différentes affaires. Elle répondait à toutes avec une grande tranquillité d'esprit, sans les presser de la laisser en repos. Quoique quelquefois elle fût bien mal, elle n'en tenait aucun compte. Souvent elle était fatiguée de trop parler ; mais elle ne voulait pas que les sœurs s'en retournassent avec quelque peine, faute de l'avoir entretenue, encore bien qu'elle fût malade. Si elle ne leur pouvait parler, elle leur montrait un visage plein de bon accueil et d'affection... » (50)

Louise de Marillac usait de la plus grande patience à l'égard des sœurs fautives ou importunes, non par faiblesse mais par charité et aussi par prudence. Elle était douée d'une remarquable pénétration psychologique et elle ne s'aveuglait sur personne. Mais son esprit avisé l'avertissait que la longanimité réussit mieux que la promptitude à corriger les défauts.

« Mademoiselle, observe judicieusement une de ses filles, avait une très grande prudence en toutes choses, et il semble qu'elle savait les défauts d'un chacun, car elle nous en disait avant que l'on lui en eût parlé. Mais elle usait de grande prudence dans les avertissements... » (51)

Cette prudence toutefois n'agissait pas par calcul, mais elle se mettait sans arrière-pensée au service d'une bonté très encline, par charité et par tendance naturelle, à se dévouer au profit des autres.

La fondatrice des Filles de la Charité était naturellement bonne. Les sœurs avaient remarqué en effet qu'« elle avait... grande tendresse naturelle pour monsieur son fils et sa famille. »⁽⁵²⁾

Mais personne n'éprouva plus qu'elles-mêmes à quel point cette bonté était profondément affectueuse. Leur Mère « avait tant de tendresse qu'il fallait bien user de précaution pour l'avertir de la mort des sœurs. Tout cela la touchait jusques à répandre bien des larmes quelquefois. »⁽⁵³⁾

Il est donc bien compréhensible que la Compagnie tout entière, de sa plus humble fille jusqu'au Supérieur général, lui ait été puissamment attachée.

Au cours des deux conférences qui avaient voulu « prendre connaissance » de ses vertus pour en « faire un modèle »⁽⁵⁴⁾, « une sœur, qui avait été interrogée dès le commencement et n'avait pu répondre parce que les larmes l'empêchaient de parler, se leva et dit : « Mon Père, si vous trouvez bon que je parle, je tâcherai de le faire. » Notre très honoré Père répondit : « Vous me ferez plaisir, ma fille. » Et il ne put retenir ses larmes en entendant la sœur parler, tant il était touché. »⁽⁵⁵⁾

A cette heure, sobrement évoquée par un témoin, la plus impressionnable des sœurs et leur chef très courageux pleuraient avec un égal attendrissement au souvenir de la bonne Louise de Marillac, parce qu'elle avait beaucoup aimé ses filles et les pauvres pour l'amour de Dieu.

La conférence, où les sœurs étaient invitées à produire publiquement leurs souvenirs à la mort de leurs compagnes, avait son pendant chez les missionnaires.

Les vivantes réalisations dont leur histoire a de cette manière gardé la mémoire, dès le temps de leur fondateur, ne sont pas moins fidèles à l'esprit de Vincent de Paul que celles des Filles de la Charité.

Les portraits des missionnaires, comme ceux des sœurs, étaient reconstitués par un effort collectif où chacun fournissait sa collaboration.

Tant d'actes de vertus étaient parfois racontés que la Compagnie en était profondément « touchée ». Alors « ce n'étaient que soupirs ». En pareil cas monsieur Vincent lui-même écrivait après coup : « J'eus grande peine à retenir mes larmes. »⁽⁵⁶⁾

L'impression produite par ces entretiens atteint à cette efficacité, parce qu'il s'agit d'hommes connus et aimés à la Mission. La vie courageuse qui est proposée comme modèle, revêt un visage familier, plus proche par conséquent et plus attrayant.

Saint Vincent se rend parfaitement compte de la puissante action formatrice des échanges de vues dont ses propres compagnons sont l'objet. C'est en toute connaissance de cause qu'il en a réglé l'or-

donnance : « ... Cela, dit-il, fait souventes fois plus d'effet en certaines personnes que la considération des vertus de plusieurs saints... qu'elles n'ont point vues... » ⁽⁵⁷⁾

Il ne reste guère que des fragments des conférences jadis consacrées aux vertus des missionnaires.

En revanche, nous disposons toujours d'un long mémoire, qui passait en revue les mérites variés d'un prêtre considéré par le Supérieur général comme « la bénédiction de la Mission » ⁽⁵⁸⁾

Ce mémoire, signé par Vincent de Paul et envoyé par lui à toutes les maisons de la Compagnie, avait fondu dans sa rédaction deux entretiens où la vie du défunt avait été passée au crible.

Au témoignage du signataire de la lettre, il s'agit d'un « grand homme », dont les « actions sont autant de pierres précieuses qui méritent d'être soigneusement recueillies et conservées. » ⁽⁵⁹⁾

Nous retrouvons donc en lui une incarnation, authentique et remarquable, de l'esprit que le fondateur de la Mission voulait répandre parmi les premiers adhérents de son mouvement.

Jean Pillé, du « diocèse de Sens », avait été curé avant d'entrer à la Compagnie. « ... Sa maison était une hôtellerie pour les pauvres passants qu'il y retirait. » Il recevait « à bras ouverts et avec une telle effusion de cœur » les Religieux qui frappaient à sa porte, « qu'on eût dit qu'il les portait entre ses mains. » ⁽⁶⁰⁾

Il était, dès cette époque, tout plein d'une extrême compassion pour les pauvres. « Il faisait l'aumône générale deux fois la semaine ». Mais jamais il n'accordait un secours sans y joindre « quelque bon mot d'édification. » Apprenait-il qu'un malade était en péril, il quittait « toutes ses affaires et même le repas pour l'aller secourir. » ⁽⁶¹⁾

Il y avait donc une sorte d'harmonie préétablie entre ce curé de campagne et les prêtres de la Mission. Effectivement il entra à la Compagnie quelques années seulement après sa fondation, en 1630. Ses vertus y prirent vite un relief particulier. Monsieur Vincent en fait le relevé avec une complaisance visible.

« La première est l'amour qu'il portait à Dieu, qui était tel qu'il le rendait toujours palpitant et comme hors d'haleine, aspirant nuit et jour à lui. Il ne faisait que parler de sa grandeur et des privilèges qui accompagnent ceux qui le servent ; combien il est fidèle à ceux qui n'ont autre soin que de lui plaire ; combien il aime ceux qui l'aiment... Qui voulait le réjouir n'avait qu'à lui parler de Dieu... » ⁽⁶²⁾

L'amour de monsieur Pillé s'attachait surtout à la grandeur de Dieu, à sa fidélité, à sa bonté.

L'excellent missionnaire ne mettait aucune séparation entre Dieu et l'Eglise. C'était elle qui était qualifiée pour régler « le service divin ». Il avait donc « un très haut sentiment de tous les ordres de l'Eglise », qui fixaient l'ordonnance de ce service. Par amour pour Dieu autant

que par obéissance à l'Eglise, il prenait « un singulier plaisir aux cérémonies, rubriques, plain-chant, musique, etc. Il ne pouvait assez déplorer l'ignorance et scandale des prêtres, et leur négligence à garder les rubriques, à pratiquer les cérémonies et à tenir nettement les églises... » (63)

L'Eglise était le vestibule du paradis, mais Dieu y venait à la rencontre de son serviteur. Dieu était dans l'Eglise, et l'Eglise était faite pour Dieu.

Monsieur Pillé « était fort exact à réciter son bréviaire... Etant malade... il le disait... au préjudice de sa santé, et avec tant de dévotion qu'il en pleurait souvent. » Il arrivait ainsi à être tout pénétré de l'Ecriture. « Il avait toujours quelque verset de David à la bouche... » (64)

Monsieur Vincent s'attarde à plaisir sur cet attachement de son disciple aux « choses de notre religion ».

« Quand il en faisait la principale, note-t-il, qui est la sainte messe, c'était avec une telle dévotion qu'il donnait de l'amour de Dieu à tous ceux qui le voyaient... Il avait une très grande dévotion au Très Saint Sacrement de l'autel faisant quasi continuellement des actes de foi sur ce mystère et des aspirations ferventes, disant parfois avec larmes : « Mon Sauveur l'on ne vous connaît point... » (65)

« De cette grande charité », de cet ardent amour de Dieu et de l'Eucharistie, « naissait un si grand désir du salut des âmes », que monsieur Pillé « était prêt de mettre son âme en pièces pour le salut d'une seule... »

En mission, « il était le premier au confessionnal. Il eût été très content d'y passer la journée entière sans manger, si l'obéissance n'eût modéré son zèle... »

Après que sa mauvaise santé l'eut mis dans l'impossibilité de continuer ses prédications, il disait en pleurant : « ... Hélas !... voilà les âmes de nos frères qui tombent dans l'enfer faute d'instruction, tandis que je suis à ne rien faire... » (66)

Rien n'aurait pu le séparer de la Mission. Il disait : « ... Si l'on me met hors de la maison par une porte, je rentrerai par l'autre et mourrai plutôt sur le pied de la porte. » (67)

Il avait pour sa congrégation un amour si fervent, qu'il donnait des marques extraordinaires de joie à la seule annonce que la grande famille comptait un membre nouveau.

« ... Quand on lui disait que quelqu'un venait d'être reçu en la compagnie, son cœur en était si ravi... qu'il ne pouvait... s'empêcher de le faire paraître au dehors : ... en son visage qui soudain s'égayait ; ... en ses bras dont il accolait cordialement son nouveau frère ; en ses yeux qui en versaient des larmes de joie ; et surtout en sa langue, laquelle... proférait des paroles... si puissantes et avec tant de véhémence...

mence... qu'il semblait que le Saint-Esprit était dans sa bouche en forme de langue de feu. » ⁽⁶⁸⁾

Il tenait sur la Mission les propos les plus enthousiastes. Il voyait revivre en elle l'ardeur apostolique des premiers temps du christianisme ; et il lui prédisait le plus fructueux avenir.

« ... La Mission, disait-il, c'est l'esprit des premiers chrétiens ; c'est une vie tout apostolique ; c'est le souverain et dernier moyen que Dieu a trouvé pour réformer son Eglise ; et il semble que sa bonté, sa sagesse et sa toute-puissance se soient épuisées dans ce chef-d'œuvre de ses mains. Oh ! que sa Providence a de grands desseins sur la Mission !... » ⁽⁶⁹⁾

Monsieur Vincent prolonge encore la description de cette ferveur ; et il conclut son exposé par ces paroles laudatives : « ... Il me serait impossible de vous pouvoir exprimer les hauts sentiments qu'il avait de la Mission, et... tout ce que j'en ai dit n'est rien auprès de ce qui reste à dire ; en sorte qu'il vaut mieux à présent me contenter de l'admirer et de vous le laisser à penser... » ⁽⁷⁰⁾

Le Maître se reconnaissait dans son disciple. L'admiration qu'il lui vouait est un hommage à sa fidélité : il vénérât en lui un exemplaire achevé de l'esprit qu'il avait voulu affermir parmi ses compagnons.

Autant monsieur Pillé exaltait la Mission, parce qu'elle avait pour but de donner les hommes à Dieu, autant il s'humiliait lui-même, s'abaissait, s'effaçait devant Dieu.

« Son humilité était très... profonde... » Il s'offrait « ... à servir aux choses les plus basses et sous les moindres de la maison... Il aidait souvent au cuisinier... et aux ministères les plus abjects... » Il disait « qu'il était inhabile à faire aucune fonction de Mission ». Non content de proférer ces propos « de bouche, il en avait le sentiment dans le cœur, en quoi consiste la vraie humilité. » ⁽⁷¹⁾

« Son obéissance n'était pas moindre que son humilité. Il ne faisait jamais rien sans permission. Il... quittait aisément et promptement l'emploi qu'il avait pour vaquer à autre chose dont on le priait... Il obéissait en tout avec soumission de jugement... » ⁽⁷²⁾

« Sa patience a été héroïque... Il a toujours béni Dieu dans ses souffrances qui étaient souvent si rudes qu'il faisait pitié à tout le monde... Il ne laissait pas d'être gai... » Après des nuits d'insomnie, il se rendait quand même à l'oraison au point du jour, au risque de tomber dans les escaliers sans pouvoir se relever, à cause de ses infirmités. ⁽⁷³⁾

Il ne se contentait pas des lourdes souffrances que lui venaient de la maladie. « Il s'infligeait des peines lui-même en macérant sa chair ». Il jeûnait durement et pratiquait toutes sortes d'austérités. Après sa mort, ses confrères retrouvèrent dans son lit une discipline ensanglantée. ⁽⁷⁴⁾

Vincent de Paul est extrêmement frappé du contraste extraordinaire qui apparaissait entre les souffrances, volontaires ou involontaires, de monsieur Pillé et son inlassable patience. Plus s'appesantissait le poids de ses épreuves et plus sa patience était triomphante. Sous les observations qui notent ces oppositions violentes, une interrogation cherche le secret de la force surprenante qui soutenait le courage souriant de l'infirme :

« ... C'était un homme de douleur et ensemble un miroir de patience... Au lit de la mort, il l'était en une manière particulière. Il semblait que la patience était comme son trône ou comme triomphante des peines et des douleurs. Ses maux étaient plus grands que jamais et ses forces plus petites ; mais sa patience augmentait de plus en plus, en sorte que non seulement il supportait de bon cœur et avec résignation à la volonté de Dieu ses souffrances, mais encore il s'en réjouissait et désirait en souffrir davantage pour Notre-Seigneur et pour le prochain... » (75)

Sa foi indomptable en Dieu et en Jésus-Christ et son inaltérable amour pour eux lui conféraient sa merveilleuse constance, inépuisable comme sa foi et son amour.

Toutes ses vertus tendaient de même à dépasser tout obstacle, puisqu'elles étaient aiguillées par la foi vers l'absolu dépouillement, condition de l'union avec l'infinie perfection de Dieu.

Sa vertu de pauvreté atteignait à un « souverain degré... Il n'avait aucune attache aux choses de la terre... » Il raccommodait lui-même ses habits. Il ne se reconnaissait aucun droit de propriété sur ce qui était mis à sa disposition. Tout appartenait à la compagnie. (76)

« ... Il avait une grande simplicité, non rustique ou niaise, mais colombine et sainte ; c'était une simplicité qui perfectionnait ses autres vertus... Il n'y avait aucun mélange de... dissimulation... Encore qu'il fût fort judicieux, il se laissait manier comme un petit enfant ; il croyait quasi tout ce qu'on lui disait même pour rire et se mettait à faire tout ce qu'on désirait de lui... Cette simplicité le rendait aimable et aimé d'un chacun, mais principalement de Dieu, qui sans doute se communiquait ordinairement à lui en une manière particulière... », à cause de sa confiante et docile simplicité, « de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il paraissait toujours intérieur, fervent et n'aspirant qu'à Dieu... » (77)

Monsieur Pillé avait horreur de la paresse. « ... Sa diligence était merveilleuse... Il allait même au jardin travailler, et tout couché par terre arrachait les mauvaises herbes. » A la grande édification de ses confrères, il « portait du bois et de l'eau à la cuisine... » (78)

C'est qu'il redoutait les périls que l'oisiveté pouvait faire courir à sa chasteté. Il montait autour d'elle une garde très vigilante. « ... Il a usé de toutes les précautions imaginables pour se la conserver entière... » (79)

Il en défendait les abords avec une attention toujours en alerte. Il s'interdisait jalousement tout ce qui était susceptible d'en compromettre la fraîcheur.

Du reste toutes ses vertus vivaient à l'abri d'une perpétuelle mortification, qui refoulait sans arrêt ses inclinations et ses goûts naturels. « Sa mortification n'a pas seulement paru à l'égard des mouvements charnels..., mais encore à l'égard de toute autre chose, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ». Nul homme n'était « plus mortifié que lui de sa vue, de l'ouïe, du goût et autres sens, surtout de la langue, de son jugement et de sa volonté... »

« ... Il était naturellement prompt, vif, colère et avide d'ouïr et savoir... ; néanmoins il maîtrisait si bien toutes ses inclinations et passions qu'il a toujours paru être naturellement posé, doux, indifférent et bonasse. Et cependant cela n'était que par vertu et par grâce, qu'il a acquise à force de se mortifier... Sa vie n'a été qu'une perpétuelle mortification... » ⁽⁸⁰⁾

Cette difficile et pénible mortification n'épuisait pas ses réserves de courage, parce qu'elles se renouelaient et se développaient constamment dans une dévotion qu'entretenaient toutes les pratiques de son catholicisme.

« ... Il n'est pas croyable combien il était dévot à toutes les choses saintes que l'Eglise conseille et approuve, comme l'eau bénite..., rosaire, reliques, indulgences et semblables, comme aussi aux saints et aux anges... »

Il avait une grande dévotion « à son bon ange qu'il honorait tous les jours en une manière particulière. » Il ne doutait pas d'obtenir par son intercession ce qu'il sollicitait dans ses prières. « Il lui parlait familièrement et avec grande révérence », comme à quelqu'un qu'il aurait vu de ses yeux.

Il avait plus de confiance encore en la Mère de Dieu. Il parlait d'elle avec une ferveur contagieuse. Il était très frappé « du grand pouvoir qu'elle avait auprès de son Fils et des grands miracles qu'elle a fait en faveur de tant de personnes ».

« Il l'imitait en ses vertus. » Saint Vincent croit « que cette dévotion a été une des principales causes de sa chasteté. » Il est convaincu aussi que « la Vierge lui accordait tout ce qu'il lui demandait. » Elle fut son suprême recours à son lit de mort. ⁽⁸¹⁾

Toutefois « sa principale dévotion était à la passion de Notre-Seigneur ; car il y pensait tous les jours et presque à toutes les heures. » Elle éveillait en lui des sentiments de compassion, d'admiration, de reconnaissance, qui s'exprimaient au dehors « par des aspirations, par des soupirs et par des larmes ». Durant sa dernière maladie « il baisait et rebaisait... souvent et... dévotement, même avec larmes, le crucifix qu'il avait toujours près de lui en son lit. » Vincent de Paul

n'est pas sûr qu'il soit possible de « raconter les beaux colloques qu'il lui faisait alors et de cœur et de bouche... » ⁽⁸²⁾

Au terme de son analyse sur la piété et les autres vertus du trépassé, saint Vincent ne veut pas omettre de citer ce jugement porté à son sujet par un prêtre vertueux qui l'avait beaucoup connu : « Monsieur Pillé est un homme de Dieu ; c'est un trésor caché ; c'est un saint. » ⁽⁸³⁾

En esquisant brièvement la biographie de son ancien compagnon, Vincent a lui-même conscience d'avoir élevé « l'édifice des vertus » d'un « grand homme de Dieu. » ⁽⁸⁴⁾

Mais d'où vient que monsieur Pillé a mené cette vie sainte ? D'où ses vertueux efforts recevaient-ils leur impulsion ?

Son illustre biographe répond résolument à ces questions. Il se retourne vers l'édifice qu'il vient de dresser et il en admire la beauté ; mais il a conscience d'avoir fait œuvre incomplète : « Nous avons manqué, dit-il, d'en poser les fondements. » Sans plus tarder, il désigne donc ces fondements, en homme qui sait bien quel était le soutien de sa propre vertu. L'attention de nouveau recueillie, il reprend : « Il reste encore une vertu éminente, qui était en lui si vive et si éclatante par-dessus toutes les autres, qu'elle les vivifiait et faisait éclater merveilleusement : c'est la vive et grande foi qu'il a toujours eue en un souverain degré... » ⁽⁸⁵⁾

« Il semblait, à l'ouïr et voir faire, qu'il touchait et palpait les mystères de la foi. Il n'avait aucune difficulté à croire les choses même qui n'étaient pas d'obligation, comme l'histoire des saints, leurs miracles et tout ce que les livres de dévotion contiennent. » ⁽⁸⁶⁾

Cette foi entièrement soumise, qui touche et palpe les objets de la croyance, place monsieur Pillé sous la totale emprise de Dieu. Chacun des attributs divins agit sur lui avec une force extraordinaire, proportionnée à l'intensité avec laquelle sa pensée les réalise.

« C'était la vive et grande foi qu'il avait de la grandeur et bonté de Dieu qui le faisait souffrir avec tant de gaieté et agir avec tant de ferveur. C'était la grande foi de la justice divine qui lui faisait si fort craindre ses jugements et châtiments. C'était elle qui lui faisait avoir tant d'horreur du péché et de zèle pour le salut des âmes... Enfin, c'était cette foi qui lui faisait si hautement pratiquer toutes les vertus... » ⁽⁸⁷⁾

C'était elle aussi qui donnait à sa parole une autorité singulière. Elle communiquait autour d'elle, par son influence directe, l'assurance dont elle était fortement pourvue. Elle exerçait sans débat une emprise contre laquelle on ne cherchait pas à se défendre.

Saint Vincent raconte qu'en une affaire difficile il avait pris conseil auprès de personnages considérables ; mais ils n'avaient pas réussi à le libérer de ses hésitations, malgré « toutes leurs raisons ». Consulté à son tour, monsieur Pillé exprima son avis sans l'appuyer par la moindre

argumentation. Il ajouta seulement du même ton pénétré, avec son grand esprit de foi : « C'est la volonté de Dieu. » L'effet fut décisif. « Sitôt qu'il m'eut dit cela, confesse Vincent,... je fus... soudain résolu... comme si Dieu lui-même me l'eût révélé et ordonné, tant sa foi était vive et efficace. » ⁽⁸⁸⁾

Il connut cependant quelque trouble dans sa foi à son lit de mort ; mais il n'eut garde d'entrer en contestation avec les idées étrangères qui cherchaient à ébranler sa fidélité. Il ramassa contre elles, avec une énergie accrue, toute sa fermeté. Sur une question de monsieur Vincent, qui lui demandait « s'il ne croyait pas à tout ce que Dieu avait révélé à son Eglise », il s'écria « soudain... avec une extrême vigueur d'esprit », qu'il croyait « toutes les vérités » que Dieu avait « révélées » à son Eglise ; et qu'il renouvelait à cet instant tous les actes de foi qu'il avait faits en sa vie. Il ajouta même cette protestation solennelle : « ... Pour ce qu'ils n'ont pas peut-être toutes les conditions requises, je renouvelle tous ceux des apôtres, des confesseurs et martyrs... » ⁽⁸⁹⁾

Le désaveu opposé au doute était celui du catholicisme unanime qui absorbait le patient et se substituait à lui. Le moribond recueillait sa pensée pour l'abriter dans la foule des apôtres, des confesseurs, des martyrs. Il faisait profession de croire ce qu'ils croyaient, sans soupeser leurs formules dont il était plus sûr que des siennes propres.

La foi de monsieur Pillé échappait aux prises de l'adversaire. Comme son invincible espérance, qui procédait de sa foi indestructible en l'infinie miséricorde de Dieu, elle justifiait pleinement cette appréciation de Vincent de Paul : elle « s'augmentait sans doute à mesure qu'elle était contrariée, ainsi que la flamme d'un grand feu bien allumé croît étant agitée des vents. » ⁽⁹⁰⁾

Saint Vincent assista jusqu'à la fin son confrère, qui reçut de ses mains « le sacré viatique et l'extrême-onction ». Il fut le témoin émerveillé de la patience que le mourant montra jusqu'au bout, malgré ses intolérables souffrances. Vivement impressionné par son endurance, il découvrait en elle l'action de Dieu qui la soutenait. Sa foi et son amour s'épanouissaient indiciblement à ce spectacle : « Je n'en revenais jamais, dit-il, que je n'eusse le cœur tout liquéfié et embaumé de dévotion. » ⁽⁹¹⁾

Lorsque la mort eut fait son œuvre, monsieur Vincent rendit encore un suprême hommage au disparu. Il nota que son âme « sans doute s'envola au ciel, n'ayant point besoin du purgatoire après sa mort, puisqu'elle avait été si bien purgée pendant sa vie. » ⁽⁹²⁾

Le mémoire dégage, en terminant, les leçons de la vie dont il présente un abrégé. Ce n'est point tant de prédication que de vie intérieure qu'il importe de se soucier. Sans elle l'activité extérieure serait sans fécondité. Par elle au contraire les âmes sont gagnées, même si les dons extérieurs font défaut.

« ... Ceux qui murmurent d'être inhabiles à la prédication, confession et autres fonctions de la Mission... ou parce qu'on les laisse à la maison pour vaquer à autre chose qui ne leur revient pas, apprendront ici que c'est une grande présomption de s'imaginer que Dieu ait besoin de leur talent, comme s'il ne pouvait pas convertir les âmes par autre voie, et que l'obéissance, la mortification, l'oraison, la patience et autres semblables vertus gagnent mieux les âmes que les grandes sciences et toute l'industrie des hommes. On a vu clairement tout cela en monsieur Pillé, comme j'ai déjà dit, qu'il a plus fait lui seul en pâtissant que nous tous en agissant... » ⁽⁹³⁾

A travers ce long mémoire, saint Vincent trace une vivante synthèse des vertus qu'il souhaite à ses missionnaires, et que monsieur Pillé a pratiquées de façon éminente.

De cette somme de vertus, incarnées en un homme exceptionnel, des éléments épars apparaissent, sous des visages multiples, dans la correspondance et les entretiens de Vincent de Paul. Nombreux sont les disciples qui présentent une réalisation très poussée de l'esprit voulu par le Maître.

Par amour pour la vertu de pauvreté, monsieur de la Salle, un des meilleurs ouvriers de la Mission, veut mourir nu à l'exemple de saint François d'Assise, dont la mort l'avait vivement impressionné. ⁽⁹⁴⁾

Monsieur Guérin, supérieur d'Annecy, était tellement épris de la simplicité, qu'avec « toute sorte de personnes de qualité et condition » il disait « naïvement et simplement ses pensées et ses sentiments tels qu'il les avait dans le cœur... sans duplicité et dissimulation, sans recherche et affectation de paroles... » ⁽⁹⁵⁾

Monsieur Thibault, de la maison de Saint-Méen, se mortifie si durement que la discipline qu'il laisse à sa mort « fait quasi horreur, tant elle est ensanglantée et garnie de pointes de fer... »

Sa chasteté était très prompte à s'alarmer. Comme il ne dormait pas, son Supérieur lui avait conseillé des bains. Il convint que le remède serait efficace, mais il refusa d'en user « parce qu'il voyait quelque chose contraire à la pureté... » ⁽⁹⁶⁾

Le Supérieur de Gênes adresse au Supérieur général une relation des vertus de monsieur Brunet, mort de la peste à Marseille. Il note « sa grande humilité, sa douceur admirable, sa résignation et conformité à la volonté de Dieu. »

Ce missionnaire « portait un crucifix au col, d'un demi-pied... qui avait trois clous pointus assez longs, lesquels souvent il mettait contre la chair nue pour ressentir et honorer les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ... »

Il était logé dans un étroit réduit, sans une chaise pour s'asseoir. Il écrivait à genoux.

Il conservait toujours sa gaieté, même dans les circonstances les

plus difficiles, parce qu'il recevait de la main de Dieu « les choses contraires comme les favorables. » ⁽⁹⁷⁾

Saint Vincent écrit à un prêtre de la Mission, sur un ton de grande simplicité : « Dieu disposa... du bon monsieur Watebled, qui avait pris son mal en assistant les villages voisins de quatre armées qui ont été un mois campées en présence à Villeneuve-Saint-Georges et aux environs. Il s'y comportait avec grand zèle et donnait aux pauvres les vivres que nous lui envoyions pour lui... » ⁽⁹⁸⁾

En 1652, Etampes et la campagne environnante ont beaucoup souffert du séjour de l'armée des princes. Vincent de Paul a envoyé en cette ville monsieur David pour « l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres habitants que l'armée et le siège ont laissés quasi tous malades et dans une étrange pauvreté. Ce bon prêtre s'y est comporté avec tant d'ardeur et de fatigues qu'il y a pris une fièvre continue, de laquelle il est mort... » ⁽⁹⁹⁾

Monsieur David s'était mis en devoir de faire enterrer « des morts pourris de longue main ». Dans une localité voisine d'Etampes, où avait campé l'armée assiégeante de Turenne, il en avait fait mettre en terre « douze qui infectaient le village ; en suite de quoi il tomba malade et en est mort. » ⁽¹⁰⁰⁾

Jean Le Vacher, qui exerce son ministère parmi les esclaves chrétiens des pays barbaresques, écrit de Tunis à monsieur Vincent : « ... Les Turcs d'Alger venus en cette ville... ont apporté vendre nombre de femmes et de petits enfants de différentes nations... N'était qu'il n'y a rien en moi dont je puisse justement disposer, si vous ne m'en donnez le pouvoir, j'aurais très volontiers engagé ma liberté pour la procurer à une de ces innocentes créatures, afin de la pouvoir conserver à Notre-Seigneur. » ⁽¹⁰¹⁾

Cette disposition héroïque était habituelle à l'intrépide missionnaire. Un jour, une barque française échoue sur la côte tunisienne. Des six hommes échappés au naufrage deux consentent à renier ; deux autres préfèrent la mort ; les derniers sont rachetés par Jean Le Vacher malgré la modicité de ses ressources. Il écrit à cette occasion : « ... Je donnerais volontiers mon sang et ma vie, voire mille vies, si je les avais, plutôt que de permettre que des chrétiens perdent ce que Notre-Seigneur leur a acquis par sa mort. » ⁽¹⁰²⁾

Des îles Hébrides parviennent au Supérieur général ces renseignements sur la vie de ses missionnaires : « ... Pour l'ordinaire nous ne faisons qu'un repas par jour, qui consiste en pain d'orge ou d'avoine, avec du fromage et du beurre salé. Nous passons quelquefois les jours entiers sans manger, pour ne trouver de quoi... Ce serait sans doute un grand service qu'on rendrait à Dieu que d'envoyer en ce pays de bons ouvriers évangéliques qui sussent bien parler la langue du pays et encore plus souffrir la faim, la soif et coucher par terre... » ⁽¹⁰³⁾

A Madagascar, deux prêtres de la Mission frayent péniblement la voie où leurs confrères s'engageront à leur suite. Or l'un d'eux, monsieur Gondrée, est brusquement frappé d'une maladie mortelle. Quand vint le terme, son Supérieur, monsieur Nacquart, essaya de recueillir ses dernières pensées afin de les transmettre à la Mission. Entre les deux hommes s'établit ainsi ce dialogue : « ... En cas qu'il plaise à Notre-Seigneur vous retirer de cet exil, que désirez vous dire à notre bon Père Monsieur Vincent ? » — « Mandez-lui que je le remercie très humblement de ce « qu'il m'a choisi pour m'envoyer en ce pays... » — « Que dites-vous à Monsieur Lambert et à tout le séminaire ? » — « Dites-leur qu'ils remercient Dieu pour le même sujet. » — « Et à Madame votre mère et à vos parents ? » — « Je les prie de faire célébrer un bon nombre de messes pour moi à même intention. » ⁽¹⁰⁴⁾

Cependant les douleurs, parmi lesquelles montait sans arrêt cette suprême gratitude, étaient si vives qu'au témoignage du patient il était « impossible de souffrir davantage. » ⁽¹⁰⁵⁾

Vincent de Paul aimait aussi à s'arrêter aux bons exemples qu'il trouvait parmi les simples frères coadjuteurs. Il prenait plaisir à les citer à toute la Compagnie.

Ainsi parla-t-il, entre autres, du bon frère Antoine. « ... C'était, racontait-il, un homme qui ne savait ni lire ni écrire, et cependant avait l'esprit de Dieu avec abondance... Ce bon homme appelait tout le monde son frère ; si c'était une femme à qui il parlait, ma sœur ; même la reine, quand il lui parlait, il l'appelait sa sœur. Chacun en ce temps-là le voulait voir. On lui demandait un jour : « Mais, mon frère, comment faites-vous à l'égard des maladies qui vous arrivent ?... Que faites-vous pour en faire usage ? » — « Je reçois, dit-il, les maladies comme venant de la part de Dieu. » Et puis, comme on venait à le presser un peu plus sur ce point, il disait : « Voyez-vous, quand par exemple quelque fièvre m'arrive, je la reçois ainsi et lui dis : or sus ma sœur la maladie, ou bien ma sœur la fièvre, vous venez de la part de Dieu ; or sus puisque cela est soyez la bienvenue... » ⁽¹⁰⁶⁾

Il réservait le même accueil empressé et gracieusement fraternel à toutes les épreuves qui pouvaient le presser, puisqu'elles lui venaient toutes de la part de Dieu.

« ... Si on lui disait : « Frère Antoine on dit que vous êtes un hypocrite, que vous vous en faites accroire, qu'il s'en faut bien que vous fassiez tout ce que vous dites. » — « Ma sœur la détraction, soyez la bienvenue. » On lui venait dire : « Frère Antoine, il y en a de bien mécontents de vous ; on dit que vous êtes un enjôleur, que vous pipez le monde... » — « Ma sœur la détraction, soyez la bienvenue. »

Monsieur Vincent donne sur cet excellent frère cette appréciation motivée : « C'est le plus saint homme que nous ayons vu de notre

temps. Tous les sujets d'affliction qui lui arrivaient, il les regardait comme envoyés de Dieu... » ⁽¹⁰⁷⁾

Le frère Jourdain était loin d'avoir la souriante patience du frère Antoine. Le Supérieur général l'aimait bien malgré tout, à cause de son bon vouloir et de sa « grande cordialité. »

« ... Il était un peu prompt et violent ; mais... il réparait cela en demandant pardon à ceux envers qui il s'était échappé et qu'il avait offensés ; il les embrassait et cela avec grande tendresse de cœur, car il avait cela qu'il s'attendrissait facilement... »

Il lui arrivait de reprendre les autres de leurs manquements avec « quelque aigreur ou à contre-temps. » Pour ses interventions fâcheuses et pour ses promptitudes, il était lui-même sévèrement réprimandé. Des pénitences lui étaient même infligées. Le brave homme recevait fort bien avertissements et pénitences. Il est vrai qu'il « retombait facilement » dans les mêmes fautes ; mais il se relevait avec une égale aisance.

Il alla ainsi, de rechutes en redressements, jusqu'à la fin, sans se départir jamais de sa cordialité. Monsieur Vincent lui fit une suprême visite le jour même de sa mort. Le mourant trouva encore moyen de lui dire : « Eh ! Monsieur, que je vous embrasse pour la dernière fois. » ⁽¹⁰⁸⁾

La cordialité marque les rapports mutuels des membres de la Mission, conformément à la volonté du fondateur.

C'est ainsi que dans le rapport qu'il écrit de Madagascar sur la mort de monsieur Gondrée, monsieur Nacquart laisse voir la profondeur de l'affection qui l'unissait lui-même à son compagnon. Les manifestations n'en sont pas moins cordiales que celles dont était coutumier le cœur de monsieur Pillé ou celui du frère Jourdain.

Peu de temps après son alitement le malade, pris de délire, se lève et marche au hasard. Nacquart ne se contente pas de courir à lui ; il ne le remet sur son lit qu'après l'avoir embrassé comme un enfant. ⁽¹⁰⁹⁾

A partir de ce moment, il se tint à son chevet aussi souvent que possible, la nuit comme le jour ; mais la fatigue finit par avoir raison de sa résistance. Lorsque Gondrée rendit le dernier soupir, au milieu de la nuit, son confrère était endormi. « Une heure après minuit », Nacquart ne revit plus qu'un cadavre. « Je vous laisse à penser, écrit-il, en quel état se trouva mon pauvre cœur, qui frémit encore à présent que j'y pense... » ⁽¹¹⁰⁾

Les confidences qui ont trait aux jours suivants sont plus explicites. On y relève ces lignes : « Je ne puis exprimer la peine que je ressentis par tendresses et regrets, lorsque je faisais les funérailles... et encore plus lorsqu'il fallut donner à la terre celui que j'eusse voulu racheter par ma vie. Oh ! combien de sanglots interrompirent le chant de l'office

et enfin m'obligèrent... de prier les assistants... de m'excuser dans mon infirmité... » ⁽¹¹¹⁾

Plus tard encore le survivant craignait d'être « submergé » par la tristesse. Ce n'est que peu à peu qu'il l'absorba, selon son expression, « dans la résignation au bon plaisir de Dieu. » ⁽¹¹²⁾

Le bon plaisir divin était la loi souveraine des missionnaires et des sœurs. Il leur prescrivait, par la voix de monsieur Vincent, de faire à l'intérieur de leurs compagnies l'apprentissage d'un amour fervent mais désintéressé, dont le bénéfice pût être largement recueilli autour d'eux.

La charité désintéressée, patiente et courageuse de Vincent de Paul et des siens, conquise et soutenue par leur sanctification personnelle, sous l'action de leur foi et de leurs croyances, est l'animatrice du dévouement qu'ils mettent au service de leurs semblables.

Nous constaterons que l'activité de saint Vincent était toujours inspirée, à son point de départ, et guidée, dans ses développements, par sa sainteté qui voulait ce que Dieu voulait et comme il le voulait.

RÉFÉRENCES

1 : IX, 588-9. — 2 : IX, 683-4. — 3 : IX, 684. — 4 : VI, 122. — 5 : IV, 89. — 6 : IX, 40. — 7 : IV, 602-3. — 8 : X, 510. — 9 : XII, 40-41. — 10 : XI, 130. — 11 : IX, 240-41. — 12 : IX, 537-39. — 13 : IX, 79. — 14 : IX, 535-37. — 15 : IX, 188. — 16 : IX, 189. — 17 : IX, 190. — 18 : IX, 191. — 19 : IX, 192. — 20 : IX, 193. — 21 : IX, 193. — 22 : IX, 198. — 23 : IX, 197. — 24 : X, 643-4. — 25 : X, 645. — 26 : X, 649. — 27 : X, 649. — 28 : X, 649-50. — 29 : X, 651-52. — 30 : X, 675. — 31 : X, 677. — 32 : X, 676. — 33 : X, 678. — 34 : X, 678. — 35 : X, 679. — 36 : X, 725. — 37 : X, 726. — 38 : X, 728. — 39 : X, 729. — 40 : X, 716. — 41 : X, 710. — 42 : X, 722. — 43 : X, 711. — 44 : X, 727. — 45 : X, 728. — 46 : X, 710. — 47 : X, 713. — 48 : X, 721. — 49 : X, 720. — 50 : X, 728. — 51 : X, 711. — 52 : X, 711. — 53 : X, 710. — 54 : X, 725. — 55 : X, 719. — 56 : V, 231. — 57 : XI, 387. — 58 : II, 326. — 59 : II, 327. — 60 : II, 329. — 61 : II, 330. — 62 : II, 331. — 63 : II, 332. — 64 : II, 332. — 65 : II, 332-3. — 66 : II, 333. — 67 : II, 334. — 68 : II, 335. — 69 : II, 335. — 70 : II, 336. — 71 : II, 336-7. — 72 : II, 337-8. — 73 : II, 338. — 74 : II, 338-9. — 75 : II, 339. — 76 : II, 339-40. — 77 : II, 340. — 78 : II, 341. — 79 : II, 341-42. — 80 : II, 342. — 81 : II, 343-4. — 82 : II, 344. — 83 : II, 345. — 84 : II, 345. — 85 : II, 345. — 86 : II, 345. — 87 : II, 345. — 88 : II, 346. — 89 : II, 346-7. — 90 : II, 348. — 91 : II, 350. — 92 : II, 352. — 93 : II, 353. — 94 : I, 591. — 95 : IV, 556. — 96 : V, 355-6. — 97 : III, 497-501. — 98 : IV, 515. — 99 : IV, 435. — 100 : IV, 438. — 101 : V, 126. — 102 : IV, 618. — 103 : IV, 515-16. — 104 : III, 444. — 105 : III, 439. — 106 : XII, 32. — 107 : IX, 480. — 108 : XI, 396. — 109 : III, 439. — 110 : III, 446. — 111 : III, 446. — 112 : III, 447.

LIVRE IV

SAINTETÉ ET ACTIVITÉ

CHAPITRE PREMIER

MANIÈRE D'AGIR DE VINCENT DE PAUL

SAINTETÉ ET ACTIVITÉ. — LE « NON-FAIRE », — SES RAISONS, SES MODALITÉS. — ESPRIT D'ADAPTATION. — MÉFIANCE A L'ÉGARD DES « MOYENS HUMAINS ». — CONTRE L'ESPRIT D'ENTREPRISE. — A L'ENCONTRE DE L'ACCAPAREMENT. — PAS DE CHASSE AUX VOCATIONS. — NON-FAIRE ET TEMPORISATION. — RAPPORTS AVEC LES AUTRES CONGRÉGATIONS. — AVEC LE CLERGÉ DES PAROISSES. — AVEC LES ÉVÊQUES. — EFFACEMENT ET PRUDENCE. — L'ENVERS DU « NON-FAIRE ». — VIGILANCE ET FERMETÉ. — DEVANT L'OCCASION FAVORABLE. — INDOMPTABLE TÉNACITÉ. — FORTES RÉSISTANCES. — SENS PRATIQUE. — LES LONGS DESSEINS. — VIGUEUR D'ACTION.

L'activité de Vincent de Paul se multiplia dans l'évangélisation des campagnes et dans la réforme du clergé, sans laquelle la propagande évangélique aurait été vaine. Conjointement elle mit en mouvement les entreprises d'une charité toujours en éveil, dont le salut des âmes était le souci dominant. Elle se porta au secours des victimes de la guerre, avec une sollicitude particulière. Hors des frontières elle se dépensa dans les « terres infidèles » et les pays « barbaresques ».

Partout elle s'attachait à faire connaître et à pratiquer elle-même aussi parfaitement que possible la loi de l'Évangile. C'était donc de ses croyances que saint Vincent recevait l'impulsion qui le faisait agir.

Mais en outre son activité se défendait de toute initiative purement personnelle. Elle s'interdisait de régenter le cours des événements selon des vues arbitrairement arrêtées. Elle interrogeait plutôt leurs indications pour collaborer utilement avec eux. Ces indications apparaissaient à Vincent comme des suggestions de la Providence, qu'il écoutait patiemment, humblement. Le moment venu, quand leur sens s'était précisé, au gré de nécessités clairement reconnues, il recueillait docilement leur mot d'ordre et il l'exécutait avec intrépidité, parce que c'était l'expression de la volonté divine. Il n'était pas permis de devancer malencontreusement ni de contrarier cette

volonté souveraine ; mais il ne fallait pas davantage la laisser paresseusement sans effets.

Ainsi l'activité de Vincent de Paul recevait de sa sainteté l'élan qui la soutenait et les règles qui la disciplinaient. Sa fécondité dépendait de cet élan et de cette discipline.

Selon monsieur Vincent, Dieu est l'animateur nécessaire aux ordres duquel il convient de se tenir. Ce qu'il veut se réalise tôt ou tard, même si le concours des hommes est hésitant. Au contraire, les entreprises qu'il désavoue ne peuvent connaître un succès durable, quel que soit l'empressement de ceux qui les lancent.

Cette conception fondamentale s'exprime en termes très nets : « ... Les œuvres que Dieu fait lui-même ne se gâtent jamais par le non-faire des hommes... » ⁽¹⁾

Une formule plus complète promet ou refuse la réussite à une œuvre selon que Dieu lui est favorable ou contraire : « ... Les œuvres de Dieu ... se font d'elles-mêmes ; et celles qu'il ne fait pas périssent bientôt... » ⁽²⁾

Dès lors, l'activité humaine est ramenée à des proportions qui invitent à la modestie. L'abstention des hommes n'est pas en mesure de faire échouer les desseins de Dieu, car il a les moyens de remédier à leurs défaillances. « ... Il ne faut jamais s'étonner quand les hommes sur lesquels nous comptons le plus viennent à nous manquer ; c'est alors surtout que Dieu fait son œuvre. » ⁽³⁾

Bien plus, c'est au moment où une situation paraît le plus compromise, à cause du mauvais vouloir général, que Dieu place sa plus décisive intervention.

Le Supérieur de Marseille, qui n'avait plus confiance dans l'avenir de l'hôpital des forçats, s'entend dire qu'il en faut « remettre la conservation et les intérêts... à Dieu. » Il faut « espérer que tout ira mieux lorsque les hommes n'y pourront rien... » ⁽⁴⁾

En conséquence l'homme doit s'attacher tout d'abord non pas à multiplier ses propres efforts mais à s'assurer le concours divin, dans le recueillement et la ferveur de la prière. C'est ce qui est rappelé au Supérieur du Séminaire d'Agde : « ... Vous devez... avoir recours à l'oraison pour demander à Notre-Seigneur les besoins de ceux dont vous aurez la conduite. Croyez assurément que vous ferez plus de fruit par ce moyen que par aucun autre... » ⁽⁵⁾

Jésus-Christ a donné l'exemple de la mise en garde contre une activité effervescente. C'est pourquoi Louise de Marillac est invitée, dès le début de sa collaboration avec Vincent de Paul, à s'inspirer de sa ligne de conduite : « Honorez toujours, lui est-il dit, le non-faire et l'état inconnu du Fils de Dieu. » ⁽⁶⁾

Même durant sa vie publique, les actions de Jésus n'ont pas eu la part principale dans les résultats obtenus par lui. Elle revient aux

souffrances qu'il offrait patiemment à Dieu pour le salut des hommes. La fécondité de la vie des saints s'explique de la même manière. « ... Notre-Seigneur et les saints ont plus fait en souffrant qu'en agissant... » (7)

Un Supérieur de maison trop impétueux est inlassablement ramené à ces principes, dont il n'apprécie pas suffisamment la valeur. Le Supérieur général lui écrit : « ... Je vous ai dit d'autres fois, Monsieur, que les choses de Dieu se font par elles-mêmes, et que la vraie sagesse consiste à suivre la Providence pas à pas... Qui s'empresse recule aux choses de Dieu. » (8)

C'est Dieu qui règle la trame des événements sur laquelle les hommes agencent en tâtonnant les résultats de leurs efforts. « ... On fait... d'abord comme on peut et peu à peu la Providence dispose les choses au mieux. » (9)

Le non-faire vincentiste exclut l'empressement tumultueux ; mais il n'est pas synonyme d'inaction. Il suppose au contraire une grande activité, paisible toutefois et sereine parce qu'elle s'appuie sur Dieu.

Saint Vincent s'explique ainsi à un Supérieur : « Je trouve bonne la maxime de se servir de tous les moyens licites et possibles pour la gloire de Dieu, comme si Dieu ne nous devait point aider, pourvu qu'on attende tout de sa divine Providence comme si nous n'avions point de moyens humains... » (10)

Cette activité tranquille et détachée d'elle-même s'adapte aisément à toutes les conditions parmi lesquelles elle doit se mouvoir : « ... Nous devons acquiescer volontiers aux avis d'autrui... Le bon plaisir de Dieu est que nous nous accommodions aux dispositions des personnages, aux lieux et aux temps... » (11)

Le bon plaisir divin veut sans doute cette souplesse du non-faire, parce qu'elle mène plus sûrement au but que les offensives à grand fracas. Ces offensives risqueraient en effet de durcir la résistance des « personnages », des « lieux » et des « temps » sur lesquels il importe d'agir.

Monsieur Vincent s'efforce donc de n'effaroucher personne autour de lui, de n'éveiller aucune susceptibilité, de ne point dresser d'hostilité sur son passage. Il voudrait passer inaperçu, pour être plus certain de passer ; mais son humilité aide singulièrement la sagesse accommodante de ses méthodes.

Il tient ce langage aux Filles de la Charité : « ... J'ai pour maxime, où je vais, de ne rien changer de ce qui n'est point mal, pour l'accommoder à ma mode. J'aime bien mieux m'y accommoder parce que je pense : « Qui suis-je moi qui veux ordonner et changer les choses ? Ceux qui les ont faites ont eu des raisons pour les faire ainsi, et ont pris conseil ; et moi de ma tête j'irais tout renverser ! Oh ! j'aime bien mieux m'y accommoder... » (12)

Ces dispositions conciliantes jouent même dans la correction d'abus manifestes qu'il n'est pas possible de laisser subsister. Ce conseil est en effet donné aux redresseurs de torts : « ... Ce que vous trouverez de mal et de préjudiciable à la gloire de Dieu, ou au salut du prochain, oh ! essayez par voie douce d'y remédier ; mais ce qui ne sera point mal, tant qu'il se pourra il le faut laisser... » ⁽¹³⁾

Vincent de Paul va tranquillement son chemin, en paix avec lui-même parce qu'il n'est pas disposé à se surexciter ; en paix aussi avec les autres qu'il prend bien soin de ne pas bousculer.

Dans l'un et l'autre cas son non-faire est irréductiblement opposé à l'agitation. Appuyé sur Dieu, il en arrive à se méfier des moyens humains.

Cette méfiance s'exprime en termes catégoriques : « ... Je ne crois non plus aux moyens humains pour les choses divines, est-il dit, qu'au diable... » ⁽¹⁴⁾

Bien mal avisé serait celui qui se reposerait sur eux. En tout cas, telle n'est pas la pratique reçue parmi les prêtres de la Mission. Leur fondateur la répudie énergiquement : « ... Quand je pense parfois, écrit-il, à la conduite de la petite compagnie, j'ai une consolation toute sensible de ce qu'il me semble que l'on a tâché de suivre la même providence en toute sa petite conduite, en sorte que l'on ne s'appuie non plus sur les moyens humains que sur des roseaux... Quel bonheur de ne vouloir que ce que Dieu veut, de ne faire rien que selon que la Providence en présente l'occasion et de n'avoir rien que ce que Dieu nous a donné par sa Providence... » ⁽¹⁵⁾

« Ne vouloir que ce que Dieu veut » : cette règle du non-faire applique à l'activité extérieure un principe de vie intérieure maintes fois affirmé par saint Vincent. Son activité parmi les hommes obéit au rythme de sa sainteté.

Les habiletés diplomatiques, par lesquelles le commun des mortels s'efforce de conquérir des bonnes grâces avantageuses, n'attirent que sa pitié et sa réprobation.

Le Supérieur de Sedan l'avait prié de s'arranger pour faire connaître à des personnages considérables tout le bien qu'il pensait d'eux. Il s'attire cette sévère réplique : « ... Mon Dieu ! Monsieur, à quoi vous amusez-vous ? Où est la simplicité d'un missionnaire qui doit aller droit à Dieu ? Si vous ne reconnaissez du bien en ces personnes, n'en dites pas ; mais si vous y en trouvez, parlez-en pour honorer Dieu en elles parce que tout bien procède de lui... Souvenez-vous que la duplicité n'est pas agréable à Dieu et que nous ne devons considérer que lui pour être véritablement simples... » ⁽¹⁶⁾

Un autre rappel à l'ordre, d'inspiration toute pareille, est encore adressé au même destinataire, qui avait décidément le goût de l'intrigue : « Vous avez bien fait de vous mettre bien avec les Pères Jésuites

de Charleville ; mais de dire que c'est afin qu'ils nous soutiennent lorsqu'on leur dira mal de nous, c'est un motif bien bas et bien éloigné de l'esprit de Jésus-Christ, selon lequel nous devons regarder Dieu purement en nos actions et faire servir toutes choses à l'amour que nous lui devons ; et vous, au contraire, ayant en vue votre réputation, vous voulez faire servir la charité qui vous lie avec ces Pères à la conservation de cette réputation qui est une chose vaine si elle n'est fondée sur la vertu ; et si elle est établie sur un tel fondement, que craignez-vous ?... » (17)

Le Supérieur de Rome se tracasse trop pour gagner la faveur des cardinaux. Vincent le rabroue ; qu'il évite plutôt d'attirer l'attention et qu'il imite la vie cachée de Jésus-Christ : « ... Le Fils de Dieu a demeuré trente ans sur la terre comme un pauvre artisan, avant que de se manifester. Il bénit aussi toujours beaucoup mieux les commencements humbles que ceux qui ont de l'éclat... ». Qu'importe l'opinion que les hauts dignitaires pourront avoir de la compagnie : elle doit régler sa marche sur « les maximes de Jésus-Christ et les exemples de sa vie... » (18)

Plusieurs années plus tard, un autre Supérieur de la ville papale reçoit les mêmes consignes. Bien loin de les modifier saint Vincent les resserre malgré les objections qu'elles soulèvent : « ... L'esprit humain vous dira que ce n'est pas à Rome comme ailleurs, qu'il faut s'insinuer, qu'il se faut rendre considérable, qu'il se faut autoriser, qu'il faut agir humainement avec les humains. Mais ne le croyez pas, Monsieur ; toutes ces maximes portent à faux à l'égard d'une compagnie que Notre-Seigneur s'est suscitée, qu'il anime de ses maximes et qui prétend agir selon son esprit. Ce que je vous dis semble paradoxal ; assurez-vous, Monsieur, que l'expérience vous le fera voir... » (19)

Le Supérieur de Sedan est revenu à la charge ; il a tenté de justifier ses démarches pour établir avantageusement la compagnie dans l'opinion de ceux qui peuvent servir sa propagande. Malgré tout, il se heurte toujours à la même fin de non recevoir. « ... Si vous dites, lui est-il répondu, que la bonne réputation sert pour profiter davantage au prochain, je l'avoue ; mais comme elle doit être fondée sur la bonne vie, ainsi se conserve-t-elle par la pratique de la vertu et non par l'intrigue des hommes. Faisons bien notre devoir, allons droit à Dieu, travaillons à nous rendre bien humbles, bien patients, bien charitables ; c'est l'unique moyen de nous mettre en bonne estime, mais on la perd quand on la recherche par une autre voie... » (20)

Il est impossible d'ébranler la conviction de Vincent de Paul : il aimerait mieux disparaître que d'établir son appui sur l'intrigue et sur la complaisance des hommes. Son choix s'affirme avec une vigueur extrême, où transparaît tout le détachement résolu de sa sainteté :

« ... Il vaudrait mieux, déclare-t-il, être jeté pieds et mains liés parmi des charbons ardents que de faire une action pour plaire aux hommes... » ⁽²¹⁾

Il ne faut ni intriguer auprès des hommes pour les intéresser au succès de la compagnie et de ses entreprises, ni user de ruse pour se glisser en tapinois parmi eux, en trompant leur attention. « ... Bon Dieu ! s'écrie le fondateur de la Mission, qu'il se faut donner de garde de paraître cauteleux, adroit, rusé, et surtout de jamais dire une parole à double entente !

« ... La duplicité, c'est la peste du missionnaire ; ... c'est le venin et le poison de la Mission que de n'être pas sincère et simple aux yeux de Dieu et des hommes... » ⁽²²⁾

Saint Vincent défend, outre l'intrigue et la ruse, la réclame tapageuse, ou simplement trop entreprenante, qui voudrait grouper autour des missionnaires une clientèle dévouée. C'est encore au bouillant Codoing, Supérieur de Rome, qu'est donné cet avertissement : « ... Il me semble... que nous devons avoir dévotion à ne nous pas tant manifester par écrit, par imprimés et par relations... comme nous le devons faire par de bonnes œuvres qui parlent un langage bien plus avantageux, tôt ou tard, que tout ce qu'on fait pour sa propre ostension et manifestation. » ⁽²³⁾

Dans le même sens, le Supérieur général mande au Supérieur de Turin : « Ne désirons point que la compagnie ait du bruit et de l'estime pour son extension ; ... Dieu n'a pas besoin de la faveur des hommes ni de notre crédit pour nous appeler où il lui plaira. » ⁽²⁴⁾

Effectivement, Saint Vincent s'interdit jalousement de faire des démarches pour que la compagnie s'établisse dans des localités nouvelles. Certes il souhaite que se répande l'esprit dont elle est animée, parce qu'il le tient pour essentiellement évangélique. Mais cette diffusion doit se faire d'elle-même, sans être aidée par des manœuvres calculées.

Il fait devant ses prêtres cette déclaration : « Quand il ne tiendrait qu'à faire un pas où à prononcer une seule parole pour faire que la... compagnie s'établît dans les provinces et dans les grandes villes et se multipliât en nombre et en emplois considérables, je ne la voudrais pas prononcer... C'est la disposition en laquelle je suis, et de laisser faire la Providence de Dieu. » ⁽²⁵⁾

C'est aux hommes qui détiennent l'autorité, aux évêques notamment, qu'il appartient de faire appel au concours de la Mission. Vincent professe qu'il faut attendre paisiblement cet appel, sans s'ingénier d'aucune manière à le provoquer. ⁽²⁶⁾

Le « gouverneur d'une grande ville » offre de s'entremettre pour que la compagnie prenne pied dans sa ville. Il s'attire cette réponse : « ... Pour ce qui regarde l'affaire des prêtres de la Mission, je vous

prie de la laisser entre les mains de Dieu... J'aime mieux qu'ils ne soient pas en votre ville que de les y voir par la faveur et l'autorité des hommes. » (27)

Même quand il est à peu près évident qu'une avance de sa part serait bien accueillie, le Supérieur général n'accepte pas de la faire. Il ne veut pas hâter les demandes que les évêques s'apprêtent à lui adresser : tant pis si plus tard ils changent d'avis.

« ... On m'a dit, écrit monsieur Vincent, que monseigneur l'archevêque de Toulouse attend il y a longtemps que je lui témoigne quelque souhait que la compagnie travaille en son diocèse, pour nous y établir ; mais je n'ai garde d'en donner le moindre signe. Monsieur son frère était céans il y a peu de jours, qui me côtoya longtemps sur ce sujet, et je m'empêchai exprès de parler. Il faut que la Providence nous appelle et que nous la suivions, pour aller sûrement. » (28)

Elles sont vraiment piquantes ces confidences d'un homme qui se contraint à rester silencieux, auprès d'un interlocuteur dont le plus cher désir est d'exaucer séance tenante une prière très attendue.

Avant de les livrer, Vincent de Paul a rappelé une fois de plus à son correspondant les raisons de sa constante réserve : « Dieu nous a fait la grâce de ne rechercher jusqu'à cette heure aucun établissement directement ni indirectement ; ... si nous sommes bons, nous n'en manquerons pas ; et si nous ne sommes pas tels, nous n'en avons déjà que trop. ... » (29)

Saint Vincent est si peu pressé de pousser à l'extension de sa compagnie par des moyens de son cru, qu'il lui arrive au contraire de marquer peu d'empressement à encourager les ouvertures qui lui sont faites. Il ne met pas plus de fièvre à s'en saisir qu'à les provoquer.

Un seigneur de Normandie lui offre de fonder une maison de missionnaires. L'offre est persévérante. Le Supérieur de la Mission en agréé le principe, mais comme il ne pourra donner satisfaction à l'intéressé qu'au bout de quelques mois, il achève sur ces mots la lettre qu'il lui envoie : « ... Il y a quantité de saintes communautés dans Paris qui sont préférables à nous ; j'ose vous supplier très humblement, Monsieur, de les préférer à nous. » (30)

La Mission ne cherchera donc pas à retenir autour de son activité et de ses méthodes une attention sans partage. Elle se réjouira au contraire que d'autres travaillent à la même tâche qu'elle, au risque de réduire sa propre importance et son succès. Seule compte la moisson commune, quels que soient les ouvriers qui la récoltent.

Cette consigne est donnée à la maison de Marseille : « Si vous voyez que d'autres travaillent aux missions, il en faut bénir Dieu et se réjouir que Dieu se suscite des ouvriers pour l'instruction et le salut des peuples, pendant que nous demeurons inutiles. Pourvu que l'œuvre de Dieu se fasse, il n'importe par qui. » (31)

De Nantes parvient la nouvelle que des Religieuses sont à la veille de remplacer les Filles de la Charité à l'hôpital. Monsieur Vincent « souhaite et prie Dieu que l'affaire réussisse en faveur de ces bonnes Religieuses, si c'est le bien des pauvres. ... » Il se tient prêt à écrire que « très volontiers » il agréé « que l'on renvoie les Filles de la Charité... » Il prie Louise de Marillac de rédiger une lettre dans le même sens pour appuyer sa propre démarche. ⁽³²⁾

Il montre le même désintéressement à l'égard d'une donation que le Supérieur de Gênes s'apprête à recueillir, mais qui lui est contestée. Il a appris que « cette donation ne se pouvait faire sans faire préjudice à une communauté de pauvres filles... » En conséquence il donne ces instructions : « ... Vous ferez en sorte ou que ladite maison sera pour lesdites filles, ou que l'argent qui leur appartient sur icelle leur sera rendu... » ⁽³³⁾

En semblable occurrence, il faut toujours rechercher les arrangements à l'amiable. Il ne suffit pas d'agréer « cette divine paix » quand elle est proposée par la partie adverse. Dieu veut que « nous la recherchions et courions après elle. » ⁽³⁴⁾

Cependant Vincent de Paul a soutenu des procès. Il a défendu les droits qu'il avait sur Saint-Lazare, en vertu de la cession offerte à la Mission par le dernier prieur, Adrien Le Bon.

En plein accord avec l'évêque de Saint-Malo, il a conservé l'abbaye de Saint-Méen, malgré toutes les tentatives contraires des Religieux qui la revendiquaient.

Il s'est vu enlever, après un jugement inattendu, la ferme d'Orsigny qui lui avait été bienveillamment donnée, et dont les revenus aidaient Saint-Lazare à subsister.

Il a fait face, avec une tranquille constance, aux contestations qui lui disputaient la possession de la maison de Toul.

En aucune de ces circonstances saint Vincent n'a recherché la bataille. Toujours il eut à subir l'attaque. Sa correspondance témoigne que dans ces divers démêlés il était sûr du bon droit de la compagnie. Il le défendait pour remplir son devoir envers elle.

Après comme avant l'un ou l'autre des débats qui lui furent imposés, sa sagesse et sa charité continuaient à se tenir d'accord pour réprouver le branle-bas des procès. « Les procès sont de trop rude digestion, aimait-il à dire, pour s'y engager sans grand sujet, et sont trop éloignés de l'esprit de la compagnie pour ne les éviter pas tant qu'il nous sera possible. » ⁽³⁵⁾

Cette profession de foi est bien conforme au non-faire vincentiste. C'est ce même non-faire qui s'oppose encore à la chasse aux vocations.

Des prêtres et des laïques viennent en grand nombre faire des retraites à Saint-Lazare. Les prêtres de la Mission, qui sont chargés

de les diriger, sont priés d'observer cette ligne de conduite : « ... Messieurs, prenez garde vous autres qui conduisez les exercitants à ne point les déterminer à entrer dans la compagnie, mais seulement à les côtoyer dans leurs bons desseins, à les aider à se déterminer aux lieux où ils sentent que Dieu les appelle. Laissons faire Dieu, Messieurs... » ⁽³⁶⁾

Qu'il s'agisse des sujets à fixer dans la compagnie, ou des établissements à fonder en sa faveur, la même attitude s'impose : l'homme doit toujours s'effacer, pour recueillir les indications divines, et éviter de les devancer ou de les supplanter par son agitation personnelle. Dans l'un et l'autre cas, l'action de saint Vincent, guidée par sa foi, atteint au même désintéressement et à la même sereine tranquillité.

Il dit en effet : « ... Il me semble que Notre-Seigneur me fait la miséricorde de ne pas convoiter les hommes que lorsque sa providence les attire... » ⁽³⁷⁾

Il écrit, au sujet d'adeptes possibles, selon l'esprit dans lequel il considère l'offre d'installations nouvelles : « ... Si c'est Notre-Seigneur qui les appelle ils ne laisseront pas de venir... ; si ce n'est pas lui nous ne les devons point désirer en notre compagnie, qui ne doit désirer que ceux que Dieu lui enverra... » ⁽³⁸⁾

Sa droiture, ou sa « simplicité », selon son langage, l'incline à ne pas plus se saisir des hommes qui ne lui sont pas destinés que des biens auxquels il n'a pas droit. « ... Contentons-nous, demande-t-il, des sujets que Dieu nous enverra... Quoi ! voilà par exemple un jeune homme qui a la pensée de se faire Chartreux ; on l'envoie ici pour conférer avec Notre-Seigneur par le moyen d'une retraite, et vous l'iriez persuader qu'il faut qu'il demeure céans, parce que peut-être c'est un jeune homme de bel esprit ! Et qu'est-ce que cela, Messieurs, sinon vouloir avoir ce qui ne nous appartient pas... » ⁽³⁹⁾

« ... Il me souvient, raconte Vincent, qu'un des beaux esprits du siècle et qui était avocat du Conseil me consulta sur sa vocation ; il était combattu du désir de se faire Chartreux ou missionnaire... Dieu me fit la grâce de ne lui parler jamais de se faire missionnaire. Il est allé aux Chartreux. « Quoi ! lui disais-je, Dieu vous appelle aux Chartreux ; allez Monsieur où Dieu vous appelle. » Cela n'empêchait pas que je me sentisse chatouillé ; mais je lui disais toujours : « Allez Monsieur où Dieu vous appelle. » ⁽⁴⁰⁾

Le Supérieur général retient un jour la lettre d'un prêtre de la Mission sans la faire parvenir à son destinataire. Il explique son geste avec une parfaite aisance : « ... Je l'ai retenue, dit-il, parce qu'elle le persuade d'entrer en la compagnie et que nous avons une maxime contraire qui est de ne solliciter jamais personne d'embrasser notre état. Il n'appartient qu'à Dieu de choisir ceux qu'il y veut appeler,

et nous sommes assurés qu'un missionnaire donné de sa main paternelle fera lui seul plus de bien que beaucoup d'autres qui n'auraient pas une pure vocation. C'est à nous à le prier qu'il envoie de bons ouvriers en sa moisson, et à vivre si bien que nous leur donnions, par nos exemples, plutôt de l'attrait que du dégoût pour vivre avec nous... » ⁽⁴¹⁾

Il n'est pas étonnant que Vincent de Paul, très soucieux de s'opposer aux attaques brusquées pour conquérir à la compagnie des territoires plus étendus ou des recrues nouvelles, soit un partisan fervent de la temporisation, quelle que soit l'activité qui sollicite son attention. Son non-faire l'incline évidemment à ne pas précipiter ses décisions pour ne pas les substituer à celles de Dieu. Il attend patiemment de connaître les volontés divines d'après les besoins qui se révèlent à lui, les nécessités et les possibilités qu'il apprécie sans se presser, pour être plus sûr d'être toujours en étroit accord avec le Tout-Puissant.

Il a « une dévotion spéciale de... suivre » la Providence. ⁽⁴²⁾ Or il observe que « les œuvres de Dieu ne se font pas tout d'un coup, mais peu à peu... » ⁽⁴³⁾

Il insiste même davantage encore : « ... Il me semble, note-t-il, que les affaires de Dieu se font peu à peu et quasi imperceptiblement et que son esprit n'est pas violent ni tempestif... » ⁽⁴⁴⁾

Appuyé sur ces convictions, que son expérience a confirmées, saint Vincent s'efforce de régler la marche de toute la compagnie sur sa marche très prudente.

A son collaborateur Codoing, toujours porté à accélérer son allure, il écrit : « ... Au nom de Dieu, Monsieur, si la nécessité nous presse de nous hâter que ce soit lentement, comme dit le sage proverbe... » ⁽⁴⁵⁾

Au même Codoing, il avait fait entendre antérieurement cette adjuration : « ... Je vous supplie... de vous défier de la ferveur de la nature... L'esprit de Dieu va suavement et toujours humblement... »

Pour amener son ardent correspondant à son point de vue, il avait raconté dans la même lettre comment il s'était lui-même forcé à temporiser dans une circonstance grave : « ... Me trouvant au commencement du dessein de la Mission dans cette continuelle occupation d'esprit, ... cela me fit défier que la chose vînt de la nature ou de l'esprit malin et... je fis une retraite exprès à Soissons, afin qu'il plût à Dieu de m'ôter de l'esprit le plaisir et l'empressement que j'avais à cette affaire... »

Vincent conclut son exposé par une conclusion de portée générale : « ... Je désire être dans cette pratique de ne rien conclure ni entreprendre, tandis que je serai dans ces ardeurs de vue des grands biens. » ⁽⁴⁶⁾

Il ne veut à aucun prix que sa détermination résulte de ses impé-

tuosités personnelles. Il faut d'abord qu'elles tombent, afin que dans la paix et l'indifférence de son âme ses décisions soient prises au mieux des intérêts qui sont en cause. Il attendra tout le temps voulu pour que la voix de Dieu, conforme à celle de ces intérêts, se fasse entendre clairement sans risquer d'être assourdie par les ardents appels de l'humaine nature.

A son sens, « ... les choses de Dieu ne dépérissent point pour l'ordinaire pour prendre plus de temps pour les considérer et pour les lui recommander, ... au contraire tout n'en va que mieux. » (47)

Il ne s'impatiente pas le moins du monde devant les obstacles qui lui barrent momentanément la route. En temporisateur avisé il recommande d'attendre avec confiance qu'ils disparaissent : « ... Nous devons avoir pour maxime de ne jamais nous étonner des difficultés présentes, non plus que d'un vent qui passe, pour ce qu'avec un peu de patience on les verra dissiper. Le temps change tout... » (48)

Ce n'est pas de ces difficultés passagères que peut souffrir le succès d'une entreprise, mais de la précipitation avec laquelle elle serait engagée. Vincent ne voit « rien de plus commun que les mauvais succès des choses précipitées... » (49)

Il se rend parfaitement compte qu'en laissant passer les jours, sans arrêter les décisions attendues, il prête à la critique. Il reste néanmoins fidèle imperturbablement à sa ligne de conduite. Codoing se plaint de ses lenteurs : il en sera pour ses frais ; bien plus, il sera sévèrement invité à prendre lui-même l'allure tranquille de son chef : « ... Vous m'objecterez, lui est-il écrit, que je suis trop long, que vous attendez quelquefois six mois une réponse qu'on peut faire en un mois et que cependant les occasions se perdent et tout demeure. A quoi je vous réponds, Monsieur, ... que pourtant je n'ai jamais vu encore aucune affaire gâtée pour mon retardement mais que tout s'est fait en son temps et avec les vues et les précautions nécessaires... Dieu s'honore beaucoup du temps qu'on prend pour considérer sûrement les choses qui regardent son service. Vous vous corrigerez donc, s'il vous plaît, de votre promptitude à résoudre et à faire les choses... » (50)

Saint Vincent fait hommage à Dieu de sa temporisation. Sa sagesse pratique est d'inspiration religieuse. L'humble attente à laquelle il s'oblige, par un effort parfois très dur, est une attitude de docilité à l'égard de la Providence, qui doit dévoiler ses desseins avant qu'il ne prenne position. Cette temporisation, qui attend et cherche les indications divines, est une prière.

Nous apprenons de Vincent lui-même que son activité s'est fort bien trouvée de se laisser guider par son goût religieux de la temporisation. Non seulement ses entreprises n'ont pas pâti de son « retardement », mais leur réussite en a bénéficié.

C'est encore Codoing qui en reçoit l'assurance : « ... Oserai-je vous dire sans rougir Monsieur ? Il n'y a remède ; il faut que je le fasse : c'est que repassant par-dessus toutes les choses principales qui se sont passées en cette compagnie, il me semble, et c'est très démonstratif, que si elles se fussent faites avant qu'elles l'ont été, qu'elles n'auraient pas été bien. Je dis cela de toutes sans en excepter pas une seule. C'est pourquoi j'ai une dévotion particulière de suivre pas à pas l'adorable providence de Dieu... » ⁽⁵¹⁾

Vincent allait ainsi derrière elle à pas lents, quoiqu'il en coûtât à la promptitude de sa nature qui était sujette à « mille saillies. » ⁽⁵²⁾ Il souffrait des incertitudes où le laissaient ses volontaires temporisations, mais il s'y maintenait par devoir. C'est ce qu'indique cette confiance à Louise de Marillac : « Je suis comme vous, Mademoiselle ; il n'y a rien qui me peine plus que l'incertitude ; mais certes je désire bien qu'il plaise à Dieu de me faire la grâce de me rendre tout indifférent et à vous aussi. Or sus, nous travaillerons, s'il plaît à Dieu, à acquérir cette sainte vertu. » ⁽⁵³⁾

Deux ans seulement avant sa mort, il disait aux prêtres de la Mission, au sujet des règles de leur compagnie, qui avait vu le jour plus de trente ans auparavant : « ... Si l'on donnait à la compagnie des règles qu'elle n'aurait point pratiquées, elle pourrait trouver de la difficulté ; mais en lui donnant ce qu'elle a fait et exercé depuis tant d'années avec édification et dont elle ne s'est point trouvée mal par le passé, il n'y a rien qu'elle ne doive trouver également facile et aisé à l'avenir... » ⁽⁵⁴⁾

Lentement, d'année en année, les règles se sont faites à mesure que la Mission se développait. La vie de la Compagnie les a progressivement élaborées. C'est seulement au terme de ce long travail organique, que monsieur Vincent s'est décidé à la promulgation d'un code, où s'était condensée sans hâte l'expérience de toute sa vie.

« ... Cela, rappelle-t-il aux missionnaires, s'est fait comme de soi-même, peu à peu, l'un après l'autre. Le nombre de ceux qui se joignaient à nous s'augmenta ; chacun travaillait à la vertu ; et à même temps que le nombre croissait de jour à autre, aussi les bonnes pratiques s'introduisaient afin de pouvoir vivre bien unis ensemble et nous comporter tous avec uniformité dans nos emplois... » ⁽⁵⁵⁾

La même méthode fut évidemment suivie pour codifier les règles des Filles de la Charité. Saint Vincent apporte à la justifier devant elles une précision nouvelle : « ... Vous avez un grand avantage au-dessus de plusieurs communautés qui ont écrit et fait approuver leurs règles après deux ou trois ans. Après quoi l'expérience leur a fait voir qu'il y avait des choses ou impossibles ou qui ne devaient pas y être mises, quoiqu'alors leur raison leur fît juger que cela se

pourrait. Or, mes sœurs, vous n'avez pas fait ainsi, par la miséricorde de Dieu, puisqu'il y a plus de dix-huit ans que vous commenciez à pratiquer ce que l'on a écrit. Vous avez fait comme Notre-Seigneur, qui enseigna par œuvre, avant que de prêcher ce qu'il voulait que l'on fit... »⁽⁵⁶⁾

Selon ce clair langage, Vincent de Paul se rend compte à merveille que les hommes d'action ont raison d'observer attentivement ce qui se passe autour d'eux, pour déterminer utilement leurs propres initiatives. Il ne s'ensuit pas que l'inspiration religieuse de sa conduite s'atténue pour autant. D'abord il vénère en Jésus-Christ, qui ne vint à la vie publique que sur le tard, le modèle de la temporisation. Mais surtout il ne sépare pas les leçons de l'expérience des indications de la Providence, car Dieu est présent dans la vie et il en dirige tout le cours. C'est par lui que Vincent avait conscience de se laisser conduire, quand il réglait son action d'après les possibilités que retenait son examen.

Les conduites divines d'ailleurs lui paraissaient susceptibles d'influencer son esprit directement, sans l'intermédiaire d'un événement extérieur, pourvu que son « non-faire » fût assez souple et « indifférent » pour n'opposer à leur action aucune idée préconçue.

Il donne ces avis aux Filles de la Charité qu'il réunit en conseil : « ... Ne point proposer avant que d'y venir ce que vous aurez à dire ; ne vous point préoccuper l'esprit d'une opinion ou de l'autre ; ne point parler selon vos sentiments d'aversion ou d'affection et laisser faire l'esprit de Dieu en vous ; ne point délibérer en vous-mêmes : « Je dirai ceci ou cela », mais dire ingénuement ce que Dieu vous inspirera... Si avant d'y venir votre esprit a résolu d'être d'un avis ou d'un autre, il ne sera plus libre de juger clairement de ce qui lui sera proposé, et que s'il agit suivant vos aversions ou affections, ô mes filles, ce ne sera plus l'esprit de Dieu qui présidera en vos petits conseils, mais vos propres fantaisies... »⁽⁵⁷⁾

Si les sœurs sont dégagées de tout parti pris, elles ont toute chance d'être inclinées, au cours des délibérations, dans le sens de la sagesse, qui leur tiendra le langage dicté par Dieu, présent à leurs débats.

Le « non-faire » favorisait en Conseil l'éclosion naturelle des avis. Il réglait aussi le ton paisible et détaché de la discussion, soucieuse de vérité plus que de victoire personnelle. Monsieur Vincent entendait que les avis fussent donnés « à la manière que font les bons anges, qui proposent sans se troubler lorsqu'on ne fait pas usage de leurs lumières... »⁽⁵⁸⁾

Le détachement de Vincent de Paul le prémunissait contre toute effervescence. Il contribuait à faire de lui un temporisateur, qui se défiait des impulsions trop personnelles. Il le mettait en garde contre les intrigues qui eussent voulu servir au succès de ses entreprises.

Le même « non-faire », dépouillé et désintéressé, le disposait à la concorde avec les autres congrégations, et avec les autres œuvres qui poursuivaient des buts plus ou moins analogues aux siens. Il lui arrivait de s'effacer très volontiers devant elles. Il mettait même à le faire une grande ardeur de renoncement.

C'est ainsi qu'il donnait aux missionnaires ces directions générales : « ... Pour la primauté, la vertu, l'utilité, la bonne odeur, nous devons céder à tout le monde, et parler toujours en bien des autres communautés, et jamais en mauvaise part, leur attribuer tous les bons succès et les biens qui se font... Estimez tous les saints Ordres de l'Eglise, mais estimez-les en Dieu pour leur mérite, et aimez-les de tout votre cœur, et n'estimez pas faire beaucoup que de les préférer à des riens comme nous sommes... » ⁽⁵⁹⁾

Il disait encore à un Supérieur : « ... Vous me demandez comment vous devez vous comporter envers les religieux. Vous devez... ne jamais prendre parti contre eux, ni vous intéresser dans leurs affaires que pour les défendre en charité, parler d'eux en bonne part, ne rien dire en chaire ni en discours particuliers qui puisse les choquer, quoiqu'ils ne vous rendent pas la réciprocque... » ⁽⁶⁰⁾

Visiblement saint Vincent est préoccupé d'éviter avec les autres familles religieuses jusqu'à la moindre discorde. Il redoute le bruit des disputes comme il blâme l'agitation des réclames avantageuses. Il ne veut que poursuivre en paix son action silencieusement bien-faisante.

En 1632, les oratoriens obtiennent sans peine un missionnaire, qui les fera bénéficier de son expérience au cours d'une grande mission qu'ils ont organisée en Normandie. D'autre part, un des leurs est admis à suivre les exercices d'une mission que les missionnaires prêchent au diocèse de Paris. Vincent de Paul écrit à ce sujet : « ... S'il leur plaît d'y venir davantage, ils seront les bienvenus... Hélas !... la campagne est si grande ! Il y a des peuples à milliers qui remplissent l'enfer. Tous les ecclésiastiques ne suffiraient pas, avec tous les religieux, pour subvenir à ce malheur. Faudrait-il que nous fussions si misérables d'envier que ces personnes-là s'appliquassent au secours de ces pauvres âmes qui se vont incessamment perdant... » ⁽⁶¹⁾

Une dame songe à doter un séminaire qui serait confié aux prêtres de Saint-Sulpice. Monsieur Vincent, qui a eu connaissance de ses dispositions, lui écrit à cette occasion : « ... S'il vous plaît... vous informer des biens qui se font à Saint-Sulpice, vous pourrez en espérer de semblables lorsque cette communauté sera établie en ce lieu-là, puisqu'elle est animée partout d'un même esprit et qu'elle n'a qu'une prétention qui est la gloire de Dieu. » ⁽⁶²⁾

Jean Eudes, comme Vincent de Paul, consacre son activité aux missions et aux séminaires. Monsieur Vincent se garde bien d'en

prendre ombrage. Quelques mois avant sa mort, il écrit au Supérieur de Varsovie : « ... Quelques prêtres de Normandie, conduits par le père Eudes... sont venus faire une mission dans Paris avec une bénédiction admirable. La cour des Quinze-Vingts est bien grande, mais elle était trop petite pour contenir le monde qui venait aux prédications... Nous avons... la consolation de voir que nos petites fonctions ont paru si belles et si utiles, qu'elles ont donné de l'émulation à d'autres pour s'y appliquer comme nous et avec plus de grâce que nous, non seulement au fait des missions, mais encore des séminaires qui se multiplient beaucoup en France... » ⁽⁶³⁾

Adrien Bourdoise, fondateur des prêtres de Saint-Nicolas du Chardonnet, avait compris l'importance des séminaires et il travaillait avec ardeur à la réforme du clergé. Saint Vincent lui écrivait, en 1641, le bonheur qu'il éprouvait à lui adresser des postulants aussi souvent que possible. Il lui affirmait sa franche sympathie pour sa communauté, « que j'estime, disait-il, des plus saintes qui soient en l'Église de Dieu... » ⁽⁶⁴⁾

Les prêtres du Saint-Sacrement donnent des missions et dirigent des séminaires, notamment dans les régions de Marseille et de Valence. Dans une lettre écrite à leur fondateur, Christophe d'Authier, en 1651, le Supérieur de la Mission affirme ses bonnes dispositions pour la congrégation naissante : « ... Dieu, dit-il, m'a toujours donné du respect pour elle et un grand désir de la servir... Je n'ai jamais célébré la sainte messe, depuis que j'ai eu connaissance de son érection, que je ne l'aie recommandée à Dieu... à ce que sa divine bonté la fasse saintement prospérer... » ⁽⁶⁵⁾

Jean de Fonteneil, vicaire général de Bordeaux, imite en tous domaines, dans le sud-ouest, l'activité des prêtres de la Mission. Jusqu'à sa mort il tentera d'établir solidement la congrégation des Missionnaires du clergé, qui devait disparaître après lui. A plusieurs reprises, Vincent de Paul lui fait parvenir ses amicales félicitations et ses encouragements. ⁽⁶⁶⁾

A Lyon, une compagnie prend le nom de prêtres de la Mission. Monsieur Vincent fait remarquer à l'autorité ecclésiastique de cette ville les inconvénients que cette homonymie peut présenter pour sa propre congrégation. Toutefois, si l'archevêque de Lyon ne fait pas changer l'appellation qui vient d'être adoptée chez lui, Vincent se tient prêt à modifier la sienne, bien qu'elle soit en usage depuis de longues années. ⁽⁶⁷⁾

Monsieur de Ventadour institue une communauté dont les membres s'appelleront missionnaires des Indes. Comme à Lyon et pour les mêmes raisons, Vincent intervient. Malheureusement son représentant à Rome dépasse ses instructions et met en péril l'existence même de la nouvelle congrégation. Un blâme formel lui est adressé : « ... Je

ne vous ai pas témoigné... que j'improuvais votre procédé... pour ce qu'il n'y avait plus de remèdes. Il vaudrait mieux qu'il y eût cent entreprises de Missions, quoique préjudiciables à notre Institut, que si nous en avions détourné une bonne, comme est celle-là, sous prétexte de nous maintenir... » ⁽⁶⁸⁾

Vincent ne s'en tint pas là. Il fit en outre, auprès de monsieur de Ventadour, une démarche réparatrice, dans le but d'affermir au plus tôt la bonne entente momentanément menacée. ⁽⁶⁹⁾

A l'égard du clergé des paroisses, Vincent de Paul use de la même prudence. Il est extrêmement attentif à prévenir tout conflit avec les curés. Le détachement de son « non-faire » l'aide à s'effacer devant eux. Il recommande instamment aux sœurs et aux missionnaires le respect scrupuleux de leurs prérogatives.

La règle des Filles de la Charité porte : « Etant envoyées en quelque paroisse pour y demeurer au service des pauvres malades, elles iront prendre la bénédiction de messieurs les curés, laquelle elles recevront à genoux... »

Monsieur Vincent ajoute ce commentaire : « ... Il ne faut pas regarder les prêtres comme des hommes mais comme des sacrificateurs et médiateurs entre Dieu et nous... Votre règle dit : leur obéir en tout ce qui n'est pas péché, ni contre vos règles... » ⁽⁷⁰⁾

Louise de Marillac, dans une localité qu'elle traversait, a fait une causerie devant la confrérie de la Charité, sans aviser le curé. Saint Vincent s'empresse de lui écrire : « Je pense que vous feriez un acte agréable à Dieu de voir monsieur le curé, de lui faire vos excuses de ce que sans son avis vous avez parlé aux sœurs de la Charité. » ⁽⁷¹⁾

Le Supérieur de Varsovie est en difficulté avec un curé polonais. Il reçoit à ce sujet cette pressante invitation : « ... Je suis bien en peine... de l'appréhension que j'ai que monsieur le curé ne soit pas satisfait. Au nom de Dieu, Monsieur, réconciliez-vous ce cœur-là et faites toutes les avances que vous pourrez pour cela... » ⁽⁷²⁾

S'il arrive que des curés dressent devant les missionnaires des obstacles inattendus, les fils de saint Vincent auront bien soin de ne pas attaquer le barrage de front, pour ne pas déclencher de fâcheuses hostilités. Ils le contourneront paisiblement, s'ils le peuvent ; sinon ils renonceront à leur entreprise.

Ainsi un prêtre de la Mission a une autorisation épiscopale en bonne et due forme pour confesser les malades d'une paroisse. Cependant le curé lui interdit l'exercice de ce ministère. Mis au courant, Vincent suggère une solution fort prudente et essentiellement pacifique, que son « non-faire » ne peut pas désavouer : « ... Vous ferez bien de témoigner à monsieur le curé, recommande-t-il, que vous ne voulez pas confesser les malades de sa paroisse contre son intention, quoique vous en ayez le pouvoir de Monseigneur de Meaux, mais

aussi que vous seriez bien aise de savoir de lui ce que vous répondrez à mondit Seigneur, lorsque, sachant que vous aurez désisté de visiter et d'entendre les malades qui vous appellent, il vous en demandera la raison ; ou bien il serait bon que vous lui fissiez dire ceci par quelque personne considérable de piété et de confiance... » ⁽⁷³⁾

Devant tant de souriante et adroite bonne grâce, le curé belliqueux ne peut que désarmer sans combat. Et monsieur Vincent, qui n'aime pas la bataille, continuera avec sa permission son labeur tranquille et bienfaisant.

Plus l'interlocuteur des missionnaires est élevé dans la hiérarchie ecclésiastique, plus ils doivent apporter de vigilante attention à ne pas l'indisposer. Leur conduite leur est ainsi tracée : « ... Il se faut garder de donner aucun sujet de mécontentement à messieurs les Grands Vicaires ; ils sont nos maîtres ; nous devons nous ajuster à leurs volontés, autant qu'il nous est possible... Si maintenant on exige de vous quelque chose qui ne vous revienne pas, coulez doucement un peu de jours ; la vicissitude des choses vous délivrera bientôt de cette sujétion... » ⁽⁷⁴⁾

Ces recommandations sont rédigées pour le Supérieur de Saintes ; mais elles contiennent une leçon générale dont tous les prêtres de la Mission doivent faire leur profit. Le Supérieur du Mans est invité de la même sorte à « couler doucement » devant la volonté du Grand Vicaire qui le requiert de confesser pendant le jubilé. Les confessions dans les villes ne sont pas conformes aux usages de la Mission. Il faut certes le faire remarquer, mais sans refuser formellement de confesser. « ... Si après cela, dit pacifiquement Vincent, il vous commande de le faire il faudra obéir... » ⁽⁷⁵⁾

En 1655, la maison d'Agde fut sur le point de fermer ses portes par suite de difficultés locales. Son Supérieur avait reçu en l'occurrence ces instructions : « Ayant su ce qui se passe, je vous prie, Monsieur, après que vous aurez rendu compte à messieurs les Grands Vicaires... de prendre gracieusement congé d'eux sans dire aucune parole de plainte... ; et surtout je vous prie de ne rien avancer en chaire ni ailleurs qui témoigne quelque mécontentement. Vous prendrez la bénédiction de ces messieurs et la ferez prendre par toute la petite famille... » ⁽⁷⁶⁾

Les missionnaires doivent aux évêques prompte et fidèle obéissance dans l'exercice de leurs diverses fonctions. Le Supérieur général ne se réserve que « la conduite intérieure des familles et des personnes » de la congrégation. Saint Vincent répète volontiers aux évêques : « ... Les missionnaires se sont donnés à Dieu et à Messieurs les prélats pour leur obéir comme les serviteurs de l'Évangile à leur maître, en sorte que leur disant : « Allez en tel lieu prêcher, catéchiser et faire les autres fonctions de la Mission », ils sont obli-

gés d'y aller, et, quand ils les rappellent, de revenir ; et quand ils leur disent : « Faites cela », ils le doivent faire... » ⁽⁷⁷⁾

Vincent de Paul donne lui-même aux siens l'exemple de cette soumission aux évêques. Il se tient de bon cœur à la disposition de l'archevêque de Paris. « ... Or bien, confesse-t-il, je suis enfant d'obéissance. Il me semble que s'il me recommandait de m'en aller aux extrémités de son diocèse et d'y demeurer toute ma vie, que je ferais comme si Notre-Seigneur me le commandait... » ⁽⁷⁸⁾

Il met à obéir aux évêques toute sa chrétienne docilité, mais il l'appuie par sa prudence très avisée, car il considère qu'ils sont fort soucieux de leur autorité, et il le laisse entrevoir au besoin.

Il examinait avec sainte Jeanne de Chantal l'utilité de visiteurs pour les visitandines. Comme elle hésitait à décider cette institution par crainte de déplaire aux évêques, il lui réplique : « ... Pour le regard de la difficulté de déplaire à Nosseigneurs les prélats, ne doutez pas, ma chère Mère, que si peu que vous en ferez ne leur donne un étrange déboire et n'excite tempête... » ⁽⁷⁹⁾

Codoing était d'avis de fixer à Rome le siège du Supérieur général. Saint Vincent n'écarte pas cette idée de prime abord. ⁽⁸⁰⁾ Cependant il voit au transfert qui lui est proposé de grosses difficultés. Il est retenu notamment par « la jalousie de leur autorité et dépendance d'eux qu'ont Nosseigneurs les prélats... » ⁽⁸¹⁾

Dans cette persuasion que les évêques ont « la jalousie de leur autorité », Vincent souligne souvent d'un trait accusé les marques de respect qu'il est d'autre part disposé à leur accorder.

Il écrit à l'un d'entre eux : « ... Je m'estimerai heureux s'il plaisait à Dieu me faire la grâce de vous pouvoir rendre quelque petit service en ma vie, en reconnaissance des obligations infinies que nous avons à votre bonté, la non semblable sur la terre... » ⁽⁸²⁾

Un autre s'entend dire : « ... Plaise à Dieu, Monseigneur, de vous conserver pour le bien de votre diocèse, au sujet duquel j'ai appris que vous aviez quelque pensée de le quitter... Car où rencontrerez-vous un homme qui marche sur vos pas et qui approche de votre conduite ? S'il s'en pouvait trouver quelqu'un, à la bonne heure ; mais je ne vois pas que cela soit à espérer dans le temps où nous sommes... » ⁽⁸³⁾

Nicolas Sevin, évêque de Sarlat, reçoit vers la même date un témoignage d'estime qui n'est guère moins généreux : « ... Je ne vois point aujourd'hui de prélat dans le royaume, lui dit monsieur Vincent, qui soit si généralement estimé que vous êtes par vos sages conduites... » ⁽⁸⁴⁾

Les Grands Vicaires obtiennent leur bonne part de ces égards qui ne marchandent pas leurs formules. Celui de Toul, Jean Midot, est l'objet d'appréciations ainsi tournées : « Les charges d'ordinaire

honorent ceux qui les ont ; mais j'ose dire que vous honorez les vôtres. Vous voilà donc grand doyen, grand archidiacre, et grand vicaire d'un grand diocèse, grand en piété, grand à bien faire, enfin grand devant Dieu et devant les hommes... » Un peu plus loin la même lettre égrène encore d'autres amabilités : « ... Vous êtes, reprend-elle, un homme des plus paisibles, des plus sincères et des plus aimables que je connaisse... » ⁽⁸⁵⁾

Vincent de Paul n'aime pas les compliments pour lui-même. Il met les missionnaires en garde contre leurs trompeuses illusions. Mais d'autre part nous savons déjà que son « non-faire » est très porté à « acquiescer volontiers aux avis d'autrui », à s'accommoder « aux dispositions des personnages, aux lieux et aux temps ». La souplesse de ces adaptations ne s'abaissera pas jusqu'aux intrigues, mais elle s'ingéniera à dégager placidement la route des raideurs hostiles et des attitudes revêches, pour que passe en tous lieux l'activité multiple des missionnaires et des sœurs.

Ce n'est pas en effet à paralyser l'action que tend l'effacement du « non-faire », mais au contraire à favoriser son succès. Le détachement de Vincent de Paul ne veut pas s'opposer à la force de son activité. Sa douceur et son humilité s'associent sans peine à la fermeté et à la vigilance. Il recommande expressément autour de lui cette étroite alliance. Il écrit dans ce sens au Supérieur du Mans : « ... Je prie Notre-Seigneur qu'il vous donne son esprit... qui est humble, doux, ferme et vigilant... » ⁽⁸⁶⁾

Vincent, parmi ses temporisations, attend humblement que se précisent dans les circonstances les indications de la Providence. Mais dès qu'elles se sont nettement fixées, son regard vigilant les saisit, et il met à les suivre sans délai toute la fermeté dont il est capable, car il sait qu'il n'a pas le droit de se dérober aux appels de Dieu.

Il indique à Codoing que « ... toutes choses ont leur certain temps opportun et point avant ni après ce terme-là... » ⁽⁸⁷⁾

Les occasions d'agir, que ménagent les volontés divines, ont leur point de maturité qu'il ne faut ni devancer ni laisser passer. Quand ce point de maturité lui paraît atteint, Vincent, qui a su longuement l'attendre, agit avec la décision d'un chef ; il ne tolère pas les attermoissements.

En décembre 1641, il fallait un nouveau Supérieur à la maison de Rome. Codoing est désigné. Pour une fois, le nouveau titulaire, d'ordinaire très prompt, voudrait attendre trois ou quatre mois. Mais sa requête est rejetée parce que des raisons majeures exigent son départ prochain : « ... Le Pape, le cardinal Lenti, doyen des cardinaux, et un autre bon et vertueux ecclésiastique, qui a la pensée des ordinands à l'esprit, peuvent mourir pendant ce temps ; et si

cela arrivait voilà une bonne œuvre manquée ou en grand risque... » ⁽⁸⁸⁾

Un deuxième avis fixe au remplaçant l'ultime répit qui lui est laissé : « ... Vous partirez dans sept ou huit jours au plus tard... » ⁽⁸⁹⁾

Pour saisir une occasion propice, non seulement Vincent sait agir avec célérité, mais il est capable de multiplier son activité.

Des vaisseaux s'appêtent à lever l'ancre à Nantes pour Madagascar. Or il faut à tout prix que des missionnaires profitent de ce départ et s'embarquent. Le Supérieur général « fait partir à même temps quatre prêtres de divers endroits pour se rendre à Nantes... » Ils ne prendront pas tous place sur les navires « mais seulement deux qui arriveront les premiers, si tant est qu'ils y soient à temps ; ... les autres s'en reviendront... » ⁽⁹⁰⁾

Il ne suffit pas de saisir au vol, par un prompt coup d'œil, l'occasion favorable ; il faut encore prévoir son passage à l'avance, et se placer dans les meilleures conditions voulues, pour ne pas la laisser échapper quand elle se présentera.

Le Supérieur de Turin songe à s'installer aux portes de la ville. Tel n'est pas l'avis de monsieur Vincent : « ... Il semble, explique-t-il, ... qu'en vous logeant ... à l'écart de la ville, vous vous mettez hors d'état d'avoir un séminaire et de servir aux ordinations, à quoi pourtant vous devez viser, parce que tôt ou tard, Dieu aidant, sa Providence vous y emploiera, si vous êtes en lieu propre... » ⁽⁹¹⁾

Au service de ses entreprises, conduites avec cette sagacité et cet esprit de décision, Vincent de Paul met une indomptable ténacité. Persuadé qu'il travaille pour Dieu, il ne se reconnaît pas plus le droit d'abandonner la tâche commencée, que de négliger en cours de route les chances de succès qui s'offrent à elle.

Les raisons de sa ténacité s'expriment très clairement : « ... Que Dieu fasse... de nous et de nos emplois à son gré, que nos peines soient vainement prises à l'égard des hommes et que les mêmes hommes n'aient pour nous que de l'ingratitude et du mépris, nous ne laisserons, pour tout cela, de continuer nos exercices, sachant que par iceux nous accomplissons la loi qui est d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même... » ⁽⁹²⁾

A côté de la précédente, cette autre profession de foi inscrit en termes plus ramassés les mêmes principes d'inlassable énergie : « ... Rien ne doit rebuter un ouvrier évangélique de l'exercice des vertus propres à son état et de la prétention d'avancer en tout et partout la gloire de son maître. » ⁽⁹³⁾

Comme la foi de saint Vincent, dont elle procède, cette constance atteint à l'intrépidité. Elle s'accroche d'autant plus énergiquement à ses desseins que son orientation est plus combattue.

Un prêtre de la Mission reçoit cette instruction : « ... Faites comme ces bons pilotes qui, se trouvant agités par la tempête, redoublent

leur courage et tournent la pointe de leurs vaisseaux contre les flots de la mer les plus furieux, qui semblent s'élever pour les engloutir. » ⁽⁹⁴⁾

Quelques années avant sa mort, Vincent fait des instances à Rome pour obtenir l'approbation des vœux des missionnaires. Malheureusement son délégué est fortement combattu par de puissantes influences. De Paris partent ces exhortations à la ténacité : « A ce que je vois, les difficultés continuent toujours ; mais il ne se peut faire autrement puisque vous avez en tête un tel cardinal et un tel grand corps. Cela n'empêchera pas, quand même ils m'auraient arraché les yeux, que je ne les chérisse aussi tendrement que les enfants leurs pères... Ne laissez pas, Monsieur, de solliciter notre affaire, dans la confiance que c'est le bon plaisir de Dieu qui permet quelquefois qu'il arrive des contradictions entre les saints... mêmes... Le succès de semblables poursuites se donne souvent à la patience et à la vigilance qu'on y exerce... » ⁽⁹⁵⁾

Le chef tenace sait aussi parler quand il le faut un langage très net, car sa sainteté a le goût de la franchise. Au surplus, comme les occasions favorables, les dénouements des situations difficiles ont aussi leur point de maturité au delà duquel se propagerait une préjudiciable confusion.

Vincent avait accepté que fût menée, avec les prêtres du Saint-Sacrement, une délicate négociation, au sujet de leur union aux prêtres de la Mission. Au terme il fallait bien qu'une décision intervînt. Or, chemin faisant, monsieur d'Authier avait demandé à être le coadjuteur du Supérieur de la Mission, avec future succession. « ... Je lui dis net, racontait Vincent, que cela ne se pouvait... » ⁽⁹⁶⁾

C'est de la même manière, claire et ferme, que sont adressés à des Supérieurs des rappels à l'ordre, nécessaires à la bonne marche de la Compagnie.

L'un d'eux peut méditer ces lignes : « ... Oserai-je vous dire, Monsieur, que ce qui me fait le plus défier de vos avis est l'esprit de médiosance et injurieux qui y paraît... Et puis, Monsieur, Notre-Seigneur vous a-t-il révélé ces manières que vous proposez ? » ⁽⁹⁷⁾

Un deuxième en prend trop à son aise avec les indications qui lui sont données. Prière lui est faite de s'exécuter sans plus tarder : « ... Je vous ai prié par ma dernière d'envoyer à Gênes messieurs Stelle et Beure. Je pensais que cela fût fait ; mais monsieur Lejuge m'écrit qu'ils sont encore à Turin. Je vous prie, Monsieur, de les faire partir au plus tôt... » ⁽⁹⁸⁾

Le Supérieur de la maison de la Rose, dans le sud-ouest, encourt ce blâme : « Je vous ai prié d'envoyer à Notre-Dame de Lorm notre frère Claude, et vous dites que le besoin que vous en avez vous en dispense... Je ne me ressouviens pas qu'aucun supérieur en soit

encore venu là que de payer de raisons et non pas d'effets après un ordre si précis... » ⁽⁹⁹⁾

Les décisions prises, quand elles sont d'importance, ne se prêtent pas aisément aux modifications. Elles ont été mûrement réfléchies, après examen d'indications où la collaboration divine a été discernée. Elles ne peuvent qu'être fidèlement et énergiquement maintenues. En pareil cas, les pires menaces elles-mêmes n'arrivent pas à fléchir monsieur Vincent. Il en fournit la preuve dans cette confiance toute simple : « ... Un de ceux que nous avons mis dehors m'écrivit, il y a quatre ou cinq jours, que si nous ne le recevions qu'il me tuerait et plusieurs des autres de la compagnie, ou mettrait le feu céans pour se faire pendre à la porte. Notre-Seigneur me donne la volonté de courir plutôt cette risque que de recevoir une personne dans la compagnie qui y a vécu comme lui. » ⁽¹⁰⁰⁾

La même inébranlable fermeté soutient les décisions de saint Vincent dans le cours ordinaire des événements. Un récalcitrant en fait l'expérience. Il avait écrit une lettre au Supérieur général. L'accusé de réception lui vient par un intermédiaire : « ... Dites-lui, s'il vous plaît, que je ne fais point de réponse à ceux qui ne font point ce dont je les ai priés, et que lorsqu'il l'aura fait, je lui écrirai... » ⁽¹⁰¹⁾ Le ton est sans rudesse, mais la volonté est inflexible.

Très déférent à l'égard des évêques, vivement préoccupé d'éviter avec eux tout conflit, le Supérieur de la Mission défendait cependant avec résolution devant eux les prérogatives de sa congrégation. C'est ce qu'éprouva, parmi d'autres, l'archevêque de Paris. « ... Avant que nous fussions dans Saint-Lazare, relate Vincent de Paul, nos devanciers rendaient compte tous les ans aux évêques de Paris ; de sorte qu'en notre établissement Monseigneur l'archevêque nous voulut obliger à faire de même ; mais je le priai instamment de nous en dispenser ; ce que ne voulant pas faire, je lui dis que nous aimions plutôt de nous retirer, et l'eussions fait infailliblement s'il eût persévéré... » ⁽¹⁰²⁾

L'évêque de Saint-Malo se plaint que la compagnie fasse des recrues parmi ses diocésains. Qu'à cela ne tienne, le Supérieur de Saint-Méen continuera de prendre les candidats qui se présenteront. Vincent ne trouve pas recevable le désir contraire de l'évêque : « ... N'est-il pas raisonnable que la compagnie lui fournissant des prêtres pour son séminaire et pour les missions, elle en prenne de son diocèse aussi bien que des autres quand Dieu les envoie. » ⁽¹⁰³⁾

L'archevêque de Narbonne réclame avec de vives instances deux missionnaires dont il a grand besoin. Il va jusqu'à dire : « ... Au nom de Dieu, Monsieur, que celle-ci soit la dernière que je sois obligé de vous écrire sur ce sujet... sans quoi je n'ai qu'à m'aller promener jusqu'à Paris et laisser tout là... » ⁽¹⁰⁴⁾

En retour il reçoit cette réponse : « ... Réservez, s'il vous plaît, votre voyage à Paris pour une occasion plus importante. Ce me serait une bénédiction de Dieu de recevoir encore une fois celle de Votre Grandeur, mais j'aurais un regret inconcevable qu'elle vînt se fatiguer ici pour une affaire qui n'en serait pas plus avancée... » ⁽¹⁰⁵⁾

En cour de Rome, saint Vincent ne se contente pas de tenir bon contre les influences qui lui sont opposées. Dans la question des vœux de la compagnie, il est fermement résolu à obtenir gain de cause. Au surplus, en tout état de cause, la Mission avait besoin d'appuis constants. Sans intrigues, mais avec clairvoyance, Vincent prend délibérément les moyens nécessaires pour les avoir et les garder.

Le cardinal Altieri, vice-gérant de Rome, était gagné aux missionnaires. En 1653, Vincent de Paul est amené à lui écrire une lettre importante. Il veut habilement s'arranger pour qu'elle soit bien accueillie. Ses avis au Supérieur de Rome le laissent bien entendre : « ... Je me donne l'honneur, précise-t-il, d'écrire à Monseigneur le cardinal Altieri, selon votre souhait et le sens que vous m'avez marqué. Vous lui rendrez ma lettre si vous la trouvez assez bonne ; sinon vous me manderez ce qu'il y aura à réformer afin que j'en fasse une autre... » ⁽¹⁰⁶⁾

Par le même courrier, recommandation était faite de ranimer les bonnes dispositions du cardinal Barberini, autre personnage important dont la faveur était précieuse : « ... Vous le trouverez un peu froid à mon égard, était-il noté ; ne laissez pas de le voir parfois pendant que vous êtes à Rome... » ⁽¹⁰⁷⁾

En 1655, les vœux de la compagnie étaient enfin approuvés par le Pape. Le même bref exemptait les missionnaires de la « dépendance des évêques », sauf pour les « fonctions extérieures ». Nonobstant ce privilège, ils continuaient à faire partie du clergé séculier, conformément au désir de leur Supérieur général. Ces heureux résultats n'avaient pas été acquis sans peine. Monsieur Vincent lève un peu le voile qui recouvre le mystère de leur obtention, en priant le Supérieur de Gênes de remercier le cardinal Durazzo, archevêque de cette ville, pour le bon effet de ses « recommandations. » ⁽¹⁰⁸⁾

Désormais la Mission était assurée de la situation solide qui était nécessaire à l'exercice de son activité. Toutefois la vigilance de son Supérieur ne se ralentit pas. Il comprenait qu'il avait toujours besoin de ses appuis romains, et il gardait avec eux un étroit contact.

En 1657, Nicolas Bagni, nonce en France où il était resté près de vingt-cinq ans, était créé cardinal et placé à la tête d'un diocèse italien. La même année le Supérieur de la maison de Rome recevait à son sujet cette lettre de saint Vincent : « ... Je souhaite fort, Monsieur, que vous puissiez donner à Monseigneur le cardinal Bagni

les prêtres qu'il vous a demandés ; et je vous prie au nom de Notre-Seigneur de faire pour cela l'impossible sinon pour la Toussaint, comme il le désire, au moins pour bientôt après ; car c'est un saint prélat qui a de grandes bontés pour nous et qui n'est pas pour en demeurer là... » ⁽¹⁰⁹⁾

Vincent prêtait d'autant plus d'attention à ses entreprises qu'il avait conscience de travailler pour des siècles. Il se sentait fortement responsable à l'égard des générations futures. De cette perspective l'ardeur et la fermeté de sa vigilance, au centre de la catholicité comme en France, recevaient un nouveau surcroît.

Il disait volontiers autour de lui : « ... La compagnie est encore dans son berceau ; elle ne fait que naître... Et ceux qui seront après nous dans trois ou quatre cents ans nous regarderont comme leurs pères... » ⁽¹¹⁰⁾

La foi de saint Vincent met toutes les ressources dont il dispose au service de Dieu, pour le présent et pour le plus lointain avenir.

Son activité sert Dieu. Elle s'interdit donc attentivement de le supplanter. En conséquence le « non-faire » vincentiste vise à se dépouiller de toute effervescence personnelle. Il est humble et détaché, comme la sainteté dont il procède.

L'activité qu'il règle n'en est pas moins ardente et infatigable. Elle se défie de l'agitation humaine, mais elle sait qu'elle se doit courageusement à Dieu. Son énergie sans fièvre prend sa force dans l'amour de Dieu. Sa vigueur est proportionnée à la puissance de cet amour et à la fidélité de l'obéissance qu'il commande.

Cette activité, patiente et temporisatrice par oubli de soi, persévérante et indomptable par esprit de foi, a suscité, chacune à son heure, et fait aboutir toutes les entreprises de propagande et de charité évangéliques de Vincent de Paul.

RÉFÉRENCES

- 1 : I, 598. — 2 : II, 466. — 3 : V, 436. — 4 : VIII, 256. — 5 : XI, 345. — 6 : I, 62. — 7 : II, 4. — 8 : II, 473. — 9 : IV, 480. — 10 : IV, 366. — 11 : I, 227-8. — 12 : XIII, 639. — 13 : XIII, 640. — 14 : II, 391. — 15 : III, 188. — 16 : IV, 485-86. — 17 : IV, 485-86. — 18 : II, 281. — 19 : III, 189. — 20 : IV, 496. — 21 : XI, 63. — 22 : XII, 302. — 23 : II, 276. — 24 : III, 160. — 25 : XI, 78. — 26 : VII, 473. — 27 : II, 228. — 28 : III, 545. — 29 : III, 545. — 30 : V, 35. — 31 : VIII, 189. — 32 : IV, 17. — 33 : VI, 22. — 34 : I, 216. — 35 : VI, 32. — 36 : XI, 426. — 37 : I, 594. — 38 : VI, 70. — 39 : XI, 426. — 40 : XII, 316. — 41 : VIII, 287. — 42 : II, 419. — 43 : VII, 438. — 44 : II, 226. — 45 : II, 276. — 46 : II, 246-7. — 47 : II, 220. — 48 : III, 390. — 49 : I, 434. — 50 : II, 207. — 51 : II, 208. — 52 : II, 246. — 53 : I, 247. — 54 : XII, 6. — 55 : XII, 9. — 56 : XIII, 694. — 57 : XIII, 590. — 58 : III, 360. — 59 : XII, 204. — 60 : VII, 157. — 61 : I, 164. — 62 : VI, 175. — 63 : VIII, 309-10. — 64 : II, 155-6. — 65 : IV, 142. — 66 : I,

286 : II, 44. — 67 : VI, 498-502. — 68 : IV, 348. — 69 : IV, 358. — 70 : X : 391-2. — 71 : I, 81. — 72 : V, 213. — 73 : VI, 335. — 74 : III, 390. — 75 : V, 575. — 76 : V, 395. — 77 : VIII, 362. — 78 : I, 510. — 79 : II, 86. — 80 : II, 324. — 81 : II, 418. — 82 : II, 265. — 83 : IV, 48. — 84 : IV, 343. — 85 : IV, 28 et 30. — 86 : VI, 497. — 87 : II, 427. — 88 : II, 211. — 89 : II, 215. — 90 : V, 417. — 91 : VIII, 209. — 92 : III, 205. — 93 : VIII, 285. — 94 : V, 211. — 95 : V, 395-96. — 96 : II, 423. — 97 : III, 168. — 98 : VII, 195. — 99 : VI, 160. — 100 : II, 323. — 101 : V, 526. — 102 : IV, 70. — 103 : V, 632. — 104 : VIII, 398-9. — 105 : VIII, 320. — 106 : V, 1. — 107 : V, 2. — 108 : V, 453. — 109 : VI, 327. — 110 : XI, 443.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DES MISSIONS

ACTIVITÉ VINCENTISTE ET ŒUVRE DES MISSIONS. — ORIGINE ET BUT DE LA MISSION. — SA DIFFUSION. — LA PRÉDICATION DU TEMPS. — LA « PETITE MÉTHODE ». — L'ÉLOQUENCE DE SAINT VINCENT. — CONQUÊTES PAR LA CONTAGION DES VERTUS. — À L'ÉGARD DES PROTESTANTS. — L'ACTIVITÉ DES MISSIONNAIRES ET SES RÉSULTATS. — HORS DES FRONTIÈRES. — L'ŒUVRE DES MISSIONS APPELLE LA RÉFORME DU CLERGÉ.

Les deux notes caractéristiques de l'activité vincentiste marquent l'évangélisation des campagnes qui fut, dès le principe, la première raison d'être de la Congrégation de la Mission.

D'une part, l'humilité, le détachement, la tranquille sérénité du « non-faire » se retrouvent dans les méthodes de prédication, que les missionnaires sont priés d'appliquer.

D'autre part, leur prosélytisme, indifférent aux suggestions de l'amour-propre, est poussé en avant avec une force irrésistible par la puissance de leur foi et de leur amour pour Dieu. Ils savent que Dieu réclame la fidélité des hommes et veut assurer leur salut éternel.

Ce prosélytisme, simple en sa présentation, prudent dans son commerce avec les hommes, est plus soucieux de gagner les esprits et les cœurs que de se faire remarquer. Il est animé, sous ses dehors peu voyants, d'une ardeur inlassable, dont rien ne peut décourager les efforts, parce que Dieu lui-même exige sa constance.

En toute circonstance, saint Vincent stimule le zèle de ses prêtres qui doivent consacrer toutes leurs énergies à l'instruction religieuse du peuple. Aux dernières années de sa vie, il s'attachait encore à leur rappeler ce double devoir d'abnégation et de courage.

Il leur disait : « ... C'est une grande faute, voyant que le prochain n'a pas l'instruction des mystères nécessaires à salut, de ne les lui pas enseigner lorsqu'on le peut. Et ce qui nous doit encore davantage porter à cela, c'est ce que disent saint Augustin, saint Thomas et saint Athanase, que ceux qui ne sauront pas explicitement les mys-

tères de la Trinité et de l'Incarnation ne seront point sauvés. ... Je sais bien qu'il y a d'autres docteurs qui ne sont pas si rigoureux et qui tiennent le contraire pour ce que, disent-ils, il est bien rude de voir qu'un pauvre homme... qui aura bien vécu soit damné faute d'avoir trouvé quelqu'un qui lui enseigne ces mystères. Or, dans le doute... ce sera toujours un acte de bien grande charité à nous, si nous instruisons ces pauvres gens quels qu'ils soient ; et nous n'en devons laisser échapper aucune occasion si faire se peut... » (1)

Le fondateur de la Mission, qui maintint toujours fermement ces orientations essentielles, aimait à rappeler comment la nécessité lui en était apparue dès 1617, huit ans avant l'institution définitive de sa congrégation.

Il avait constaté l'ignorance et l'indiscipline religieuses des paysans de Folleville, en Picardie, sur les terres de la famille de Gondî. Pour y remédier, il s'était mis résolument « à confesser, prêcher et catéchiser. » Comme des besoins identiques lui étaient apparus « dans les autres paroisses des terres » des mêmes seigneurs, il y avait continué le « même exercice... durant plusieurs années. »

Dès ce moment l'œuvre des Missions avait trouvé sa voie. Son affermissement ne devait pas tarder. Madame de Gondî, raconte encore Vincent, « voulut entretenir des prêtres pour continuer des missions et nous fit avoir à cet effet le collège des Bons-Enfants, où nous nous retirâmes monsieur Portail et moi et primes avec nous un bon prêtre à qui nous donnions cinquante écus par an. Nous nous en allions ainsi tous trois prêcher et faire la mission de village en village. En partant nous donnions la clef à quelqu'un des voisins, ou nous-mêmes nous les priions d'aller coucher la nuit dans la maison...

« ... Dieu... donna quelques bénédictions à nos travaux ; ce que voyant de bons ecclésiastiques se joignirent à nous... » (2)

Ce ne fut qu'en 1633 que l'Institut naissant fut approuvé à Rome. (3) Mais dès 1628, une supplique au pape fixait nettement les desseins des « prêtres de la Mission. » C'était aux villageois qu'ils se destinaient, parce que « les habitants des villes étaient suffisamment pourvus de tout secours spirituel. » Ils entendaient aller « de bourg en bourg, de village en village, prêchant, exhortant, enseignant et en public et en particulier les mystères de la foi nécessaires au salut, que la plupart ignorent complètement, disposant les fidèles à faire une confession générale de toute la vie, les entendant au tribunal de la pénitence, convertissant les hérétiques, mettant fin aux procès, apaisant les haines, les discordes et les inimitiés, établissant la confrérie de la Charité, où elle est nécessaire, pour le bien corporel et spirituel des pauvres malades... » (4)

Au début de 1632, Vincent s'installait au prieuré de Saint-Lazare, qui devenait la maison-mère de la congrégation de la Mission. (5)

A partir de cette date, les établissements des missionnaires se multiplièrent d'année en année, tant en France qu'en pays étranger. Ils étaient trente-quatre lorsque Vincent de Paul mourut en 1660. ⁽⁶⁾

Autour d'eux la propagande, commencée modestement en 1617, progressait très activement à travers les campagnes. Elle s'appuyait sur des méthodes de prédication inspirées de celles de l'Évangile, à l'encontre des conceptions régnantes dont monsieur Vincent dénonçait vigoureusement les travers.

Il s'attriste du dédain qui frappe la simplicité des pratiques qu'il tente d'instaurer : « ... La grande perversité du monde a contraint les prédicateurs ... de se servir de belles paroles et de conceptions subtiles, et d'employer tout ce que peut suggérer l'éloquence, afin de contenter en quelque façon et d'arrêter comme ils peuvent la méchanceté du monde... A quoi bon ce faste de rhétorique ? Qu'avance-t-on par là ?... » ⁽⁷⁾

Cette « rhétorique », qui vise, par deux efforts inconciliables, à plaire et à corriger, est incapable d'agir puissamment sur les volontés, qu'elle voudrait cependant transformer. Sa recherche prétentieuse et maniérée lui fait parler un langage inaccessible aux auditeurs : « ... Combien en voyons-nous qui se convertissent avec ces méthodes ? ... Elles passent toujours par-dessus, ne font qu'effleurer, ne touchent que la superficie. Un peu de bruit et voilà tout... » ⁽⁸⁾

L'éloquence qui s'engage dans ces voies, parce qu'elle a le souci majeur de gagner les faveurs du public, ne peut que déformer la vérité à force de l'atténuer : « ... Qu'est-ce à proprement parler que l'éloquence ? Une illusion, qui fait paraître le bon mauvais et le mauvais bon, qui fait prendre la vérité pour la fausseté et la fausseté pour la vérité, qui par une certaine complication et un certain arrangement de mots, au même temps qu'elle flatte et charme l'auditoire, le trompe... » ⁽⁹⁾

Même lorsque de tels prédicateurs ont vraiment bonne intention, les artifices de leur parole sont forcément inopérants. Ils émeuvent momentanément la sensibilité, mais ils n'obtiennent aucun résultat durable, parce que leur langage ne s'adresse pas à la réflexion. Ils arrivent vite à lasser ceux qui les entendent : « ... Les beaux discours d'apparat, qui crient haut, font grand bruit et voilà tout. Tous ces beaux discours étudiés ne font ordinairement qu'émouvoir la partie inférieure. Ils feront peur peut-être à force de crier sur un ton je ne sais quel ; ils échaufferont le sang, exciteront des désirs, mais tout cela dans la partie inférieure, point dans la partie supérieure ; la raison, l'esprit n'est aucunement persuadé... Toutes ces clameurs... ne font qu'importuner les auditeurs !... » ⁽¹⁰⁾

Pour couper court, il faut donc déclarer tout net que l'agitation de cette prédication n'aboutit à rien ; bien plus, les émois superficiels

qu'elle détermine, sont plus dignes de pitié que de considération : « ... Tout ce qu'on dit et qu'on fait à l'égard du pauvre peuple en esprit relevé est vain et inutile ; cela passe par-dessus sa tête, le vent l'emporte par-dessus les maisons, et ce que faisait la chemise de César pleine de sang avec les hauts cris de ceux qui la portaient, c'est ce que font les prédicateurs qui étalent des matières nouvelles, curieuses et étranges, avec des tons de voix graves ou lamentables... Ils émeuvent un peu les sentiments de la nature, mais ils ne donnent pas la vie aux morts, ni les lumières de l'Évangile au peuple ignorant... » ⁽¹¹⁾

De ce fait, ils méritent condamnation. Or leurs torts sont bien plus graves encore. Ils ne sont pas seulement coupables de parler pour ne rien enseigner. Il n'est pas rare que leur vanité se complaise dans les arrangements et la sonorité de leur parole. Ils discourent pour se faire admirer. Dès lors il faut bien dire que leurs déformations de l'enseignement évangélique, et leurs usurpations des hommages qu'ils devraient gagner à Dieu, sont vraiment criminelles.

Leur prédication perd son temps « ... à bien trier ses paroles, à bien agencer les périodes, exprimer d'une façon peu commune la facilité de ses conceptions et prononcer son discours d'un ton élevé, d'un ton de déclamateur... Ces gens-là... persuadent-ils fortement l'amour de la piété ? Le peuple... court-il après cela à la pénitence ? Les grandes conversions s'en suivent-elles ? Rien moins... Et voilà cependant les prétentions de ces grands orateurs !... Ou bien ils visaient à acquérir de la réputation, faire dire au monde : « Vraiment cet homme débite bien, il est éloquent, il a de belles pensées, il s'exprime agréablement. » Voilà où se réduit tout le fruit de leur sermon... Vous montez donc en chair, non pas pour prêcher Dieu, mais vous-mêmes, et pour vous servir (oh ! quel crime !) d'une chose si sainte que la parole de Dieu pour nourrir et fomentier votre vanité !... » ⁽¹²⁾

Contre cette recherche de soi et ce souci de la réputation personnelle, les sévérités s'accumulent très drues et très vives : « ... On veut faire parler de soi, on cherche à être loué, on désirerait qu'on dise... que nous faisons merveille, que l'on nous exalte. Voilà le point, voilà ce monstre, voilà ce magot. O misère humaine, ô maudite superbe, que tu causes de maux !... C'est se prêcher soi-même et non pas Jésus-Christ, ni les âmes... » ⁽¹³⁾

Les missionnaires sont mis en garde avec un soin extrême contre l'ambition d'incliner les suffrages autour de leur talent. Ils sont avertis qu'à s'abaisser ainsi vers les applaudissements du public, ils subiraient vite son ascendant. Leur parole perdrait sa liberté et son efficacité. Elle suivrait tous les caprices de la foule.

Monsieur Vincent leur tenait ce langage : « ... Un prédicateur me parlait dernièrement de ceci : « Monsieur, me disait-il, dès qu'un prédicateur cherche l'honneur et le bruit populaire, il se livre à la tyrannie du public ; et pensant se faire remarquer par de beaux discours, il se fait esclave de la réputation. » ... C'est le démon qui nous livre à cette tyrannie de vouloir réussir, et qui... nous dit : « Voilà qui est bas ; cela est trop plat et très indigne de la majesté chrétienne. » ... Renoncez à cette parade mondaine et diabolique... » ⁽¹⁴⁾

Sous prétexte d'orner leur parole par respect pour la « majesté chrétienne » de l'enseignement qu'ils donnent, les prédicateurs se mettent sous l'emprise des goûts, de leurs auditeurs. S'ils ne sont pas fermement indifférents à la faveur populaire, ils subissent forcément l'influence dominatrice de l'ambiance où s'établissent les renommées. D'ailleurs cette influence est capable de s'exercer sans qu'il soit toujours facile de la discerner : « ... On voit un peuple si touché de ce que l'on a dit ; on voit que chacun pleure... La nature se satisfait, la vanité s'engendre et se nourrit, si ce n'est qu'on réprime toutes ces vaines satisfactions, que l'on renonce à la vanité, à soi-même, que l'on cherche purement la gloire de Dieu... » ⁽¹⁵⁾

Vincent de Paul ne se contente pas de condamner avec force la prédication qui sacrifie son devoir religieux à la conquête d'une vaniteuse notoriété. Il la harcelle de ses sarcasmes méprisants : « De faire comme il faut des sermons dans la simplicité, dans le discours familier et ordinaire, comme a fait Notre-Seigneur, c'est n'avoir pas d'honneur ; et faire autrement c'est être homme d'honneur ! Déguiser et falsifier la parole de Dieu, c'est avoir de l'honneur ! C'est avoir de l'honneur de couvrir d'affecterie, de masquer et de faire passer pour une galante remplie de vanité la parole de Dieu, la sacrée parole de Dieu !... » ⁽¹⁶⁾

Le Supérieur de la Mission suit du regard les manœuvres de l'homme qui veut « s'en faire accroire ». Il le démasque sans pitié : « ... Eh bien ! qu'est-ce que c'est toute cette fanfare ? Veut-il montrer qu'il est brave rhétoricien, bon théologien ? Chose étrange ! avec tout cela, il en prend mal le chemin. Peut-être qu'il sera estimé de quelques personnes qui n'y entendent guère ; mais pour acquérir l'estime des sages, ce n'est pas là le bon chemin... » ⁽¹⁷⁾

Finalement, monsieur Vincent en vient à douter du salut éternel des prêtres, qui mettent plus de soin à se faire valoir en chaire qu'à remplir leur devoir de convertisseur. Rien ne peut davantage mettre en évidence son éloignement de la prédication qui se pratique autour de lui. « ... Il y a grand sujet de craindre, affirme-t-il, et de désespérer en quelque façon du salut de ces personnes qui convertissent les remèdes en poison, qui n'ont d'autre méthode de traiter la parole de Dieu que celle que leur fournit la prudence de la chair, leur

humeur, la mode, le caprice ! Et Dieu veuille que ce ne soit pas la vanité et l'orgueil !... » ⁽¹⁸⁾

En opposition à la prédication recherchée et maniérée contre laquelle Vincent de Paul met en garde ses missionnaires, il leur recommande et il leur définit une manière de prêcher dans « la simplicité ». Il lui donne un nom sans prétention : c'est « la petite méthode ». ⁽¹⁹⁾

Comme toute l'activité de saint Vincent, sa prédication se place résolument sous l'étroite dépendance de sa foi. Elle se met entièrement au service de Dieu, sans rien distraire de ses résultats au bénéfice du prédicateur : « ... Il faut... en premier lieu avoir la rectitude de l'intention, ne vouloir et ne prétendre rien dans cet emploi que ce que Dieu demande de nous, ne viser qu'à la conversion de nos auditeurs et à l'accroissement de la gloire de Dieu ; et ayant ainsi purifié notre intention, il nous sera bien aisé d'entrer dans la méthode la plus utile que nous ayons pour cela... » ⁽²⁰⁾

Une fois bien établi ce point de départ essentiel, « la petite méthode » s'empresse de se mettre à l'école de Jésus-Christ. Ce faisant, elle s'assure qu'elle sera dans la ligne voulue par Dieu :

« ... Le Fils de Dieu pouvait ravir tous les hommes par son éloquence toute divine et il ne l'a pas voulu faire ; mais au contraire, en enseignant les vérités de son Évangile, il s'est toujours servi des expressions et paroles communes et familières. ... Suivons en tout les traces de l'humilité de Jésus-Christ ; usons de paroles communes, simples et familières... » ⁽²¹⁾

Jésus-Christ parlait un langage très simple parce qu'il voulait être compris du peuple auquel il s'adressait. Pour être bien sûr d'être entendu de ses auditeurs, il employait des comparaisons qui concrétisaient son enseignement et le mettaient à leur portée. Il avait bien soin d'en choisir les éléments parmi les notions qui leur étaient familières.

Les missionnaires sont pressés d'imiter rigoureusement sa conduite : « ... Imitiez surtout la simplicité des paroles et des comparaisons que Notre-Seigneur fait dans l'Écriture Sainte, parlant au peuple... Vous voyez comme il parle intelligiblement et comment il se sert de comparaisons familières, d'un laboureur, d'un vigneron, d'un champ, d'une vigne, d'un grain de moutarde. Voilà comme il faut que vous parliez, si vous voulez vous faire entendre au peuple, à qui vous annoncez la parole de Dieu... » ⁽²²⁾

À la suite de Jésus-Christ, les apôtres adoptèrent ses méthodes. Vincent renforce pour ses prêtres la leçon de l'Évangile en mettant sous leurs yeux le modèle apostolique : « ... Les apôtres comment prêchaient-ils ? Tout bonnement, familièrement et simplement. Et voilà notre manière de prêcher... Pour prêcher en apôtre, c'est-à-dire pour bien prêcher et utilement, il faut y aller dans la simplicité

avec un discours familier, de sorte qu'un chacun puisse entendre et en faire son profit... »⁽²³⁾

Une règle fondamentale détermine le degré de simplicité auquel doit tendre le missionnaire, à la suite de Jésus et de ses disciples : il est prié de s'arranger pour être complètement compris de tout le monde : « ... Il faut toujours viser là, de faire en sorte que les auditeurs remportent tout ce qu'on leur dit dans l'entretien. Gardons-nous bien que ce maudit esprit de vanité ne se fourre parmi nous, à leur vouloir parler des choses hautes et relevées ; car cela ne fait que détruire au lieu d'édifier... »⁽²⁴⁾

L'inspiration personnelle n'est pas interdite, dès lors qu'elle ne déroge pas à la simplicité qui s'impose à tous les prêtres de la Mission : « ... Que l'on parle de la manière qu'on voudra, pourvu que nos prédications soient dans l'esprit de simplicité... »⁽²⁵⁾

Cependant les initiatives individuelles ne disposent pas d'un terrain illimité. Elles doivent se concentrer aux abords d'une ligne commune à tous les fils de saint Vincent, car la règle de l'uniformité commande à toutes leurs activités, pour des raisons de bonne entente.

Cette règle contribue à déterminer le caractère de la simplicité que le fondateur recommande à la prédication de ses disciples. « ... Non seulement, décide-t-il, nous devons prêcher familièrement, mais nous devons être de médiocres prédicateurs, pour être tous uniformes ; car chacun peut s'approcher de la médiocrité, mais à la hauteur peu y peuvent atteindre. L'esprit haut se peut abaisser à un point médiocre, et l'esprit bas s'élever au même degré ; ce qui bannira loin de nous l'envie, l'émulation et les médisances, et qui fera l'union et l'uniformité de nos personnes et de nos exercices... »⁽²⁶⁾

Monsieur Vincent indique même le ton de voix qui convient aux sermons. Il veut que la prédication s'ingénie à prendre toutes les allures de la conversation. Il réprimande un missionnaire qui s'agitait trop en chaire ; et il lui indique les moyens qui lui permettront d'être plus naturel : « ... On m'a averti que vous faites de trop grands efforts en parlant au peuple... Notre-Seigneur bénit les discours qu'on fait d'un ton commun et familier, parce qu'il a lui-même enseigné et prêché de la sorte et que cette manière de parler étant naturelle, elle est aussi plus aisée que l'autre qui est forcée, et le peuple la goûte mieux et en profite davantage... »⁽²⁷⁾

Il ne s'ensuit pas que le débit sera sans chaleur. Saint Vincent entend au contraire qu'il soit vivant, sous réserve que l'orateur ne sera pas amené par son animation à perdre la notion du temps, car les longues instructions lassent l'auditoire et restent sans effets.

Le Supérieur de Sedan reçoit ces avis : « ... J'ajoute mes prières aux avertissements qu'on vous a faits de n'être plus si long en vos prédications. Nous voyons par expérience que telles longueurs en

empêchent le fruit et ne servent qu'à exercer la patience des auditeurs, au lieu qu'un bon discours bref et pathétique est souvent suivi de bons effets... » (28)

La prédication prenait le ton de la conversation ; mais par voie de réciprocité, la conversation ordinaire saisissait les occasions propices pour donner un enseignement religieux, tout comme la prédication. Le zèle des missionnaires n'avait pas le droit de se limiter à quelques moments déterminés de la journée.

La nécessité de faire connaître à chacun les vérités nécessaires au salut paraissait tellement urgente, que les simples frères étaient invités à tirer parti de leurs relations pour s'en faire les propagandistes. « ... Je crains, disait Vincent, que nos deux frères qui sont à la porte se soient relâchés... A la basse-cour je ne sais si... le frère qui est là est bien soigneux de voir si nos domestiques sont suffisamment instruits... Ainsi demander à l'un puis à l'autre : « Eh bien ! Comment se portent vos chevaux ? Comment va ceci ? Comment va cela ? Comment vous portez-vous ? » Et ainsi commencer par quelque chose semblable pour passer ensuite à notre dessein. Les frères qui sont au jardin, à la cordonnerie, à la couture, de même ; et ainsi des autres ; afin qu'il n'y ait personne céans qui ne soit suffisamment instruit de toutes les choses qui sont nécessaires pour se sauver... » (29)

Évidemment ce n'était pas seulement avec les domestiques de Saint-Lazare que ces pratiques d'apostolat étaient en usage. Elles étaient courantes dans les allées et venues de tous les membres de la Mission.

Aux derniers temps de sa vie, Vincent de Paul entreprenait de raviver l'attention dont il les jugeait dignes. Il rappelait qu'au commencement la compagnie « était dans la pratique exacte de ne point laisser passer d'occasion d'enseigner un pauvre, ... soit les prêtres, soit les clercs..., soit nos frères coadjuteurs en allant ou venant. S'ils rencontraient quelque pauvre, quelque garçon, quelque bon homme, ils lui parlaient, ils voyaient s'il savait les mystères nécessaires à salut ; et si l'on remarquait qu'il ne les sût pas on les lui enseignait. »

Le Supérieur général n'est pas sûr, au moment où il parle, que ces usages soient toujours bien suivis. Mais il demande qu'ils soient repris avec la vigilance des premiers missionnaires. « ... Je ne sais, dit-il, si aujourd'hui on est encore bien soigneux d'observer cette sainte pratique ; je parle de ceux qui vont aux champs, arrivant dans les hôtelleries, par les chemins... Si on s'est relâché, il faut demander grâce pour s'en relever... » (30)

Les prêtres de la Mission ne s'en tenaient pas à enseigner, au gré de leurs rencontres et dans les églises, « le mystère de la Trinité et le mystère de l'Incarnation », qui étaient « nécessaires à salut ». Le

fond de leur prédication était d'un contenu plus dense, encore qu'il fût limité à l'essentiel de la doctrine dogmatique et morale du catholicisme.

Ils voulaient « ... faire connaître Dieu aux pauvres, leur annoncer Jésus-Christ, leur dire que le royaume des cieux est proche et qu'il est pour les pauvres... » ⁽³¹⁾

En même temps que la personne de Jésus, ils faisaient connaître les vertus voulues par lui. Ils s'attachaient à recueillir les éléments de ce code moral dans la prédication des apôtres. A cet égard, comme dans l'ordre dogmatique, ils se préoccupaient de suivre simplement et fidèlement la voie tracée par leurs lointains devanciers.

Vincent leur disait en effet qu'il fallait « ... prêcher Jésus-Christ et les vertus comme les apôtres ont fait... » ⁽³²⁾

Le sermon du prédicateur populaire n'est pas un cours de théologie. Le missionnaire usera donc de la même simplicité pour le fond de ses discours que pour leur facture et leur présentation au public.

Un brave frère coadjuteur, qui rêvait de convertir le monde, se faisait fort d'exercer une influence profonde sur les idées de ses contemporains. Monsieur Vincent rappelle au sens de la mesure ces prétentions présomptueuses. « ... Que pourriez-vous dire aux hommes, interroge-t-il, sinon que Dieu est digne d'être souverainement aimé et servi, et que les crimes qu'ils commettent sont si horribles à ses yeux qu'il les punira d'une éternité de supplices ?... » ⁽³³⁾

Tel est le thème essentiel de la prédication des prêtres de la Mission. Leur préoccupation dominante est de rappeler autour d'eux, avec une grande continuité de vues, l'urgente nécessité de changer de vie et d'être bien fidèle à Dieu, afin d'échapper à ses châtiments redoutables.

Leur Supérieur leur prescrit de puiser directement les données de leur catéchèse dans les affirmations de la foi, sans chercher à les appuyer par de laborieux arguments. Leur parole aura ainsi une efficacité plus grande que s'ils suivaient la méthode opposée : « ... Les prédicateurs qui prêchent conformément aux lumières de la foi, opèrent plus dans les âmes que ceux qui remplissent leurs discours de raisonnements humains et de raisons de philosophie, parce que les lumières de la foi sont toujours accompagnées d'une certaine onction toute céleste qui se répand secrètement dans les cœurs des auditeurs... » ⁽³⁴⁾

Cependant, il est indispensable de s'ingénier à faire pénétrer l'enseignement chrétien dans l'esprit du peuple par une dialectique appropriée à ses moyens. Vincent de Paul en convient, sous réserve « ... de faire concevoir à ces pauvres gens... les vérités de notre foi, non par des raisons subtiles de la théologie, mais par des raisonnements pris de la nature... » ⁽³⁵⁾

Il importe même d'établir avec eux le premier contact à l'aide de ces « raisonnements pris de la nature ». Ils accepteront plus facilement l'enseignement des missionnaires, s'ils s'aperçoivent qu'il ne contrarie pas celui de la nature, où la marque divine est restée visible. ⁽³⁶⁾

C'est surtout aux prêtres fixés parmi les idolâtres qu'il est recommandé de mettre en lumière ces convergences engageantes. Mais la compagnie tout entière est invitée à tirer de la nature, à l'exemple de Jésus-Christ, les « comparaisons familières » dont il est bon qu'elle se serve pour « exprimer... les vérités de l'Évangile ».

En revanche on ne citera « que sobrement dans les prédications les passages des auteurs profanes ; encore faut-il que ce ne soit que pour servir de marchepied à la Sainte Écriture... » ⁽³⁷⁾

Les conseils de saint Vincent ont pour objet de situer l'enseignement du dogme dans la meilleure lumière possible et de faciliter son acceptation. Il n'admet pas que, sous couleur de poursuivre cette double tâche, les prédicateurs réduisent sa place au profit de développements étrangers ou incapables de servir sa cause auprès des auditeurs.

Des avis non moins vigilants s'expriment dans les entretiens ou les lettres aux missionnaires afin que leur enseignement moral soit également fructueux. Comme précédemment, qu'ils prennent toutes les précautions utiles pour se faire accepter. En conséquence, qu'ils éclairent et qu'ils exhortent ceux qui les écoutent, mais sans les heurter ni les indisposer. « ... Il ne faut jamais prêcher les prêtres ni les religieux ; car outre qu'ils n'en profitent pas, cela fait de contraires effets. Il ne faut pas non plus avoir dans la pensée le défaut d'une communauté ou d'une personne particulière, de crainte qu'il échappe quelque parole ou quelque regard qui leur donne sujet de s'imaginer qu'on parle d'elles, qu'on les diffame, ou qu'on leur en veut. Certes... il faut une grande circonspection pour ne choquer personne, et beaucoup de charité et d'humilité vers son auditoire pour le bien édifier... » ⁽³⁸⁾

Comme par la main, monsieur Vincent guide ses disciples pour que leur prédication sur les vertus chemine plus sûrement vers son but. Il leur enseigne l'art de disposer les parties de leurs sermons : « ... En premier lieu l'on fait voir les raisons et motifs qui peuvent toucher et porter l'esprit à détester les péchés et vices, et à rechercher les vertus... »

« ... L'on fait voir en second lieu en quoi consiste cette vertu, quelles sont ses propriétés, ses fonctions, ses actes et ceux qui lui sont contraires, les marques et la pratique de cette vertu... Vous découvrez pleinement l'éclat et la beauté de cette vertu, faisant voir familièrement, simplement ce qu'elle est, quels actes il en faut pratiquer en particulier... »

« ... Les moyens... font le troisième point de la méthode, ... pour mettre en œuvre cette vertu... »⁽³⁹⁾

Avant d'entrer successivement dans les développements des trois points de leurs sermons, les missionnaires les annoncent selon le modèle donné encore par le fondateur. Au terme de ce préambule, ils implorent les lumières divines « par l'intercession de la sainte Vierge. »⁽⁴⁰⁾

Telle est la « petite méthode », qu'il s'agisse des idées à exprimer ou de la manière de les inculquer. « ... C'est une vertu, précise son auteur, qui dans nos prédications nous fait garder une certaine disposition et un style accommodant à la portée et au plus grand profit de nos auditeurs... Elle fait que nous y allons tout bonnement dans nos discours, le plus simplement qu'il se peut, tout familièrement, de sorte que jusqu'au moindre puisse nous entendre, sans toutefois se servir de langage corrompu, ni trop bas, mais de celui qui est en usage, dans la netteté, pureté et simplicité ; point d'affecterie ; et ainsi elle ne recherche que la commodité et les avantages des auditeurs ; elle excite, elle instruit, elle chauffe, elle détourne aisément du vice et persuade l'amour de la vertu... »⁽⁴¹⁾

Vincent de Paul souligne avec bonheur l'influence grandissante de la « petite méthode », qui déborde les limites de la Mission : « ... Ne vous persuadez pas, Messieurs, que cette méthode n'est que pour la campagne, pour le menu peuple, les paysans... Elle est aussi bien efficace pour les auditeurs plus capables, pour les villes, ... dans Paris même...

« ... Disons davantage : la petite méthode est... bonne pour la cour... La petite méthode a paru à la cour... La petite méthode y triompha... »⁽⁴²⁾

En février 1638, en effet, une mission avait été donnée à Saint-Germain-en-Laye. La cour de Louis XIII en avait suivi les exercices. Malgré les difficultés que leur avaient créées des courtisans, les missionnaires avaient remporté un vif succès, auquel le roi avait chaleureusement applaudi.

Ce n'est pas seulement à la cour que s'est affirmé ce triomphe. Il s'est généralisé si bien qu'aux environs de 1655 les méthodes anciennes, vigoureusement combattues par monsieur Vincent, sont nettement décriées. Le réformateur s'en rend compte : « ... Si un homme veut maintenant passer pour un bon prédicateur dans toutes les églises de Paris et à la cour, il faut qu'il prêche de la sorte sans nulle affecterie. Et l'on dit de celui qui prêche ainsi et qui prêche des mieux : « Cet homme fait merveille, il prêche à la missionnaire, ... il prêche en apôtre.

« Il prêche à la missionnaire ! O Sauveur ! vous avez donc fait cette grâce à la petite et chétive compagnie de lui inspirer une méthode que tout le monde veut suivre... »⁽⁴³⁾

Pour se former à la « petite méthode », les missionnaires ne bénéficiaient pas seulement des avis de Vincent de Paul. Ils avaient devant eux le vivant modèle qu'il leur offrait lui-même à son insu, durant ses entretiens aux prêtres et aux frères. Les uns et les autres ont rendu hommage à son action oratoire.

Son propre secrétaire, le frère Ducournau, fait ces observations : « ... Encore que monsieur Vincent parle sur un sujet commun, chacun sait pourtant que c'est avec une force qui n'est pas commune ; car son éloquence et la grâce qui l'anime lui font traiter les moindres matières avec tant de dévotion qu'il en donnerait toujours à ceux qui l'écoutent... C'est pour cela qu'un chacun se rend fort attentif quand il parle... »

Cette vie qui anime les conférences de saint Vincent est naturelle et sans apprêt. Il n'écrit « rien des lumières qu'il nous donne, note le même témoin, ni des sermons qu'il nous fait... » (44)

En une circonstance particulièrement importante, lors de la remise des règles en 1658, les « discours de monsieur Vincent furent prononcés d'un ton de voix médiocre, humble, doux et dévot, et de telle sorte qu'il faisait sentir au cœur de tous ceux qui l'écoutaient l'affection paternelle du sien... » (45)

Le ton pénétré et l'onction du conférencier n'étaient pas toujours seuls à agir sur les auditeurs. Il lui arrivait de s'échauffer fortement en parlant, ainsi qu'en témoignent ces regrets qu'il exprime : « ... Vendredi dernier je donnai sujet à la compagnie de se scandaliser, en ce que je criais si haut, je frappais des mains, il semblait que j'en voulusse à quelqu'un ; c'est pourquoi j'en demande pardon à la compagnie. » (46)

Une autre fois encore il bat sa coulpe publiquement. Il se reproche sévèrement de « crier fort », de « frapper des mains », de s'élever « à moitié de la chaire ». Il déplore d'avoir ainsi tout l'air de « s'emporter » ; et il souhaite plus de paisible « simplicité » aux sermons des missionnaires. (47)

Les auditeurs de Vincent ne regrettaient pas autant que lui la véhémence, qui était capable de communiquer à sa parole une puissance entraînante.

Un missionnaire anonyme, qui a assisté à un entretien du Supérieur général sur la nécessité d'évangéliser les campagnes, écrit à l'un de ses confrères : « ... Je ne puis vous exprimer avec quelle effusion, avec quelle abondance de l'esprit de Dieu cela se disait, avec quel feu, avec quelle violence ; ... mon cœur en était tout joyeux... Mon cœur si endurci en était attendri... Nos bons frères... en étaient tous ravis... » (48)

Il n'était pas nécessaire que le sujet présentât un intérêt aussi capital, pour que Vincent discourût avec une ardeur communicative.

Un jour, il traita « avec effusion de l'avantage de la sobriété et de tremper bien son vin... Ce même jour il parla avec la même véhémence contre ceux qui parlaient à table pendant la lecture... » ⁽⁴⁹⁾

La force qui subjugue et l'onction qui pénètre s'unissent aussi, à l'occasion. Alors il n'y a nul éclat de voix. Le ton s'élève pourtant, porté par une exaltation contenue et disciplinée. En ces circonstances, l'auditoire est quand même profondément remué ; quant à l'orateur, il ne s'adresse aucun reproche.

Ainsi lorsque saint Vincent obtint de l'archevêque de Paris l'approbation des Filles de la Charité, il « s'écria doucement » devant ses auditrices pour exhaler sa joie. Et le mouvement de cette véhémence sans soubresauts se propageait sans déformations parmi elles. ⁽⁵⁰⁾

A l'appui de sa parole, le fondateur de la Mission disposait de toute une mimique appropriée, qui était capable d'impressionner fortement ceux qui la suivaient.

Au cours d'une conférence où il s'attaquait aux paresseux, qu'il appelait « des gens mitonnés », il les contrefaisait en se mettant les mains sous les aisselles. Ses gestes et les mouvements de sa tête accompagnaient les inflexions dédaigneuses de sa voix. De tout cet ensemble ses propos recevaient une expression nouvelle, qui frappait grandement les missionnaires. ⁽⁵¹⁾

Malgré tous les dons qui servaient son éloquence en ses improvisations, Vincent de Paul n'admettait pas que la parole se hasardât en public sans que l'esprit se fût auparavant recueilli. Au vrai, cette préparation du missionnaire ne se comprenait pas comme un effort solitaire et indépendant. C'était de Dieu principalement qu'il devait recevoir lumières et force persuasive : l'oraison, en effet, était par excellence le temps où s'accumulait la fécondité des sermons.

« L'oraison, écrivait Vincent, est un grand livre pour un prédicateur : c'est par elle que vous puiserez les vérités divines dans le Verbe éternel, qui en est la source, lesquelles vous débiterez ensuite au peuple. Il est à souhaiter que tous les missionnaires aiment beaucoup cette vertu ; car sans son secours ils feront peu ou point de profit, et avec son aide il est assuré qu'ils toucheront les cœurs... » ⁽⁵²⁾

Le talent qui ne compterait que sur lui-même, sans chercher à être vivifié par la présence et l'action de Dieu, n'aboutirait à rien. « ... Ce prédicateur ... se fie trop à sa prudence, à sa science et à son propre esprit. Que fait Dieu ? Il se retire de lui, il le laisse là ; et quoiqu'il travaille, tout ce qu'il fait ne produit aucun fruit, afin qu'il reconnaisse son inutilité et qu'il apprenne par sa propre expérience que quelque talent qu'il ait il ne peut rien sans Dieu. » ⁽⁵³⁾

Que les missionnaires ne s'y trompent pas : leur prédication n'agira effectivement sur le peuple, qu'à la condition d'exprimer au dehors la vie religieuse et morale dont ils doivent être imprégnés. Si cette

condition n'est pas réalisée, leur parole sera aussi vide que leur cœur ; elle restera donc sans résultat sérieux :

« ... Il faut prêcher principalement par le bon exemple... Celui qui est lui-même plongé dans le désordre, sans aucun règlement, qui vit dans le libertinage, comment en pourra-t-il retirer les autres ? C'est se moquer. » ⁽⁵⁴⁾

Au contraire, même si les lèvres des missionnaires restent silencieuses, la seule vue de leurs vies, quand elles sont édifiantes, entraîne les hommes à leur suite et les conduit à Dieu, dont ils reflètent l'atrayante perfection.

« ... Quand vous ne diriez mot, explique leur Supérieur, si vous êtes bien occupés de Dieu, vous toucherez les cœurs de votre seule présence... Ce que l'œil voit nous touche bien plus que ce que l'oreille entend, et nous croyons plutôt à un bien que nous voyons qu'à celui que nous entendons... » ⁽⁵⁵⁾

Vincent de Paul indique clairement que le christianisme s'est jadis propagé par la contagion de ses vivantes vertus. C'est encore de cette manière que son crédit se maintiendra et se raffermira : « ... Il y a peu de gens au monde qui veulent servir Dieu et son Église, dans la pureté de la foi, dans le détachement des créatures et l'abnégation de soi-même. Cependant c'est ainsi que notre sainte religion a été établie et répandue, c'est ainsi qu'elle se maintiendra et c'est ainsi qu'il faut tâcher de relever les brèches arrivées par le relâchement des ouvriers évangéliques... » ⁽⁵⁶⁾

La vie chrétienne dispose d'une grande variété de moyens pour conquérir les âmes à la foi religieuse. Ils varient avec les aspects multiples de cette vie et les influences qui en découlent.

A Metz, les prêtres qui prêchèrent la grande mission de 1658 « ... allaient tous deux à deux, la vue basse, avec une si grande récollection que l'on admirait cela ; et l'on tient que leur modestie a fait pour le moins autant de fruit que tous les sermons... » ⁽⁵⁷⁾

« ... Un missionnaire qui est bien mortifié... et qui vit selon les règles de son état, fait voir par ce sacrifice de son corps et de son âme que Dieu mérite d'être uniquement servi, et qu'il doit être incomparablement préféré à tous les avantages et plaisirs de la terre. Faire de la sorte c'est publier les vérités et les maximes de l'Évangile de Jésus-Christ, non par paroles, mais par la conformité de vie à celle de Jésus-Christ et rendre témoignage de sa vérité et de sa sainteté aux fidèles et aux infidèles... » ⁽⁵⁸⁾

« Par la conformité de vie à celle de Jésus-Christ », le missionnaire qui pratique les devoirs de sa vocation, prouve l'excellence vitale des maximes de l'Évangile, la vérité de sa puissance souveraine.

Au cours d'un voyage à Beauvais, en 1628, Vincent a converti trois personnes. Il n'attribue pas ces résultats à la puissance de son

verbe. « ... Il faut que j'avoue, écrit-il, que la douceur, l'humilité et la patience, en traitant avec ces pauvres dévoyés, est l'âme de ce bien... » ⁽⁵⁹⁾

Le rôle heureux de la bonté compatissante et secourable, dans les conversions, n'est pas moins souligné que celui de la douceur humble et patiente.

La compassion arrive à gagner même le cœur des forçats. Elle est capable de les convertir. Monsieur Vincent en a fait l'expérience. « ... Lorsqu'il m'est arrivé de leur parler sèchement, avoue-t-il, j'ai tout gâté ; et au contraire lorsque... je les ai plaints de leurs souffrances, ...que j'ai baisé leurs chaînes, compati à leurs douleurs et témoigné affliction pour leurs disgrâces, c'est alors qu'ils m'ont écouté, qu'ils ont donné gloire à Dieu et qu'ils se sont mis en état de salut... » ⁽⁶⁰⁾

Dans l'exercice de la propagande religieuse par la bonté secourable, les Filles de la Charité peuvent tenir leur large place. Leur Père en a parfaitement conscience. « ... Savez-vous, mes sœurs, leur dit-il, que j'ai appris que ces pauvres gens ont une si grande reconnaissance de la grâce que Dieu leur fait, que, voyant qu'on va pour les assister et considérant ces filles n'avoir d'autres intérêts en cela que l'amour de Dieu, ils disent qu'ils voient bien que Dieu est le protecteur des pauvres. Voyez quel bien d'aider les pauvres gens à reconnaître la bonté de Dieu ! Car ils voient bien que c'est lui qui leur fait rendre service... » ⁽⁶¹⁾

Un langage identique est tenu à quatre sœurs qui sont envoyées à Metz, où sont très grandes les misères consécutives à la guerre : « ... Vous allez donc pour faire connaître à tous, et aux catholiques et aux hérétiques et même aux juifs, la bonté de Dieu ; car quand ils verront que le bon Dieu a tant de soin de ses créatures qu'il a fait une compagnie de personnes qui se donnent pour le service des pauvres, ce qui ne se trouve point dans leurs religions, ils seront forcés d'avouer que Dieu est un bon Père... » ⁽⁶²⁾

Vincent estime que le dévouement des sœurs est susceptible de frapper l'attention des protestants de Metz. Comme ils n'ont pas dans leur religion l'équivalent des Filles de la Charité, ils pourront être amenés à convenir de la supériorité du catholicisme qui en a inspiré l'institution.

Vincent de Paul s'est toujours vivement soucié de la ligne de conduite que ses missionnaires devaient tenir à l'égard des protestants.

Il leur défendait de les provoquer, d'ouvrir contre eux les hostilités en chaire. « Cela, disait-il, sert de peu et... bien souvent on fait plus de bruit que de fruit... ». Si le commentaire de l'évangile du jour amène les prédicateurs à traiter des questions controversées, ils peuvent « soutenir et prouver les vérités que les hérétiques com-

battent, et même répondre à leurs raisons ». Cependant, en ces occasions, il ne faut ni « les nommer, ni parler d'eux ». ⁽⁶³⁾

Les défis retentissants lancés aux adversaires risqueraient d'éloigner « les pauvres gens ». Ils verraient en ces procédés « de la vanité ». Ils ne croiraient plus que les missionnaires ne travaillent que pour Dieu et sous sa seule inspiration. ⁽⁶⁴⁾

D'autre part, au lieu d'amener les protestants à se convertir, les contestations entreprises contre eux ne serviraient qu'à les raidir davantage dans leur résistance. Les adhésions de l'esprit n'aiment pas à être forcées. On ne les emporte pas de haute lutte. Les prêtres de la Mission en sont avisés en termes qui ne laissent pas place au doute :

« Quand on dispute contre quelqu'un, la contestation dont l'on use en son endroit lui fait bien voir qu'on veut emporter le dessus ; c'est pourquoi il se prépare à la résistance plutôt qu'à la reconnaissance de la vérité ; de sorte que par ce débat au lieu de faire quelque ouverture à son esprit, on ferme ordinairement la porte de son cœur ; comme au contraire la douceur et l'affabilité la lui ouvrent... Je puis bien vous dire que je n'ai jamais vu ni su qu'aucun hérétique ait été converti par la force de la dispute ni par la subtilité des arguments, mais bien par la douceur ; tant il est vrai que cette vertu a de force pour gagner les hommes à Dieu... » ⁽⁶⁵⁾

L'expérience confirmait les vues de monsieur Vincent. C'est ainsi qu'il peut féliciter la maison de Richelieu « ... en ce qu'elle établit les vérités divines sans disputer des points controversés ». Il sait en effet de bonne source « que les huguenots sont ravis de cela... » ⁽⁶⁶⁾

Le Supérieur de Sedan reçoit des encouragements analogues au sujet de sa manière de se comporter envers un protestant de marque : « ... Votre conduite me paraît bonne à l'égard du seigneur dont vous me parlez... Il n'est pas de ceux qui se laissent persuader. Il se conduit plus par ses propres lumières que par celles d'autrui, quoiqu'il fasse usage des bons avis qu'on lui donne, quand ils sont bons et quand on les y donne par simple proposition. Continuez-lui les vôtres de cette façon... L'expérience m'a fait voir qu'on gagne plus sur les esprits de procéder de cette sorte que de les solliciter d'entrer en nos sentiments et de vouloir l'emporter sur eux... » ⁽⁶⁷⁾

Ce n'était pas seulement dans les questions doctrinales que les prêtres de la Mission devaient se montrer prudents et pacifiques vis-à-vis des protestants. En toute circonstance, il leur était recommandé d'écarter de leurs rapports avec eux les occasions de litige.

Ils ne se mêleront pas des différends qui pourraient surgir entre catholiques et « religionnaires ». D'ailleurs il n'est pas toujours facile de savoir « si le catholique est bien fondé à demander en justice ce qu'il demande. Il y a bien différence entre être catholique et être juste. » ⁽⁶⁸⁾

Dans le cas contraire, lorsque c'est le catholique qui est cité devant les tribunaux par le protestant, il se peut fort bien que la poursuite soit motivée par les torts qu'il a encourus. Dans ce cas « n'est-il pas juste que le huguenot... demande raison en justice ? Le catholique est-il moins justiciable pour être catholique ? »

S'il arrive que les juges soient « de la religion », ce n'est pas une raison suffisante pour douter de leur impartialité. « Ils sont aussi jurisconsultes et jugent selon les lois, les coutumes et les ordonnances ; et outre leur conscience, ils font profession d'honneur... » ⁽⁶⁹⁾

Saint Vincent ne s'en tient pas à ces dispositions conciliantes. Au frère Patte qui part pour Madagascar, où sont réclamées ses compétences chirurgicales, il est demandé d'user de bienveillance envers les protestants qui voyageront sur le même navire. « Il est à souhaiter que dans les services que vous rendrez à Dieu sur le vaisseau, vous ne fassiez point acception de personnes et ne mettiez pas différence qui paraisse entre les catholiques et les huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu... » ⁽⁷⁰⁾

Les protestants sont mis au même régime que les braves gens des campagnes : sur eux aussi Vincent pense que la patiente douceur et la bonté secourable pourraient opérer des effets de conversion.

La conversion recherchée par les missionnaires partout où ils passent, comporte l'acceptation de la foi catholique et le retour à la vie chrétienne. Les éléments essentiels du dogme sont mis à la portée de tous les auditeurs. En même temps les vertus évangéliques, que soutiennent ces croyances, sont stimulées et ravivées. Cette double tâche se poursuit sur tous les points du territoire français et hors des frontières.

Dans la région de Sedan, l'instruction religieuse est reprise par la base. Les missionnaires constatent que les éléments les plus simples sont ignorés. ⁽⁷¹⁾

A Toul, en 1656, le Supérieur estime que la mission qu'il vient de donner à Charmes, pendant cinq semaines, a été peut-être la plus fructueuse de toutes celles auxquelles il a participé. Personne n'a omis de faire sa confession générale. Tous les dommages antérieurement causés à autrui ont été réparés. ⁽⁷²⁾

Dans un village de Champagne, des concubinages qui duraient depuis vingt-cinq ans prennent fin. Tous les procès en cours sont arrêtés. ⁽⁷³⁾ Sur un autre point de la même province, les biens injustement détenus sont restitués. Soir et matin, dans leurs prières, les villageois promettent à Dieu de rester fidèles aux résolutions qu'ils ont prises pendant la mission. ⁽⁷⁴⁾ Cette année-là, des prêtres de la Mission opèrent simultanément aux diocèses de Troyes, de Châlons, de Reims. ⁽⁷⁵⁾

Aux abords de Paris, les paysans, après une mission, se réconci-

lient tous les uns avec les autres. Ils demandent, avec larmes, pardon à leur curé qu'ils détestaient au point de ne plus vouloir entendre sa messe. ⁽⁷⁶⁾

A Joigny, dans l'actuel département de l'Yonne, « les bonnes gens ne se présentent à la confession que fondant en larmes... » ⁽⁷⁷⁾ A Tonnerre, les vieilles inimitiés s'apaisent, les réconciliations se multiplient. ⁽⁷⁸⁾

En 1656, cinq ou six missions sont organisées en Bourgogne, en quête des résultats de redressement et d'apaisement partout recherchés. ⁽⁷⁹⁾

Dès 1637, Codoing emploie son ardeur dans le Dauphiné, d'où le Supérieur général le rappelle d'urgence, pour l'envoyer à la maison que le cardinal de Richelieu est en passe de fonder dans le duché du même nom. ⁽⁸⁰⁾

De Marseille un missionnaire informe monsieur Vincent qu'il sort d'une mission de cinq semaines. « On y a réhabilité neuf ou dix mariages clandestins, fait environ vingt-cinq ou trente accommodements de procès. » ⁽⁸¹⁾

L'évêque de Mende est tout heureux d'une mission prêchée, en 1643, dans son diocèse par les fils de saint Vincent. Trente ou quarante abjurations ont été enregistrées parmi les protestants des Cévennes. D'autres, en nombre égal, sont en préparation. ⁽⁸²⁾

En Normandie, des prêtres de la Mission s'apprêtent à travailler dans le temps même ou d'autres vont entreprendre une série de missions en Bourgogne. ⁽⁸³⁾

Le Supérieur de Saint-Méen, au diocèse de Saint-Malo, signale quelques résultats caractéristiques d'une longue mission qu'il a prêchée : « Les trois derniers jours du carnaval, tout le monde demeura à l'église depuis le matin jusqu'au soir, et... pour satisfaction de leurs débauches passées, ils se résolurent volontairement de ne manger que du pain, ni boire que de l'eau en ces jours-là, ce qui fut si exactement observé et si généralement par tous les habitants, qu'il n'y en a eu qu'un ou deux au plus qui se soient démentis en cet acte de pénitence... » ⁽⁸⁴⁾

L'évêque de Tréguier écrit à Vincent de Paul : « Je vous remercie du ministère fidèle de messieurs vos quatre prêtres en ma mission de ce lieu... Je puis dire que tous les habitants de ce lieu, de tout âge, sexe et condition, se sont convertis... » ⁽⁸⁵⁾

Non loin de Ploërmel, à Mauron, tous les cabaretiers ont fermé leurs portes après la mission, par crainte de se damner en « donnant à boire par excès ». L'argent qui servait antérieurement à payer les consommations, est maintenant versé à la confrérie de la Charité, fondée par les missionnaires pour les malades pauvres du lieu. ⁽⁸⁶⁾

L'évêque de Chartres est tellement frappé des transformations

réalisées chez lui par deux missionnaires, qu'il se croit obligé d'offrir à saint Vincent la reconnaissance du diocèse tout entier. ⁽⁸⁷⁾

Dans une grosse bourgade de l'Anjou, parmi les personnes qui se sont pressées aux confessionnaux, plus de quinze cents ont avoué des fautes « très énormes », dans lesquelles elles « avaient croupi... l'espace de dix, de vingt et de trente ans... » ⁽⁸⁸⁾

A Richelieu, Vincent a constaté lui-même les résultats enregistrés par les missionnaires : « ... Je n'ai jamais vu peuple plus assidu ni dévot à la sainte messe. L'on y fréquente souvent les saints sacrements. Il n'y a personne qui y mène une vie scandaleuse. Il y paraît grande paix entre les habitants et point de division comme auparavant. Les tavernes y sont moins fréquentées, et quasi point pour tout, notamment pendant les offices, les dimanches et fêtes. La Charité y va fort bien. Elle a traité soixante malades depuis Pâques... Les deux sœurs servantes des pauvres que nous y avons envoyées d'ici y font des merveilles, l'une à l'égard des malades et l'autre à l'égard de l'instruction des filles. » ⁽⁸⁹⁾

Dans la même région, à Saché, entraîné par les exercices d'une mission « un des plus riches du lieu, dont le cœur était resté jusqu'alors fermé à la compassion, a fait annoncer au prône qu'il donnerait du pain, trois fois la semaine, aux pauvres qui se présenteraient à sa porte. » ⁽⁹⁰⁾

Au diocèse de Saintes, en 1643 et 1644, Julien Guérin, qui devait plus tard fonder la mission de Tunis, parcourut les campagnes avec grand succès. ⁽⁹¹⁾

Près d'Agen, à Aiguillon, la cité tout entière a pris part aux exercices de la mission de 1637. « ... Quantité de peuple de la campagne y est allé faire ses dévotions, voire de dix lieues à la ronde... » ⁽⁹²⁾

Antérieurement déjà, deux missionnaires envoyés dans le sud-ouest avaient adressé au Supérieur général ce compte rendu : « Les prédications sont très suivies dans le diocèse de Bordeaux. Les fidèles viennent de loin. Si vif est leur désir de faire une confession générale qu'ils attendent leur tour des semaines entières, sans rentrer chez eux, et préféreraient mourir que perdre cette occasion de se réconcilier avec Dieu. Il en est qui s'accusent tout haut pour mieux s'humilier. » ⁽⁹³⁾

Ainsi, jusqu'à sa mort, en 1660, Vincent de Paul envoie ses missionnaires à travers la France entière, dans toutes les directions. De la Picardie, où il est né en 1617, le mouvement s'étend jusqu'aux plus lointains pays du sud-ouest. Parallèlement, de Sedan à Marseille, ses activités tendent à se rejoindre en un courant continu. Partout, les prêtres de la Mission s'efforcent de conquérir à leurs croyances des adhésions plus décidées et plus soumises. Mais conjointement les mœurs se relèvent sur leur passage, la bonne entente

se rétablit, les habitants des campagnes comprennent mieux leur devoir de s'entr'aider. Une vie plus digne et plus généreuse prend son appui sur une foi religieuse plus résolue.

La propagande des prêtres de la Mission ne s'arrête pas aux frontières françaises. Au dehors, où les font aller la volonté de Rome, l'appel des évêques, voire même un désir seigneurial ou royal, ils poursuivent avec une égale ardeur des résultats identiques.

En 1639, Louis Lebreton, prêtre de la Mission, est envoyé près de la cour romaine pour s'occuper des affaires de la compagnie, en particulier de la question des vœux. Il ne se confine pas dans ce rôle de négociateur. Dès le mois de mai de la même année, saint Vincent le félicite d'avoir obtenu le droit de confesser et d'en faire usage « à l'égard des pauvres, des prisonniers et des gens des champs. »⁽⁹⁴⁾

L'année suivante, Lebreton fait un nouveau pas : il est autorisé à acheter une maison dans Rome pour y établir des prêtres de la Mission.⁽⁹⁵⁾ En septembre 1641, Vincent lui annonce l'arrivée prochaine de confrères pour l'aider dans sa tâche.⁽⁹⁶⁾

A Gênes, les missionnaires s'installèrent, en 1645, sur les instances du cardinal-archevêque Durazzo, qui se montra toujours très dévoué aux intérêts de la compagnie.⁽⁹⁷⁾

La maison de Turin se fonda en 1655, après un travail de préparation où s'était particulièrement exercée l'activité du marquis de Pianezze, grand ami des missionnaires.⁽⁹⁸⁾

De chacun de ces centres partaient d'incessantes tournées de propagande. Les missions d'Italie appliquaient les mêmes méthodes que les missions de France et poursuivaient les mêmes buts.

Les missionnaires de Rome n'arrivent pas à satisfaire toutes les demandes des cardinaux.⁽⁹⁹⁾ Ils sont obligés d'être constamment en campagne. Au cours d'une mission qu'ils prêchent à Vetralla, à deux journées de marche de Rome, on se demande pardon non seulement dans le secret des maisons, mais jusque dans les rues et en pleine église. Le bien mal acquis est restitué, les vieilles dettes sont payées.⁽¹⁰⁰⁾

A Breda « ... les plus apparents du lieu, tant hommes que femmes..., ne faisaient point difficulté de s'humilier devant les plus pauvres, et leur demander pardon des fautes qu'ils avaient commises à leur égard... »

« ... Un prêtre du pays s'avança vers le grand autel, où s'étant prosterné en terre il demanda hautement pardon de la vie scandaleuse qu'il avait menée... » Le peuple, « étant extraordinairement touché d'un tel exemple, se mit à crier tout haut : miséricorde !... »⁽¹⁰¹⁾

En ces rencontres, revivait la ferveur des missions de France, mais elle était portée au diapason de l'Italie.

Dans la province de Gênes une mission se donne pour Castiglione

et huit ou neuf paroisses voisines. La foule est très dense. Qu'à cela ne tienne : le mérite des repentirs criés devant toute l'assistance n'en sera que plus grand. C'est pourquoi « deux concubinaires publics, portés d'un mouvement de pénitence, ont fait amende honorable... au milieu du sermon, en présence d'une très grande assemblée de peuple... »

Comme suite à cette mission, la confrérie de la Charité a été établie dans toutes les paroisses qui y avaient participé. ⁽¹⁰²⁾

Les missionnaires de Gênes allèrent aussi évangéliser la Corse. En 1652, ils étaient dans la vallée de Niolo, qui était considérée comme un repaire de bandits.

On y apprenait la vengeance aux enfants dès qu'ils étaient capables de marcher seuls. La justice était rendue de façon dérisoire. Personne n'en faisait cas, puisque chacun tenait à sa vengeance personnelle.

La cohabitation des futurs époux était de règle avant le mariage. Or, la plupart des Parents mariaient leurs enfants avant l'âge nubile. Les mœurs étaient tombées très bas.

Les missionnaires commencèrent par instruire le peuple « des choses nécessaires à salut ». Ils y passèrent trois semaines. Ensuite ils séparèrent les concubinaires, qui étaient environ cent vingt dans la petite vallée.

Les réconciliations furent plus difficiles à opérer. Les hommes venaient aux prédications avec leurs fusils. Les plus vives exhortations aux pardons réciproques ne produisaient sur eux aucun effet. A la fin, le Supérieur brandit un crucifix et il supplia instamment ses auditeurs de venir le baiser en signe d'oubli. Peine perdue, personne ne bougeait. A ce moment, un franciscain qui observait la scène se leva en criant : « O Niolo..., tu veux donc être maudit de Dieu !... ». La foule restait toujours immobile. Cependant l'impression ressentie était profonde. Un curé, dont le neveu avait été tué, finit par s'avancer. Il baisa le crucifix, qui s'offrait toujours au bon vouloir commun, et il embrassa le meurtrier qu'il reconnut sans peine parmi les auditeurs. L'élan était donné : « pendant l'espace d'une heure et demie on ne vit autre chose que réconciliations et embrassements ».

La pression exercée sur le cœur des bandits avait été décisive. La pitié aimante du Crucifié et la menace redoutable des châtements divins avaient uni, en des circonstances émouvantes, leurs pouvoirs dont la poussée conjuguée avait été irrésistible. Les conversions souhaitées par les missionnaires étaient acquises : le lendemain, la table de communion ne désemplissait pas. ⁽¹⁰³⁾

Cependant, les conversions présentaient moins de difficultés dans la province de Turin que dans cette vallée de la Corse. Une mission

qu'y donnaient les fondateurs de la maison nouvelle, quelques mois après leur arrivée, dénombrait ordinairement un auditoire de quatre à cinq mille personnes. Environ cinquante ecclésiastiques de toute la région en suivaient assidûment les exercices. Le peuple y accourait avec tant d'ardeur que des braves gens, qui s'étaient simplement munis de pain, passaient huit jours et huit nuits à l'intérieur ou aux abords de l'église « pour avoir accès au confessionnal ». ⁽¹⁰⁴⁾

Un peu plus tard, les missionnaires de Turin rencontraient un succès plus grand encore au voisinage de Lucerne. Ils s'empressaient, selon l'usage, d'en donner connaissance au Supérieur général : « Nous venons d'achever une mission près de Lucerne, où il se trouva bien huit ou neuf mille personnes à la communion... A la fin de cette mission, l'on nous fit de très grandes instances pour aller pacifier les habitants d'un gros bourg éloigné d'une lieue et demie de celui-ci, qui était dans une étrange division depuis dix ou douze ans, d'où s'était ensuivie la mort de plus de trente personnes... Nous y demeurâmes deux jours. ...Il se fit une réconciliation générale... Ils s'embrassèrent avec cordialité... et passèrent par devant notaires une transaction publique d'accord et de paix... » ⁽¹⁰⁵⁾

Les missionnaires de Turin, qui dénouaient en deux jours un vieux conflit irréductible et sanglant, avaient vraiment la main heureuse. Au demeurant, peut-être n'avaient-ils pas connu les mêmes résistances que leurs confrères de Gênes dans la vallée de Niolo. Peu importe, d'ailleurs. En Italie, en Corse, en Suisse, c'était une œuvre identique de bienfaisant apaisement qui s'accomplissait par la volonté de monsieur Vincent, pressé d'agir partout dans le même sens par la constance de sa foi et de sa charité.

Sur les confins de la France et de l'Italie, l'évêque de Genève bénéficiait pareillement des services des prêtres de la Mission, grâce à la maison d'Annecy que les générosités du commandeur de Sillery avaient permis d'établir. En 1639, saint Vincent entretenait sainte Jeanne de Chantal de la fondation de cet établissement. ⁽¹⁰⁶⁾ Le projet s'était réalisé avec célérité, car, en juin 1640, l'évêque de Genève pouvait écrire au Supérieur général la satisfaction que lui causait l'activité des missionnaires : « ... Quand ils ont achevé leur mission en un village, ils en partent pour aller en un autre, et le peuple les accompagne avec larmes et pleurs, en disant : « O bon Dieu ! que ferons-nous ? Nos bons Pères s'en vont », et par plusieurs jours les vont encore trouver aux autres villages. » ⁽¹⁰⁷⁾

Quelques années plus tard, l'empressement des Irlandais autour des missionnaires devait prendre des proportions tout aussi remarquables. Les prêtres de la Mission se fixèrent en Irlande en 1646, pour répondre aux vœux de l'évêque de Limerick et du Saint-Siège. ⁽¹⁰⁸⁾ En mai 1647, le peuple des campagnes se mettait en mou-

vement de dix lieues à la ronde pour participer à une mission. Cinq ou six prêtres entendaient simultanément les confessions. Néanmoins, ils ne pouvaient suffire à la besogne. ⁽¹⁰⁹⁾

En 1650, saint Vincent parlait de la mission qui avait été prêchée dans la ville même de Limerick, en termes qui dénotaient clairement de nouvelles progressions de l'affluence et de la ferveur populaires. ⁽¹¹⁰⁾ Ces succès furent vite compromis par les entraves et les poursuites du gouvernement de Cromwell. ⁽¹¹¹⁾

Malgré ces menaces, les prêtres de la Mission avaient également pénétré en Écosse et aux Hébrides. ⁽¹¹²⁾ Pourchassés avec rigueur, ils continuaient cependant leur tâche périlleuse. Un rapport envoyé à Paris par le missionnaire Dermot Duiguin donnait, en 1654, un aperçu des méthodes suivies et de l'accueil reçu en ces pays qui n'étaient pas catholiques : « ... Au commencement du printemps, j'entrai dans une... île nommée Barra, dans laquelle je trouvai le peuple... si désireux d'apprendre que j'en fus ravi. C'était assez de bien apprendre à un enfant de chaque village le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, et à deux ou trois jours de là tout le village les savait... » ⁽¹¹³⁾

Aux Orcades, en 1657, les missionnaires bénéficiaient toujours de ces dispositions favorables ; mais les mesures édictées contre le clergé catholique les empêchaient d'en profiter au gré de leur désirs. ⁽¹¹⁴⁾

A l'opposé de l'hostilité officielle de la Grande-Bretagne, la sympathie active du gouvernement polonais appuyait les entreprises des prêtres de la Mission. La reine Louise-Marie de Gonzague les avait introduits dans le royaume en 1651. ⁽¹¹⁵⁾ En mars 1654, saint Vincent mentionne brièvement leur première mission. ⁽¹¹⁶⁾ A partir de ce moment, rien qu'au cours de la même année, les allusions aux missions polonaises se multiplient dans sa correspondance.

A travers les appréciations que Vincent de Paul portait sur le travail de ses missionnaires, il est possible de saisir, en même temps, les résultats qu'ils enregistraient et les buts que se fixait leur Supérieur général, quand il les envoyait dans les provinces de France ou de l'étranger. « ... Messieurs, leur disait-il, je vous allègue... votre propre expérience..., quel progrès n'avez-vous pas fait partout où vous avez prêché selon cette méthode ?... L'homme et la femme qui vivaient mal sont venus à vous : « ... Ah ! Monsieur, dès ce moment nous nous séparons pour jamais !... » Les rancunes, les inimitiés invétérées et auxquelles il semblait n'y avoir désormais plus de remède, les plus grandes divisions n'ont-elles pas été accordées par la force que Dieu a données à vos prédications faites selon la méthode ? Bref il n'y a point de pécheurs que la grâce n'ait touchés par le moyen de la petite méthode et qui ne soient venus se jeter à vos pieds criant miséricorde... » ⁽¹¹⁷⁾

Partout Vincent avait voulu appuyer cette propagande auprès des grandes personnes par une action corrélatrice sur l'enfance. Pendant les missions on faisait faire aux enfants, avec autant de solennité que possible, leur première communion. Elle serait pour eux le modèle sur lequel leurs communions ultérieures régleraient leurs dispositions. En outre, cette cérémonie émouvante devait puissamment contribuer à « toucher les personnes plus âgées, qui ont le cœur dur et obstiné, lesquelles se laissent vaincre à cette dévotion des enfants et du soin qu'on prend après eux... » ⁽¹¹⁸⁾

Les moyens les plus simples étaient les meilleurs, au regard de la « petite méthode », pour remuer le cœur des braves gens des champs.

« La petite méthode » était fort modeste, mais elle savait toutefois que l'effort auquel elle se consacrait était très important. Ce fut même pour en assurer le succès que Vincent de Paul fut amené à envisager, les unes après les autres, les entreprises qu'il tenta pour réaliser la réforme du clergé. Son témoignage est formel : « ... De travailler au salut des pauvres gens des champs, c'est là le capital de notre vocation, et tout le reste n'est qu'accessoire ; car nous n'eussions jamais travaillé aux ordinations, aux séminaires des ecclésiastiques si nous n'eussions jugé que cela était nécessaire pour maintenir le peuple et conserver le fruit que font les missions, quand il y a de bons ecclésiastiques... » ⁽¹¹⁹⁾

Le but de la « petite méthode » était tout à fait capital, puisqu'il consistait dans le « salut » éternel « des pauvres gens » ; mais la marche qu'elle adoptait n'en était pas moins apparentée étroitement à l'humilité et au détachement du non-faire de monsieur Vincent.

La « petite méthode » ne cherchait pas à s'en faire accroire. Elle avait en horreur les attitudes prétentieuses et solennelles, que prenaient avant elle beaucoup de prédicateurs. Elle voulait être sans artifices dans son allure franche et naturelle.

Elle était capable cependant d'être ardente et émouvante, dans l'élan sincère de son zèle et de sa conviction, car elle tenait de l'intrépidité évangélique de son auteur. Mais cette ardeur elle-même restait simple et dépouillée. Elle s'interdisait les effets calculés.

D'ailleurs, si conquérante que fût la parole des prêtres de la Mission, elle comptait moins sur elle-même que sur la force entraînante de la vertu, de la bonté surtout, pour gagner les hommes à la foi et à la vie chrétiennes.

Vincent de Paul estimait que le témoignage rendu à la valeur du christianisme par des exemples vivants est plus décisif encore que l'éloquence la mieux armée.

Les missionnaires essayaient de se conformer aux vues et à la sainteté de leur fondateur. Ainsi croissait leur succès en France et à l'étranger.

RÉFÉRENCES

1 : XI, 382. — 2 : XII, 7-8. — 3 : I, 114. — 4 : I, 57-59. — 5 : XIII, 244. — 6 : VIII, 516. — 7 : XI, 258. — 8 : XI, 280. — 9 : XII, 345. — 10 : XI, 286. — 11 : XII, 255. — 12 : XI, 276. — 13 : XII, 22. — 14 : XII, 221. — 15 : XI, 440. — 16 : XI, 285. — 17 : XI, 275. — 18 : XI, 271. — 19 : XI, 286. — 20 : XI, 277. — 21 : XI, 86-87. — 22 : XI, 347. — 23 : XI, 258. — 24 : XI, 12. — 25 : XII, 309. — 26 : XII, 256. — 27 : VI, 378. — 28 : VI, 612. — 29 : XI, 383. — 30 : XI, 381. — 31 : XII, 80. — 32 : VIII, 208. — 33 : VI, 147. — 34 : XI, 31. — 35 : III, 281. — 36 : III, 281. — 37 : XI, 50. — 38 : VI, 321. — 39 : XI, 260. — 40 : XI, 359. — 41 : XI, 273-74. — 42 : XI, 281-2. — 43 : XI, 286. — 44 : XII, 446-7. — 45 : XII, 13. — 46 : XI, 257. — 47 : XI, 295. — 48 : XI, 118. — 49 : XI, 115. — 50 : IX, 324. — 51 : XII, 91. — 52 : VII, 156. — 53 : XI, 38-39. — 54 : XI, 277. — 55 : XII, 16. — 56 : VIII, 309. — 57 : X, 561. — 58 : XI, 175. — 59 : I, 66. — 60 : IV, 53. — 61 : X, 512. — 62 : X, 557. — 63 : VIII, 526. — 64 : I, 295. — 65 : XI, 65-66. — 66 : I, 469. — 67 : VIII, 197. — 68 : II, 447. — 69 : II, 449-50. — 70 : VIII, 183. — 71 : II, 425. — 72 : V, 620. — 73 : VII, 151. — 74 : VII, 154-5. — 75 : VII, 152. — 76 : V, 360. — 77 : III, 621. — 78 : II, 451. — 79 : V, 611. — 80 : I, 412-13. — 81 : II, 159. — 82 : II, 405-6. — 83 : V, 611. — 84 : V, 102-3. — 85 : III, 630. — 86 : VII, 115. — 87 : II, 461. — 88 : II, 40. — 89 : I, 526. — 90 : III, 269. — 91 : II, 270-71 et 471. — 92 : I, 414. — 93 : I, 289. — 94 : I, 347. — 95 : II, 49. — 96 : II, 188. — 97 : II, 544. — 98 : V, 449. — 99 : V, 470. — 100 : V, 481-84. — 101 : V, 528. — 102 : IV, 117-18. — 103 : IV, 411-16. — 104 : V, 586. — 105 : V, 641-42. — 106 : I, 561. — 107 : II, 52. — 108 : III, 79 et 83. — 109 : III, 190. — 110 : IV, 16. — 111 : IV, 15-16. — 112 : IV, 494-95. — 113 : V, 117. — 114 : VI, 530-31. — 115 : IV, 246. — 116 : V, 98. — 117 : XI, 270. — 118 : III, 119-20. — 119 : XI, 133.

CHAPITRE III

LA RÉFORME DU CLERGÉ

LAISSER-ALLER DU CLERGÉ. — SON MANQUE DE FORMATION. — SAINT VINCENT RÉFORMATEUR. — LES EXERCICES DES ORDINANDS. — LES CONFÉRENCES DES MARDIS. — LES RETRAITES. — LES SÉMINAIRES. — LA FORMATION DU CLERGÉ. — CONTRE LE GOÛT DE LA CONTROVERSE. — LA CONTROVERSE JANSÉNISTE. — VINCENT DE PAUL AU CONSEIL DE CONSCIENCE. — TOUT ENTIER A SES FONDATIONS.

Vincent de Paul se rendait compte que le travail de ses missionnaires dans les campagnes serait à peu près vain, si les résultats n'en étaient pas maintenus, après leur départ, par le clergé sédentaire. Or il avait observé de graves défauts chez les prêtres de son temps. Il fallait donc qu'ils fussent eux-mêmes réformés pour être les collaborateurs actifs de l'œuvre poursuivie parmi leurs paroissiens.

« ... Des prêtres, disait saint Vincent, dépend le bonheur du christianisme ; car les bons paroissiens voient-ils un bon ecclésiastique, un charitable pasteur, ils l'honorent et suivent sa voix... Mais... si un bon prêtre peut faire de grands biens, oh ! qu'un mauvais apporte de mal quand il s'y adonne ! O mon Sauveur ! combien doivent les pauvres missionnaires se donner à vous pour contribuer à former de bons ecclésiastiques... » ⁽¹⁾

Une fois commencée, la réforme du clergé développa de proche en proche son action, à mesure que paraissaient nécessaires les compléments des premiers efforts. On vit le Supérieur de la Mission entreprendre les exercices des ordinands, organiser les conférences des mardis pour ecclésiastiques, accueillir dans ses retraites les prêtres des villes et des campagnes, fonder des séminaires.

En chacune de ses entreprises, fidèle à ses vues originelles, il se préoccupa toujours en premier lieu de former à la vertu ceux qui se plaçaient sous sa direction.

Vincent de Paul ne pensait certes pas que le clergé tout entier était contaminé. Il estimait au contraire « qu'il y avait en beaucoup de paroisses de bons curés et de bons vicaires... » ⁽²⁾

Ses yeux cependant discernaient les défauts des ecclésiastiques, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils fussent placés.

Il écrivait en 1640 à Abelly, vicaire général de Bayonne : « O Monsieur que ce peuple-là est étonné, à mon avis, de voir son prélat vivre en vrai évêque, en suite de tant de siècles qu'ils ont été privés d'un pareil bonheur... »⁽³⁾

Il n'aimait pas le faste pour les évêques. « ... Le monde, disait-il à l'évêque de Boulogne, en 1646, ... publie plus estimable la sainte pauvreté d'un évêque qui conforme sa vie à celle de Notre-Seigneur, l'évêque des évêques, que les richesses, le train et la pompe d'un évêque qui possède de grands biens... »⁽⁴⁾

Il était question d'établir un évêque en « Babylonie ». Vincent n'admet pas qu'il ait un grand train de maison pour se faire considérer. Il préfère qu'il supplée « au défaut de ce brillant et de cet état pompeux par la vertu ». Il justifie cette manière de voir par deux considérations de portée générale : « ... Notre-Seigneur et les saints apôtres ont renoncé et fait renoncer tous les chrétiens à la pompe... ». D'autre part, « les chrétiens se prennent garde de la différence qu'il y a de cet état pompeux à celui de Jésus-Christ humilié, et s'en scandalisent. »⁽⁵⁾

« Cet état pompeux » était bien capable en effet de prendre des allures nettement scandaleuses. En 1650, Alain de Solminihac, évêque de Cahors, écrit à saint Vincent, son ami : « ... Le cœur me saigne de douleur du reproche qu'on me fait de jour à autre d'un jeune prélat de nos voisins, de la vie qu'il mène. Il a loué depuis peu une maison hors de sa ville épiscopale pour six cents écus, pour tenir la meute et chiens courants. Enfin tous ses exercices sont la chasse, ... un fusil sur le col... »⁽⁶⁾

En revanche des évêques font part au Supérieur de la Mission, à maintes reprises, de la peine qu'ils éprouvent à constater le laisser-aller de leur clergé.

« Excepté le chanoine théologal de mon Église, écrit l'un d'eux, je ne sache point aucun prêtre parmi tous ceux de mon diocèse qui puisse s'acquitter d'aucune charge ecclésiastique... Je vous conjure de me laisser votre missionnaire pour nous aider en notre ordination. »⁽⁷⁾

Vincent avait été frappé de très bonne heure de cette ignorance des curés de campagne, puisqu'en 1617, à Folleville et aux environs, il en avait rencontré qui ne savaient même pas les paroles de l'absolution.⁽⁸⁾

Plus tard, ses missionnaires avaient continué à lui signaler les conséquences désastreuses de cet état de choses. En 1637, Codoing lui écrit du Poitou : « ... O Monsieur, que de nécessités spirituelles en ce pays-là, où il y a quantité d'hérétiques, faute de n'avoir ouï parler de Dieu, disent-ils, à l'église des catholiques... »⁽⁹⁾

Tout comme la prédication, le culte se ressentait de l'incompétence de ses ministres. Elle amenait dans les cérémonies une bigarrure déconcertante. « ... Oh ! si vous aviez vu, racontait Vincent au déclin de ses jours, je ne veux pas dire la laideur, mais la diversité des cérémonies de la messe, il y a quarante ans, elles vous auraient fait honte... Aucuns commençaient la messe par le *Pater noster* ; d'autres prenaient la chasuble entre leurs mains et disaient l'*Introibo*... J'étais une fois à Saint-Germain-en-Laye, où je remarquais sept ou huit prêtres qui dirent tous la messe différemment... » ⁽¹⁰⁾

Les prêtres étaient trop amis de leurs aises pour chercher à compléter leur formation au prix d'un effort pénible : « ... Nous autres ecclésiastiques, écrivait humblement le Supérieur général, ... sommes si amateurs de nos aises que nous ne marchons qu'au branle de nos inclinations. » ⁽¹¹⁾

Personne évidemment ne prenait saint Vincent au mot quand il s'accusait d'aimer la vie douce. Mais la remarque valait pour un grand nombre de curés, qui n'étaient entrés dans la cléricature que par goût du moindre effort : « ... Il y a malheur pour ceux qui y entrent par la fenêtre de leur propre choix, et non par la porte d'une légitime vocation. Cependant le nombre de ceux-là est grand, parce qu'ils regardent l'état ecclésiastique comme une conduite douce, en laquelle ils cherchent plutôt le repos que le travail... » ⁽¹²⁾

A ce repos ils tâchaient d'assurer des ressources par des moyens de leur choix, que Vincent de Paul condamnait. Il recommande à des sœurs envoyées à Metz de « ... contrecarrer le vice d'avarice, qui règne fort en ce lieu... Les prêtres même y baillent l'argent à intérêt, non par eux-mêmes comme le reste du peuple ; ils le font faire par quelque autre pour couvrir, en ce faisant, leur avarice... » ⁽¹³⁾

Cette accusation d'avarice ne s'arrête pas aux limites d'une province. Elle se généralise au cours d'un entretien qui dénonce un « désir des biens beaucoup plus grand dans les ecclésiastiques que dans les laïques, bien qu'ils n'aient pas tant de charges qu'eux, ni de famille à gouverner, d'enfants à pourvoir. On remarque même qu'ils sont plus durs vers les pauvres et ont moins de compassion pour secourir leurs nécessités... » ⁽¹⁴⁾

L'avarice des prêtres fléchissait cependant quand il s'agissait des frais de la boisson. « Ce mauvais esprit de la boisson » était « une source de désordres parmi les ecclésiastiques. » ⁽¹⁵⁾

Des évêques s'en émouvaient. Ils tenaient « une assemblée pour remédier à l'ivrognerie d'une certaine province... ». En rapportant ce fait, Vincent s'élevait de nouveau contre la dégradation qu'il constatait : « ... Il n'y a rien de si vilain ni de si déplorable que de voir des prêtres, et la plupart de ceux d'une province, asservis à ce vice... » ⁽¹⁶⁾

Un témoignage d'évêque, adressé à saint Vincent vers 1643, éclaire le sens de cette plainte : « ce mauvais esprit de la boisson est une source de désordres parmi les ecclésiastiques. » Cet évêque travaille de son mieux au relèvement de son diocèse. « Mais, avoue-t-il, c'est avec peu de succès, pour le grand et inexplicable nombre de prêtres ignorants et vicieux qui composent mon clergé, qui ne peuvent se corriger ni par paroles, ni par exemples. J'ai horreur quand je pense que dans mon diocèse, il y a presque sept mille prêtres ivrognes ou impudiques qui montent tous les jours à l'autel et qui n'ont aucune vocation. » ⁽¹⁷⁾

En 1648, une lettre d'Alain de Solminihac certifie qu'à la mort de Charles de Noailles, évêque de Rodez, les prêtres s'empressèrent de quitter l'habit clérical. « Les uns pendaient leurs soutanes aux fenêtres des cabarets, les autres buvaient à sa santé, et ceux qui avaient quitté leurs concubines les reprirent. La première action que firent les vicaires généraux fut de casser toutes les ordonnances que ce prélat avait faites pour la réforme de son diocèse... » ⁽¹⁸⁾

L'évêque de Cahors mandait encore à Vincent de Paul en 1646 : le diocèse de Périgueux « est dans une désolation, tant du spirituel que du temporel, qui n'est pas imaginable... » ⁽¹⁹⁾

Autre cri d'alarme du même veilleur en 1650 : le diocèse de Tulle « est en très mauvais état. » ⁽²⁰⁾

Des missionnaires rapportent au Supérieur général « qu'étant allés travailler en un lieu où il y a beaucoup d'ecclésiastiques, ils ont trouvé qu'ils y sont quasi tous inutiles : ils disent leur bréviaire, célèbrent leur messe, et encore fort pauvrement ; quelques-uns administrent les sacrements tellement quellement et voilà tout ; mais le pis est qu'ils sont dans le vice et dans le désordre... » ⁽²¹⁾

Ces témoignages divers ne prenaient pas Vincent au dépourvu, car ils concordaient avec les observations qu'il avait faites personnellement à Châtillon-les-Dombes, où il avait accepté d'être curé au cours de 1617, sur le conseil de monsieur de Bérulle. Il y avait là six vieux prêtres, « qui vivaient dans un grand libertinage... La plupart de ces prêtres gardaient chez eux des filles et femmes, au scandale de tout le monde... » ⁽²²⁾

Les conséquences de cette mauvaise conduite de beaucoup de prêtres étaient graves pour l'Église, qui voyait s'écarter d'elle les sympathies populaires.

En 1655, monsieur Vincent signale avec faveur un ouvrage qui paraît à la même date : « ... Il y a un curé de Bretagne qui vient de faire un livre par lequel il dit que les plus grands ennemis qu'ait l'Église, ce sont les mauvais prêtres, et le montre sans beaucoup de peine. » ⁽²³⁾

Quelques mois plus tard, il exprime de lui-même, devant ses

missionnaires, une opinion toute pareille : l'Église est « ruinée en beaucoup de lieux par la mauvaise vie des prêtres ; car ce sont eux qui la perdent et qui la ruinent ; et il n'est que trop vrai que la dépravation de l'état ecclésiastique est la cause principale de la ruine de l'Église de Dieu. »

Ce jugement s'appuie sur l'avis concerté de sept évêques, qui tenaient, quelques jours auparavant, une réunion à laquelle participait le Supérieur de la Mission. Ces prélats, « faisant réflexion sur les désordres qui se voient dans l'Église, disaient hautement que c'étaient les ecclésiastiques qui en étaient la principale cause. »⁽²⁴⁾

Un évêque précise le degré alarmant de désaffection auquel sont parvenus ses diocésains par la faute du clergé : « ... Il y a la plus grande ignorance du monde parmi le pauvre peuple... Je puis dire en vérité que la plupart de ceux qui sont catholiques, ne le sont que de nom, et seulement à cause que leurs pères l'étaient, et non pas pour savoir ce que c'est que d'être catholiques... Nous ne pouvons mettre aucun ordre dans le diocèse, que ceux à qui cet ordre ne plaît pas ne témoignent être aussi contents d'aller au prêche comme à la messe... »⁽²⁵⁾

Tous ces témoignages concordants qui lui parviennent de ses missionnaires et des évêques, joints à ses propres observations, entretiennent le zèle de Vincent de Paul à réformer le clergé. Il aperçoit, de manière évidente, « la nécessité que l'Église a de bons prêtres, qui réparent tant d'ignorance et tant de vices dont la terre est couverte, et qui ôtent cette pauvre Église de ce pitoyable état pour lequel les bonnes âmes doivent pleurer des larmes de sang... »⁽²⁶⁾

En 1644, alors que Vincent développe sa réforme, il ne signale que quatre séminaires anciens « dans le royaume, à Bordeaux, à Reims, à Rouen et ci-devant un à Agen. Ni l'un ni l'autre de ces diocèses en reçoivent aucun bon effet. »

Conformément aux ordonnances du concile de Trente, qui avait décidé, au siècle précédent, l'institution des séminaires, les quatre établissements en question s'étaient proposé d'accueillir, à partir d'une douzaine d'années, les enfants qui se destinaient à la prêtrise. Au témoignage du Supérieur de la Mission, leurs méthodes avaient échoué, « les uns se retirant avant le temps, les autres n'ayant pas l'inclination à l'état ecclésiastique, les autres se retirant dans les communautés, et d'autres fuyant les lieux auxquels ils sont liés d'obligation par leur élèvement et aimant mieux brusquer fortune ailleurs. »⁽²⁷⁾

Ce n'était donc pas des séminaires préexistants que pouvait venir la rénovation du clergé en France.

À Paris, il était loisible aux candidats au sacerdoce et aux prêtres d'acquérir à la Sorbonne des connaissances théologiques. Le même

avantage d'ailleurs était assuré par les universités de province. Saint Vincent le savait bien, puisqu'il avait suivi les cours de théologie de l'Université de Toulouse. ⁽²⁸⁾

Dans la capitale étudiaient des clercs du diocèse, des diocèses circonvoisins et de régions du royaume plus éloignées. ⁽²⁹⁾ Après l'institution des exercices des ordinands, monsieur Vincent rendait hommage à la compétence des retraits qu'il groupait à Saint-Lazare ou aux Bons-Enfants. « ... Ils sont plus savants que nous, disait-il aux missionnaires : plusieurs sont bacheliers et quelques-uns licenciés en théologie, d'autres docteurs en droit, et il y en a peu qui ne sachent la philosophie et une partie de la théologie... » ⁽³⁰⁾

C'était pourquoi, précisément, la Sorbonne s'était insurgée contre les exercices des ordinands. On y avait « fait rumeur contre l'ordre établi ». ⁽³¹⁾ Elle n'admettait pas que ses étudiants fussent obligés d'aller passer une dizaine de jours chez les prêtres de la Mission avant d'être ordonnés.

Or l'archevêque demandait à saint Vincent de leur communiquer, non pas un supplément de formation intellectuelle, mais l'esprit de leur vocation et les vertus de leur état. C'est qu'en effet ils ne les recevaient pas ailleurs à son gré.

« Presque rien de ce qu'on peut leur dire ici ne leur est nouveau, expliquait Vincent à ses prêtres ; ils l'ont déjà lu ou ouï ; ils disent eux-mêmes que ce n'est pas cela qui les touche, mais bien les vertus qu'ils voient pratiquer ici. Tenons-nous bas, Messieurs, en la vue d'un emploi tant honorable, comme est celui d'aider à faire de bons prêtres... » ⁽³²⁾

Outre ce défaut général de formation cléricale, les clercs de la capitale présentaient des cas de totale ignorance théologique, malgré les facilités dont ils disposaient pour s'instruire. A la connaissance de monsieur Vincent, ces cas n'étaient pas nombreux, mais ils existaient. ⁽³³⁾

Évidemment, la proportion était de l'ordre inverse dans les diocèses où les évêques se plaignaient vivement de l'ignorance de leurs clergés. La formation religieuse et la formation intellectuelle de ces clergés diocésains faisaient défaut en même temps.

Cependant des possibilités d'acquérir des éléments d'instruction chrétienne s'offraient un peu partout, même aux clercs qui ne fréquentaient pas les Universités. Saint Vincent avait étudié au couvent des Cordeliers de Dax avant d'aller à Toulouse. En le quittant, il avait accédé aux ordres mineurs.

Comme les couvents répartis à travers la France, les collèges des Jésuites pouvaient être fréquentés par les futurs prêtres. En 1631, alors que Louise de Marillac espère encore que son fils sera prêtre, elle reçoit de Vincent le conseil de le mettre « aux Jésuites, pension-

naire... avec sa soutane... » ⁽³⁴⁾, qu'il avait prise au séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet, fondé par monsieur Bourdoise.

On souhaite qu'il soit « pensionnaire, afin qu'il étudie ». Les Jésuites formaient d'excellents humanistes. Leurs collègues se réjouissaient de leur vaste clientèle laïque. Cependant, ils faisaient également bon accueil aux clercs.

A Paris, ils leur assuraient un enseignement théologique à la valeur duquel Vincent rendait hommage. Il en assimilait les cours dictés à ceux de la Sorbonne. ⁽³⁵⁾

A Gênes, où il entreprit, comme en France, la réforme du clergé, il conseillait à son séminaire de s'inspirer de l'exemple des Jésuites de la ville : « Puisque les Pères Jésuites n'enseignent point la scholastique, et qu'il y a apparence que vous aurez peu d'écoliers capables de l'apprendre, je suis d'avis que l'on diffère cette leçon-là. » ⁽³⁶⁾

Les candidats à la prêtrise trouvaient donc sur place, sans quitter leurs diocèses, des possibilités d'étude ; mais elles ne réussissaient pas suffisamment à les attirer.

En 1617, Vincent de Paul s'inquiétait de la totale ignorance de curés picards, sur les terres de la famille de Gondi. Or à la même date Amiens avait un important collège de Jésuites. Évidemment, l'influence de ses maîtres ne pénétrait pas jusqu'au clergé que monsieur Vincent entreprenait de suppléer, de paroisse en paroisse. ⁽³⁷⁾

Les études s'accompagnaient de dépenses capables de provoquer des hésitations. Louise de Marillac est prévenue que chez les Jésuites son fils lui coûtera « deux cents livres » par an. Mais il faut que son esprit de sacrifice passe outre. Le père de Vincent fait effort pour réunir les soixante livres de la pension de l'écolier de Dax. Au départ de l'étudiant pour Toulouse, il vend une paire de bœufs. Mais il espère que, grâce à ses aptitudes exceptionnelles, le futur prêtre sera mis en mesure, un jour, de récompenser toute sa famille.

La vertu de Louise de Marillac et les fermes espérances du père de saint Vincent n'étaient pas accessibles à tous les aspirants au sacerdoce, pour les aider à se résigner aux dépenses des études.

Il est vrai qu'ils pouvaient essayer de s'instruire à moins de frais ; mais la vie des étudiants sans avoir n'était pas encourageante, à en juger par le cas d'Adrien Bourdoise. Il était « si pauvre, raconte monsieur Vincent, qu'il n'avait pu faire ses études que par le secours des écoliers, qui lui donnaient quelques morceaux de pain ; et même quand on en jetait à quelque chien, la faim l'obligeait de courir devant pour le prendre. »

Bourdoise avait gardé le souvenir des difficultés et des lacunes de son éducation. Il a cherché des remèdes. Il « a été le premier à qui Dieu a inspiré de faire un séminaire pour y apprendre toutes les rubriques... Avant lui... un homme après sa théologie, après sa

philosophie, après de moindres études, après un peu de latin, s'en allait dans une cure et y administrait les sacrements à sa mode... » (38)

La tentative de Saint-Nicolas-du-Chardonnet resta localisée. A travers le pays, la nécessité de donner partout des curés aux paroisses continuait de faire accepter, sans garantie suffisante, les candidats qui se présentaient. Toujours confiants en ce trop facile accueil, ils ne s'amélioraient pas.

Les « exercices des ordinands » cherchèrent précisément à empêcher les évêques d'être aussi souvent trompés, dans le choix des prêtres. C'était un premier essai de la part du fondateur de la Mission pour améliorer la qualité des curés, dont le concours était indispensable à son travail d'évangélisation.

Ces exercices commencèrent à Beauvais, en 1628, grâce à la communauté de vues qui s'était établie entre l'évêque de la ville, Augustin Potier, et monsieur Vincent. (39)

Trois ans plus tard, Paris suivait l'exemple de Beauvais. Une lettre de saint Vincent, écrite en 1633, expose le programme qui était suivi, dans la capitale, durant les exercices et permet de discerner les buts essentiels qu'ils poursuivaient.

L'archevêque, précise-t-il, a ordonné que ceux de son diocèse qui voudront être promus aux ordres « se retireront, dix jours avant chaque ordre, chez les prêtres de la Mission, pour y faire une retraite spirituelle, s'exercer à la méditation, si nécessaire aux ecclésiastiques, faire une confession générale de toute leur vie passée, faire une répétition de la théologie morale et particulièrement de celle qui regarde l'usage des sacrements, apprendra à bien faire les cérémonies de toutes les fonctions des ordres, et enfin s'instruire de toutes les autres choses nécessaires aux ecclésiastiques... » (40)

Au cours de ces exercices, les missionnaires se faisaient volontiers aider par des docteurs de Sorbonne pour les entretiens théologiques, malgré la grande simplicité partout imposée par la brièveté du temps et par la volonté de monsieur Vincent. Ces docteurs étaient deux à Beauvais, en 1628, aux côtés du Supérieur de la Mission. A Saint-Lazare, en 1658, on en trouve encore deux. (41)

Les exercices de Paris prirent vite des développements qui n'intéressaient plus seulement le diocèse. En 1639, une note de Vincent est ainsi conçue : « Monseigneur de Beauvais, qui sait l'importance de l'exercice des ordinands, a prié nos seigneurs les évêques circonvoisins qui donneront les ordres, de renvoyer à Paris ceux des autres évêchés qui y ont étudié, afin qu'ils profitent ici des exercices... » (42)

L'année suivante, une autre lettre du Supérieur général donne ce nouveau renseignement : « ... Nous sommes à présent chargés de tous ceux du royaume qui prennent les ordres en cette ville... » (43)

D'abord limités à la préparation des ordres majeurs, les exercices

des ordinands englobèrent plus tard les quatre ordres mineurs. Une lettre de saint Vincent, datée de 1647, commente la décision que l'archevêque de Paris vient de prendre dans ce sens pour le clergé de son diocèse. Elle souligne en même temps la charge nouvelle qui, de ce fait, va peser sur Saint-Lazare. ⁽⁴⁴⁾

La charge des ordinands était lourde en effet pour la Mission. A chacune des ordinations, « cinq fois l'an » précise une lettre de 1658, les ordinands « sont au nombre de quatre-vingts ou cent ». Pendant toute la durée de leur séjour, ils sont nourris gratuitement. ⁽⁴⁵⁾

Informés des difficultés où se trouvait placé monsieur Vincent, des bienfaiteurs venaient à son aide. C'est ainsi qu'en 1658, les revenus de l'abbaye de Saint-Pourçain étaient mis à la disposition de Saint-Lazare par la volonté de l'abbé Louis de Chandenier, avec le consentement de Rome et de l'évêque de Clermont-Ferrand. Ces ressources étaient offertes pour subvenir à l'entretien des ordinands durant leur séjour à la Maison-mère. ⁽⁴⁶⁾

De Paris la pratique des exercices des ordinands se répandait à travers la France. En l'espace d'une dizaine d'années des témoignages de leur succès parviennent de tous côtés à leur instigateur.

En 1640, l'archevêque de Toulouse demande le concours de deux missionnaires pour les organiser chez lui. ⁽⁴⁷⁾ L'année suivante, l'évêque d'Alet tente un essai du même genre. ⁽⁴⁸⁾ Il est effrayé en effet par « l'extrême ignorance de ceux qui prétendent aux saints ordres. »

A Annecy, en 1642, un missionnaire a compté trente-neuf clercs groupés pour se préparer à la réception des ordres. ⁽⁴⁹⁾ L'évêque d'Angoulême dit sa profonde satisfaction et celle de son diocèse, en décembre 1643, à la suite des exercices d'ordinands pratiqués chez lui vers la même époque. ⁽⁵⁰⁾ Déjà, la même année, l'archevêque de Reims avait remercié saint Vincent de lui avoir envoyé ses missionnaires, pour préparer ses clercs aux ordinations. Le besoin de ces exercices se faisait vivement sentir. ⁽⁵¹⁾

De Noyon, dans le même temps, parviennent les assurances de la grande édification causée dans la ville par les missionnaires qui ont fait profiter de leur expérience les candidats aux ordres. ⁽⁵²⁾

En 1645, l'évêque de Saintes constate que les clercs, après les résistances du début, se pressent maintenant pour obtenir leur admission aux exercices. ⁽⁵³⁾

Alain de Solminihac décide, en 1647, qu'à Cahors on suivra désormais les exercices pour les quatre ordres mineurs, comme à Paris. ⁽⁵⁴⁾

A Richelieu, en 1651, les missionnaires qui sont sur place reçoivent les félicitations du Supérieur général, pour avoir réussi à réunir de nombreux ordinands sous leur direction. ⁽⁵⁵⁾

Vincent de Paul fait connaître à ses collaborateurs, pour les encou-

rager, les heureux résultats des exercices. « Tous ceux qui y ont passé, assure-t-il dès 1633, ou la plupart, mènent une vie telle que doit être celle des bons et parfaits ecclésiastiques. Il y en a même plusieurs... lesquels vivent aussi réglés chez eux que nous vivons chez nous, et sont autant et même plus intérieurs que plusieurs d'entre nous... Ils ont leur temps réglé, font oraison mentale, célèbrent la sainte messe, font les examens de conscience tous les jours comme nous. Ils s'appliquent à visiter les hôpitaux et les prisons, où ils catéchisent, prêchent, confessent, comme aussi dans les collèges... Entre plusieurs autres, il y en a douze ou quinze dans Paris qui vivent de la sorte... »⁽⁵⁶⁾

Hors de France, les prêtres de la Mission suivaient les mêmes méthodes et enregistraient les mêmes avantages. A Gênes, en 1645, la ferveur des exercitans est telle que plusieurs fondent en larmes ou expriment tout haut leur gratitude à Dieu. Il en est un qui prie Dieu, en partant, de lui « envoyer plutôt mille morts que de permettre qu'il vint jamais à l'offenser. » L'archevêque pleure « de joie et de satisfaction. »⁽⁵⁷⁾ L'émotion, qui se communique de l'un à l'autre, est aussi vive qu'au cours des missions prêchées à la même latitude.

A Rome, à partir de 1643, grâce aux largesses de la duchesse d'Aiguillon, les missionnaires étaient en mesure de recevoir les ordinands avec moins de soucis. A la fin de sa vie, saint Vincent eut la satisfaction de connaître l'obligation que le pape faisait aux clercs de sa ville de se préparer tous aux ordinations, sans aucune exemption, chez les prêtres de la Mission. A ce signe d'une approbation souveraine, des cardinaux se décidaient à se mêler aux auditeurs des entretiens, qui étaient faits pendant les exercices des ordinands.⁽⁵⁸⁾

En France et hors de France, les prêtres de la Mission, choisis pour diriger les exercices des ordinands, recevaient du Supérieur général des instructions appropriées à leur fonction. Elles s'inspiraient des principes, issus du « non-faire » vincentiste, qui déterminaient l'apparition de la « petite méthode » dans l'œuvre des missions.

« Que bienheureux êtes-vous, Messieurs, disait saint Vincent, de répandre, par votre dévotion, douceur, affabilité, modestie et humilité, l'esprit de Dieu dans ces âmes !... Que vous êtes heureux, vous qui leur donnez bon exemple... partout ! Oh ! qu'heureux serons-nous tous, si par notre silence, discrétion et charité nous répondons aux intentions pour lesquelles Dieu nous les envoie, usant d'une vigilance particulière à voir, à rechercher et à leur apporter sans délai tout ce qui les pourra contenter, et étant ingénieux à pourvoir à leurs besoins et à les servir ! »⁽⁵⁹⁾

Vincent de Paul veut établir, dans tout l'ensemble de la maison

qui reçoit les ordinands, une atmosphère générale de bon accueil qui agira sur eux sans interruption. Mais les conseils qu'il donne regardent aussi bien la manière de les conduire.

A aucun prix, il ne faut « agir avec eux, comme de maître à disciple, sans respect et humilité ». Ailleurs on use parfois de « plus d'autorité ». Mais la Mission ne doit pas traiter ses hôtes « dans cet esprit. » ⁽⁶⁰⁾

« Si... les ordinands... s'en vont édifiés de la maison, c'est parce qu'ils y ont remarqué une manière d'agir humble et simple, qui est une nouveauté pour eux, et un charme et un attrait pour tout le monde... » ⁽⁶¹⁾

Le missionnaire agira sur les ordinands par son exemple silencieux et par ses conseils discrets, plus que par voie d'autorité. Sa charité aimable et empressée, ordonnée et paisible, les pénétrera sans bruit de son incessante influence. Sa simplicité humble et douce les tiendra sous son « charme » et exercera sur eux son attrait. Il fera tout pour les conquérir, mais il s'interdira de les dominer : au jugement de monsieur Vincent, la réforme du clergé gagnera à ce choix.

Dès les premières années qui suivirent, à Paris, l'institution des exercices des ordinands, des ecclésiastiques qui en avaient apprécié la bienfaisance, éprouvèrent le besoin de se réunir chaque semaine, chez les prêtres de la Mission, pour en prolonger et en intensifier l'action parmi eux. Ce fut l'origine des célèbres conférences des mardis.

« Or, ces jours passés, raconte Vincent en juillet 1633, un d'entre eux, parlant de la manière de vie que menaient ceux qui avaient passé avec lui par les exercices des ordinands, proposa une pensée qu'il avait eue, de les lier ensemble par manière d'assemblée ou de compagnie ; ce qui a été fait avec une satisfaction particulière de tous les autres. Et la fin de cette assemblée est de vaquer à leur propre perfection, à moyenner que Dieu ne soit point offensé, mais qu'il soit connu et servi dans leurs familles, et à procurer sa gloire dans les personnes ecclésiastiques et parmi les pauvres ; et cela, sous la direction d'une personne de céans où ils doivent s'assembler tous les huit jours... » ⁽⁶²⁾

Une autre fois, dans un entretien aux missionnaires, saint Vincent revendique nettement pour la compagnie elle-même le mérite de cette institution nouvelle. C'est aux prêtres de la Mission, dit-il, « que Dieu s'est adressé pour introduire dans le monde, parmi les ecclésiastiques, cette manière de s'entretenir ainsi sur les vertus particulières. »

Il reconnaît qu'antérieurement il y avait « bien des académies, où l'on conférait de quelques points de doctrine, et, en quelques lieux, des cas de conscience. »

Il sait qu'un demi-siècle plus tôt « le cardinal de Sourdis introduisit dans son diocèse de Bordeaux cette manière de traiter de quelques points de la théologie morale, rassemblant les curés et les autres prêtres pour leur donner le moyen de s'en mieux instruire, et cela avec succès... »

Il n'ignore pas davantage que des « religieux sont dans cette sainte pratique, ainsi que des moines y étaient autrefois », de s'entraîner en commun par des entretiens qui portent sur les vertus.

Néanmoins l'originalité de la Compagnie, dans le nouvel effort qui est tenté par elle, lui paraît indéniable. C'est à elle « qu'il a plu à Dieu s'adresser en ce siècle pour... établir au dehors » l'usage des conférences sur les vertus, « non seulement comme un antidote propre pour les bons prêtres qui demeurent exposés pour le service des âmes à l'air corrompu du monde, mais aussi pour les aider à se perfectionner en leur profession. C'est donc à la congrégation de la Mission que Dieu a inspiré de s'exciter et de s'affectionner, en la manière que nous faisons, à l'exercice des vertus par les conférences. » ⁽⁶³⁾

Ces réunions prennent leur nom, dans la correspondance et les entretiens de saint Vincent, du jour auquel on les tient chaque semaine. ⁽⁶⁴⁾ « On y traite des motifs d'acquérir » les vertus qui conviennent aux prêtres, « de leur nature, de leurs actes particuliers, des moyens de les mettre en pratique, et enfin des obligations » de l'état ecclésiastique « tant envers Dieu qu'envers le prochain ». ⁽⁶⁵⁾

Une année, au temps de la Toussaint, alors que le cycle liturgique impose la lecture des Béatitudes, les conférences de chaque semaine leur sont consacrées jusqu'à épuisement. ⁽⁶⁶⁾

De même, on a l'habitude de s'entretenir, le moment venu, de la meilleure manière d'employer « saintement le temps du carême ». ⁽⁶⁷⁾

Les habitués des conférences se proposaient volontiers en exemple, à la mort d'un des leurs, les vertus qu'ils avaient observées chez le disparu. Ainsi procédèrent-ils à la mort de monsieur Olier, qu'ils s'honoraient de compter dans leur compagnie. ⁽⁶⁸⁾

Ils ne recherchaient pas seulement la méditation des plus hautes vertus. La tenue extérieure ne leur paraissait pas indigne de leur attention. Ils se convainquaient un jour de la nécessité de « ne point porter son manteau de façon facétieuse, et qui passe la modestie ecclésiastique ». ⁽⁶⁹⁾

Ils demandaient aussi à l'histoire de l'Église des leçons de sainteté. « On a fait ici, signale saint Vincent, quinze conférences pour voir d'où venait le misérable état de l'Église et des ecclésiastiques, si attachés aux biens et au désir d'en amasser ; on a remarqué que ça été depuis la division des biens ecclésiastiques, qui a donné à chacun sa part et portion ; car au commencement tout était en commun, et

on donnait à chacun selon sa nécessité seulement. Oh ! que l'Église florissait pour lors et que les ecclésiastiques étaient vertueux et parfaits ! » ⁽⁷⁰⁾

Monsieur Vincent se trouvait aux conférences le plus souvent possible. ⁽⁷¹⁾ Il s'efforçait de leur communiquer l'esprit qui animait ses entretiens aux missionnaires. Il y réussissait si bien que si d'aventure quelqu'un faisait mine de déroger à ces méthodes, on le priaît vite d'empêcher ces écarts. « La Compagnie des externes, observe-t-il, qui vient faire des conférences à Saint-Lazare, fait profession de traiter les matières fort simplement ; et dès que quelqu'un apporte plus de doctrine ou orne son langage, dès aussitôt l'on m'en fait des plaintes afin d'y remédier... » ⁽⁷²⁾

La « petite méthode » était assurée de prévaloir aux conférences des mardis, tout aussi bien qu'aux exercices des ordinands. D'un côté comme de l'autre il s'agissait de promouvoir une vie chrétienne et sacerdotale plus fervente, plutôt que d'accroître le savoir des auditeurs.

Cette préoccupation d'élever le plus possible le niveau moral et religieux des membres des conférences avait décidé Vincent de Paul à les unir en une compagnie, qui avait son règlement, valable non seulement aux heures des réunions mais à tout moment de la journée.

La compagnie admettra les ecclésiastiques promus aux ordres sacrés, à condition que l'enquête préalable sur leurs mœurs soit satisfaisante.

La confession hebdomadaire est ordonnée à tous. Les prêtres célèbrent la messe chaque jour, autant que possible. Les autres communient tous les dimanches et aux fêtes principales. Tout le monde fait annuellement une retraite spirituelle.

On s'oblige à se lever de bon matin, à commencer la journée par une oraison mentale d'une demi-heure au moins, à réciter les petites Heures du Bréviaire avant la messe.

Au cours de la matinée, il est prescrit de faire la lecture méditée d'un chapitre du Nouveau-Testament. En outre, une autre lecture spirituelle sera faite dans quelque livre approprié aux besoins de chacun.

Avant le dîner et avant le souper, un examen particulier porte sur un défaut capital ou sur la vertu la plus nécessaire. Tous les soirs, l'examen général relève les manquements de la journée ; lecture est faite des points de la méditation du lendemain.

Tous les membres de la compagnie « s'entr'aimeront, s'entre-visiteront, s'entre-consoleront les uns les autres dans leurs afflictions et maladies... »

A chaque décès, les survivants assisteront à l'enterrement du

défunt. Les prêtres célébreront trois messes pour lui. Les autres offriront une communion.

La compagnie, soucieuse de reproduire la vie de Jésus-Christ, imitera son amour pour les pauvres. Il lui est recommandé de prêter son concours aux missions qui se prêchent à la campagne.

Le Supérieur général de la Mission était son directeur à perpétuité. Il était secondé par un Préfet et deux assistants choisis par la compagnie. ⁽⁷³⁾

Monsieur Vincent pouvait sans peine se tenir au centre de cette association de prêtres parisiens, qui fréquentaient les conférences du mardi : il y était chez lui. Cette association s'astreint aux mêmes exercices spirituels, quotidiens ou périodiques, que les prêtres de la Mission. Comme eux, elle cherche à constituer une grande famille très unie, afin que soit soutenue la constance de ses membres. Elle se met à l'école de l'Évangile. Elle a pour les pauvres un amour de prédilection. La compagnie ne peut pas grouper ses membres sous un même toit. Elle est forcément disséminée dans tous les quartiers de la capitale. Mais partout elle pense, vit et agit selon les normes de la Mission.

Elle prolongeait ainsi dans les paroisses l'action des missionnaires. Au besoin, elle les suppléait. En 1658, la reine demanda à saint Vincent de faire prêcher une mission à Metz. Il objecta que sa compagnie se consacrait uniquement aux campagnes, mais il proposa et fit accepter le concours des membres des conférences des mardis. La mission, soigneusement préparée par Bossuet, alors archidiacre de la ville, eut un grand succès. ⁽⁷⁴⁾

En 1660, les ecclésiastiques des conférences donnent des missions à Châteaudun et à Dreux. Une autre leur est demandée, la même année, à Épinay, près de Saint-Denis. ⁽⁷⁵⁾

Leur influence réformatrice eut à sa disposition un autre moyen, très important. Dès 1636 le roi choisissait des évêques parmi eux. Une phrase laconique de Vincent en informe un correspondant : « L'assemblée de messieurs les ecclésiastiques de cette ville, écrit-il, continue toujours de mieux en mieux, si me semble. Voilà trois évêques qui viennent d'en être tirés : monsieur Godeau pour Grasse, monsieur Fouquet pour Bayonne, monsieur Pavillon pour Alet... » ⁽⁷⁶⁾ Bossuet lui-même gardait aux conférences des mardis, qu'il avait fréquentées, une durable reconnaissance, dont il aimait à renouveler l'expression à saint Vincent. ⁽⁷⁷⁾

Comme les exercices des ordinands, les conférences d'ecclésiastiques furent imitées hors de la capitale. En 1642, les ecclésiastiques de Pontoise qui en ont adopté l'usage, remercient Vincent de Paul de les avoir associés à la compagnie fondée à Paris. ⁽⁷⁸⁾ Vers la même époque les conférences fonctionnent également à Noyon. ⁽⁷⁹⁾

D'Angoulême, en 1644, parvient à Vincent cette offre très imagée de filiale gratitude : « ... Notre compagnie... vous supplie... de lui permettre qu'elle vous reconnaisse pour son grand-père, puisque c'est un de vos enfants de qui Dieu s'est servi pour la mettre au monde... »⁽⁸⁰⁾

En 1646, l'évêque d'Alet annonce que « ...Messieurs les prélats » de la province « ont pris résolution d'établir les conférences d'ecclésiastiques dans leur diocèse... »⁽⁸¹⁾ La même année, les conférences sont en projet à Saintes.⁽⁸²⁾

A la suite de la mission prêchée à Metz, en 1658, Bossuet communie au Supérieur de la Mission la nouvelle de l'institution d'une compagnie d'ecclésiastiques. Elle sera associée à celle qui a son siège à Saint-Lazare.⁽⁸³⁾ Quelques mois plus tard, le Supérieur de Marseille est prié de rétablir les conférences, afin qu'elles contribuent à l'élévation morale du clergé marseillais.⁽⁸⁴⁾

En Italie, des démarches sont faites, en 1647, pour que les conférences s'établissent au diocèse de Gênes.⁽⁸⁵⁾

Suivant l'exemple donné par Paris, ces conférences se proposent partout d'aider au perfectionnement religieux de leurs adhérents. Cependant d'autres préoccupations se font jour aussi. En 1639, il est question d'établir des conférences à Muret. Or l'intention de l'archevêque de Toulouse serait d'y amorcer quelque étude théologique. Vincent propose qu'on y traite des censures, selon un usage déjà introduit en Dauphiné par un prêtre de la Mission.⁽⁸⁶⁾

En fait, la bulle d'érection de la Mission, obtenue en 1632, qualifiait les missionnaires pour grouper les ecclésiastiques par régions, afin qu'une fois par mois ils s'entretinssent de théologie morale, notamment des cas de conscience.⁽⁸⁷⁾ Il est évident néanmoins que le courant, né à Paris en 1633, portait plutôt tous ceux qui étaient dans les ordres vers la recherche en commun de la sanctification personnelle.

Le règlement adopté par la compagnie sortie de ce mouvement donnait un caractère durable à ces intentions initiales. C'est bien « de quelque vertu propre aux ecclésiastiques » qu'il prescrit de traiter dans les réunions hebdomadaires de Saint-Lazare, afin qu'il soit possible aux membres de la compagnie de « se conserver dans les dispositions qu'il a plu à Dieu leur donner, pendant les exercices spirituels qu'ils ont faits » pour se préparer aux « saints ordres ». ⁽⁸⁸⁾

Malgré leurs assemblées des mardis, et malgré le règlement qui soutenait leur bon vouloir, les ecclésiastiques des conférences risquaient fort de connaître des déperditions spirituelles, dans leurs contacts quotidiens avec des hommes dont les préoccupations étaient différentes des leurs. Or Saint Vincent ne se contentait même pas de leur ferme stabilité. Il voulait obtenir d'eux une active et coura-

geuse progression. Des retraites annuelles devaient les aider à la réaliser.

Les retraitsants ont le devoir de se mettre à la disposition de Dieu, « afin qu'il lui plaise les renouveler intérieurement et les faire mourir à leur propre esprit, et leur donner le sien... Une retraite bien faite est un entier renouvellement : celui qui l'a faite comme il faut passe dans un autre état ; il n'est plus ce qu'il était ; il devient un autre homme... » ⁽⁸⁹⁾

La méthode à suivre pour atteindre à cet « entier renouvellement » est clairement indiquée. « Par ce mot de retraite spirituelle ou d'exercices spirituels, il faut entendre un dégagement de toutes affaires et occupations temporelles pour s'appliquer sérieusement à bien connaître son intérieur, à bien examiner l'état de sa conscience, à méditer, contempler, prier et préparer ainsi son âme pour se purifier de tous ses péchés et de toutes ses mauvaises affections et habitudes, pour se remplir du désir des vertus, pour chercher et connaître la volonté de Dieu, et, l'ayant connue, s'y soumettre, s'y conformer, s'y unir, et ainsi tendre, avancer et enfin arriver à sa propre perfection. » ⁽⁹⁰⁾

Toutes affaires cessantes, le retraitsant s'efforce de connaître ses défauts et ses fautes, afin de se tenir prêt à y remédier. Il concentre son attention sur les vertus opposées, pour se placer sous la puissance de leur attrait. La volonté de Dieu, humblement invoquée, se révèle et agit à travers cet attrait. L'homme tâche de répondre à son appel et de s'unir à elle, en renonçant aux impulsions contraires de sa volonté propre. Il est sur le chemin de la perfection dès lors qu'il tend à n'avoir avec Dieu qu'un même « vouloir et non-vouloir ».

Monsieur Vincent reçoit, aux retraites de Saint-Lazare, laïques et ecclésiastiques. A ce large accueil la réforme du clergé gagne encore, car il n'est pas rare que des laïques mettent à profit leur recueillement pour étudier un secret appel aux ordres.

Il en est, dit Vincent, qui « viennent céans faire leur retraite pour connaître la volonté de Dieu, dans le mouvement qu'ils ont eu de quitter le monde ; et j'en recommande un à vos prières, qui..., en sortant d'ici s'en va aux Capucins prendre l'habit. Il y a quelques communautés qui nous adressent plusieurs de ceux qui veulent entrer chez elles, et les envoient pour faire les exercices céans, afin de mieux éprouver leur vocation... ; d'autres viennent de dix, de vingt et de cinquante lieues loin exprès... pour se déterminer à un choix de vie dans le monde et pour prendre les moyens de s'y sauver. » ⁽⁹¹⁾

Quantité d'ecclésiastiques affluent chez les missionnaires « de tous côtés, pour se redresser en leur profession et s'avancer en la vie spirituelle ». ⁽⁹²⁾ Saint Vincent note au passage, pour les citer aux mis-

sionnaires, des traits caractéristiques de cet empressement. « Nous avons, dit-il, un prêtre ces jours passés lequel, étant venu de fort loin pour faire céans sa retraite, me dit d'abord : « Monsieur, je viens à vous, et si vous ne me recevez pas, je suis perdu. » Et lorsqu'il s'en alla, il paraissait tellement touché de l'esprit de Dieu que j'en fus extraordinairement étonné. Trois autres sont partis du fond de la Champagne, s'étant encouragés réciproquement pour venir faire leur retraite à Saint-Lazare... » ⁽⁹³⁾

Les retraites duraient « sept ou huit jours ». ⁽⁹⁴⁾ Les retraits « viennent tous sans se mettre en peine d'apporter de l'argent, sachant qu'ils seront bien reçus sans cela... » Pour ceux qui sont sans ressources, c'est « une grande consolation... de savoir qu'il y a un lieu à Paris toujours prêt à les recevoir par charité, lorsqu'ils s'y présenteront avec un véritable dessein de se mettre bien avec Dieu. » ⁽⁹⁵⁾

D'autres facilités étaient offertes aux prêtres des paroisses, afin qu'il leur fût possible d'assister aux retraites. Des instructions envoyées au Supérieur de la maison de Montmirail en indiquent la nature : « ... Béni soit Dieu, Monsieur, de ce que vous me dites de ces messieurs les curés qui veulent faire leur retraite chez vous !... Recevez-les et envoyez pendant ce temps-là quelqu'un à leur place, qui y fasse la mission, ou revoie le peuple qui voudra se réconcilier, si la mission s'est faite dans sa paroisse ; ou pour le moins vous y enverrez les dimanches et fêtes, et ces messieurs pourront prier les curés plus proches d'assister leurs paroissiens aux extrêmes besoins pendant son absence... » ⁽⁹⁶⁾

Les maisons de la Mission, établies en province, n'étaient pas seules à propager, hors de Paris, le mouvement des retraites qui se développait à Saint-Lazare. Des évêques, amis des missionnaires, l'appuyaient de tout leur pouvoir.

Nicolas Pavillon rend compte à saint Vincent de ses tentatives à Alet et dans les régions voisines. « ... Nous continuons, écrit-il en 1644, nos assemblées d'ecclésiastiques du diocèse et des circonvoisins qui le demandent. J'en tiens une présentement d'environ trente prêtres, qui font les exercices spirituels à l'évêché pendant une quinzaine de jours... » ⁽⁹⁷⁾

Des retraites de sept ou huit jours à des séjours plus longs dans les séminaires, fondés par la Mission, le passage pouvait s'opérer insensiblement. Évidemment, avec le changement de durée le programme et le but se modifiaient.

« Il se présente quelquefois » à Saint-Lazare « des ecclésiastiques, « qui demandent à passer quelque temps » parmi les prêtres de la Mission, « pour se former aux fonctions de leur état ». Comme ce ne sont pas des retraits ordinaires, on les adresse « au séminaire des Bons-Enfants où ils sont reçus à pension et instruits de toutes

les choses convenables, autant de temps qu'il leur plaît. » ⁽⁹⁸⁾

Ainsi se comportait Vincent de Paul en 1659, à la veille de sa mort. Cette conduite procédait de conceptions auxquelles il fut attaché toute sa vie. Il était porté à considérer que les séminaires étaient surtout faits pour les prêtres et les clercs déjà dans les ordres.

Il expose clairement son programme en 1641 : « Nosseigneurs les prélats, dit-il, semblent désirer tous d'avoir des séminaires de prêtres, de jeunes hommes... Et cela me semble bien à l'égard des ecclésiastiques seulement. ...Et ainsi le Bon Dieu se servira de cette compagnie, à l'égard du peuple par les missions et à l'égard du clergé qui commence par les ordinations, à l'égard de ceux qui sont déjà prêtres en n'admettant personne dans les bénéfices ni dans les vicariats qui n'ait fait sa retraite et été instruit dans le séminaire, et à l'égard des bénéficiers par les exercices spirituels... » ⁽⁹⁹⁾

Les séminaires sont donc dans le prolongement des exercices des ordinands. Ils en complètent le travail succinct. Les retraites préparent l'œuvre spirituelle des séminaires ; elles la renouvellent ensuite à intervalles réguliers.

Vincent fixe approximativement les limites d'âge, inférieure et supérieure, entre lesquelles pourrait s'opérer le recrutement des séminaristes. A son sens, il convient de « les prendre âgés de vingt jusques à vingt-cinq ou trente ans ». ⁽¹⁰⁰⁾

Quant aux séminaires d'enfants, il n'en écarte pas l'idée, car il sait que le concile de Trente leur a été favorable. Il souligne toutefois les maigres résultats obtenus par eux. ⁽¹⁰¹⁾

En 1636, il avait admis de jeunes écoliers aux Bons-Enfants, dans la pensée de les préparer progressivement au sacerdoce. ⁽¹⁰²⁾ Mais, en 1644, après expérience faite, il continuait de penser qu'il ne fallait attendre de semblable tentative qu'un médiocre rendement. « Nous en avons, disait-il, dans notre séminaire des écoliers des Bons-Enfants, entre lesquels l'on n'en voit que trois ou quatre qui soient passables, ni qu'on espère qu'ils persévèrent, quelque soin qu'on y apporte. » ⁽¹⁰³⁾

En 1642, saint Vincent fonda aux Bons-Enfants un séminaire d'ecclésiastiques qui groupa, à ses débuts, douze clercs déjà dans les ordres ou sur le point d'y entrer. Richelieu accordait une aide pécuniaire de « mille écus ». ⁽¹⁰⁴⁾

En 1645, des séminaristes-prêtres viennent grossir les rangs des clercs antérieurement admis. Ils sont « environ vingt » du premier coup. « Ils célèbrent la sainte messe à Notre-Dame ». ⁽¹⁰⁵⁾

Leur nombre s'accrut rapidement. En 1646, « ... la compagnie a... environ soixante prêtres au séminaire des Bons-Enfants... ». ⁽¹⁰⁶⁾ En 1657, ce séminaire a « plus d'ecclésiastiques qu'il n'en peut loger ; il y en a bien soixante-cinq au dehors... » ⁽¹⁰⁷⁾

Cependant ils usaient de toute la place disponible aux Bons-Enfants. En effet, dès le moment où les premiers séminaristes-prêtres y étaient entrés, les écoliers s'étaient transportés à Saint-Lazare, où un bâtiment avait été aménagé à leur intention. ⁽¹⁰⁸⁾ Ainsi était né le Petit Saint-Lazare qui changea plus tard son nom en celui de Saint-Charles. ⁽¹⁰⁹⁾ En 1647, saint Vincent était heureux d'annoncer qu'il comptait « quarante petits séminaristes. » ⁽¹¹⁰⁾ Ces enfants faisaient leurs humanités.

En 1641, des séminaires, dirigés par les prêtres de la Mission, fonctionnent à Annecy, à Alet. Un autre est en projet à Saintes. ⁽¹¹¹⁾

En 1647, Vincent de Paul dresse un tableau de l'activité de ses missionnaires dans les séminaires de province : « Nous avons trente ecclésiastiques au séminaire de Cahors... Il y en a huit à Annecy..., autant au Mans, douze ou quinze à Saint-Méen. » ⁽¹¹²⁾

Au Mans, à Saint-Méen, en 1648, on s'occupe en outre « des jeunes enfants qui aspirent à l'état ecclésiastique ». La même année, il est question de commencer à Agen un séminaire pour ecclésiastiques et pour enfants. ⁽¹¹³⁾

En 1649, l'évêque de Cahors écrit au Supérieur de la Mission, après une assemblée d'évêques : « Il a été résolu d'établir des séminaires... Ceux qui ne le pourront enverront les ecclésiastiques de leur diocèse dans le plus prochain. Et pour ce qui est de la conduite, nous avons toujours entendu qu'elle fût donnée aux vôtres... » ⁽¹¹⁴⁾

Le séminaire de Marseille, qui était déjà en projet en 1647, est en pleine prospérité en 1657. A cette date il « se multiplie en grâce et en nombre ». ⁽¹¹⁵⁾ En 1656, le séminaire qui avait été fondé au diocèse de Montauban est transféré à Notre-Dame de Lorm. ⁽¹¹⁶⁾ Un peu plus tard, Alain de Solminihac est heureux de constater que son séminaire de Cahors est passé de trente à cinquante présences. ⁽¹¹⁷⁾ En 1659, Notre-Dame de Bétharram, sur les confins des Pyrénées, s'apprête à recevoir des prêtres de la Mission qui, parmi d'autres occupations, dirigeront un séminaire. ⁽¹¹⁸⁾ De l'autre extrémité de la France, Bossuet avise saint Vincent, en 1660, que sa compagnie est à la veille de se voir confier un séminaire à Metz. ⁽¹¹⁹⁾

A Rome, dès 1643, un séminaire des prêtres de la Mission commence par recevoir des sous-diacres et des diacres. ⁽¹²⁰⁾ En 1646, un séminaire est en activité à Gênes. Sa règle est celle du séminaire des Bons-Enfants. ⁽¹²¹⁾

L'œuvre des séminaires cherche à s'implanter progressivement en Pologne. Les premiers missionnaires, envoyés en 1651, s'apprennent d'abord à « élever de jeunes ecclésiastiques... à toutes... les choses qu'ils sont obligés de savoir et de faire... ». Ils espèrent en recevoir un précieux concours dans les missions des campagnes. ⁽¹²²⁾

En 1654, l'évêque de Posnanie est dans la disposition de mettre

sous la direction des prêtres de la Mission tous ses ordinands, sans nulle exemption, afin qu'ils se préparent à la réception des ordres. ⁽¹²³⁾

En 1659, Vincent de Paul se réjouit des desseins de la reine, qui veut assurer aux missionnaires de Varsovie des ressources régulières pour l'entretien d'un séminaire, où les « ecclésiastiques qui voudront prendre les ordres, ... ou qui auront besoin de retraite... pourront être reçus gratis à proportion du revenu... » ⁽¹²⁴⁾

Parallèlement avec le développement des séminaires diocésains, s'affermissait à Saint-Lazare le « séminaire interne » des prêtres de la Mission. Ainsi appelait-on leur noviciat, fondé en 1637. ⁽¹²⁵⁾ Il durait deux années, pendant lesquelles s'approfondissait la vie spirituelle de ses hôtes. Le séminaire interne n'était pas un temps d'étude. C'était seulement à sa sortie que commençait, aux Bons-Enfants, le travail théologique. ⁽¹²⁶⁾

Gênes, Richelieu, Rome, après Saint-Lazare, furent dotés de séminaires internes. ⁽¹²⁷⁾

Dans les séminaires diocésains, la durée du séjour devait être assez longue pour être pleinement profitable. Saint Vincent propose à l'évêque de Dax, en 1647, de la fixer à six mois. ⁽¹²⁸⁾ A Cahors, Alain de Solminihac décide d'abord qu'il faudra demeurer six mois au séminaire avant le sous-diaconat, et six mois avant la prêtrise. Toutefois, en 1650, il y avait déjà quelques années que la durée de la préparation au sous-diaconat avait été étendue, par l'évêque, à une année. Les évêques de la région adoptèrent le même usage. ⁽¹²⁹⁾

Vincent de Paul, qui était heureux d'accueillir gratuitement à Saint-Lazare les ordinands et les retraitants pour faciliter le relèvement du clergé, n'était pas en mesure de montrer la même générosité aux ecclésiastiques des séminaires.

Aux Bons-Enfants, il demandait deux cents cinquante livres de pension. Cependant, la dépense de l'établissement était triple des recettes qui lui provenaient des séminaristes. C'est que nulle part dans Paris il n'y avait de « pensionnaires ... mieux traités... ». ⁽¹³⁰⁾

Les ecclésiastiques ne pouvaient pas alléguer la trop grande austerité du régime, pour s'arrêter sur le seuil de la maison. Les séminaristes-prêtres qui le franchirent les premiers, en 1645, réussissaient à payer leur nourriture avec les honoraires des messes qu'ils célébraient à Notre-Dame. ⁽¹³¹⁾

En province, le prix de la pension était moins élevé. Il était de cinquante écus au Mans. A Cahors, il ne dépassait pas « cent livres ou quarante écus par an ». ⁽¹³²⁾

Aux directeurs de séminaire, qui sont responsables de la formation de leurs pensionnaires, est demandée d'abord une grande piété. « ... Une des choses plus requises dans les séminaires, selon que l'expérience fait voir, c'est d'avoir des personnes intérieures et de

grande piété pour inspirer cet esprit dans les séminaristes ; car personne ne donne ce qu'il n'a pas... » ⁽¹³³⁾

La formation cléricale doit être tout entière orientée vers la perfection chrétienne. Il faut avant tout porter les séminaristes « à la vie intérieure. Ils ne manqueront pas de science s'ils ont de la vertu, ni de vertu, s'ils s'adonnent à l'oraison, laquelle étant bien exactement faite, elles les introduira infailliblement en la pratique de la mortification, le détachement des biens, l'amour de l'obéissance, le zèle des âmes et le reste de leurs obligations... »

« ... Le véritable esprit de leur condition ... consiste particulièrement en la vie intérieure et en la pratique de l'oraison et des vertus... Le principal est de les former à la solide piété et dévotion... » ⁽¹³⁴⁾

Vincent de Paul constate autour de lui un relâchement alarmant du clergé. C'est à le corriger que doivent tendre les séminaires, comme les exercices des ordinands dont ils sont issus. Les prêtres qu'ils forment sont appelés à promouvoir la vie chrétienne dans les paroisses, en plein accord avec les missionnaires qui vont évangéliser les campagnes. Les idées de la Mission sur les méthodes des séminaires procèdent de ces points de vue fondamentaux, qui sont accordés avec les réalités qu'elle observe et sur lesquelles elle veut agir.

Une vie profondément religieuse est donc inculquée aux clercs. Elle les sanctifie personnellement, et, plus tard, leur action sanctifiante y puisera son efficacité. Cette vie ne leur est pas confiée comme un dépôt strictement personnel. En conséquence, dès le séminaire, elle est mise en contact avec les réalités qu'elle devra modifier. Mieux que les conseils théoriques, cette éducation pratique initiera les séminaristes à leur ministère futur.

Saint Vincent refusait de joindre des cures aux maisons des missionnaires, car ils étaient faits pour « aller de village en village. » ⁽¹³⁵⁾ Mais sa disposition initiale sut s'assouplir quand naquirent les séminaires. L'union d'une cure au séminaire lui parut dès lors profitable à la formation concrète des ecclésiastiques.

« ... Nous avons fait difficulté, disait-il, de nous charger des cures... ; mais l'expérience nous a fait connaître que là où il y a un séminaire, il est bon que nous y ayons une paroisse, pour y exercer les séminaristes qui apprennent mieux les fonctions curiales par la pratique que par la théorie... » ⁽¹³⁶⁾

Ce caractère pratique de la formation cléricale était susceptible d'être assuré non seulement dans une paroisse déterminée, mais dans les missions, car les séminaristes pouvaient y être emmenés. Les séminaires ne sont pas isolés de la vie générale de la Mission, dont le souci majeur continue d'être partout l'évangélisation des campagnes. Ils sont d'abord des maisons de la Mission ; cette marque essentielle est antérieure à leur destination particulière. Saint Vin-

cent exige toujours qu'à côté des missionnaires chargés de conduire les séminaristes, d'autres s'installent, dans la même fondation, pour organiser des missions. « ... Notre principal, explique-t-il, est l'instruction du peuple de la campagne ; et le service que nous rendons à l'état ecclésiastique n'en est que l'accessoire... Nous tâchons... de contribuer à faire de bons ecclésiastiques par les exercices des ordinandés et les séminaires non pour abandonner les missions, mais pour conserver les fruits qui se font par elles ... ». Une seule exception avait été consentie en faveur de Cahors, où les prêtres de la Mission dirigeaient le séminaire sans participer aux missions, que l'évêque réservait aux chanoines réguliers de Chancelade. ⁽¹³⁷⁾

Dans les séminaires, en raison du caractère pratique de la formation, l'enseignement lui-même se soucie plutôt des nécessités paroissiales que de pures recherches doctrinales. Monsieur Vincent ne voudrait plus rencontrer de curés qui ne sachent pas les paroles de l'absolution, ou qui donnent dans les cérémonies le spectacle d'un bariolage indécent. Il faut que « les pauvres gens des campagnes » connaissent les « vérités nécessaires à salut » et la conduite morale à tenir pour plaire à Dieu. Mais pour répondre à ces besoins « une médiocre science » suffit. ⁽¹³⁸⁾

Seulement, il faut qu'elle soit indéracinable, pour que les scandales anciens ne reparaisent jamais. Le maître ne dictera pas de cours. Il s'en tiendra à l'explication d'un manuel. La « meilleure méthode » à suivre pour cette explication aux séminaristes « est de prendre un casuiste, leur expliquer un chapitre ou deux à la fois, par cœur, et leur faire rapporter à chacun d'eux, par cœur, l'autre leçon ; ce qui étant fait plusieurs fois, la chose s'inculque et demeure à jamais ; et l'on explique les difficultés qui se proposent... ». Les manuels qui veulent plaire à Vincent, doivent tâcher d'être simples, clairs et bien ordonnés, plutôt que chargés de considérations savantes. ⁽¹³⁹⁾

La théologie scolastique est invitée à céder le pas à la théologie morale, pour des considérations pratiques. Vincent estime en effet qu'elle est « peu ou point utile. » Du reste les missionnaires peuvent en suivre l'enseignement « à Navarre ou en Sorbonne », à leur sortie des Bons-Enfants. En tout cas, en 1660, le temps qui lui était accordé en cette maison, pour les séminaristes de toute catégorie, lui est retiré pour être reporté en supplément sur la morale et « la pratique des fonctions ». ⁽¹⁴⁰⁾

A la même époque, peu de temps avant de mourir, Vincent de Paul arrête posément son regard sur les méthodes mises en pratique dans les séminaires parisiens, qui doivent leur origine à d'autres fondateurs. Les avis motivés qu'il exprime en termes très nets, au cours de cette suprême confrontation, éclairent d'une lumière nou-

velle le sens de la formation, « utile » et « pratique », qu'il veut pour les séminaristes de ses maisons.

« Voilà en Paris, dit-il, quatre maisons qui font la même chose : l'Oratoire, Saint-Sulpice, Saint-Nicolas-du-Chardonnet et la gueuserie aux Bons-Enfants. »

Comme il n'est question que de la région parisienne, il n'est point fait mention de saint Jean Eudes, dont la congrégation, fondée en 1643, poursuivait en province, dans les séminaires et les missions, une œuvre analogue à celle des prêtres de la Mission. ⁽¹⁴¹⁾

L'Oratoire, établi en France, en 1611, par le cardinal de Bérulle, s'était vite partagé entre la réforme du clergé, et la fondation de collèges où son succès s'était affirmé. Saint Vincent ne discute pas sa ligne de conduite auprès des séminaristes qui lui confiaient leur formation.

Il concentre donc son attention sur Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et sur Saint-Sulpice où les disciples de monsieur Olier continuaient l'œuvre que leur fondateur avait commencée à Vaugirard, en 1642, et transférée à Saint-Sulpice la même année. ⁽¹⁴²⁾

« Ceux de Saint-Sulpice, explique le Supérieur de la Mission, tendent et font tout viser à déterrer les esprits, les dégager des affections de la terre, les porter aux grandes lumières, sentiments relevés ; et nous voyons que tous ceux qui y ont passé tiennent beaucoup de cela... »

« Ceux de Saint-Nicolas n'élèvent pas tant, mais tendent au travail de la vigne, à faire des hommes laborieux dans les fonctions ecclésiastiques, et pour cela tiennent : 1^o toujours dans la pratique ; 2^o toujours bas, balayer, laver les cuillers, écurer, etc. ; bas ; et ils en ont le moyen, pour ce que la plupart y sont gratis, et ainsi autant qu'ils font bien. »

Modestement monsieur Vincent s'efface pour laisser la première place au séminaire fondé par Adrien Bourdoise. Il demande aux prêtres de la Mission de s'inspirer des méthodes qui sont pratiquées dans cette maison, « la plus utile », à son sens. Or ses maîtres « ne firent jamais de scholastique, mais seulement morale et conférence de pratique... ». Leur exemple est à suivre. ⁽¹⁴³⁾

Vincent de Paul, avant tout soucieux de prédication populaire, n'était pas porté à stimuler la curiosité de l'esprit dans ses séminaires. Mais en outre il était d'avis qu'elle fait courir de grands dangers à l'humilité chrétienne. Il voulait donc que cette curiosité fût éteinte.

« ... Comme naturellement, disait-il aux missionnaires, nous désirons savoir quelque chose de nouveau, si nous n'éteignons ce désir et cette curiosité, il n'y aura pas une feuille de lecture qui ne puisse servir à la vanité ; et commençant par l'esprit, nous finissons

par la chair ; désirant de paraître, nous repaissant de fumée, voulant l'emporter par-dessus les autres, être estimés subtils, de bon sens, de bon jugement ; et voilà où cela va ! O mes frères, prenons bien garde que cet esprit ne se glisse dans la compagnie ! Ce fut par là que le malin esprit descendit en enfer. » ⁽¹⁴⁴⁾

Puisque tels sont les dangers de la curiosité de l'esprit, il est indispensable de prendre les « moyens d'étudier comme il faut ». Ces moyens sont indiqués aux prêtres de la Mission, pour leur usage personnel et celui des séminaristes.

En premier lieu, leur est-il dit, nous devons « étudier sobrement, voulant seulement savoir les choses qui nous conviennent selon notre condition ».

D'autre part, l'étude une fois commencée, l'humilité la réglera. Il ne faut « pas désirer que l'on sache, ni que l'on dise que nous sommes savants ». Il ne faut pas « vouloir... emporter le dessus » quand notre compétence est discutée. Au contraire nous nous tiendrons prêts à « céder à tout le monde ». Évidemment cette pratique de l'humilité n'est pas aisée : « il est difficile de rencontrer un homme bien savant et bien humble ».

Saint Vincent revient volontiers sur les remèdes à la curiosité. Il recommande à de jeunes étudiants ecclésiastiques de « lire des livres bons et utiles », dont leur piété tirera avantage aussi bien que leur science. Qu'ils s'abstiennent « de la lecture de ceux qui ne servent qu'à contenter la curiosité, car la curiosité est la peste de la vie spirituelle... » ⁽¹⁴⁵⁾

Si ces abstentions sont pratiquées, si la curiosité est soigneusement « éteinte », la science ecclésiastique, acquise dans la sobriété et l'humilité de l'esprit, aura pour les prêtres et les clercs d'excellents effets. Grâce à elle, les étudiants en philosophie et en théologie progresseront, d'un même mouvement, dans la connaissance et dans l'amour de Dieu. Cette progression en Dieu de l'esprit et du cœur est ainsi offerte à leurs attentions : « ... Si, à chaque fois que nous éclairons notre entendement, nous tâchons aussi d'échauffer notre volonté, assurons-nous que l'étude nous servira de moyen pour aller à Dieu. » D'une étude ainsi menée, l'amour du prochain, étroitement lié à l'amour de Dieu, profitera à son tour : « Tenons pour une maxime indubitable qu'à proportion que nous travaillerons à la perfection de notre intérieur, nous nous rendrons plus capables de produire du fruit envers le prochain. » ⁽¹⁴⁶⁾

Ces aperçus sont successivement repris à l'adresse des philosophes et à l'adresse des théologiens. Aux premiers sont faites ces recommandations : « ... Que la philosophie que vous allez apprendre vous serve à aimer et servir davantage le bon Dieu, à vous élever à lui par amour... en sorte que ce que vous apprendrez serve non pas à

vous enfler le cœur mais à mieux servir Dieu et son Église. La philosophie sert beaucoup à une personne, lorsqu'on s'en sert comme il faut... Quand on fait autrement, elle ne sert qu'à perdre les personnes et à leur enfler le cœur. » ⁽¹⁴⁷⁾

Aux théologiens, pour plus d'efficacité, est proposé l'exemple du cardinal de Bérulle. Accueilli chez lui à son arrivée à Paris, introduit par lui dans la famille de Gondi, Vincent de Paul avait eu largement le temps de l'observer et de recueillir ses avis. L'influence ancienne revivait dans cette consigne destinée aux théologiens : « Il faut étudier en sorte que l'amour corresponde à la connaissance, particulièrement pour ceux qui étudient en théologie, et à la manière de monsieur le cardinal de Bérulle, lequel, aussitôt qu'il avait conçu une vérité, se donnait à Dieu ou pour pratiquer telle chose, ou pour entrer dans tels sentiments, ou pour en produire des actes ; et par ce moyen il acquit une sainteté et une science si solides qu'à peine en pouvait-on trouver une semblable. » ⁽¹⁴⁸⁾

Autant la science sans la vertu est considérée comme « inutile et dangereuse » ⁽¹⁴⁹⁾, autant la science qui accepte de se soumettre aux disciplines de monsieur Vincent, est assurée de son bon accueil. Il lui accorde volontiers les témoignages de son estime.

C'est ainsi qu'il souligne avec force l'influence heureuse qu'elle peut avoir dans le maniement des hommes. Sans doute « ... la science n'est pas absolument nécessaire pour bien gouverner ; mais quand la science et l'esprit de conduite et un bon jugement se trouvent ensemble dans un même sujet, ô Dieu ! quel trésor !... » ⁽¹⁵⁰⁾

« ... J'ai vu, raconte avec admiration saint Vincent, un saint homme, un bon Père Jésuite, ... lequel était extrêmement savant ; et avec toute sa science il était si humble qu'il ne me souvient pas d'avoir vu une âme si humble que celle-là. Nous avons vu encore le bon monsieur Duval, un bon docteur, fort savant et tout ensemble si humble et si simple qu'il ne se peut davantage. » ⁽¹⁵¹⁾

Le Supérieur de la Mission était heureux de rencontrer dans sa congrégation des hommes ainsi faits. A son avis, « ceux qui étaient savants et humbles étaient le trésor de la compagnie, comme les bons et pieux docteurs étaient le trésor de l'Église. »

Toutefois l'objectif fixé à la science des missionnaires n'exige pas de leur part un effort illimité. Cet objectif se précise d'après les besoins des fonctions auxquelles ils doivent être préparés. Ils sont obligés « d'être savants... à raison des emplois et exercices auxquels la providence de Dieu » les « a appelés, tels que sont les ordinands, la direction des séminaires ecclésiastiques et les missions. » ⁽¹⁵²⁾

Mesurée, comme dans les exercices des ordinands et les séminaires de la Mission, ou plus développée, comme à la Sorbonne où

se trouvait « le bon monsieur Duval », la science que Vincent accepte et estime doit toujours être humble.

C'est toujours l'humilité que l'auteur de la « petite méthode » veut mettre à la base de toutes ses entreprises, qu'il s'agisse de l'instruction des ecclésiastiques ou de la prédication dans les campagnes.

L'homme vraiment humble n'a rien à redouter de la science. « Est-ce que la science et les autres qualités honorables empêchent notre sanctification ? Non ; ce sont nos propres misères... ». De ces misères de l'orgueil, la suffisance de l'ignorance fait l'expérience tout autant que le savoir présomptueux. « ... Ceux qui ont de l'esprit ont bien à craindre... ; et ceux qui n'en ont point, c'est encore pis, s'ils ne s'humilient ! » ⁽¹⁵³⁾

Les dispositions personnelles de Vincent de Paul et les nécessités pratiques qui s'imposent à lui unissent leurs influences, pour régler l'activité des maîtres et des élèves dans les séminaires de la Mission.

Sans se soucier d'une culture étendue, que les missionnaires ne songent pas à leur donner, les séminaristes s'appliquent à prendre de la théologie morale tout ce qu'ils doivent en savoir, pour tenir convenablement leur place au confessionnal. Ils apprennent le chant, les rubriques du bréviaire et du missel, les cérémonies. Ils s'exercent à la prédication. Ils s'assimilent la doctrine du catéchisme et l'art de la bien enseigner à leur tour. Tout comme les missionnaires entre deux tournées de prédication, ils sont entraînés aux pratiques de la controverse. En ces joutes, deux antagonistes s'opposent les arguments du catholicisme et du protestantisme courant. « L'un fait le catholique ; et l'autre contrefait le huguenot... ». Ils se familiarisent avec l'administration des sacrements. ⁽¹⁵⁴⁾

Ils prennent contact avec l'Écriture Sainte, non en savants mais pour nourrir leur vie religieuse. A l'exemple des prêtres de la Mission, ils y cherchent un aliment pour la prédication et pour l'oraison. ⁽¹⁵⁵⁾ Comme eux encore ils entendent toutes les semaines des conférences « sur quelque sujet de dévotion ». Ils sont tenus, à tour de rôle, à la répétition de leur oraison devant tout le séminaire réuni. En bref, leurs exercices spirituels sont dirigés par leurs maîtres selon les règles appliquées aux missionnaires. ⁽¹⁵⁶⁾

L'esprit de la Mission se répand dans les séminaires qu'elle fonde. Les directeurs se gardent bien « de vouloir agir en maîtres envers ceux qui sont sous « leur « charge ». Ils ne se préoccupent pas de se « faire considérer et honorer ». Ils savent qu'« il faut être ferme, et non pas rude, dans la conduite et éviter une douceur fade qui ne sert à rien. » Leur autorité « doit être toujours accompagnée d'humilité et de grâce pour... attirer les cœurs » à Jésus-Christ « et n'en dégoûter aucun ». Ainsi orienté le « séminaire répandra une suavité dedans et

dehors le diocèse, qui le fera multiplier en nombre et en bénédictions... »⁽¹⁵⁷⁾

Les disciples des missionnaires sont poussés à la piété plus qu'à la science. Limité à une paroisse ou multiplié dans d'incessantes tournées de propagande, leur apostolat n'aura besoin que de connaissances simples, claires et pratiques. Saint Vincent veut qu'ils s'en munissent consciencieusement ; mais il ne souhaite pas qu'ils dépassent ce programme, car le salut des âmes requiert leur activité. Il redoute même un trop vif éveil de leur curiosité. C'est pourquoi il fait prier, quand ses novices abordent leurs tranquilles et modestes études, afin que Dieu les préserve de toute griserie intellectuelle.⁽¹⁵⁸⁾

A la Mission, on étudie comme on prêche et comme on agit, dans la paix du « non-faire » et de la « petite méthode » vincentistes.

En 1658, monsieur Vincent observe le « débit qui se fait de quelques imprimés touchant les opinions du temps ». Le jansénisme n'est pas en cause ; il s'agit d'opinions libres. N'importe : défense est faite de recevoir ces imprimés dans les maisons de la Mission. Il ne faut pas qu'il y « arrive diversité d'opinions... disputes... divisions... pour ces questions d'école... ». Ce sont « matières inutiles ». Les prêtres de la Mission se contentent de se « bien établir aux choses de la foi » docilement, tranquillement. Sans prendre parti dans les débats en cours, ils ne veulent que prier Dieu afin « qu'il unisse les esprits et les cœurs, et mette la paix en son Eglise... »⁽¹⁵⁹⁾

Malgré son aversion pour les controverses, saint Vincent fut bien obligé d'intervenir dans les débats du jansénisme. Il discerna en lui une opposition foncière à des croyances et à des pratiques où se nourrit le confiant amour de l'homme pour Dieu. La piété que la Mission inculquait au clergé était menacée dans ses fondements. La réforme qu'elle promouvait était en péril.

A son habitude, Vincent temporisa d'abord. En 1639, l'abbé de Saint-Cyran est prisonnier à Vincennes, par ordre de Richelieu. Interrogé à son sujet, le Supérieur de la Mission évite de le mettre en mauvaise posture. Il déclare qu'il connaît « ledit sieur de Saint-Cyran depuis quinze ans ou environ, et que, pendant ledit temps » il a « eu assez grande communication avec lui ». Il rend hommage à la rectitude de sa vie. Aucune de ses paroles ne s'attarde sur les « opinions particulières et contraires à l'Eglise » que le détenu « est accusé de tenir ».⁽¹⁶⁰⁾

A cette date, Vincent de Paul ne pouvait pas encore discerner tous les dangers que le jansénisme ferait courir au catholicisme. Il ne se crut donc pas obligé d'accabler un ancien ami, à qui il devait quelque reconnaissance.

Au cours des difficultés qui avaient été cherchées au Supérieur de la Mission pour la possession de Saint-Lazare, Saint-Cyran s'était employé à lui faire obtenir gain de cause. Au moment du procès de

Vincennes, les souvenirs des deux hommes à cet égard étaient concordants. ⁽¹⁶¹⁾

Cependant, dès 1632, les entrevues s'étaient espacées. ⁽¹⁶²⁾ En 1637, monsieur Vincent n'avait pas craint d'avertir le théologien janséniste « des bruits qui couraient sur lui ». ⁽¹⁶³⁾ Cet avertissement n'avait pas réussi à enrayer la diffusion des « opinions nouvelles ».

Dix ans plus tard, en 1647, Vincent est effrayé de leurs progrès. Il constate avec tristesse qu'elles « font un tel ravage, qu'il semble que la moitié du monde soit là dedans ». ⁽¹⁶⁴⁾

L'année suivante, il met vigoureusement en garde contre leur contagion le Supérieur de la maison de Rome, dont l'esprit se laissait gagner par elles. Il expose, à cette occasion, les raisons qui déterminent son opposition.

D'abord, le conseil royal « des choses ecclésiastiques », dont Vincent fait partie, s'est déclaré « contre les opinions du temps ».

Effectivement, elles sont apparentées aux idées que Baïus a soutenues, au siècle précédent, et que l'Eglise a condamnées. Elles inquiètent la Sorbonne et le Pape régnant.

En outre, elles ont abouti à réduire sensiblement le nombre des communions à Paris, même à Pâques. « Saint-Sulpice en a trois mille de moins. Monsieur le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet... a trouvé quinze cents paroissiens qui n'ont point communiqué ; et ainsi des autres. L'on ne voit quasi plus personne qui s'en approche les premiers dimanches du mois et les bonnes fêtes, ou très peu... ». Ces communions régulières ne se sont guère maintenues davantage dans les communautés religieuses, « si ce n'est encore un peu aux Jésuites ».

Enfin, « il est de grande importance que tous les chrétiens sachent et croient que Dieu est si bon que tous les chrétiens peuvent, avec la grâce de Jésus-Christ, opérer leur salut, qu'il leur donne les moyens par Jésus-Christ et que cela manifeste et magnifie beaucoup l'infinie bonté de Dieu. » ⁽¹⁶⁵⁾

Vincent de Paul prenait résolument parti contre le jansénisme par discipline catholique, et parce que la vie spirituelle qu'il s'attachait lui-même à raviver, lui paraissait gravement compromise par le mouvement qui se propageait.

Il apercevait que la confiance en Dieu était ébranlée. Le croyant n'osait plus s'approcher de lui dans la communion. Il n'était plus sûr que Dieu voulût efficacement son salut. Il en venait à douter de sa bonté à son égard. Dès lors, l'élan filial qui le portait vers elle retombait. A cette vue, Vincent avait peur d'échouer dans l'œuvre d'évangélisation qu'il voulait faire aboutir par les missions et par la réforme du clergé. Pour ramener à Dieu les fidèles et les prêtres, il se rendait compte qu'il fallait garder hors de toute atteinte la foi en « l'infinie

bonté » divine et les pratiques catholiques qui la soutenaient.

A travers les périls qui menaçaient sous ses yeux cette foi et ces pratiques, il mesurait plus attentivement la responsabilité initiale de Saint-Cyran. Il était frappé davantage de paroles qu'il l'avait jadis entendu prononcer. Il précisait que le disparu formait devant lui le « dessein... d'anéantir l'état présent de l'Eglise », pour se conformer aux volontés qu'il prêtait à Dieu, à l'exemple de Calvin. ⁽¹⁶⁶⁾

Il condamnait maintenant avec rigueur les procédés du « novateur ». Il l'accusait d'avoir volontairement tenu dans ses livres et de vive voix des propos contradictoires, pour échapper aux condamnations. « J'ai ouï dire à feu monsieur de Saint-Cyran, rapportait-il, que s'il avait dit des vérités dans une chambre à des personnes qui en seraient capables, que, passant en une autre où il en trouverait d'autres qui ne le seraient pas, qu'il leur dirait le contraire... » ⁽¹⁶⁷⁾

A l'égard d'Antoine Arnauld, dont le livre, *De la fréquente communion*, avait paru en 1643, la sévérité de monsieur Vincent se faisait acérée. Il dénonçait sans réticences les funestes effets de l'ouvrage ; et il raillait la confiance en soi de l'auteur :

« ... Ce livre détourne tout le monde puissamment de la hantise de la sainte communion et de la sainte confession... Ne loue-t-il pas hautement... la piété de ceux qui voudraient différer la communion jusques à la fin de leur vie, comme s'estimant indignes de s'approcher du corps de Jésus-Christ ?... »

Arnauld représente l'Eucharistie, « à l'égard de ceux qui communient avec les dispositions ordinaires que l'Eglise approuve, comme un piège de Satan et comme un venin qui empoisonne les âmes, et... il ne traite tous ceux qui en approchent en cet état de rien moins que de chiens, de pourceaux et d'antechrists. »

A cause « des dispositions admirables sans lesquelles il ne veut pas qu'on communie, se trouvera-t-il homme sur la terre qui eût si bonne opinion de sa vertu qu'il se croie en état de pouvoir communier dignement ? Cela n'appartient qu'à monsieur Arnauld, qui, après avoir mis ces dispositions à un si haut point qu'un saint Paul eût appréhendé de communier, ne laisse pas de se vanter par plusieurs fois dans son apologie qu'il dit la messe tous les jours ; en quoi son humilité est autant admirable qu'on doit estimer sa charité et la bonne opinion qu'il a de tant de sages directeurs, tant séculiers que réguliers, et de tant de vertueux pénitents, qui pratiquent la dévotion, dont les uns et les autres servent de sujet à ses invectives ordinaires. » ⁽¹⁶⁸⁾

Fermement convaincu du danger que le jansénisme représente pour la vie religieuse, Vincent de Paul travaille activement pour le mettre hors d'état de nuire. En 1651, il intervient auprès des évêques qu'il connaît particulièrement, pour les pousser à signer la supplique de l'épiscopat français au pape, en vue d'obtenir la nécessaire condam-

nation. C'est ainsi qu'il fait des démarches à Alet, Cahors, Pamiers, La Rochelle, Luçon, Boulogne, Dax, et dans quelques autres villes épiscopales. ⁽¹⁶⁹⁾ En 1652 ou 1653, il fait donner à Rome l'assurance de « la bonne disposition de tout le monde pour se soumettre au jugement de Sa Sainteté, quelque bruit que les jansénistes fassent courir au contraire ». ⁽¹⁷⁰⁾

A l'annonce de la condamnation portée par Innocent X, le Supérieur de la Mission écrit joyeusement à Alain de Solminihac, le 5 juillet 1653 : « Je vous envoie une nouvelle qui vous sera fort agréable, c'est la condamnation des jansénistes, de qui les cinq propositions ont été déclarées hérétiques dès le 9^e juin... Tout Paris en a tressailli de joie, au moins ceux du bon parti, et les autres témoignent de s'y vouloir soumettre... On espère que tous acquiesceront... Béni soit Dieu de ce que... les âmes jouissent de la paix par la connaissance de la vérité que ces gens-là ont voulu obscurcir ! » ⁽¹⁷¹⁾

Vincent s'est attristé des atteintes portées par le jansénisme à la confiance en Dieu, qu'il considère comme indispensable au progrès spirituel. A la condamnation du mouvement, il se réjouit du rétablissement de la paix entre les fidèles. D'un côté comme de l'autre sa sollicitude s'éveille pour la sauvegarde de l'amour de Dieu et de l'amour mutuel entre chrétiens. Ce sont les deux éléments constitutifs de la perfection chrétienne que toute son activité s'efforce de promouvoir. Dans la querelle janséniste, il agit donc dans le sens de sa ligne de conduite permanente.

Après la décisive intervention de l'Eglise, en 1653, il est entendu qu'on ne reçoit pas à la Mission quelqu'un « qui serait soupçonné des opinions nouvelles ». Pour être admis, il faut être « bien net de tels sentiments ». ⁽¹⁷²⁾ Cependant cette vigilance ne s'accompagne d'aucune implacable rigidité dans la répression des idées condamnées. La Sorbonne avait censuré des écrits d'Antoine Arnauld postérieurs à la bulle pontificale. Consulté, Vincent de Paul n'est pas d'avis qu'il faille refuser l'absolution à « un docteur de la nouvelle doctrine qui n'a pas souscrit à la censure..., parce que les points censurés par la Sorbonne n'ont pas encore été condamnés par le Saint-Siège. Il est vrai que les cinq propositions de Jansénius l'ont été, mais les docteurs qui les ont soutenues n'ont pas encore été obligés d'en souscrire la censure... Il faut donc attendre qu'il ait plu à Notre Saint Père de prononcer sur le tout avant que d'user de cette rigueur... » ⁽¹⁷³⁾

Tout le temps que dura le débat janséniste, ce sens de la mesure s'accompagna d'un vif désir de paix. Avant la condamnation de 1653, alors que saint Vincent voulait remplir son devoir en la préparant, il prescrivait de faire le silence dans ses maisons autour de la grande controverse qui battait son plein. « Jamais, disait-il en 1648, nous ne disputons de ces matières, jamais nous n'en parlons dans les compa-

gnies, si l'on ne nous en parle ; mais si l'on le fait, l'on tâche d'en parler avec le plus de retenue que l'on peut... ».

Il se comportait toujours de la même manière quatre ans plus tard. Il prenait même à cette époque des mesures sévères contre des missionnaires de valeur, qui attaquaient le jansénisme devant leurs élèves, au risque de mettre la division parmi leurs auditeurs. « Quoique nous n'aimions point ces nouveautés, écrivait-il en avril 1652, j'ai néanmoins exhorté la compagnie à n'en parler ni pour ni contre ; et pour ce que monsieur Gilles, dans un entretien des ordinands, s'était arrêté sur ces matières, je le priai instamment de ne le plus faire ; mais n'ayant pu gagner cela sur lui, nous l'avons envoyé à Crécy, pour l'éloigner des occasions de s'emporter, comme il faisait à tous rencontres. Monsieur Damiens, qui avait commencé d'enseigner la théologie à nos écoliers et qui, en quelques leçons, en avait dit quelque chose, nous a aussi obligé de l'ôter de cet emploi. J'ai pareillement humilié nos écoliers là-dessus et tiendrai la main à ce qu'aucun ne prenne l'essor, étant vrai... que c'est un grand mal à une communauté qui se trouve divisée en ses sentiments. » (174)

Evidemment cette vigilance, très attentive à tenir les maisons de la compagnie à l'abri du conflit, en interdisait soigneusement l'accès aux livres jansénistes. En 1656, le Supérieur de Marseille est alerté, avec une pointe d'humeur, contre un ouvrage « de la fabrique de Port-Royal, parce qu'à tous ceux qui sortent de cette boutique on dit qu'il y a quelque chose à redire... » (175)

Cette année-là, la paix des esprits, dont saint Vincent saluait le retour en 1653, lui paraissait de nouveau compromise. Il constatait qu'après la Sorbonne Rome s'était alarmée des écrits d'Antoine Arnauld, postérieurs à la condamnation. « Tout recommence », écrivait-il.

Du moins, il était heureux, dans le même temps, de pouvoir remercier « Dieu... de ce qu'il avait fait la grâce à la... compagnie de la Mission de ne s'être point trouvée enveloppée dans les erreurs de ces gens-là... » (176) A défaut de la paix commune, il avait préservé la paix de sa congrégation durant la longue dispute janséniste. Il avait sauvegardé la piété confiante des ecclésiastiques qui cherchaient auprès de lui la réforme de leur vie. Il avait agi sans rudesse, à sa manière tranquille et forte.

Ce sont les mêmes caractères que revêt son action au Conseil de conscience, où il travaille efficacement, de 1643 à 1652, à son œuvre de la réforme du clergé. Ce Conseil avait été établi par Anne d'Autriche, à la mort de Louis XIII, pour s'occuper des affaires ecclésiastiques du royaume. La reine le présidait, mais Mazarin y était tout-puissant. (177)

Vincent n'avait pris ces nouvelles fonctions qu'à contre-cœur, car

il estimait qu'il devait tout son temps aux institutions qu'il avait créées. Il écrivait en 1643, après sa désignation : « ... Je n'ai jamais été plus digne de compassion que je suis, ni n'ai eu plus de besoin de prières qu'à présent, dans le nouvel emploi que j'ai... »⁽¹⁷⁸⁾

Autour du Conseil bien des agitations tourbillonnaient, par ambition des ressources et de l'influence qui pouvaient s'y gagner. Saint Vincent les traversait en silence. « ... Je ne me mêle, disait-il, dans l'emploi qu'il a plu à la reine me donner dans son conseil des choses ecclésiastiques, que de celles qui... regardent... l'état religieux et celui des pauvres, quelque apparence de piété et de charité qu'aient les autres affaires qu'on me propose. »⁽¹⁷⁹⁾

Parmi les « choses qui regardent l'état religieux », Vincent est bien obligé de faire une place aux nominations d'évêques. Déjà Louis XIII avait remarqué la valeur des choix faits parmi les ecclésiastiques qui fréquentaient Saint-Lazare. Peu de temps avant sa mort, il avait fait demander au Supérieur de la Mission une liste de prêtres dignes de l'épiscopat. Le 17 avril 1643, saint Vincent communiquait cette nouvelle au Supérieur d'une de ses maisons : « ... Ceux qui ont été élevés céans paraissent entre les autres prélats, en sorte que chacun, jusques au roi, les remarque tout autrement faits. C'est ce qui a fait que Sa Majesté m'a fait mander par son confesseur que je lui envoie la liste de ceux qui me semblent capables de cette dignité. »⁽¹⁸⁰⁾

Membre du Conseil de conscience, Vincent de Paul s'enquêrait soigneusement de la valeur des candidats. Au sujet d'un abbé commendataire qui brigait un évêché, il écrivait à l'archevêque de Toulouse : « ... Au nom de Dieu, Monseigneur, faites-moi la grâce de me faire écrire quel il est, s'il est capable et pieux, et s'il a enfin les qualités convenables à cette dignité, et notamment s'il est prêtre ; il dit qu'il l'est, mais quelques-uns qui m'en ont parlé et qui le connaissent n'en savent rien. J'attendrai à prendre résolution sur ce que vous nous ferez la charité de nous en écrire. J'ose prendre la hardiesse de vous supplier très humblement, Monseigneur, de me mander ce que vous en saurez au plus tôt, et de vous assurer que nul le saura jamais de mon côté. »⁽¹⁸¹⁾

Monsieur Vincent est un enquêteur renseigné sur les difficultés de sa tâche. Il ne s'en remet pas au seul témoignage des intéressés, car il sait qu'il n'a pas le droit de trahir par naïveté les intérêts de Dieu. Il écoute attentivement, mais sans fixer trop vite son jugement, les rapports qui s'offrent à lui spontanément. Il frappe lui-même aux portes d'où peuvent surgir les attestations les mieux établies. Il promet à tous la garantie de sa discrétion, que personne ne peut mettre en doute. Son action silencieuse travaille à écarter de l'épiscopat les indignes. Elle s'efforce de le rénover, comme elle réforme dans le même temps le clergé des paroisses. C'est la même tranquille vigilance qui opère, inspirée de la « petite méthode ».

Comme les évêchés, les abbayes étaient recherchées avec une trop ardente convoitise. Saint Vincent savait en barrer intrépidement l'accès à d'insoutenables candidats. Mais il mettait tant de sérénité dans ses refus, qu'il arrivait à son opposition d'être remerciée par un personnage évincé. Il raconte comment il fut félicité par un secrétaire d'Etat dont la famille avait été déboutée au Conseil de conscience : « ... Monsieur de Chavigny ayant perdu son second fils chargé de deux bonnes abbayes, et les parents les demandant pour son troisième fils qui n'a que cinq ou six ans, et Dieu m'ayant donné la force de tenir ferme, il vint me trouver et me dire que tant s'en faut qu'il eût trouvé mauvais que j'eusse insisté contre, qu'au contraire si j'eusse consenti au désir de madame sa mère, je l'aurais scandalisé, qu'il m'en aurait méprisé et ne l'aurait pas accepté... » ⁽¹⁸²⁾

Bien avant de s'unir au Père Dinet, jésuite, pour faire signer dans toutes les villes épiscopales la pétition anti-janséniste des évêques, Vincent de Paul travaillait au Conseil de conscience contre les idées nouvelles. En 1646, un poste de professeur en Sorbonne devient vacant. Les jansénistes font effort pour en pourvoir un de leurs amis. Leurs adversaires cherchent à leur opposer « monsieur Le Maistre, qui est fort savant, qui prêche bien et a une des meilleures plumes du royaume, et est du bon parti... ».

Nicolas Le Maistre n'est pas pressé d'accepter ces avances, parce qu'il attend ailleurs un poste mieux rémunéré. Monsieur Vincent est personnellement détaché de l'argent, mais il en connaît l'importance. Il s'entremet donc auprès de Mazarin, pour qu'il assure à son candidat une pension de douze cents livres sur quelque bénéfice et détermine ainsi son acceptation. Tout se passe comme il le souhaite. Les jansénistes sont battus, et ils comptent à la Sorbonne un nouvel et « puissant » adversaire ⁽¹⁸³⁾

En dehors des nominations à faire ou à empêcher, bien des questions s'imposaient à l'attention du Conseil de conscience, sans sortir du cercle où le Supérieur de la Mission enfermait ses interventions.

Un évêque querelleur importunait le Conseil de ses requêtes. Il avait besoin d'un avertissement. Vincent est chargé de le lui adresser et de lui signifier qu'il est impossible de lui donner gain de cause dans ses démêlés avec ses diocésains. Il s'acquitte de cette délicate mission avec une prudence d'une remarquable souplesse :

« ... Monseigneur, pardonnez-moi si je m'entremets en ces affaires ici... Ce que j'en fais n'est que par un excès d'affection de vous voir déchargé des soins et distractions que ces fâcheuses affaires vous peuvent causer, afin que vous puissiez vaquer avec plus de tranquillité d'esprit à la conduite et sanctification de votre diocèse... »

Suivent des compliments très généreux, à la mode du temps, sur la « grande paix intérieure » que l'évêque sait conserver « parmi toutes

les contradictions du dehors ». Ces compliments ne décrivent pas des réalités, puisqu'elles font défaut. Ils présentent habilement un modèle à suivre. Ils voilent une nécessaire exhortation.

Facilités par leur voisinage, les avertissements indispensables les précédent et les suivent, exprimés en un clair langage : « ... Il y a une chose, Monseigneur, qui m'afflige grandement, c'est que l'on vous a dépeint au Conseil comme un prélat qui a grande facilité à plaider, en sorte que cette impression est entrée fort avant dans les esprits... Je vous dois dire aussi, Monseigneur, que cette fâcheuse opinion du Conseil pourra vous nuire en l'instance présente et empêcher qu'on vous accorde ce que vous demandez. » ⁽¹⁸⁴⁾

L'attention prêtée par saint Vincent à la réforme monastique transparaît dans sa correspondance. En 1648, l'évêque du Puy l'entretient des graves abus qui sévissent dans une abbaye bénédictine. Vers le même temps, le Supérieur général des Dominicains le remercie de travailler à remettre de l'ordre chez les dominicains de France. En 1652, Vincent avise le Supérieur général de l'ordre de Grandmont, de la sympathie qu'éprouve le Conseil de conscience pour le P. Frémont, restaurateur de la règle primitive. ⁽¹⁸⁵⁾

L'évêque de Cahors s'était attaché à la réforme des chanoines réguliers de Chancelade, parmi d'autres entreprises. En 1647, Vincent lui fait part d'une décision du Conseil de conscience, qui lui « donne beau jour pour obtenir l'érection de » sa « congrégation ». A maintes reprises, la question de ces religieux reviendra ultérieurement dans les démarches d'Alain de Solminihac auprès du Supérieur de la Mission. ⁽¹⁸⁶⁾

De simples curés, qui étaient sans recours contre les violences dont ils étaient l'objet, attendaient de Vincent de Paul qu'il usât en leur faveur de l'influence dont il disposait au Conseil de conscience. Aux premiers temps de sa nomination, monsieur Olier lui faisait entendre en leur nom un pressant appel : « ... Un curé... auprès de Paris a été battu et meurtri à coups de bâtons par le seigneur de son village, en présence de ses paroissiens et à la porte de son église... Le curé est une personne de grande intégrité... »

Au delà de ce fait particulier, le rapport élargit son horizon. Il parle « de l'audace et de l'insolence que la noblesse a de coutume d'exercer sur l'Eglise » dont elle « méprise et viole impunément tous les « droits comme en un temps de libertinage et un règne d'impiété ».

Il dénonce « la vexation et oppression dans laquelle vivent les curés dans les pays éloignés de la cour, où les prêtres n'ont point de bouche pour se plaindre et semblent n'avoir que des épaules pour souffrir. »

« Tous... les évêques... frémissent sous cette oppression pour leurs curés, sans y pouvoir remédier. » Mais Vincent, qui a « été témoin oculaire de tous ces maux, dans les emplois de mission à la cam-

pagne », voudra « y apporter remède ». Dieu lui « met l'autorité en main pour le faire. » Monsieur Olier le prie « à jointes mains » de s'en servir. ⁽¹⁸⁷⁾

Cinq ans plus tard, en 1648, l'évêque du Puy informait saint Vincent que « les soldats du régiment de Languedoc » s'étaient rendus coupables de violences et de sacrilèges dans une église. Les autels avaient été profanés. Les vases sacrés avaient été dérobés. Il fallait que la reine fût avertie. ⁽¹⁸⁸⁾

Vincent de Paul ne s'en tenait pas à transmettre au pouvoir royal les plaintes qui lui étaient confiées. Il savait lui parler de lui-même avec un courage résolu quand les circonstances exigeaient cette intrépidité. Emu des misères de la Fronde, il voulut y mettre fin en tirant parti des relations qu'il avait nouées avec Mazarin au Conseil de conscience.

Le 11 septembre 1652, il écrivit hardiment au ministre pour le décider à faire rentrer à Paris le jeune roi et sa mère.

La rigueur contre la capitale ne donnerait pas de bons résultats. Les rois qui en ont usé s'en sont mal trouvés. Une réconciliation onéreuse avec l'Espagne, pour venir à bout de la guerre civile, ferait haïr Mazarin. Qu'importe que le cardinal soit obligé de se séparer pour un temps de la famille royale, et de la laisser revenir sans lui au milieu des Parisiens. Il reprendra plus tard sa place auprès d'elle.

Ces avis étaient audacieux. Les avertissements qui terminaient la lettre étaient plus périlleux encore pour celui qui les faisait entendre :

« ... S'il est vrai, comme l'on dit, que Votre Éminence a donné ordre que le roi n'écoute pas Messeigneurs les princes, qu'il ne leur donne point des passeports pour se rendre auprès de leurs Majestés, que l'on n'écoute aucune députation ni représentation, et qu'à cet effet Votre Éminence a mis auprès du roi et de la reine des étrangers, ses domestiques, qui ferment les avenues de tous côtés, pour empêcher qu'on parle à leurs Majestés, il est fort à craindre, Monseigneur, si cela continue, que l'occasion se perde et que la haine des peuples ne se tourne en rage... ».

Que le tout-puissant ministre pousse donc au retour : sa propre popularité y gagnera. ⁽¹⁸⁹⁾

Ce libre et ferme langage ne fut sans doute pas du goût de Mazarin, car trois semaines plus tard monsieur Vincent ne faisait plus partie du Conseil de conscience. ⁽¹⁹⁰⁾

Il y avait travaillé efficacement à la réforme de l'épiscopat et des monastères. Son action heureuse s'y exerçait sur les nominations du haut clergé. Il y trouvait la possibilité de relever la dignité du bas clergé. L'occasion se présenta même à lui, grâce à la situation qu'il

y occupait, de donner au gouvernement royal des conseils de sagesse pour hâter la fin de la guerre civile.

Lorsqu'il eut cessé de paraître au Conseil de conscience, Vincent de Paul ne perdit pas toute influence à la cour. Il usait encore au besoin des entrées qu'il y avait déjà sous Louis XIII, dont il avait réconforté l'agonie, avec le confesseur du roi. ⁽¹⁹¹⁾

En 1654, préoccupé du sort de « trois orphelines catholiques qui sont chez leur mère huguenote » à Sedan, il cherche les moyens de les retirer « du péril où elles sont », pour les faire élever dans leur religion, même sans l'assentiment maternel. Pour y arriver, il songe à « obtenir des lettres patentes du roi pour évoquer cet affaire à son privé conseil... » ⁽¹⁹²⁾

En juillet 1658, il obtient de Louis XIV qu'il porte plainte à Constantinople contre les mauvais traitements dont est victime le frère Barreau, clerc de la Mission et consul à Alger. ⁽¹⁹³⁾

Cependant ces reprises de contact avec la cour étaient rares. Vincent avait fait partie à regret du Conseil de conscience. Il l'avait quitté sans esprit de retour, car il aspirait depuis longtemps à être relevé de sa charge. ⁽¹⁹⁴⁾

Il supportait malaisément toute occupation capable de lui prendre une partie de son temps, au détriment de ses entreprises de rénovation spirituelle et de charité.

Même son rôle de Supérieur de la Visitation de Paris lui causait des regrets. C'était pourtant François de Sales qui l'en avait chargé ; et il éprouvait pour lui un affectueux respect. Les instances de Jeanne de Chantal ne parvenaient pas à lui ôter tout désir de se retirer. Il convenait que sa fonction n'était pas absorbante. Telle quelle, il essaya plusieurs fois de la résigner. Quelques mois avant sa mort, il renouvela sa démission. ⁽¹⁹⁵⁾

Il considérait que ces occupations étaient en opposition avec les consignes qu'il donnait à ses prêtres. Il leur interdisait en effet d'accepter le soin des religieuses, parce que leur tâche de missionnaires avait besoin de toute leur attention. ⁽¹⁹⁶⁾

Cependant, il est intervenu auprès de la reine et du Saint-Siège, pour mettre fin aux désordres de l'abbaye de femmes de Longchamp ⁽¹⁹⁷⁾, dont le scandale s'étalait aux portes de Paris. Mais, en général, il laissait à d'autres le soin d'entretenir ou de raviver la ferveur des religieuses.

Saint Vincent avait créé les prêtres de la Mission pour « les pauvres gens des campagnes ». Plus tard, l'intérêt spirituel des paroisses qu'ils évangélisaient les avait fait appliquer aux exercices des ordinands et aux conférences ecclésiastiques, qui en étaient issues, aux retraitants, aux séminaires dont les exercices des ordinands appelaient la fondation.

Le clergé nouveau, qui devait résulter de ces tentatives harmonieusement liées, maintiendrait et affermirait parmi les fidèles les résultats obtenus par les passages des missionnaires. Il étendrait l'action de leur compagnie, qui ne pouvait être partout présente.

Le Supérieur de la Mission défendit contre la rigidité janséniste la piété confiante, dont avait besoin la vie cléricale réformée par lui. Il usa de sa situation au Conseil de conscience pour accroître la valeur spirituelle du clergé français.

La réforme du clergé était nécessitée par l'œuvre des missions. Elle bénéficiait de l'amour de Vincent de Paul pour les gens des campagnes. Ce même amour chrétien pour les pauvres inspira toutes les entreprises de sa charité. Non content de leur enseigner la doctrine de l'Évangile, il la pratiqua à leur profit.

RÉFÉRENCES

1 : XI, 7. — 2 : XI, 35. — 3 : II, 2. — 4 : III, 94. — 5 : III, 184. — 6 : IV, 25. — 7 : VI, 53. — 8 : XI, 170. — 9 : I, 414. — 10 : XII, 258-59. — 11 : I, 177. — 12 : VII, 442. — 13 : X, 557. — 14 : XII, 370. — 15 : VIII, 145. — 16 : XI, 9. — 17 : II, 428. — 18 : III, 294. — 19 : II, 625. — 20 : IV, 25. — 21 : XII, 16. — 22 : XIII, 46. — 23 : V, 350. — 24 : XI, 308-9. — 25 : IV, 284. — 26 : XII, 85. — 27 : II, 459. — 28 : I, 11. — 29 : I, 541 et II, 27. — 30 : XI, 11. — 31 : I, 525. — 32 : XI, 11. — 33 : XI, 11. — 34 : I, 102 et 109. — 35 : II, 234. — 36 : VIII, 82. — 37 : XI, 170-71. — 38 : XI, 195 et XII, 229. — 39 : I, 65. — 40 : I, 180. — 41 : I, 65 et VII, 108. — 42 : I, 541. — 43 : II, 27. — 44 : III, 233. — 45 : VII, 298-99. — 46 : VII, 298. — 47 : II, 89. — 48 : II, 195. — 49 : XI, 117. — 50 : II, 430. — 51 : II, 398. — 52 : II, 399. — 53 : II, 506. — 54 : III, 238. — 55 : IV, 158. — 56 : I, 204. — 57 : IV, 601. — 58 : VIII, 234. — 59 : XI, 10-11. — 60 : XI, 153. — 61 : XII, 204. — 62 : I, 294. — 63 : XI, 13-14. — 64 : XII, 303. — 65 : XI, 14. — 66 : VII, 390. — 67 : XI, 89. — 68 : XI, 393. — 69 : XI, 360. — 70 : XII, 374. — 71 : VI, 124. — 72 : II, 233. — 73 : XIII, 128-32. — 74 : XII, 4. — 75 : VIII, 308 et 445. — 76 : I, 373. — 77 : VII, 48. — 78 : II, 252. — 79 : II, 398. — 80 : II, 455. — 81 : II, 563. — 82 : II, 604. — 83 : VII, 156. — 84 : VII, 286. — 85 : III, 146. — 86 : I, 537. — 87 : XIII, 261. — 88 : XIII, 130 et 128. — 89 : XI, 94. — 90 : XIII, 143-44. — 91 : XI, 15-16. — 92 : XI, 15. — 93 : XI, 19. — 94 : VII, 483. — 95 : XI, 16. — 96 : II, 494. — 97 : II, 491. — 98 : VII, 483. — 99 : II, 153-4. — 100 : II, 459. — 101 : II, 459. — 102 : II, 225, note. — 103 : II, 459-60. — 104 : II, 225. — 105 : II, 535. — 106 : III, 3. — 107 : VI, 238-39. — 108 : II, 535. — 109 : IV, 291. — 110 : III, 167. — 111 : II, 225. — 112 : 167-168. — 113 : III, 379. — 114 : III, 521. — 115 : III, 258 et VI, 247. — 116 : VI, 53. — 117 : VI, 625. — 118 : VII, 609-10. — 119 : VIII, 173. — 120 : II, 376. — 121 : III, 127 et 144. — 122 : IV, 247. — 123 : V, 173. — 124 : VIII, 78. — 125 : I, 432, note. — 126 : I, 565 ; VI, 155 ; I, 539. — 127 : IV, 156 ; IV, 541 ; VI, 431. — 128 : III, 243. — 129 : IV, 119. — 130 : VI, 602-3 et III, 233. — 131 : II, 565, note. — 132 : VI, 32 et III, 243. — 133 : VI, 61. — 134 : VIII, 3 et IV, 596-97. — 135 : V, 430. — 136 : VII, 253. — 137 : IV, 42-44. — 138 : II, 234. — 139 : II, 212 et I, 66. —

140 : XIII, 185. — 141 : V, 627, note. — 142 : II, 274 et note. — 143 : XIII, 185-86. — 144 : XI, 127. — 145 : XI, 128-29 et XI, 29. — 146 : XI, 28-29. — 147 : XII, 63. — 148 : XI, 128. — 149 : XII, 83. — 150 : XII, 49. — 151 : XI, 128. — 152 : XI, 126. — 153 : XI, 154 et XI, 128. — 154 : II, 234 ; IV, 550 ; X, 625 ; XIII, 664 ; XII, 289. — 155 : VIII, 226 et XI, 112. — 156 : XII, 289. — 157 : IV, 597. — 158 : XI, 126. — 159 : VII, 424-25 et VIII, 86. — 160 : XIII, 87. — 161 : XIII, 88 et 105. — 162 : XIII, 94. — 163 : XIII, 87 et I, 401-2. — 164 : XIII, 183. — 165 : III, 319-22 et 327. — 166 : III, 319-20. — 167 : III, 365-66. — 168 : III, 369-71. — 169 : IV, 148 et note. — 170 : VIII, 530. — 171 : IV, 620-22. — 172 : VI, 533. — 173 : V, 587. — 174 : III, 328-29 et IV, 355-56. — 175 : VI, 88. — 176 : VI, 89 et XI, 322. — 177 : II, 406, note. — 178 : II, 406. — 179 : II, 448. — 180 : II, 387. — 181 : II, 504. — 182 : II, 534. — 183 : III, 40 et 45. — 184 : II, 434-35. — 185 : III, 391, 394 ; IV, 309. — 186 : III, 223 et VII, 392. — 187 : II, 403-5. — 188 : III, 391. — 189 : IV, 473-78. — 190 : IV, 491. — 191 : II, 393. — 192 : V, 152. — 193 : VII, 212. — 194 : III, 76. — 195 : IV, 287 ; XI, 167 ; VIII, 272. — 196 : IV, 286. — 197 : IV, 269 et 500.

CHAPITRE IV

LES ENTREPRISES DE LA CHARITÉ

LA SENSIBILITÉ DE VINCENT DE PAUL. — SA CHARITÉ. — LA CONFRÉRIE DE LA CHARITÉ DE CHATILLON-LES-DOBES. — EXTENSION DU MOUVEMENT. — A PARIS. — LES DAMES DE L'HÔTEL-DIEU. — GÉNÉRALISATION DES CONFRÉRIES. — LA CONFRÉRIE DES FILLES DE LA CHARITÉ. — LES ENFANTS TROUVÉS. — L'ŒUVRE DES FORÇATS. — L'HOSPICE DU NOM DE JÉSUS. — L'HÔPITAL GÉNÉRAL. — L'HÔPITAL DES PETITES MAISONS. — HÔPITAUX DE PROVINCE. — HÔPITAUX CIVILS ET MILITAIRES. — ORPHELINATS. — LES SŒURS ÉDUCATRICES POPULAIRES. — INITIATIVES ENCOURAGÉES PAR SAINT VINCENT. — CHARITÉ TOUJOURS EN ÉVEIL. — LE SENS DE SON ACTIVITÉ POUR LES PAUVRES. — LA MARCHÉ DE VINCENT DE PAUL.

La charité de Vincent de Paul le poussait à assurer le salut éternel des « pauvres gens de la campagne », par les missions qu'il leur faisait prêcher, et par la préparation d'un clergé attentif à veiller sur leurs âmes. En même temps, il se rendait compte qu'il aurait plus facilement accès auprès des malheureux, pour leur proposer ses nécessaires croyances, si sa compassion active préparait les voies à sa prédication.

Cette constatation de son expérience renforçait sa disposition foncière à être secourable. Elle ne la supplantait pas. Elle ne la devançait même pas. Saint Vincent était pénétré de l'Évangile, de son enseignement, de son esprit. La bonté à l'égard des hommes faisait partie de sa religion tout comme les dogmes qu'il se savait obligé de proposer à leur adhésion. L'Évangile animait sa vie comme il guidait sa pensée.

Le point de départ de chacune de ses créations charitables se trouve dans une détresse particulièrement pitoyable et émouvante, rencontrée par lui. D'elle-même elle l'appelait à l'aide. Selon son habitude, dans cet appel, que faisait entendre une nécessité manifeste, il percevait la volonté de Dieu, celle de Jésus-Christ qui continuait toujours à demander aux chrétiens de soulager la souffrance.

Ces ordres divins, que lui transmettaient les infortunes observées

autour de lui, étaient entendus sans peine par lui, en raison de sa foi profonde, mais aussi grâce à sa très vive sensibilité. Elle distinguait les cris de détresse à leur premier appel ; et comme elle était tout entière possédée par la foi chrétienne, la réponse secourable de Vincent était d'emblée celle que l'Évangile lui dictait.

Ainsi sont nées les unes après les autres les entreprises de sa charité. Elles s'enracinaient, parce qu'elles concordaient avec des besoins profonds dont sa sensibilité mesurait toutes les proportions, et que sa foi voulait aider de tout son pouvoir, par des moyens adéquats.

La sensibilité, vive et impressionnable, de Vincent de Paul, se laisse aisément apercevoir au choc d'événements inattendus, à proportion de leur importance. Ainsi se révèle-t-elle dans l'émotion qu'il ressentit à la nouvelle de la donation du prieuré de Saint-Lazare à sa compagnie. « ... Lorsque feu monsieur le prieur de Saint-Lazare, raconte-t-il, me vint offrir cette maison ici, j'avais les sens interdits comme un homme surpris du bruit du canon qu'on tire proche de lui sans qu'il y pense ; il reste comme étourdi de ce coup imprévu ; et moi je demeurai sans parole, si fort étonné d'une telle proposition que lui-même, s'en apercevant, me dit : « Quoi ! vous tremblez ! » ⁽¹⁾

Dans le cours ordinaire des occupations quotidiennes, cette sensibilité trahit sa présence sous-jacente, au hasard de menues occasions, par un prompt élan de pitié, une attention délicate, une expression saisissante ajustée à un secret mouvement intérieur.

Au terme d'une conférence à des sœurs qui ont à fournir un long parcours, monsieur Vincent s'aperçoit soudain qu'il est tard. Il a compassion de ses auditrices : « ... J'ai peine de vous avoir tenues si longtemps, pauvres filles qui avez eu tant de peine à venir, qui en aurez tant à vous en retourner. O mon Dieu, combien d'anges sont maintenant occupés à compter les pas que vous ferez... » ⁽²⁾

Un missionnaire est fortement éprouvé. Il se décourage. Le Supérieur général lui marque sans effort de délicates attentions, bien faites pour le ragaillardir. « J'ai reçu » de vos nouvelles, lui écrit-il, « avec une joie si sensible que je ne la vous puis exprimer, et cela sans autre raison sinon que c'était une lettre de M. Tholard, que mon cœur chérit plus que je ne puis dire... » ⁽³⁾

Des sœurs étaient au village de Valpuiseaux, près d'Étampes, pendant les troubles de la Fronde. Elles avaient beaucoup souffert des brigandages des soldats, au point d'être obligées de s'enfuir. Quand elles purent regagner leur logis, Vincent s'empressa de leur écrire. Sous les mots affleuraient encore les angoisses anciennes : « Béni soit Dieu de ce qu'enfin vous voilà de retour chez vous... Je ne puis vous exprimer ma reconnaissance pour votre conservation ; elle m'est sensible comme si, étant mortes, il vous avait ressuscitées... » ⁽⁴⁾

La compassion de Vincent de Paul pour les sœurs et les missionnaires, qu'il est obligé d'exposer à des périls extrêmes, jaillit avec une puissance irrésistible.

Les sœurs qui soignaient, à Calais, des soldats atteints de maladies mortelles, sont mortes ou moribondes. Des remplaçantes vont partir par la volonté de monsieur Vincent. Pour affermir leur constance, il leur fait entendre, d'un ton uni, des considérations élevées. Mais brusquement cette maîtrise de soi fléchit. Un témoin raconte ainsi la scène : « ... Notre très honoré Père fut contraint de s'arrêter pour l'abondance de ses larmes, puis, d'une voix entrecoupée de sanglots, sa charité dit : « Mes filles vous allez donc faire le plus haut acte d'amour de Dieu qui se puisse faire et que vous ayez jamais fait, car il n'y en a pas de plus grand que l'acte du martyr. » (5)

Le Supérieur général apprend qu'à Madagascar sont morts tous les prêtres qu'il y avait successivement envoyés. Seul survit monsieur Bourdaise. Vincent saisit toute la détresse de ce rescapé, enfermé au delà des mers dans sa solitude morale. Il la ressent si vivement que, brusquement, pendant qu'il recommande l'absent aux prières des missionnaires, il s'adresse à lui directement, malgré l'énorme distance, pour être fixé sur son sort, tant le mouvement de sa pitié est irrésistible. « Monsieur Bourdaise, interroge-t-il, êtes-vous encore en vie ou non ! Si vous l'êtes, plaise à Dieu vous vouloir conserver la vie ! Si vous êtes au ciel, priez pour nous ! » (6)

Quand il faut procéder à des éliminations, chez les Filles de la Charité ou chez les prêtres de la Mission, saint Vincent endure de pénibles souffrances, qu'il avoue sans fausse honte : « ... C'est s'arracher le cœur, c'est se déchirer les entrailles que d'en venir là ; et je suis comme cela, quand j'en vois quelqu'un qu'il faut renvoyer, je l'appréhende si fort que j'aimerais mieux avoir trois accès de fièvre... » (7)

Avec cette sensibilité exceptionnelle, Vincent ressent à fond les maux des autres. A travers les impressions qu'il reçoit, il voit, il touche, même à distance, les réalités qui les causent, les hommes qu'elles concernent.

Il déclare qu'il sent « au vif » les souffrances endurées par ses « pauvres confrères d'Alger ». Il écrit à un prêtre de la Mission : « ... Il me semble que je vois et que je touche ce que vous m'avez écrit en particulier d'un chacun... » (8)

La foi de Vincent de Paul a un empire souverain sur les puissances de cette sensibilité. Il s'émue jusqu'aux larmes, lorsqu'il constate qu'il n'est pas suffisamment empressé à remplir les devoirs que lui imposent ses convictions religieuses.

Il écrit au Supérieur de la maison de Richelieu : « ... Il faut que nous travaillions à faire régner Dieu souverainement en nous et

puis dans les autres. Et mon mal est que j'ai plus de soin de le faire régner dans les autres que dans moi... Je vous dis ceci les larmes aux yeux... » ⁽⁹⁾

A la fin de sa vie il ne peut plus aller à pied. Il est obligé de se servir d'un carrosse. Mais il ressent avec une vivacité extraordinaire la peine qu'en éprouve son humilité chrétienne. « ... Misérable, s'écrie-t-il, infâme que je suis, qui me sers d'une infamie ! Un gueux, un porcher, aller en carrosse, oh ! quel scandale ! Sauveur de mon âme pardonnez-moi !... » ⁽¹⁰⁾

L'infidélité d'une sœur aux promesses faites à Dieu provoque en Vincent un émoi, dont les marques ne peuvent pas échapper à l'attention. Il alerte la communauté : « ... Quand vous entendrez dire qu'une sœur est sortie, méconnaissante des grâces que Dieu lui a faites... pleurez sa perte, plaignez le déplorable état où elle sera plongée... » Mais « à ces mots », observe une auditrice, il « changea de ton de voix et les larmes lui vinrent aux yeux ». ⁽¹¹⁾

La loi de la charité bénéficie tout particulièrement de l'aptitude de saint Vincent à s'émouvoir, lorsque la volonté de Dieu est en cause. Sa sensibilité soutient sans réserve la compassion chrétienne dont une foi indiscutée lui fait un devoir absolu.

Les Filles de la Charité s'entendent rappeler, en termes émouvants, leur devoir de porter secours aux malades, à l'exemple de Jésus-Christ : « ... O Sauveur ! comment peut-on entendre ces paroles sans fondre en larmes : « Je vais faire ce qu'un Dieu a fait sur la terre ! » Quel bonheur plus grand que celui-là ! Il n'y en a point mes sœurs... » ⁽¹²⁾

Vincent éprouve une véritable angoisse à la pensée que l'effort tenté par lui, en faveur des malheureux, pourrait être interrompu, parce que les auxiliaires dont il a besoin feraient défaut.

« ... Quand nous aurions mille vies, mes chères sœurs, insiste-t-il, nous les devrions toutes employer à l'accroissement de... la compagnie... Mes chères sœurs, qui pourrait voir la destruction de la compagnie sans fondre en larmes ! Oh ! il faudrait mourir de regret si ce malheur arrivait... » ⁽¹³⁾

La sensibilité ardente de Vincent de Paul et son évangélique compassion se trouvent étroitement unies dans l'exercice de la charité, tel qu'il le définit devant les missionnaires. La charité « fait qu'on ne saurait voir souffrir quelqu'un, qu'on ne souffre avec lui ; on ne le saurait voir pleurer, qu'on ne pleure aussi. C'est un acte de l'amour qui fait entrer les cœurs les uns dans les autres et sentir ce qu'ils sentent, bien éloignés de ceux qui n'ont aucun sentiment de la douleur des affligés, ni de la souffrance des pauvres. Ah ! que le Fils de Dieu était tendre ! On l'appelle pour voir le Lazare ; il y va... Il pleure... tant il est tendre et compatissant... Nous devons de même

nous attendrir sur notre prochain affligé et prendre part à sa peine... » ⁽¹⁴⁾

Cette vibrante exhortation s'appuyait sur l'autorité de Saint Paul. Elle rappelait la parole de l'apôtre : « *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?* » (II Cor. XI 29). Elle en donnait cette traduction où s'arrêtait de nouveau son propre esprit : « Y a-t-il malade, avec lequel je ne sois malade ? »

Saint Vincent ne voulait pas qu'on se portât au secours des pauvres par une simple « inclination » de la sensibilité. Il estimait, avec saint François de Sales, que « l'amour d'inclination » est « un amour de bête » que nous avons en commun avec les animaux. Les impulsions de cet amour sont sans mérite devant Dieu.

Les services rendus par la charité chrétienne sont inspirés par l'amour de Dieu, pratiqué à l'exemple de Jésus-Christ. « Il faut imiter le Fils de Dieu, qui ne faisait rien que par le motif de l'amour qu'il avait pour Dieu son Père. » Vincent reprend à son compte l'enseignement de saint Paul : « ... Faites tout le bien que vous voulez, si vous ne le faites pas bien, il ne vous profitera de rien... Donnez-vous vos biens aux pauvres, si vous n'avez pas la charité, vous ne faites rien ; non, donneriez-vous même vos vies. » Les Filles de la Charité entrent à la Compagnie et elles s'y dépensent « purement... pour le plaisir de Dieu ». ⁽¹⁵⁾

C'est donc bien la foi de Vincent de Paul qui meut son dévouement pour les hommes et détermine les entreprises de sa charité. Mais sa foi ne provoque pas au hasard les bienfaisances de ses interventions. Il apprécie pleinement les détresses des misères physiques et morales qu'il soulage, parce qu'il est puissamment impressionné par elles. Sa sensibilité est le point de convergence où retentissent, se rejoignent et s'accordent les appels de la terre et les ordres du ciel.

A l'origine des créations charitables de monsieur Vincent apparaissent les confréries de la Charité, d'où devait procéder plus tard la compagnie des Filles de la Charité. La première confrérie fut fondée, en 1617, à Châtillon-les-Dombes, pendant le séjour qu'y fit saint Vincent.

Un dimanche, comme il se préparait à célébrer la messe, il fut prévenu qu'en une maison située à l'écart, et distante d'un quart de lieue, tout le monde était malade. Personne ne pouvait soigner les autres membres de la famille. La détresse était navrante. Cette nouvelle « toucha sensiblement le cœur » du bon curé. Il en fit part au prône « avec tant de ressentiment », que ses paroissiens furent « tous émus de compassion ».

Après les Vêpres, monsieur Vincent se rendit auprès des « pauvres affligés ». Il les confessa et il les communia. Mais il avait été devancé. Sur tout le parcours, il rencontra quantité de personnes qui reve-

naient de la maison abandonnée. Il y en avait tant qu'elles formaient de véritables « processions ».

En les voyant Vincent de Paul eut la première idée des confréries de la Charité. « Dieu, explique-t-il, me donna cette pensée : « Ne pourrait-on point réunir ces bonnes dames et les exhorter à se donner à Dieu pour servir les pauvres malades ? » Ensuite de cela, je leur montrai que l'on pourrait secourir ces grandes nécessités avec grande facilité. Aussitôt elles s'y résolurent ».

Proposition fut faite « à toutes ces bonnes personnes ... de se cotiser, chacune une journée, pour faire le pot, non seulement pour » les malades de la famille qu'elles avaient visitée en chœur, « mais pour ceux qui viendraient après ». La proposition fut acceptée. La première confrérie était née. ⁽¹⁶⁾

Quelques mois plus tard son règlement était codifié. Elle prenait « pour patron Notre-Seigneur Jésus, et pour fin l'accomplissement du très ardent désir qu'il a que les chrétiens pratiquent entre eux les œuvres de charité et de miséricorde... »

« La confrérie sera composée de femmes, tant veuves, mariées, que filles, desquelles la piété et la vertu soient connues... »

Seront assistés « les malades vraiment pauvres, et non ceux qui ont moyen de se soulager... »

Les dames visiteuses les font confesser « pour se communier le lendemain, à cause que c'est l'intention de ladite confrérie que ceux qui veulent être assistés d'elle se confessent et se communient... »

Elle fait remettre à ses protégés « chemise blanche et linceuls blancs..., une tablette, une serviette, une gondole, une écuelle, un petit plat et une cuillère... »

A tour de rôle, durant une pleine journée, chaque dame « apprêtera le dîner, le portera aux malades, en les abordant les saluera gaiement et charitablement, accommodant la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus, une gondole et une cuillère et du pain, fera laver les mains aux malades et dira le *Benedicite*, trempera le potage dans une écuelle et mettra la viande dans un plat, accommodant le tout sur ladite tablette, puis conviera le malade charitablement à manger, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, le tout avec amour, comme si elle avait affaire à son fils ou plutôt à Dieu, qui impute fait à lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres. Elle lui dira quelque petit mot de Notre-Seigneur, en ce sentiment tâchera de le réjouir s'il est fort désolé, lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire... »

Sans se lasser, la charitable dame recommencera, de maison en maison, les mêmes attentions délicates et multipliées auprès de chaque malade. Ses doigts seront alertes pendant qu'elle dira les paroles réconfortantes, car il ne faut pas que les derniers servis attendent

trop longtemps. Le soir, elle fera la même dépense d'activité et de bonne humeur. Le lendemain une autre prendra sa place.

« Chaque malade aura autant de pain qu'il lui en faudra, avec un quarteron de mouton ou de veau bouilli pour le dîner et autant de rôti pour le souper, excepté les dimanches et fêtes qu'on leur pourra donner quelque poule bouillie pour leur dîner, et leur mettre leur viande en hâchis au souper deux ou trois fois la semaine. Ceux qui seront sans fièvre auront une chopine de vin par jour, moitié au matin et moitié au soir.

« Ils auront, le vendredi, samedi et autres jours d'abstinence, deux œufs avec le potage et une petite tranche de beurre pour leur dîner et autant pour leur souper, accommodant les œufs selon leur appétit... »

Comme les paroles aimables et les prévenances de la dame visitieuse, les mets appétissants, qu'elle servait, étaient bien capables de réconforter les malades indigents. La maladie avait vraiment pour eux sa contre-partie consolatrice.

Au delà du contact qu'elle leur faisait prendre avec la charité chrétienne, elle leur donnait en outre les moyens d'affermir leur fidélité à la Religion, qui inspirait l'activité de la confrérie : « Pour ce que la fin de cet institut n'est pas seulement d'assister les pauvres corporellement mais aussi spirituellement, lesdites servantes des pauvres tâcheront... de disposer à mieux vivre ceux qui guériront, et à bien mourir ceux qui tendront à la mort... »

« Elles liront utilement parfois quelque livre dévot en présence de ceux qui seront capables d'en faire leur profit, les exhortant à supporter le mal patiemment pour l'amour de Dieu... ; leur feront faire quelques actes de contrition... ; au cas que leur infirmité (s'aggravât) elles feraient qu'ils » se « confesseront au plus tôt. Et pour ceux qui tendront à la mort, elles auront soin d'avertir ledit sieur curé de leur administrer l'extrême-onction, les induiront à avoir confiance en Dieu et penser à la mort, passion de Notre-Seigneur Jésus et se recommander à la sainte Vierge, aux anges, aux saints et particulièrement aux patrons de la ville et aux patrons dont ils portent le nom ; et feront le tout avec un grand zèle de coopérer au salut des âmes et de les mener comme par la main à Dieu. »

En janvier 1617, quelques mois avant de partir pour Châtillon-les-Dombes, Vincent de Paul avait donné, à Folleville, les prédications populaires auxquelles il rattachait plus tard l'origine de la Mission. A Châtillon comme à Folleville il se préoccupe vivement du salut éternel des « pauvres gens ». Il conviera toujours les Filles de la Charité et les dames des confréries à le préparer avec le même zèle que les missionnaires, sinon par les mêmes moyens. Ce sera le premier souci de leur dévouement.

Ce dévouement de la confrérie ne s'arrêtait pas avec la mort des malades. Le règlement de Châtillon prescrivait aux dames de veiller maternellement sur les funérailles : « Auront soin les servantes de la Charité de faire enterrer les morts aux dépens de la confrérie... et assisteront aux funérailles de ceux qu'elles auront nourris malades, ... tenant en cela place des mères qui accompagnent leurs enfants au tombeau... »

A la tête de « la confrérie de la Charité » était placée une prieure. Après d'elle : deux assistantes remplissaient les fonctions de sous-prieure et de trésorière. Un procureur, ecclésiastique ou laïque, aidait à la gestion des ressources de la confrérie que pouvaient grossir des fondations. Les trois officières étaient élues.

La confrérie tenait des réunions mensuelles en présence du curé, pour « l'avancement spirituel » de ses membres, et pour « traiter des affaires » qui regardaient « le bien des pauvres ».

Les dames doivent faire leur prière individuelle matin et soir, entendre « la sainte messe, si elles ont la commodité », lire « chaque jour posément et attentivement un chapitre du livre de monseigneur l'évêque de Genève intitulé *l'Introduction à la vie dévote*... ».

Quatre fois l'an, la compagnie communiera en groupe, pour attirer sur elle les « bénédictions » divines, « à savoir le jour de la Pentecôte, Notre-Dame d'août, saint André et saint Martin ». A la mort d'une personne de la confrérie, les survivantes « diront chacune trois fois le chapelet à son intention et feront célébrer une messe basse pour le soulagement de son âme en la chapelle de ladite confrérie. » ⁽¹⁷⁾

Le règlement de Châtillon servit de base à l'organisation des confréries qui se multiplièrent ultérieurement. Un règlement général, qui se prêtait à des modifications locales, en tira ses éléments essentiels. Il donnait le nom de Supérieure à l'ancienne Prieure. Il prévoyait des quêtes à l'église et dans les maisons. Une messe devait être célébrée pour chaque malade qui décédait. Des précisions nouvelles étaient apportées aux attributions des officières, aux obligations des dames et demoiselles. Les pratiques de la piété individuelle et collective étaient renforcées. De plus en plus, c'était dans sa ferveur religieuse que la confrérie devait chercher le soutien de son activité charitable. ⁽¹⁸⁾

En décembre 1617, Vincent de Paul quittait Châtillon et reprenait sa place chez les Gondi. Bientôt après il recommençait sur leurs terres des missions, qui s'achevaient désormais par l'institution de confréries.

En 1618, naissent à Villepreux, Joigny et Montmirail des confréries de femmes. En 1620 une Charité de femmes et une Charité d'hommes sont fondées à Folleville. En 1621 une Charité mixte apparaît à Joigny. ⁽¹⁹⁾

Le mouvement déborda bientôt les terres des Gondi. En 1621, saint Vincent traversait Mâcon. Il mit son séjour à profit pour fonder une confrérie mixte. L'ignorance religieuse des pauvres de la ville était si grande, que des vieillards de soixante ans ne connaissaient rien de Jésus-Christ. Leur détresse morale était du même ordre.

Vincent, profondément ému de cette situation, voulut y remédier sans tarder. Le programme qui fut arrêté dépassait sensiblement celui de Châtillon-les-Dombes. Il n'était plus question seulement d'assister les indigents que la maladie immobilisait à domicile. Les personnes charitables, qui entraient dans la confrérie, s'engageaient à venir en aide à tous les nécessiteux, valides ou invalides, cachés chez eux ou mendiant en public. Les riches promettaient de donner du blé, du vin, de la viande, du bois et du linge, à proportion de leurs moyens.

Trois cents pauvres furent inscrits sur les listes de la confrérie. Obligation leur était faite d'entendre chaque dimanche la messe et l'instruction religieuse, de se confesser tous les mois, de communier dès qu'ils seraient suffisamment instruits.

Après l'office, tous les pauvres qui l'auraient suivi recevraient du pain et de l'argent, d'après le degré de leur misère et le nombre de leurs enfants. Durant l'hiver, ils auraient en outre du bois. Quiconque serait pris à mendier ne participerait plus à ces distributions. Les chemineaux seraient logés pendant une nuit et « renvoyés le lendemain avec deux sols ». Afin de ne pas encourager la paresse, les pauvres valides ne recevraient que l'aumône indispensable pour remédier à l'insuffisance de leurs salaires. Aux enfants serait procurée la facilité d'apprendre un métier. Les malheureux qui n'osaient pas avouer leur misère seraient secourus à domicile, avec toute la discrétion requise.

Ultérieurement des ressources diverses furent trouvées pour grossir les largesses des riches. La confrérie reçut des subsides officiels, car toute la cité avait intérêt à voir disparaître les nombreux mendiants qui harcelaient les passants, dans les rues et aux portes des églises. Le clergé donna sa quote-part. Des quêtes furent faites, le dimanche, par des demoiselles.⁽²⁰⁾

En 1629, les confréries apparurent pour la première fois à Paris. « Saint-Sauveur, témoigne saint Vincent, fut le premier lieu qui... prit » la Charité « et toutes les autres paroisses suivirent. »⁽²¹⁾

La plus célèbre confrérie de la capitale devait être celle de l'Hôtel-Dieu. Elle fut créée entre janvier et mars 1634. Les religieuses augustines étaient chargées du service de l'Hôtel-Dieu, et saint Vincent hésitait fort, par discrétion, à s'occuper de leurs malades. Il y fut cependant décidé par une dame influente, madame Goussault, veuve

du président de la Chambre des Comptes. C'est elle qui fut placée à la tête de l'œuvre naissante. ⁽²²⁾

En juillet, la nouvelle confrérie comptait cent ou cent vingt « dames de haute qualité ». A cette date, outre la nourriture ordinaire que la maison leur fournit, les « huit ou neuf cents pauvres ou malades » reçoivent de ces dames une collation très variée en ses menus. Il leur est fait distribution « de gelées, consommés, bouillons, confitures et toutes autres sortes de douceurs. » ⁽²³⁾ Évidemment il apparut que ces douceurs devaient se limiter aux plus malades. Même ainsi réduites, elles coûtaient encore cher, chaque jour, à la confrérie. Un rapport lu aux dames, en 1657, par Vincent de Paul précisait que « depuis un an on avait dépensé cinq mille livres pour la collation des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu. » ⁽²⁴⁾

Les Religieuses augustines ne prennent nul ombrage de ces distributions. Elles en apprécient au contraire la bienfaisance. Elles savent d'ailleurs que ces générosités ne constituent qu'une partie du programme. Grâce à leur bonté les visiteuses sont bien accueillies de leurs obligés, mais leurs desseins dépassent le réconfort physique qu'elles apportent. ⁽²⁵⁾

Elles aspirent à « disposer » les « pauvres gens » qu'elles approchent « à faire confession générale de leur vie passée, et procurer que ceux qui mourront partent de ce monde en bon état, et que ceux qui guériront fassent résolution de ne jamais plus offenser Dieu... » ⁽²⁶⁾

Pour atteindre plus sûrement ces résultats, la confrérie conçut le projet, en 1636, de payer sur ses recettes des aumôniers permanents pour l'Hôtel-Dieu. Le projet fut agréé des chanoines de Notre-Dame, dont l'Hôtel-Dieu dépendait pour la direction spirituelle. ⁽²⁷⁾

La même année, il est décidé que quatorze dames de la compagnie seront spécialement attachées au service spirituel des malades. La durée de cet office est finalement arrêtée à trois mois, pendant lesquels les dames désignées se relaieront journallement. « Il y en aura deux chaque jour qui instruiront les femmes malades des vérités chrétiennes nécessaires à salut, les disposeront à faire une confession générale de toute leur vie..., les exhorteront à se servir de tous les moyens possibles pour se sauver, avec l'aide de Dieu, soit qu'elles meurent ou qu'elles guérissent de cette maladie. » ⁽²⁸⁾

Les hommes de l'Hôtel-Dieu n'étaient pas plus délaissés que les femmes. Monsieur Vincent pouvait dire en 1636 : « Il a plu à Dieu de disposer de quelques hommes de piété et de qualité pour travailler à l'entour des hommes et les porter à faire ladite confession générale. » ⁽²⁹⁾

Les résultats des démarches faites avec assiduité auprès des malades causent à Vincent une vive satisfaction. En 1638 ou 1639, il note que « la plupart » d'entre eux « font confession générale, » aux aumô-

niers, « notamment les moribonds ». Depuis que ces aumôniers ont pris possession de leurs fonctions, ils ont eu affaire à deux cents « hérétiques, ... tous lesquels se sont convertis, excepté six, qui sont morts en leur erreur, et environ vingt-cinq qui s'en sont retournés guéris hérétiques ». ⁽³⁰⁾

Vincent de Paul veillait attentivement à maintenir la ferveur de la confrérie. Les dames s'assemblaient chaque semaine autour de la Supérieure et de ses deux assistantes. Leurs entretiens portaient sur la marche de l'œuvre et sur des sujets « d'édification ». Le fondateur profitait de ces réunions pour stimuler les indispensables dévouements. ⁽³¹⁾

En outre il réunissait « les quatorze », à leur sortie de charge, avec cellès qui prenaient leur succession. Il appuyait de toute son autorité les consignes transmises par les anciennes aux nouvelles, que l'assemblée plénière avait élues. ⁽³²⁾

Le règlement de la confrérie indique que toutes les dames « feront oraison mentale une demi-heure pour le moins chaque jour, entendront la sainte messe, liront un chapitre de quelque livre spirituel, feront l'examen général au soir, et se confesseront et communieront au moins une fois tous les (mois) ».

De plus, comme à Châtillon-les-Dombes, la confrérie communiait en groupe quatre fois l'an. ⁽³³⁾

Ainsi soutenue, son activité se développa bien au delà de « l'assistance des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu ». Cette assistance ne fut plus que « l'un des premiers et des principaux emplois de la compagnie... ». ⁽³⁴⁾

Leur règlement consacrait l'obligation que les dames avaient contractée d'étendre leur sollicitude sur « les enfants trouvés de Paris » et « les forçats destinés aux galères ». ⁽³⁵⁾ Vincent de Paul s'appuya sur leur dévouement pour venir en aide aux régions dévastées par la guerre. Il en reçut des contributions pour la propagation de la foi catholique dans les « terres infidèles » et les pays protestants. ⁽³⁶⁾ Il fut obligé de recueillir auprès d'elles d'importantes sommes d'argent, dont il avait besoin dans les « États barbaresques ». ⁽³⁷⁾ Nous les retrouverons donc à plusieurs reprises dans l'activité charitable de saint Vincent.

Selon la pratique suivie par monsieur Vincent sur les terres des Gondî, à son retour de Châtillon-les-Dombes, les missionnaires fondaient des confréries partout où ils prêchaient des missions, dès lors que le désir s'en manifestait. ⁽³⁸⁾ Cet usage multiplia les « Charités » sur tous les points du territoire français.

Il fit même sentir son effet à la cour. A la suite de la mission donnée à Saint-Germain-en-Laye, en 1638, et suivie par la cour de Louis XIII, des dames et demoiselles de la suite de la reine « se sont

mises de la Charité, servant les pauvres en leur jour, et ont fait la quête par le bourg, en quatre bandes... » ⁽³⁹⁾

Diverses interventions renforçaient les initiatives des prêtres de la Mission. A Richelieu, une confrérie prend naissance par la volonté du cardinal qui s'engage à la soutenir de son argent, en attendant que les quêtes ordinaires lui assurent des ressources suffisantes. ⁽⁴⁰⁾

A Beauvais, dès 1629, l'évêque, Augustin Potier, avait commencé à s'occuper de l'assistance des pauvres. Vincent de Paul, appelé par lui, le guida dans l'organisation d'une confrérie qui s'étendit d'abord à toute la ville, pour se fractionner ensuite en confréries paroissiales. ⁽⁴¹⁾ A plusieurs reprises Louise de Marillac fut envoyée sur place, pour mettre son expérience au service de l'œuvre. Pendant un de ces déplacements, elle reçut de Vincent une lettre où se devinaient les difficultés inhérentes aux fondations des confréries : « Je vous le disais bien, Mademoiselle, que vous trouveriez de grandes difficultés en l'affaire de Beauvais... Quand s'établit la Charité à Mâcon, chacun se moquait de moi et me montrait du doigt par les rues ; et quand la chose fut faite, chacun fondait en larmes de joie ; et les échevins de la ville me firent tant d'honneur au départ que, ne le pouvant porter, je fus contraint de partir en cachette pour éviter cet applaudissement ; et c'est là une des Charités (les) mieux établies... » ⁽⁴²⁾

Que Louise de Marillac s'affermisse donc dans sa constance : le succès viendra. Ainsi étaient conseillées et relancées au besoin les Filles de la Charité, dont saint Vincent utilisait aussi le concours pour faire surgir les confréries dans les campagnes et dans les grandes villes.

En 1656, deux sœurs sont envoyées à Arras, où se fait sentir le besoin d'une confrérie. Au départ, elles reçoivent ces instructions : « ... La première chose que vous ferez sera d'aller saluer Monsieur l'évêque nommé d'Arras, pour demander sa bénédiction et recevoir ses ordres. Vous prendrez aussi la bénédiction de Monsieur l'official, et ensemble saluerez un bon gentilhomme qui est là et Monsieur le gouverneur, à qui vous direz que vous allez pour recevoir leurs ordres... »

Monsieur Vincent sait à merveille que des obstacles peuvent surgir sur la route que les sœurs auront à suivre. Il veut du moins faire bien prudemment tout son possible pour les prémunir contre cette menace.

Il continue ses recommandations avec la même sagesse très avérée. Que les bonnes filles écoutent et observent avant d'entreprendre leur tâche : « ... Vous verrez ce qui vous sera proposé pour établir la Charité si désirée, que ce soit pour toute la ville, ou bien pour chaque paroisse, ce qui à mon avis serait bien le mieux... Vous choi-

sirez la meilleure pour commencer, avec l'avis de Monsieur l'évêque, et puis après à une autre, et enfin vous verrez. Ne vous chargez pas de beaucoup de malades à la fois, tout d'un coup ; huit ou dix seulement suffisent... » ⁽⁴³⁾

Vincent aime les commencements modestes, mais bien établis. L'esprit de la « petite méthode » anime les fondations des confréries. Il guide leur paisible et fécond développement.

Dans l'ensemble de ces organismes, il en est dont les caractères sortent du commun. La Charité de l'Hôtel-Dieu d'Angers s'était établie sur le modèle original établi à l'Hôtel-Dieu de Paris. ⁽⁴⁴⁾

A la Charité des hommes de Folleville, comme à Mâcon, on mettait les « enfants... en métier » aussitôt qu'ils avaient l'« âge compétent ». La confrérie avait des brebis que les associés nourrissaient au profit des pauvres. ⁽⁴⁵⁾

Le règlement d'une confrérie anonyme, où se pratique l'apprentissage des enfants, donne des indications sur sa nature et ses mobiles. Les garçons de huit à quinze ou vingt ans sont assemblés en une maison de louage, où ils vivent et travaillent « sous la direction d'un ecclésiastique et la conduite d'un maître ouvrier. »

L'ecclésiastique donne l'enseignement religieux à l'église, les jours fériés, et à la manufacture, deux fois par semaine. Il conduit les apprentis aux offices. Le premier dimanche du mois et les jours de fête, il les confesse et fait communier avec les autres pauvres de la confrérie. Il préside leurs repas.

Le maître ouvrier apprend son métier aux enfants, afin qu'ils soient en mesure, à l'âge d'homme, de gagner leur vie. Il est placé sous la direction de la confrérie, qui nourrit gratuitement les apprentis.

Ceux-ci se lèvent à quatre heures, prient pendant une demi-heure, assistent à la messe après un premier temps de travail. Ils dînent en silence, en écoutant la lecture qui leur est faite. Ils se couchent à huit heures, après avoir fait leurs prières et leur examen de conscience. ⁽⁴⁶⁾

En 1630, ce souci de l'éducation chrétienne de l'enfance pauvre amène Vincent de Paul à demander aux dames de la Charité, à Saint-Sauveur de Paris, l'entretien d'une « maîtresse d'école qui enseigne parfaitement les pauvres. » ⁽⁴⁷⁾

Après avoir veillé sur la fondation d'une confrérie et la rédaction de son règlement, saint Vincent se gardait bien de l'abandonner à elle-même. Il organisait de temps à autre des tournées d'inspections.

En janvier 1635, il va lui-même à Montreuil pour « se rendre compte du bon fonctionnement de la confrérie ». En 1633, Louise de Marillac parcourt, au nord de Paris, cinq localités qui ont toutes

une Charité. Ces visites régionales sont dans ses attributions. En 1638, un prêtre de la Mission, Robert de Sergis, se trouve à Angoulême. Il est invité à poursuivre son voyage vers le sud-ouest, pour visiter les Charités établies au diocèse de Bordeaux. ⁽⁴⁸⁾

En 1633, madame Goussault entreprend une longue tournée de propagande dont elle adresse à saint Vincent le récit détaillé. Antérieurement elle avait déjà fait, dans la région parisienne, des inspections de Charités. ⁽⁴⁹⁾ Mais cette fois, l'intérêt qu'elle porte aux pauvres gens la met à leur recherche hors des confréries. Ainsi du moins seront-ils atteints par le bienfaisant esprit dont sont animées ces associations.

Elle part en carrosse, non sans se faire accompagner. En route les voyageuses font leur oraison, chantent les litanies du Saint Nom de Jésus, disent un *Ave* à chaque nouvelle heure. Elles se distraient aussi en se racontant leurs songes, ou bien en faisant « la guerre » à celles qui ont dit « quelque chose de travers ».

La voiture atteint les bords de la Loire, qu'elle suit par étapes. Elle s'arrête à Orléans, à Blois, dans mainte bourgade située dans l'intervalle des villes. Madame Goussault couche à Amboise. Elle va à Tours, à Angers, à Saumur.

Partout elle parcourt l'Hôtel-Dieu; elle observe attentivement l'état de ses services. A Blois, elle est heureuse de penser qu'après son passage il sera peut-être visité par les « femmes de qualité ». Elle groupe autour d'elle les pauvres qui ne sont pas hospitalisés, elle leur parle de leurs devoirs religieux. Elle s'informe de l'instruction chrétienne des enfants. A Saumur, elle réussit à pénétrer jusqu'aux prisonniers. Ce faisant, elle obéit à l'Évangile qui recommande de s'intéresser à ces malheureux. Elle fait de longues stations dans les fermes qui sont aux environs de la ville. L'attachement qu'elle témoigne aux pauvres gens frappe ceux qui la voient agir. On lui fait bon accueil, et elle en donne elle-même la raison : « ... Deux choses leur plaisent, dit-elle..., que je ne fais point la réformée, que je ris à bon escient... ». ⁽⁵⁰⁾

Madame Goussault était heureuse de se comporter maternellement à l'égard des pauvres. Elle se conformait à la recommandation que Vincent de Paul aimera plus tard à répéter aux dames de l'Hôtel-Dieu, dont elle sera la première présidente : « ... Vous êtes les mères des pauvres, obligées de vous comporter comme Notre-Seigneur qui en est le père, qui s'est fait semblable à eux et qui est venu pour les instruire, les soulager... Faites de même, fréquentez les lieux saints comme sont les hôpitaux... » ⁽⁵¹⁾

Malgré cette bonne volonté, que stimulait en elles saint Vincent, les dames des premières confréries parisiennes s'étaient vite rendu compte qu'elles étaient inaptes à donner aux malades tous les soins

que réclamait leur état. Aux premiers temps de la Charité de Saint-Sauveur, ses adhérentes « portaient la marmite » chez les pauvres ; mais « elles étaient souvent incommodées de ce pot, de sorte que cela les rebutait, et elles parlèrent de trouver quelques servantes qui fissent cela pour elles ». ⁽⁵²⁾

D'autres « basses et viles fonctions » leur paraissaient impraticables pour elles. Elles ne se sentaient pas enclines à « faire les saignées, les lavements et les donner, panser les plaies, faire les lits et veiller les malades qui sont seuls et tendent à la mort ». Ces besognes furent encore réservées aux « quelques bonnes filles des champs », dont les dames s'assurèrent le concours. ⁽⁵³⁾

En février 1630, saint Vincent adresse à Louise de Marillac, pour qu'elle examine leur savoir-faire, les premières d'entre ces « filles des champs ». Nièce d'un garde des sceaux et d'un maréchal de France, Louise de Marillac était veuve depuis 1625 d'Antoine Le Gras, secrétaire de Marie de Médicis. Pénitente de Vincent de Paul, elle avait en lui une absolue confiance. Elle était donc toute disposée à suivre la voie dans laquelle il allait bientôt l'engager. ⁽⁵⁴⁾

Les « bonnes filles » qui lui étaient adressées avaient plus de dévouement que d'expérience des malades. Leur dévouement lui-même avait besoin de formation. En 1633, Louise de Marillac fut priée d'en loger « quelques-unes » en sa maison pour « les dresser à la dévotion et à la manière de servir les pauvres ». Telle fut l'origine des Filles de la Charité. ⁽⁵⁵⁾

Le 31 juillet 1634, elles étaient douze. ⁽⁵⁶⁾ En 1641, lorsque la maison mère s'installe sur la paroisse Saint-Laurent, ses dimensions laissent entendre que la communauté pourra se développer. Effectivement, en 1645, quand saint Vincent adresse une supplique à l'archevêque de Paris pour obtenir l'approbation de la compagnie, il cite neuf paroisses de la capitale où les sœurs servent les confréries à raison de deux ou trois par paroisse. Encore indique-t-il que son énumération est incomplète. A la même date les sœurs travaillent à Angers, à Richelieu, à Saint-Germain-en-Laye, à Saint-Denis, à Sedan, sans compter les localités « de la campagne ».

Près de vingt sont attachées à des œuvres parisiennes indépendantes des paroisses. Plus de trente se forment ou sont tenues en réserve à la maison mère. Elles visitent les pauvres de la paroisse et donnent leurs soins aux pauvres du dehors qui viennent les trouver. Elles apprennent à lire et à écrire. Elles cousent, et le produit de leur travail fournit pour leur entretien quelques ressources, que complètent des aumônes. Des revenus supérieurs à deux mille livres, créées par la famille royale ainsi que par la duchesse d'Aiguillon, leur sont d'un précieux secours.

Les sœurs des paroisses sont à la charge des confréries. Chacune

d'elles d'ailleurs ne dépense annuellement que cent livres au plus pour sa nourriture et ses vêtements. ⁽⁵⁷⁾

En 1646, l'archevêque de Paris consentait à ériger la compagnie en confrérie distincte des confréries de la Charité. L'acte d'érection donnait aux sœurs le « titre de servantes des pauvres de la Charité ». Malgré leur organisation indépendante, ces « bonnes filles des champs » continueraient d'être les filles ou « servantes » des confréries de la Charité, dont elles assumeraient comme par le passé « les plus basses fonctions. » Plus brièvement et plus simplement, elles restaient les filles de la Charité. ⁽⁵⁸⁾

En même temps leur règlement recevait une approbation, qui fut renouvelée en 1655. La nouvelle confrérie, issue des confréries de la Charité, avait, comme elles, à sa tête une Supérieure. Cette Supérieure, élue pour trois ans à la pluralité des voix, était rééligible pour une période égale. Elle était secondée par une assistante, une trésorière et une dépensière. ⁽⁵⁹⁾ Les Supérieurs généraux de la Mission étaient, à vie, « supérieurs et directeurs de ladite confrérie ». La Supérieure dépendait d'eux dans l'exercice de son gouvernement. ⁽⁶⁰⁾

En donnant connaissance aux Filles de la Charité des actes qui les constituaient en confrérie séparée et approuvaient leurs règles, Vincent de Paul insistait sur la dépendance où leur activité continuerait de se trouver placée vis-à-vis des dames. « ... Mes filles, disait-il, voici des règles... qui vous font une confrérie de la Charité séparée de la confrérie des dames de la Charité, avec lesquelles vous avez été liées jusques à présent. Elles ne vous dégagent pas de celle des dames, auxquelles vous êtes toujours sujettes en tout ce qui concerne le service des malades ; mais elles vous rendent différentes en votre manière de vie... » ⁽⁶¹⁾

Les devoirs de leur obéissance leur sont nettement précisés, afin que les pauvres ne souffrent pas d'une fâcheuse dualité au sein des confréries qui les assistent. « ... Au regard des dames, est-il rappelé aux sœurs, vous devez leur obéir en tout ce qu'elles vous ordonneront, leur donner grande connaissance des malades, prendre leurs ordres en tout et les suivre très exactement, ne jamais rien changer de ce qu'elles vous diront et reconnaître que c'est à elles d'ordonner et à vous d'obéir... »

Vincent connaît très exactement les dangers que représenterait toute tendance à l'indépendance de la part des sœurs. Les dames en effet ne s'accommodent de leurs services que s'ils sont parfaitement dociles. Il poursuit donc : « ... J'ai un avis bien important à vous donner : c'est de ne vous point faire pair et compagnon avec elles, ni d'empiéter sur leur autorité en ordonnant les choses par vous-mêmes, car vous gâteriez tout, mes filles, vous ruinerez la Charité, elles ne voudraient plus de vous et laisseraient tout là... »

Or si les dames laissaient « tout là », les confréries seraient menacées de mort. Certes les sœurs auraient assez de dévouement pour tous les soins à donner aux malades, mais avec la retraite des dames disparaîtraient les ressources indispensables. Il faut donc les traiter avec la plus grande déférence. A cet effet, monsieur Vincent fait entendre aux sœurs ce rappel : « Elles fournissent de leur bien pour l'entretien de la Charité ; vous n'y donnez que votre temps, qui ne servirait de rien sans leur bien ; elles sont comme le chef d'un corps et vous n'en êtes que les pieds. Oh ! que serait-ce si les pieds voulaient ordonner et faire passer la tête par où bon leur semblerait ! Ce serait une chose bien ridicule, car c'est le propre du chef de commander et c'est le rôle des pieds de se porter où la tête leur ordonne. Or, mes filles, si vous voulez voir la Charité subsister et les pauvres continuer d'être assistés, il vous faut agir ainsi à l'égard des dames ; sinon, elles s'en lasseraient... » ⁽⁶²⁾

Monsieur Vincent n'ignore rien de ce que les sœurs pourraient lui objecter. Il ne dit même pas que leurs objections seraient sans fondement. Mais les années ont beau passer, il revient toujours à son pressant conseil : même s'il arrive que les exigences des dames rendent parfois difficile l'obéissance des sœurs, l'intérêt des pauvres n'en exige pas moins cette obéissance entière et silencieuse. Il répète encore aux dernières années de sa vie : « ... Vous devez... obéir aux dames en tout ce qui les regarde pour le service des pauvres. — Mais elles m'ordonnent tant de choses ! Elles voudraient que nous fussions en même temps en quatre différents lieux, et qu'après avoir porté la marmite nous allions faire ce qu'elles veulent. — Mes sœurs, je ne dis pas qu'il faille faire l'impossible ; mais il faut tâcher de les contenter... S'il y en avait quelqu'une qui s'en fît accroire dans les paroisses, qui voulût trancher de la dame et suivre sa fantaisie, sans se soucier de suivre l'ordre des dames... ce serait un grand mal... C'est arrivé quelquefois. Oh ! mes sœurs, que cela ne soit plus car c'est la ruine de la Charité... » ⁽⁶³⁾

Tantôt du côté des dames, tantôt du côté des sœurs, l'action pacificatrice de saint Vincent avait à intervenir. Paisiblement il l'exerçait avec une parfaite maîtrise de soi. Il n'eut jamais à déplorer « la ruine de la Charité ». Au contraire, d'année en année il constatait le développement des entreprises charitables auxquelles s'appliquaient ensemble les dames et les « bonnes filles », qu'il maintenait groupées autour de lui.

En plus des services qu'elles rendaient aux confréries des paroisses, les sœurs de Paris furent requises de bonne heure d'entrer dans des œuvres extra-paroissiales.

Dès le début de 1634 les dames de l'Hôtel-Dieu songeaient à en prendre avec elles. Retardé dans son exécution le projet fut cepen-

dant réalisé. Les sœurs aidaient à la distribution de la collation. ⁽⁶⁴⁾

Les dames de l'Hôtel-Dieu et les Filles de la Charité se retrouvèrent encore dans l'œuvre capitale des Enfants trouvés. Avant que Vincent de Paul ne s'occupât d'eux, les enfants abandonnés de la capitale étaient portés à la Couche, où les accueillait une veuve aidée de deux servantes. ⁽⁶⁵⁾ Leur nombre était grand. « Chaque année » il y en avait « autant que de jours en l'an ». ⁽⁶⁶⁾ Or les fonds pour leur entretien étaient insuffisants. ⁽⁶⁷⁾ En conséquence, on en vendait « huit sols la pièce » à des individus qui s'empressaient de leur rompre « bras et jambes », pour exciter la pitié du public dont ils sollicitaient les aumônes. La mortalité parmi eux était si grande qu'en l'espace de « cinquante ans » aucun n'avait survécu. Enfin « plusieurs mouraient sans être baptisés », et la pitié de Vincent s'en émouvait profondément : c'était « le comble de tous les maux ». ⁽⁶⁸⁾

« Deux ans durant » les chanoines de Notre-Dame pressèrent les dames de l'Hôtel-Dieu de se charger des enfants abandonnés. ⁽⁶⁹⁾ Finalement elles acceptèrent de tenter un essai. Le « premier jour de l'an » 1638, monsieur Vincent écrivit en leur nom à Louise de Marillac pour la prier de confier deux ou trois de ces enfants aux Filles de la Charité. Évidemment la réponse fut favorable. Elle était même rassurante, car elle indiquait qu'une seule nourrice suffirait pour commencer. ⁽⁷⁰⁾

Les débuts de l'œuvre furent donc très modestes. Ils étaient bien dans la manière vincentiste. Cependant une dizaine de mois plus tard, un premier développement était déjà enregistré. A ce moment-là des instructions étaient données pour que fussent remplies « les places vides des petits enfants, jusques à sept ». Cette limite serait dépassée dès que Louise de Marillac aurait « une autre nourrice, une chèvre et une vache. » ⁽⁷¹⁾

Le 12 janvier 1640, Vincent de Paul décida les dames de l'Hôtel-Dieu à prendre désormais à leur charge tous les enfants trouvés. La décision prit son effet le 30 mars. ⁽⁷²⁾ La formule de la collaboration entre les dames et les Filles de la Charité était la même qu'aux confréries paroissiales. Les dames, outre le réconfort de leurs visites, procureraient les fonds. Les sœurs donneraient les principaux soins.

Les enfants furent d'abord recueillis à la maison des Filles de la Charité. ⁽⁷³⁾ Ils changèrent plusieurs fois de domicile. En 1647, on eut l'idée de les installer au château de Bicêtre, dont les démarches des dames et de saint Vincent, auprès du chancelier et de la reine, avaient obtenu l'usage. ⁽⁷⁴⁾ Cependant Louise de Marillac en redoutait l'isolement pour ses filles. Elle regrettait aussi que l'éloignement du château les mît en difficulté pour participer aux réunions organisées à Paris pour les sœurs. ⁽⁷⁵⁾

En 1649, Vincent jugeait « ce lieu inhabitable » à cause de désordres

consécutifs à la Fronde. Il souhaitait « qu'il plût au Parlement ou à la ville d'en donner un autre. » Les enfants quittèrent le château et rentrèrent à Paris. ⁽⁷⁶⁾

Seuls les plus grands retournèrent à Bicêtre quelque temps après. Les autres n'y furent jamais renvoyés. Les enfants trouvés finirent par s'installer au voisinage de l'enclos de Saint-Lazare. Tout un pâté de maisons fut mis à leur disposition. Lorsque saint Vincent voulait désigner les sœurs commises à leur garde, il les appelait les sœurs des Treize Maisons. ⁽⁷⁷⁾

Les enfants trouvés constituaient une très lourde charge. Au 7 décembre 1643, après moins de quatre ans d'existence, l'œuvre en avait déjà reçu « plus de douze cents ». Ultérieurement, à une date imprécise, Vincent indique que les enfants, sevrés ou en nourrice, sont au nombre de huit cent vingt. En 1657, la liste totale, tant de ceux qui sont en nourrice que des plus grands placés en apprentissage ou en service, atteint encore le chiffre de trois cent quatre-vingt-quinze. ⁽⁷⁸⁾

Lorsqu'en 1640 Vincent de Paul avait décidé les dames de l'Hôtel-Dieu à prendre cette responsabilité nouvelle, il estimait que la dépense pourrait être annuellement de « 550 livres pour entretenir six ou sept petits enfants ». ⁽⁷⁹⁾ En 1657 l'état budgétaire est ainsi présenté par lui : « La recette pour la dernière année monte à 16.248 livres, et la dépense à 17.221 livres ». ⁽⁸⁰⁾

Cependant les enfants ne restaient pas indéfiniment à la charge de l'œuvre. Des filles étaient placées en condition dans le même temps où des garçons devenaient domestiques. ⁽⁸¹⁾ Mais des années s'écoulaient avant que ne fût atteint le premier âge du travail, si peu élevé qu'il fût.

D'autre part, tout en restant encore très forte, la mortalité était sensiblement moindre qu'aux temps de la Couche. En 1647, saint Vincent estimait que « cinq ou six cents enfants » avaient été « arrachés à la mort et élevés chrétiennement ». ⁽⁸²⁾ Plus les survivants devenaient fréquents parmi les enfants en bas âge, et plus montaient les dépenses.

Des nourrices nombreuses étaient nécessaires. Les unes s'installaient à l'hôpital ; d'autres prenaient les enfants chez elles. Ces dernières essayaient parfois d'extorquer de l'argent par des procédés malhonnêtes. On était obligé de leur dire « qu'on ne leur baillerait plus de l'argent, si elles n'apportent certificat du curé du lieu comme l'enfant est en vie ». ⁽⁸³⁾

Les dames font la visite de ces enfants. L'une d'elles se propose de partir pour une tournée d'inspection « du côté de la Normandie ». ⁽⁸⁴⁾

Même sévèrement contrôlées, les dépenses exigeaient de cons-

tantes et larges générosités. Le roi avait pourvu l'œuvre d'une rente de quatre mille livres. ⁽⁸⁵⁾ D'importantes offrandes étaient recueillies. Comme dans toutes les entreprises de saint Vincent, la duchesse d'Aiguillon était au premier rang des bienfaiteurs. ⁽⁸⁶⁾ Enfin les dames quêteuses sollicitaient les aumônes du public.

Malgré tout, les heures de détresse n'étaient pas rares. Un jour Vincent est obligé de faire connaître aux protectrices des enfants « qu'il ne reste plus que pour les nourrir six semaines ». ⁽⁸⁷⁾

En décembre 1649, pendant la Fronde, Louise de Marillac est dans une situation désespérée. « Les nourrices commencent à nous fort menacer, écrit-elle, et à rapporter les enfants ; et les dettes se multiplieront à tel point qu'il n'y aura pas d'espérance de les payer ». ⁽⁸⁸⁾

Le mois précédent, elle avait déjà dévoilé sa gêne extrême et ses inquiétudes. Elle n'avait plus « un double pour... mettre en nourrice sept enfants » qu'il fallait cependant faire partir. Tout l'argent dont elle disposait, « à quinze ou vingt livres près », venait de servir à payer « du blé pour les enfants de Bicêtre ». Le linge manquait. Il n'y avait même plus de langes pour changer les nourrissons.

Louise de Marillac est mécontente de l'attitude des dames. Elles « ne font, dit-elle, aucun cas de nous donner secours, et je m'assure qu'elles croient que nous faisons nos affaires à leurs dépens ». Elle déclare tout net que « ces bonnes dames ne font pas ce qu'elles peuvent. » Elle en vient à dire : « Il faut qu'elles nous veuillent contraindre à tout quitter ; et pour ces raisons je pense qu'elles ont résolu de ne rien faire du tout ». Qu'à leur prochaine assemblée elles s'engagent à « ... quêter aux paroisses tous les dimanches, y poser de petits troncs en quelque lieu éminent... faire » une « quête à la cour... »

La Supérieure des Filles de la Charité tient en réserve une solution tout à fait décisive, qu'elle soumet à l'appréciation de monsieur Vincent : « Je ne sache qu'un seul moyen pour le soulagement de tous ceux qui souffrent en cette œuvre, qui est que nous, au nom de notre compagnie, présentions requête à monsieur le premier président pour nous faire décharger de recevoir les enfants et en charger qui il lui plaira. » ⁽⁸⁹⁾

Cette solution ne pouvait recevoir l'agrément de Vincent de Paul. Il ne lui restait donc qu'à se tourner du côté des dames pour exciter leur zèle. Il s'y est employé sans relâche pendant vingt ans.

Il insiste sur les motifs que ses auditrices ont de se dévouer aux enfants trouvés. En les secourant elles font la volonté de Dieu, qui ordonne les œuvres de miséricorde. Elles sont agréables à Jésus-Christ, car il prend sous sa particulière protection des enfants qui sont persécutés comme il le fut lui-même dès sa naissance. Si, par amour pour Dieu et pour Jésus-Christ, elles ne sont pas persévé-

rantes, l'heure de la mort leur sera redoutable. Dieu leur demandera pourquoi elles ont « abandonné ces petites créatures » qu'elles devaient protéger. ⁽⁹⁰⁾

Que personne n'ose objecter à Vincent de Paul : « Je n'ai point d'argent », car il répond sans hésiter : « Hélas ! combien de nignoteries a-t-on au logis, qui ne servent de rien ! O Mesdames, que nous sommes éloignés de la piété des enfants d'Israël, dont les femmes donnaient leurs bijoux pour faire un veau d'or. » ⁽⁹¹⁾

Qu'aucune dame, même pendant la Fronde, ne prenne prétexte de ses « misères particulières » pour se dispenser « du soin des publiques », car Dieu pourrait lui dire « ce que saint Paul disait aux Corinthiens... « Avez-vous encore résisté jusques au sang ? » (Héb. XII 4). Il pourrait du moins lui demander : « Avez-vous encore vendu une partie des bijoux que vous avez ?... » ⁽⁹²⁾

A la pensée que les enfants trouvés pourraient rester sans secours, le cœur de saint Vincent s'émeut. Il croit entendre leurs plaintes. « ... Que diront ces petites créatures ? « Hélas ! mes chères mères, vous nous abandonnez ! Que nos propres mères nous aient abandonnés, baste, elles sont mauvaises ; mais que vous le fassiez, qui êtes bonnes, c'est autant dire que Dieu nous a abandonnés et qu'il n'est pas notre Dieu. » ⁽⁹³⁾

Plus la situation est alarmante, et plus la sensibilité du fondateur de l'œuvre, pressée par cette situation, éclate en adjurations poignantes. « Élevant la voix, il conclut par ces mots » un entretien aux dames : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin ; et, au contraire, ils mourront et périront infailliblement si vous les abandonnez ; l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » ⁽⁹⁴⁾

Des dames, qu'il rendait comptables de la prospérité ou de la détresse de l'œuvre, monsieur Vincent se retournait vers les sœurs pour qu'elles fussent toujours égales à leur tâche très ardue. Il leur répétait que sans elles leurs enfants mourraient peut-être tous sans baptême, et seraient « privés de la vue de Dieu pour une éternité, qui est la plus grande peine des damnés... ».

« ... En servant ces petits enfants, leur dit-il, ... vous rendez à Dieu le plus grand service que l'on puisse lui rendre, vous contri-

buez de tout votre pouvoir à ce que la mort du Fils de Dieu ne leur soit pas inutile... »

Il souhaite que ses filles s'affectionnent à leurs pupilles. Leur dure besogne en sera facilitée. Qu'elles soient certaines « de ne point offenser Dieu en les aimant trop, puisque ce sont ses enfants. » ⁽⁹⁵⁾

De minutieux conseils leur sont donnés pour qu'elles soient des éducatrices religieuses très entendues : « ... Ayez soin que, dès qu'ils commencent à balbutier ils prononcent le nom de Dieu ; apprenez leur à dire : O mon Dieu ! » Faites-les souvent parler du bon Dieu ensemble ; dites-en de petits mots vous-mêmes, selon leur capacité ; quand vous leur portez quelque chose qu'ils trouvent bon ou beau, qu'ils sachent et qu'ils avouent que c'est le bon Dieu qui le leur a donné... » ⁽⁹⁶⁾

Que les sœurs soient elles-mêmes aussi bonnes que possible, car c'est sur leurs vivants exemples que les enfants se modèleront, sans grand effort de raisonnement : « Telle sera la tante (c'est ainsi qu'ils vous appellent) tels seront les enfants. Si elle est bonne, ils seront bons ; si elle est mauvaise, ils le seront... S'ils se damnent, ils s'en prendront à vous... parce que vous en aurez été la cause... » ⁽⁹⁷⁾

Pour avoir en estime leur rôle auprès des enfants trouvés, les Filles de la Charité n'avaient qu'à s'inspirer des exemples de leur Père. Bien loin de tenir ces enfants à l'écart à cause de leur origine, il songeait à recruter des sœurs parmi les filles qui avaient grandi. On lui objectait que « si on donnait l'habit des filles de la Charité à des filles trouvées, cela pourrait faire peine » aux « sœurs et donner à penser au monde que toutes les filles de la Charité seraient des enfants trouvées. » L'objection ne l'arrêtait pas. Il continuait à penser qu'il était du moins possible de faire « cela par essai... » ⁽⁹⁸⁾

Il disait encore aux dames : « De ces enfants peut venir quelque grand serviteur et servante de Dieu. Melchisedech n'avait point de père ni de mère... Moïse est un enfant trouvé ; saint Jean fut comme un enfant trouvé dans le désert ; les uns et les autres étaient néanmoins légitimes... » ⁽⁹⁹⁾

Les enfants trouvés étaient légitimes, puisque Dieu les avait pour ses enfants. Au regard de la foi de saint Vincent, cette raison était suffisante pour qu'il s'attachât de toutes ses forces à leur salut temporel et éternel, malgré les pires difficultés pécuniaires et les soucis de pénibles tiraillements.

La même préoccupation d'assistance corporelle et spirituelle amena Vincent de Paul à étendre l'activité des dames de l'Hôtel-Dieu, et des sœurs, aux forçats qui attendaient à Paris leur départ pour les galères.

Au début de 1640, saint Vincent étudiait le meilleur parti à tirer d'une rente de six mille livres que Claude Cornuel, président de la

Chambre des comptes, avait laissée pour venir en aide aux forçats. Ce revenu permit d'entretenir les Filles de la Charité, qui les servaient, et les prêtres de Saint-Nicolas, qui étaient attachés à leur aumônerie. ⁽¹⁰⁰⁾ Il était insuffisant pour couvrir tous les frais des secours qu'ils recevaient. Vincent essaya donc d'intéresser à cette œuvre les dames de l'Hôtel-Dieu.

Leur règlement leur fit un devoir de la soutenir. Dès 1641, une lettre de Vincent de Paul à Louise de Marillac fait mention de leurs interventions. Les dames recueillent les fonds nécessaires pour améliorer le sort des forçats. ⁽¹⁰¹⁾ Les Filles de la Charité font les distributions que permettent ces aumônes. Louise de Marillac souhaite que les dames soient bien assidues à passer, à ces heures-là, parmi les forçats pour travailler à leur amendement. Elle écrit en 1656 à monsieur Vincent : « L'on m'a dit que c'est aujourd'hui la grande assemblée des dames. Ne jugeriez-vous point à propos, mon très honoré Père, de représenter le bien spirituel que l'on pourrait faire, visitant les pauvres galériens aux heures que nos sœurs leur portent le dîner, qui est une heure assez commode pour être de retour chez elles, sans que leur ménage en soit incommodé. C'est à dix heures que l'on les sert. » ⁽¹⁰²⁾

Deux ou trois sœurs étaient ainsi occupées aux galériens. ⁽¹⁰³⁾ Elles connaissaient, chemin faisant, de lourdes difficultés pécuniaires, comme les sœurs des Enfants trouvés. En 1652, elles sont tout éplorées parce que le pain fait défaut. Il coûte cher, et le boulanger se fait prier pour leur en fournir, à cause de l'arriéré qui lui est dû. Elles empruntent et quêtent partout. ⁽¹⁰⁴⁾

En retour de leur dévouement, il arrive qu'elles soient injuriées. Des forçats jettent par terre, en les insultant, « le bouillon et la viande » qu'elles leur servent. ⁽¹⁰⁵⁾ D'autres risques les attendent dans ce difficile milieu. Une lettre de Vincent de Paul à Louise de Marillac, au sujet d'une sœur, défend qu'on « laisse aller cette pauvre créature dans la maison des forçats, si elle s'y présente. » ⁽¹⁰⁶⁾

Malgré tous les déboires auxquels il est exposé, saint Vincent estime que c'est un grand « bonheur de servir ces pauvres forçats abandonnés entre les mains de personnes qui n'en ont point de pitié. » A l'origine de l'œuvre créée en leur faveur, se discerne le puissant émoi de sa propre compassion. « Je les ai vus, dit-il, ces pauvres gens, traités comme des bêtes ; ce qui a fait que Dieu a été touché de compassion. Ils lui ont fait pitié... Sa bonté leur a fait acheter une maison... » ⁽¹⁰⁷⁾

En 1619, sur la proposition de monsieur de Gondi, qui commandait les galères de France, Vincent en avait été nommé aumônier général. Pour remplir sa fonction, il avait visité les galériens de Marseille. Il avait donné une mission à ceux de Bordeaux. ⁽¹⁰⁸⁾ A Paris

il avait parcouru les cachots où les criminels, condamnés aux galères, restaient entassés jusqu'à leur mise en route.

La misère physique et morale des forçats le remua profondément. Il voulut que fût organisée à leur intention une maison où ils pussent recevoir des soins indispensables et un enseignement religieux. Au terme d'un premier essai, cet établissement vint s'installer sur la paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dont le clergé et la confrérie, dirigée par Louise de Marillac, se mirent à son service. ⁽¹⁰⁹⁾

Après 1640, lorsque l'œuvre se fut affermie et étendue, grâce aux dames de l'Hôtel-Dieu et aux Filles de la Charité, Vincent chercha à lui donner, à Marseille et sur les galères, les compléments dont elle avait besoin.

En 1643, la duchesse d'Aiguillon fournit quatorze mille livres pour fonder à Marseille une maison de la Mission. ⁽¹¹⁰⁾ Les missionnaires de cette maison furent qualifiés pour s'occuper des galériens. Par délégation de l'aumônier général des galères, qui devait toujours être le Supérieur général de la Mission, leur Supérieur local eut le droit de destituer et de remplacer les aumôniers désignés pour chaque galère. Ces mesures furent prises par actes royaux en 1644 et 1646. ⁽¹¹¹⁾ Les missionnaires de Marseille devaient donner des missions sur toutes les galères de cinq ans en cinq ans. Tout leur temps se passait alors à « catéchiser, prêcher, confesser et consoler les pauvres forçats ». ⁽¹¹²⁾ La manière de les aborder et de les traiter leur avait été enseignée par le Supérieur général. Ils étaient invités à leur parler sans rudesse, à compatir à leur infortune, à baiser leurs chaînes s'ils le pouvaient, selon l'exemple qui leur avait été donné. ⁽¹¹³⁾

Vincent de Paul contribua beaucoup à la fondation d'un hôpital des galériens à Marseille. ⁽¹¹⁴⁾ Le service de son aumônerie était assuré par les aumôniers des galères, sous la direction des missionnaires. ⁽¹¹⁵⁾ Les forçats appelaient leur hôpital « un paradis ». A l'entrée ils étaient débarrassés de la vermine dont ils étaient couverts. Ils étaient « ravis de se voir couchés, servis et traités avec... charité... » ⁽¹¹⁶⁾

Le roi avait promis une subvention pour l'entretien de cet établissement. Elle était versée fort irrégulièrement. Pour l'obtenir, monsieur Vincent a recours à la constante intercession de la duchesse d'Aiguillon. Il vient un temps, en 1658, où la duchesse est obligée de prévenir le surintendant des finances que « l'hôpital royal ne peut plus recevoir les forçats malades, s'il n'est payé de l'aumône du roi. » ⁽¹¹⁷⁾

Les gages des aumôniers des galères causaient également de gros soucis à l'aumônier général. Il avait mission de les leur faire remettre. ⁽¹¹⁸⁾ Or le roi omettait d'en fournir le montant. En 1656, les aumôniers « menacent de quitter le service, si on ne leur donne quelque

argent ». Il y a des années, disent-ils, qu'ils n'ont pas été payés. Vincent s'engage à faire « un effort pour leur faire donner contentement, autant que la justice et les moyens présents le permettront ». ⁽¹¹⁹⁾

Saint Vincent ne s'occupait pas seulement de pourvoir aux grosses dépenses de l'œuvre des galériens. Il acceptait de faire parvenir, à chacun d'eux, les plus menues sommes qui lui étaient confiées avec une mention personnelle. Quantité de ses lettres au Supérieur de la maison de Marseille portent des recommandations ainsi libellées : « Je vous prie de faire toucher quarante-six livres dix-neuf sols... pour les délivrer à Jean des Anglois, forçat sur la *Mazarine*... » ⁽¹²⁰⁾

Il suffit de bien moins pour qu'il accepte d'être le commissionnaire des forçats. Il demande que soit transmis « un écu... à Jacques Frangé, qui est sur la galère de *Ternes*. » Un mois après, exactement, encore un écu pour Jacques Frangé. La semaine suivante la même somme reparait pour le même destinataire. ⁽¹²¹⁾ Vincent ne refuse jamais ses bons offices. Il ne prie même pas ceux qui se souviennent d'un condamné, de réunir leurs offrandes en des envois plus importants et moins fréquents.

Les plus graves soucis n'enlèvent rien à la tranquillité de l'allure, avec laquelle il poursuit le cours ininterrompu de ces modestes services aux forçats. Sa dernière lettre aux missionnaires de Marseille est du 12 septembre 1660. A cette date, il souffrait cruellement du mal qui devait l'emporter quinze jours plus tard. Un mois auparavant, le bruit avait déjà couru que sa mort était imminente. ⁽¹²²⁾ Il pense quand même à dire qu'il faut donner « trois livres au nommé Ballagny et trente sols à du Rosier, forçat ». ⁽¹²³⁾

Une comptabilité sévère est tenue à Paris de ces transferts modiques et répétés. Vincent rassure en effet le Supérieur de Marseille qu'il charge d'incessantes distributions : « Nous vous en tiendrons compte », dit-il. ⁽¹²⁴⁾ Les remboursements seront faits très exactement. Les comptes de monsieur Vincent sont parfaitement en règle ; les sommes les plus réduites y sont soigneusement inscrites.

Le Supérieur de la Mission n'est pas seulement un homme sensible et compatissant, que touche profondément la misère d'autrui. Importants ou ténus, les dons qui lui sont remis sont gérés avec un soin méticuleux. Grâce à son sens pratique, sa pitié ne s'émeut pas en vain.

Le même sens pratique se retrouve dans l'action spirituelle que les missionnaires exercent auprès des forçats, selon les indications de Vincent de Paul. Il ne se contente pas de susciter chez les condamnés des aspirations généreuses. Il astreint leur vie religieuse à un règlement précis. Les prêtres de la Mission inspectent les galères pour s'assurer qu'il est appliqué par les aumôniers. Soir et matin les galériens font la prière. Les blasphèmes sont interdits sous peine

d'amende. Les aumôniers visitent les malades et assistent les moribonds. Aux fêtes principales, la confession de la chiourme commence dès l'avant-veille. Les aumôniers préparent les galériens à la communion. A cet effet ils leur adressent des exhortations, à chacun des dimanches précédents. Les hérétiques et les Turcs susceptibles de se convertir reçoivent l'instruction nécessaire. Les convertis sont l'objet d'une sauvegarde particulière. Les prêtres de la Mission ont à connaître si « des hérétiques... fréquentent les galères pour entretenir ceux qui sont de leur parti ». Tous les dimanches et fêtes, les aumôniers célèbrent les offices. Si ces jours-là « on fait la débauche », les missionnaires en sont avisés.

Conjointement, leur vigilance a le devoir de s'étendre sur la santé et le traitement des galériens. Ils contrôlent le régime alimentaire des malades. Ils veillent à ce qu'ils soient visités par les médecins. Ils cherchent discrètement à savoir, à l'insu des officiers, si les galériens ont les vêtements et le linge auxquels ils ont droit, si leur pain a le poids et la qualité requis, « si on leur donne des fèves tous les jours ». Ils sollicitent l'élargissement des invalides.

Enfin, à chacune de leurs visites, ils tâcheront « de consoler quelques-uns des plus affligés... ». S'il est nécessaire de remédier à quelque situation de fait sur les galères, la Compagnie en sera avisée sans tarder. ⁽¹²⁵⁾

Vincent de Paul ne pouvait pas corriger à son gré l'immense détresse des forçats, qui l'avait vivement remué dès 1619. Il cherchait du moins à l'atténuer dans toute la mesure de ses moyens. Dans l'ordre spirituel, il poursuivait le salut éternel des galériens de toute la puissance de son zèle. Dans l'ordre temporel, il travaillait inlassablement à adoucir leur sort, et il y réussissait. D'ailleurs, son activité compatissante n'estimait pas indigne de son effort le simple soin de « consoler quelques-uns des plus affligés ».

C'est encore afin de « consoler » quelques « affligés », que saint Vincent fonda à Paris le petit hospice du Nom-de-Jésus. En 1645 l'immeuble était acheté ; mais les contestations, qui s'élevèrent autour de cette acquisition, retardèrent l'exécution du projet. ⁽¹²⁶⁾

En mars 1653, l'hospice fonctionnait au faubourg Saint-Martin. Il était destiné à « l'entretien de quarante pauvres » des deux sexes. ⁽¹²⁷⁾ Les Filles de la Charité en assuraient le service. Les prêtres de la Mission en étaient les aumôniers. ⁽¹²⁸⁾ Les hospitalisés ne sortaient pas, mais ils étaient occupés à l'intérieur à quelques travaux. Ainsi en avait décidé monsieur Vincent. « ... Nous avons ici, disait-il, de vieilles gens qui travaillent selon ce qu'ils peuvent, et qui ne sortent pas... ». ⁽¹²⁹⁾ Il invitait ses pensionnaires à se montrer laborieux. « L'on vous donne votre nourriture, leur expliquait-il, non pas comme à des présidents, mais assez pour la nécessité... Combien de pauvres

nobles qui se tiendraient heureux s'ils avaient la nourriture que vous avez ! Tant de pauvres laboureurs qui travaillent depuis le matin jusqu'au soir, qui ne sont pas si bien nourris que vous ! Tout cela vous doit obliger à travailler manuellement tant que vous pourrez, selon vos forces, bien loin de penser : « Je n'ai que faire de me mettre en peine de rien faire, d'autant que je suis assuré que rien ne me manquera... » ⁽¹³⁰⁾

Vincent de Paul ne dédaignait pas d'enseigner lui-même à l'hospice du Nom-de-Jésus les éléments de la doctrine chrétienne. Ainsi fit-il peu de temps après la fondation. Il commença la réunion par la récitation du chapelet. Cela fait, il dit : « Mes enfants... je vous interrogerai des principaux mystères de la foi et du signe de la croix... ». Il représenta à ceux qu'il avait devant lui, qu'ils devaient prêter grande attention à l'enseignement religieux. L'hôpital en effet avait été fondé surtout pour aider au salut de leurs âmes.

Le bourgeois généreux, qui avait donné les fonds nécessaires, s'était expliqué clairement : « Monsieur, je ne regarde point le corps, mais je regarde l'âme. Ce n'est pas seulement pour les retirer de leur misère que je donne mon bien... ; mais mon dessein est que l'on leur apprenne les choses qui leur sont nécessaires à salut. » Vincent applaudissait à ce langage, où passaient des formules qui portaient sa marque.

Au début de sa leçon, il s'attacha « à interroger ces bonnes gens, les uns après les autres, touchant le signe de la sainte croix et à leur montrer comme il le faut faire, le faisant lui-même plusieurs fois pour enseigner autant par exemple que par parole. »

Un bref commentaire historique vint à l'appui de cette première démonstration. Le signe de la croix avait été établi par les apôtres, disait le maître. Les premiers chrétiens se reconnaissaient à ce signe. « Et pour lors ils s'embrassaient, ils se caressaient et se disaient des paroles de consolation. »

Aussitôt après, monsieur Vincent aborda « les choses nécessaires à salut », qu'il avait le grand désir de bien faire connaître. Il demanda donc à ses élèves « s'ils savaient le mystère de la très sainte Trinité, les interrogea tous les uns après les autres », comme pour le signe de la croix, « et, pour leur faire mieux comprendre, il leur dit : « Mes enfants, je vais vous donner une comparaison qui a été enseignée par saint Augustin, et c'est du soleil. Tout de même qu'au soleil il y a trois choses et que ces trois choses ne font pas trois soleils, ainsi dans la sainte Trinité il y a trois personnes, qui toutes trois ne font qu'un seul Dieu. Il y a donc trois choses au soleil, qui sont le corps du soleil, la lumière, la chaleur. »

Chacun de ces trois termes reçoit une explication simple et concrète, pour laquelle il est fait appel à l'expérience des auditeurs.

Le catéchiste s'interrompt encore pour interroger autour de lui. « ... S'adressant à une femme, il lui demanda : « Qu'est-ce que Dieu ? — C'est le Créateur du ciel et de la terre. — Que veut dire cela : Créateur ? Qu'est-ce créer quelque chose ? — C'est faire quelque matière de rien. » Vincent avait vraiment affaire à une élève studieuse. Il le constate avec bonne humeur : « Oh ! vous êtes bien savante, m'amie... ». Cependant il croit bon de clarifier quelque peu le sujet, avec des paroles très simples, accessibles à tout le monde.

Il dit donc : « ... Faire quelque chose de rien... cela n'appartient qu'à Dieu. Les hommes peuvent bien faire quelque ouvrage ; mais cela s'entend d'une chose en faire une autre, comme, par exemple, faire cette maison, c'est faire quelque chose. Mais parce qu'il faut des pierres, du ciment et d'autres matériaux, cela ne s'appelle pas créer mais faire... Pour faire il faut avoir de la matière, et pour créer il ne faut rien que la toute-puissance de Dieu, qui peut faire tout ce qu'il lui plaît. »

Sur ce, les vieillards entendent une exhortation sur leur devoir de bien « apprendre les choses qui sont nécessaires à salut, et bientôt, leur est-il dit, de peur que la mort ne vous surprenne. » La leçon s'achève par une prière à Dieu et à la Vierge Marie. ⁽¹³¹⁾

Les dames de l'Hôtel-Dieu et leur présidente, la duchesse d'Aiguillon, admiraient l'hospice du Nom-de-Jésus et les résultats qu'il permettait d'atteindre. Elles eurent l'idée, dès 1653, de créer sur son modèle un « grand hôpital pour y nourrir, instruire et occuper tous les pauvres mendiants. » Elles n'en voulaient « plus voir aucun par la ville, ni dans les églises. »

La reine se montra favorable à leur projet. Elle accepta de mettre à leur disposition les locaux et les enclos de la Salpêtrière. Il fut décidé que les missionnaires auraient la direction spirituelle de l'hôpital. Les Filles de la Charité le feraient bénéficier de leur dévouement. « Le roi et le parlement » avaient approuvé cette utilisation nouvelle des deux compagnies de monsieur Vincent, avant même de recueillir son avis. Cette fiévreuse activité recevait les encouragements des Parisiens. « Beaucoup de personnes » donnaient « abondamment ». L'œuvre finissait par avoir en sa possession « dix mille chemises et du reste à proportion. » ⁽¹³²⁾

Cependant cette entreprise n'avait pas que des approbateurs. A ses débuts, Vincent avait avisé la duchesse d'Aiguillon que le prince de Condé défendait aux maçons de la Salpêtrière « de continuer leur travail à peine de prison ». D'autre part, des mendiants fuyaient la capitale pour ne pas être enfermés de force dans un hôpital. ⁽¹³³⁾

Vincent de Paul temporisait avant de prendre son parti. Finalement, en mars 1657, il fit connaître à la duchesse d'Aiguillon qu'il

ne pouvait assumer la tâche qui lui était proposée pour les missionnaires. Il n'avait pas, disait-il, « assez d'ouvriers... pour une si grande entreprise... » ⁽¹³⁴⁾

La Salpêtrière poursuivait son organisation avec l'appui des pouvoirs publics. Rassurées sur son sort, les dames la remirent aux administrateurs qui avaient été nommés. En 1659, saint Vincent faisait mention, dans une lettre, d'un docteur de Sorbonne qui avait la direction des aumôniers « du Grand Hôpital ». ⁽¹³⁵⁾

Durant ses pourparlers avec les dames de l'Hôtel-Dieu, au sujet de l'Hôpital général, Vincent de Paul avait accordé le concours des Filles de la Charité à l'hôpital des Petites-Maisons. Cet asile, où elles entrèrent en 1655 ⁽¹³⁶⁾, était peuplé de quatre cents individus des deux sexes qui n'avaient pas bon renom. « Ce sont des personnes, disait Vincent, dont la plupart ont été dans le désordre de la vie, qui n'ont jamais fait confession comme il faut et qui sont à la veille de comparaître au jugement de Dieu... ». ⁽¹³⁷⁾ Il disait encore : « Ce sont toutes personnes folles et aliénées, esprits extrêmement mal faits, qui vivent tout à rechignechat. Ce sont de perpétuelles disputes. Oh ! il n'y a rien de même. Je ne le vous puis dire. Enfin il y a si peu de société qu'elles ne peuvent seulement vivre deux ensemble, et on a été contraint de les séparer. Chacune fait son pot-au-feu. » ⁽¹³⁸⁾

Saint Vincent avait été à même de bien connaître la population dont il donnait cette description. Il s'était risqué parmi elle pour lui prêcher lui-même une mission. Malgré leurs tares, les auditeurs s'étaient rendus à ses pressants appels, à ce point qu'il n'avait jamais vu, jusqu'en 1643, « de plus belles missions ». ⁽¹³⁹⁾

Sans doute fallait-il avoir ses aptitudes et l'esprit qui l'animait, pour s'imposer à ce monde difficile. Telle dut être l'avis des administrateurs de l'hôpital, car ils firent de vives instances auprès de lui pour obtenir des Filles de la Charité. Il commentait ainsi leurs démarches : « Ah ! mes sœurs, ... jamais il n'y a eu une Compagnie qui ait loué plus Dieu que vous. Y en a-t-il quelqu'une qui ait les pauvres fous ? Vous n'en trouverez point et cependant vous avez ce bonheur. Messieurs du Grand Bureau ont pensé que, pour bien conduire cette grande maison de pauvres insensés, il fallait venir aux pauvres filles de la Charité. En effet ils n'ont cessé de nous presser jusqu'à ce que nous leur en ayons envoyé. Ah ! mes filles... que vous seriez ingrates si vous ne... gardiez les règles d'une telle vocation, qui est si agréable à Notre-Seigneur et si profitable au prochain... » ⁽¹⁴⁰⁾

Assurément la vocation des sœurs était « profitable au prochain », qui en recevait une aide inaccoutumée. Elles arrivaient à produire leur rude effort parce qu'elles étaient profondément convaincues

qu'il était « agréable » à Jésus-Christ. Leur foi était l'indispensable soutien de leur activité. Leur inaltérable amour de Dieu les maintenait au service des hommes, quelles que fussent les difficultés de ce service.

Des hôpitaux de province, sachant ce dont elles étaient capables, réclamaient leur présence comme les hôpitaux de Paris. Elles étaient à Angers en 1638. Elles y entrèrent « dans un air contagieux ». Elles assistaient « des malades de peste avec autant de facilité que d'autres malades. Il semblait que ce mal s'appropriât avec elles ; car elles les soignaient tous sans exception. » ⁽¹⁴¹⁾

A Nantes, les sœurs n'arrivaient pas à désarmer les critiques des administrateurs de l'hôpital, qui les avaient cependant demandées. Elles étaient arrivées en 1646. ⁽¹⁴²⁾ Or une dizaine d'années plus tard, en 1655, il est question de les rappeler à Paris, à cause de « la grande peine » qu'elles « ont toujours eue à satisfaire ces messieurs-là, qui a été continuelle depuis qu'elles y sont... ». En outre, « monsieur l'évêque... n'aime point les filles de la Charité ; enfin c'est une croix de toutes parts. » ⁽¹⁴³⁾

Ces difficultés harassantes ajoutaient leur poids à celui de la besogne obligatoire. Les sœurs restèrent cependant. Leur « croix » s'allégea, sans toutefois disparaître. ⁽¹⁴⁴⁾ Leur situation à Châteaudun, à Saint-Denis, paraît plus paisible. ⁽¹⁴⁵⁾

Les hôpitaux militaires virent apparaître les filles de saint Vincent parmi les soldats blessés ou malades. Par requête de la reine, elles sont à Sedan en 1654, à la Fère en 1656, à Calais en 1658. ⁽¹⁴⁶⁾ On les trouve encore dans les mêmes emplois à Châlons-sur-Marne, Sainte-Menehould, Montmédy. ⁽¹⁴⁷⁾ Pendant le siège de Varsovie, la reine de Pologne les applique également au soin des blessés. ⁽¹⁴⁸⁾

Quel que soit l'hôpital, militaire ou civil, la persévérance des sœurs est mise à une rude épreuve, même quand les tracasseries des administrateurs ne les découragent pas. Saint Vincent soutient leur constance, mais il se rend un compte exact de la situation qui leur est faite dans les hôpitaux. « ... Le travail y est grand, écrit-il, le repos court et interrompu, le dégoût assuré, les reproches et les injures fréquents, les pauvres murmurant presque tous, n'étant jamais contents et se plaignant ordinairement, tant aux personnes de piété qui les visitent qu'aux administrateurs qui les gouvernent... Ce sont là les durs exercices de nos pauvres filles de la Charité... » Elles sont harcelées « de tous côtés, ayant d'ailleurs autant de surveillants et de correcteurs qu'il y a de maîtres, d'aumôniers et de personnes qui ont charge dans ces maisons... » ⁽¹⁴⁹⁾

En 1658, les Filles de la Charité sont chargées d'un orphelinat que l'évêque de Cahors a fondé. Les partantes s'entendent féliciter pour le bonheur qu'elles ont de « faire ce que Notre-Seigneur et les

apôtres faisaient. » Elles s'en vont « pour instruire les enfants orphelins et leur apprendre les choses nécessaires à salut, non seulement pour les instruire, mais encore pour les élever, de sorte que c'est un des grands œuvres qui ait encore été fait par » la compagnie.

Avant de se mettre en route, les voyageuses sont renseignées sur le tracé exact de leur voyage, leurs moyens de locomotion, les adresses où elles pourront trouver assistance auprès de personnes connues de monsieur Vincent. ⁽¹⁵⁰⁾

Ainsi se comportait d'ordinaire le Supérieur de la Mission à l'égard des missionnaires et des sœurs qu'il envoyait au loin. C'est de la même manière précise qu'il fixait les étapes de Louise de Marillac, quand elle partait en province pour une tournée d'inspection. Le sens pratique de Vincent de Paul était toujours en éveil, dans le détail de ses entreprises, comme dans le maniement des sommes d'argent qui lui étaient remises.

Lors de la désignation de sœurs pour l'orphelinat de Cahors, saint Vincent avait dit à la communauté qu'elle n'avait « point encore eu d'emploi pareil à celui-là ». Cependant, en 1653 et 1654, des occupations approchantes s'étaient imposées à une Fille de la Charité, à Étampes. Vincent lui écrivait : « Avez-vous beaucoup d'enfants orphelins sur les bras ? Je vous prie de m'en mander le nombre et de quoi ils manquent le plus, ou de nourriture, ou d'habits, et s'il vous reste quelque chose de blé ou d'argent pour fournir au plus pressé, attendant que l'on vous envoie quelque nouveau secours... » ⁽¹⁵¹⁾

Cette œuvre d'assistance avait peine à vivre. Les dames de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui la soutenaient, en trouvaient la charge trop lourde. Vincent était donc obligé d'écrire à la sœur qui s'en occupait : « ... Vous avez bien fait d'envoyer au village les plus grands enfants pour servir et gagner leur vie, et, fait à fait que les autres seront en état d'y être aussi envoyés, je vous prie de vous en décharger, parce que les dames ont peine ou s'ennuient de plus faire cette dépense. Je les verrai néanmoins demain pour tâcher de vous faire envoyer quelque chose, afin que vous puissiez continuer encore quelque temps de nourrir et élever les plus petits... » ⁽¹⁵²⁾

L'orphelinat d'Étampes était une suite des misères de la Fronde. Celui de Cahors était une fondation durable. Aux sœurs qu'il y envoyait, Vincent de Paul recommandait d'avoir un souci vigilant de l'enseignement religieux. Il était en effet très préoccupé de l'éducation chrétienne de l'enfance. Pour l'étendre et la renforcer les Filles de la Charité, par sa volonté, se firent maîtresses d'école.

En 1638, monsieur Vincent écrivait à Louise de Marillac : « Il faut un peu penser au moyen de faire l'école aux filles. » En réponse, on lui propose de faire prendre aux sœurs, chez les Ursulines, les

aptitudes nécessaires à leur nouvelle fonction. ⁽¹⁵³⁾ Il n'écarte pas cette suggestion ; mais de lui-même il se porte vers une solution plus simple. « Après la messe, dit-il aux Filles de la Charité, vous devez vous exercer à la lecture, pour vous rendre capables d'enseigner les petites filles. Il faut... vous y appliquer sérieusement, puisque c'est un des deux desseins pour lesquels vous vous donnez à Dieu : le service des pauvres malades et l'instruction de la jeunesse, et cela principalement aux champs... » ⁽¹⁵⁴⁾

Les garçons sont exclus de cet enseignement des sœurs. Parmi d'autres raisons, Vincent de Paul aperçoit que « faire le contraire, ce serait exposer une fille au danger. » Ce danger ne paraît pas « manifeste. » Cependant il ne serait pas possible d'« empêcher les pensées » qui pourraient « venir » aux maîtresses. « Le diable se mêlant » à ces pensées, « il pourrait arriver de grands désordres ». ⁽¹⁵⁵⁾

De même que les missionnaires sont envoyés aux « pauvres gens des champs », de même les Filles de la Charité font l'école pour les fillettes des pauvres. ⁽¹⁵⁶⁾ Elles se donnent comme tâche d'instruire ces « écolières... a bien servir Dieu... » Elles les élèvent « en la crainte et amour de Dieu ». ⁽¹⁵⁷⁾

Par les enfants, les sœurs atteignent les parents. Elles font « profession d'instruire les petites filles » mais elles enseignent aussi « par ce moyen leurs pères et leurs mères, comme cela se voit dans les missions, parce que les enfants rapportent ce qu'ils ont appris. » ⁽¹⁵⁸⁾

D'ailleurs Louise de Marillac pense que les Filles de la Charité peuvent instruire directement de la Religion « des grandes filles et même des femmes. » Saint Vincent acquiesce. Il souhaite que tout ce monde apprenne de ses maîtresses « non seulement ... les points de doctrine, mais encore les bonnes mœurs et les devoirs d'un bon chrétien. » ⁽¹⁵⁹⁾

Ainsi, grâce aux « petites écoles » de monsieur Vincent et à leurs annexes, le clergé voit surgir à ses côtés d'actives auxiliaires. Une dame qui a vu les sœurs à l'œuvre, veut les introduire en son pays pour « instruire les pauvres... pour ce que la plupart de ces pauvres gens ne vont point aux prédications, ni catéchisme... ». Et Vincent renchérit : « C'est ainsi, dit-il, que Dieu en use quand il voit que ceux qui doivent enseigner ne le font pas ; il substitue d'autres en leur place, qui le font, même des personnes de sexe différent. » ⁽¹⁶⁰⁾

Des curés se désintéressaient de l'enseignement religieux ; ou bien, quand il était donné, les paroissiens ne le fréquentaient pas. La propagande des sœurs devait remédier à cette double abstention.

Saint Vincent se réjouit vivement de leur influence. « Quand je vas, dit-il, par ces paroisses de Paris visiter la Charité, je demande souvent à ces bonnes dames de la Charité : « Eh bien ! Mesdames, comment font nos sœurs de la Charité ? » Et elles me répondent :

« Par la grâce de Dieu, Monsieur, elles font fort bien ; tous les pauvres sont instruits des choses nécessaires à salut, grâces à Dieu. » Or sus, Dieu soit loué... ! » ⁽¹⁶¹⁾

Les Filles de la Charité reçoivent des élèves à Paris et dans la région parisienne. Aux Enfants trouvés, en plus des éléments du catéchisme, elles apprennent « à coudre et à lire ». A travers le territoire, des « sœurs de la ville et de la campagne... tiennent école ». Elles font de même à Varsovie. ⁽¹⁶²⁾

Les activités multiples des sœurs dans les confréries des paroisses, les hôpitaux de toute nature, les écoles, les mettaient hors d'état de répondre à toutes les demandes qui leur étaient adressées. En 1656, Vincent de Paul disait aux missionnaires : « Vous ne sauriez croire combien Dieu les bénit partout et en combien de lieux elles sont désirées... Mais quoi ! il n'y a pas moyen ; nous n'en avons pas assez... ». En aurait-il eu davantage, que la demande aurait encore excédé l'offre. Toutefois le regret du fondateur avait sa contre-partie : le bien qu'il entendait dire de ses filles était si grand que, de son propre aveu, il n'osait pas le répéter. ⁽¹⁶³⁾

La charité de saint Vincent ne s'enfermait pas étroitement dans les œuvres qu'il avait personnellement créées. Il encourageait volontiers et soutenait d'autres initiatives, dont il reconnaissait la bien-faisance. Mademoiselle de Pollalion avait fondé les Filles de la Providence, pour la préservation des « femmes... qui sont en danger de se perdre... » ⁽¹⁶⁴⁾ Lorsqu'elle mourut, en 1657, Vincent s'efforça de grouper des dames protectrices autour de son entreprise. Il réorganisa l'établissement pour en mieux assurer le maintien. ⁽¹⁶⁵⁾

Il s'intéressa également à l'institut où mademoiselle de Lestang abritait des orphelines. Le projet de règlement, qu'il avait rédigé pour les dames de la Charité de la cour, plaçait sous leur patronage les « petites filles » de mesdemoiselles de Pollalion et de Lestang. ⁽¹⁶⁶⁾

Ce règlement faisait aussi une place aux « filles de la Madeleine », qui s'enfermaient spontanément ou par ordre pour chercher, sous la direction de quelques visitandines, à sortir de leur « mauvaise vie ». Supérieur des religieuses de la Visitation de Paris, Vincent visitait l'institution, et cherchait inlassablement à l'élever au-dessus du « continuel grabuge » et du « divorce continuel », qu'il y constatait encore en 1655. ⁽¹⁶⁷⁾

En marge des œuvres de charité créées ou encouragées par lui, Vincent de Paul saisissait au passage les occasions isolées de secourir les malheureux. En février 1654, « deux régiments irlandais, où il y a cent filles ou femmes qui sont de bonne vie et quantité de petits enfants, qui ont été chassés de leur pays pour la religion », sont réfugiés dans la région de Troyes. Tout ce monde est « en grandissime pauvreté ». Informé de la détresse de ces émigrés, le Supérieur de la

Mission leur envoie un de ses prêtres. Le missionnaire « leur prêche ; il les instruit, il leur administre les sacrements, donne des habits, ...des aumônes qu'on lui envoie de Paris... » ⁽¹⁶⁸⁾

En 1649, la peste sévit à Marseille. Monsieur Vincent annonce l'envoi d'un don de cinq cents livres, dû à la générosité de la duchesse d'Aiguillon. Il ajoute du ton le plus tranquille : « Si vous avez besoin davantage d'argent, mandez-le moi, nous vous en enverrons incontinent, et, si besoin est, nous vendrons nos croix et nos calices pour vous secourir... » ⁽¹⁶⁹⁾

Quelques années plus tard, c'est en Italie que la peste multiplie ses victimes. Vincent de Paul recommande d'abord à ses missionnaires de ne pas s'exposer inconsidérément au fléau, car la compagnie a besoin de leurs services. Mais dès que l'assistance des malades requiert leur présence, il les exhorte à la compassion et à l'abnégation.

A Rome, en 1656, les prêtres de la Mission s'attendent à être invités par le pape à secourir les pestiférés. Il n'est « personne » parmi eux « qui ne désire sacrifier sa vie pour une action de si grande charité. » Sur ces entrefaites, leur Supérieur reçoit de Paris ces encouragements : « Je suis grandement consolé de ce que toutes les personnes de votre famille s'offrent de grand cœur à l'assistance des pestiférés. Monsieur Blatiron me mande la même chose de celle de Gênes. La maison de Turin est aussi dans cette disposition... » ⁽¹⁷⁰⁾

En septembre 1657, il meurt à Gênes cinq ou six mille personnes par semaine. « Les rues y sont couvertes de corps morts, sans qu'il en reste plus de vivants pour leur donner la sépulture. » Aux dernières nouvelles, deux missionnaires étaient morts, deux avaient été atteints par l'épidémie, deux autres étaient « exposés dans un hôpital pour le service des pestiférés ». Le Supérieur général considère qu'il « ne s'en échappera pas un sans miracle ». Il déclare même : « Nous tenons pour morts tous nos confrères de Gênes ». Cependant il bénit la Providence. « Dieu soit loué, dit-il, de toutes ces pertes ». Certes elles « sont grandes pour la compagnie », selon la manière de parler ordinaire. Mais les défunts sont « bien heureux », car, selon la promesse de Jésus-Christ, « ils ont sauvé leurs âmes » en donnant leurs vies ; et, du sein de leur bonheur, ils appuieront plus efficacement l'activité évangélique et charitable de leurs anciens compagnons. ⁽¹⁷¹⁾

C'est en toute occasion que saint Vincent encourage les missionnaires à se porter au secours du malheur des pauvres. En 1654, une « princesse » italienne « a soin du salut et de la bonne nourriture des pauvres habitants de ses terres ». La maison de Rome lui a « accordé un prêtre pour les aller visiter et leur distribuer ses aumônes. » Vincent se réjouit de la compassion de la princesse et du parti qu'elle

tire des prêtres de la Mission. « C'est un sujet de consolation pour nous, écrit-il, de ce qu'il semble que Notre-Seigneur veuille appliquer partout la compagnie au service et soulagement des plus pauvres... » ⁽¹⁷²⁾

« Le service des pauvres » est le but de toutes les entreprises charitables de Vincent de Paul. Les sœurs des confréries paroissiales ou des hôpitaux n'ont pas d'autre raison d'être. Les pauvres de tout âge et de toute infortune sont l'objet de leur constante sollicitude. Elles soulagent leurs infirmités corporelles. Elles se préoccupent davantage encore du salut de leurs âmes.

Une dame demande une Fille de la Charité pour la soigner en sa maladie. Vincent fait donner une réponse négative : « ... Les Filles de la Charité ne sont que pour les pauvres malades qui n'ont personne pour les assister, et non pour les dames qui ont moyen de se faire servir... » ⁽¹⁷³⁾

Elles assistent les pauvres à cause de leur particulière infortune. Elles savent qu'ils sont leurs « frères » malheureux, comme les forçats eux-mêmes sont les « frères » des missionnaires. ⁽¹⁷⁴⁾ Toutefois, en retour de la dilection qu'elles leur marquent, elles ne sollicitent de leur part ni gratitude ni égards, car c'est par amour pour Dieu qu'elles se dévouent pour eux. « En servant les malades, elles ne doivent regarder que Dieu, et, partout, ne prendre non plus garde aux louanges qu'ils leur donnent qu'aux injures qu'ils leur disent... » ⁽¹⁷⁵⁾

Puisque Dieu est leur premier amour, elles sont irrésistiblement amenées à le faire connaître et aimer par les pauvres auxquels les conduit sa volonté. Leur Père leur rappelle au besoin que tel est leur premier devoir. « ... C'est là votre capital, dit-il, de faire connaître Dieu... Notre capital est l'instruction et ensuite le service des pauvres malades... » ⁽¹⁷⁶⁾

Pour que les sœurs comprennent bien la hiérarchie des obligations qu'elles ont à remplir, quand elles sont auprès des malades, saint Vincent leur donne des explications très nettes : « ... Voyez-vous, mes chères sœurs, c'est bien quelque chose que d'assister les pauvres quant à leur corps ; mais en vérité ce n'a jamais été le dessein de Notre-Seigneur, en faisant votre compagnie, que vous ayez soin du corps seulement ; car il ne manquera pas de personnes pour ce sujet ; mais l'intention de Notre-Seigneur est que vous assistiez l'âme des pauvres malades ; et pour cela il faut faire réflexion sur vous-mêmes : « ... Comment est-ce que je sers mes malades... Si je n'ai intention que d'assister le corps, hélas ! c'est peu de chose ; il n'y a personne quelle qu'elle soit qui n'en fit autant. » Un Turc, un idolâtre peuvent assister le corps. Voilà pourquoi Notre-Seigneur n'aurait eu que faire d'instituer une compagnie pour cette seule considération, la nature obligeant assez à cela. Mais pour l'âme il n'en est pas ainsi.

Tous ne les peuvent pas aider en cela, et Dieu vous a choisies principalement afin de leur donner les instructions nécessaires pour leur salut... Dites : « ... Si je n'ai regardé jusqu'à maintenant qu'à donner la nourriture, des remèdes et autres choses qui regardent le corps, je ne me suis pas acquittée de mon obligation... » ⁽¹⁷⁷⁾

Auprès des malades, les sœurs s'enquerront « de l'état de leurs âmes. » Cette enquête s'orientera délibérément vers un résultat positif. « Il faut... faire donner les sacrements aux malades avant toutes choses... Il est expédient,... en leur portant leurs nécessités, de savoir tout doucement avec affabilité, cordialité et compassion s'ils ont été confessés, et, s'ils ne l'ont pas été, de les y bien disposer... » ⁽¹⁷⁸⁾

Ce n'est là qu'une partie du programme que Vincent expose aux sœurs. « ... Les docteurs, leur explique-t-il, tiennent qu'on ne peut être sauvé si on ne sait les principaux mystères de la foi. Voilà pourquoi vous devez, sur toutes choses, tâcher d'enseigner à vos pauvres qu'il y a un Dieu en trois personnes... » ⁽¹⁷⁹⁾

Non contentes de les « instruire des choses nécessaires à salut », elles leur feront « faire des actes de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et le prochain, de contrition, de pardonner à leurs ennemis et de demander pardon à ceux qu'ils ont offensés, de résignation au bon plaisir de Dieu, soit pour souffrir, soit pour mourir, soit pour guérir, soit pour vivre, et autres semblables actes, non tout à la fois, mais un peu chaque jour, et le plus succinctement qu'il leur sera possible, de peur de les ennuyer. » Il faut exhorter les malades « courtement, avec une parole ardente qui parte de l'esprit... » ⁽¹⁸⁰⁾

Autant que possible, ces exhortations viseront à retenir l'attention de toutes les personnes présentes. Elles useront de la « discrétion requise ». Les assistants « en pourront profiter sans qu'ils se puissent apercevoir que c'est en partie pour eux qu'on parle. » ⁽¹⁸¹⁾

Lorsque les patients entrent en agonie, les sœurs prient pour eux avec une ferveur croissante, elles leur jettent de l'eau bénite, elles leur présentent quelque médaille afin qu'ils gagnent l'indulgence plénière, en prononçant « le nom de Jésus de bouche ou de cœur ». Après la mort, bien souvent, elles se chargent elles-mêmes de l'ensevelissement. ⁽¹⁸²⁾

Si les malades guérissent, le rôle des sœurs n'est pas fini pour autant. Au contraire, « elles redoubleront leurs soins pour les exciter à profiter de leur maladie et de leur guérison, en leur représentant que Dieu les a faits malades du corps afin de guérir leurs âmes, et qu'il leur a redonné la santé corporelle pour la bien employer à... mener une bonne vie... ». Elles conseilleront « quelques petites pratiques... comme de prier à genoux soir et matin, se confesser et

communier plusieurs fois l'année, fuir les occasions de pécher, et semblables, tout courtoisement et humblement. »⁽¹⁸³⁾

Pour essentiels que soient les « services spirituels » que rendent les Filles de la Charité, il ne faut pas qu'ils portent préjudice « aux corporels... ce qui arriverait si pour s'amuser trop à parler à un malade, elles faisaient souffrir les autres, faute de leur apporter de bonne heure leurs nourritures ou médicaments... ». Conformément aux prescriptions formelles de leur règle, « elles feront conscience de manquer au moindre des services qu'elles leur doivent rendre, particulièrement pour ce qui est de leur donner les remèdes en la manière et à l'heure que le médecin a ordonné... »⁽¹⁸⁴⁾

Les filles de saint Vincent doivent « servir les pauvres malades avec grande douceur et cordialité, compatissant à leur mal et écoutant leurs petites plaintes comme une bonne mère doit faire. » Ils les regardent en effet « comme leurs mères nourrices et comme des personnes envoyées de Dieu pour les assister. » Elles sont destinées à leur présenter une vivante incarnation de la bonté de Dieu. Il faut donc qu'elles se comportent à leur égard, comme Dieu lui-même l'exige, « avec douceur, compassion et amour. »⁽¹⁸⁵⁾

« ... Elles se garderont bien de les rudoyer ou mépriser ; au contraire elles les traiteront avec respect et humilité, se ressouvenant que la rudesse et le mépris qu'on en fait, aussi bien que le service et l'honneur qu'on leur rend s'adressent à Notre-Seigneur. »⁽¹⁸⁶⁾

Elles n'accepteront nul présent de leur part, même infime. Elles considéreront d'ailleurs qu'elles sont les obligées des pauvres, puisque c'est au soin qu'elles en prennent qu'elles devront un jour leur « entrée dans le ciel. »⁽¹⁸⁷⁾

A la fin de sa vie, Vincent de Paul traçait au dévouement des Filles de la Charité, envers les pauvres, la même ligne de conduite qu'il avait fixée aux dames de Châtillon-les-Dombes, à l'origine de son activité charitable.

Entre ces deux points extrêmes de sa carrière, sa charité a toujours été soumise aux mêmes mobiles. Il se dépense en faveur des « misérables » pour accomplir la volonté divine. Ainsi déterminé à l'action, il s'attache d'abord à amener ses protégés à la connaissance et au service de Dieu. Conjointement, il travaille de toutes ses forces à soulager leur infortune, pour plaire à Dieu. Une harmonie sans défaut accorde toutes ses attitudes : il veut que les pauvres aiment Dieu, qui les appelle ; et c'est par amour pour Dieu qu'il les aime lui-même. Sa foi inébranlable donne au mouvement de sa pitié compatissante une force persévérante, qui détermine et soutient les entreprises de sa charité.

Ces entreprises se développent en liaison avec les nécessités qui les suscitent. Nulle effervescence n'entraîne leur auteur. Il examine

attentivement l'utilité et la possibilité d'une œuvre avant d'en décider la création.

A Marseille, il voulait grouper les aumôniers des galères sous le toit des missionnaires, dans l'intervalle des croisières, pour qu'ils y fussent « formés et exercés aux fonctions de leur état. » Leur valeur et leur dévouement aux forçats y auraient gagné. Mais les années passent sans que le projet se réalise. En 1660, Vincent disait à son sujet : « On verra avec le temps si l'on pourra assembler les aumôniers ; pour le présent, ce n'est pas chose à faire ni à proposer. »⁽¹⁸⁸⁾

En mars 1657, saint Vincent notifie aux dames de l'Hôtel-Dieu que les missionnaires estiment trop lourde pour eux la direction spirituelle de l'Hôpital général. Plus tard les dames se déchargeront de la responsabilité de cet hôpital sur les administrateurs. Vincent ne retiendra pas leur geste. Il leur disait au contraire, en juillet 1657 : « Un... moyen pour la conservation de votre Compagnie est de modérer ses exercices, car... qui trop embrasse mal étreint... La vertu se trouve entre deux vices opposés, qui sont le défaut et l'excès... Qui voudrait, sous prétexte de charité, se charger de tous les besoins d'autrui, ne laisser rien passer du bien qu'on verrait à faire, telle personne tomberait dans un vice ; comme celle qui ne voudrait exercer aucune vertu, ni jamais faire les fonctions de la charité, tomberait dans un autre... »⁽¹⁸⁹⁾

Sans agitation, parce qu'elle compte plus sur Dieu que sur elle-même, la charité de Vincent de Paul atteint cependant à une efficacité multiple et durable. Ses interventions correspondent à des besoins nombreux et profonds. Elles prennent leur temps pour s'équilibrer avec chacun d'eux. Selon cette méthode, les efforts qui sont tentés aboutissent à des réussites. Ainsi la liste des créations qui jalonnent la route de monsieur Vincent est longue, bien qu'il ne se hâte pas. Il marche paisiblement, mais son pas est ferme. Au surplus, il ne s'arrête jamais, puisqu'à ses yeux l'indolence n'est pas un moindre défaut que l'empressement.

L'esprit du « non-faire » et le goût de la « petite méthode » le préservent des échecs de la précipitation. Sa foi, qui ne discute pas les ordres de Dieu, et sa charité ardente l'obligent à travailler sans trêve ni répit en faveur des pauvres. Son mouvement puissant et calme est celui de la vie qui surgit de sa croyance. Il en a l'inépuisable fécondité.

RÉFÉRENCES

- 1 : V, 533. — 2 : IX, 464. — 3 : II, 15. — 4 : IV, 408. — 5 : X, 550. — 6 : XII, 69. — 7 : XIII, 662. — 8 : VIII, 448 et VIII, 137. — 9 : II, 97. — 10 : XII, 21. — 11 : IX, 481. — 12 : X, 2. — 13 : IX, 686. — 14 : XII, 270.

— 15 : X, 494-95 ; IX, 20. — 16 : IX, 208-9 et 243-4. — 17 : XIII, 423-35. — 18 : XIII, 417-22. — 19 : I, 81-82 ; XIII, 439, 461, 475, 484, 446. — 20 : XIII, 490-96 et 498-500. — 21 : IX, 244 et XIII, 525. — 22 : I, 229-30. — 23 : I, 253. — 24 : XIII, 803. — 25 : XIII, 780. — 26 : I, 253. — 27 : I, 229, note ; 359 ; XIII, 878. — 28 : XIII, 766 et 826. — 29 : XIII, 763. — 30 : XIII, 768 et 772. — 31 : XIII, 827. — 32 : II, 283. — 33 : XIII, 827-28. — 34 : XIII, 825. — 35 : XIII, 823. — 36 : XIII, 818. — 37 : VI, 461. — 38 : I, 562. — 39 : I, 450-51. — 40 : I, 489. — 41 : I, 95, note ; et X, 226. — 42 : I, 239-40. — 43 : X, 225. — 44 : II, 19. — 45 : XIII, 484. — 46 : XIII, 507-9. — 47 : XIII, 531. — 48 : I, 290 ; 188 ; 497. — 49 : I, 159 ; 161. — 50 : I, 191-96. — 51 : XIII, 816. — 52 : IX, 456. — 53 : II 549. — 54 : I, 76 ; IX, 601 ; I, 25 et 85. — 55 : II, 549 ; III, 54 ; IX, 456. — 56 : IX 1. — 57 : II 549-51. — 58 : XIII 557-58. — 59 : XIII, 559-61. — 60 : XIII, 573 et 693. — 61 : IX, 323. — 62 : IX, 306-7. — 63 : X, 388. — 64 : I, 230 et 321 ; III, 148. — 65 : II, 417, note. — 66 : XIII, 807. — 67 : XIII, 775. — 68 : XIII, 798. — 69 : XIII, 807. — 70 : I, 417 et 423. — 71 : I, 507. — 72 : XIII, 774-78 ; II, 8 ; XIII, 780. — 73 : XIII, 780. — 74 : III, 210 ; II, 401. — 75 : II, 545-46. — 76 : III, 422 et 424 ; III, 428. — 77 : IV, 170 et 188 ; X, 607 et 611. — 78 : IX, 138 ; XIII, 802 ; XIII, 807. — 79 : XIII, 776. — 80 : XIII, 807. — 81 : V, 215. — 82 : III, 265 ; XIII, 801. — 83 : XIII, 780. — 84 : XIII, 780 et II, 296. — 85 : XIII, 696 et VIII, 523. — 86 : III, 253-54. — 87 : XIII, 797-98. — 88 : III, 523. — 89 : III, 508-9 et 511-12. — 90 : XIII, 782-83 et 799-800. — 91 : XIII, 800. — 92 : III, 409. — 93 : XIII, 799. — 94 : XIII, 801. — 95 : IX, 138 et 141. — 96 : IX, 140. — 97 : X, 47. — 98 : XIII, 730. — 99 : XIII, 783. — 100 : II, 20 et note. — 101 : II, 191 ; XIII, 823 ; 788. — 102 : V, 589. — 103 : II, 259 ; III, 55. — 104 : IV, 426. — 105 : IV, 426 ; X, 645. — 106 : V, 339. — 107 : X, 125. — 108 : XIII, 55 ; XII, 218. — 109 : I, 166 et note. — 110 : II, 517, note. — 111 : XIII, 302-3 et 308-9. — 112 : II, 517-18 et note. — 113 : IV, 53. — 114 : II, 526. — 115 : XIII, 310. — 116 : II, 526-27. — 117 : VII, 273. — 118 : XIII, 310. — 119 : VI, 87 et 241-42. — 120 : VI, 89. — 121 : VI, 185 ; 255 ; 258. — 122 : VIII, 364 et 376. — 123 : VIII, 545. — 124 : VI, 89. — 125 : XIII, 310-12. — 126 : II, 628. — 127 : IV, 552 ; V, 135. — 128 : V, 135 ; VIII, 240. — 129 : V, 153. — 130 : XIII, 162-3. — 131 : XIII, 156-63. — 132 : V, 47 et note ; VI, 239 et 245. — 133 : V, 47 ; VI, 296. — 134 : VI, 251 et 256-57. — 135 : V, 48, note ; VIII, 128. — 136 : V, 419. — 137 : II, 366. — 138 : XIII, 596. — 139 : II, 366, et note. — 140 : X, 114. — 141 : I, 479 et IX, 40. — 142 : II, 620. — 143 : XIII, 689-90. — 144 : XI, 364 et XIII, 708. — 145 : VI, 561 ; III, 423. — 146 : X, 1 ; X, 138 ; VII, 185. — 147 : V, 59 ; X, 475 et 648. — 148 : X, 326. — 149 : IV, 450. — 150 : X, 578-79 et 581. — 151 : V, 63. — 152 : V, 158. — 153 : I, 456-57. — 154 : IX, 43. — 155 : XIII, 649. — 156 : IX, 594. — 157 : IX, 533 et 594. — 158 : X, 567. — 159 : XIII, 745. — 160 : XI, 182. — 161 : XI, 182. — 162 : III, 229 ; XIII, 646 ; V, 376. — 163 : XI, 363-64. — 164 : II, 278 et VI, 534. — 165 : VI, 534-36. — 166 : XIII, 821. — 167 : I, 186, note et V, 322. — 168 : V, 75. — 169 : III, 472. — 170 : V, 643 et VI, 58. — 171 : VI, 450 et 456. — 172 : V, 59. — 173 : VII, 453. — 174 : VII, 98. — 175 : X, 674. — 176 : X, 476. — 177 : X, 333. — 178 : IX, 63 et 253. — 179 : X, 336. — 180 : X, 667 et 671. — 181 : X, 672. — 182 : X 669. — 183 : X, 670. — 184 : X, 671 et 672. — 185 : X, 331. — 186 : X, 679. — 187 : X, 680. — 188 : VII, 105 et VIII, 256. — 189 : XIII, 816.

CHAPITRE V

PARMI LES SINISTRÉS DE LA GUERRE

EN LORRAINE. — CHAMPAGNE ET PICARDIE. — PARIS ET SA RÉGION.
— EN POLOGNE.

Pendant que Vincent de Paul fondait et affermissait ses institutions charitables, la guerre étrangère et la guerre civile accumulaient les ruines en Lorraine, dans les provinces de Champagne et de Picardie, et dans la région parisienne. La misère qui sévissait en ces pays, et dont Vincent connaissait la profondeur, émut sa compassion chrétienne et détermina ses interventions secourables.

Son infatigable activité, pour venir en aide aux misères physiques et morales qui appelaient à l'aide, se prolongea pendant les vingt dernières années de sa vie, d'abord en Lorraine, ensuite en Champagne, en Picardie, dans la région parisienne.

A cette inlassable bienfaisance, qui s'étendit sur tout le nord de la France, il associa le dévouement des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. Il en soutint l'effort grâce aux extraordinaires générosités que consentaient et que suscitaient, sous son impulsion, les dames de l'Hôtel-Dieu de Paris. L'action de saint Vincent en faveur des sinistrés de la guerre prend place au premier rang des entreprises de sa charité.

En 1640, un missionnaire entretient le Supérieur général des aumônes répandues à « Toul, Metz, Verdun, Nancy, ... Bar..., Saint-Mihiel..., Pont-à-Mousson. » La misère qui sévissait alors en ces villes n'était « pas imaginable ». Monsieur Vincent retient des descriptions, qu'on lui en fait, que les habitants sont réduits à manger des « serpents » ⁽¹⁾

De Saint-Mihiel lui parvient ce rapport : « ... Je trouve si grande quantité de pauvres que je ne saurais donner à tous... Il y en a qui semblent des squelettes... Ils ont la peau comme du marbre basané et tellement retirée que les dents leur paraissent... Ils cherchent de certaines racines aux champs, qu'ils font cuire... » ⁽²⁾

La majeure partie des habitants de cette ville souffre de la faim. Il en est, surtout parmi les nobles, qui aimeraient mieux mourir que de tendre la main. En revanche, des jeunes filles de bonne condition sont fortement tentées « de vendre » leur honneur, « pour avoir un peu de pain. Tout cheval qui meurt, de quelque maladie que ce soit, est immédiatement dépecé. »⁽³⁾

En 1640, les échevins de Pont-à-Mousson implorent la pitié du Supérieur de la Mission. La récolte a manqué deux années de suite, parce que les troupes ont fait manger à leurs chevaux les blés en herbe. ⁽⁴⁾ En 1642, les échevins de Lunéville expriment à saint Vincent leur gratitude. La guerre, la peste, la famine avaient réduit la ville à toute extrémité. Les soldats avaient enlevé de force aux habitants le peu de pain qui leur restait. Fort heureusement un missionnaire est apparu, chargé d'aumônes. ⁽⁵⁾

Vincent conservait soigneusement les lettres qui lui parvenaient de la Lorraine. Il en donnait connaissance aux dames bienfaitrices. La détresse, qu'elles apprenaient de cette sorte, les émouvait. Les détails précis, qui leur étaient fournis sur l'emploi de leurs aumônes, les incitaient à les continuer. Un prêtre de la Mission, qui a omis d'envoyer de Toul le rapport qu'il devait rédiger, est rappelé à l'ordre. « Je fais voir cela à ces bonnes dames tous les mois, lui est-il expliqué. ...Nous employâmes samedi passé deux ou trois heures à voir les autres lettres, dont elles étaient ravies de consolation. »⁽⁶⁾

La méthode de Vincent de Paul produisait d'heureux résultats. Sûres que leur argent recevait le meilleur usage, les dames de l'Hôtel-Dieu maintenaient leur effort. En avril 1640, il était reconnu en leur présence que six d'entre elles avaient « conservé la vie à deux mille cinq cents pauvres qui mouraient en Lorraine... » Depuis dix mois, ces six volontaires réunissaient mensuellement « deux mille cinq cents livres » pour les miséreux, qui attendaient d'elles un morceau de pain. Dans le même temps la duchesse d'Aiguillon s'était chargée de pourvoir, « par sa charité et par son crédit », aux besoins « des religieux et des religieuses de Lorraine ». ⁽⁷⁾

Les sommes réunies à Paris étaient emportées chaque mois par le frère Mathieu Régnard. Son sang-froid et son audace lui permettaient d'échapper aux bandits qui détroussaient les voyageurs. « Notre-Seigneur, disait Vincent, protège notre frère Mathieu d'une protection particulière, tandis qu'il permet que la plupart du monde soit volé en ce pays-là, voire même devant ses yeux. »⁽⁸⁾

Des missionnaires répartissaient sur place les aumônes qui leur étaient apportées. En octobre 1639, leur présence est signalée à Toul, Nancy, Verdun, Bar-le-Duc. D'autres sont sur le point de partir pour Metz. Ces hommes sont mandatés « pour assister corporellement et spirituellement le pauvre peuple des champs retiré dans ces

villes : corporellement, en leur départant pour cinq cents livres de pain par mois en chaque ville ; ...et spirituellement, en leur enseignant à tous les choses nécessaires à salut, et leur faisant faire une confession générale de toute leur vie passée d'abord, et continuer de deux ou de trois en trois mois. »

A la même date, le frère Mathieu a déjà commencé « d'amener en France » le plus grand nombre possible de Lorrains. Un mois plus tôt, il en a convoyé une centaine. En cours de route il pourvoyait à leur nourriture. A Paris, les jeunes filles qui l'ont suivi sont mises à l'abri dans une maison que des dames visitent et ravitaillent. ⁽⁹⁾

Les missionnaires de Toul, bien que petitement logés, hébergent quarante pauvres dans leur maison. ⁽¹⁰⁾

Ceux de Bar-le-Duc, en février 1640, ont déjà donné des vêtements à quarante indigents, sans préjudice de la distribution régulière de pain. Ils entretiennent quatre-vingts malades de l'hôpital de potage et de viande. Ils pansent eux-mêmes quantité d'individus atteints de la teigne. Grande est à leur égard la reconnaissance du peuple. En février 1640, à la mort de l'un d'entre eux, cinq ou six cents pauvres s'alignent dans le cortège, « deux à deux », un cierge à la main, et pleurent le disparu « comme leur propre père mort. »

C'est à Bar-le-Duc qu'affluent les malheureux qui partent pour la France, parce que « cette ville est la porte de la Lorraine. » Avant de s'éloigner, ils sont alimentés et ils reçoivent de l'argent pour la route. ⁽¹¹⁾

A Saint-Mihiel, en mars 1640, on compte onze cent trente-deux personnes valides à une distribution de pain. En outre les malades sont servis à part d'aliments et de remèdes. ⁽¹²⁾

Parmi tous les infortunés que secourt Vincent de Paul, les religieux et les religieuses sont l'objet d'une particulière attention. Il se fait renseigner sur leur dénuement. En janvier 1643, il sait que plus de six cents religieuses sont dans une telle gêne que « leur habit ne peut presque être reconnu. Elles sont rapetassées de tous côtés de vert, de gris, de rouge, enfin de tout ce qu'elles peuvent avoir... » ⁽¹³⁾

Dès 1640, le roi donnait quarante-cinq mille livres en un mois pour les religieux et les religieuses. Il persévère dans la faveur qu'il leur marque. En février 1641, saint Vincent note que le frère Mathieu « porte » en Lorraine « tous les mois deux mille cinq cents livres pour les pauvres et à raison de quarante-cinq mille livres pour les religieux et religieuses. » ⁽¹⁴⁾

De plus Vincent essaie d'intéresser les visitandines de Paris à la détresse de leurs sœurs de Metz. Il fait parvenir de cette sorte, à la Supérieure de la Visitation de Metz, un premier secours de cent livres, qu'accompagne cet avertissement : « J'oubliais à vous dire, ma chère Mère, que si je le pouvais je vous destinerais quelque chose

de ce qu'on envoie pour les pauvres de Metz, mais qu'il ne nous est pas permis d'en bailler qu'à ces pauvres gens qui mendent, pour les aider et les empêcher de mourir de faim. »⁽¹⁵⁾

Comme leurs compatriotes restés au pays, les Lorrains qui se fixent à Paris bénéficient de l'assistance spirituelle et corporelle des missionnaires. En mai 1639, monsieur Vincent retient ce trait parmi les nouvelles diverses qu'il communique à un correspondant : « Nous achevâmes hier la mission que nous avons faite à La Chapelle, qui est auprès de Saint-Lazare, où nous avons fait assembler tous les pauvres Lorrains qui se sont trouvés en cette ville, et l'on a donné un pain à chacun par jour, pendant huit jours, à environ trois cents qu'ils étaient... »⁽¹⁶⁾

Le Supérieur de la Mission eut l'idée de faire secourir par la noblesse française les nobles de Lorraine, réfugiés dans la capitale. En avril ou mai 1640, il écrit à la duchesse d'Aiguillon : « Messieurs de Liancourt, de la Ville-aux-Clercs, de Fontenay et quelques autres personnes de condition s'assemblèrent hier céans pour commencer à travailler pour les personnes de condition de Lorraine, qui sont en cette ville... »⁽¹⁷⁾

En juillet, il est heureux de constater que l'œuvre nouvelle recueille six mille livres par mois. Au début de l'année suivante, c'était encore plus de mille livres qu'elle atteignait à chaque échéance mensuelle.⁽¹⁸⁾

Elle dura environ huit ans, mais il fallait que Vincent relançât ceux qui s'étaient engagés à la soutenir. Il écrivait un jour à l'un d'eux : « Notre-Seigneur s'est adressé à vous pour la subsistance de la pauvre noblesse de Lorraine, et sa divine bonté a béni la charité qu'elle vous a donnée pour eux. Il s'adresse encore à vous pour vous dire qu'il n'y a pas un sol pour le mois prochain... »⁽¹⁹⁾

Poussé par sa foi et par sa charité Vincent de Paul a provoqué, au bénéfice de la Lorraine, des générosités dont sa correspondance et ses entretiens ne précisent pas toute l'étendue. Leur importance se laisse cependant deviner par la bienfaisance dont elles soutenaient l'onéreux exercice, par exemple à Saint-Mihiel, à Bar-le-Duc, plus encore qu'à Toul, Nancy, Verdun ou Metz.

Lorsque la misère décrut aux abords de toutes ces villes, d'autres détresses, plus lourdes encore, sollicitèrent à leur tour la compassion de saint Vincent en Champagne, en Picardie, au cœur même de la capitale.

Il écrivait, en décembre 1650 : « Nous avons envoyé sept prêtres et six frères pour assister les pauvres Picards et les Champenois, dans l'extrême nécessité spirituelle et corporelle en laquelle ils sont, ainsi qu'en était d'autrefois en Lorraine... »⁽²⁰⁾

Quelques mois plus tard, c'est « seize ou dix-huit personnes » de

la Mission « qui travaillent au soulagement des peuplès » de Picardie et de Champagne. ⁽²¹⁾

Ces missionnaires renseignaient régulièrement leur Supérieur sur la situation qu'ils rencontraient partout autour d'eux. En 1650, entre Landrecies et Guise, les malades sont innombrables. La dysenterie est générale. Il en est qui souffrent d'enflure de la tête, du ventre, de tout le corps. Ces épidémies proviennent de la mauvaise alimentation à laquelle sont réduits les habitants, qui ne se nourrissent que de racines, de mauvais fruits, de pain de son.

Des lamentations pitoyables s'élèvent sur le passage des missionnaires. On leur demande du pain à grands cris. Bien qu'épuisés par la maladie, des malheureux font deux ou trois lieues à pied pour avoir un potage.

Les prêtres de la Mission s'alarment parce que des moribonds trépassent sans sacrements. Des cadavres sont abandonnés sans sépulture. Dans une maison, un cadavre de femme est à demi mangé par les bêtes. ⁽²²⁾

Cette effrayante détresse s'aggrave encore, l'année suivante, dans la même région. En 1651, « il y a un très grand nombre de pauvres gens de la Thiérache qui, depuis plusieurs semaines, n'ont pas mangé de pain, pas même de celui qu'on fait avec du son d'orge, qui est ce que les plus aisés mangent, et ne se sont nourris que de lézards, de grenouilles et des herbes des champs. » ⁽²³⁾

Un missionnaire écrit à saint Vincent : « Nous venons de visiter trente-cinq villages du doyenné de Guise, où nous avons trouvé près de six cents personnes dont la misère est telle qu'ils se jettent sur les chiens et sur les chevaux, après que les loups en ont fait leur curée. Et dans la seule ville de Guise, il y a plus de cinq cents malades retirés en des caves et des trous de cavernes plus propres pour loger les bêtes que les hommes. » ⁽²⁴⁾

De Saint-Quentin, en 1650, parvenaient à Saint-Lazare les plus pressants appels. Sept ou huit mille pauvres mouraient de faim. Trois cents familles, autrefois fortunées, vivaient dans une misère qu'il fallait assister secrètement, parce qu'elle ne voulait pas s'avouer. Des jeunes filles s'y trouvaient acculées à des résolutions désespérées. Cinquante prêtres étaient privés de toute ressource : il fallait les « nourrir préférablement à tous autres ». ⁽²⁵⁾

Les années passent sans que s'améliore la condition de la ville. En 1651, « la souffrance des pauvres ne se peut exprimer. Si la cruauté des soldats leur a fait chercher les bois, la faim les en a fait sortir. Ils se sont réfugiés » à l'intérieur de la ville. « Il y est venu près de quatre cents malades. » Faute de pouvoir les assister, les autorités constituées en ont « fait sortir la moitié, qui sont morts peu à peu, étendus sur les grands chemins. » Ceux qui sont restés « sont en telle

nudité qu'ils n'osent se lever de dessus leur paille pourrie pour... venir trouver » les missionnaires. ⁽²⁶⁾

En 1652, de véritables cris d'alarme montent de toute la contrée vers saint Vincent : « La famine est telle que nous voyons les hommes mangeant la terre, broutant l'herbe, arrachant l'écorce des arbres, déchirant les méchants haillons dont ils sont couverts, pour les avaler. Mais ce que nous n'oserions dire si nous ne l'avions vu, et qui fait horreur, ils se mangent les bras et les mains et meurent dans ce désespoir. » ⁽²⁷⁾

Dans la région de Laon, les notables des villes et la noblesse rurale manquent de pain. Mais ils ne se résignent pas à mendier. Le peuple n'a ni linge, ni couvertures, ni bois pour se chauffer. La plupart des curés sont morts ou malades. Les églises sont délabrées ou pillées. On en compte une centaine où la messe ne peut être célébrée, parce qu'il n'y a plus d'ornements. Des monastères de femmes souffrent de la faim et du froid. Les religieuses sont à la veille de rompre la clôture pour chercher de quoi vivre.

Dans un seul canton, les missionnaires visitent plus de treize cents malades, au risque de tomber aux mains des coureurs qui sont constamment en chemin. ⁽²⁸⁾

Au diocèse de Soissons, en 1650, les prêtres de la Mission constatent que les soldats ont profané les églises, foulé aux pieds les hosties consacrées, emporté les calices et les ciboires. Les fonts baptismaux ont été brisés, les ornements ont été mis au pillage. Sur un espace réduit, vingt-cinq églises sont inutilisables pour le service religieux.

Beaucoup d'habitants sont morts dans les bois pendant que l'ennemi occupait les maisons. Les survivants ont essayé de s'y réinstaller. En trente villages entièrement ruinés, ils couchent par terre dans des maisons à demi-démolies. Des vivants sont étendus à côté de cadavres. Des petits enfants refusent de s'éloigner de leurs mères mortes. ⁽²⁹⁾

Le spectacle n'est pas moins attristant du côté de Reims. Presque toutes les églises ont été saccagées. Les prêtres ont été tués, tourmentés ou mis en fuite. La moisson a été emportée. La famine est universelle, et la mortalité est très élevée. Des corps morts, qui n'ont pas été inhumés, sont dévorés par les loups. Les pauvres gens qui ont réussi à échapper à la mort ramassent dans les champs, pour se nourrir, quelques grains de blé ou d'avoine à peu près pourris. Ils s'abritent dans des cabanes ou des trous. Leurs visages sont noirs et défigurés.

Des cantons entiers sont aux trois quarts déserts. Les personnes valides sont parties. Il ne reste sur place que des malades, des orphelins et des veuves chargées d'enfants. ⁽³⁰⁾

Telle était la situation dans la campagne de Reims en 1650 et 1651. Elle n'est guère meilleure en 1654. A cette date, les « filles de condition » elles-mêmes se portent parfois à « d'étranges extrémités », par désespoir. La nécessité de les arracher au péril a fait prendre le parti de les « retirer dans la communauté des Filles de Sainte-Marthe, de la ville de Reims, où... elles sont dressées à s'occuper à quelque petit travail. Il y a déjà dans cette charitable retraite trente filles de gentilshommes..., dont quelques-unes ont passé plusieurs jours cachées en des cavernes pour éviter l'insolence des soldats... » ⁽³¹⁾

Les échevins de Rethel, en implorant l'assistance de Vincent de Paul, dressent la liste des maux dont ils ont à souffrir. Les arbres fruitiers sont abattus. Des habitants paisibles sont massacrés. Les femmes sont violées. La famine est si complète que « les pauvres sont contraints de manger la chair des bêtes exposées à la voirie. » ⁽³²⁾

Quinze jours après cet appel, les échevins reviennent à la charge, pour se plaindre de la conduite du régiment de Navarre, et supplier Vincent de la faire connaître en haut lieu. Les soldats se sont conduits comme en pays ennemi. Ils ont forcé le quartier bas de la ville, les armes à la main. Ils en ont battu et rançonné les habitants, qu'ils ont réduits à la mendicité. ⁽³³⁾

En cette même année 1651, vers le milieu du mois de juillet, la campagne de Rethel présente un aspect désolé. Les gens de guerre ont négligé l'herbe des prairies, pour faire manger les blés verts par leurs chevaux. Ils ont emmené tout le bétail. Or ces excès sont le fait des soldats du roi. ⁽³⁴⁾

En 1656, les maux causés par la guerre dans le nord de la France sont toujours aussi intolérables. En décembre, saint Vincent s'exprime ainsi à leur sujet : « ... La guerre, qui afflige le pauvre peuple depuis si longtemps..., est plus grande à l'heure que je vous parle qu'elle ne fut jamais. Aux frontières de Saint-Quentin, c'est une misère qui ne se peut exprimer... » ⁽³⁵⁾

Pour venir en aide à cette misère, qui sévissait en Picardie et en Champagne, Vincent avait inlassablement recours aux dames de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il stimulait leur charité par de puissantes raisons qu'il tirait de l'Évangile et du dogme catholique. Il leur disait, en 1657 : « Béni soit Dieu, mesdames, qui vous a fait la grâce de couvrir Notre-Seigneur en ses pauvres membres, dont la plupart n'avaient que des haillons... Tous étaient pour mourir de froid dans la rigueur des hivers. ...A combien de malades n'avez-vous pas sauvé la vie ! Car ils étaient abandonnés de tout le monde, couchés sur la terre, ...réduits à la dernière extrémité par les gens de guerre et par la cherté des blés... »

Certes le dévouement des dames pour les sinistrés de la guerre est grand, selon la volonté de Jésus-Christ. Cependant Vincent de

Paul ne prolonge pas indéfiniment leur éloge. Il les invite au contraire à remercier profondément Dieu, qui a fait appel à leur générosité en faveur des provinces dévastées. C'est qu'en effet leur récompense dans l'éternité sera proportionnée à l'étendue de leur charité.

« Or mesdames, dit monsieur Vincent, le récit de ces choses ne vous attendrit-il pas le cœur ? N'êtes-vous pas touchées de reconnaissance envers la bonté de Dieu sur vous ?... Il en est mort huit de votre compagnie depuis un an... Elles jouissent maintenant de la gloire, comme il y a sujet d'espérer ; elles éprouvent combien il est bon de servir Dieu et d'assister les pauvres ; et au jugement elles entendront ces agréables paroles du Fils de Dieu : « Venez les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé ; parce qu'ayant eu faim, vous m'avez donné à manger ; ayant été nu, vous m'avez habillé ; étant malade, vous m'avez visité et secouru... » ⁽³⁶⁾ (Mat. XXV 34-36).

« A l'assemblée des dames de la Charité, qui se fait pour l'assistance des pauvres... de Champagne et de Picardie », lecture est faite des lettres des missionnaires qui séjournent en ces provinces, notamment de celles du frère Jean Parre, qui joue un rôle prépondérant dans « la distribution des aumônes que ces bonnes dames envoient toutes les semaines... » ⁽³⁷⁾

« Les prêtres et frères de la compagnie, qui visitent les lieux ruinés » et distribuent partout les aumônes qui leur sont envoyées de Paris, « prennent connaissance du nombre et du besoin des pauvres... Ils écrivent les misères qu'ils trouvent, spirituelles et temporelles. » Les dames de l'Hôtel-Dieu ne sont pas seules à s'éclairer et à s'émouvoir à la lecture de ces lettres. « On en fait des relations, qu'on fait imprimer, et les dames les distribuent dans les bonnes maisons, et y vont demander l'aumône, et joignant à ce qu'elles amassent ce qu'elles donnent, elles tâchent de remédier à ces nécessités-là... »

Les dames, qui prennent part aux assemblées où se discutent les intérêts de la Picardie et de la Champagne, « peuvent être au nombre de quarante ou cinquante » en 1656. Dans les provinces susdites, elles « font premièrement subsister les pauvres curés, ou d'autres prêtres », afin qu'ils puissent « assister spirituellement » les malheureux, « pendant qu'elles fournissent de quoi les soulager corporellement. » ⁽³⁸⁾

Les aumônes que Vincent de Paul réunissait à amasser, grâce à un dispositif très simple et très fécond, étaient constituées par des dons en argent et en nature. Très importantes pendant les premières années, elles décreurent progressivement. En 1656, Vincent rappelait aux dames le temps où elles mettaient à sa disposition « seize mille livres par mois ». L'année suivante il leur disait encore : « La charité est fort refroidie à Paris parce que tout le monde se ressent des misères

publiques, en sorte... qu'au lieu de seize mille livres qu'on envoyait tous les ans sur les frontières ruinées, on a grande difficulté à présent d'y en envoyer mille... »⁽³⁹⁾

Bien antérieurement, dès le mois de janvier 1652, saint Vincent constatait une baisse sensible des secours, qui n'atteignaient plus que sept ou huit mille livres par mois. Cependant, deux mois après, ils remontaient à neuf mille livres.⁽⁴⁰⁾

La générosité de Paris pour la Picardie et la Champagne n'avait pas pu se maintenir à son premier niveau, « à cause du grand nombre des pauvres », que la Fronde avait fait refluer sur la capitale, et qu'il fallait assister avant de songer aux frontières.⁽⁴¹⁾

En juillet 1657, monsieur Vincent présente aux dames le tableau récapitulatif des cotisations recueillies par elles, depuis 1650 jusqu'à leur assemblée générale de l'année précédente. A cette somme globale il ajoute ensuite les aumônes du dernier exercice annuel. « Depuis le 15 juillet 1650 jusqu'au jour de la dernière assemblée générale, on a envoyé et distribué aux pauvres trois cent quarante-huit mille livres, et depuis la dernière assemblée générale jusques aujourd'hui dix-neuf mille cinq cents livres, qui est peu au prix des années précédentes. »

« Ces aumônes ont été employées pour nourrir les pauvres malades, pour retirer et entretenir environ huit cents enfants orphelins des villages ruinés, tant garçons que filles, que l'on a mis en métier ou en service après avoir été instruits et habillés ; pour entretenir nombre de curés dans leurs églises ruinées ; ...et enfin pour racommoder un peu quelques églises... »

« Les lieux où l'argent a été distribué sont les villes et les environs de Reims, Rethel, Laon, Saint-Quentin, Ham, Marle, Sedan et Arras. »

L'exposé du Supérieur de la Mission n'a garde d'omettre les dons en nature qui se sont constamment ajoutés aux dons en argent. Il n'en chiffre pas la valeur, mais il indique clairement qu'elle fut très importante. Ces dons comprenaient « les habits, draps, couvertures, chemises, aubes, chasubles, missels, ciboires, etc., qui monteraient à des sommes considérables si cela était supputé. »⁽⁴²⁾

L'énumération qui est ébauchée, laisse ouverte la perspective où se sont alignés des apports complémentaires. Cependant elle ne prétend pas englober des éléments essentiels, comme les semences distribuées aux villageois. Elles étaient en effet payées sur les sommes d'argent totalisées à Paris. La dépense qu'elles occasionnaient avait pu monter « jusqu'à vingt-deux mille livres en un an. »⁽⁴³⁾

A tout moment, de tous les points des régions assistées, monsieur Vincent est tenu au courant de l'emploi et de la répartition des aumônes.

En 1650, des distributions de potage étaient organisées à Guise, Ribemont, La Fère, Ham. Plus de deux mille pauvres étaient ainsi arrachés à la mort. Dans le même temps, la plupart des « religieuses de La Fère et des autres villes » de la région reconnaissent qu'on leur avait sauvé la vie, par « les assistances » dont elles avaient été l'objet. ⁽⁴⁴⁾

Rien que dans la ville de Guise il y avait, vers cette époque, cinq cents malades. Or, plus de trois cents ont été guéris. La plupart des malades qui se trouvaient dans quarante villages, aux environs de Laon, ont été rétablis. A peine y trouvait-on ensuite « six pauvres » qui ne fussent pas en état de gagner leur vie.

A ceux qui ont recouvré la santé les missionnaires tâchent de procurer le moyen de travailler. Ils distribuent des hâches, des serpes, des rouets à filer. Ils répartissent des grains de semence qui leur ont été envoyés de Paris. D'une part les travaux des semailles et de la moisson occupent beaucoup de bras. D'autre part le blé qui est récolté pare au danger de la famine, à condition que les gens de guerre ne le pillent pas.

Des ornements d'église sont mis à la disposition du clergé. Grâce aux moyens de subsistance assurés aux curés, toutes les paroisses des doyennés de Guise, Marle, Vervins sont desservies. ⁽⁴⁵⁾

Vers 1655, le curé de Ham remercie Vincent de Paul pour le blé et l'argent qu'un missionnaire lui a octroyés. Les orphelins et les malades de la ville et du gouvernement de Ham ont ainsi tout le nécessaire. En 1657, Ham et sa campagne bénéficient d'un don de cinq cents livres consenti en leur faveur par madame Fouquet, « pour habiller les pauvres ». ⁽⁴⁶⁾

Au début de 1654, un prêtre de la Mission est envoyé pour visiter tous les curés du diocèse de Laon, « afin de traiter avec eux des moyens de secourir les paroisses abandonnées et de faire en sorte que nulle ne demeure sans assistance spirituelle. Il leur distribuera... des habits et réglera ce qu'il leur faudra donner par mois... »

L'assistance spirituelle et l'assistance corporelle sont toujours étroitement associées. Au cours de ses randonnées, le même missionnaire cherchera donc à voir « aussi l'état des pauvres, particulièrement de ceux de la campagne. » ⁽⁴⁷⁾

Cette année-là, quatre cents pauvres de la région de Laon reçoivent des vêtements. Six cents orphelins de moins de douze ans, qui étaient « dans une pitoyable nudité et nécessité », sont habillés et nourris. ⁽⁴⁸⁾

En 1657, malgré la diminution des ressources, Laon reçoit encore des habits pour les indigents. Ils sont confectionnés sur place, afin que « les bonnes filles » de la cité aient du travail. ⁽⁴⁹⁾

A Saint-Quentin, entre 1650 et 1655, le lieutenant général écrit à Saint Vincent : « ... Nous avons vu la semaine passée jusqu'à qua-

torze cents pauvres réfugiés en cette ville, durant le passage des troupes, qui ont été nourris chaque jour de vos aumônes ; et il y en a encore dans la ville plus de mille, outre ceux de la campagne, qui ne peuvent avoir d'autre nourriture que celle qui leur est donnée par votre charité... » ⁽⁵⁰⁾

Entre les mêmes dates, le bailli de Reims exprime sa reconnaissance pour le dévouement des missionnaires. Ils sont pourvus d'importantes quantités de grains pour nourrir leurs pauvres. On compte sur eux, pour soutenir les hôpitaux de la ville et fournir « la subsistance des pauvres curés. » Le magasin d'orge installé à Reims, grâce aux aumônes de Vincent de Paul, « s'emplit toujours » en vue de distributions ultérieures. ⁽⁵¹⁾

A Reims, Saint-Quentin, Rethel des confréries de la Charité sont fondées par le frère Jean Parre. En 1656, celle de Reims groupe les « dames... les plus considérables de la ville. » Elle prend soin « des pauvres et des enfants orphelins et nécessiteux de la ville et des environs... » ⁽⁵²⁾

La ville de Rethel reconnaît, en 1653, qu'elle ne subsiste depuis deux ans que grâce aux charités du Supérieur de la Mission. Ses échevins proclament que « tout le pays demeurerait désert » s'il ne le ravitaillait pas. ⁽⁵³⁾

Dans la région de Vouziers, à Saint-Étienne-à-Arnes, deux Filles de la Charité organisent un petit hôpital « pour l'assistance des pauvres ». L'hôpital fonctionnait déjà en 1651. A cette date Vincent écrivait aux deux sœurs pour les encourager. ⁽⁵⁴⁾

Le Supérieur de la maison de Sedan, en 1651, posait diverses questions sur l'utilisation des aumônes qui lui étaient adressées. Il voulait savoir, en particulier, s'il pouvait en étendre le bénéfice sur « les huguenots comme sur les catholiques, et sur les pauvres gens qui pourront travailler aux fortifications comme sur les malades et invalides. »

Ces questions seront examinées avec les dames. Mais, sans plus attendre, saint Vincent rappelle à son correspondant que « leur première intention a été de n'assister que seulement ceux qui ne peuvent travailler ni chercher leur vie, et qui seraient en danger de mourir de faim si on ne les assistait pas. En effet dès que quelqu'un a des forces assez pour s'occuper, on lui achète quelques outils conformes à sa profession et on ne lui donne plus rien. Selon cela, les aumônes ne sont pas pour ceux qui sont capables de travailler aux fortifications ou faire autre chose, mais pour les pauvres malades languissants, pauvres orphelins ou vieilles gens... » ⁽⁵⁵⁾

En janvier 1653, au sortir de la Fronde, Vincent de Paul est dans l'impossibilité de donner plus de cent livres par mois aux missionnaires de Sedan, malgré les misères qu'ils ont à soulager et « la quan-

tité de pauvres gens » qui les assaillent. Cette part qui leur est faite est strictement réservée aux « pauvres malades et languissants ». En 1659, au terme de l'effort fourni par les dames de Paris, Sedan recevait encore deux cents livres pour octobre et novembre. ⁽⁵⁶⁾

Non contente de jalonner sans arrêt la Picardie et la Champagne de ses interventions nettement localisées, la charité de Vincent de Paul aimait à étendre sur l'ensemble ou sur une partie notable des deux provinces la bienfaisance d'une action généralisée.

En 1651, des missionnaires assistent « spirituellement et corporellement les pauvres habitants » de cent trente villages dont l'aire n'est pas déterminée. ⁽⁵⁷⁾ Ils détaillent l'utilisation qu'ils ont faite des fonds qui leur ont été remis : « ... Plusieurs filles » ont été tirées « du danger... de perdre leur honneur... Quarante curés ont eu secours de dix livres par mois chacun, et, par ce moyen, ont été mis en état de résider en leurs paroisses et y faire toutes leurs fonctions pastorales.

« Nous avons acheté de vos aumônes pour sept cents livres de faucilles, de fléaux, de vans et d'autres outils pour aider les pauvres à gagner leur vie par le travail de la moisson. Nos orges viennent fort bien... et, par le moyen des semences que vous nous avez envoyées, nous espérons grand soulagement pour l'hiver prochain. »

En avril 1654, le futur Supérieur de la congrégation, monsieur Alméras, entreprend de développer, à travers toute la zone des provinces ruinées, l'action qu'il avait d'abord poursuivie auprès des curés du diocèse de Laon. ⁽⁵⁸⁾

Le frère Jean Parre chemine toujours d'un canton à l'autre. En 1657, il est invité par le Supérieur général à s'enquérir, dans les villages qu'il traverse, du nombre des pauvres qui ont besoin d'habits pour l'hiver. Il répartira ces vêtements, sans limitation précise, dans les régions de Saint-Quentin, Laon, Rethel, « autant que la somme se pourra étendre. »

Pour cette vaste entreprise de bienfaisance, qui voudrait englober tout le territoire ravagé par la guerre, Jean Parre reçoit des avis d'une grande sagesse pratique. S'il veut « bien discerner » les pauvres qu'il faut vêtir, il aura soin de « les voir chez eux. pour connaître à l'œil les plus nécessiteux et ceux qui le sont moins... Mais il faut que cette information se fasse sans que les pauvres sachent le dessein, autrement ceux qui ont déjà quelques habits les cacheraient pour se montrer nus. »

Monsieur Vincent est à la fois très charitable et très avisé. Sa compassion veut soulager les plus pitoyables misères. Pour atteindre sûrement ce résultat, auquel elle tient, elle cherche judicieusement les plus efficaces moyens.

Les dames examinent et comparent attentivement les étoffes qui

pourraient servir pour les vêtements des pauvres. Quand elles ont fixé leur choix, Vincent écrit à son envoyé d'acheter de la tiretaine grise, « tant parce qu'elle est plus propre pour les pauvres gens et pour la fatigue, que pour être à meilleur marché. »

Jean Parre fera confectionner sur place les habits. Le travail qui en résultera sera encore une forme d'assistance aux provinces sinistrées. ⁽⁵⁹⁾

Tour à tour l'action secourable de saint Vincent concentre sa puissance sur un point déterminé, ou elle développe son influence sur la plus large surface possible. Il arrive aussi qu'elle fragmente ses effets de porte en porte, sur le passage de ses auxiliaires, sans laisser de traces appréciables.

En août 1657, Vincent fait parvenir cinq cents livres à Jean Parre : « ... Vous les appliquerez, dit-il, à ce que vous jugerez le plus pressé, soit à l'assistance de messieurs les curés, soit à l'achat de quelque blé, tant pour les pauvres enfants que pour le semer, afin que les pauvres laboureurs s'en puissent sustenter l'hiver... »

En octobre, trois cent cinquante livres environ sont destinées à s'émietter davantage encore, tout au long de la route, en menues générosités. L'envoi s'accompagne de cette indication : l'argent est « pour les pauvres que vous trouverez en plus grande nécessité aux lieux où vous passerez. » Une partie servira « pour en faire dire des messes aux plus pauvres prêtres. »

Le mois suivant, deux cents livres tomberont encore, pièce à pièce, aux mains des « nécessiteux » qui « assaillent..., en leur grande pauvreté », l'infatigable distributeur des aumônes de monsieur Vincent. ⁽⁶⁰⁾

En 1658, les dames qui avaient longtemps secouru les frontières ne trouvaient plus guère de fonds. C'est ce que le Supérieur de la Mission était obligé de répondre à des solliciteurs, qui le pressaient de leurs demandes. ⁽⁶¹⁾

Jean Parre lui-même ne recevait plus des aumônes que par intermittence. Encore leur montant était-il parfois fort réduit. En novembre il perçoit « trente écus pour les appliquer aux besoins plus pressants de Champagne ou de Picardie, soit d'habits, de blé ou de nourriture. » Une note explique la modicité de ce don : « On n'a pu faire davantage pour cette fois, et on n'a pas parlé des étoffes dont vous avez envoyé les échantillons. On manque de fonds... » ⁽⁶²⁾

En mai 1659, Jean Parre est avisé qu'il s'est trouvé peu de dames à la dernière réunion. Elles ne lui ont rien donné, « faute de fonds ». Huit jours après, la lettre que saint Vincent est obligé de lui écrire n'est pas plus encourageante. Elle dit : « ... Les dames ne se sont pas assemblées il y a longtemps, si ce n'est deux ou trois... ; on n'a rien destiné pour les pauvres des frontières, faute de fonds. » ⁽⁶³⁾

En juillet, Vincent de Paul peut annoncer « que la paix est assurément faite et que le roi d'Espagne en a signé les articles. » A cette nouvelle, les bienfaitrices de la Champagne et de la Picardie se montrent disposées à tenter un suprême effort, pour mettre définitivement en mesure de gagner leur vie les plus pauvres habitants des frontières. Toutefois ces dernières aumônes feront une part à la restauration du culte dans les territoires saccagés par la guerre.

Jean Parre est prié de mettre en état « les églises plus désolées », et de donner « quelques outils » aux indigents pour qu'ils travaillent à la moisson.

En août, deux lettres lui sont encore adressées, à quelques semaines d'intervalle. L'ordre des préoccupations de saint Vincent, dans son assistance aux provinces dévastées, s'y reflète toujours. Le frère fera recouvrir, au moins au-dessus de l'autel, les églises ruinées dont personne n'a la charge. D'autre part, il fera une distribution de semences. ⁽⁶⁴⁾

Un an après, en août 1660, une des dernières lettres que Jean Parre reçoit de monsieur Vincent lui notifie que des ciboires d'argent, des ornements sacerdotaux et du linge d'église sont à la veille de lui être expédiés. ⁽⁶⁵⁾

Au mois précédent des envois d'argent lui avaient été successivement annoncés. L'emploi de ces sommes était nettement spécifié. Huit cent quarante-huit livres étaient désignées « pour faire en plusieurs églises les choses plus nécessaires, afin qu'on y puisse célébrer la sainte messe avec quelque décence et que les autels soient à couvert des vents et des pluies. » Cinq cents livres étaient destinées à acheter des grains de semence. Neuf cent quatre-vingt-quatre livres dix sols devaient servir à « secourir et soulager les plus pauvres et nécessiteux de la Champagne et de la Picardie ». Enfin quatre-vingt-cinq livres dix sols constituaient spécialement la part des « pauvres prêtres. » ⁽⁶⁶⁾

Ces alignements de chiffres avaient assurément leur austérité ; monsieur Vincent les traçait néanmoins avec une vigilante attention. Dans une addition qui montait à plus de quinze cents livres, Jean Parre avait un jour majoré sa note d'une trentaine de livres, par inadvertance. Vincent rétablit placidement l'équilibre qui avait été rompu à son désavantage. ⁽⁶⁷⁾

Sa charité était illimitée, mais sa lucidité n'était pas moindre. Leur indéfectible alliance entraînait et rassurait les générosités. Les bienfaiteurs, gagnés par la pitié de Vincent de Paul, étaient sûrs que leur argent serait bien employé par sa sagesse et sa compétence.

Il le fut en Champagne et en Picardie pendant dix ans, comme auparavant en Lorraine. La misère collective des villes et des villages était secourue à proportion de son étendue. Les détresses indi-

viduelles, observées par les missionnaires au hasard de leurs rencontres, étaient soulagées. Pour que l'argent multipliât son efficacité, la charité des bienfaitrices procurait des instruments de travail aux ouvriers et des semences aux laboureurs. Prudent autant que bien-faisant, Vincent cherchait à faire ses aumônes à bon escient. Il ne voulait pas qu'elles fussent dilapidées sans discernement, au détriment de l'infortune authentique. Au delà du réconfort physique qu'il apportait, large et persévérant, il offrait à tous ceux qu'il pouvait atteindre son « assistance spirituelle ». Ses secours constants aux curés visaient à les mettre en mesure de remplir leur ministère pastoral. L'entretien des églises maintenait parmi le peuple l'influence chrétienne. Les missionnaires la soutenaient et la propageaient de tout leur pouvoir, car ils avaient le devoir d'« assister et faire assister spirituellement et corporellement les pauvres habitants » des frontières. ⁽⁶⁸⁾ Dans les provinces ruinées par la guerre, comme partout ailleurs, saint Vincent s'attachait à faire aimer Dieu et à traduire en actes la loi de l'Évangile. Sa foi était toujours l'animatrice de son activité.

Elle lui faisait un devoir de maintenir ses missionnaires à leur poste d'assistance, spirituelle et corporelle, malgré les lourdes fatigues et les graves périls auxquels il les exposait.

A la fin de 1650, quinze cents cadavres étaient restés sans sépulture, après les combats qui s'étaient livrés près de Saint-Souplet, en Champagne. Leur décomposition rendait intolérable le séjour de la campagne où ils gisaient. Un missionnaire, qui assistait les pauvres dans le voisinage, fut invité par saint Vincent à faire inhumer les corps abandonnés. Il recruta une troupe de fossoyeurs et se mit à l'œuvre sans mot dire. Lorsqu'il eut achevé sa tâche, il écrivit au Supérieur général : « ... Ces corps, qui étaient épars çà et là dans une grande campagne, nous ont donné beaucoup de peine à ramasser, à cause que le dégel qui est venu vers la fin nous a un peu incommodés... »

En même temps, il faisait confiance de la pensée qui avait soutenu son courage : « ... Ces pauvres corps, ajoutait-il, qui doivent un jour ressusciter, sont maintenant ensevelis dans le sein de leur mère... ». L'idée de leur destinée sacrée avait puissamment aidé le missionnaire à les recueillir avec soin. ⁽⁶⁹⁾

Un de ses confrères montrait la même intrépidité dans des circonstances plus périlleuses encore. Prévenu que des soldats venaient d'enlever à de pauvres gens tous leurs bestiaux, il poursuivit les voleurs, les rejoignit dans un bois, les décida à restituer les animaux, qu'il ramena lui-même à leurs légitimes propriétaires. ⁽⁷⁰⁾

Des missionnaires, qui avaient visité plus de cent villages, étaient obligés de reconnaître que, ce faisant, ils s'étaient « exposés à la merci des coureurs. » ⁽⁷¹⁾

Les prêtres de la Mission savaient d'ailleurs que leur dévouement pouvait aussi bien déterminer contre leurs domiciles la brutalité des soldats. Saint Vincent, qui s'en rendait compte, étayait leur courage. Il écrivait au Supérieur de Montmirail : « ... Je vois bien qu'il est fort à craindre, comme vous le dites, qu'en donnant chez vous un asile à tant de réfugiés, votre maison n'en soit plus tôt pillée par les soldats. Mais c'est une question si, pour ce danger, vous devez refuser la pratique d'une aussi belle vertu que la charité. » ⁽⁷²⁾

Les missionnaires se gardaient bien d'opposer un refus aux demandes de leur Supérieur. Au service des provinces de la frontière, ils pratiquèrent docilement, sous son impulsion, la charité en ses multiples formes. Ils répandirent inlassablement les larges aumônes qui leur étaient remises. Ils se dépensèrent eux-mêmes sans ménager leur santé. Ils mirent en péril leur propre sécurité. Il n'était pas de danger qui pût entraver leur activité, puisqu'ils ne se laissaient arrêter ni par les risques d'un pillage, ni par les sévices des coureurs de grands chemins. Aux collectes des autres, dont ils étaient les infatigables distributeurs, ils ajoutaient donc l'offrande de leur vie personnelle.

Paris, comme la Lorraine, la Champagne, la Picardie, profita de leur charité chrétienne et des fécondes interventions de Vincent de Paul, durant plusieurs années de guerre.

En septembre 1648, lorsque commença le mouvement de la Fronde, Vincent essaya immédiatement de l'enrayer. Il s'interposa entre la cour et le peuple de Paris, qui avait élevé des barricades. « Assurez-vous, écrivait-il à Louise de Marillac, ...qu'il n'y a rien que j'aie pensé devoir dire, que je n'aie dit. ...Le mal c'est que Dieu n'a pas béni mes paroles. ... Il est vrai que je tâche de les dire à la manière que font les bons anges, qui proposent sans se troubler lorsqu'on ne fait pas usage de leurs lumières. C'est la leçon que m'a apprise le bienheureux cardinal de Bérulle, et l'expérience que j'ai... que je gâte tout, quand j'en use autrement. » ⁽⁷³⁾

Au mois de janvier suivant, saint Vincent, qu'inquiétaient gravement les développements de la guerre civile, prit courageusement le parti de se rendre à Saint-Germain-en-Laye, pour demander que Mazarin, détesté des Parisiens et des princes, fût écarté du pouvoir. A son sens la réconciliation entre la cour et les frondeurs était à ce prix. Sa tentative échoua, et il lui était difficile de rentrer à Paris, où sa démarche à Saint-Germain était mal interprétée. Il entreprit en province la visite des maisons de la compagnie. Il écrivait à cette époque, en toute simplicité et en toute sérénité : « Je partis de Paris le 14^e de ce mois pour aller à Saint-Germain, à dessein d'y rendre quelque petit service à Dieu ; mais mes péchés m'en ont rendu indigne ; ... je partirai après-demain pour aller visiter nos maisons. Il plaît à

Dieu que je sois maintenant inutile à toute autre chose... » (74)

En juin ou juillet 1652, Vincent adresse à Mazarin une lettre où se lisent des allusions à des entrevues qu'il vient d'avoir avec la reine, d'une part, et les princes d'autre part. De nouveau il s'entremet pour hâter la fin des misères qu'il déplore. (75)

Son échec le prépare à écrire au pape Innocent X, le 16 août. Il lui décrit les désordres et les ruines de la guerre civile. Il le supplie d'intervenir en faveur de la paix. (76) Cette démarche n'obtint pas le résultat souhaité.

En septembre enfin, Vincent de Paul fait parvenir à Mazarin sa requête audacieuse, qui met les intérêts du pays au-dessus de ceux du cardinal, et qui suggère au puissant ministre de se résigner à un éloignement temporaire, pour favoriser la réconciliation nationale autour de la reine. (77)

D'autres interventions agirent à la cour dans le même sens. Le 21 octobre, le jeune roi et sa mère rentraient à Paris sans Mazarin. « La joie de ce retour est si grande de part et d'autre, observe Vincent, qu'elle est inimaginable. Il n'y paraît plus aucune trace des indispositions passées ; ce qui nous donne un grand sujet d'espérer l'entière cessation des troubles intestins du royaume. » (78)

La guerre civile s'achevait après trois années de lutte, pendant lesquelles les ressources et la sécurité de la Mission avaient été durement éprouvées. En 1649, six semaines après son départ de Saint-Germain, saint Vincent cheminait sur les routes en curieux équipage. Il allait par étapes, « avec un troupeau de deux cent quarante moutons, ... sauvé du pillage d'Orsigny », et qu'il voulait mettre en sûreté. Or Saint-Lazare tirait de la ferme d'Orsigny ses ressources essentielles. (79) A cette date, Saint-Lazare avait été pillé pareillement par les soldats qu'on y avait installés. (80)

En juillet 1652, Vincent mandait au Supérieur de Gênes : « Il n'y a que trois ou quatre nuits que nous avons une armée entière autour de notre clos. Mais parce qu'elle était poursuivie par celle du roi, elle fila dès le matin en grande hâte et l'arrière-garde fut attaquée derrière le séminaire de Saint-Charles, qui courut grand risque d'être pillé. Huit soldats, y étant entrés à ce dessein, voulurent maltraiter monsieur Alméras, qui leur offrait la table et de l'argent pourvu qu'ils ne fissent autre mal ; mais ils allèrent dans les chambres, rompirent des coffres et se chargèrent de ce qu'ils trouvèrent de meilleur. Et sur le point qu'ils sortaient chargés de butin, un suisse et un cocher de monsieur le duc de Bouillon, passant par là, virent ce désordre et mirent la main à l'épée contre eux, et, après leur avoir fait rendre ce qu'ils avaient pris, les mirent dehors... » (81)

A la suite de cette chaude alerte, Vincent conserva à Saint-Lazare quelques hommes armés. « Moi-même, expliquait-il, j'ai veillé avec

eux ; et chaque nuit six ou sept personnes de la compagnie et autant de domestiques veillent, tant à Saint-Charles que dans le clos et autour de Saint-Lazare, d'où nous avons ôté ce que nous avons pu de meubles... » ⁽⁸²⁾

Moins de deux mois auparavant, au combat de Saint-Denis livré par l'armée royale de Turenne à l'armée des frondeurs, commandée par Condé, l'hôpital des Enfants trouvés s'était trouvé mêlé aux péripéties de la lutte. « La chaleur du combat qui se fit à leur vue, et les hommes qu'elles virent tués devant leur maison, mit une telle épouvante dans les nourrices, qu'elles sortirent toutes avec les filles et chacune leur petit nourrisson et laissèrent les autres enfants couchés et endormis. » Quant à monsieur Vincent, confiant en la protection divine, il conserve parmi ces événements sa paix et son équilibre : « Nous eûmes hier, dit-il en son récit, un peu d'exercice en ce faubourg. » ⁽⁸³⁾

Cependant autour de lui les cœurs les mieux affermis étaient gagnés par l'angoisse. Louise de Marillac, effrayée, lui écrivait dans le même temps : « Il me semble que j'attends la mort et ne puis empêcher mon cœur de s'émouvoir toutes les fois que l'on crie aux armes. » ⁽⁸⁴⁾

Les troubles, qui s'étaient propagés en France, mettaient en péril les revenus que des bienfaiteurs avaient procurés à la Mission. En janvier 1652, Vincent de Paul constate les difficultés pécuniaires de la congrégation. Il écrit aux missionnaires de Marseille : « ... Nous sommes dans l'impossibilité de vous rien fournir, non plus qu'aux autres maisons qui ont leurs revenus sur les coches, lesquels ne vont plus ; et selon les apparences nous n'en retirerons de longtemps aucune chose, non pas même de ce que les fermiers nous doivent. Ceux des aides ne nous payeront non plus, tandis que ces troubles dureront. » ⁽⁸⁵⁾

En mars, le Supérieur général établissait le montant des pertes que la compagnie subissait du fait de la guerre : « Notre pauvreté, répétait-il, augmente avec les misères publiques. Les troubles qui les causent nous ont ôté tout d'un coup vingt-deux ou vingt-trois mille livres de rente... » ⁽⁸⁶⁾

« Les misères publiques », dont les missionnaires subissaient rudement le contre-coup, s'étaient sous leurs yeux dans toute la région parisienne et à l'intérieur de Paris. Pendant l'été de 1652, monsieur Vincent en donnait un aperçu à la reine : « Les gens de guerre, écrivait-il, ne laissent pas de venir à troupes enlever les blés, non seulement dans la plaine de Saint-Denis, comme je l'ai vu, mais entre La Chapelle et La Villette, qui sont deux villages à un quart de lieue de Paris, où ils courent sur les propriétaires qui osent en approcher pour faire la moisson... » ⁽⁸⁷⁾

Chassés de leurs champs et de leurs villages, les paysans s'entassent dans la capitale. En mai 1652 « Paris fourmille de pauvres, à cause que les armées ont contraint les pauvres gens des campagnes de s'y venir réfugier. »⁽⁸⁸⁾

A la fin du mois d'août, Vincent parle de l'urgente nécessité de « tirer le pauvre peuple des bras de la mort et les pauvres filles des occasions du péché ; car c'est à quoi la guerre a réduit ce pauvre pays à dix lieues à la ronde de Paris. » La grande ville a recueilli vingt mille réfugiés. En outre « un grand nombre de malades..., à la campagne », ont besoin d'être secourus. Or « ceux qui ont des rentes n'en jouissent pas ; ceux qui ont des terres n'ont point moissonné cette année » là « et l'on ne peut semer pour la prochaine... »⁽⁸⁹⁾

Malgré ses lourds soucis d'argent, la Mission voulut tenir sa bonne place parmi les Parisiens qui venaient en aide aux malheureux, réduits à la mendicité par la Fronde.

En janvier 1649, après son échec de Saint-Germain, Vincent de Paul décide « qu'il n'est pas expédient de mettre le blé, conservé dans les greniers de Saint-Lazare. Mieux vaut le prêter à usure au bon Dieu en faisant l'aumône aux pauvres. Si l'aumône d'un setier de blé par jour ne suffit pas, qu'on en donne deux. »⁽⁹⁰⁾

Cette décision est prise aux premiers temps de la Fronde, qui menace de durer, puisque les propositions présentées à la cour ont été repoussées. Elle constitue la préface magnifique de l'assistance accordée par le Supérieur de la Mission à la région parisienne, pendant la guerre civile.

Six semaines plus tard, malgré le pillage de Saint-Lazare et d'Orsigny, la Mission puise davantage encore dans son ultime réserve de grain. C'est maintenant trois ou quatre setiers de blé qu'elle donne, journellement, à deux ou trois mille pauvres. Afin d'« avoir moyen de continuer l'aumône plus longtemps », on s'est résolu à « décharger Saint-Lazare et les Bons-Enfants, où il n'y a plus que sept ou huit prêtres, dix-huit ou dix-neuf écoliers et quelques frères ; le reste a été envoyé à Richelieu », au Mans « et ailleurs ». Les derniers occupants des maisons parisiennes de la congrégation s'en iront à leur tour, « quand il n'y aura plus rien ».

Ce dépouillement total en faveur des pauvres est accompli avec bonheur par saint Vincent, malgré l'insécurité de l'avenir. Ses croyances chrétiennes lui donnent l'imperturbable confiance que Dieu récompensera les largesses de sa compassion. C'est sa foi invincible qui soutient les audaces de son héroïque charité. « Ce nous est, dit-il en parlant de ses aumônes, une très sensible consolation et un grand bonheur dans l'extrémité où nous sommes, et qui nous donne espérance que Dieu ne nous abandonnera pas. »⁽⁹¹⁾

Le Supérieur de la Mission note que partout autour de lui la bien-

faisance est en action. Il rend un hommage particulier à la célèbre compagnie du Saint-Sacrement, fondée par le duc de Ventadour, et aux religieux. « ... Pour l'assistance de ce diocèse, précise-t-il, en janvier 1653, ...il faut chaque semaine six ou sept mille livres. Tout Paris contribue à cela et fournit de toutes choses nécessaires à l'homme pour la nourriture et le vêtement, pour les maladies et pour le travail. Il y a divers magasins établis en cette ville, où chacun porte ce qu'il a dévotion de donner. Il y a un tonneau dans le magasin général, où l'on met le sel, qui ne vide jamais, encore que l'on en tire tous les jours pour envoyer aux champs, comme on fait de tout le reste... »

« Messieurs du Saint-Sacrement font merveille en cette ville pour cela, et les religieux aux champs pour la distribution et l'assistance des pauvres gens. Nous n'y avons que trois personnes, outre celles que nous avons encore à Étampes, parce que les prêtres qui nous sont morts nous ont empêchés d'en donner davantage ; et pour cela on a eu recours aux religieux. » ⁽⁹²⁾

Les prêtres de la Mission se consacraient à « l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres habitants » de la région d'Étampes. Ils se comportaient comme leurs confrères de Champagne et de Picardie. Comme eux ils inhumaient les cadavres en décomposition, au péril de leur vie. De leur côté, les Filles de la Charité y soignaient les malades dans six hospices. Elles y recueillaient les orphelins dans une grande maison de la ville. ⁽⁹³⁾

Aux environs de Lagny, les missionnaires visitaient vingt-deux villages. Ils avaient l'ordre de ne rien épargner « pour sauver la vie à tous les pauvres malades de ces lieux-là. » Ils passaient des marchés « pour fournir des vivres partout. » ⁽⁹⁴⁾

A Paris, en juin 1652, la charité publique procure « du potage tous les jours à quinze mille pauvres. ... L'on a retiré les filles réfugiées en des maisons particulières, où elles sont entretenues et instruites jusqu'au nombre de huit cents... ». On cherche le moyen de « retirer du même danger les religieuses de la campagne, que les armées ont jetées dans Paris. »

« Les pauvres Filles de la Charité... font et distribuent du potage tous les jours chez mademoiselle Le Gras à treize cents pauvres... ». Dans le faubourg Saint-Denis, elles s'occupent de huit cents réfugiés. Sur la paroisse Saint-Paul, quatre ou cinq d'entre elles ont la charge de cinq mille pauvres et de soixante ou quatre-vingts malades. Ailleurs « d'autres... font... la même chose. » ⁽⁹⁵⁾

A tous ces « pauvres gens des champs », réfugiés à Paris, saint Vincent fait donner des missions. Il se sent plus obligé « de travailler à leur salut dans l'affliction où ils sont... » ⁽⁹⁶⁾

Le sentiment de ses obligations envers les sinistrés de la guerre,

le pousserait à étendre le dévouement de ses missionnaires bien au delà des limites des provinces frontières et de la région parisienne, s'ils étaient plus nombreux. Il sait en effet que « le mal... est quasi universel dans tout le royaume. Partout où les armées ont passé, elles y ont commis les sacrilèges, les vols et les impiétés. » Elles se sont ainsi conduites non seulement en Lorraine, Champagne, Picardie et aux environs de Paris, mais « dans la Guyenne et le Périgord, ...en Saintonge, Poitou, Bourgogne, et en beaucoup d'autres » lieux. ⁽⁹⁷⁾

Malheureusement, les prêtres de la Mission ne peuvent suffire à la tâche immense qui appelle leur activité. Bien plus leur Supérieur est obligé de constater, à la fin de 1652, que leurs travaux les ont épuisés. Sa foi trouve d'ailleurs dans leur héroïsme un sujet de réjouissance. « Je rends grâces à Dieu, expose-t-il, d'avoir donné à la compagnie des sujets qui sont plus à lui qu'ils ne sont à eux-mêmes et qui servent le prochain au péril de leur vie ! Voilà l'or de la minière qui se découvre au feu et qui, hors des occasions, demeure caché sous des actions communes et, quelquefois, sous des imperfections et des défauts. Je n'ai jamais mieux éprouvé cela que depuis quelque temps... quasi en tous ceux que nous avons céans, qui se sont portés avec ardeur au soulagement des peuples... nonobstant les périls de la guerre et de la maladie... Je ne dis pas que tous aient été maltraités des soldats, mais tous ont été malades et n'en peuvent revenir... Tant y a que nous sommes au bout. Nous n'avons plus personne pour envoyer à la campagne assister les paroisses abandonnées. » ⁽⁹⁸⁾

En Pologne, comme en France, les missionnaires et les Filles de la Charité courent au secours des infortunes causées par la disette, les épidémies et la guerre.

En 1652, Vincent de Paul constate avec satisfaction que les uns et les autres sont occupés à distribuer « les aumônes de la reine en une province ruinée. » ⁽⁹⁹⁾

Le Supérieur, monsieur Lambert, use de son influence auprès de la reine Louise-Marie de Gonzague, pour la décider « à faire environ cent mille livres d'aumônes au delà de ce qu'elle eût fait. » Les missionnaires en donnent « une bonne partie tant aux pauvres pestiférés de Cracovie et de Varsovie, qu'à d'autres malades et pauvres gens abandonnés... » ⁽¹⁰⁰⁾

A Varsovie, relate le Supérieur général, la peste sévit avec une telle violence, en 1652, que « ... tous les habitants qui ont pu s'enfuir ont abandonné la ville, en laquelle... il n'y a presque aucun ordre mais... un désarroi étrange ; car personne n'y enterre les morts ; on les laisse dans les rues, où les chiens les mangent. Dès aussitôt que quelqu'un est frappé de cette maladie dans une mai-

son, les autres le mettent dans la rue, où il faut qu'il meure car personne ne lui porte rien à manger... »

Or monsieur Lambert a efficacement secouru cette extrême détresse. Il « fut envoyé dans cette grande ville pour remédier à toutes ces misères. ... Il y a pourvu, ... faisant enterrer les morts et porter les malades, ainsi délaissés, en des lieux propres pour être... assistés pour le corps et pour l'âme... Ayant fait préparer trois ou quatre maisons différentes, ...il y a fait retirer tous les autres pauvres qui n'étaient point malades..., où ils sont assistés des aumônes et bienfaits de la reine. » ⁽¹⁰¹⁾

La Pologne attaquée par les Moscovites, les Cosaques, les Suédois, était fréquemment envahie et ravagée. En 1656, les prêtres de la Mission, établis dans la capitale, étaient l'objet de cette mention : « Nos confrères de Varsovie, après avoir souffert la rigueur de deux ou trois sièges, ont été dépouillés de toutes choses jusqu'à leurs habits. » ⁽¹⁰²⁾

Au regard de monsieur Vincent, ces missionnaires de Pologne, qui exercent leur charité parmi les périls de la peste et de la guerre, ne sont pas à plaindre mais à envier. « Heureux, s'écrie-t-il dans un entretien à ses prêtres, nos confrères qui sont en Pologne, qui ont tant souffert pendant ces dernières guerres et pendant la peste, et qui souffrent encore pour exercer la miséricorde corporelle et spirituelle, et pour soulager, assister et consoler les pauvres ! Heureux missionnaires que ni les canons, ni les armes, ni la peste n'ont pu faire sortir de Varsovie où la misère d'autrui les retenait ; qui ont persévéré et qui persèverent encore courageusement, au milieu de tant de périls et de tant de souffrances, pour la miséricorde ! Oh ! qu'ils sont heureux d'employer si bien ce moment de temps de notre vie pour la miséricorde... »

La raison de ce bonheur et le moyen de l'acquérir ne comportaient pas de mystère pour les auditeurs. En tout cas le conférencier les leur rappelait en termes fort clairs. « Notre vie, disait-il, n'est qu'un moment qui s'envole et qui disparaît aussitôt... Pensons quel déplaisir nous aurons à la mort, si nous ne nous servons de ce moment pour faire miséricorde. Soyons donc miséricordieux... et exerçons la miséricorde envers tous, en sorte que nous ne trouvions plus jamais un pauvre sans le consoler, si nous le pouvons, ni un homme ignorant sans lui apprendre en peu de mots les choses qu'il faut qu'il croie et qu'il fasse pour son salut. » ⁽¹⁰³⁾

Envers les sinistrés de la guerre, comme envers n'importe quel malheureux, Vincent de Paul exerce une miséricorde sans mesure. Elle l'incline sur toutes les souffrances physiques. Plus encore, elle le porte au secours des âmes qui sont en péril de damnation, parce qu'elles ne s'attachent pas à Dieu.

Il entraîne dans son élan les sœurs et les missionnaires. A l'effort qu'il leur demande il n'est pas de limite. Les mauvais traitements, les maladies, la mort même ne doivent pas les arrêter. Ce sont au contraire des événements heureux, qui les détachent d'eux-mêmes et les rapprochent de Dieu. Certes ils en sentent l'âpreté, mais le regard fixé sur Dieu qui commande leur activité, sur Jésus-Christ qu'ils imitent, sur la mort qui les mettra en la compagnie des personnes divines, ils puisent en ces visions une joie qui maîtrise leur souffrance, les soulève au-dessus de leur lassitude et triomphe de leur instinctive résistance à l'effort qu'ils s'imposent.

Les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité n'auraient pas été aussi miséricordieux, dans toutes les situations où les plaçait leur fondateur, s'ils n'avaient pas été aussi croyants.

RÉFÉRENCES

- 1 : II, 80. — 2 : II, 24. — 3 : II, 58. — 4 : II, 145. — 5 : II, 257. — 6 : II, 61. — 7 : XIII, 784. — 8 : II, 68. — 9 : I, 590-91. — 10 : I, 538. — 11 : II, 21, 31, 59. — 12 : II, 35. — 13 : IX, 84-85. — 14 : II, 80, 154. — 15 : II, 200-201. — 16 : I, 552. — 17 : II, 42. — 18 : II, 68, 154. — 19 : II, 253. — 20 : IV, 127. — 21 : IV, 156. — 22 : IV, 97. — 23 : IV, 214. — 24 : IV, 136. — 25 : IV, 106-107. — 26 : IV, 257. — 27 : IV, 300. — 28 : IV, 107. — 29 : IV, 106. — 30 : IV, 144. — 31 : V, 95. — 32 : IV, 195. — 33 : IV, 200. — 34 : IV, 226-27. — 35 : X, 235. — 36 : XIII, 805. — 37 : XI, 339. — 38 : VI, 52. — 39 : VI, 53, 614. — 40 : IV, 300, 339. — 41 : IV, 333. — 42 : XIII, 804. — 43 : XIII, 811. — 44 : IV, 88. — 45 : IV, 131-32. — 46 : V, 333, VI, 394. — 47 : V, 72. — 48 : V, 118. — 49 : VI, 394. — 50 : V, 378. — 51 : IV, 260-61. — 52 : VII, 557 ; XI, 339. — 53 : V, 8. — 54 : IV, 161-62. — 55 : IV, 183. — 56 : IV, 542 ; V, 23 ; VIII, 177. — 57 : IV, 181. — 58 : V, 72, 92, 119. — 59 : VI, 367-68, 376, 394. — 60 : VI, 402, 566, 616. — 61 : VII, 334. — 62 : VII, 381. — 63 : VII, 545, 557. — 64 : VIII, 72-73, 93-94. — 65 : VIII, 371. — 66 : VIII, 324, 339. — 67 : VIII, 339. — 68 : IV, 181. — 69 : IV, 143-44. — 70 : IV, 381. — 71 : V, 87. — 72 : V, 43. — 73 : III, 360-61. — 74 : III, 402 et note. — 75 : IV, 423. — 76 : IV, 455-57. — 77 : IV, 473-78. — 78 : IV, 513-14 et note. — 79 : III, 412 et note. — 80 : III, 403, note. — 81 : IV, 417-18. — 82 : IV, 420-21. — 83 : IV, 382-83. — 84 : IV, 385. — 85 : III, 403. — 86 : IV, 327. — 87 : IV, 430. — 88 : IV, 392. — 89 : IV, 467. — 90 : III, 401. — 91 : III, 413 et 417. — 92 : V, 539-40. — 93 : IV, 435 et note. — 94 : IV, 529-30. — 95 : IV, 406. — 96 : IV, 398. — 97 : V, 90. — 98 : IV, 512. — 99 : IV, 392. — 100 : IV, 561. — 101 : IV, 533-34. — 102 : VI, 138. — 103 : XI, 341-42.

CHAPITRE VI

« TERRES INFIDÈLES » ET PAYS « BARBARESQUES »

VINCENT DE PAUL ET L'ÉVANGÉLISATION DES TERRES LOINTAINES. — PROJETS ET INTERVENTIONS. — A MADAGASCAR. — DÉPARTS SUCCESSIFS. — MORTS ET DIFFICULTÉS. — OBSTINATION DE SAINT VINCENT. — QUALITÉS ET ZÈLE DES MISSIONNAIRES. — EN MER. — A MADAGASCAR. — CROYANCES ET USAGES DU PAYS. — LA PROPAGANDE CHRÉTIENNE. — AUX PAYS BARBARESQUES. — LES CONSULATS D'ALGER ET DE TUNIS. — LA TACHE DES MISSIONNAIRES. — PRÊTRES ESCLAVES. — LA SITUATION DES ESCLAVES. — ASSISTANCE. — RACHATS. — SAINT VINCENT COMMISSIONNAIRE DES ESCLAVES. — ASSISTANCE SPIRITUELLE. — GRAVES DIFFICULTÉS. — PROJET D'EXPÉDITION CONTRE ALGER. — CONSTANCE DE VINCENT DE PAUL. — LE SALUT DES AMES.

Lorsque saint Vincent secourait les sinistrés de la guerre, il ne s'écartait pas des « pauvres gens des champs », auxquels il s'était consacré. Ses missionnaires les cherchaient dans leurs villages ravagés, ou dans les villes qui leur servaient de refuge contre les mauvais traitements des pillards. Leur assistance spirituelle et corporelle laissait les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité sur le plan originel où les avait établis leur fondateur, qui avait voulu multiplier à travers la France les missions et les confréries de Charité.

Avec les efforts entrepris d'une part à Madagascar, d'autre part en Algérie et en Tunisie, l'horizon de Vincent de Paul s'élargit davantage. A Madagascar il ne veut plus seulement réveiller des croyances assoupies, mais conquérir à l'Église des adeptes nouveaux. En Algérie et en Tunisie une religion différente du christianisme s'offre à l'adhésion des forçats. De ce fait, l'action des missionnaires, que contrecarrent d'ailleurs les autorités du pays, exige de leur part un sens de l'entreprise et de l'adaptation au moins égal à celui de leurs confrères de Madagascar.

Cependant à l'extrême sud et à l'extrême nord de l'Afrique, sur les « terres infidèles » de Madagascar comme dans les « États barbaresques », la Mission poursuit les mêmes résultats fonciers qu'en France. Aux indigènes de la grande île et aux captifs européens du

nord africain les missionnaires apportent l'assistance de leur très agissante charité. Ils s'efforcent surtout de les mettre ou de les maintenir en possession des croyances chrétiennes. Les conditions de leur activité sont autres, mais l'esprit qui l'anime ne varie pas.

Les entreprises de Madagascar et du nord de l'Afrique s'insèrent dans un ensemble de projets, qui sollicitèrent tour à tour l'attention de Vincent de Paul.

En Europe même, outre l'Italie, les Iles Britanniques et la Pologne, divers pays éveillèrent son intérêt. La Suède et le Danemark faillirent recevoir des missionnaires. Rome aurait vu avec sympathie l'entrée de sept ou huit d'entre eux en ces pays. Il semblait que leur activité n'y serait pas contrariée, pourvu qu'ils ne fissent en public aucun exercice de la religion catholique. ⁽¹⁾

L'ambassadeur de France à Stockholm poussait à l'exécution du dessein. Des catholiques vivaient cachés en Scandinavie. Les prêtres de la Mission pourraient les secourir. ⁽²⁾ La comtesse de Brienne insistait fort dans le même sens, car son fils, malade en Suède, était resté trois mois sans entendre la messe. ⁽³⁾ Vincent compatissait à sa peine. Il était prêt à mettre quelques-uns de ses prêtres à la disposition des catholiques qui manquaient, en ces lointaines régions, « de tout secours spirituel ». Cependant le projet n'aboutit pas.

D'Espagne des appels parvenaient à la Mission. L'archevêque de Tolède, entre autres, était désireux d'obtenir son concours. L'idée de cette extension n'avait pas été repoussée de prime abord par saint Vincent. Elle demeura pourtant sans réalisation. ⁽⁴⁾

En revanche, en 1658, un sujet préparé par le Supérieur de la maison de Rome part pour la Moldavie. Saint Vincent s'en réjouit. Il ajoute même : « Oh ! que de bon cœur j'irais aussi, si j'étais en âge et en état de cela ! » ⁽⁵⁾

En 1646, un missionnaire se met en route à destination du Maroc, « pour Salé, qui est en Afrique par delà le détroit, sur la mer Océane... » Ce missionnaire n'alla pas plus loin que Marseille. Le Maroc ne reçut pas la visite des prêtres de la Mission. ⁽⁶⁾

Le pacha de Tripoli, mis au courant de l'activité de la Mission à Alger et à Tunis, aurait souhaité qu'elle l'étendît jusqu'aux terres qui dépendaient de lui. ⁽⁷⁾

En 1656, sur le désir exprimé par Rome, Vincent de Paul s'était tenu prêt à envoyer un missionnaire au Mont-Liban. ⁽⁸⁾ Huit ans auparavant, il était entré en conversation avec la Propagande pour faire travailler ses prêtres en « Arabie Heureuse ... Pétrée... et Déserte... » ⁽⁹⁾

Visiblement l'Orient le tentait, et le Saint-Siège paraissait désireux de tirer parti de ses dispositions. Vincent fut même sollicité, dès 1644, de donner un évêque à Babylone et de faire évangéliser

la Perse et les Indes orientales. Il ne se déroba pas. Néanmoins il hésita. La compagnie souffrait « d'une disette d'hommes ». De plus il n'était peut-être pas conforme aux vues divines de tirer des évêques « du corps des missionnaires, non plus que de celui des Jésuites ». Enfin de sérieuses difficultés pécuniaires menaçaient de compromettre le succès de l'entreprise.

Malgré tout, le devoir de « contribuer à l'extension de l'Église » et « de l'empire de Jésus-Christ » primait ces considérations. Monsieur Vincent chercha quelqu'un pour Babylone dans sa congrégation et hors de ses limites. Ce fut sans succès. ⁽¹⁰⁾ Aucune partie de l'Orient ne fut évangélisée par les prêtres de la Mission.

En dépit des échecs, Vincent de Paul tendait de plus en plus loin son regard vers « les terres infidèles ». En 1653, avec l'archevêque de Reims, du Plessis membre de la compagnie du Saint-Sacrement, Colombet, aumônier du roi, il fait parvenir une adresse à Innocent X. Les signataires ont appris des Pères Jésuites, qui travaillent en Extrême-Orient, les « progrès admirables de la foi chrétienne dans le royaume du Tonkin et de Cochinchine, où plus de deux cent mille chrétiens sont privés de pasteurs et réduits à vivre et à mourir sans le secours de la religion, et par conséquent exposés à la damnation éternelle. » L'adresse propose de créer pour ces contrées plusieurs évêques, qui tireraient du pays « des prêtres indigènes ». ⁽¹¹⁾

Un peu plus tard, une autre pétition, qui porte encore la signature de Vincent de Paul, reprend les mêmes thèmes, en insistant. Trois prêtres, susceptibles de recevoir l'épiscopat, sont proposés. « Des revenus assurés et permanents ont été recueillis pour leur entretien. » ⁽¹²⁾

François Pallu, chanoine de Tours, était un des prêtres qui acceptait de partir pour le Tonkin. En novembre 1657, il était à Rome et recevait chez les missionnaires un accueil dont se félicitait saint Vincent. « Dieu soit loué, leur écrivait-il, ...de ce que ces messieurs du Tonkin sont venus à bout de leur affaire et de ce que vous avez reçu chez vous monsieur Pallu... » ⁽¹³⁾ L'année suivante, François Pallu s'employait à fonder la Société des Missions étrangères. Elle reprit à son compte et fit aboutir les projets qui étaient à l'étude pour l'évangélisation de l'Extrême-Orient. ⁽¹⁴⁾

Il s'en fallut de peu que la Mission ne prît pied au Canada. En 1652, deux missionnaires se tinrent prêts à partir avec des Français qui allaient se fixer dans la colonie, et qui avaient réclamé leur concours. Au dernier moment d'autres prêtres leur furent substitués. ⁽¹⁵⁾

A Rome, vers la fin de la vie de saint Vincent, les missionnaires furent appelés à collaborer à la formation de prêtres destinés à propager le catholicisme chez les nations qui ne le profes-

saient pas. En 1655, ils avaient été momentanément expulsés de la ville par ordre de Mazarin, irrité de l'hospitalité qu'ils avaient accordée, sur le désir du pape, au cardinal de Retz, ennemi du ministre. La mesure avait été rapidement rapportée⁽¹⁶⁾, et la maison avait repris son activité. En 1656, le pape Alexandre VII lui confia la direction spirituelle du collège de la Propagande, qui préparait « la jeunesse destinée à porter chez toutes les nations la grâce et les lumières de la foi. »⁽¹⁷⁾

L'année suivante, il était question d'adjoindre un séminaire au collège de la Propagande. Des facilités nouvelles seraient ainsi créées « pour envoyer des ouvriers aux terres infidèles. »⁽¹⁸⁾ La direction de la maison n'était pas offerte aux prêtres de la Mission, mais, à Paris, Vincent de Paul était prié de lui recruter des élèves. Il n'était pas sûr de la réussite du nouveau séminaire. « ... Il se trouvera, disait-il, assez de personnes qui accepteront la condition pour aller à Rome et y passer quelque temps aux dépens de ce séminaire ; mais il y en aura peu qui soient si dégagés que de s'abandonner aux voyages, aux emplois et aux périls qui leur seront marqués, lorsqu'ils viendront au fait et au prendre... ». Malgré ces réserves, Vincent estimait qu'il fallait contribuer « à cette sainte entreprise. »⁽¹⁹⁾

Dans le même temps, il continuait de réfléchir à la création de clergés indigènes. Il écrivait au Père Bagot, de la compagnie de Jésus : « ... Je vous supplie..., mon très Révérend Père, de... me mander si vos Pères des Indes envoient quelquefois de jeunes Indiens en l'Europe, soit en Italie, soit en Portugal, ou ailleurs, pour y étudier et être élevés à l'état ecclésiastique ; et s'ils ne le font pas, d'avoir agréable de me mander les raisons qu'ils ont d'en user ainsi... »⁽²⁰⁾

Saint Vincent suivait avec sympathie tous les efforts tentés pour étendre l'emprise du christianisme. Son activité se tenait toujours prête à travailler à cette extension, dès qu'elle en apercevait la possibilité. Il s'appliquait à développer le même prosélytisme chez ses missionnaires. Ils allaient de village en village, à travers les campagnes françaises, dès les premiers temps de leur fondation. Mais l'esprit évangélique que leur inculquait leur Supérieur, ne pouvait pas s'enfermer dans ces limites. Ils devaient se sentir « prêts et disposés à aller dans les pays éloignés pour y employer leur vie pour Jésus-Christ. »⁽²¹⁾

Il importe que toute la compagnie participe à cet esprit « de sorte que, quand on verra un ou deux missionnaires, on puisse dire : « Voilà des personnes apostoliques sur le point d'aller aux quatre coins du monde porter la parole de Dieu. »⁽²²⁾

Par suite de ces dispositions, monsieur Vincent se soumit de grand cœur au désir de Rome, lorsqu'elle fit appel à sa compagnie pour faire connaître le christianisme à Madagascar. Le 22 mars 1648, il écrivit

à Nacquart : « ... Monsieur le nonce ... a choisi la compagnie pour aller servir Dieu dans l'île Saint-Laurent, autrement dite Madagascar ; et la compagnie a jeté les yeux sur vous, comme sur la meilleure hostie qu'elle ait, pour en faire hommage à notre souverain Créateur, pour lui rendre ce service, avec un autre bon prêtre de la compagnie. » ⁽²³⁾

Nacquart s'embarqua au mois de mai en compagnie de Gondrée, qui lui avait été donné pour auxiliaire. Après six mois et demi de navigation, les deux missionnaires arrivèrent à Fort-Dauphin que la France tenait sur la côte sud-est de Madagascar. Or, un semestre ne s'écoula pas avant la mort de Gondrée. Un an plus tard, Nacquart succomba à son tour. Ses successeurs devaient être les uns après les autres terrassés, à une cadence rapide, par le surmenage et par l'insalubrité de l'île, sans que Vincent de Paul fût tenté de renoncer à la difficile entreprise qu'il avait acceptée pour le « service » de Dieu. ⁽²⁴⁾

Au début de 1654, Mousnier et Bourdaise partirent de Nantes pour aller remplacer Nacquart et Gondrée. ⁽²⁵⁾ En janvier 1656, Bourdaise annonçait à monsieur Vincent la mort de son compagnon. Une petite colonne française s'était mise en campagne, et Mousnier avait voulu à tout prix la suivre pour offrir ses services religieux, en cas de besoin. Bourdaise avait appris que son confrère était tombé malade et que des soldats le rapportaient sur une civière. Il était parti au plus vite à sa rencontre et l'avait trouvé gisant dans une case. Rien n'avait pu sauver le malade. ⁽²⁶⁾

En octobre 1655, trois missionnaires sont envoyés pour seconder Bourdaise. ⁽²⁷⁾ Aucun d'eux n'a le temps de donner sa mesure : de Belleville meurt en mer ; Dufour disparaît huit jours après son arrivée ; Prévost ne lui survit que de quelques semaines. De nouveau seul Bourdaise commente la mort de ceux qui étaient venus le rejoindre. Il rend hommage à leur intrépidité et à leur amour de Dieu. A son sens cependant leur zèle a manqué de discrétion.

« ... Il y avait de l'excès, écrit-il au Supérieur général ; car ils passaient dans les eaux tout habillés ; et après avoir enduré la pluie, ils ne changeaient pas de linge, faisaient de grandes austérités ne mangeaient quelquefois qu'une fois le jour. S'ils avaient modéré un peu leur zèle, ils seraient encore pleins de vie et serviraient à la conversion de nos pauvre Indiens... » ⁽²⁸⁾

Bourdaise demandait avec instance à être rejoint par de nouveaux confrères. Sa voix fut entendue. Cependant il mourut dans son isolement, en juin 1657. ⁽²⁹⁾ Deux missionnaires et un frère qui se rendaient à Nantes pour embarquer, au mois d'octobre précédent, avaient fait naufrage sur la Loire et avaient dû renoncer à poursuivre leur voyage. ⁽³⁰⁾

En mars 1658, une lettre de saint Vincent fait allusion au départ

de trois prêtres et d'un frère. ⁽³¹⁾ Leur navire essuie une violente tempête, à laquelle il n'échappe que pour être capturé par les Espagnols, alors en guerre avec les Français. Tout le renfort destiné à Madagascar est rapatriée en France. ⁽³²⁾

Aux premières semaines de l'an 1660, qui devait voir la mort de Vincent de Paul, quatre missionnaires et un frère tentent une fois de plus la périlleuse traversée. La mer est si mauvaise durant le trajet que le vaisseau est obligé de s'arrêter au cap de Bonne-Espérance, pour réparer ses avaries. Après examen il apparaît qu'il ne peut plus mettre à la voile. Les fils de saint Vincent sont hors d'état de gagner Madagascar, malgré sa proximité. Ils profitent d'un navire, qui revient en Europe, et rejoignent la France, en passant par Amsterdam. Ils ne revirent pas leur « très honoré Père. » ⁽³³⁾

Vincent était resté attaché jusqu'au bout à l'entreprise de Madagascar, avec une indomptable énergie. Il disait à ses prêtres en 1657 : « Quelqu'un de la compagnie dira peut-être qu'il faut abandonner Madagascar ; la chair et le sang tiendront ce langage, qu'il ne faut plus y envoyer ; mais je m'assure que l'esprit dit autrement.

« ... Dieu a appelé nos confrères en ce pays-là et cependant voilà que les uns meurent en chemin, et les autres bientôt après y être arrivés. Messieurs, à cela il faut baisser la tête et adorer les conduites tout admirables et incompréhensibles de Notre-Seigneur...

« ... Maintenant savoir si la compagnie a vocation de Dieu pour ce lieu-là, ... il n'en faut pas douter...

« ... Serait-il bien possible que nous fussions si lâches de cœur et si efféminés que d'abandonner cette vigne du Seigneur... Ce serait une belle compagnie que celle de la Mission, si parce qu'en voilà cinq ou six de morts, elle abandonnait l'œuvre de Dieu ; compagnie lâche, attachée à la chair et au sang ! Oh ! non, je ne crois pas que dans la compagnie il y en ait un seul qui ait si peu de courage et qui ne soit tout disposé à aller remplir les places de ceux qui sont morts. Je ne doute pas que la nature ne frémisses un peu d'abord ; mais l'esprit qui tient le dessus dit : « Je le veux ; Dieu m'en a donné le désir... » ⁽³⁴⁾

Dieu a manifesté sa volonté à Vincent au sujet de Madagascar par la voix du Saint-Siège. Les difficultés qui surgissent sont, en apparence, insurmontables et s'accordent mal avec le dessein divin. La foi de Vincent de Paul ne s'obstine pas à chercher des harmonies qui échappent à sa vision. Elle a plutôt le sentiment qu'« il faut baisser la tête ». Mais, compréhensibles ou « incompréhensibles », les « conduites » de Dieu n'en sont pas moins formellement établies, puisqu'elles sont interprétées par un intermédiaire qualifié.

Dès lors la compagnie n'a pas le droit de reculer. La perspective de la mort ne peut faire hésiter que « la chair », or le missionnaire

a le devoir d'être entièrement détaché des appels de « la chair », pour n'avoir avec Dieu qu'un seul « vouloir et non-vouloir ». Manquer à ce devoir, se laisser arrêter par les frémissements de « la nature », c'est le fait de « cœurs lâches et... efféminés ».

Ces expressions catégoriques témoignent que saint Vincent est en possession d'une évidence : l'inlassable persévérance dans les entreprises que sa foi lui commande ne souffre pas discussion. Elle va de soi. La puissance de cette conviction, chez monsieur Vincent, explique la puissance de son action.

A son exemple, ses envoyés mettent toutes leurs énergies au service de la mission divine, dont ils sont chargés auprès des indigènes de Madagascar. Le Supérieur général leur trace le tableau des qualités dont ils doivent faire montre. Il les définit à Nacquart en lui annonçant sa désignation : « La générosité et la grandeur de courage vous sont nécessaires. Il vous faut une foi aussi grande que celle d'Abraham ; la charité de saint Paul vous fait grand besoin ; le zèle, la patience, la déférence, la pauvreté, la sollicitude, la discrétion, l'intégrité des mœurs, et le grand désir de vous consommer tout pour Dieu vous sont aussi convenables qu'au grand saint François-Xavier. » ⁽³⁵⁾

Les missionnaires comprennent la leçon du maître. Ils se rendent compte que leur dévouement a besoin d'être soutenu par une indéfectible charité, capable de s'adapter avec patience aux hommes qu'elle veut obstinément conquérir à la foi chrétienne. Ils mettent l'abnégation et l'oubli de soi bien au-dessus des dons de l'esprit. Pour compagnons ils souhaitent « ... des personnes qui excellent plus en vertu qu'en science. La science qu'il faut, c'est celle que Dieu donne aux saints. Quand il n'y aura pas de grand prédicateur, passe... » ⁽³⁶⁾

Les actes de ces hommes découlent d'une foi qui en commande tout le déroulement et transparait en eux. Aux traits du visage qu'ils lui composent se reconnaissent sa force et son ardeur.

A son « premier pas » sur la terre de Madagascar, Nacquart fléchit « le genou en terre » pour s'offrir à Dieu, « dans l'exécution de ses desseins, et prendre possession de cette île et de toutes les autres en son nom, par l'autorité de notre Saint Père le Pape, afin d'y établir l'empire de Jésus-Christ en détruisant celui du prince des ténèbres. » ⁽³⁷⁾

Conscients, en leur lointain exil et dans leur dure existence, de donner à Dieu un témoignage irrécusable d'absolu dépouillement et de complet amour, les missionnaires se sentent plus rapprochés de lui. La joie qu'ils éprouvent en cette vue, leur fait trouver légers les sacrifices consentis. Ils sont heureux de l'échange qu'ils ont fait en quittant la France. Leur bonheur divin les réconforte et donne à leur héroïsme un irrésistible élan.

Mousnier écrit à Vincent de Paul : « ... Il faut que je vous avoue que je n'ai jamais senti mon cœur plus échauffé d'amour pour vous, que depuis le commencement de mon absence de Paris jusqu'à présent... » ⁽³⁸⁾

Le Supérieur général a brisé les liens qui attachaient Mousnier à son pays. Bien loin de lui en tenir rigueur, l'absent le fait bénéficier de la dilatation que son âme lui doit.

Les confidences de Bourdaise livrent plus explicitement l'épanouissement que ses sentiments envers Dieu obtiennent dans sa situation nouvelle. « ... Jamais, dit-il, je n'ai été plus content, ni pouvais désirer davantage que l'emploi où la divine Providence m'a mis ; je... m'offre » à Dieu « pour disposer de moi selon son bon plaisir, et le prie qu'il ne me laisse aucun désir ni aucune pensée que d'avancer sa pure gloire... » ⁽³⁹⁾

L'activité des missionnaires trouve un puissant stimulant dans la pensée qu'elle avance le règne de Dieu. Elle en découvre un autre dans la vision du sort éternel du prochain, qu'il dépend d'elle de garantir ou de compromettre.

Bourdaise ne peut s'empêcher de se représenter « le nombre de ceux qui se damnent faute d'avoir un homme qui les aide... ». Quand des indigènes meurent sans baptême, il croit entendre les reproches de leurs anges gardiens : « O missionnaire, si tu eusses assisté cet homme et cette femme, ils ne seraient pas morts de cette mort éternelle... ». Reportant son regard vers le clergé d'Europe, qui se désintéresse des terres lointaines, il fait cette réflexion : « ... Si les prêtres, les docteurs, les prédicateurs..., qui ont talent pour ces missions éloignées, faisaient bien attention... à ce qu'ils doivent rendre compte de la damnation de ces âmes, ils seraient bien plus soigneux qu'ils ne sont d'aller au loin chercher les brebis égarées, pour les ramener dans le bercail de l'Église... » ⁽⁴⁰⁾

Dans son ardeur à se dépenser, le zèle des disciples de Vincent de Paul n'attend pas que Madagascar lui donne le terrain d'action qu'il cherche. Il s'exerce durant la traversée, parmi les passagers et les hommes d'équipage.

En plein océan, Nacquart et Gondrée font la prière publique, matin et soir. Trois ou quatre fois par semaine, ils donnent des instructions. Ils entraînent ceux qui les entourent à se faire des lectures ou des conférences spirituelles par groupes séparés. Cinq ou six jeunes gens consentent à les suivre dans leur cabine, pour des entretiens plus approfondis. Les missionnaires visitent les malades du bord. Ils se mêlent aux conversations pour faire cesser les propos licencieux. ⁽⁴¹⁾

Plus tard Bourdaise et Mousnier suivent la même ligne de conduite. Leur action auprès des matelots est particulièrement vigi-

lante. « ... Je me suis occupé tant que j'ai pu, relate Mousnier, à attraper les garçons du navire et à les instruire tant à prier Dieu que de nos mystères. » Quant à Bourdaise, fort ému par les blasphèmes qu'il entend autour de lui, il emploie, pour les faire cesser, une méthode que lui indique le commandant du bord. Il « m'ordonna dans le commencement, explique-t-il, de faire une palette pour frapper ceux qui jureraient le saint nom de Dieu. Hélas ! si quelqu'un par surprise tombait en ce malheur, il venait aussitôt et me faisait instance de le frapper fort afin de s'en souvenir. Cette ferveur ayant plu à Dieu, il nous fit la grâce de nous délivrer de ce monstre en très peu de temps... » ⁽⁴²⁾

A Madagascar, les missionnaires considèrent qu'ils doivent leur activité aux indigènes plutôt qu'aux Français. D'ailleurs leurs compatriotes de Fort-Dauphin sont sévèrement jugés par eux. Nacquart en fait cette présentation à monsieur Vincent : ce sont « des gens ramassés, libertins et qui sont envoyés la plupart en ce pays par leurs parents, qui n'en savent que faire, ou y sont venus eux-mêmes par débauche ou curiosité, qui, se voyant ici trompés de leur espérance de voir un bon pays, ne font que maudire l'heure d'y être venus. Et encore, quand leur temps est achevé, il faut demeurer encore autant, faute qu'il n'y vient pas de navire les retirer, comme on leur avait promis. Je vous laisse à penser quelle vie en ce désespoir, en un pays où il y a si grande facilité de se laisser aller à la corruption de nature. Il n'y aurait que plaisir de n'avoir pas soin de telles gens, auxquels on ne perd souvent que sa peine et dont on est payé d'ingratitude et de calomnie... » ⁽⁴³⁾

Parmi les indigènes, les prêtres de la Mission distinguent deux sortes d'habitants : les noirs qui sont originaires du pays ; et les blancs « venus du côté de Perse » environ cinq cents ans auparavant. Dans la région qui s'étend en arrière de Fort-Dauphin, les blancs sont les maîtres des noirs. Les chefs locaux, soutenus par leurs vassaux, sont servis par des esclaves qu'ils vendent « au même prix que les bœufs ». Toutefois « ils ne les battent jamais, mais avec douceur et patience leur font faire tout ce qu'ils désirent. Ce sont deux vertus qui gagnent tout en ce pays... ». Les indigènes « fuient les personnes rudes et disent qu'ils ont le cœur dur. » ⁽⁴⁴⁾

Les grands possèdent les meilleures terres. Ils les agrandissent toujours au détriment des pauvres, qu'ils tiennent en sujétion. ⁽⁴⁵⁾

« Le vice général du pays est la luxure ». En revanche, les nègres sont d'« humeur... douce, point querelleuse... » Ils ont « grande amitié... les uns pour les autres ; ...si quelqu'un d'entre eux est malade, les autres y accourent et le secourent avec un soin merveilleux... Ils ne sont point gourmands, ni ivrognes mais fort sobres... Le vol est en horreur parmi eux... » ⁽⁴⁶⁾

Dans la zone qu'ils parcourent, les missionnaires se renseignent avidement sur les conceptions religieuses de la population, afin de mieux adapter leur propre enseignement aux esprits de leurs auditeurs. ⁽⁴⁷⁾ Ils retrouvent des éléments des croyances et des pratiques musulmanes, apportées cinq siècles plus tôt par les blancs qui ont fait souche dans le pays. Ces éléments ont été conservés avec une fidélité qui varie selon les régions. Nulle part les observateurs n'aperçoivent une « religion stable et déterminée. » ⁽⁴⁸⁾

Entre autres usages, la circoncision est restée en vigueur. Bourdaise estime que celle des hommes « est extravagante, tant à la façon qu'aux cérémonies qu'ils observent. » Aux femmes l'enfantement sert de circoncision. Il faut au préalable qu'elles disent tout le mal qu'elles ont fait, et qu'elles livrent les noms de leurs complices. Soucieux de découvrir sur place des gages de bon accueil pour le christianisme, Bourdaise remarque ingénument que ces aveux constituent « toujours quelque avance » pour la confession chrétienne. ⁽⁴⁹⁾

Sous des noms indigènes, les prêtres de la Mission n'hésitent pas à reconnaître Dieu et le diable. Mais, bien que Dieu soit le « maître de tout le monde », ses fidèles « le resserrent dans le ciel ». Bien plus, Nacquart sait qu'il est des endroits où Dieu et le diable ne sont connus « que de nom. » Il arrive alors que dans des sacrifices offerts à l'un et à l'autre, le diable soit servi le premier et obtienne la meilleure part, au grand étonnement du missionnaire qui ne trouve pas la raison de cette manière de faire. Il est tenté de l'expliquer par la crainte que le diable inspire aux endroits où il y a des possédés.

D'autres complications surgissent pour les enquêteurs, qui veulent être fixés sur l'idée que se font de Dieu les hommes qu'ils côtoient. Les grands se laissent appeler dieux. Les Français sont ainsi qualifiés dans les éloges qu'ils reçoivent. ⁽⁵⁰⁾

Les explications données aux fils de saint Vincent sur l'origine du monde et de l'homme, comme sur les interventions de la Divinité dans l'histoire de l'humanité, les déconcertent au moins autant. Elles leur paraissent « ridicules ». Ils les qualifient de « fables » ennuyeuses. ⁽⁵¹⁾

Nacquart recueille des indices d'une croyance à une survie heureuse ou malheureuse, mais il en discerne le caractère indécis. « Les méchants, généralement parlant, iront dans le feu, sans savoir où, ni pour combien de temps. » ⁽⁵²⁾

Bourdaise raille les abus auxquels prête le culte des morts, tel qu'il le voit pratiquer : « Ils ont cette coutume de porter toutes les semaines ou tous les mois du vin dans de petits pots, et du riz, qu'ils envoient dans les sépulcres de leurs morts. Les esclaves mangent ce riz et boivent ce vin, puis viennent dire que le mort se porte bien... » ⁽⁵³⁾

Au demeurant, les croyances du pays paraissent bien confuses aux prêtres de la Mission. Dans les livres qui en rassemblent les données, ils ne voient ni « grande suite, ni raison, ni doctrine... » ⁽⁵⁴⁾

Il leur est plus facile de préciser leurs observations sur les personnages religieux qui leur sont opposés. Ils notent que ces hommes « sont respectés comme parmi nous les prêtres ». Ils sont les interprètes des livres qui ont trait à la religion. « Ils sont les maîtres des cérémonies, coutumes et superstitions du pays. » ⁽⁵⁵⁾

Les missionnaires recherchent volontiers la discussion avec eux, en particulier ou en public, pour les éclairer ou les confondre. Ils ne les estiment guère, car ils les accusent de « piper » les nègres. Mais ils saisissent l'avantage qu'il y aurait à les « gagner », à les « désintéresser des petits profits » qu'ils tirent de leurs « tromperies ». En cas de réussite, « tout le reste serait bientôt gagné. » ⁽⁵⁶⁾

Le peuple les suit, car « ils intimident tellement » les noirs que ces pauvres gens « croient qu'ils peuvent les faire malades et mourir quand ils veulent, et leur faire toutes sortes de maux. » ⁽⁵⁷⁾

Vincent de Paul reçoit de minutieuses descriptions des amulettes dont on se sert à Madagascar pour obtenir le beau temps ou la pluie, la préservation de maladies, d'ennemis, le succès dans toutes les entreprises, de la plus modeste à la plus considérable envergure. Ses prêtres ne voient là qu'« abominable superstition », sans se laisser impressionner par les propos des indigènes, aux yeux desquels un « esprit familier ... anime... » chacun des objets sacrés dont ils réclament le secours. ⁽⁵⁸⁾

Les esprits sont assez éveillés et agissants pour que des devins s'entretiennent avec eux. L'un de ces devins, un jour, rendait tout perplexe le bon Bourdaise. Le missionnaire en arrive à admettre que « cet homme s'est rendu recommandable pour ses devineries, qui se sont trouvées véritables le plus souvent... ». Il se demande s'il ne s'agirait pas d'« un véritable don de prophétie que Dieu communiquerait à cet homme, comme autrefois aux sibylles, pour lui servir de récompense, en considération de quelque insigne vertu morale qu'il a, car il paraît être bon homme, simple et naïf... » ⁽⁵⁹⁾

Or le devin a ajouté à ses prédictions antérieures l'annonce que « toute l'île serait convertie et baptisée. » ⁽⁶⁰⁾ Bourdaise pense volontiers qu'« il y a sujet de l'espérer ».

En tout cas, les missionnaires mettent tout en œuvre pour hâter cette conversion, en tirant le meilleur parti possible de la connaissance qu'ils ont du caractère et des usages des habitants.

Ils essayaient de se concilier l'appui du pouvoir dans leur œuvre d'évangélisation. Nacquart comprenait combien cet appui pouvait faciliter son succès. « ... Il n'y a pas grand'chose à faire pour la religion en ce pays, écrivait-il, avec un gouverneur seulement pieux en

apparence et qui ne songe qu'au temporel. Il ne faut pas seulement des paroles, mais une personne qui contribue en effet par son exemple et par son autorité aux desseins de Dieu.

« Saint François-Xavier a beaucoup fait par sa vertu et son zèle ; mais l'autorité de ceux qui l'appuyaient, et lui fournissaient libéralement les choses nécessaires, y a beaucoup contribué... » ⁽⁶¹⁾

Bourdaisé demande instamment à saint Vincent de faire rapatrier d'autorité une quinzaine de protestants qui gênent beaucoup son action. Il expose ses griefs : ces protestants « gâtent toutes les nouvelles plantes de la vigne du Seigneur ; ils ont bien eu la hardiesse de convoquer leur prêche en même temps que nos Français font la prière ; ils découragent nos pauvres néophytes de se marier à l'Église par l'espérance qu'ils leur donnent d'une plus grande liberté, en souffrant leur polygamie ; ils parlent avec mépris du Saint-Sacrement de l'autel... »

En conséquence, que Vincent obtienne au plus tôt que l'île soit libérée de cette opposition au progrès du catholicisme : « Au nom de Dieu, encore un coup, supplie Bourdaisé, délivrez-nous de ce mauvais levain capable de corrompre ce que nous avons ici de bonne pâte ; parlez, criez aux oreilles de celui que vous savez, qui peut remédier à ce grand mal ; et ne cessez point, jusqu'à ce qu'il lui plaise donner ordre que ces gens-là soient rappelés en France... » ⁽⁶²⁾

Les missionnaires souhaitent que le gouverneur seconde leur propagande. Ils demandent que soient écartés les opposants qui les gênent. Mais ils n'admettent pas que les croyances chrétiennes soient imposées par la force aux indigènes. A leur sens, l'autorité civile remplit suffisamment son rôle en établissant le milieu favorable où pourra fructifier leur prosélytisme. « ... Aucuns disent, observe Nacquart, qu'il faut mettre main basse sur les principaux et que c'est même le moyen de mieux établir la religion, comme ont fait les Portugais... C'est à quoi j'ai toujours contredit par l'exemple de Notre-Seigneur, qui n'a pas commandé aux apôtres de lever des armées pour établir le christianisme, mais d'être agneaux parmi les loups. » ⁽⁶³⁾

Parmi les indigènes, la propagande catholique s'attaque d'abord aux chefs, parce que leur conversion est forcément contagieuse. L'avis de Bourdaisé est formel : « ... Il faut avouer qu'on avance plus notre religion par un seul et noble grand seigneur que si l'on avait converti un cent d'entre le menu peuple ; l'expérience le fait assez voir. » ⁽⁶⁴⁾

Nacquart propose à l'approbation de Vincent de Paul les moyens qu'il a en vue pour se concilier la faveur d'un roi influent, sur le territoire duquel il songe à établir un centre de propagande : « ... Lui pourra-t-on faire quelque présent pour le gagner, comme de quelques cristaux taillés en olives, de quelque étoffe de soie, de quelque tasse

d'argent..., de quelques... fausses perles... Ce que nous lui distribuions successivement pour l'entretenir en amitié, et l'amener par là à mieux écouter et recevoir les voies de son salut et de plusieurs autres... »

Après avoir conquis le concours de ce roi, ne serait-il pas bon d'user des mêmes procédés pour gagner, sur ses domaines, des maîtres de la religion, en leur offrant des compensations pour les profits qu'ils tirent de la vente de leurs amulettes ? Il serait ainsi possible de « s'en servir pour attirer ceux qu'ils ont autrefois trompés... Dieu sait quelle conséquence il s'ensuivrait de là et combien l'on gagnerait d'âmes... » ⁽⁶⁵⁾

En toute occasion, Nacquart a le souci de se ménager les bonnes grâces des chefs. Au cours d'une tournée, il repasse par un village dont il connaît le maître. Il lui demande de laisser baptiser les enfants et d'interdire la circoncision. Le chef se dérobe ; il préfère accorder une égale liberté aux deux rites. Le missionnaire aura la patience nécessaire. Mais s'il peut convertir « ce roitelet..., les autres grands le suivront et il y aura de quoi se lasser les bras à baptiser... » ⁽⁶⁶⁾

La recherche de l'appui des grands ne détourne pas les prêtres de la Mission d'une propagande directement exercée sur le peuple, par des moyens fort efficaces.

Ils savent que l'éclat des grandes cérémonies catholiques impressionne vivement les indigènes. Ils agissent en conséquence. Bourdaise organise une très belle procession du Saint-Sacrement, avec la participation des mousquetaires de Fort-Dauphin. Il en note avec satisfaction les résultats : « Ces bons néophytes, qui étaient bien au nombre de trois cents, étaient ravis et touchés de dévotion et se fortifiaient de plus en plus à la foi, voyant que de tels honneurs ne se pouvaient rendre qu'à un Dieu... » ⁽⁶⁷⁾

Cet enseignement par les yeux tire également parti du goût des indigènes pour les images. Nacquart, dans ses tournées, se munit d'une grande représentation du jugement final, où sont figurés le ciel et l'enfer. Il déploie l'image devant les noirs et il les invite à choisir entre le ciel et l'enfer. Ils s'écrient à qui mieux mieux : « Je n'ai garde... de choisir d'aller avec le diable ; c'est avec Dieu que je veux demeurer. » ⁽⁶⁸⁾

La perspective du ciel et de l'enfer remue les auditeurs des missionnaires, et contribue fortement à les amener au christianisme.

Bourdaise avait réussi à entrer en étroits rapports avec un groupe de chefs, qu'il pressait d'accepter le baptême. Or ces personnages influents lui « demandaient souvent s'il était vrai que celui qui serait baptisé irait au ciel, et que celui qui ne le serait pas irait en enfer... » ⁽⁶⁹⁾

Un chef est dangereusement malade. Le missionnaire est à son chevet pour obtenir sa conversion. Un dialogue suprême s'engage.

« ... En présence de tout le village, raconte Bourdaise..., je lui parlai des choses de l'autre monde et de la grandeur de la foi catholique. Je lui dis que s'il voulait être baptisé comme les chrétiens, il serait mis au rang des enfants de Dieu et en état, au partir de cette vie, d'aller jouir de tous les bonheurs et contentements que l'on goûte au ciel. Ce bonhomme, ramassant ce qui lui restait de force, me dit avec vigueur qu'il voulait bien être chrétien... » ⁽⁷⁰⁾

La crainte de l'enfer et l'attrait du ciel n'étaient pas seuls à agir sur les cœurs. La bonté de Dieu touchait profondément les malheureux, rebutés par la méchanceté de leur entourage, et les déterminait à se donner à lui.

Un homme, atteint de la petite vérole, n'osait pas entrer dans le local où Bourdaise donnait son enseignement. Le missionnaire l'appelle et lui explique que Dieu ne considère que l'âme, sans prêter attention, comme les hommes, à la déformation du visage. Cette compassion divine, qui contraste avec la dureté humaine, gagne séance tenante le cœur du varioleux : « Fais-moi donc prier », implore-t-il.

Un mendiant, qui a les deux jambes rompues, accueille avec empressement l'assurance que les pauvres gens sont les préférés de Dieu, lorsqu'ils le prient bien. « Voilà qui est bon », s'exclame-t-il. Et il apprend à prier de tout son cœur.

Une muette, âgée de dix-huit ans, regarde avidement les visages des anges sur une image qui lui est présentée. On lui dit que Dieu la rendra aussi belle qu'eux, si elle accomplit bien sa volonté. A partir de ce moment, elle prie avec tant de ferveur qu'elle cause « l'édification de tout le monde. » ⁽⁷¹⁾

En tous ces cas la miséricorde divine, qui offre aux déshérités une bienveillance que la terre leur refuse, obtient de leur part un attachement proportionné à la profondeur de leur infortune.

Les missionnaires se montrent bons eux-mêmes, à l'exemple de Dieu, et le mouvement des conversions s'en trouve encore accéléré. Certes, ils ne voudraient pas acheter les adhésions de la multitude avec des cadeaux, mais ils trouvent légitime de les encourager de cette manière.

Ainsi s'explique Bourdaise dans une lettre à Vincent de Paul : « Attirer à la foi purement... par les présents ne vaut rien ; mais de donner une poignée de riz pour accoutumer un enfant de vous venir trouver, et vous insinuer en son amitié et à celle de ses parents ; donner quelque petit présent à un adulte baptisé qui vient bien à l'église..., pour l'encourager..., est bon ce me semble... » ⁽⁷²⁾

En temps de disette, les prêtres de la Mission assistaient les affamés, comme leurs confrères de France. La diffusion de leurs croyances bénéficiait des générosités de leur charité.

Au cours d'une famine, où les nègres meurent de faim, Bourdaise

distribue du potage à tous les enfants, baptisés ou non baptisés. La certitude d'être bien accueilli multiplie la clientèle. Ce que voyant, le missionnaire fait le catéchisme à tous ceux qui se présentent. Des mères, qui accompagnent leurs enfants, écoutent la leçon. A l'épreuve, la méthode a montré sa fécondité. Bourdaisé décide donc d'en continuer l'emploi, même quand la disette aura cessé, « vu le fruit qui en provient. » ⁽⁷³⁾

En tout temps, il élève « quelques bestiaux pour assister les pauvres ». Non content de bâtir une église, il fonde un « hôpital de malades » destiné aux nègres. Il est sûr de tirer un parti avantageux de ces initiatives. « Je les instruirai bien mieux, écrit-il à monsieur Vincent, et empêcherai beaucoup de désordres. » ⁽⁷⁴⁾

Aux malades des remèdes sont apportés. Un vieillard se trouve ainsi guéri. Lorsqu'il rencontre son bienfaiteur, il lui dit : « Tu es un Dieu ; je suis guéri ; je suis ton esclave toujours. » Le missionnaire rétorque que Dieu est l'auteur de la guérison, car c'est de lui que le médicament tient sa force. En conséquence, le vieillard est invité à venir le prier. L'homme se rend volontiers à cette invitation, et il amène sa femme avec lui. ⁽⁷⁵⁾

Ce souci de la santé joue un rôle important, même dans le baptême des petits enfants. Les nègres les laissent baptiser sans trop de peine, dans l'espoir que le rite sacramentel les défendra victorieusement contre la maladie. ⁽⁷⁶⁾

Très sensibles aux procédés de la douceur, selon la remarque des missionnaires, les indigènes se laissaient gagner par la douceur secourable des disciples de Vincent de Paul. Très portés à s'en remettre à la Divinité du soin de leur santé, ils leur vouaient une confiance religieuse, quand ils étaient guéris par eux.

Soucieux de se conserver leur sympathie, patiemment acquise, les prêtres de la Mission mettaient autant de prudence à ne pas heurter leurs usages que de secourable douceur à leur venir en aide.

Bourdaisé sait que devant les grands les esclaves sont toujours assis par terre. Or, à ses catéchismes tous les assistants disposent des mêmes sièges. Aux grands, pour qu'ils ne s'en offusquent pas, il explique qu'il est impossible de faire asseoir les esclaves par terre, à cause de l'incessante circulation qui a lieu dans le local. Au surplus, il leur promet de leur donner plus tard à l'église des places conformes à leur rang, quand ils seront baptisés. « Cela, observe-t-il, les contenta. » ⁽⁷⁷⁾

Lorsque leurs maris vont en guerre, les femmes du village « dansent depuis le matin jusqu'au soir, et pendant toute la nuit... Elles portent trois baguettes de trois sortes de bois, qui sont... pour rendre leurs maris heureux. Elles sont masquées en hommes et font comme si elles se combattaient les unes avec les autres. »

Bourdaisé ne cherche pas à pénétrer le sens mystérieux de cette

danse guerrière. Mais il voit que les femmes ont une tenue indécente. Il ne les empêche pas de se démenner, pourvu qu'elles soient mieux vêtues. « Voyant leurs seins découverts, écrit-il à Vincent, je leur dis que je ne trouvais pas mauvais qu'elles dansassent pour passer l'ennui de l'absence de leurs maris, mais qu'elles feraient mieux de cacher leur sein... » ⁽⁷⁸⁾

Avec habileté, le même missionnaire utilise le goût de la parure. A des enfants de chef ils donnent des croix de cuivre, pour qu'ils les mettent au cou, en précisant que « le roi de France en porte une ». La remarque a un effet immédiat. Les enfants « étaient tout glorieux. » A aucun prix ils n'auraient voulu se séparer de leur croix. ⁽⁷⁹⁾

L'action des missionnaires, qui s'appuie sur leur connaissance du caractère et des coutumes des habitants, cherche en outre à utiliser des auxiliaires indigènes pour se développer davantage.

Nacquart songeait à apprendre la langue française à des « garçons de douze ou quinze ans. » Il s'informerait exactement auprès d'eux des mœurs de leurs compatriotes, et des moyens de les rallier au catholicisme. ⁽⁸⁰⁾

Il voulait même fonder à l'intérieur des terres « un séminaire de petits enfants », attendant à un établissement de la Mission. Les garçons y viendraient en grand nombre, et la pénétration chrétienne se ferait par eux.

Pour former les petites filles, il aurait voulu qu'on envoyât de France de « vertueuses veuves ou filles ». Des Filles de la Charité « bien fondées en vertu » avaient cependant sa préférence. ⁽⁸¹⁾

L'idée de faire collaborer les indigènes à l'œuvre des missionnaires plaisait à saint Vincent. En 1655, une de ses lettres fait mention de « quatre petits nègres » venus de Madagascar, et élevés en France « dans l'esprit du christianisme, pour servir un jour d'exemple à leurs compatriotes. » ⁽⁸²⁾

Bourdais, après la mort de Nacquart, se préoccupait de faire aboutir ces projets, qui avaient l'approbation du Supérieur général. Il était désireux d'avoir en chaque village « quelqu'un... qui sût prier Dieu pour ensuite l'apprendre aux autres... » Aux endroits où il découvrirait un auxiliaire capable de remplir ce rôle, il s'arrêtait pendant une dizaine de jours, pour le préparer à sa tâche. ⁽⁸³⁾

Les efforts des missionnaires, dans la variété de leurs procédés, ont fait apparaître à Madagascar une Eglise naissante, avant la mort de Vincent de Paul. Quand ils étaient arrivés, ils n'avaient trouvé « que cinq enfants baptisés. » ⁽⁸⁴⁾ Il est vrai que des indigènes se souvenaient encore de deux Jésuites de Goa qui avaient séjourné dans l'île, durant près d'une année, aux environs de l'an 1615. ⁽⁸⁵⁾ D'autre part il y avait toujours à Fort-Dauphin « quelque prêtre, pour servir au spirituel des Français. » ⁽⁸⁶⁾

En 1650, un rapport du Supérieur de la Mission à la Propagande précise que Nacquart et Gondrée, « en six mois..., ont baptisé cinquante-trois infidèles, dont trois adultes, et converti cinq hérétiques européens. » ⁽⁸⁷⁾

En 1657, Bourdais estime que « déjà pour le moins six cents... sauvages ont reçu la lumière de l'Évangile. » Très optimiste, il espère que leur exemple sera suivi par les « quatre cent mille âmes qui sont... en cette terre... » ⁽⁸⁸⁾

De Paris, saint Vincent faisait parvenir aux missionnaires de Madagascar les ressources indispensables à leur entreprise. Les dames de l'Hôtel-Dieu de Paris l'aidaient à les trouver. ⁽⁸⁹⁾ En 1658, il évalue « la dépense qu'il a convenu faire pour cette Mission, qui vaut sept à huit mille livres. » ⁽⁹⁰⁾

Ni les soucis d'argent ni les pertes d'hommes n'ébranlaient sa résolution. Il était fier au contraire du courage des missionnaires de Madagascar, dont le labeur commençait à quatre heures du matin pour ne s'achever qu'à la nuit. ⁽⁹¹⁾

À ses yeux, Nacquart, Gondrée, tous ceux « qui sont morts en hommes apostoliques pour l'établissement d'une nouvelle Eglise », sont bienheureux, puisqu' « ils ont sauvé leurs âmes en les donnant pour la foi et pour la charité chrétienne... » ⁽⁹²⁾

Dans l'entreprise de Madagascar, le dogme soutenait inébranlablement la constance de Vincent de Paul et l'activité de ses missionnaires. Rien ne pouvait les décourager. Bien loin de les arrêter, les difficultés les stimulaient davantage, puisqu'elles contribuaient à accroître le bonheur que la foi leur promettait en retour de leurs efforts.

À l'autre extrémité de l'Afrique, dans les États barbaresques, c'est du dogme également que les prêtres de la Mission tiraient les raisons et l'énergie de leur action, plus complexe et plus combattue que celle de leurs confrères de Madagascar.

Vincent de Paul envoyait ses missionnaires en ces pays pour une double tâche. Ils devaient assister spirituellement et corporellement les chrétiens capturés en Méditerranée par les corsaires africains, et mis en vente sur les marchés d'Alger et de Tunis. Ils devaient aussi chercher à racheter ces esclaves. Ce faisant, ils avaient la reconfortante assurance de reproduire les faits et gestes de Jésus-Christ. Monsieur Vincent leur représentait en effet qu'il n'y avait pas « chose plus rapportante à ce qu'il fait Notre-Seigneur descendant ici-bas en terre, pour y racheter les hommes de la captivité du péché et du démon... » ⁽⁹³⁾

Il leur traçait le programme qu'ils avaient à appliquer en « Barbarie ». Ils y allaient pour « consoler les âmes affligées, les encourager à souffrir et les aider à persévérer en notre sainte religion » ⁽⁹⁴⁾, en attendant que le rachat mît fin à la souffrance de l'esclavage et au péril

de l'apostasie. A Alger et à Tunis, saint Vincent voulait pratiquer la charité évangélique et maintenir intactes les fidélités chrétiennes. Comme toujours, il poursuivait des buts religieux.

En 1642, le Supérieur de la Mission tient prêts quelques-uns des siens pour le nord de l'Afrique. Ils doivent y racheter environ quatre-vingts esclaves et « faire la mission parmi les autres, qui sont au nombre de dix mille », rien qu'à Alger. ⁽⁹⁵⁾ Leur départ n'eut lieu qu'en février 1643. Au lieu d'aller à Alger, selon le projet primitif, ils s'arrêtèrent à Marseille où ils collaborèrent à une mission qui fut prêchée aux forçats. Les origines de la maison de Marseille, fondée cette année-là avec les subsides fournis par la duchesse d'Aiguillon, se rattachent à cette mission. ⁽⁹⁶⁾

L'arrêt à Marseille de du Coudray et de ses compagnons ne les éloignait qu'en apparence de l'objectif algérien. La maison de Marseille, en effet, devait jouer un rôle capital dans l'activité déployée aux Etats barbaresques par Vincent de Paul. Quelques années après sa fondation, il rendait hommage à la multiplicité de ses occupations : « Cette maison, disait-il, est... la plus difficile que nous ayons, à cause de la diversité extraordinaire de ses emplois : de l'hôpital, des missions sur les galères, des missions sur le terroir, des aumôniers, du séminaire, des affaires de Barbarie, des lettres qu'il faut envoyer et recevoir... » ⁽⁹⁷⁾ La maison de Marseille servit d'intermédiaire constant entre Paris et l'Afrique du Nord.

C'est seulement en 1646, le 25 juillet, que saint Vincent signale l'arrivée à Alger de Nouelly et de Barreau, prêtre et clerc de la Mission. « Le dernier, dit-il, fera l'office de consul pour agir plus librement au reste. »

Vincent avait acheté le consulat d'Alger grâce aux générosités de la duchesse d'Aiguillon. Le consul défendait les droits des Français et des étrangers qui n'avaient pas de représentant à Alger. Il percevait un droit sur les marchandises de ses ressortissants. Il arbitrait leurs différends et les querelles des esclaves chrétiens. ⁽⁹⁸⁾

Le 25 décembre 1648, une lettre de Monsieur Vincent note l'envoi à Tunis de Huguier, clerc de la Mission. A l'exemple de Barreau, ce frère devait « faire l'office de consul de la nation française. » ⁽⁹⁹⁾ A cette époque, Julien Guérin, prêtre de la Mission, exerçait déjà depuis trois ans son ministère dans la région tunisienne. ⁽¹⁰⁰⁾

En possession des consulats d'Alger et de Tunis, la Mission avait des facilités plus grandes pour pénétrer parmi les forçats. En outre, ces offices devaient normalement lui rapporter des ressources, pour l'œuvre qu'elle entreprenait en leur faveur.

A Tunis et à Alger, les consuls et les prêtres de la Mission « vivent ensemble comme frères, ils ont tout en commun et emploient les profits des consulats », ainsi que les subsides envoyés de France,

« ... après leur simple entretien pris, à l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres chrétiens captifs et à procurer la liberté à quelques-uns... » ⁽¹⁰¹⁾

A Tunis et à Alger les deux frères Jean et Philippe Le Vacher portaient le titre de Vicaire apostolique de l'évêque de Carthage. Ils étaient donc en mesure de « contenir les prêtres et religieux esclaves en leur devoir », et de réprimer « le grand libertinage qui régnait auparavant parmi ces personnes d'Eglise. »

Cependant ils ne doivent pas se « raidir contre les abus » qu'ils constatent, mais ils les guériront par « douces semonces et par bienfaits. » Le Supérieur de la Mission écrit à Philippe Le Vacher : « ... Tirez ce que vous pourrez de bon des prêtres et des religieux esclaves... par les voies douces, et ne vous servez des sévères que dans l'extrémité, de peur que le mal qu'ils souffrent déjà par l'état de leur captivité, joint à la rigueur que vous voudriez exercer, ne les porte au désespoir... Il ne faut pas entreprendre d'abolir si tôt les choses qui sont en usage parmi eux, bien que mauvaises... »

Vincent donne à ces conseils une portée générale, en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin : « On se garde bien d'attaquer un vice qui règne en un lieu, parce que non seulement on n'en viendra pas à bout, mais au contraire l'on choquera les esprits en qui cette coutume est comme invétérée, en sorte qu'on ne serait plus capable de faire en eux d'autres biens, que néanmoins on eût faits, les prenant d'autre biais. »

Forts de cette expérience générale, les avis reviennent à la situation des prêtres et religieux esclaves : « ... Je ne dis pas qu'il faille autoriser ni permettre leurs désordres ; mais je dis que les remèdes en doivent être doux et bénins... »

Une raison toute pratique ajoute son poids aux considérations de la charité, pour affermir solidement cette ligne de conduite. Les missionnaires et les consuls auraient tout à redouter des prêtres esclaves s'ils les mécontentaient. Ces hommes seraient capables d'exciter les Turcs contre eux et de les faire expulser. ⁽¹⁰²⁾

Vincent de Paul avait une connaissance approfondie de la déchéance à laquelle pouvait entraîner l'esclavage. La lettre où il raconte sa propre captivité en Tunisie, aux premiers temps de sa vie sacerdotale, montre que les prisonniers ramassés en Méditerranée étaient vendus comme du bétail. « Après qu'ils nous eurent dépouillés tout nus, précise-t-il, ils nous baillèrent à chacun une paire de braies, un hoqueton de lin, avec une bonnette, nous promenèrent par la ville de Tunis... Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au col, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinsent voir qui pouvait bien manger et qui non, pour montrer comme nos plaies n'étaient point mortelles ; ce fait, nous ramenèrent à la place, où les

marchands nous vinrent visiter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, palpant nos côtes, sondant nos plaies et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis tenir des fardeaux, et puis lutter pour voir la force d'un chacun, et mille autres sortes de brutalités. » ⁽¹⁰³⁾

Il y avait cependant des esclaves dont le sort était supportable. « ... Les uns sont sédentaires dans les maisons de leurs patrons et servent à tout, de nuit et de jour, comme à cuire le pain, à faire la lessive, à apprêter le boire et le manger... Il y en a d'autres que leurs patrons emploient à leurs affaires du dehors. Il y en a encore d'autres qui ont la liberté de travailler pour eux, en donnant à leurs patrons une certaine somme par mois, qu'ils tâchent de gagner et d'épargner sur leurs petites dépenses. »

Ces situations, dont parle Julien Guérin, sont enviées des troupeaux humains sur lesquels pèse sans répit un labeur accablant. Au témoignage du même missionnaire, la condition des esclaves qui travaillent aux carrières de Tunisie n'est pas meilleure que celle des galériens emmenés en mer. « On les fait travailler à scier le marbre tous les jours, exposés aux ardeurs du soleil... ». Ils sont dans une vraie « fournaise », au point de « tirer la langue, comme feraient les pauvres chiens... ». Leur peau est brûlée et s'enlève. Leur chair est à vif. Un vieillard, qui n'en peut plus, demande à se retirer. Mais il n'obtient « d'autre réponse, sinon qu'encore qu'il dût crever sur la pierre, qu'il fallait qu'il travaillât. » ⁽¹⁰⁴⁾

En Tunisie encore Jean Le Vacher trouve quarante esclaves « enfermés dans une étable si petite et si étroite qu'à peine s'y pouvaient-ils remuer. Ils n'y recevaient l'air que par un soupirail fermé d'une grille de fer... Tous sont enchaînés deux à deux et perpétuellement enfermés, et néanmoins ils travaillent à moudre du blé dans un petit moulin à bras, avec obligation d'en moudre chaque jour une certaine quantité réglée, qui surpasse leurs forces. »

Dans la même lettre, adressée à saint Vincent, Jean Le Vacher s'apitoie sur une jeune esclave « extraordinairement persécutée de son patron, qui lui veut faire renier la foi de Jésus-Christ pour l'épouser... » ⁽¹⁰⁵⁾

Un Portugais de vingt-deux ans résiste « plus d'un an aux violentes sollicitations de son impudique patronne. » Dépitée, elle présente sur son compte de faux rapports et lui fait administrer « plus de cinq cents coups de bâton. » Finalement elle obtient qu'il soit supplicié. ⁽¹⁰⁶⁾

Un autre jeune homme du même âge abjure le christianisme pour ne pas être envoyé aux galères de Constantinople. Pris de remords, il va trouver le pacha et foule aux pieds le turban. Il est condamné à être brûlé vif. ⁽¹⁰⁷⁾

A la lecture de ces rapports la pitié de Vincent de Paul s'émeut,

au sujet de « tant de pauvres esclaves de toutes nations, de tout âge, qui sont affligés de toutes sortes de misères. » ⁽¹⁰⁸⁾ Au regard de cette pitié souveraine, les missionnaires qui meurent de la peste « au service des pauvres esclaves » sont dignes d'envie. Leur mort est « un martyre d'amour » offert à Dieu même, car les esclaves chrétiens sont les « membres vivants de Jésus-Christ. » ⁽¹⁰⁹⁾

Cette compassion évangélique sait se communiquer de proche en proche. Ainsi affluent les ressources indispensables, comme pour toutes les entreprises charitables de monsieur Vincent.

Les missions de Tunis et d'Alger ont l'une et l'autre quinze cents livres de revenu fixe sur les coches. Des générosités incessantes grossissent ce revenu. Sur ces listes, on relève un jour un envoi de cinq cents écus, fait par la duchesse d'Aiguillon. ⁽¹¹⁰⁾

Les recettes que rassemble le Supérieur de la Mission ont à couvrir de lourdes dépenses. L'assistance ordinaire des esclaves a de grandes exigences. Un jour, Jean Le Vacher apprend qu'une galère d'Alger vient d'arriver à Bizerte. Il ramasse tout l'argent dont il dispose et part. « ... Du plus loin qu'il put être aperçu de la galère et reconnu à l'habit, ces pauvres gens, avec de hauts cris, commencèrent à éclater de joie, disant : « Le voilà notre libérateur, notre pasteur, notre père » ; et, étant entré dans la galère, tous ces pauvres esclaves se jetèrent sur lui pleurant de tendresse et de joie... Le bon monsieur Le Vacher acheta trois bœufs, les plus gras qu'il put trouver, et les ayant fait tuer, il les leur distribua, et fit cuire beaucoup de pain... » ⁽¹¹¹⁾

Vincent rapporte ces détails, avec un visible plaisir, dans un entretien aux missionnaires. Il se réjouit du réconfort procuré aux forçats valides avec l'argent qu'il recueille. Les esclaves malades le préoccupaient au moins autant. Dès 1643, il envisageait pour eux la construction d'un hôpital à Alger. ⁽¹¹²⁾ A plusieurs reprises la duchesse d'Aiguillon fournit des fonds pour l'ouverture des chantiers. ⁽¹¹³⁾ Mais le frère Barreau, toujours endetté, consacrait cet argent à d'autres fins. ⁽¹¹⁴⁾

Les rachats des esclaves étaient plus coûteux encore que leur assistance ordinaire. Tantôt la famille d'un galérien remettait à saint Vincent le montant de la rançon. Tantôt il consacrait de lui-même à la libération des captifs des aumônes dont il disposait. En ces occasions, les indications qu'il donnait, à Tunis et à Alger, faisaient apercevoir l'ordre de ses préférences, et les raisons qui le poussaient à se porter au secours des forçats. D'ailleurs, ses missionnaires connaissaient ses intentions. Ils savaient quels rachats il fallait d'abord opérer.

Julien Guérin, à Tunis, est prévenu qu'une jeune fille de treize ans est condamnée à renier ou à mourir. En grande hâte il va trouver son patron, et il la rachète pour deux cents piastres, qu'il est obligé d'emprunter. ⁽¹¹⁵⁾

Le même missionnaire retire des mains d'un renégat français, une femme qui est « en grande détresse ». Il en connaît « d'autres... jeunes et belles », qui sont « en très grand péril » si elles ne sont rachetées. ⁽¹¹⁶⁾

Vincent fait parvenir, un même jour, sept cents livres à Alger et autant à Tunis, pour le « rachat de quelques esclaves qui seront trouvés en plus grand danger de se pervertir... » ⁽¹¹⁷⁾

Un envoi qu'il fait est ainsi réparti par lui, sur la foi de renseignements qu'il a reçus : seront rachetés une femme dont la vertu est en cause, un jeune homme qui est sur le point de renier, une jeune femme qui se laisse maltraiter depuis trois ans plutôt que de se faire musulmane. ⁽¹¹⁸⁾

D'autre part, il insiste fort pour la libération immédiate d'un père de famille, afin qu'il soit rendu « à sa pauvre femme et à cinq ou six enfants qu'il a ». Il n'hésite pas à dire : « Avancez tout ce qu'il faudra, et, si besoin est, empruntez-le ; je vous le ferai rendre incontinent... » ⁽¹¹⁹⁾

Lorsque l'esclave est connu pour son importance, le prix de la rançon s'élève. Philippe Le Vacher est invité à racheter pour mille livres un vieillard qui était « capitaine de l'île de Ré. » ⁽¹²⁰⁾ Les Algériens attendent que soit racheté pour trente mille écus « le frère de monseigneur Raggio de Gênes. » ⁽¹²¹⁾

Parfois les rachats donnent lieu à de graves contestations. Barreau a reçu mission de racheter un groupe d'esclaves du Havre. Mais il demande à monsieur Vincent de le guider dans la répartition des fonds. Comme ils ne suffisent pas à rendre libres tous les intéressés, chacun fait valoir ses raisons d'être préféré à d'autres. Le pauvre consul ne sait par lequel commencer, car il craint d'acculer au désespoir ceux qui n'auront pas retenu son attention. ⁽¹²²⁾

D'autres risques attendent les libérateurs. Une lettre de Barreau au Supérieur général signale les violences faites à des Pères de la Merci, venus à Alger pour racheter des captifs. Après « les avoir brisés de coups de bâton », le pacha les a « contraints de prendre deux de ses esclaves pour quatre mille piastres. » ⁽¹²³⁾

A Tunis, Jean Le Vacher ne se contentait pas de libérer des esclaves. Il intervenait pour préserver de la captivité des prisonniers que ramenaient les corsaires. C'est ainsi qu'il est félicité par Vincent, parce que, grâce à lui, « plusieurs Français pris sur mer et menés à Tunis n'ont pas été faits esclaves... » ⁽¹²⁴⁾

En 1654, une démarche de Jean Le Vacher réussit encore à obtenir du dey « l'exemption des galères et de toute sorte de travail », en faveur des prêtres et religieux de France réduits en esclavage. ⁽¹²⁵⁾

L'empressement des missionnaires à rendre aux esclaves tous les services possibles pouvait s'inspirer de l'exemple du Supérieur général, autant que de ses avis. Monsieur Vincent se tenait à l'entière dispo-

sition des captifs de Tunis et d'Alger, avec la même bonne grâce qu'il mettait à faire les commissions des galériens français de Marseille.

Au Supérieur de cette ville il écrivait en juin 1658 : « Vous vous souviendrez » d'envoyer à Alger « trois cents livres que je vous ai remises, au mois d'avril 1657, pour Laurent Cramoisant, du Havre, et trois cent seize livres un mois après, savoir seize livres pour ledit Cramoisant et les trois cents livres pour Gilles Marguerin, dit Beaupré, du même lieu, plus cent livres à Nicolas Renouard, qui est aussi du Havre, que vous avez touchées au mois d'avril dernier. Vous enverrez aussi... à Roch-Sébastien Hardy, natif de Nancy, esclave en Alger, cent quatre-vingts livres que je vous ai envoyées au mois d'août dernier. Je ne me ressouviens pas si vous avez fait tenir à Félix Begat de Nogent-sur-Seine, qui est à Tunis, cinquante livres que nous avons reçues ici pour lui ; il me semble que oui et cependant sa sœur n'en a pas été assurée par lui. » ⁽¹²⁶⁾

Vincent tient avec un soin rigoureux les comptes personnels des esclaves. La provenance et la destination des sommes qu'il a reçues, sont soigneusement inscrites. Leurs dates de réception et d'envoi sont soumises au même contrôle. Certes le Supérieur général a auprès de lui un secrétaire qui l'aide, même dans la rédaction de ses lettres. Il n'en garde pas moins l'entier mérite de sa vigilance très attentive et très ordonnée.

Malgré ces précautions minutieuses, les réclamations ne sont pas épargnées à l'infatigable commissionnaire des esclaves. Il ne s'arrête pas pour autant. Qu'il s'agisse des captifs d'Afrique ou des galériens de France, Vincent estime qu'il n'a pas le droit de leur refuser ses bons offices, « puisqu'il n'y va que d'un peu de peine. » ⁽¹²⁷⁾

Il groupe aussi et il expédie les lettres qui leur sont écrites. Il reçoit leurs réponses pour les faire parvenir à leurs familles. « Je vous envoie, mande-t-il au Supérieur de Marseille, un gros paquet de lettres, comme je fis dernièrement un autre, pour les esclaves de Barbarie. » De son côté, le consul de Tunis lui écrit : « Voici des lettres d'esclaves de divers pays pour diverses provinces de la France, dont monsieur Le Vacher m'a dit qu'il fallait faire le plis et vous l'envoyer... » ⁽¹²⁸⁾

Il transmet à Barreau les recommandations dont on le charge au sujet de « quatre-vingts Basques, qui ont été pris et menés captifs en Alger. » Quand seront revenus les renseignements sollicités, ils seront communiqués aux familles. ⁽¹²⁹⁾

Parfois les recherches sont laborieuses, pour retrouver sur la terre d'Afrique l'homme auquel saint Vincent s'intéresse obstinément, par complaisance pour la parenté qui s'inquiète. Le Supérieur d'Agen reçoit cet avis de Paris : « ... Monsieur Le Vacher ne connaît pas l'esclave dont vous m'avez écrit, et ainsi je ne puis vous envoyer le certificat de sa captivité. Je lui ai envoyé la lettre de sa sœur en Alger,

sans être assuré s'il est en cette ville-là ou bien à Tunis... »⁽¹³⁰⁾

Ces tâtonnements étaient inévitables, car, en 1658, il y avait toujours à Alger et dans les environs à peu près dix mille esclaves français. Les prises nouvelles, réalisées par les courses des corsaires, maintenaient donc au même niveau les effectifs que les missionnaires avaient trouvés à leur arrivée, douze ans auparavant.⁽¹³¹⁾

Aux milliers d'esclaves d'Algérie et de Tunisie les prêtres de la Mission apportaient, outre les adoucissements corporels et les promesses de délivrance, l'assistance infatigable de leur ministère spirituel.

Soucieux de ne pas déposséder l'Ordre de la Rédemption, ou de la Merci, et l'Ordre des Mathurins, ou Trinitaires, qui s'occupaient aux pays barbaresques du rachat des esclaves, Vincent de Paul, au début de son entreprise, parlait surtout d'y faire prêcher des missions.⁽¹³²⁾

Aux premiers temps, les prêtres de la Mission se faisaient volontiers passer pour les chapelains des consuls, « dans la crainte que les Turcs ne leur permissent pas les exercices » de leur religion parmi les forçats.⁽¹³³⁾ Peu à peu les maîtres du pays s'habituaient à leur présence. Les missionnaires savaient d'ailleurs user d'habileté pour dérouter les soupçons. Ils pénétraient partout, sur les galères, dans les bagnes et même dans les maisons particulières des propriétaires d'esclaves.

Le capitaine d'une galère, amarrée à Bizerte, laisse toute facilité à Julien Guérin de donner une mission de dix jours aux trois cents chrétiens qui en sont les rameurs. Tous les jours, les forçats sortent du bateau pour suivre les instructions, se confesser à tour de rôle et communier dans une maison particulière. Quand tout est terminé, la chiourme reçoit du missionnaire une large distribution de vivres.

Guérin était lui-même logé chez un Turc qui l'hébergea durant toute la mission, sans rien accepter en retour. Cet homme disait « qu'il fallait faire la charité à ceux qui la faisaient aux autres. » D'ailleurs, « presque tous les Turcs... furent tellement touchés et édifiés de cette mission, que plusieurs d'entre eux... venaient baiser le visage et les mains » du prêtre.⁽¹³⁴⁾

Jean Le Vacher, qui continuait l'œuvre de Guérin après sa mort, n'avait pas moins de succès. Deux galères qui s'en vont en course, montées par « plus de cinq cents esclaves chrétiens », ont si bien répondu à ses appels que tous les galériens « se sont mis en bon état » avant leur départ. Le jour où ils communièrent, le missionnaire leur fit distribuer deux bœufs et plus de cinq cents pains. Il fit en outre porter sur chaque galère « un quintal de biscuit blanc, pour être départi à ceux qui tomberaient malades durant le voyage. »

Ces attentions servaient de compensation aux brutalités des renégats qui étaient préposés à la surveillance de la chiourme. Lorsque les

bateaux s'apprêtèrent à prendre le large, Jean Le Vacher fut le témoin impuissant des « bastonnades » qui « furent déchargées » sur les corps de ses protégés.

Au sortir de cette mission, il alla visiter un groupe d'esclaves dans une exploitation située aux abords de Bizerte. Il les trouva sans chaînes, conformément à la promesse qu'il avait obtenue du patron. Il confessa quelques jeunes gens qui n'avaient pu recevoir l'absolution depuis quatre ou cinq ans qu'ils étaient esclaves. Le lendemain, après avoir célébré la messe dans un bagne, il leur porta la communion, suivi de tous les chrétiens qu'il rencontrait dans les rues de Bizerte, sans que les Turcs prissent ombrage de ce cortège. Les communiant et l'assistance pleuraient de joie, malgré « leurs misères. » ⁽¹³⁵⁾

En avril 1654, le consul de Tunis écrit à Vincent de Paul, à l'approche des fêtes de Pâques : « ... Tous nos bagnes préparent à qui mieux mieux des sépulcres à Notre-Seigneur... » ⁽¹³⁶⁾

A Alger, Nouelly, qui appartenait au premier contingent des missionnaires, se dépensait au service des esclaves pestiférés, en dédaignant les plus élémentaires précautions. C'est en Dieu seul qu'il plaçait toute sa confiance. Mortellement atteint par l'épidémie, il ne peut promettre de fréquenter moins assidument les malades, s'il revient à la santé. Après sa mort des services solennels sont chantés pour lui dans les bagnes.

Barreau raconte à saint Vincent comment le défunt réussissait à s'introduire partout. Il avait accès auprès des esclaves dans les maisons des Turcs, parce qu'on le croyait médecin. Il administrait les sacrements sous les yeux des patrons, auxquels il donnait à entendre qu'il s'agissait de remèdes. ⁽¹³⁷⁾

Moins d'un an après Nouelly, Lesage est à son tour frappé de la peste. Comme son confrère, il approchait les esclaves chrétiens chez les musulmans les plus hostiles, qui le prenaient aussi pour un médecin. Un jour cependant des femmes reconnaissent qu'il fait fonction de prêtre. « Mais notre bon Dieu qui voit d'un bon œil tout cet artifice », écrit Barreau à monsieur Vincent, leur inspire de ne pas le dénoncer, si bien que tout s'achève « à l'avantage du pauvre chrétien » et pour « la plus grande gloire de Dieu. » ⁽¹³⁸⁾

Les missionnaires des esclaves, aux prises avec des difficultés redoutables, servent un Dieu souverainement bienveillant. Il n'est ni rigide, ni trop solennel. Paternel et indulgent, il comprend à merveille l'embarras de ses serviteurs. Il ne s'arrête pas à des vices de forme, quand le soulagement et le salut éternel d'un malade sont en cause.

Les scènes où les fils de saint Vincent leurent les Turcs sans sourciller s'encadrent de la complaisance divine. Leur état d'âme ne s'har-

monise pas avec la rigidité du jansénisme, que leur Père combattait en France dans le même temps.

Philippe Le Vacher, venu à Alger après les premiers missionnaires, « passe chaque année, au témoignage de Vincent, des sept ou huit nuits sans dormir, afin d'entendre les confessions » des esclaves. Il va les « trouver dans les lieux où ils sont retirés, et passer les nuits avec eux, ces pauvres gens n'ayant d'autre temps que celui-là pour se confesser, car leurs patrons ne veulent pas qu'ils soient divertis de leur travail durant le jour... » ⁽¹³⁹⁾

Il amène les esclaves chrétiens à se réconcilier entre eux, malgré les inimitiés invétérées qui peuvent les séparer. ⁽¹⁴⁰⁾

Au début, le Supérieur général modérait son ardeur, car « le non-faire » et « la petite méthode » étaient de mise en Afrique comme en France. « ... Il semble, lui écrivait-il, que vous entreprenez trop du commencement, comme de vouloir faire mission dans les bagnes, de vous y vouloir retirer et d'introduire parmi ces pauvres gens de nouvelles pratiques de dévotion...

« On gâte souvent les bonnes œuvres pour aller trop vite, pour ce que l'on agit selon ses inclinations, qui emportent l'esprit et la raison et font penser que le bien que l'on voit à faire est faisable et de saison ; ce qui n'est pas ; et on le reconnaît dans la suite par le mauvais succès... » ⁽¹⁴¹⁾

Ni à Tunis, ni à Alger, monsieur Vincent n'allait « trop vite ». Il n'agissait pas « selon ses inclinations ». La fantaisie n'avait pas prise sur lui. Il se heurta cependant à des obstacles qui auraient pu faire échouer son œuvre, s'il avait été moins constant dans ses desseins.

Les consuls de Tunis avaient à redouter de la part des Turcs de fréquentes « avanies ». Le frère Huguier ne garde pas suffisamment ses papiers. Un esclave lui dérobe une patente, qui sert de passe-port à ceux qui sont libérés, et il tente de s'évader. Rendu responsable, le consul est mis à la chaîne et doit payer une amende de quatre cents écus. ⁽¹⁴²⁾

Jean Le Vacher, pendant qu'il assure l'intérim du consulat, refuse de faire venir de France de la toile pour les voiles des navires. Les lois de l'Eglise défendent en effet de procurer aux infidèles tout ce qui peut servir à faire la guerre. Le Vacher se voit chercher une mauvaise querelle par le dey de Tunis, qui l'oblige à payer les dettes d'un chevalier de Malte, sous prétexte qu'entre chrétiens les biens et les maux sont mis en commun. ⁽¹⁴³⁾

De leur côté, les marchands qui commercent avec Tunis accusent le consulat de leur faire payer des droits trop élevés. Le bruit de leurs réclamations monte jusqu'à Vincent de Paul. ⁽¹⁴⁴⁾

A Alger, les mécomptes de toutes sortes subis par le frère Barreau sont beaucoup plus graves encore. Un marchand, nommé Rappiot,

fait banqueroute. Le pacha prétend que le consul doit dédommager les créanciers algériens du banqueroutier. Il l'oblige à signer un engagement en leur faveur. ⁽¹⁴⁵⁾ Les suites de cette affaire, survenue en 1657, ne devaient jamais cesser d'occuper l'attention de saint Vincent.

Un religieux de la Merci fait pour quarante mille livres de dettes dans ses rachats d'esclaves. Le frère Barreau, le voyant poursuivi et malmené, prend les dettes à son compte. ⁽¹⁴⁶⁾ Emprisonné lui-même à cette occasion, parce qu'il est insolvable, il est contraint d'offrir une gratification à un personnage influent qui intervient en sa faveur. ⁽¹⁴⁷⁾

Il reprit d'autres fois le chemin de la prison. Il dut verser un jour jusqu'à deux mille six cents piastres de rançon, pour recouvrer sa liberté. ⁽¹⁴⁸⁾

Aux pachas qui se succédaient à Alger il se trouvait obligé de faire d'onéreux présents pour se prémunir, autant que possible, contre leurs tracasseries. ⁽¹⁴⁹⁾

Par faiblesse, il était très porté à se charger des rançons d'esclaves qui trouvaient le moyen de l'apitoyer. ⁽¹⁵⁰⁾ Pour comble d'infortune, il ne savait pas suffisamment réduire les dépenses du consulat. ⁽¹⁵¹⁾

Il s'endetta de plus en plus. Vincent fut assailli de réclamations, parce que l'argent qu'il envoyait à Barreau pour des esclaves ne leur était pas consacré par le malheureux consul, qui se débattait dans une situation sans issue. ⁽¹⁵²⁾

Le Supérieur général réprimandait son envoyé. Il lui faisait un devoir de subir les mauvais traitements des Turcs, sans promettre quoi que ce fût pour les éviter. Certes il s'apitoyait sur son compte, lorsque les gens du pacha le battaient jusqu'à complet évanouissement et enfonçaient des alènes sous ses ongles pour le ranimer. Mais il l'exhortait à endurer ses souffrances comme le Christ en croix. ⁽¹⁵³⁾

Il lui interdisait formellement de faire servir à d'autres usages l'argent des esclaves, ou de l'utiliser pour libérer des forçats auxquels il n'était pas destiné. « Ne prenez pas de l'un, écrivait-il, pour donner à l'autre... Les devoirs de la justice sont préférables à ceux de la charité. » ⁽¹⁵⁴⁾

Cependant le mécontentement des familles lésées était vif. Des protestations s'élevaient jusque sous les fenêtres de la maison de Marseille. Les missionnaires étaient publiquement accusés de manger « les rachats des esclaves ». Saint Vincent entendait ces reproches sans impatience. Il ne cherchait même pas à disculper la compagnie. Il écrivait au contraire : « ... Ce pauvre homme a été si inconsidéré que de prendre l'argent de ces pauvres captifs et de l'employer indiscrètement à d'autres usages que pour leur liberté. Or, puisqu'il s'est mis hors d'état de les satisfaire, n'a-t-on pas raison de s'en plaindre et

n'avons-nous pas sujet par conséquent de boire la honte qui nous revient de son imprudence ?... » ⁽¹⁵⁵⁾

Philippe Le Vacher vint d'Alger à Paris afin de quêter l'argent nécessaire au paiement des dettes de Barreau. En juin 1658, il avait réussi à ramasser trente mille livres, après une dizaine de mois d'efforts. ⁽¹⁵⁶⁾

Malheureusement, ces efforts risquaient d'être vains. La faiblesse de Barreau demeurait la même, malgré les plus pressants avis. « ... Je ne sais plus que faire, disait Vincent la dernière année de sa vie, pour l'empêcher de dépenser et de prêter l'argent des esclaves ; car après que je lui ai écrit plusieurs fois de ne pas le faire, il ne cesse pas néanmoins de contrevenir à cet ordre par le peu de fermeté qu'il a. » ⁽¹⁵⁷⁾

Louis XIV avait consenti à intervenir à Alger et même à Constantinople en faveur de Barreau. ⁽¹⁵⁸⁾ Toutefois il refusait de s'engager à fond. En 1657, Vincent de Paul constate que le roi « trouve plus à propos » de paraître ignorer les violences commises contre « son sujet et son officier... que de s'en ressentir ni de s'en plaindre... » ⁽¹⁵⁹⁾

Devant cette carence royale, le Supérieur de la Mission se tourne vers Rome. Il demande à la Propagande la permission de faire nommer consuls à Tunis et à Alger deux prêtres, Jean et Philippe Le Vacher. Les milliers de « chrétiens esclaves », de toute nationalité, « qui sont en la seule ville d'Alger », seraient efficacement défendus contre le danger d'apostasie.

Vincent prie le Supérieur de Rome d'insister pour obtenir gain de cause. « L'on emploie, lui écrit-il, des ecclésiastiques pour exercer la justice civile dans l'Etat ecclésiastique, que des séculiers pourraient exercer ; pourquoi non en Barbarie, attendu l'état des choses... » ⁽¹⁶⁰⁾

La Propagande ne se rangea pas à cette manière de voir. Les prêtres de la Mission ne furent pas officiellement autorisés à gérer les consulats de Tunis et d'Alger. ⁽¹⁶¹⁾

Les hésitations du gouvernement français et le refus de la Propagande ne décourageaient pas Vincent de Paul. L'affaire Barreau l'éclairait cependant sur l'impossibilité de mettre fin, par voie de rachats, à l'esclavage des chrétiens aux pays barbaresques. C'est pourquoi il se rallia, en 1658, au projet d'une expédition contre Alger. Ce projet avait été conçu par le chevalier Paul, de l'Ordre de Malte, qui servait dans la marine française et avait le grade de lieutenant général. ⁽¹⁶²⁾

Vincent presse activement le chevalier Paul de réaliser son dessein, dont le roi et Mazarin sont au courant. Il se dispose à « célébrer la sainte messe » pour que Dieu « bénisse ses armes ». Sur les trente mille livres recueillies à Paris par Philippe Le Vacher, il se tient prêt à remettre vingt mille livres au chef de l'expédition, après qu'il aura délivré tous les esclaves français, emmené le frère Barreau et établi un autre consul. Il encourage le Supérieur de Marseille qui voudrait

décider sa ville à soutenir l'entreprise, et à la faire soutenir par « les autres villes maritimes du royaume. » ⁽¹⁶³⁾

Le chevalier Paul parut avec ses vaisseaux devant Alger. Saint Vincent écrivait le 17 septembre 1660, dix jours avant sa mort : « Je suis dans une inquiétude qui me cause une peine indicible. Le bruit court ici que le commandeur Paul a fait assiéger Alger ; mais on ignore le résultat... » La nouvelle n'était pas fondée : il n'y avait pas eu d'engagement. ⁽¹⁶⁴⁾

Entre temps, Vincent avait envisagé d'autres moyens de mettre à la raison les Etats barbaresques. En 1658, malgré les ouvertures faites par le chevalier Paul, la duchesse d'Aiguillon se promettait de faire entreprendre par le duc de Beaufort l'expédition projetée. ⁽¹⁶⁵⁾

Bien antérieurement à toutes ces conversations, dès 1656, monsieur Vincent écrivait au Supérieur de Marseille : « Oh ! que de bon cœur nous prierons Dieu qu'il bénisse le dessein de la république de Gênes, s'il est vrai qu'elle ait armé contre ces misérables villes, qui font tant de mal à toute la chrétienté et dont les habitants, esclaves du démon, veulent attirer à leurs ruines les âmes de tant de fidèles qu'ils tiennent sous leur tyrannie. Il y a sujet d'espérer que bientôt Notre-Seigneur y mettra remède d'une façon ou d'autre. » ⁽¹⁶⁶⁾

Sous ses dehors paisibles, le Supérieur de la Mission avait une âme de croisé : il ne répugnait pas à user de la force pour sauver de « leurs ruines les âmes de tant de fidèles », qui étaient prisonniers en pays musulman.

Eprouvé par ses déboires dans la gestion des consulats, Vincent de Paul songea plusieurs fois à se défaire de ces offices pour les « remettre... entre les mains de personnes qui en pourraient faire leur profit... » ⁽¹⁶⁷⁾ Mais ce désistement ne pouvait pas entraîner la retraite des prêtres de la Mission. Malgré les difficultés de leur tâche, ils devaient à tout prix se maintenir en Algérie et en Tunisie.

Au plus mauvais moment de l'affaire Barreau, en avril 1658, Vincent écrivait au Supérieur de Marseille : « ... Je ne suis pas convaincu des raisons que vous m'écrivez pour abandonner l'œuvre commencée. Un missionnaire est, ce me semble, nécessaire en ce pays-là, tant pour assister les esclaves en leurs maladies, que pour les fortifier en la foi en tout temps... Si le salut d'une âme est d'une telle importance qu'on doive exposer la vie temporelle pour le procurer, comment pourrions-nous en abandonner un si grand nombre pour quelque dépense. Et quand il n'arriverait autre bien de ces stations que de faire voir à cette terre maudite la beauté de notre sainte religion, en y envoyant des hommes qui traversent les mers, qui quittent volontairement leur pays et leurs commodités, et qui s'exposent à mille outrages pour la consolation de leurs frères affligés, j'estime que les hommes et l'argent seraient bien employés... » ⁽¹⁶⁸⁾

Saint Vincent aimait à réunir sous un même hommage tout ce qu'avaient « entrepris... exécuté... souffert... » les « missionnaires de Barbarie et ceux » de « Madagascar. » ⁽¹⁶⁹⁾

Les uns et les autres en effet avaient du même cœur quitté leur pays et traversé les mers « pour la consolation de leurs frères affligés. » Avec une générosité égale, ils considéraient que « le salut » des âmes est « d'une telle importance » qu'ils devaient être prêts à sacrifier leurs vies « pour le procurer. »

En réalité, ce sont tous les prêtres de la Mission, en France comme à l'étranger, qui se consacrent avec une commune ardeur à établir et à « fortifier en la foi » chacun de leurs semblables. Si prompte que leur charité soit à multiplier ses interventions en tous domaines, son but suprême, la suprême bienfaisance qu'elle se propose, est d'amener les hommes à unir étroitement leurs volontés à la volonté de Dieu.

Les Filles de la Charité et les autres auxiliaires de monsieur Vincent reçoivent de lui la même règle, qu'il tient lui-même de sa foi chrétienne.

Séparée de sa foi en Dieu, en sa justice, en sa bonté, toute l'activité de Vincent de Paul manquerait de support. Elle perdrait sa raison d'être.

RÉFÉRENCES

- I : V, 64. — 2 : V, 178. — 3 : V, 247. — 4 : VII, 386. — 5 : VII, 376. — 6 : III, 27 et note. — 7 : V, 178. — 8) : VI, 19. — 9 : III, 336. — 10 : II, 474 ; III, 153-55 ; III, 182. — 11 : IV, 623-24. — 12 : V, 14. — 13 : VI, 593 et note. — 14 : VI, 621 et note. — 15 : IV, 336 et 377. — 16 : V, 336 et 366. — 17 : V, 607. — 18 : VI, 526. — 19 : VI, 607-8. — 20 : VI, 91. — 21 : XII, 51. — 22 : XI, 291. — 23 : III, 278-79. — 24 : III, 546-47 ; 550 ; 438. V, 287. — 25 : V, 75. — 26 : V, 505-7. — 27 : VI, 9. — 28 : VI, 193. — 29 : VIII, 156. — 30 : VI, 131-32. — 31 : VII, 108. — 32 : VII, 601. — 33 : VIII, 477 ; 491 ; 507 ; 509. — 34 : XI, 429 ; 422. — 35 : III, 279. — 36 : III, 586. — 37 : III, 553. — 38 : V, 276. — 39 : V, 298. — 40 : VI, 202. — 41 : III, 550-51. — 42 : V, 282 et 305. — 43 : III, 587. — 44 : III, 552 et 559, V, 310. — 45 : III, 560. — 46 : V, 308-9. — 47 : V, 51. — 48 : III, 553 ; 554 ; 566 ; V, 521. — 49 : V, 515. — 50 : III, 554. — 51 : V, 531. — 52 : III, 554 et 558. — 53 : V, 514. — 54 : III, 554. — 55 : III, 554. — 56 : III, 567. — 57 : V, 522. — 58 : III, 358-59 ; VI, 226-27. — 59 : VI, 225-26. — 60 : VI, 226. — 61 : III, 582. — 62 : VI, 233-34. — 63 : III, 588. — 64 : VI, 231. — 65 : III, 592. — 66 : III, 573. — 67 : VI, 213. — 68 : III, 573. — 69 : V, 524. — 70 : VI, 201. — 71 : V, 510 et 511. — 72 : V, 299-300. — 73 : V, 519. — 74 : VI, 193. — 75 : V, 511-12. — 76 : III, 571. — 77 : V, 516. — 78 : V, 520. — 79 : V, 523. — 80 : III, 549. — 81 : III, 583. — 82 : V, 417. — 83 : VI, 216. — 84 : III, 563. — 85 : VI, 224-25. — 86 : III, 562. — 87 : IV, 87. — 88 : VI, 232. — 89 : XIII, 818. — 90 : VII, 46. — 91 : XI, 203. — 92 : XII, 241. — 93 : XI, 437. — 94 : IV, 121. — 95 : VIII, 554. — 96 : II, 368, 423, et notes. — 97 : III, 259. — 98 : II, 622-23 et note ; V, 82-83. — 99 : III, 397. — 100 : II, 585 et note. — 101 : V, 85. — 102 : IV, 120-21 ; V, 84-85.

— 103 : I, 5. — 104 : III, 138-39. — 105 : IV, 371-72. — 106 : III, 14-15. — 107 : XI, 389-392. — 108 : V, 490. — 109 : III, 354. — 110 : VI, 49 et V, 190. — 111 : XI, 448. — 112 : II, 369. — 113 : V, 394, 400 ; VIII, 542. — 114 : VI, 6. — 115 : III, 222. — 116 : II, 585. — 117 : VI, 255. — 118 : III, 203. — 119 : VII, 504. — 120 : V, 136. — 121 : VIII, 534. — 122 : VIII, 532. — 133 : VIII, 536. — 124 : IV, 544. — 125 : V, 126. — 126 : VII, 182. — 127 : VI, 316. — 128 : V, 114 et 115. — 129 : VI, 8. — 130 : IV, 602. — 131 : XII, 68. — 132 : II, 360. — 133 : V, 84. — 134 : III, 196. — 135 : IV, 443-44. — 136 : V, 114. — 137 : III, 215-22. — 138 : III, 304. — 139 : XI, 438. — 140 : V, 360. — 141 : IV, 122. — 142 : IV, 290. — 143 : XI, 334. — 144 : VI, 293. — 145 : VI, 322-23. — 146 : III, 83. — 147 : III, 216. — 148 : VI, 338. — 149 : VI, 7. — 150 : VI, 135. — 151 : VI, 7. — 152 : V, 143, 161 ; VI, 294. — 153 : VI, 134-35 ; VI, 322 et note. — 154 : VII, 447 et 620. — 155 : VI, 446. — 156 : VII, 90 et 173. — 157 : VII, 442. — 158 : V, 648 ; VII, 212. — 159 : VI, 380. — 160 : VI, 380 et 441-42. — 161 : VII, 25. — 162 : VII, 78 et note. — 163 : VII, 139, 160, 171, 197, 211. — 164 : VII, 439, 449 et notes. — 165 : VII, 139. — 166 : VI, 72. — 167 : V, 364. — 168 : VII, 117. — 169 : XI, 203.

CONCLUSION

La piété de saint Vincent n'a pas comprimé ni étioilé ses qualités d'homme d'action. Elle les a stimulées au contraire et affermies, jusqu'au dernier moment.

Vincent de Paul mourut le 27 septembre 1660, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait perdu l'usage de ses jambes, qui le faisaient souffrir depuis longtemps et suppuraient. Durant les jours qui précédèrent sa mort, des prêtres de la Mission étaient groupés autour de son lit. Ils l'entretenaient de la marche des compagnies qu'il avait fondées. Des décisions lui étaient demandées. Sans nul souci des souffrances qu'il éprouvait, il écoutait attentivement, placidement. Il saisissait sur-le-champ tous les aspects des questions qui lui étaient soumises. Les réponses n'hésitaient pas. Elles étaient claires, nettes, fermes, comme si rien ne se passait en monsieur Vincent qui pût réduire sa vigilance ou ébranler sa détermination.

Le 16 septembre, son entourage l'entretient d'un séminaire à fonder à Narbonne. L'évêque pose des conditions : il pourra renvoyer les missionnaires quand bon lui semblera et obliger le Supérieur général à les remplacer ; de plus les revenus, dont ils seront dotés, ne serviront qu'au séminaire, sauf avis contraire de l'autorité diocésaine.

Le malade, qui n'a plus que quelques jours de vie, reste à cette minute ce qu'il a toujours été. Ses facultés ne sont pas entamées. Il se prononce donc avec la lucidité et la fermeté dont il ne s'est jamais départi. Il ne renoncera pas à son droit de régler à son gré les mutations de ses prêtres. La compagnie ne se soumettra pas à l'obligation de rendre compte de sa gestion financière. ⁽¹⁾

D'autres sujets sont abordés. Les jours suivants, les questions et les réponses s'entrecroisent encore avec une parfaite aisance. Le patient ne marque ni embarras, ni précipitation. Jusqu'à la fin il garde la décision et le sang-froid d'un chef. Sa puissance d'action paraît dégagée des conditions extérieures qui, d'ordinaire, influent en sens divers sur les volontés les plus résolues. Sa lucidité n'est pas troublée par sa sensibilité, qui pâtit au même moment dans une dure souffrance.

Toute sa vie, il montra la même maîtrise. Sa clairvoyance et son ferme bon sens appréciaient les avantages d'une entreprise, les conditions de la réussite, les chances de succès. Tant qu'il n'avait pas pleinement saisi ces éléments, sa décision restait en suspens. Elle mûrissait à mesure que se précisaient les données dont elle avait besoin pour se fixer en toute connaissance de cause.

Monsieur Vincent aimait à temporiser. Sa volonté répugnait à prendre parti hors des clartés de son discernement. Mais il ne tergiversait pas par peur de se décider. Il ne laissait pas s'évanouir, sans les utiliser, les occasions favorables. Si elles se présentaient soudainement, il ne se dérobaient pas à leur pressante invitation. Il les reconnaissait à des signes qui ne trompaient pas son regard exercé. Il pouvait les attendre longtemps ; mais il n'était pas déconcerté, lorsqu'elles surgissaient sans se faire annoncer. Il savait qu'elles ne souffraient pas violence, et il comprenait aussi bien qu'il ne fallait pas manquer leur passage.

Vincent de Paul était parfaitement équilibré. Sa détermination était ferme sans rigidité. Le jeu des réactions qu'elle marquait, au choc des événements, était souple et fort en même temps. Elles dénotaient une pleine santé morale, qui échappait aux trépidations de l'agitation comme aux raideurs des partis pris.

De même que Vincent sait attendre les indications des événements, il sait aussi se régler sur leur marche. C'est la vie même, puissante et ordonnée, qui agit en lui. Il ne substitue pas à son rythme la fantaisie désordonnée du caprice personnel.

En raison de cet accord profond et constant entre son action et les conditions dans lesquelles il se mouvait, son activité fut exceptionnellement féconde. Son réalisme discernait avec exactitude les besoins auxquels il fallait porter secours, et la méthode à adopter pour harmoniser l'intervention projetée avec la situation qui la nécessitait.

De Folleville, où naquit la Mission, jusqu'au delà des frontières les missionnaires, guidés par leur chef, restaient étroitement fidèles à l'esprit qu'il leur inculquait. Ils observaient judicieusement les dispositions religieuses des paysans de France, d'Italie, de Pologne. Ils leur parlaient un langage qui leur était aisément accessible. Ils mettaient à leur portée la doctrine qu'ils leur enseignaient. Leur prédication s'enracinait dans les milieux qu'ils fréquentaient, et leur succès ne se démentait pas.

Le même souci de ne pas distancer les possibilités guidait Vincent de Paul dans la réforme du clergé. Elle commença par les exercices des ordinands. Ils étaient courts et simples. Leur gratuité était connue. Les prétextes faisaient défaut aux plus hésitants pour repousser l'appel qui leur était adressé. Plus tard les meilleurs de ces retraits deman-

daient d'eux-mêmes à entrer dans les séminaires d'ecclésiastiques. Le mouvement réformateur était créé. Il était entré dans la vie du clergé français. Elle le développerait avec le temps et l'affermirait.

La charité des missionnaires et des sœurs se pliaient aux mêmes lois que la propagande religieuse. Saint Vincent l'appliquait aux détresses dont il connaissait pertinemment l'émouvante vérité. Ces infortunes, qui n'étaient pas feintes, provoquaient d'inépuisables générosités par la puissance de leur désolation. L'assistance s'organisait et durait sous la pression d'indiscutables réalités. Les secours qu'elle répartissait portaient, comme elle-même, la marque de l'esprit pratique et réaliste de monsieur Vincent.

Il fut un homme d'action d'une envergure peu commune. Il connut des résultats proportionnés à son inlassable activité, parce qu'elle était entée sur la vie qu'il observait autour de lui. Elles se communiquaient réciproquement leur élan.

Les dons de Vincent de Paul étaient son bien propre. Mais c'est sa foi chrétienne qui les a mis en valeur. Bien plus, elle en a multiplié l'efficacité.

Il tombe sous le sens qu'elle fournissait à Vincent ses raisons d'agir. Les missionnaires et les sœurs obéissaient à des motifs religieux non seulement quand ils conquéraient à Dieu la fidélité des hommes, mais aussi lorsqu'ils soulageaient les misères qui touchaient le cœur de leur Supérieur. C'était en effet pour l'amour de Dieu qu'il les poussait à se dépenser au service des malheureux.

De plus son activité était placée par sa foi sous une discipline qui accroissait singulièrement son rendement.

Humblement détaché de toute préoccupation de gloire personnelle, il n'était pas pressé de se faire valoir. Il attendait sans impatience le moment propice pour établir sa ligne de conduite. Son renoncement appuyait la sagesse de ses temporisations. Sa pondération aurait été plus difficile, s'il avait été moins désintéressé.

À l'heure opportune, son coup d'œil excellait à discerner avec sûreté la décision qui s'imposait. Mais sa vigilance avait précisément des raisons divines de ne pas se relâcher. Il aurait été moins attentif à saisir les indications des circonstances, s'il n'avait pas été convaincu que par elles Dieu lui traçait son chemin.

De même son indomptable ténacité associait au sens de l'action persévérante l'idée de la fidélité aux volontés divines, une fois qu'elles s'étaient prononcées pour une entreprise déterminée.

Grâce à sa pratique du détachement chrétien et de l'obéissance à Dieu, Vincent de Paul avait en lui une force entièrement disponible, qui se portait sans nul partage et se maintenait sur les points où sa foi lui faisait un devoir d'agir et de rester.

À propos d'un frère mort quelque temps auparavant, saint Vincent

disait un jour dans un entretien aux missionnaires : « ... Ah ! si les vertus pouvaient se voir, comme on voit les plantes qui poussent de la terre, combien seraient-elles appréciables dans un pauvre corps ! Si on pénétrait davantage au dedans, combien on trouverait de choses plus excellentes que celles qui ont été dites... » (2)

L'âme de Vincent de Paul, paisible et forte, sensible sans faiblesse, généreuse et secourable, fut un vivant modèle de charité agissante. Parce qu'elle fut compatissante et bienfaisante, les hommes continuent de lui offrir leurs hommages. Mais à ses admirateurs elle pose un problème qui la dépasse. Une force supérieure à ses ressources originelles s'adjoignait à sa vie.

Il faut donc qu'elle s'efface devant cet auxiliaire, par souci de la vérité. Ainsi ceux qui tiennent les yeux levés vers elle resteront face à face avec le christianisme lui-même, qui lui communiquait sa puissance.

RÉFÉRENCES

1 : XIII, 181-84. — 2 : XI, 155.

VU LE 29 JUIN 1936

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*

CHARLÉTY

ERRATA

Nous omettons de signaler des *errata* que les lecteurs peuvent aisément rectifier d'eux-mêmes.

Page 59, ligne 25, *au lieu de* : comme au rappel, *lire* : comme un rappel.

Page 79, ligne 26, *au lieu de* : une disproportion à tout, *lire* : une disposition à tout.

Page 98, ligne 6, *au lieu de* : totale consommation, *lire* : totale consommation.

Page 182, ligne 16, *au lieu de* : suppléant, *lire* : suppliant.

Page 257, ligne 19, *au lieu de* : conclusions du début, *lire* : conclusions du débat.

Page 258, ligne 6, *au lieu de* : au courant, *lire* : un courant.

Page 260, ligne 25, *au lieu de* : pour nous et par autrui, *lire* : par nous et par autrui.

Page 281, ligne 44, *au lieu de* : à charge de la compagnie, *lire* : à charge à la compagnie.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
INTRODUCTION	I

LIVRE PREMIER

CROYANCES ET SAINTETÉ

CHAPITRE I. — La foi de Vincent de Paul.....	27
--	----

Ses fondements. — Autorité indiscutée de l'Écriture. — En cas de difficulté. — L'Écriture parole de Dieu. — D'esprit et de cœur avec l'Écriture. — L'Église gardienne du dogme. — Contre les questionneurs. — Les fautes de l'entendement. — Certitude absolue. — Soumission à toute épreuve. — Les miracles et la foi. — La foi parmi les savants et parmi les simples. — Contre le doute. — La foi don de Dieu. — Foi collective. — Foi personnelle. — Foi inébranlable.

CHAPITRE II. — En quête de Dieu.....	40
--------------------------------------	----

La foi, guide de la recherche. — Toute bonne action vient de Dieu. — A travers les contrastes humains. — Du fait de l'excellence des vertus. — « Je n'y pensais pas ». — Les attentions de Dieu. — Dans l'adversité. — Signes extraordinaires.

CHAPITRE III. — Le visage de Dieu	55
---	----

Reflets de l'époque. — Dieu à travers Vincent de Paul. — Le Dieu de la Bible, de l'Évangile, de Saint Paul. — Dieu à travers les événements. — Dieu mêlé à la vie.

CHAPITRE IV. — Sous la dépendance de Dieu.....	71
--	----

Souveraineté de Dieu. — La volonté de Dieu en tout. — Le « bon plaisir » de Dieu. — Dieu souverain Bien. — Amour de Dieu. — Amour affectif et amour effectif. — Tout faire pour l'amour de Dieu. — Amour sans partage. — Aimer les autres pour Dieu. — Aimer Dieu pour lui-même: Capté par Dieu. — Totale appartenance. — Dieu unique modèle. — Propulsion infinie.

CHAPITRE V. — L'emprise évangélique et chrétienne	86
Interprétation de l'Évangile. — Raisons de le suivre. — Le modèle. — Au pied de la lettre. — Vrai décalque. — Zèle missionnaire, comme Jésus-Christ. — Prédilection pour les pauvres, comme Jésus-Christ. — Jésus-Christ en chaque situation. — Emprise totale.	

CHAPITRE VI. — L'appartenance catholique.....	104
Dogme et vie. — Le monde invisible : élus et réprouvés. — Les fins dernières : enfer, ciel, purgatoire. — Pratiques catholiques. — Les sacrements. — L'Eglise.	

LIVRE II

LES CONDITIONS DE LA SAINTETÉ

CHAPITRE I. — Le renoncement.....	135
Humilité. — Bienfaisance de la calomnie. — Obéissance. — Esprit de pauvreté. — Détachement des affections sensibles. — Chasteté. — Au terme : indifférence aux avantages terrestres.	

CHAPITRE II. — La mortification.....	157
Le fond de l'homme. — Faiblesse et inconstance. — Hypocrisie et fausseté. — Corruption du monde. — Nécessité de la mortification. — Les mortifications intérieures. — Les mortifications extérieures. — Les mortifications extraordinaires. — Excellence des mortifications.	

CHAPITRE III. — Les exercices spirituels.....	175
Nécessité de la prière. — Ses qualités. — Prière pour des fins temporelles. — Prière pour des fins spirituelles. — Les prières de saint Vincent. — L'oraison mentale. — Sa nature. — Son importance. — Méthode d'oraison. — Procédés pour en assurer le bon effet. — La prière dans l'oraison mentale. — Les adaptations de la méthode. — Persévérance de l'oraison. — Primat de la volonté. — Pratique de la présence de Dieu. — Le cycle complet des exercices. — La direction spirituelle. — Equilibre et mesure. — Des petits efforts aux plus grands. — Vers la perfection.	

LIVRE III

LA FORMATION A LA SAINTETÉ

CHAPITRE I. — Formation des Filles de la Charité.....	213
La vocation. — Vertus essentielles. — Pour les susciter. — Exaltation de la compagnie. — Les malédictions divines. — Les adjurations de saint Vincent. — « Cela est bien facile ». — Suggestion des idées, des attitudes. — Par les règles. — Par les	

conversations entre sœurs. — Par le dialogue vincentiste. — Expressions. — Comparaisons. — Portraits. — Anticipations imagées. — Sévérités. — Mansuétude. — Bonhomie du maître. Anecdotes. — Exemples personnels. — Vie de famille à la compagnie. — Uniformité. — Bonheur des Sœurs. — Empeinte indélébile.

CHAPITRE II. — Formation des prêtres de la Mission..... 251

Vertus fondamentales. — Perfection personnelle d'abord. — Vie apostolique et vie contemplative. — Ardeur d'évangélisation. — Amour pour les pauvres. — Miséricorde et douceur. — Magnanimité. — Ferme équilibre. — Au secours de la vie intérieure. — Importance du règlement. — A l'appui de la règle. — Action incessante de Vincent de Paul. — Exhortations. — Admonestations. — Sanctions. — Judicieuses analyses. — Rude bon sens. — Patiences de saint Vincent. — Les lenteurs du progrès spirituel. — Ménager ses forces. — Sollicitude pour la santé. — Le cœur de saint Vincent. — Esprit de famille. — Attachement à la Mission. — La marque de Vincent de Paul sur les siens.

CHAPITRE III. — Types vincentistes..... 289

Filles de la Charité exemplaires. — Traits épars. — Jeanne Dalmagne. — Barbe Angiboust. — Louise de Marillac. — Chez les missionnaires. — Monsieur Pillé. — Dans toutes les circonstances. — En terre étrangère. — Le frère Antoine. — Le frère Jourdain. — Traits de cordialité. — Fécondité de la charité.

LIVRE IV

SAINTETÉ ET ACTIVITÉ

CHAPITRE I. — Manière d'agir de Vincent de Paul..... 315

Sainteté et activité. — Le « non-faire ». — Ses raisons, ses modalités. — Esprit d'adaptation. — Méfiance à l'égard des « moyens humains ». — Contre l'esprit d'entreprise. — A l'encontre de l'accaparement. — Pas de chasse aux vocations. — Non-faire et temporisation. — Rapports avec les autres congrégations. — Avec le clergé des paroisses. — Avec les évêques. — Effacement et prudence. — L'envers du « non-faire ». — Vigilance et fermeté. — Devant l'occasion favorable. — Indomptable ténacité. — Fortes résistances. — Sens pratique. — Les longs desseins. — Vigueur d'action.

CHAPITRE II. — L'œuvre des missions..... 340

Activité vincentiste et œuvre des missions. — Origine et but de la Mission. — Sa diffusion. — La prédication du temps. — La « petite méthode ». — L'éloquence de saint Vincent. — Conquêtes par la contagion des vertus. — A l'égard des protestants. — L'activité des missionnaires et ses résultats. — Hors des frontières — L'œuvre des missions appelle la réforme du clergé.

CHAPITRE III. — La réforme du clergé.....	365
Laisser-aller du clergé. — Son manque de formation. — Saint Vincent réformateur. — Les exercices des ordinands. — Les conférences des mardis. — Les retraites. — Les séminaires. — La formation du clergé. — Contre le goût de la controverse. — La controverse janséniste. — Vincent de Paul au Conseil de conscience. — Tout entier à ses fondations.	
CHAPITRE IV. — Les entreprises de la charité.....	403
La sensibilité de Vincent de Paul. — Sa charité. — La confrérie de la Charité de Chatillon-les-Dombes. — Extension du mouvement. — A Paris. — Les dames de l'Hôtel-Dieu. — Généralisation des confréries. — La confrérie des Filles de la Charité. — Les Enfants trouvés. — L'œuvre des forçats. — L'hospice du Nom de Jésus. — L'hôpital général. — L'hôpital des Petites Maisons. — Hôpitaux de province. — Hôpitaux civils et militaires. — Orphelinats. — Les sœurs éducatrices populaires. — Initiatives encouragées par saint Vincent. — Charité toujours en éveil. — Le sens de son activité pour les pauvres. — La marche de Vincent de Paul.	
CHAPITRE V. — Parmi les sinistrés de la guerre.....	442
En Lorraine. — Champagne et Picardie. — Paris et sa région. — En Pologne.	
CHAPITRE VI. — « Terres infidèles » et pays « barbaresques ».....	465
Vincent de Paul et l'évangélisation des terres lointaines. — Projets et interventions. — A Madagascar. — Départs successifs. — Morts et difficultés. — Obstination de saint Vincent. — Qualités et zèle des missionnaires. — En mer. — A Madagascar. — Croyances et usages du pays. — La propagande chrétienne. — Aux pays barbaresques. — Les consulats d'Alger et de Tunis. — La tâche des missionnaires. — Prêtres esclaves. — La situation des esclaves. — Assistance. — Rachats. — Saint Vincent commissionnaire des esclaves. — Assistance spirituelle. — Graves difficultés. — Projets d'expédition contre Alger. — Constance de Vincent de Paul. — Le salut des âmes.	
CONCLUSION.....	497

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 28 SEPTEMBRE 1936
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

